

# DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

---

*Revue de l'Université de Bruxelles*, tome 17, Bruxelles : Université Libre de Bruxelles, 1965.

[http://digistore.bib.ulb.ac.be/2011/DL2503255\\_1965\\_000\\_017.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/2011/DL2503255_1965_000_017.pdf)

---

**Cette œuvre littéraire est soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

Elle a été publiée par l'**Université Libre de Bruxelles** et numérisée par les Archives & Bibliothèques de l'ULB.

Tout titulaire de droits sur l'œuvre ou sur une partie de l'œuvre ici reproduite qui s'opposerait à sa mise en ligne est invité à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be)) .

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés mis à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



3370

cop 2

t



# REVUE DE L'UNIVERSITÉ

de Bruxelles

*TOME XVII (1964-1965)*



TABLE DES MATIÈRES



RÉDACTION : 56, AVENUE FRANKLIN ROOSEVELT, BRUXELLES 5  
ADMINISTRATION : 31, AVENUE DES COCCINELLES, BRUXELLES 17



## Table des matières du tome XVII (1964-1965)

A. BAIWIR, Jeunes Anglais « en colère » . . . . .	74
R. BODART, Les chemins d'Eole ou les sincérités successives . . . . .	124
H. BRABANT et S. ZYLBERSZAC, Le parallélisme « macrocosme-microcosme » dans les idées médicales de la Renaissance . . . . .	62
P. BRIEN, Hommage à Louis Verlainé 1889-1939 . . . . .	38
M. DEFOSSE, Le cinéma est aussi un art . . . . .	273
E. DEHENNIN, Introduction à l'œuvre poétique de Jorge Guillén . . . . .	288
E. DELLA SANTA, Le site de Muyna-Urpikancha, Paccaric-Tampu des Incas . . . . .	327
E. DUPRÉEL, Similitude et rapprochement (Essai sur la promotion des Etres) . . . . .	173
L. FLAM, L'art-religion de l'homme moderne . . . . .	361
L. HERGERSHAUSEN, Les Provinces Belges vues par les voyageurs d'outre-Rhin . . . . .	305
F. LEBLANC, Allocution présidentielle lors de la séance de rentrée de l'Université libre de Bruxelles le 7 octobre 1964 . . . . .	5
M. LEROY, Discours rectoral de rentrée le 7 octobre 1964 : Du dualisme en linguistique . . . . .	19
R. LEUZIÈRE, Une éthique de la profession . . . . .	138
J. PAUMEN, Heidegger et le sens du chemin . . . . .	384
J. POHL, Hocus-pocus, hurluberlu, tutu, Totor et tic-tac . . . . .	206
J. RUYTINX, A propos de Teilhard de Chardin . . . . .	239
J. STENGERS, Le dernier discours de Jaurès . . . . .	182
Bibliographie . . . . .	158, 250, 352 426

576  
2

*Manifestations d'hommage organisées  
à l'occasion du centenaire  
de la naissance de Paul Hymans*



## Francis J. DE WEERT

*Directeur du Centre Paul Hymans*

---

Paul Hymans a marqué de sa forte personnalité, toute la période de l'entre-deux guerres, tant sur le plan politique, que sur le plan universitaire.

C'est un très grand honneur pour notre Centre que de porter son nom et pour nous, au delà du grand homme d'Etat et de l'éminent libéral, de songer surtout à l'« honnête homme ».

Au moment où l'on commémore le centenaire de sa naissance, les membres de notre Conseil d'Administration et en particulier notre Président, Monsieur Jean REY, me prient de remercier tous ceux, qui à des titres divers, ont contribué à mettre en valeur le beau message qu'il nous a laissé.

Il nous est évidemment impossible de citer toutes les personnes ou toutes les organisations qui nous ont marqué leur active sympathie.

Notre reconnaissance toute particulière va à l'Université Libre de Bruxelles et à son Président, Monsieur Félix LEBLANC.

Les quelques souvenirs rassemblés dans les pages qui suivent doivent constituer un rappel de ces journées, mais également le départ de réflexions sur le message que nous a laissé celui qui fut un grand libéral, un grand universitaire et un grand belge.

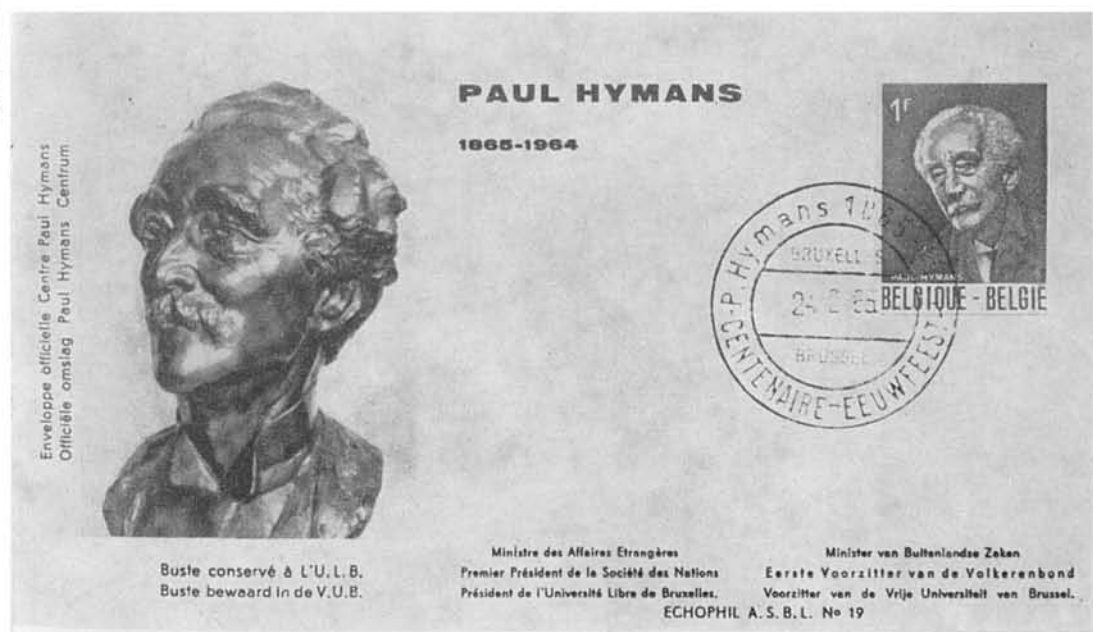


C'est l'Administration des Postes qui entama l'hommage rendu à Paul Hymans, à l'occasion du centenaire de sa naissance par l'émission d'un timbre d'une valeur de 1 franc, qui fut mis en vente dans toutes les postes du pays, à partir du 25 février 1965.

L'impression en taille douce a été réalisée

d'après la photo de M. Charles LEIRENS. Un bureau de poste temporaire fut mis sur pied à cette occasion dans les locaux mêmes du Centre.

En outre, un feuillet spécial et une enveloppe ont été émis avec l'apposition du timbre oblitéré d'un cachet du premier jour d'émission.





Le mardi 23 mars, au début de la matinée, quelques amis intimes de Paul Hymans, des personnalités de l'Université et du Centre se sont rendus au cimetière d'Ixelles, afin d'y fleurir la tombe du grand homme d'Etat.

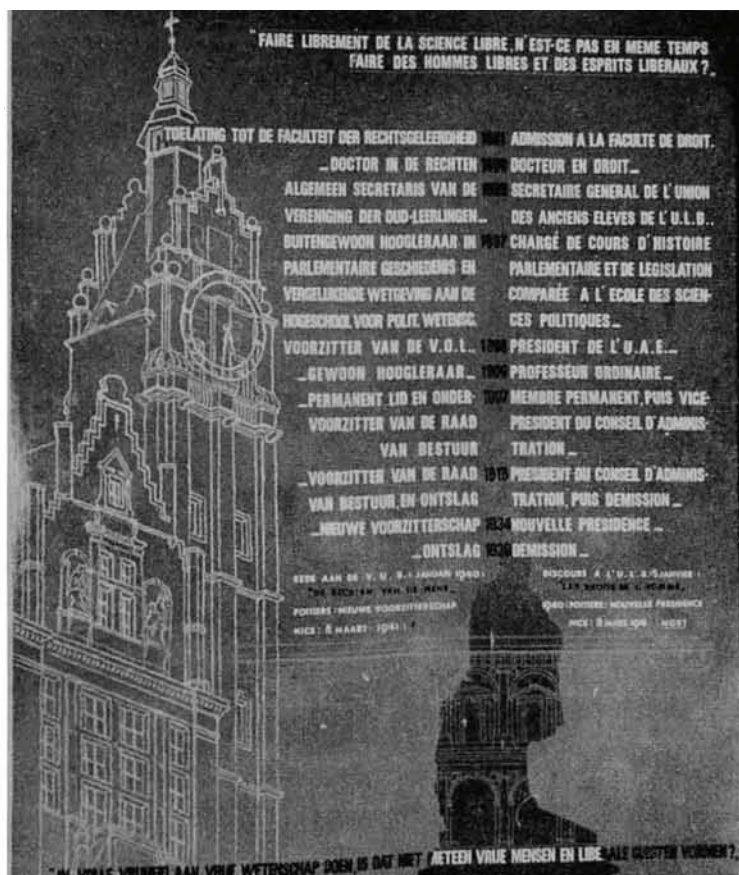
Mademoiselle CLEMENT, Messieurs HENRY et PORREZ, échevins de la commune d'Ixelles avaient tenu à s'associer à ce geste.

Vers 11 h, les mêmes personnalités se sont retrouvées devant le n° 15 de la rue Ducale où devait être inauguré une plaque commémo-

rative sur la maison où vécut Paul Hymans. Monsieur Jean REY, Président du Centre Paul Hymans évoqua à cette occasion la signification de la journée.

Il fit part des souvenirs qu'il avait de celui qui était la personnification du libéralisme au moment où, comme jeune député de Liège, il entra au Parlement.

Ce fut ensuite à Monsieur Lucien COOREMANS de retracer la figure de celui dont il a été l'un des plus fidèles collaborateurs.



## Lucien COOREMANS

*Bourgmestre de Bruxelles*

*Ancien Secrétaire de Paul Hymans*

---

Le 24 juin 1945 le parti libéral, dont les dirigeants en raison même de sa doctrine de base avaient été plus spécialement victimes des rigueurs de l'occupant, leur rendait un hommage solennel dans la grande salle du Palais des Beaux-Arts.

L'honneur m'échut d'évoquer la mémoire de P.E. Janson — j'étais au moment de la guerre secrétaire de son cabinet au Ministère de la Justice — et celle de Paul Hymans, dont j'avais été pendant 6 années, de 1928 à 1934, le secrétaire particulier au Ministère des Affaires Etrangères.

Cet après-midi, à l'Université, au cours de la séance académique, qui sera l'écho prolongé de l'assemblée recueillie de 1945, seront évoquées la prestigieuse carrière — sans précédent dans notre histoire nationale — et les exceptionnelles qualités du mandataire public et de l'homme d'Etat éminent que fut Paul Hymans.

Pour ma part, je me réjouis de pouvoir, en cette circonstance plus intime, parler brièvement de l'homme et du citoyen bruxellois et de les évoquer dans le cadre familial de son attachante demeure.

\* \* \*

En 1879, Paul Hymans entre en 3<sup>e</sup> année d'humanités à l'Athénée de Bruxelles et sans doute est-ce en ce lieu et à cette époque — car rien ne révèle que les familles furent en relations, bien que cela soit vraisemblable — qu'il fit la connaissance de celui qui allait devenir son meilleur ami, son frère spirituel, son authentique « alter ego » Adolphe Max qui entamait ses humanités la même année.

Compagnons d'études à l'Université de Bruxelles, puis confrères au Barreau de la Capitale, journalistes tous deux, le premier à la Meuse et à l'Indépendance, le second au Petit Bleu, ils se retrouvèrent en 1893 à la direction de « La Liberté » hebdomadaire bruxellois, et de 1922 à 1925 à celle de l'Indépendance Belge, important quotidien de l'époque.

Attirés l'un et l'autre par la politique, il est curieux de constater que Max s'orienta vers le Conseil provincial où il fut élu dès 1896, tandis que c'est Hymans qui en 1899 tenta d'entrer au Conseil communal de Bruxelles. Il échoua de quelques voix et n'obtint que la 2<sup>e</sup> place de suppléant. Dès l'année suivante il trouva une brillante réparation de cet échec

relatif dans son élection au Parlement : début d'une longue et éblouissante carrière parlementaire.

Celle-ci démontra la supériorité de son intelligence, la hauteur de ses conceptions, son intransigeance morale souveraine n'excluant pas le sens de la modération, sa complète indépendance et son désintéressement, son mépris des combinaisons mesquines, des sordides préoccupations électorales et aussi de la popularité acquise au détriment de l'intérêt général : tel était moralement l'homme public.

Il en fournit une preuve nouvelle — répondant à un devoir de solidarité et aux instances de Max — en acceptant d'être à nouveau candidat aux élections communales de Bruxelles en octobre 1911. Sa notoriété parlementaire assura cette fois son élection; il renonça à son mandat en 1918, donnant une priorité logique à sa carrière ministérielle.

Je complète ce portrait moral de l'homme public en précisant que Paul Hymans était en toutes circonstances un gentleman d'une inaltérable courtoisie, mais toujours distant, parfois hautain et tout à coup, pendant quelques instants et dans l'intimité, d'une juvénilité déconcertante, démocrate par conviction plus que par propension naturelle, d'une éloquence très académique, soucieux lors de la préparation d'un discours important de préciser sa pensée, à deux ou trois reprises, dans une forme sans cesse améliorée et atteignant ainsi à la perfection de l'idée et de l'expression.

Mais c'est dans l'atmosphère de son foyer de la rue Ducale où sa femme et lui s'étaient installés en juin 1913, après avoir habité pendant 15 ans rue d'Egmont n° 9, que l'homme privé déployait toutes les finesses, tout le charme de sa personnalité.

Il aimait, au sortir du Ministère des Affaires Etrangères, traverser le Parc pour rentrer chez

lui et il prolongeait volontiers la promenade s'il en avait le loisir.

Je l'accompagnais presque chaque jour. Pré-occupé pendant quelques instants par les événements récents ou par ses conversations de la matinée, il ne tardait pas à se détendre, à évoquer des souvenirs, à souligner en des réflexions imagées les travers ou les mesquineries de tels adversaire, de tel interlocuteur.

Sa sérénité s'accroissait au fur et à mesure qu'il se rapprochait de cette demeure qu'il se réjouissait fréquemment d'avoir pu faire édifier avant la guerre de 1914, car celle-ci avait restreint sa fortune et en dehors des obligations officielles et du confort de son hôtel, il vivait avec une grande simplicité.

Il aspirait, avec délectation, à retrouver le lieu, où, plus qu'en tout autre, il régénérait ses « ressources intérieures » pour user de sa propre expression : son vaste cabinet de travail du 1<sup>er</sup> étage, les livres familiers qui en garnissaient les murs, les tâches journalières telles la lettre personnelle à écrire, l'article à achever, le discours à mettre au point, et surtout les dossiers à alimenter en vue des « Mémoires » qu'il rédigerait dans la suite pour fixer impartialement son rôle à la Conférence de la Paix de 1919 et son œuvre de Ministre des Affaires Etrangères, « Mémoires » que l'Université de Bruxelles, dont il fut président, publiera en 1958;

Mais premièrement rejoindre sa femme, Thérèse, la compagne intelligente et discrète, qui pendant sa méditation ou son travail était installée dans la pièce voisine mais portes ouvertes et était selon les circonstances l'inspiratrice silencieuse ou la collaboratrice active.

Hymans recevait avec bonne grâce les importantes personnalités internationales que le charme de son étincelante conversation incitait à une visite de courtoisie ou qui sou-

haitaient anticiper de futures négociations en une entrevue discrète. Mais c'est avec une joie manifeste qu'il accueillait l'un ou l'autre de ses amis et parmi eux le plus affectionné, Adolphe Max, qui déjeunait en ces lieux tous les vendredis.

Je fus l'un des convives du repas qui célébra le 25<sup>e</sup> anniversaire du début de ces réunions hebdomadaires, ce fut ma première rencontre avec Adolphe Max; je ne pouvais pressentir qu'elle préparait mon destin futur de Bourgmestre de Bruxelles.

Si j'ai rappelé ce souvenir, c'est pour souligner combien les paroles officielles que je prononce en cette qualité sont empreintes de sincérité, d'émotion et de gratitude personnelle.

Au nom de la Ville de Bruxelles, je remercie le Centre Paul Hymans d'avoir pris l'initiative d'apposer cette plaque sur la façade de cet immeuble, si riche de souvenirs et de gloire et d'avoir ainsi perpétué le nom de Paul Hymans, citoyen vénéré de la Capitale, exemple de conscience et de devoir, guide éclairé de notre opinion publique, illustration, parmi les plus pures, de la démocratie libérale et de notre histoire nationale.

Le principal témoignage de reconnaissance qui fut rendu à Paul Hymans fut la cérémonie académique organisée par l'Université Libre de Bruxelles, dans le grand auditorium Paul-Emile JANSON.

En présence d'un représentant de sa Majesté le Roi, un public particulièrement nombreux, put entendre successivement Monsieur Félix LEBLANC, Président de l'Université Libre de Bruxelles, Monsieur Jean REY, Président du Centre Paul Hymans, Monsieur Robert FENAUX, ancien chef de Cabinet de Paul Hymans et enfin Monsieur Paul-Henri SPAAK, Ministre des Affaires Etrangères.





## Félix LEBLANC

*Président  
du Conseil d'Administration  
de l'Université Libre de Bruxelles*

Avec l'autorisation du Représentant de Sa Majesté, je déclare cette séance ouverte.

Monsieur le Représentant du Roi, Sa Majesté a daigné se faire représenter à cette cérémonie par laquelle nous avons tenu à rendre un solennel hommage à Paul Hymans, en ce jour où nous célébrons avec émotion le centième anniversaire de sa naissance.

Au nom de l'Université libre de Bruxelles, de la famille et des amis de Paul Hymans, je me permets de vous prier d'exprimer à Sa Majesté notre très respectueuse gratitude pour ce précieux témoignage de l'intérêt qu'Elle porte à l'évocation du rôle que ce grand citoyen a joué dans l'histoire de notre pays.

Le Roi, en se faisant représenter à cette séance, a bien voulu confirmer les sentiments de confiance et d'admiration de la Dynastie qui furent pour Paul Hymans, pendant toute sa carrière, le plus précieux des encouragements et la plus belle des récompenses.

Monsieur le Représentant de S.M. le Roi,  
Monsieur le Président du Sénat,  
Excellences,  
Messieurs les Ministres,  
Messieurs les Gouverneurs,  
Messieurs les Bourgmestres,

Mesdames, Messieurs,  
Mes chers Collègues,  
Lorsque le Centre d'Etudes Paul Hymans eut l'heureuse initiative de concevoir la cérémonie qui nous réunit aujourd'hui, son Président voulut bien demander à l'Université libre de Bruxelles de s'associer à l'hommage à rendre à Paul Hymans. Notre Conseil d'Administration répondait avec un enthousiasme de fierté et d'affection à cette invitation, qui devait lui permettre d'évoquer ce professeur, ce président, cet ami qui était très attaché à son Alma Mater et qui fut un des plus éloquents défenseurs de son idéal.

J'ai le privilège de pouvoir évoquer le très grand rôle de Paul Hymans dans le développement et le rayonnement de cette Maison.

Dès 1881, il y commence sa carrière comme étudiant à l'âge de seize ans et demi. Malgré cette précocité, il termine sa première année avec « distinction » et, après quelques années jalonnées de « grandes distinctions », il obtient, en 1885, son diplôme de Docteur en Droit.

Puis-je évoquer, pour nous permettre de mieux apprécier toute la signification de cette période de la vie du jeune et brillant étudiant, qu'un grand malheur, la mort prématurée de son père en 1884, l'oblige à mener de front ses études et une activité lucrative, celle de bibliothécaire adjoint de la Chambre des Représentants. Ce travail fut d'ailleurs la cause d'une difficulté très momentanée à la fin de ses études : la crainte de n'être pas suffisamment préparé à son dernier examen. Après avoir pris conseil auprès de son tuteur, Eugène Anspach, qui lui écrit : « Posée comme elle l'est par toi, la question n'offre qu'une solution : entre un examen médiocre en juillet et un examen brillant en octobre, il n'y a pas d'hésitation possible », Paul Hymans n'hésite pas, réussit brillamment en octobre et entre dans la vie en multipliant ses activités.

Toujours bibliothécaire, il est inscrit au Barreau où il collabore avec de grands maîtres, tels que Jules Bara, Charles Graux et Georges Leclercq. En même temps, il est correspondant bruxellois du journal « La Meuse », collaborateur de « L'Indépendance belge » et secrétaire du « Cercle artistique et littéraire ».

Les nécessités de la vie active ne lui font toutefois pas perdre son réel besoin d'étudier et de participer à la rédaction d'œuvres qui contribuent à l'enrichissement de notre patrimoine intellectuel. Ainsi, il terminera les travaux que son père n'avait pu achever : « l'Histoire parlementaire » et « l'Histoire de Bruxelles ».

Il n'a cependant pas oublié son Université et, dans son inclination à reprendre contact avec elle, il devient, en 1889, Secrétaire de l'Union des Anciens Etudiants, pour en être le Président de 1896 à 1898. Si je cite ces dates, c'est pour rappeler que ces fonctions ne furent pas une sinécure car cette époque fut une de celles où l'Université connut des difficultés, engendrées par des divergences de conceptions qui opposaient les vieux philosophes spiritualistes et les jeunes positivistes.

Paul Hymans vécut les heurts entre les associations estudiantines et les autorités académiques et c'est dans le climat, parfois orageux de l'affaire Reclus et de la naissance de l'Université nouvelle, que se placent le secrétariat et la présidence de Paul Hymans.

Il évolue dans ces difficultés avec tact et intelligence et contribue à sauver à la fois l'Université et l'Union des Anciens. C'est au cours de ces conflits que, le 5 décembre 1897, il prononce un remarquable discours, au nom de l'Université, à l'occasion du jubilé de Guillaume Tiberghien qui cessait son enseignement après cinquante ans de professorat. Avec une habileté, faite de courage et de talent, il fait comprendre comment les anciens étudiants,

tout en ne se ralliant pas aux doctrines chères à Tiberghien, lui étaient cependant reconnaissants de leur avoir donné le goût de la liberté intellectuelle. C'était le message d'un grand libre examinateur qui, depuis quelques mois, était d'ailleurs entré dans le corps professoral de l'Université libre de Bruxelles où il venait d'être chargé du cours d'Histoire parlementaire et législative.

A cette occasion, je vous rappellerai que, lors de l'examen de la candidature de Paul Hymans, une difficulté surgit car on avait constaté que celui-ci n'était pas « docteur spécial ». Le Conseil d'Administration, très heureusement, décida de passer outre à cette objection, en considération des nombreuses publications à l'actif du candidat.

En l'informant de cette décision, Goblet d'Alviella lui écrivait : « Le Conseil a jugé inutile de vous imposer une thèse; il espère seulement que vous justifierez son choix par des travaux qui seront à l'honneur de l'Université ». En accomplissant cet acte d'optimisme, le Conseil d'Administration ne traçait pas un chèque sans provision et amorçait l'évolution d'une carrière qui devait se concrétiser par l'un des plus précieux apports fait à la grandeur de l'Université.

Il occupa brillamment, de 1897 à 1914, la Chaire d'Histoire parlementaire, avec une compétence et un prestige qui retinrent l'attention et lui acquirent la confiance de ses collègues et, dès novembre 1907, il fut appelé à siéger au Conseil d'Administration de l'Université en qualité de membre permanent pour assumer, quelques semaines plus tard, la vice-présidence du Conseil.

La guerre de 1914 devait malheureusement provoquer une interruption dans sa participation à la vie de notre Maison.

Il ne m'appartient pas de vous dire ce que fut pour Paul Hymans la guerre et l'après



guerre mais, au point de vue de sa vie universitaire, la conséquence en fut que, par suite des charges dont il fut investi, il dut, dès le 6 décembre 1918, demander que soient acceptées à la fois ses démissions de professeur et de vice-président. Le Conseil d'Administration consentit à le décharger de ses enseignements mais décida de l'élire à la Présidence, charge qu'il ne put occuper mais qui lui valut, de 1918 à 1934, le titre de Président honoraire et l'heureuse possibilité de venir siéger avec ses collègues chaque fois que ce fut possible.

Il se consacra alors, de 1918 à 1934, avec le succès dont on vous parlera, à ses grandes fonctions publiques nationales et internationales.

Le 20 juillet 1934, au moment où il abandonne le portefeuille des Affaires Etrangères, il accepte d'être élu, et cette fois à titre effectif, Président du Conseil d'Administration de l'Université, fonction qu'il exerce avec l'autorité et le tact qui lui donnaient sa puissance et son efficacité, jusqu'aux événements de 1940 qui le conduisirent sur le chemin de l'exil à la suite du gouvernement.

Cette période de 1934 à 1940 fut, pour Paul Hymans, le couronnement d'une admirable carrière; elle lui permit de mettre au service de son Université cette précieuse expérience faite de la connaissance des hommes et du culte des grandes valeurs humaines qui n'avaient cessé de guider sa pensée. Il fut, dans notre Maison, un vigilant défenseur de la liberté d'opinion des professeurs.

Permettez-moi de rappeler que, sous sa présidence, et avec son appui, fut réalisé le dédoublement linguistique des cours de la Faculté de Droit. Le Professeur Eugène Soudan, qui devint plus tard vice-président de notre Université, à rendu hommage à la clairvoyance de Paul Hymans qui voulait que son

Université, loin d'être une école de combat sur le terrain des langues et des cultures, se devait de concevoir et de réaliser sa fonction de trait d'union nationale. J'ose espérer que ce message reste valable pour tous ceux qui sont attachés à notre Maison et qu'ils comprennent la grandeur du rôle qu'elle peut et doit jouer en plaçant l'idéal de l'homme et de la pensée humaine au-dessus des problèmes que posent ses moyens d'expression.

Ceux d'entre nous qui ont eu le privilège de participer à la vie de notre Université sous la présidence de Paul Hymans ont certes conservé le souvenir des remarquables discours prononcés aux séances de rentrée et dans maintes autres circonstances, où l'on faisait appel à cette éloquence étincelante qui intensifiait nos enthousiasmes et exaltait la jeunesse.

Permettez-moi, pour évoquer cette brillante époque de l'expression de notre idéal, de vous citer quelques phrases extraites d'un discours, où il sut définir le principe fondamental de notre Université :

« Le Libre Examen, disait-il, crée l'atmosphère et si l'on peut dire le climat de l'Université. Il habitue à réfléchir, à mesurer, à comparer, à lire et à choisir ses livres. Il affranchit des préjugés et du snobisme, de la partisanerie, de la routine du conformisme. Il se dérobe à la rigueur des orthodoxies et à l'entraînement des idéologies dont le conflit déchaînerait des explosions de fanatisme, qui rappelleraient les guerres religieuses et les persécutions du XVI<sup>e</sup> siècle. Il est l'instrument de la culture qui associe l'homme à l'humanité, fait comprendre le passé et pressentir l'avenir. La culture est une joie et une force qu'un écrivain français appelle la servante merveilleuse de la liberté ».

Ces paroles, prononcées en 1937, étaient déjà inspirées par le besoin d'une réaction contre

l'évolution des conceptions totalitaires que Paul Hymans redoutait.

Le 5 janvier 1940, sous les auspices de l'Union des Anciens Etudiants et du Cercle du Libre Examen, il prit, pour la dernière fois, la parole dans notre Maison et ce fut pour évoquer la « Déclaration des Droits de l'Homme ».

Devant la menace que le totalitarisme brutal faisait peser sur l'Europe, il affirma, avec chaleur, sa foi dans l'avenir de l'homme. Nous l'entendons encore :

« Pour le salut de la morale et du droit, la liberté doit vivre et elle vivra !

J'ai été élevé dans le culte de la liberté, je l'ai servie autant que j'ai pu.

Je continue de l'aimer.

La liberté est nécessaire pour faire un peuple vigoureux, des âmes fières, une jeunesse entreprenante, pour éveiller des vocations et des initiatives. Elle est nécessaire pour l'épanouissement de la pensée et de tout ce qui fait la beauté de la vie.

J'ai foi dans la liberté.

Je crois aux forces éternelles de la conscience humaine ! »

La vie de Paul Hymans pour son Université est très riche en souvenirs qui revivent dans l'ambiance de cette séance. Je dois toutefois limiter l'évocation de ceux-ci au rappel des deux dernières cérémonies, qui nous permirent de lui rendre l'hommage de notre très respectueuse reconnaissance.

Paul Hymans mourut à Nice, le 8 mars 1941 et, lorsque nous en fûmes informés, nous comprîmes que les circonstances ne nous permettaient malheureusement pas de nous associer par notre présence au deuil de sa famille et de ses amis.

Nous dûmes nous résigner à témoigner de notre chagrin et de notre gratitude en par-

ticipant au service religieux célébré par l'Eglise protestante et, à l'invitation de Lucien Graux, nous nous réunîmes, pendant la tragique période de l'occupation, pour écouter avec ferveur et fierté la brillante évocation de la carrière de Paul Hymans, que le Pasteur Schyns prononça en méditant cette affirmation de l'apôtre Paul « Vous avez été appelés à la liberté ».

Cette cérémonie, qui avait attiré dans le Temple et sur la place du Musée, un grand nombre d'amis profondément émus, se termina par une exécution solennelle, mais en sourdine, de l'Hymne national !

En 1945, lorsque les cendres de Paul Hymans furent ramenées en Belgique, pour être placées dans la sépulture familiale du cimetière d'Ixelles, l'Université voulut que des funérailles solennelles fussent organisées par elle et, d'accord avec Madame Hymans, la cérémonie eut lieu dans le Grand Hall de notre Maison, en présence de ses parents, de ses amis, du corps professoral et de délégations d'anciens étudiants et d'étudiantes.

René Marcq, Président honoraire, adressa à Paul Hymans le suprême adieu de l'Université, en terminant par cette phrase qui condense notre admiration et notre affection :

« Saluons-le respectueusement. Il fut, dans cette époque tragique, l'un des flambeaux de l'esprit, l'un des symboles de la liberté : notre raison de vivre ; il fut pour l'Université l'un des guides les plus sûrs, il fut pour notre patrie, l'une des plus nobles figures de notre temps ».

Permettez-moi, en terminant cette évocation de ce que Paul Hymans fut pour l'Université, d'associer à notre hommage le souvenir de Madame Paul Hymans, cette admirable et digne compagne d'un grand homme, qui partageait son attachement à notre Maison et nous en donna de fréquents et généreux témoignages que nous ne pouvons oublier.

aussi reconnaître la place éminente que Paul Hymans avait occupée dans le développement de la pensée libérale.

Les chefs politiques sont de tempérament divers et le libéralisme belge, riche en fortes personnalités, en a connus de très différents.

Quatre d'entre eux figurent sur la médaille que le parti libéral a fait frapper, au lendemain de la guerre, lors de la célébration du centenaire de sa fondation. Rogier, le fondateur de notre indépendance; Frère-Orban, le chef impérial, l'illustre constructeur de la Belgique économique moderne; Paul Janson, qui allait secouer de sa généreuse et magnifique éloquence un libéralisme resté trop conservateur; Paul Hymans enfin, homme d'action sans doute, mais aussi écrivain et penseur. S'il appartient à d'autres, dans la séance d'hommage de ce jour, de rappeler ce que fut Paul Hymans comme homme politique et homme d'Etat, c'est sa contribution à l'évolution de la pensée libérale qu'il m'incombe d'invoquer en ce moment.

Avant d'en souligner la continuité, il faut rappeler comment la guerre de 1914, avec la transformation profonde qu'elle a apportée dans la vie de la nation, en a déplacé de façon si marquée le centre de gravité. De 1900 à 1914, Paul Hymans, jeune chef d'un parti d'opposition, combat pour la réalisation complète de la liberté politique. Car c'est bien de la liberté politique qu'il s'agit lorsque les libéraux d'alors, côte à côte avec la gauche socialiste, mènent le combat pour les trois réformes fondamentales, entrées dans nos mœurs depuis lors et dont nous avons peine à nous représenter aujourd'hui les opiniâtres combats qu'il a fallu livrer pour les conquérir : l'instruction obligatoire, le service militaire général et le suffrage universel.

Au lendemain de la guerre, ce ne sont plus les luttes de l'opposition, c'est la responsabilité du pouvoir. Voici le parti libéral parta-

## Jean REY

### *Président*

#### *du Centre Paul Hymans*

---

Lorsqu'au lendemain de la deuxième guerre mondiale quelques dirigeants libéraux, au premier rang desquels Roger MOTZ et Pierre ORTS, décidèrent de créer, en marge du parti libéral, un centre d'études, de recherche et de doctrine, c'est tout naturellement le nom de Paul Hymans qui, avec l'autorisation de Madame Thérèse Hymans, lui fut donné.

Ce n'était pas là simplement un geste de gratitude, un hommage à la mémoire du grand homme d'Etat libéral qui avait été notre chef pendant quarante années; c'était

geant avec les deux autres partis nationaux dans des formations successives et diverses, la tâche de gouverner le pays. Construire la nouvelle politique extérieure de la Belgique dans un monde profondément modifié sera naturellement la charge principale du Ministre des Affaires Etrangères. Mais il sera amené à partager avec ses collègues la responsabilité de tous les problèmes de la vie nationale. Des forces nouvelles naissent, la Belgique sociale se construit à côté de la Belgique politique. La tâche du libéralisme apparaît à Paul Hymans, dans ces circonstances, comme celle d'un élément de progrès tempéré par la mesure, alliant l'esprit de réforme à celui de la modération qui était conforme, au surplus, à sa nature personnelle. Il a exprimé sa pensée sur cette période, en 1928, dix ans après la fin de la première guerre mondiale, en une page qui a la couleur de l'idéal et que je voudrais citer :

« Dans le désordre des idées et le trouble économique qui ont suivi la guerre, au milieu des poussées extrémistes d'autoritarisme ou de démagogie, et malgré son affaiblissement numérique, le parti libéral a conservé son rôle naturel et sa physionomie. C'est un élément d'ordre et de stabilité, une puissance morale, à la fois impulsive et modératrice; le libéralisme joint à l'esprit démocratique le sens des réalités et le don de la mesure. Il combat toutes les tyrannies, tous les privilèges, toutes les formes d'intolérance. Aucun préjugé de classe, aucun dogme ne le dirige ou ne le retient. Il hait le désordre et l'aventure. Il croit au progrès. Il le conçoit comme une marche continue et méthodique vers des régions plus hautes d'aisance et de moralité; il tient la liberté pour la forme supérieure de la vie, l'expression la plus noble de la dignité de l'homme. Il professe le respect des droits de l'individu et le concilie avec les devoirs de la solidarité. Cet idéal de liberté et de progrès, de tolérance et de concorde, répond à

des aspirations éternelles de la conscience humaine ».

\* \* \*

Si l'on cherche l'unité profonde de la pensée d'Hymans, on la trouve dans ce combat incessant pour la liberté. Il ne croyait pas, il n'a jamais cru que cette bataille fut définitivement gagnée. Au début de sa carrière, plus juriste et politique que sociologue ou économiste, il en a surtout aperçu les aspects intellectuels : lutte contre le fanatisme religieux, lutte pour la liberté de la pensée, pour la liberté de conscience, sans cependant que ce croyant, élevé dans l'atmosphère du protestantisme libéral, ait jamais confondu la liberté intellectuelle avec la négation de la pensée religieuse.

Par la suite, lorsque le grand appel de la démocratie sociale avait succédé à celui de la démocratie politique, il en avait reconnu la légitimité et il avait convié son parti à tracer ce que nous appellerions aujourd'hui une nouvelle frontière. Écoutons ce qu'il disait en 1926 aux jeunes libéraux :

« Est-ce que la liberté, dans une certaine mesure, n'est pas un privilège ? Est-ce que l'homme isolé, ignorant, pauvre, comprimé par les besoins matériels, est vraiment libre et capable d'exercer sa liberté ? Non ! Il n'y a pas de liberté dans l'ignorance et la misère. Ici apparaît le devoir d'intervenir pour protéger la liberté des faibles, pour donner de la liberté à ceux qui en ont le moins.

Un vaste champ de labeur social s'ouvre devant nous ».

Lorsqu'enfin la guerre et l'après-guerre lui assignèrent un rôle international, il avait tout naturellement passé du souci de la liberté des individus à celui de la liberté des peuples, et il fut un de ceux qui consacrèrent les plus longs et les plus patients efforts à cette notion

nouvelle que fut la protection des minorités en Europe.

Ainsi tout au long de sa vie, depuis ses premiers discours en 1900 jusqu'à cette admirable dernière page, cette conférence du 5 janvier 1940 que vous avez rappelée, Monsieur le Président, et qui constitue un véritable testament politique, c'est ce combat pour la liberté qui donne à la vie et à la pensée d'Hymans son unité et sa grandeur.

\* \* \*

C'est le propre des grandes écoles spirituelles de former un type d'homme qui en soit la vivante expression. Le christianisme forme le chrétien, le communisme forme l'homme communiste, le libéralisme forme l'homme libéral.

Hymans en a été au plus haut point l'incarnation : par la liberté de sa pensée, par la tolérance de son esprit, par son respect de l'opinion d'autrui dans la vie courante comme dans les assemblées, par l'étendue de sa culture, par la simplicité bienveillante et le charme de son accueil, il était le type même de l'homme libéral, celui auquel on voudrait ressembler; il l'incarnait avec une autorité et une distinction qui inspirait le respect à tous, notamment à ceux qui ne partageaient pas ses idées, et son ascendant moral était tel qu'à supposer qu'on ne fût pas libéral, lorsqu'on l'approchait on eut été tenté secrètement de le devenir.

\* \* \*

Que reste-t-il de sa pensée aujourd'hui ? Assurément d'abord le résultat de ses batailles gagnées. Mais les temps ont changé, les problèmes aussi. La Belgique de 1965 est sensiblement différente de celle qu'il a connue jusqu'à la veille de la deuxième guerre mondiale; le monde a beaucoup évolué, l'Eu-

rope transforme le cadre et la vie de nos pays. Mais l'homme d'aujourd'hui, le citoyen belge de 1965, l'Européen de demain, ont autant besoin qu'hier de liberté. Après trois siècles de luttes cruelles, les Belges ont enfin découvert les bienfaits de la tolérance religieuse. Peut-être, avec l'accélération de l'histoire, leur faudra-t-il moins de temps pour découvrir ceux de la tolérance linguistique et pour comprendre que le choix libre de la langue dans laquelle on élève ses enfants fait aussi partie de la liberté de conscience.

Quand ces combats seront gagnés, d'autres surgiront, et nous aurons sans doute à lutter contre les formes de totalitarisme dont nous ne soupçonnons pas, en ce moment, la résurrection. Tout cela est le secret de notre avenir. Mais nous savons déjà que le libéralisme, dont les frontières, au surplus, ne se confondent pas complètement avec celles d'un seul parti politique, est vivant et que toujours il y aura des hommes pour reprendre le combat.

Et quand ils évoqueront leurs devanciers et qu'ils voudront se rappeler ceux qui, avant eux, ont livré les mêmes batailles, le nom de Paul Hymans surgira dans les mémoires comme celui d'un grand citoyen et d'un grand Belge dont la vie entière a été consacrée à la conquête de la liberté humaine.

son rayonnement. Dès ses premiers portraits, essais et discours, réunis en 1914 mais de création bien antérieure, jusqu'à ses mémoires posthumes, on le suit admirablement au fil de ses idées et de ses œuvres. La galerie de personnages qu'il fait revivre par son talent d'évocation : Jules Bara, Charles Graux, Jules Lejeune, ses professeurs d'éloquence; Guillaume Tiberghien, son maître en philosophie; Charles Buls, le grand bourgmestre; Pierre Tempels, l'éminent réformateur de l'enseignement du peuple; Eugène Anspach, le Gouverneur de la Banque Nationale; tous fils de cette université; c'est le milieu de son enfance et de sa maturité précoce. C'est la Belgique et plus encore le Bruxelles, une société de grands bourgeois à cloisons plus philosophiques que sociales dont les membres différaient d'opinion plutôt que d'intérêt.

## Robert FENAU

*Ancien-Chef de Cabinet  
de Paul Hymans*

Monsieur le Représentant du Roi, Messieurs les Ambassadeurs, Messieurs les Présidents, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

J'ai, dans mes souvenirs d'Hymans, un beau pastel de Walès, daté de 1923. L'homme d'Etat y apparaît à 58 ans, la tête rêveuse, un peu inclinée sous la neige des cheveux en broussaille, le sourcil noir épais, l'œil vif, la moustache courte et drue, le cou saillant dans un faux col à coins cassés; les traits sont fins, le port noble, le regard intérieur. L'artiste l'a bien saisi, dans une attitude songeuse qui lui était familière.

Toute la vie d'Hymans, acteur et témoin de son temps, fut un accord parfait de la pensée et du geste. Une longue méditation soutenant l'action, dont il nous a laissé le message dans quelques livres durables qui sont comme l'itinéraire de sa formation, de sa carrière et de

Mais la flamme de l'esprit y brûlait. L'entourage immédiat d'Hymans, ses maîtres et ses amis hantaient plus volontiers la colline des muses que la cité des affaires. Son désintéressement né l'a d'ailleurs séparé du monde de l'argent pour lequel il eut des mots d'une sévérité biblique. Les seuls Conseils d'administration où ont le vit jamais siéger, géraient des institutions académiques ou artistiques.

En vérité, ce protestant d'origine hollandaise, d'un côté, et wallonne de l'autre, n'était rien moins que calviniste. Instruit dans l'Evangile par une mère tendrement pieuse, née de la branche réformée de la noble famille de l'Escaille, mais formé conjointement aux disciplines classiques par son propre père, Louis Hymans, historien et romancier de mœurs, il s'engagea d'enthousiasme dans la légion spirituelle des penseurs grecs, des humanistes de la Renaissance et des moralistes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette dualité d'empreintes, trait fondamental de sa personnalité, ne peut déconcerter que les tenants du dogme. Croyant, il l'était foncièrement mais au sens élevé du

Divin, en marge des confessions, au grand air du Libre Examen auquel il adhère joyeusement sous l'influence de Tiberghien. Son spiritualisme, qui l'apparente à Renan ou à Thomas Masaryk, le range parmi ceux qui, dit-il, se construisent une religion personnelle et intime et d'autant plus profonde qu'elle ne se déploie pas en démonstrations ostensibles.

Sa position politique découle de cet idéal. Les droits de l'homme et les devoirs de la solidarité humaine sont les deux phares de sa conduite qui le guident et l'éclairent dans toutes ses démarches. Qu'il se passionne pour les réformes pénitentiaires dans le sillage de Prins ou de Ducpétiaux, qu'il dénonce les abus du colonialisme in tempore opportuno, qu'il défende l'égalité dans le service militaire, la généralisation de l'instruction publique ou encore le suffrage universel, le moment venu.

Au terme de ses études de droit, à la mort de son père, Monsieur le Président l'a rappelé tout à l'heure, le livre a ses seuls moyens.

Nommé bibliothécaire-adjoint de la Chambre, il y trouve un merveilleux laboratoire de sciences politiques et administratives attenant à l'Assemblée, qui lui permet de passer de plein-pied de l'Histoire à l'actualité parlementaire. Journaliste, il brille à toutes les tribunes libérales de l'époque. Inscrit au Barreau de Bruxelles, son ascendant en fait vite le secrétaire de la Conférence des Avocats et après quinze ans de Palais, c'est avec mélancolie qu'il laissera la toge pour se donner entièrement à la vie publique.

Frère-Orban a marqué sa destinée. Il s'attache au grand homme, à sa doctrine, à son œuvre, avant de devenir son historien. Il adopte et adapte sa conception du libéralisme, une attitude qui vise à donner à l'homme, je cite « la plus grande somme de liberté possible dans toutes les sphères de l'activité humaine, sans autre borne que le

respect des droits d'autrui et de l'ordre public ». Sa biographie de Frère, admirablement sculptée, est l'hommage d'un fils spirituel et comme le miroir de sa propre personnalité politique qu'on sent naître et mûrir dans la ferveur du disciple pour le maître, d'un disciple sagace qui fait l'inventaire et la toilette de son héritage. Le tome II de l'ouvrage « La Belgique et le Second Empire » est le chef-d'œuvre de notre bibliothèque nationale d'histoire diplomatique. Godefroid Kurt, dont le jugement compte, a salué en son auteur un historien de grande envergure et un écrivain de race. Il a l'art, dit l'éminent historien catholique, de présenter avec clarté les choses les plus abstruses, il juge de haut avec une sérénité que l'on peut donner en exemple à tous les biographes de nos hommes d'Etat contemporains.

A l'évidence, son initiation à la politique étrangère date de cette passionnante aventure de vingt ans de relations extérieures, qu'il a vécues dans les archives de l'époque, et qui a bien failli nous coûter notre indépendance. Les conditions d'existence de la Belgique, les éléments de l'équilibre européen, les devoirs et les servitudes de la neutralité, l'audace des grands et la crânerie des petits, c'est tout un cycle de principes et de règles qui surgit de ses fouilles du passé. Il s'en inspirera après la première guerre mondiale quand il lui faudra effacer une neutralité outragée, défendre nos droits à la Conférence de la Paix et fonder notre indépendance diplomatique sur l'amitié pondérée de la France et de l'Angleterre.

Ses écrits, « Fragments d'Histoire » en particulier, nous le montrent à l'instant dramatique de 1914 où il va passer de l'opposition aux responsabilités de la diplomatie et du Gouvernement.

Député de Bruxelles depuis 1900, il est alors le chef prestigieux de la gauche libérale, le

cerveau et la conscience de son parti. Son brillant enseignement de l'Histoire parlementaire et de la Législation comparée, ses interventions éclairées à la Chambre, ses campagnes électorales ardentes, ses conférences publiques étincelantes, les consultations dont l'honore Léopold II — ainsi dans la question du Referendum — ont révélé sa vocation d'homme d'Etat et le désigne naturellement au Pouvoir. Mais en régime de suffrage restreint, la majorité catholique était une place imprenable et l'action réformatrice d'Hymans, à distance de l'action révolutionnaire de son ami Vandervelde, fut un long siège pour porter le bélier de la démocratie libérale dans ce qu'il appelait « le conservatisme étroit et têtue ». Sa conception de l'opposition s'inspirait des méthodes parlementaires britannique, les plus propres selon lui, à instituer la cité libre. C'était l'opposition de sa Majesté, loyale et positive. La guerre allait faire l'Union nationale et après l'impôt du sang, fonder la démocratie égalitaire. Nommé Ministre d'Etat, Hymans se rend à l'appel du Roi Albert, la nuit historique du 2 au 3 août, pour rédiger avec Carton de Wiart et Vandenheuvel la célèbre réponse belge à l'ultimatum allemand.

Elle est de lui, cette épigraphe de nos manuels : « Le Gouvernement belge, en acceptant les propositions qui lui sont notifiées, sacrifierait l'honneur de la Nation en même temps qu'il trahirait ses devoirs vis-à-vis de l'Europe ».

Le pays envahit, il part plaider notre cause aux Etats-Unis avec un accent de persuasion qui émeut Théodore Roosevelt et ce bon travail d'information introduira la mention de notre restauration nationale dans les quatorze points où ils sont. Ministre de Belgique à Londres, quelques mois plus tard, il s'y révèle un parfait diplomate. Le Baron Beyens, alors grand'maître de nos Affaires Etrangères dans le Gouvernement de Sainte-Adresse, qui

entretenait avec lui une correspondance régulière dans le style des meilleurs épistoliers, lui écrit le 12 mai 1916 : « Je puis vous dire sans aucune flatterie que vos rapports sont tout à fait remarquables, que vous vous êtes approprié le langage diplomatique en lui donnant plus de nerf et de vie et en le dépouillant de ses formules surannées. Votre grand rapport du 8, ayant trait aux déportations en Belgique, restera le plus intéressant document de nos archives sur la guerre ».

Et pourtant, ces instructions, issues d'un Gouvernement divisé quant à l'objet et à l'horaire de nos revendications, ne lui facilitaient pas la tâche. Il devait dénoncer les vices de la neutralité tout en gardant la fiction qui justifierait notre privilège à l'heure des réparations et solliciter la complète souveraineté de la Belgique avec sa totale indépendance économique, sans soulever de questions territoriales tant que nous serions en guerre. Ainsi lié il s'en tira avec plus d'élégance que d'efficacité en cultivant de précieuses amitiés comme celle de Lord Grey dont il a fait un si beau portrait.

En 1916, il entre au Gouvernement, d'abord comme Ministre sans Portefeuille, puis aux Affaires Economiques, avant de remplacer le Comte de Broqueville aux Affaires Etrangères à la suite du fâcheux incident Coppée dans la tentative de paix séparée Briand-Langen. La débâcle allemande approchant, il lui incombe de soumettre aux Alliés nos revendications d'armistice. Ce fut le premier pas d'une négociation pénible, au sein d'une coalition victorieuse qui allait éclater de ses contradictions pour retomber en rivalités et en défiances. L'oubli et l'ingratitude suivaient de près l'hommage pompeux à la Belgique martyre.

Bien que notre Gouvernement eut eu la sagesse d'écarter des prétentions historiques désuètes, les Puissants nous contestèrent des



revendications aussi légitimes que la liberté de l'Escaut avec la revision des Traités de 1839, l'institution de servitudes militaires pour couvrir de mauvaises frontières et même jusqu'à la reconnaissance de notre totale indépendance qui devra attendre Locarno. Il fallut la farouche résolution d'Hymans pour obtenir finalement, à défaut d'autres sûretés que des garanties générales, un appréciable privilège d'indemnité en dehors de la réannexion des Cantons de l'Est et d'un Mandat en Afrique.

Pierre Orts, l'éminent adjoint d'Hymans, dont les Mémoires nous manquent, m'a donné personnellement témoignage de cet instant de notre Histoire. J'en détache ces quelques phrases : « S'il était encore là, Hymans reconnaîtrait que la plus pénible épreuve morale de sa carrière fut celle qu'il endura à la Conférence de Paris, en 1919. Il y eut un moment où toutes les justes revendications de la Belgique parurent compromises. Hymans l'éprouva durement. Je le vis à Paris en ces instants dramatiques; je fus frappé de l'altération de ses traits; il connut le vide que le vent de la défaite crée autour de celui qu'elle menace.

Nul ne partagea avec lui le poids de sa responsabilité. D'autres eussent fléchi sous l'épreuve, peut-être abandonné la partie.

Hymans se montra stoïque; il fit front avec une admirable énergie, luttant pied à pied, n'abandonnant une position de défense que pour s'accrocher obstinément à une autre. En cette circonstance, il donna la mesure de sa fermeté de caractère. C'est à lui, à lui seul, que l'on dû la priorité belge sur les réparations imposées à l'Allemagne et la remise de nos dettes vis-à-vis des Alliés.

Ce Belge, à l'aménité incisive, comme le nomme Clémenceau, s'était bien battu et, quand la Chambre eu voté à l'unanimité le

projet de loi approuvant le traité de Paris, le Roi Albert, dans une lettre manuscrite, lui exprima magnifiquement ses remerciements et la gratitude du Pays pour le patriotisme vigilant avec lequel il avait pris part aux négociations qui devaient assurer la paix de l'Europe. « Votre énergie, dit le Souverain, ne s'est pas un seul moment laissée vaincre par les longues discussions et les constantes difficultés dont la Nation s'est rendue compte; vos efforts lui ont fait obtenir, dans la mesure où c'était possible, les réparations que lui donnait le droit d'espérer la douloureuse situation économique et financière où l'avait mise la guerre ».

Après cette page orageuse de sa carrière, voici pour lui le temps radieux de la Société des Nations à ses débuts. Les « Puissances à intérêts limités », ainsi qu'on disait pudiquement à Paris, seront maintenant à l'honneur à Genève où l'on va tenter une première et timide expérience de sécurité collective et de coopération internationale. Elu président de l'Assemblée, en hommage à son pays et à sa personne, Hymans fut le premier homme d'Etat d'une Belgique affranchie de servitudes internationales à s'affirmer avec éclat sur la grande scène du monde. Le rôle était une création à sa taille; il exigeait de l'imagination, de l'autorité morale, de l'expérience politique, le sens de la procédure, la connaissance des hommes, l'esprit de conciliation, le don d'éloquence. Il le remplit supérieurement et Paul-Emile Janson, autre figure éminente de la Délégation Belge, son ami et compagnon d'exil à Nice, m'en donna attestation peu de temps avant sa tragique déportation,

« On se rend difficilement compte quand on ne l'a pas vu à pied d'œuvre de l'estime et de l'autorité dont jouissait Paul Hymans à la Société des Nations. Il avait largement coopéré, avec Léon Bourgeois, à en dresser le statut. Sa culture étendue, la vivacité de sa

parole, le charme de sa conversation, la sécurité des relations qu'on entretenait avec lui le marquaient d'avance pour jouer un rôle essentiel. Il y était porté par le prestige de la Belgique, qui en ce temps rayonnait sur le monde. Son talent mesuré, la sûreté de son verbe, la hauteur de la pensée répondaient à ce que pouvait attendre d'un orateur tel qu'il fut, un public singulièrement difficile et blasé d'hommes politiques, de diplomates et de journalistes internationaux. La Délégation belge était fière de son chef ».

Il attache son nom à des médiations heureuses, comme le règlement Polono-Lithuanien et le partage de la Silésie, avant d'être encore appelé à la présidence de l'Assemblée lors du différend du Mandchoukouo. Mais ses succès personnels ne l'abusent pas. Il voit les limites de la Société des Nations, ses faiblesses, ses lacunes qu'il cherche à combler par la vertu d'accords régionaux, dans l'esprit de Locarno, et il ne dépendit pas de cet Européen — Ouchy et Oslo — fussent des communautés avant la lettre. « Il savait l'Europe » a dit de lui Claudel « comme on dirait d'un Einstein qu'il sait les mathématiques, de cette science qui ne résulte pas seulement de l'expérience mais d'une vue des causes générales et d'une appréhension exacte de leurs effets ». Cette science de l'Europe inspira le réalisme de sa diplomatie, qui, dans le contexte du moment, lui fit chercher obstinément notre sécurité dans l'entente franco-britannique. Et aussi sa circonspection à propos du 1931 « mais il faut tout prévoir ». L'ombre de la guerre allait obscurcir cet espoir et sa fidèle chronique a noté ses alarmes et ses angoisses. C'est dans cet état d'âme qu'il quitte les Affaires Etrangères en 1935, laissant à ses épigones l'acquit d'une politique d'indépendance belge à laquelle il continue d'apporter sa caution comme vice-président du Gouvernement Van Zeeland d'Union nationale, aux côtés de Pouillet et Vandervelde. C'était

la relève des hommes d'Etat de sa génération et même d'avantage : la fin d'une époque.

Réélu Député de Bruxelles, Président du Groupe Libéral de la Chambre à la mort de Max, son soleil couchant illumine encore sa dernière charge : la présidence de l'Université. Le 10 mai 1940 le surprit dans l'achèvement de ses Mémoires.

Doyen des Ministres d'Etat, il suit le Gouvernement Pierlot à Poitiers et à Bordeaux. La capitulation venue, il remplit ses derniers devoirs à l'égard de l'Université au prix d'efforts qui altérèrent gravement sa santé si éprouvée déjà, sous le choc moral des événements.

Puis, la conscience acquittée, il choisit de se réfugier à Nice avec le pressentiment de la fin. J'ai pieusement recueilli dans son petit carnet de poche ses dernières pensées intimes, si souvent citées déjà et qui le seront encore parce qu'elles sont d'anthologie : « Ici commence la vie de l'exil, avec les amertumes de l'éloignement, les souvenirs d'un milieu naturel et coutumier où s'écoula une existence de labeur, d'harmonie et de paix, avec les frissons qui secouent les nerfs dans les heures sombres, avec aussi les douceurs et les joies du ciel et du soleil, les merveilleuses fêtes de la lumière, avec enfin l'espoir immortel que donne la foi dans les grandes vérités humaines et divines, qui finissent toujours par briser les doctrines de haine, les règnes de violence et de persécution et qui sont l'âme de la civilisation ». Crédo pathétique au triste soir de son bonheur. Je tente un dernier regard à l'horizon de sa vie, il me dit doucement, un jour de confidences : « J'ai toujours été heureux ». Heureux, il le fut certes dans son intimité, au doux foyer de ses livres et de ses papiers, près d'une compagne infiniment chère. « La lumière de ma vie » l'appelait-il. Et aussi dans le confort d'amitiés sûres et riches qui se nommaient Adolphe

Max, Henri Pirenne, Pierre Orts, Paul-Emile Janson, Max-Léo Gérard. Heureux, il le fut autant dans sa carrière qui lui valut succès, considération, honneur, en son pays et à l'étranger, mais par-dessus tout dans sa vie morale et intellectuelle. Loin du tumulte, qu'il fuyait comme la médiocrité et l'ostentation, dans la paix des arbres, où promeneur solitaire il s'adonnait au culte de la nature, toujours en quête de joies intérieures dans l'équilibre et la distinction de l'esprit, selon le conseil d'Aristote. Il notait en 1922 : « Oui, je recommencerais ma vie, avec ses espérances, ses anxiétés, ses exaltations, ses désillusions, ses joies et ses combats ». Fort de cet optimisme lucide et généreux, il prit tout le lot de son destin. Vaillant et digne dans l'épreuve, où toujours il puisait plus de raisons d'espérer, d'une indéfectible espérance qui fut le feu de sa vie et sa dernière flamme.

Que reste-t-il maintenant de ses cendres ?

En cette heure de commémoration, je crois qu'on peut répondre avec le jugement objectif qu'il attendait de la postérité : un exemple, une œuvre, un message. L'exemple d'un grand honnête homme, qui s'honorait d'une vertu première, source de bien d'autres : la probité intellectuelle. Cette forme noble du scrupule, faite d'une conscience en éveil, d'une démarche sincère, d'une soif de vérité dans l'enquête, d'un zèle ardent pour l'équité. Ce respect de soi-même et d'autrui qui lui inspirait le tact, la tolérance, la courtoisie, la bienveillance. Mais mieux encore qu'un exemple, il laisse un acquis de réformateur, qui osa jeter la pioche du progrès dans des conceptions attardées. Avant l'aube du siècle, il adhère déjà hardiment à l'égalité politique, à la solidarité agissante, à ce qu'il appelle « l'action tutélaire de l'Etat ». Dans l'Etat moderne qu'il institue tout sera désormais selon sa règle : « affaire de circonstances, de prudences et de mesures ». Cette notion

grecque de mesure, cet équilibre de l'idéal et du réel, c'est l'omega de sa philosophie politique. Mais son message de sagesse ne serait déjà plus qu'un souvenir évanescant si ses livres n'étaient pas là, dans nos bibliothèques, au rayon de nos bons auteurs.

Hymans demeurera un de nos meilleurs écrivains politiques je crois. L'essayiste disputant à l'historien son talent d'analyse et de synthèse. Son cas littéraire est un bel exemple de symbiose de l'orateur et de l'écrivain. Son œuvre est un monument d'éloquence et sa lecture nous le restitue tel qu'il fut. Dissertant un jour sur l'art de bien dire, il a défini un bon discours comme « l'expression vraie, colorée, pittoresque, mouvementée d'une conviction sincère, d'une pensée profondément mûrie, auquel l'accent, le geste, la voix, le regard, la juste appropriation des termes, l'harmonie de la phrase, c'est-à-dire ce qui en constitue inséparablement l'éloquence, donne la puissance d'émouvoir et de convaincre ». Sa langue est classique, claire, sobre, précise. Il use volontiers de la phrase courte, vive, légère. La densité de la pensée et la concision de la forme font de ses écrits une mine de citations et d'épigraphes. Il a le don de la formule, de l'image, de l'expression qui jaillit, du mot qui éclaire. De Max il dira : « Il frappa l'étalon du courage civil ». De Léopold II : « Par le port, la parole, le geste, le regard il est totalement roi ». De Paul Janson : « Il a l'accent, le geste, le masque dantonien du tribun ; il était l'avocat de ce grand absent : le peuple ». Du Belge : « Il a l'instinct de la liberté ». Mais ce style lapidaire ne l'a pas empêché de peindre avec ampleur ni d'exceller dans la composition de larges fresques. Ce médailliste est aussi un maître de la peinture d'Histoire. Par bonheur son œuvre survit. A nos instants d'anxiété, demandons-lui audience et conseil. Il nous accueillera comme jadis de son vivant, avec une bonté tout simplement exquise.

## Paul-Henri SPAAK

*Vice-Premier Ministre*

*Ministre des Affaires Etrangères*

Monsieur le Représentant du Roi, Excellences,  
Mesdames et Messieurs.

Je n'ai pas hésité un seul instant à participer à ce festival libéral quand l'Université me l'a demandé. Je l'ai fait pour deux raisons. Tout d'abord parce que j'ai eu pour Paul Hymans, dans les dernières années de sa vie, une respectueuse affection; et aussi, parce qu'il a été mon prédécesseur aux Affaires Etrangères et que c'est plus spécialement cet aspect de sa personnalité qu'on me demandait d'évoquer.

J'ai dit que durant les dernières années de sa vie, j'avais eu pour lui une respectueuse affection et c'est vrai. Je pense cependant que, lors de nos premières rencontres, nos relations n'ont pas été très bonnes. Et j'ai trouvé dans ses Mémoires une page qui m'a

fort intéressé. Je lis à la page 767 de ceux-ci : « Le langage révolutionnaire qu'avait tenu M. Spaak, dans la campagne que le parti socialiste avait menée contre le Cabinet de Nice, m'avait écoeuré. Je ne croyais pas à sa sincérité et la brusque métamorphose de ce jeune démagogue, au moment de son entrée dans le Cabinet Van Zeeland, m'avait inspiré à son égard de vives préventions ». Je n'ai pas hésité à citer ces quelques lignes pour vous montrer que l'esprit libéral n'est en effet pas l'apanage d'un parti. Heureusement, la citation continue d'une manière plus heureuse; voici la suite : « Mais ces vives préventions se dissipèrent au cours de notre collaboration ministérielle ». Suit alors une longue suite de qualités que Paul Hymans veut bien me reconnaître et un portrait que je vous engage à lire car ce n'est pas complètement faux et qui se termine par la phrase suivante : « J'ai l'intuition qu'il jouera dans l'avenir un rôle important ». Cher Monsieur Hymans, soyez pardonné de votre premier jugement pour cette intuition.

Moi-même je ne suis pas bien sûr qu'au début de nos relations j'avais pour lui tout le respect qu'il méritait. N'oubliez pas que, d'origine, j'appartiens au radicalisme. Tranquillisez-vous : au radicalisme libéral. Et, je me souviens qu'à la table de mon grand-père, on disait quelquefois — et que personne ne se sente touché — « les doctrinaires n'ont pas plus de doctrine que les poitrinaires n'ont de poitrine ». C'est un peu comme celà que je voyais Paul Hymans, avant notre collaboration ministérielle. Mais nos sentiments ont évolué de la même façon et, quand il a quitté le Gouvernement au mois de juin 1936, je lui ai écrit un petit mot pour lui dire : « Je garde de notre collaboration mieux qu'un excellent souvenir, la joie d'avoir pu apprécier, dans un travail commun, une âme droite et un esprit d'une rare distinction. Dans les moments aussi difficiles que nous traversons, je me sentirais sin-

gulièrement réconforté si je pouvais compter sur les conseils de votre expérience et de votre sagesse ». Voilà une récompense, dans la vie politique souvent agitée et brutale, de voir que des esprits venant de pôles très opposés peuvent tout de même, en se connaissant mieux, s'apprécier.

C'est en souvenir de tout cela que j'ai voulu évoquer devant vous, cet après-midi, non pas la carrière diplomatique de Paul Hymans car je me suis aperçu, en vivant durant ces derniers jours avec ses Mémoires et avec le livre de M. Fenaux, combien cette vie politique et diplomatique était riche et diverse et j'ai dû naturellement faire un choix.

Je voudrais seulement présenter quelques observations sur trois sujets : l'examiner au cours de son combat, probablement le combat le plus douloureux et le plus difficile de sa vie à la tête de la Délégation belge durant la Conférence de la Paix, après la première guerre mondiale; en deux mots, son rôle à la Société des Nations; et puis un sujet qui m'a plus particulièrement intéressé, au fur et à mesure que je feuilletais ses souvenirs historiques, la question de savoir si la politique que j'ai faite moi-même aux Affaires Etrangères, après 1936, était semblable ou contraire à la sienne.

Vous me permettrez de dire que l'action qu'il a menée à la tête de la Délégation belge à la Conférence de la Paix me paraît une action diplomatique de grande valeur et les efforts qu'il a déployés, le travail qu'il a assumé et les responsabilités qu'il a prises appellent bien certainement l'éloge et la reconnaissance. Cependant, je ne suis pas tout à fait sûr que les positions prises par la Délégation belge à la Conférence de la Paix, en 1918, étaient parfaites et notre ami M. Fenaux, dont je ne saurais assez dire combien son éloge de Paul Hymans était émouvant, a tout de même passé un peu vite et n'a peut-être pas suffi-

samment précisé ce qu'était à ce moment-là, je suppose, l'état d'esprit d'une partie de la Belgique. Je ne suis pas, quant à moi, tout à fait sûr que toutes nos revendications étaient légitimes mais je veux bien certainement remarquer et constater que cette différence d'opinion provient, sans doute, du fait que les années ont passé et que les événements se sont profondément modifiés. Mais enfin j'ai trouvé, dans les livres que je viens de citer, une note qui montre les grands points de la position de la Délégation belge avant d'affronter la Conférence. La voici :

I. « Nous devons avoir une politique bien arrêtée et en fixer, dès à présent, les lignes essentielles puis, l'accord étant fait entre nous, nous devons en faire connaître la substance à nos Alliés à Paris et à Londres ».

II. « Cette politique doit être proportionnée à la situation, mise en rapport avec les événements autant qu'avec nos vrais intérêts ».

« Tout d'abord, nous n'avons pas d'intérêt à annexer des territoires allemands : nous créerions à l'Allemagne, à notre égard, des prétextes permanents d'hostilité et des désirs de revanche; notre unité nationale serait compromise par l'introduction d'éléments étrangers ».

« En ce qui concerne la Hollande, la prudence s'impose. Nous ne pouvons, par des déclarations menaçantes, risquer de nous aliéner un peuple voisin du nôtre et dont l'hostilité dans la crise que nous traversons constituerait un grave péril ».

« Demandons ce qui est raisonnable et nécessaire à notre existence et à notre sécurité. Pour le moment, tout au moins, notre programme doit se réduire à deux points » : (Et le bon Bénéluxien que je suis va un peu souffrir).

a) Si les puissances alliées estiment que le Luxembourg ne peut subsister comme Etat

autonome et distinct, il revient à la Belgique, pour des raisons historiques et traditionnelles... »

Et je voudrais qu'au moins un des Ambassadeurs ici présent se bouche les oreilles et n'écoute pas la phrase suivante.

...« Il ne faut pas s'arrêter aux résistances du Quai d'Orsay. Il faut affirmer notre revendications et la maintenir ».

b) « Il faut, pour la question de l'Escaut, la soumettre à l'Angleterre, d'un point de vue objectif, sans formuler de solution précise. Il faut lui montrer les injustices et les périls du régime actuel du fleuve et lui prouver la nécessité de reviser ce régime. On déterminera ultérieurement s'il y a lieu de proposer une solution déterminée, soit une solution juridique nous assurant la co-souveraineté du fleuve, soit une solution territoriale impliquant l'annexion de la rive gauche. On peut espérer d'ailleurs que l'étude du problème en fera saisir l'importance par le Gouvernement de Londres et lui suggérera les moyens de le résoudre. Il faut provoquer une initiative de l'Angleterre ».

Bien certainement, quand on lit cela on se rend compte que les temps ont beaucoup changé et qu'il est difficile aujourd'hui de comprendre, pour un homme de ma génération, ce que pouvait être l'état d'esprit au lendemain de la première guerre mondiale. D'ailleurs je crois que ce programme était trop ambitieux et qu'il fallait prévoir qu'il allait se heurter, à Paris, à des oppositions acharnées. Dans le bilan de la négociation de Paris, fait tout à l'heure par M. Fenaux, nous voyons, bien sûr, que le résultat a été positif à plus d'un égard, et c'est en grande partie à Paul Hymans que cela est dû, mais quant à ces revendications qui étaient à ce moment-là essentielles en ce qui concerne le Luxembourg et les Pays-Bas, nous n'avons pas

réussi. Et ce qui m'a plu, c'est que j'ai trouvé dans les Mémoires une page qui est une auto-critique que je crois nécessaire de lire. Paul Hymans lui-même, quelques années plus tard, écrit : « Quand on y réfléchit aujourd'hui avec la sérénité que donne l'espace du temps, on ne s'étonne point que les grandes puissances aient écarté des solutions aboutissant à des remaniements de frontières, à des transferts de territoires et de population. Elles craignaient que le problème européen ne fût chargé d'un nouveau poids, qu'une source de complications ne jaillît dans les pays plus rapprochés de la Grande-Bretagne et de la France et que la Hollande ne se brouillât avec la Belgique et ne s'éloignât des Alliés. Sans doute on peut se demander si, dès le début, une froide réflexion n'aurait pas dû nous faire prévoir que nos revendications rencontreraient de l'indifférence et de l'opposition, et dès lors la sagesse n'eût-elle pas conseillé de renoncer à un programme audacieux et d'une réalisation problématique ? Mais on sait comment et sous l'empire de quels sentiments, de quelles préoccupations, notre action avait été délibérée. Une gigantesque perturbation avait bouleversé l'Europe et provoqué une œuvre immense de reconstruction et de réadaptation. On rappelait des nationalités à la vie, on créait des étapes, on dessinait une nouvelle géographie politique. Un nouveau monde s'organisait. N'était-il pas juste et opportun de demander qu'on rendît à la Belgique ce que lui avait fait perdre un régime aboli, ses frontières qu'elle avait vainement revendiquées à l'aurore de l'indépendance et qui lui avaient été refusées par les grandes puissances, après la malheureuse campagne de 1831 ? Nous pouvions échouer, mais nous ne pouvions nous dérober à l'initiative et à l'effort. L'outrage de l'invasion et l'occupation nous donnaient droit, après la victoire, à une compensation. La pensée de la sécurité nous dominait. Nous voulions sur l'Escaut et la

Meuse bâtir notre défense. En nous taisant, n'aurions-nous pas été coupables d'imprévoyance et de faiblesse? Nous remplîmes notre devoir en posant le problème et en montrant les solutions ».

Ce que je viens de lire vous montre, que M. Fenaux avait bien raison, il y a un instant, de vanter le style précis de Paul Hymans et aussi que les deux orateurs qui m'ont précédé avaient raison de souligner, avec énergie et avec une certaine émotion bien compréhensible, l'extraordinaire honnêteté et la remarquable sagesse du Ministre des Affaires Etrangères de Belgique de cette époque.

Je crois qu'après cette dure bataille, la Société des Nations a été pour Paul Hymans un refuge et une récompense et il est bien évident que son talent, sa personnalité, sa distinction sans pareille devaient faire merveille dans les milieux de la première Société des Nations. L'ennui des orateurs qui doivent parler à plusieurs dans une même réunion, et qui ne se sont pas montrés leurs textes, c'est qu'ils ont quelquefois choisi ensemble des citations qu'ils auraient voulu donner et M. Fenaux a coupé mes effets, car moi aussi je voulais, rappelant ce que Paul Hymans avait été à la Société des Nations, lire la page que lui a consacré Paul-Emile Janson.

Je me demande quelquefois si, Paul Hymans, qui a eu tant d'influence et qui a joué un rôle si important à la Société des Nations et dans tant de conflits dont la Société a dû s'occuper, aurait joué le même rôle et aurait rempli la même place aux Nations-Unies. Il faut, aujourd'hui un peu moins de distinction, un peu moins de culture mais plus de force d'épaule et de carrure pour résister à ce qui se passe là-bas.

Enfin, le troisième point, c'est de savoir si la politique faite après 1936 était la continuation, l'interprétation ou la destruction de la

politique de Paul Hymans. Et vous allez devoir choisir, pour prononcer votre jugement, entre ce que dit mon ancien collaborateur, M. Van Langenhove, et ce que dit mon actuel collaborateur, M. Fenaux qui a écrit sur Paul Hymans un très, très bon livre. Examinant la question de la politique étrangère depuis 1936, il écrit, et je trouve là une petite pointe de critique dont je ne lui en veux pas trop : « Hymans eut à défendre sa politique étrangère contre tous ceux qui la voulaient défigurer. La politique dite d'indépendance, inaugurée en 1936, la politique exclusivement et intégralement belge formulée par M. Spaak a pu laisser croire que, jusqu'à cette date, la diplomatie belge n'avait pas eu ce caractère ». J'ai l'impression que les amis de Paul Hymans, et qui sait peut-être Paul Hymans lui-même, ont été étonnés et peut-être un peu touchés du bruit que l'on a fait à l'époque, autour de cette phrase qui se trouve, en effet, dans mon premier discours de Ministre des Affaires Etrangères : « Je vais faire une politique exclusivement et intégralement belge ».

Mesdames et Messieurs, je vais rétablir les choses. Ma vie de Ministre des Affaires Etrangères a commencé par une certaine équivoque. Lorsque j'ai dit, en effet, dans mon discours, que ma politique serait exclusivement et intégralement belge, je ne pensais pas du tout à la politique extérieure en elle-même. Je voulais donner une assurance à l'opinion publique en Belgique. J'arrivais à un moment un peu difficile; il y avait eu, ne les rappelons pas, quelques discussions autour de l'attribution du Portefeuille des Affaires Etrangères et des hommes infiniment plus compétents que moi avaient été écartés pour certaines raisons. On les trouvait trop partisans et, tout jeune ministre arrivant aux Affaires Etrangères, j'ai voulu donner une assurance à l'opinion publique belge intérieure et j'ai dit : « Je ferai une politique exclusivement

et intégralement belge ». Cette assurance que je donnais à l'intérieur a surtout inquiété l'extérieur. On a cru que je me préparais à faire quelque chose de tout à fait nouveau et, cette équivoque ayant été créée, et je dois dire, ayant obtenu dans certains milieux quelque succès, je n'ai pas cru devoir démentir. C'est la première fois que je m'explique franchement à ce sujet. Enfin je suppose donc que la politique exclusivement et intégralement belge a dû probablement faire de la peine à Paul Hymans et, certainement, aux jeunes hommes qui défendaient sa politique. Et M. Fenaux continue comme ceci : « Or, comme l'a très justement affirmé un jeune Député de Liège, M. Jean Rey — vous voyez que nous sommes en famille, tout se passe entre nous : l'historien, le Ministre, le Député — ce soupçon serait une injure gratuite au Roi Albert et à ses Ministres, qui eurent pendant quinze ans la responsabilité de la conduite du pays ». Eh bien, Messieurs, en ce qui me concerne dans tous les cas, lorsque j'ai employé « exclusivement et intégralement belge », je n'avais jamais eu la moindre idée de faire croire ou de faire soupçonner un instant que la politique suivie par Paul Hymans n'avait pas été une politique dans laquelle le Ministre avait défendu, avec très souvent un admirable courage et une grande éloquence, les intérêts de son pays.

Voici ce que dit aussi et encore M. Fenaux : « Nous ne sortirons pas du cadre de notre sujet en nous étendant d'avantage sur les développements d'une politique qui rompait avec celle d'Hymans. Mais la vérité nous oblige à dire qu'il en déplorait intimement l'esprit et qu'il la redoutait dans ses conséquences » ! M. Fenaux paraît un peu surpris. J'ai oublié de noter la page, mais je puis lui donner l'assurance que la citation est exacte. Alors, contre cette affirmation de l'historien, j'en appelle aux souvenirs et aux affirmations du grand fonctionnaire qui a été longtemps

le collaborateur de Paul Hymans et qui a été aussi longtemps le mien. M. Van Langenhove a publié une très intéressante étude, en 1959 je crois, sur la contribution des Mémoires de Paul Hymans à l'histoire de la politique de la Sécurité extérieure de la Belgique, après la première guerre mondiale. Et voici ce qu'il dit : « La Belgique poursuit, au milieu de ses bouleversements, la ligne de conduite que Paul Hymans avait définie le 4 mars 1931. A plusieurs reprises il s'y réfère en soulignant sa continuité, mais continuité ne veut pas dire immutabilité. L'Europe n'est plus ce qu'elle était à l'époque de Locarno. Combien les choses ont changé, s'écrie-t-il dans le discours qu'il prononce à la Chambre, le 11 février 1937, en adhérant au nom du Parti Libéral à la politique du Gouvernement, mais il place celle-ci dans sa véritable perspective en montrant que sa ligne directrice n'a pas varié. Lorsqu'on parle de nouvelle politique, dit-il, on n'annonce pas une politique de rupture ou une politique d'innovation, mais une politique d'adaptation aux réalités actuelles. Les deux pactes qui formaient le statut de la Belgique et qui, suivant l'expression d'Hymans, lui dictaient son devoir étaient profondément ébranlés; la situation était devenue à la fois confuse et périlleuse; il était nécessaire que les obligations internationales de la Belgique, en présence de la conjoncture nouvelle, fussent définies sans équivoque. C'est ce que réalisa — c'est toujours M. Van Langenhove qui parle — la déclaration franco-britannique du 24 avril 1937. Elle concordait avec le souci de clarté qui avait inspiré Hymans en 1931. Aussi en exprime-t-il sa satisfaction à la Chambre le 29 avril, à la suite de la communication que le Gouvernement vient d'en faire. Elle crée pour ce pays, dit-il, un statut qui est mieux en harmonie avec ses facultés et sa position en Europe ».

Eh bien tout de même, le débat qui est ainsi ouvert et la question qui est ainsi posée me



paraissent devoir retenir l'attention. Et, bien entendu, je ne vous cache pas que dans cette controverse je suis, avec M. Van Langenhove, contre M. Fenaux. Je crois, en effet, que la politique de 1936 était une continuation de la politique voulue par Paul Hymans. Et j'en trouve la preuve, me semble-t-il, dans plusieurs documents diplomatiques, notamment une Note du 7 novembre 1930. « M. Paul Hymans réunit le Comité diplomatique : le Baron Beyens préside, M. Gaiffier est présent, et on arrête au Comité diplomatique la position de la Belgique. On discute les règles de notre statut international. C'est le Pacte Rhénan, le Pacte de la Société des Nations, le Pacte de Paris. Il détermine nos obligations politiques, l'accord militaire franco-belge a été recouvert par le Pacte de Locarno dans lequel il s'incorpore. Il ne prévoit que l'entente contre une gression non provoquée de l'Allemagne. Or, ce dernier cas est prévu par le Pacte de Locarno qui réglera la procédure et l'assistance mutuelle. La Belgique ne prendra les armes que pour remplir ses obligations internationales ou défendre son existence. On décide de faire connaître notre politique de pleine indépendance à l'Angleterre. On se concertera avec elle dans le cas où les hypothèses prévues par le Traité de Locarno se réaliseraient, car l'Angleterre a les mêmes obligations que nous. Il faut qu'on sache que nous ne sommes à la suite de personne. Nous nous prononcerons en pleine souveraineté. Il faudra profiter d'une circonstance prochaine et favorable pour expliquer notre politique au Gouvernement français. Nous ne nous laisserons pas entraîner dans une guerre où ne seraient pas engagés notre honneur et nos intérêts vitaux. Il va de soi, d'autre part, que nous continuerons, comme nous l'avons toujours fait, à remplir loyalement nos obligations internationales ». Et si je n'avais pas vu la date du 7 novembre 1930 j'aurais vraiment pu penser que c'était une réunion que j'avais

présidée moi-même et dans laquelle nous aurions arrêté les objectifs de notre politique internationale. Au fond Paul Hymans tranche lui aussi, ce différend ou cette question quand, dans un discours fameux. le 4 mars 1931 à la Chambre, il déclare : « Au loin, des différends subsistent qui engendrent de sourdes difficultés et font surgir parfois des rumeurs inquiétantes. La Belgique n'entend pas se mêler à des discussions et à des compétitions où ses intérêts vitaux ne sont pas engagés. Sans doute, débarrassée de la neutralité conventionnelle, elle reste libre de régler ses actes suivant les circonstances et les nécessités, mais la ligne directrice de sa politique peut être dès à présent déterminés : la Belgique saura, s'il le faut, se défendre et, fidèle à son passé, à ses traditions, à ses instincts de loyauté elle remplira toutes ses obligations internationales, elle ne prendra les armes que pour sauvegarder son territoire et son indépendance et pour remplir les devoirs que lui dicte son statut ». Je suis convaincu que ceux qui auraient la patience et le courage de relire mes propres discours depuis 1936 trouveraient des phrases qui seraient absolument semblables à celle-là, de sorte que je crois qu'on peut affirmer que vraiment la politique de 1936 n'était pas une politique faite contre les idées de Paul Hymans, mais que c'était au contraire la continuité.

Il n'y a peut-être qu'une chose qui est vraie, c'est que les événements ayant changé, nous sommes allés un petit peu plus loin. Et en relisant une autre pièce que j'ai trouvée au dossier, dans les livres, je me rends compte que nous autres, ministres, nous devons être — mon Dieu — assez modestes, car au fond ceux qui font vraiment la politique et ceux qui gardent la continuité ce sont les fonctionnaires. En effet, j'ai trouvé une Note bien intéressante rédigée par de Bassompierre, qui lui en 1917 a indiqué exactement ce que serait la politique en 1937 et en 1938. En

effet, s'expliquant à son Ministre — et la pièce est citée dans les Mémoires de Paul Hymans, sans qu'il y ait de sa part aucune protestation et aucune critique — M. de Bassompierre disait : « A la place de la neutralité conventionnelle, nous avons exprimé à nos Alliés l'intention de réclamer l'indépendance absolue sans aucune obligation de notre part envers qui que ce soit. Mais nous avons suggéré que la France et l'Angleterre et leurs Alliés, en considération de leur intérêt propre dans l'indépendance de la Belgique, garantisent cette indépendance par un Traité auquel nous resterions étrangers. La Belgique, sans engagement de sa part, aurait ainsi l'assurance de l'appui armé de ses protecteurs en cas d'attaque de l'Allemagne en Europe, l'assurance de leurs bons offices et le recours à l'arbitrage en cas d'attaque sur l'Afrique ». Ceci est, en 1917, exprimé d'une manière parfaitement claire, la politique que la Belgique fera en 1937 et en 1938. Si bien qu'après avoir revu les pièces du débat, j'en arrive, et je suis peut-être un peu confus de le dire parce que cela m'enlève certain titre de gloire, que je n'ai rien innové en 1936, que non seulement j'étais le continuateur de Paul Hymans mais, ce que je n'avais jamais réalisé, que j'étais même l'exécuteur de la politique de Bassompierre. Et cela a été pour moi certainement une révélation.

Voilà ce que je voulais vous dire en ordre principal sur Paul Hymans, diplomate, et sur les réflexions que l'étude rapide, des souvenirs que j'ai remués, m'ont incité à vous communiquer.

Bien entendu je n'aurais pas voulu terminer cette petite intervention sans en revenir à des choses plus intimes et plus personnelles. Et là encore, M. Fenaux qui a vraiment le même goût que moi, a choisi de citer les dernières lignes que Paul Hymans a écrites à Nice et qui paraissent bien être les dernières

qui sont sorties de sa plume et qu'à mon tour je voulais vous lire. Je ne vous les lirai pas puisque vous les avez déjà entendues, mais je voudrais souligner le mélange de poésie, de sérénité, de foi et de confiance qui se dégage de ces mots et qui nous apparaît comme un très grand et très émouvant exemple. Et cet homme qui sent peut-être déjà arriver ses heures dernières, cet homme qui est déraciné, qui a quitté sa bibliothèque et ses objets familiers, son travail et son labeur, l'intimité de sa demeure, qui se trouve en France dans des circonstances si graves alors que son idéal et tout ce qu'il avait aimé, étaient menacés dans ces années 40 et 41, et qui se console en regardant la couleur du ciel, en se réchauffant à l'ardeur du soleil, en contemplant la merveilleuse féerie de la lumière et pour qui toute cette expression extérieure du monde réchauffe en lui les vieilles convictions, et qui finit par dire que tout cela se mêle pour donner enfin l'espoir immortel qu'apporte la foi dans les grandes vérités humaines et divines qui sont l'âme de la civilisation, et qui finissent toujours par briser les doctrines de haine, de violence et de persécution. C'est me semble-t-il sur ces quelques mots, sur cette image de confiance et d'espoir dans les grandes idées et des grands idéaux, c'est là-dessus me semble-t-il qu'il faut que je termine mon intervention.

La journée se termina par un grand banquet qui eut lieu dans la grande salle d'un Hôtel du centre de la Ville, cette salle même où Paul Hymans fit si souvent entendre sa voix, notamment lors des congrès du Parti Libéral, qui se tenaient habituellement en ce lieu.

Des allocutions furent prononcées par Monsieur Félix LEBLANC, Président de l'Université Libre de Bruxelles, Monsieur Robert GILLON, Ministre d'Etat, ancien Président du Sénat, Monsieur Jean REY, Président du Centre Paul Hymans, Monsieur Omer VANAU-DENHOVE, Président National du P.L.P. et Monsieur Francis J. DE WEERT, Directeur du Centre Paul Hymans.



mon cher Monsieur Hymans

Votre très affectueux

Albert

Bruxelles le 28 février 1913

Cher Monsieur Hymans

Je viens de lire avec un  
vrai plaisir le discours que  
avez consacré hier à la  
question militaire.

Je vous félicite d'avoir  
encore une fois mis votre  
grand talent au service

d'une cause vraiment nationale  
Votre discours est pour tous une belle  
et éloquente leçon de patriotisme  
et honore l'homme d'Etat qui  
l'a prononcé ainsi que ce parti  
dont il est un des chefs les  
plus éminents.

est avec une reconnaissance  
à laquelle je rends hommage  
que vous avez mesuré les  
 dangers qui courent

l'intégrité de notre sol.  
Les dangers ne peuvent être conjurés  
que par une armée nombreuse et  
bien sacrée et non par une armée  
de milices. Les conviendrait donc nous  
sommes l'objet et manifestement  
particulièrement à ce moment à  
l'égard de notre domaine colonial  
dont le sort dépend de notre  
solidité comme nation européenne  
vroy - moi toujours

L'exposition « Paul Hymans, sa vie, son action, sa pensée », rassembla dans la salle du Centre Paul Hymans, une très riche documentation tant manuscrite qu'iconographique, picturale et sculpturale sur le grand homme d'Etat.

Placée sous la direction scientifique du Professeur John BARTIER, elle fut l'œuvre de Monsieur Alfred BRUNELL, Président de la Fédération belge des professeurs d'histoire.

Le nombreux public qui tint à venir visiter l'exposition put également entendre un enregistrement de la voix de Paul Hymans.



PRESSES UNIVERSITAIRES  
DE BRUXELLES  
50 av. F. D. Roosevelt, Bruxelles 5

Maquette : Marina Ponjaert

2370  
cr 2



# REVUE DE L'UNIVERSITÉ

de Bruxelles

*NOUVELLE SÉRIE*

(DIX-SEPTIÈME ANNÉE)

OCTOBRE 1964-FÉVRIER 1965



# 1-2

## SOMMAIRE

F. LEBLANC, Allocution présidentielle lors de la séance de rentrée de l'Université libre de Bruxelles le 7 octobre 1964 . . . . .	5
M. LEROY, Discours rectoral de rentrée du 7 octobre 1964 : Du dualisme en linguistique . . . . .	19
P. BRIEN, Hommage à Louis Verlainé 1889-1939 . . . . .	38
H. BRABANT et S. ZYLBERSZAC, Le parallélisme « macrocosme-microcosme » dans les idées médicales de la Renaissance . . . . .	62
A. BAIWIR, Jeunes Anglais « en colère » . . . . .	74
R. BODART, Les chemins d'Eole ou les sincérités successives . . . . .	124
R. LEUZIÈRE, Une éthique de la profession . . . . .	138
Bibliographie . . . . .	158



**RÉDACTION : 56, AVENUE FRANKLIN ROOSEVELT, BRUXELLES**  
**ADMINISTRATION : 31, AVENUE DES COCCINELLES, BOITSFORT**

PUBLICATION BIMESTRIELLE





## COMITÉ DE RÉDACTION

**M. P. ANSIAUX**

(Faculté de Droit)

**M. C. DELVOYE**

(Faculté de Philosophie et Lettres)

**M. M. HOMÈS**

(Faculté des Sciences)

**M. A. JAUMOTTE**

(Faculté des Sciences appliquées)

**M. H. NEUMAN**

(Faculté des Sciences sociales, politiques  
et économiques)

**M. P. RIJLANT**

(Faculté de Médecine)

**M. D. TITS**

(Ecole des Sciences psychologiques  
et pédagogiques)

**M. E. JANSON**

(Directeur)

**M. E. JANSSENS**

(Secrétaire)

La rédaction est établie à Bruxelles, 56, avenue Franklin Roosevelt.

L'administration est assurée par M. E. Janssens, 31, avenue des Coccinelles, Bruxelles 17.

### Abonnements :

Les abonnements partent du 10 octobre.

Il y aura cinq numéros par an, espacés d'environ deux mois.

Abonnements annuels (5 numéros) . . . 250 francs

Prix de vente au numéro . . . . . 70 francs

Numéro double . . . . . 140 francs

Numéro triple . . . . . 210 francs

Le prix de l'abonnement doit être versé au compte de chèques postaux n° 3118.71 de M. Janssens, 31, avenue des Coccinelles, Bruxelles 17.

*Publiée avec l'appui du Ministère de l'Instruction publique*

**REVUE  
DE L'UNIVERSITÉ  
DE  
BRUXELLES**

★

L'Administration de la Revue rappelle à ses abonnés que le présent numéro double inaugure le tome XVII, pour lequel ils sont priés — si ce n'est déjà fait — de verser la somme de 250 F au C.C.P. n° 31 18.71 d'E. JANSSENS, 31, avenue des Coccinelles, Bruxelles 17.



# REVUE DE L'UNIVERSITÉ

de Bruxelles

*NOUVELLE SÉRIE*

(DIX-SEPTIÈME ANNÉE)

*OCTOBRE 1964-FÉVRIER 1965*



**RÉDACTION : 56, AVENUE FRANKLIN ROOSEVELT, BRUXELLES**  
**ADMINISTRATION : 31, AVENUE DES COCCINELLES, BOITSFORT**

*Séance de rentrée de l'Université libre de Bruxelles  
du 7 octobre 1964*

**Allocution de M. Félix Leblanc,**

**Président du Conseil d'Administration  
de l'Université libre de Bruxelles**

EXCELLENCES,  
MESSIEURS LES MINISTRES,  
MONSIEUR LE RECTEUR,  
MONSIEUR LE BOURGMESTRE,  
MESDAMES, MESSIEURS,  
CHERS COLLÈGUES,

C'est avec une réelle satisfaction que je vous remercie de bien vouloir participer à cette cérémonie qui ouvre la 131<sup>e</sup> année académique de notre Université.

Ainsi que nos amis, de plus en plus nombreux, ont pu s'en rendre compte par les informations multiples données par la presse, notre Institution poursuit sa politique de croissance accélérée qui se manifeste non seulement par l'édification de ses nouveaux bâtiments mais aussi par l'accroissement du nombre de ses professeurs, de ses étudiants et de tous ses collaborateurs.

\*  
\*\*

Il faut hélas!, comme au seuil de chaque année académique, nous incliner devant le décès de plusieurs de nos collègues :

Deux de nos docteurs *honoris causa* de la Faculté de Philosophie et Lettres :

André Aymard, historien remarquable et professeur apprécié, qui s'était attiré la reconnaissance des hellénistes, des

historiens, des philosophes et du grand public cultivé par ses publications essentielles dans le domaine de la Grèce antique et de l'Empire romain;

Victor Martin, ancien recteur de l'Université de Genève, membre correspondant de l'Institut de France, helléniste brillant dont les découvertes en papyrologie ont mis à la disposition des historiens plusieurs centaines de sources nouvelles.

Deux de nos docteurs *honoris causa* de la Faculté des Sciences :

Edmond Bauer, chimiste et physicien qui exerça, tant par ses conseils que par son exemple, une si grande influence sur la jeunesse;

Jacques Hadamard, mathématicien français, précurseur et maître prestigieux dont les recherches, dans le domaine des mathématiques appliquées, ont eu une influence déterminante sur l'évolution de cette discipline.

Huit de nos professeurs honoraires :

André Bech, chargé de cours honoraire de la Faculté de Médecine et de Pharmacie, médecin-hygiéniste, titulaire de la Chaire de législation et d'organisation sanitaires; l'Université n'oubliera pas son inlassable dévouement à notre Maison.

Serge Chlepner, de la Faculté des Sciences sociales, politiques et économiques dont il fut Président. Personnalité scientifique remarquable, il s'était acquis une renommée méritée par l'ampleur et la qualité de ses travaux. Très attaché à notre Maison, il a toujours accompli sa mission professorale avec un inlassable dévouement qui justifiait l'affection de ses étudiants;

Georges Contenau, de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves; maître incontesté des études d'archéologie orientale et auteur d'ouvrages importants, tel le *Manuel d'Archéologie orientale*. Nous lui devons l'épanouissement de notre Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves auquel il a donné un si bel élan;

Maurice De Laet, de la Faculté de Médecine et de Pharmacie, Secrétaire général honoraire du Ministère de la Santé publique, Président de l'Académie internationale de Médecine légale et de Médecine sociale; il fut l'auteur de nombreuses publications relatives, notamment, à la médecine légale, aux

problèmes des intoxications, aux accidents et maladies du travail et à la déontologie médicale;

Richard Desprets, de la Faculté des Sciences appliquées; Directeur de l'Institut des Constructions civiles, cet ingénieur éminent était une des plus hautes autorités de notre pays dans l'art de la construction des ponts. Il a contribué puissamment à la formation d'une élite d'ingénieurs qui se souviendront de son ardeur et de son dynamisme enthousiastes;

Henri Grégoire, de la Faculté de Philosophie et Lettres; helléniste distingué, académicien, écrivain et conférencier qui s'était attaché à faire apprécier les beautés de la poésie et de la littérature grecques; docteur *honoris causa* de nombreuses universités étrangères et président de l'Association internationale des Byzantinistes, ce savant contribua brillamment au renom de notre Université;

Alfred Hegenscheidt, de la Faculté des Sciences, dont les cours de géographie régionale et de géographie humaine offraient un intérêt tout particulier par la vigueur de son esprit et sa grande érudition. Auteur d'ouvrages scientifiques, il avait aussi, aspect curieux de cette personnalité, publié des œuvres littéraires et poétiques en langue flamande;

Victor Van Straelen, de la Faculté des Sciences appliquées, dont les travaux sur les crustacés, les méduses, et les dinosauriens lui avaient valu de se voir confier la direction du Musée d'Histoire naturelle. Président de la Fondation du Parc national Albert, il a participé à de nombreuses missions scientifiques tant en Belgique qu'à l'étranger. Il avait su donner un caractère philosophique remarquable à ses cours.

L'Université déplore également la perte de plusieurs professeurs en activité :

Georges Brausch, chargé de cours à l'Institut du Travail, qui fut directeur d'études du Séminaire des Problèmes coloniaux de Sociologie du Travail et qui, conjointement à la Chaire qu'il occupait à l'Université de Khartoum, poursuivait des études sur les problèmes sociologiques posés par le plan de développement du Gézira. Sa mort prématurée nous prive d'un collaborateur précieux;

Jean Marique, de l'Institut des Télécommunications et d'Acoustique, exerçait de nombreuses charges telles que celles

de Président de la Société belge des Ingénieurs des Télécommunications et d'Electronique et de Président du Comité national de Radio-Electricité de l'Union Radioscientifique internationale. Ingénieur des plus compétents, sa mort accidentelle nous a privé d'un précieux collaborateur;

Félix Peeters, de la Faculté de Philosophie et Lettres, spécialiste d'épigraphie latine; il était aussi un journaliste apprécié, auteur d'articles traitant des perspectives sociales et pédagogiques aussi bien que des matières qui faisaient l'objet de son enseignement. Les principes de notre Maison trouvèrent en lui un ardent défenseur;

Guy Smet, chargé de cours à l'Institut du Travail, spécialiste du droit du travail, directeur d'étude pour la Coopération technique dans les pays en voie de développement. Sa mort nous a privé prématurément des précieux appoints d'une carrière prometteuse;

Léo Verriest, agrégé de l'Université, docteur en histoire, archiviste renommé; il était considéré comme un des historiens les plus éminents de notre époque.

Le Centre scientifique et médical de l'Université libre de Bruxelles en Afrique centrale a eu à déplorer le décès de M. Herman Robiliart, qui avait été choisi comme administrateur pour ses brillantes connaissances professionnelles et son attachement à notre Maison.

L'Université a eu également à déplorer le décès de :

Alphonse De Hertogh, secrétaire honoraire de l'Université, qui avait mis au service de notre Maison non seulement sa grande compétence mais aussi son inlassable dévouement, dont il nous a donné des témoignages sans cesse renouvelés.

\*  
\*\*

Plusieurs membres de notre corps professoral ont été promus cette année à l'*honorariat* :

A la Faculté de Philosophie et Lettres: le professeur Etienne Vauthier;

A la Faculté de Droit : le professeur Henri De Page, le chargé de cours Emile Janson;

A la Faculté des Sciences : les professeurs Paul Brien et Robert Descamps;

A la Faculté de Médecine et de Pharmacie : le chargé de cours Jean-Louis Wodon;

A l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves : le professeur Paul Wittek;

A l'Ecole d'Infirmières annexée à l'U.L.B. : le professeur Marie Petroff-Adoye.

\*  
\*\*

Il m'est agréable de pouvoir vous associer à l'hommage que l'Université est heureuse de rendre aux membres de son corps enseignant qui ont été l'objet de nominations et de distinctions flatteuses :

M. le professeur Séverin Amelinckx a été invité à occuper la chaire « Distinguished Ford Visiting Professorship » au Carnegie Institute of Technology;

M. le professeur Claude Backvis a été désigné en qualité de membre d'honneur de la Société d'Histoire littéraire polonaise « Adam Mickiewicz »;

M. le Recteur honoraire Marcel Barzin a été élu président de l'Académie royale de Belgique et directeur de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques;

M. le professeur Paul Bertelson s'est vu décerner, par le St. Johns College de Cambridge, le Prix de la Kenneth Craig Research Award pour ses travaux dans le domaine de la psychologie physiologique;

M. le professeur Edouard-Jean Bigwood, Recteur honoraire, a été élu premier vice-président du Bureau de l'Académie royale de Médecine et également « Honorary member of the American Institute of Nutrition »;

M. le professeur Paul Bonenfant a été nommé directeur de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique;

M. le professeur Georges-Robert Boulanger a été nommé président du Comité d'Organisation du IV<sup>e</sup> Congrès international de Cybernétique et élu président de l'Association internationale pour la promotion des Techniques modernes d'Enseignement;

M. le professeur Raymond Bourg s'est vu attribuer la



médaille d'or frappée à l'occasion de la commémoration du centenaire de l'Académie nationale de Médecine du Mexique;

M. le professeur Hyacinthe Brabant a été élu membre correspondant de l'Académie royale de Médecine et nommé membre d'honneur de l'Association française pour le Progrès de la Stomatologie;

M. le professeur Jean Brachet s'est vu conférer le grade de docteur *honoris causa* de l'Université de Strasbourg; il a été nommé membre de la Direction scientifique de l'International Laboratory of Genetics and Biophysics (L.I.G.B.) à Naples, membre du Conseil de l'I.C.R.O. (International Cell Research Organization), créée à l'initiative de l'Unesco, et membre du Bureau de l'E.M.B.O. (European Molecular Biology Organization). Il a également été élu membre étranger de l'Istituto Lombardo, Accademia di Scienza e Lettere à Milan;

M. le professeur Paul Brien a reçu l'épithète de docteur *honoris causa* de l'Université de Dakar;

M. le professeur Henri Buch a été nommé « Visiting Professor » de la Faculté de Droit et membre correspondant de l'Institut de Droit comparé de l'Université de Mexico;

M. le Dr Jean Cahen, agrégé de l'Université, a été nommé membre correspondant de l'Académie royale de Médecine;

M. Lucien Cahen, chargé de cours, a reçu l'épithète de docteur *honoris causa* de l'Université de Dakar;

L'Académie tchécoslovaque des Sciences a remis à M. le professeur Grégoire Chiurdoglu la plaquette d'argent, « pour les services rendus à la science », la plus haute distinction réservée aux hommes de sciences étrangers;

Le Dr Robert de Marneffe, chargé de cours, a été nommé membre actif de la « Orthopedic Research Society » des U.S.A.;

M. le professeur Marcel Demeur s'est vu décerner, par l'Académie royale de Belgique, Classe des Sciences, le Prix Agathon de Potter, pour la période triennale 1961-1963, et a été désigné comme membre de la Commission scientifique de l'Institut interuniversitaire des Sciences nucléaires;

Le Dr Jean-Edouard Desmedt vient d'être élu membre du Collège d'Oto-Rhino-Laryngologie, lors d'une réunion à Edimbourg, membre d'honneur de la Société italienne de Biologie expérimentale et également membre titulaire de la British

Electro-encephalographic Society et membre de la Société internationale d'Audiologie;

M. le professeur Roger-Ernest De Smet a été choisi comme membre du Conseil de l'Université d'Elisabethville;

M. le professeur Pierre Dustin a été nommé président de la Société belge d'Anatomie pathologique et membre de la Pathological Society of Great Britain and Ireland;

M. le professeur Jean-Marie Faverge a été élu président de la Société belge de Psychologie;

M. le professeur Aloïs Gerlo a été désigné comme président du Centre interuniversitaire belge d'Histoire de l'Humanisme et élu membre du Conseil général de la Stichting Lodewijk de Raet;

M. le professeur Pierre Gilbert a été élu membre correspondant de l'Académie royale des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Belgique;

M. le professeur Paul Goldfinger a reçu l'épithète de docteur *honoris causa* de la Faculté des Sciences de l'Université de Nancy;

M. le professeur Pierre Gourou a été désigné comme titulaire de la Chaire Francqui à l'Université de Gand;

M. le professeur Paul Hatry a été nommé membre correspondant de la Société d'Economie politique de Paris;

M. le professeur Marc Herlant a été nommé Affiliate of the Royal Society of Medicine;

La Fondation Minna-James-Heineman a attribué la première bourse professorale, prévue à ses statuts, à M. Jacques Homès, chargé de cours de la Faculté des Sciences;

M. le professeur Jean La Barre a été élu président du Bureau de l'Académie royale de Médecine et nommé membre d'honneur de l'International Society of Hydrology and Climatology;

M. le professeur William Lameere a été élu membre de la « Société Européenne de Culture »;

M. le professeur Jean Léonard a été nommé secrétaire général de la Société royale de Botanique de Belgique;

M. le professeur Jean Lequime a été élu membre correspondant de l'Académie nationale de Médecine de Paris et également nommé correspondant de la Société médicale des Hôpi-

taux de Lisbonne et Corresponding fellow of the American College of Physicians;

M. le professeur Maurice Leroy, Recteur de l'Université, a été nommé membre de l'Académie internationale des Sciences politiques à Genève et membre de l'Académie de Belgique;

Les autorités de la ville de Gênes ont remis à M. le professeur Albert Lilar, Président du Comité maritime international, la médaille d'or et le Prix international des Communications maritimes Christophe Colomb 1963, pour son activité scientifique et pour sa contribution au rapprochement entre les nations;

M. le professeur Paul Martin a été élu deuxième vice-président du Bureau de l'Académie royale de Médecine;

M. Victor-Gaston Martiny, chargé de cours, a été appelé à la présidence de la Société centrale d'Architecture de Belgique et nommé membre effectif du Conseil professionnel de la Construction, par arrêté royal du 29 juillet 1963;

Le Dr François Moyson, chargé de cours, a été nommé membre de l'Association française de Chirurgie infantile;

Le Prix Joseph De Keyn a été décerné par l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts à M. le professeur Georges Papy, pour son ouvrage *Mathématique moderne*; M. Papy a également été honoré par sa désignation comme président de la Commission internationale pour l'Etude et l'Amélioration de l'Enseignement de la Mathématique;

M. le professeur Jean Pasteels a été désigné comme président d'honneur de la Société zoologique de France pour 1964 et nommé membre du Conseil de surveillance de l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique;

Le Prix Achille Herlant a été remis à M. Gaston Patriarche;

M. le professeur Linus Pauling, docteur *honoris causa* de la Faculté des Sciences, s'est vu décerner le Prix Nobel de la Paix 1962;

M. le professeur Jean Préaux a été élu président de la Section de Philologie classique de la Société pour le Progrès des Etudes philologiques et historiques;

Le Dr Pierre Recht, chargé de cours, directeur général de la Protection sanitaire à l'Euratom, a été désigné comme membre du Comité IV de la Commission internationale de Protection radiologique;

M. le professeur Pierre Rijlant a été nommé président d'honneur de la Société européenne de Cardiologie dont il fut le fondateur et élu membre d'honneur étranger de la Société de Cardiologie de Pologne;

M. Henri-Albéric Rolin, professeur honoraire, a été nommé en qualité de professeur associé de la Faculté de Droit et des Sciences économiques de l'Université de Strasbourg;

M. le professeur Jacques Ruytinx a été fait membre de l'« Association for the Unification and Automation in Science »;

Le D<sup>r</sup> Willy Smets, chargé de cours, a été nommé président de la Société belge de Chirurgie pour 1964 et secrétaire de la Section de Chirurgie de l'Union européenne des Médecins spécialistes;

M. le professeur René Thomas a été nommé, sur proposition de l'Université de Louvain, titulaire de la Chaire Francqui;

M. le professeur Raymond Vanbreuseghem a été élu membre correspondant de la Société scientifique d'Argentine et membre d'honneur de la Société de Dermatologie et de Syphiligraphie polonaise;

M. le professeur Louis Vanden Berghe a reçu l'épithète de docteur *honoris causa* de l'Université de Téhéran;

M. le professeur Jean van den Branden a été nommé membre titulaire de l'Académie royale de Médecine;

M. le professeur Joseph Van Riel a été élu membre correspondant de l'Académie royale de Médecine et membre titulaire de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer;

Le D<sup>r</sup> Marcel Vastesaegeer, maître de conférences, a été élu vice-président de la Société belge de Cardiologie;

Le D<sup>r</sup> Henri Vis s'est vu attribuer, par le Comité de la Fondation Auguste Slosse, le Prix triennal de cette fondation;

M. le professeur Jean Waelbroeck a été nommé membre du Groupe d'experts indépendants pour l'étude des perspectives de développement à moyen terme de la Communauté Economique Européenne;

M. le professeur Gustave Willems a été appelé à la présidence du Centre d'Etudes des Matières plastiques.

Cette énumération, heureusement fort longue, et qui comporte peut-être quelques omissions dont je m'excuse, nous donne l'agréable occasion d'exprimer nos cordiales félicitations

à tous nos collègues qui contribuent au rayonnement de notre Maison. Elle nous permet aussi d'illustrer la fonction réelle des universités qui ne sont pas seulement des institutions d'enseignement dont l'activité se limiterait à des cours et à des examens, mais sont aussi et surtout de grandes communautés idéologiques et scientifiques qui placent les étudiants dans cette ambiance universitaire indispensable à leur formation.

\*  
\*\*

Comme au cours des années antérieures, l'Université a été amenée à adapter ses programmes d'enseignement à l'évolution des disciplines scientifiques.

La diversité des dispositions qui ont été prises ne me permet pas de vous en faire l'énumération. Il vous intéressera cependant de savoir que l'Institut d'Etudes européennes, dont je vous avais entretenu l'an dernier, a été l'objet d'une séance solennelle d'inauguration le 27 février 1964.

Cet institut, tout en poursuivant son enseignement auquel d'éminentes personnalités étrangères apportent leur concours, a créé, avec la collaboration de spécialistes, plusieurs groupes d'études importants, notamment : « Politique économique dans l'intégration européenne » et « Aspects juridiques des relations économiques entre les Communautés européennes et les Etats-Unis d'Amérique ». Cinq publications, parues depuis mai 1964, témoignent déjà de l'activité de l'Institut qui tiendra son premier colloque international en novembre, sur le thème *Droit alimentaire dans l'Europe de demain*.

Les adaptations et les créations de cours nouveaux ont été réalisées en même temps que se poursuit le dédoublement linguistique des enseignements.

Au cours de cette année académique, ce dédoublement s'est étendu :

A la deuxième candidature en histoire, de la Faculté de Philosophie et Lettres;

A la première épreuve de la licence en sciences, pour le groupe des sciences physiques et à la première épreuve de la candidature en sciences, pour le groupe des sciences chimiques, de la Faculté des Sciences;

Au deuxième doctorat en médecine, chirurgie et accouchements, à la deuxième licence en science dentaire, à la deuxième licence en éducation physique, à l'agrégation de l'enseignement secondaire supérieur en éducation physique et à la deuxième candidature en sciences pédagogiques, de la Faculté de Médecine et de Pharmacie;

A la deuxième candidature en sciences sociales, préparatoire à la licence en sciences politiques et diplomatiques, à la licence en sciences politiques et administratives, à la licence en assurances et aux cours de la première licence en sciences économiques, de la Faculté des Sciences sociales, politiques et économiques.

Le développement de notre Université se place dans une ambiance d'expansion générale de l'enseignement supérieur qui pose, pour notre collectivité nationale, des problèmes dont la solution a retenu, avec raison, l'attention toute particulière du Gouvernement.

Le 25 juin dernier, le Premier Ministre a fait au Sénat une importante déclaration à ce sujet.

Je ne puis vous faire, aujourd'hui, un commentaire de toutes les controverses auxquelles ont donné lieu certains projets annoncés dans cette déclaration.

Les questions complexes qu'ils soulèvent sont actuellement examinées au cours d'entrevues qui se poursuivent entre le Gouvernement et les représentants des quatre Universités et je ne voudrais pas nuire, par des informations prématurées, aux négociations en cours et qui aboutiront, j'ose l'espérer, à l'adoption de dispositions raisonnables et objectives inspirées par le seul souci de maintenir, dans une politique d'accroissement indispensable, la qualité de l'enseignement supérieur étroitement lié au développement de la recherche scientifique.

Permettez-moi cependant de préciser, au sujet de certains aspects du problème, la position de notre Université. Il convient tout d'abord de rappeler qu'une politique d'expansion ne peut se confondre avec une politique de dispersion onéreuse qui, dans les limites des possibilités budgétaires, aurait pour effet de compromettre, dans la dilution, la qualité et l'efficacité de l'enseignement supérieur.

Le Gouvernement a d'ailleurs, en tête des principes qui l'ont guidé pour arrêter sa position, fait la déclaration sui-

vante : « Le Gouvernement estime d'abord et surtout que les quatre universités doivent être mises en mesure de se développer par priorité. »

Nous pouvons espérer que cette conception essentielle sera dominante dans toutes les considérations qui seront à la base des projets à soumettre à l'approbation du Parlement.

En ce qui concerne plus particulièrement le financement du fonctionnement des universités libres, le Gouvernement a bien voulu déclarer que l'on s'inspirera des suggestions faites en commun par les universités de Louvain et de Bruxelles.

Les projets des budgets pour les années à venir font actuellement l'objet d'une étude à laquelle participent les représentants des universités et qui doit aboutir, par l'adaptation des lois de 1960, à l'établissement d'un statut légal qui devra s'étendre aux exercices futurs et ne pourra pas être limité à une première phase de quatre ans envisagée par la déclaration. La sécurité du fonctionnement des universités libres et les engagements à prendre par elles exigent une législation continue qui garantit la permanence de leurs ressources dans le cadre de l'équilibre traditionnel établi par les lois antérieures.

En ce qui concerne les extensions à donner aux bâtiments et à l'équipement, la déclaration du Gouvernement prévoit des modalités qui doivent permettre aux quatre universités de poursuivre leur développement et qui, pour les universités libres, tiennent compte des demandes qu'elles ont formulées de commun accord.

Quant aux dispositions prévues pour l'expansion des activités des universités, je voudrais, sans aborder en détail tous les aspects de ce problème, préciser deux positions qui intéressent l'Université libre de Bruxelles :

a) L'établissement éventuel de sections d'enseignement des deux universités libres dans l'arrondissement de Nivelles ne pourra se faire que dans le cadre d'un accord rationnel basé sur les possibilités imposées par la géographie du pays;

b) Quant à la dérogation à la loi de 1911 qui doit permettre à l'Université de Louvain de créer des doctorats de sa Faculté francophone en Médecine à Woluwé-Saint-Lambert, il doit être entendu que, par réciprocité et pour des motifs identiques, l'Université libre de Bruxelles pourra établir dans l'agglomération anversoise, les doctorats de sa Faculté de Médecine du

régime néerlandais. Il ne paraît guère possible d'admettre, à ce sujet, comme le fait le texte de la déclaration, qu'un décalage de quatre ans minimum soit imposé par le jeu des phases successives à ces deux autorisations qui se complètent et se compensent.

La déclaration comporte également des projets relatifs à la création de centres universitaires à Anvers et à Mons, ainsi qu'une étape expérimentale de décentralisation des candidatures.

Je ne m'étendrai pas aujourd'hui sur les incidences particulièrement complexes de ces projets, peut-être trop hâtivement improvisés, qui devront faire l'objet d'un examen plus approfondi avec le concours des quatre universités et des institutions intéressées.

Qu'il me soit permis cependant de signaler l'opposition unanime des quatre universités et du Comité national de la Politique scientifique au principe de l'essaimage des candidatures.

Les arguments qui étaient cette opposition ont été longuement développés dans les communications faites à ce sujet et j'ose espérer que les négociations en cours aboutiront à des solutions inspirées avant tout par la nécessité de maintenir la qualité de l'enseignement supérieur qui, même pour les candidatures, doit être associé aux activités de la recherche scientifique.

Ainsi que l'écrivait à ce sujet un ancien Ministre de l'Instruction publique, il faut que les étudiants aillent à l'Université et non pas que les universités aillent chez les étudiants.

C'est dans cette conception que l'Université libre de Bruxelles a décidé de poursuivre, en l'accélérant, sa politique de développement des cités universitaires suivant le programme qui a été exposé ici, il y a quelques jours, à l'occasion de la pose de la première pierre d'une nouvelle maison d'étudiants.

Puis-je former le vœu que cette conception, qui est certes partagée par les autres universités du pays, pourra être complétée par une politique sociale qui assurera aux étudiants un nombre suffisant de bourses d'études dont les montants seront adaptés aux charges réelles à supporter pour avoir accès à l'enseignement supérieur.

Ce sont de telles réalisations qui assureront, de la façon



la plus efficace et la moins onéreuse, la démocratisation rationnelle d'un enseignement universitaire de qualité.

Dans l'introduction à sa déclaration, le Premier Ministre a, très judicieusement, souligné qu'en abordant les problèmes que pose l'expansion de l'enseignement universitaire, le Gouvernement s'est inspiré d'un quadruple souci :

« Faire progresser cette expansion de l'enseignement au cours des années qui viennent;

» Maintenir à tous égards le niveau scientifique des études;

» Sauvegarder la paix scolaire et l'équilibre traditionnel sur le plan universitaire;

» Contenir le programme qu'il projette dans les limites de ses moyens. »

Ces soucis sont évidemment légitimes et nous les partageons.

En ce qui concerne plus spécialement la paix scolaire, il m'est agréable de pouvoir affirmer qu'elle est conforme à la volonté constante des quatre universités et que celles-ci sont profondément attachées au maintien de cet équilibre fort heureusement traditionnel qui, pour l'enseignement supérieur, diffère toutefois dans ses bases et dans ses effets de celui qu'un pacte a établi pour l'enseignement moyen.

Permettez-moi de conclure en affirmant avec confiance que le pays peut compter sur la capacité, le dynamisme et la bonne volonté de ses quatre universités pour contribuer à résoudre les problèmes soulevés par la nécessité de l'expansion universitaire.

## Discours de M. le Recteur Maurice Leroy

*prononcé à la séance académique de rentrée du 7 octobre 1964*

### DU DUALISME EN LINGUISTIQUE

EXCELLENCES,  
MESSIEURS LES MINISTRES,  
MONSIEUR LE PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION,  
MES CHERS COLLÈGUES,  
MESDAMES, MESSIEURS,

Au principe des choses, il y a une dualité radicale : telle était la pensée fondamentale du prophète visionnaire Mani, l'apôtre de la Lumière, lorsque, reprenant une vieille tradition iranienne et la transposant dans la gnose chrétienne, il en faisait le moteur de sa prédication.

A la vérité, ce dualisme foncier est une des constantes des doctrines religieuses et morales de toutes les sociétés et de tous les temps : le fidèle aime à simplifier les choses et apaise son angoisse de l'au-delà par l'observance d'un impératif sans contrepartie; l'homme de bien y voit l'aiguillon qui poussera ses contemporains à choisir une vie juste et honnête. Il est vrai que prophètes et moralistes ont trouvé appui dans la nature et n'ont pas manqué de faire appel aux contrastes éternels comme ceux du soleil et de la lune, du jour et de la nuit, du ciel et de la terre, de la luminosité et des ténèbres. Tant de mythes, de par le monde, dans les Amériques, en Océanie, en Afrique aussi bien qu'en Europe et en Asie, ne sont que la mise en œuvre de ces oppositions primordiales et tous aboutissent à une glorification de la lumière, cette lumière qui, cependant, « suppose d'ombre une morne moitié ».

Car le domaine moral est là tout proche qui s'empare de cette antinomie et la transpose sur le terrain de la lutte entre le bien et le mal. C'est Apollon, dieu de la lumière, qui tue le Python, symbole chthonien, mais c'est aussi Héraklès qui, à la croisée des chemins, doit choisir entre le vice et la vertu.

\*  
\*\*

Cette dualité qui sollicite constamment l'esprit humain devait aussi se marquer dans le langage, le langage qui est bien la manifestation la plus tangible de l'intelligence, le signe qui élève l'homme au-dessus de l'animal, le moyen qui lui permet d'accéder à la compréhension de son moi et du monde.

Que de nombreuses langues, et notamment l'indo-européen ancien, aient inclus dans leur système grammatical une forme particulière, le duel, à côté des nombres singulier et pluriel, pour désigner les choses et les êtres qui vont par deux, pour signaler le couple, montre déjà avec quelle force s'impose ce concept à l'esprit humain, mais il est infiniment plus digne de remarque que l'utilisation du procédé d'opposition apparait à l'analyste comme un des ressorts primaires de l'expression linguistique.

« Dans la langue, il n'y a que des différences », avait déclaré Saussure dans une de ces formules à l'allure désinvolte dont il avait le secret, voulant dire par là que les éléments du langage n'acquièrent de valeur qu'en tant qu'ils s'opposent à d'autres, en tant qu'ils ne se confondent pas avec d'autres; ce n'est donc pas leur qualité propre et positive qui les caractérise mais bien leur qualité oppositionnelle et leur valeur différentielle.

Ç'a été un des grands mérites de l'école phonologique et de l'école structuraliste qui sont issues de l'enseignement saussurien de mettre en lumière le bien-fondé de cette observation et aussi d'une autre que le Maître de Genève avait émise sous la forme de l'antinomie célèbre entre la langue et la parole : la langue est l'ensemble des signes servant de moyen de compréhension entre les membres d'une même communauté linguistique, la parole est l'usage que chaque membre de cette communauté linguistique fait de la langue pour se faire comprendre : autrement dit, la langue est un système

dont tous les termes sont solidaires et où la valeur de l'un ne résulte que de la présence simultanée des autres, tandis que la parole est l'acte concret et individuel des sujets usant du système dans une situation déterminée.

Les phonologistes — école dont l'acte de naissance fut dressé au Congrès de La Haye en 1928 — s'en emparèrent pour définir leur science par opposition à la phonétique : on se rappellera que la phonétique, appliquant à l'étude des sons du langage les méthodes expérimentales des sciences physique et physiologique et créant à cet effet une technique perfectionnée — et constamment en voie de perfectionnement — d'analyse et d'enregistrement, a, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, accompli des progrès considérables : les phonologistes, arguant précisément du fait que la phonétique, depuis qu'elle s'est servie d'appareils et est devenue une science de laboratoire, s'est progressivement éloignée de la linguistique, ont élaboré une méthode toute différente.

La phonétique, disent-ils, décrit des actes concrets, des faits individuels : or toute science, pour être valable, doit être générale; nous étudierons donc désormais non pas les sons de la parole — soin que nous réserverons à la phonétique — mais les sons de la langue. Autrement dit, la phonétique étudie ce qu'on prononce en réalité, chose qui est variable d'un individu à l'autre et même à l'intérieur de l'usage individuel lui-même, tandis que la phonologie étudie ce qu'on a conscience de prononcer ou d'entendre prononcer et ceci est une constante à l'intérieur d'une même communauté linguistique. Ou encore, pour reprendre les termes de Troubetzkoy, un des fondateurs avec Jakobson, de la nouvelle discipline, la phonétique est la science de la face matérielle des sons du langage humain alors que la phonologie n'envisage en fait de son que ce qui remplit une fonction déterminée dans la langue. Cette dernière définition indique la voie qu'ont suivie les phonologistes pour sortir de l'impasse dans laquelle semblaient s'engager leurs recherches. Car comment étudier les sons de la langue?

Les phonéticiens, eux, ont à leur disposition des sujets tangibles d'expérimentation : ce sont des actes concrets de parole, des sons émis par des individus qu'ils analysent et mesurent grâce à leurs instruments. Or aucune de ces commodités n'est offerte aux phonologistes; comment en effet pourraient-ils ana-

lyser avec tant de précision les sons de la langue, laquelle est en fait une abstraction conçue par inférence à partir des actes concrets de communication et dont, en tout état de cause, la matérialité est inexistante. Dès lors, il convenait d'attaquer le problème de biais : devant l'impossibilité de se livrer à une étude positive des sons de la langue, il fallait tenter de procéder par la négative et essayer de décrire ce qu'ils ne sont pas ou, plus exactement, ce avec quoi ils ne se confondent pas. C'est dans ce but que les phonologistes ont eu recours au critère des oppositions fonctionnelles : dans le système que constitue une langue, ils n'accordent d'intérêt à un phonème que pour autant que celui-ci y joue un rôle fonctionnel.

Très tôt, la méthode dégagée par les phonologistes en vue de l'examen du système et du comportement des phonèmes, méthode qui mettait en relief le parallélisme entre le plan du contenu (le concept) et le plan de l'expression (la forme), a été appliquée à l'ensemble des aspects de la langue, celle-ci étant considérée comme une structure constituée par un réseau d'éléments ayant chacun une valeur fonctionnelle déterminée. Ainsi est né le structuralisme qui, bien plus qu'une lutte contre la linguistique traditionnelle comme on l'a parfois dit de façon un peu simpliste, a été et est un effort pour repenser les problèmes.

Partant du concept d'opposition fonctionnelle dégagé par les phonologistes à propos des phonèmes et se référant à la notion dimensionnelle des segments linguistiques, les tenants de cette école se sont attachés à analyser et à décrire dans cet esprit l'ensemble des éléments du langage aussi bien sur le plan morphologique que sur celui de la syntaxe ou encore du vocabulaire. Ils se sont ainsi livrés à un examen attentif des relations qui unissent les parties du discours tout aussi bien que les fractions du mot et ont pu montrer qu'en fait de langage d'une part,  $A + B$  est différent de  $B + A$  (un *brave homme* n'est pas nécessairement un *homme brave*) et, d'autre part, que le tout est plus que la somme des parties (la réaction verbale, par exemple, indique une relation qui s'ajoute au contenu sémantique des termes, verbe et complément, mis en présence dans la phrase). Ainsi se vérifiait une fois de plus l'apophtegme d'Anaxagore, le vieux penseur de Clazomène : « Rien n'est isolé et tout participe à tout. » L'étude de la fonction — c'est-

à-dire la façon d'expliquer l'arrangement d'un tout en parties ou encore, selon les points de vue, l'agencement des parties en un tout — est devenue ainsi l'objectif final de leurs recherches structuralistes et le résultat le plus spectaculaire et le plus fécond de ce courant d'idées.

Certes, il y a eu des variations et des contradictions dans les démarches faites pour atteindre à la connaissance de la structure linguistique, il y a eu aussi des excès de rigueur logique qui ont fait craindre un moment la naissance d'un nouveau doctrinarisme, danger aujourd'hui conjuré car le souci de ne pas se laisser entraîner aux jeux stériles d'un intellectualisme gratuit a provoqué une salutaire réaction et une prise de conscience plus nette de la matière linguistique elle-même. Mais il est indéniable que depuis quelque vingt-cinq ans, c'est le structuralisme, que l'on pourrait peut-être appeler avec plus de précision le fonctionnalisme, qui s'est imposé le plus à l'attention des linguistes et est ainsi devenu, bon gré mal gré, le moteur agissant de notre science.

Prolongement de Saussure, le structuralisme venait à son heure et son principal mérite a sans doute été de donner aux spécialistes le goût des idées générales et de leur montrer l'utilité et la nécessité des vues théoriques en tant que guides de la recherche; car il en est de la linguistique comme des sciences de l'homme en général : les fondements n'en peuvent être découverts, les divers phénomènes n'en peuvent être analysés avec quelque profit que selon les lignes d'une pensée directrice, mais, sous peine de tomber dans l'apriorisme et l'arbitraire, la méthode doit sans cesse être contrôlée et éventuellement révisée en fonction des données tangibles fournies par l'apport vivifiant de l'expérience et de l'observation des faits.

\*  
\*\*

Me permettez-vous maintenant de faire un bond de quelques dizaines de siècles en arrière pour suivre rapidement quelques-unes des conclusions fécondes auxquelles le dualisme, compris cette fois dans un tout autre sens, a amené de nombreux penseurs et de nombreuses écoles; je veux parler de ce heurt des conceptions, de cette confrontation d'idées contradictoires, du moins en apparence, de cette dichotomie fondamen-

tale qui semblent si souvent avoir marqué les études sur le langage humain.

Ne nous étonnons point, tout d'abord, de l'importance primordiale accordée à ce problème par toutes les sociétés civilisées : cette importance est fonction du rôle social joué par la langue et comment en serait-il autrement ? Le langage, produit de culture qui rend accessible à l'homme la connaissance du monde, est un élément rationnel et, dirions-nous presque, artificiel en ce sens que le corps humain ne possède aucun organe propre à la parole puisqu'il utilise dans ce but des organes — ceux de la respiration et de la nutrition — qui ont des fonctions vitales essentielles; de même, il n'y a aucun centre nerveux spécial pour le langage : ce sont des parties de centres moteurs et de centres auditifs qui, localisées dans un seul hémisphère cérébral, se sont spécialisées pour la parole; on sait d'ailleurs que si, à la suite d'une lésion par exemple, un individu a perdu l'usage de la parole, il peut réapprendre à parler en utilisant les centres restés intacts qui jouent donc dans ce cas le rôle d'organes vicariants.

Quant aux animaux, ils utilisent aussi leurs organes pour émettre des cris et traduire ainsi des états psychiques de désir, de joie, de crainte; certains même, tels les singes qui vivent en société comme l'homme, ont tout ce qu'il faut pour parler. Mais chez eux le cri se confond avec le concept évoqué; l'expression est globale, le signe ne se distingue pas de la chose signifiée, leur cerveau n'étant pas assez développé pour concevoir la notion d'abstraction : les animaux même les plus évolués ne franchissent pas ce « seuil de l'intelligible » dont parlait Bachelard.

Rappelons que chez des populations primitives qui vivent enfermées dans un cercle étroit, certaines fractions du langage, particulièrement dans le domaine religieux, sont encore soumises à des conceptions prélogiques qui se marquent par des interdictions de vocabulaire; le mot peut avoir une valeur magique et posséder un redoutable pouvoir d'évocation. La langue des civilisés a conservé des survivances de ces conceptions primitivistes sous la forme des tabous. Ainsi, le nom du dieu des Hébreux, étant devenu ineffable, s'était perdu et a été remplacé par un substitut signifiant « Seigneur ». Dans certaines langues indo-européennes, des animaux ont perdu

leur nom propre parce qu'ils étaient totems de chasse et ils ont été désignés par des termes qui parfois eux-mêmes, lorsqu'ils s'étaient chargés d'un sens trop précis, ont été à leur tour remplacés; un exemple classique est celui de l'ours qui, dans les pays slaves, baltes et germaniques, a perdu son appellation originelle — c'est le latin *ursus*, le grec ἄρκτος, etc. — et a été désigné par des qualifications comme « le lécheur », « le grogneur », « le vieux », « le brun » ou encore par des périphrases dont la plus connue est le slave *medvěd*, c'est-à-dire « le mangeur de miel » et dont la plus pittoresque est sans doute l'expression en usage dans les Carpathes ukrainiennes et qui, faisant allusion à la rapacité bien connue de l'animal, l'appelle simplement « le receveur des contributions » (*egzekutor*)...

Ces interdictions de vocabulaire forment un chapitre fort riche de la sémantique et on n'en finirait pas de les énumérer depuis celles qui sont le reflet d'une crainte superstitieuse devant les puissances de l'au-delà jusqu'à l'exaspération de l'euphémisme dont témoignaient au grand siècle les périphrases ampoulées des précieuses ou que cultive aujourd'hui le jargon prétentieux de nos snobs qui veulent être à la page.

La marque des sociétés cultivées est d'avoir démystifié le langage, d'avoir compris qu'il est un instrument de civilisation sans aucun rapport avec des facteurs ethnographiques génétiques ou géographiques comme la race, l'hérédité ou le sol, qu'il est un outil qui ouvre d'autant plus les horizons et permet d'autant mieux d'accéder à l'universel qu'il a été plus affiné par l'éclat d'une haute culture et un grand renom international.

Ce caractère immotivé du langage, son indépendance vis-à-vis des réalités qu'il traduit, Saussure les a exprimés par sa formule de l'« arbitraire du signe » qui ne faisait d'ailleurs que reprendre avec netteté et poser en principe une définition restée plus ou moins latente mais entrevue déjà par les Anciens. Et nous retournons ainsi à l'aube de la pensée philosophique occidentale.

C'est sous la forme d'une alternative que les sophistes grecs avaient introduit le problème du langage en se demandant s'il avait été créé par la nature ou par une convention : φύσει ἢ θέσει. En fait, pour des hommes préoccupés d'établir



les prémisses d'une théorie de la connaissance, c'était une exigence préalable de définir les rapports entre la notion et le mot qui la désigne. La dispute nous est bien connue grâce à un de ces livres dont tout le monde dit qu'ils sont illisibles parce que plus personne ne les lit : je veux parler du *Cratyle*, dialogue alerte de Platon, plein d'humour comme à l'accoutumée. En apparence, il s'agit de l'origine du langage, en réalité le débat porte sur l'adéquation du langage à la pensée. Y a-t-il un rapport naturel et nécessaire entre les mots et leur signification, auquel cas le langage serait le reflet de la réalité, ou bien au contraire les mots ont-ils reçu leur signification en vertu d'une convention et dans ce cas Socrate suggère que l'usage a pu intervenir. Traduisons en termes modernes : ce qui est posé ici, c'est le problème de base, qui nous est devenu familier, des rapports entre le signifiant et le signifié, c'est toute la question de l'arbitraire du signe. Sans doute les solutions esquissées ne sont pas poussées plus avant et la dérobade par laquelle se termine plaisamment le dialogue — « il fait beau, dit Socrate, allez vous mettre au vert (je traduis librement), réfléchissez dans le calme de la campagne et, à votre retour, vous m'en reparlerez » — nous laisse sur notre faim mais, après tout, Platon n'était pas linguiste, il avait à ce moment d'autres préoccupations : la mise sur pied de sa théorie des formes, et nous serions mal venu de lui reprocher de n'avoir pas fait ce qu'il n'avait pas à faire.

Nous savons maintenant que l'antinomie dégagée par la sophistique et mise en évidence dans le *Cratyle* était un point de départ propice à l'élaboration de théories générales sur le langage mais, au lieu d'en tirer les conséquences en la transcendant, l'Antiquité s'acharna sur elle si bien que la discussion s'ankylosa dans le moule d'un formalisme binaire où vinrent s'insérer les spéculations ultérieures.

Entre-temps, Aristote était venu et, parmi beaucoup d'autres choses, avait créé la grammaire non pas, il est vrai, en tant que description des faits de langue mais bien plutôt comme le cadre formel grâce auquel s'exprime la pensée logique : doctrine qui allait régner sans partage dans l'Antiquité, au Moyen Age et jusqu'à l'époque moderne où elle trouva son point culminant dans la *Grammaire générale et raisonnée* des maîtres de Port-Royal.

On avait bien dû toutefois se rendre à l'évidence : tout, dans le langage, ne se laisse pas ramener aux lois de la logique : on y observe en réalité deux états de chose, d'une part des faits d'analogie qui forment une structure régulière (ainsi, quand on connaît une forme d'un verbe, on peut en tirer toutes les formes conjuguées), d'autre part des faits d'anomalie : c'est le scandale des exceptions (du type je *vais*, nous *allons*, par exemple). Les catégories grammaticales, si soigneusement définies par le génie logique du Stagirite, n'échappent pas à l'incohérence : il arrive même que des distinctions qui paraissent solidement établies et évidentes, telle, pour les êtres animés, celle du masculin et du féminin, soient en défaut; songez au couple que forment chez Molière cette fripouille de Sganarelle et ce souillon de Martine; et je pourrais aussi, à l'exemple de Socrate qui démontrait malicieusement à Strepsiade que les hommes sont des femmes, vous inviter à méditer sur le mariage d'une sentinelle qui épouse un mannequin!

De telles réflexions portant sur ces aspects paradoxaux du système, paradoxaux du moins en apparence, auraient pu être fécondes et, à la vérité, c'est à partir de faits de ce genre — comme les formes du verbe *être* ou la conjugaison des verbes germaniques dits forts — que Bopp et ses disciples construiront dès 1816 la grammaire comparée, mais les savants de l'époque alexandrine avaient perdu la vertu de l'esprit critique, le sens de la mesure, la lucide soif de nouveauté qui avaient fait le génie du siècle de Périclès; chez ces hommes engourdis par leur désir de stabilité, l'esprit de système l'emporta sur l'observation des faits et les remarques sur l'analogie et l'anomalie devinrent les bases d'une dichotomie spécieuse; les analogistes, qui professaient une doctrine essentiellement normative, insistaient sur l'ordonnance formelle du discours et considéraient les exceptions comme d'insupportables défis à la raison tandis que les anomalistes, pour la plupart de l'école stoïcienne, étaient plutôt des lettrés de bon sens tentés de respecter les réalités et présentant leur œuvre comme une observation des faits de langue (*παρατήρησις*) bien plus que comme une *ars grammatica*.

\*  
\*\*

L'opposition entre doctrinarisme et pragmatisme — d'une

part des théoriciens férus de systématisation et s'employant avec intransigeance à faire entrer de force les réalités dans les cadres rigides qu'ils ont arbitrairement conçus, de l'autre des hommes de bonne volonté soucieux d'expliquer les faits sans apriorisme et se penchant avec sympathie sur les multiples facettes de la personnalité humaine — cette opposition qui domine la vie sociale des êtres humains, dans le domaine politique comme dans le domaine moral, se marque également dans l'histoire des sciences, et il serait long et fastidieux de reprendre ici tous les épisodes qui ont jalonné le développement des études linguistiques depuis les disputes entre les nominalistes et les réalistes, prolongeant dans la scolastique médiévale les querelles de la sophistique, jusqu'aux rivalités qui depuis un siècle et demi ont fait s'affronter les tenants des diverses écoles qui se sont donné pour tâche d'approfondir les problèmes du langage. Je voudrais simplement, en terminant, signaler l'une des plus récentes de ces controverses, l'une aussi des plus lourdes de signification.

Dès la fin du siècle dernier, un groupe de savants, que l'on appela les néo-grammairiens, s'étaient appliqués avec une conscience et une minutie exemplaires à décrire, analyser, clarifier et classer les données; profondément convaincus que le fait linguistique est essentiellement un fait social — nous parlons parce que nous vivons en société — ils considéraient la langue comme un produit collectif des groupes humains et se refusaient à admettre que l'individu, en tant qu'être isolé, puisse exercer une influence quelconque sur l'évolution ou la structure du langage. Cette conception qui noyait l'individu dans la masse et faisait bon marché de la personnalité humaine suscita la réaction énergique du philosophe italien Croce et, à sa suite, des linguistes qui se rangèrent sous la bannière de l'école idéaliste. La science du langage fut considérée par eux comme une des faces de l'histoire de l'homme et rangée parmi les créations de l'esprit au même titre que les arts, la philosophie ou la littérature, dans cette perspective, les néo-linguistes — ainsi s'étaient-ils nommés par opposition aux néo-grammairiens — ont bien aperçu l'importance primordiale de l'élément individuel. Il suffit d'ailleurs de souligner le fait que le langage est une création ou plutôt une re-création continue; l'hérédité ne jouant pas, la transmission linguistique

est discontinuée et chaque fois qu'un enfant apprend à parler, c'est un travail complet qui recommence : et c'est bien là, d'ailleurs, ce qui rend si émouvants ces balbutiements d'une intelligence en train d'éclorre, ces efforts tenaces qui, poursuivis sans relâche, permettront à l'enfant de s'intégrer peu à peu à son milieu, grâce à ce mouvement vers l'intelligible.

Le langage est donc imitation; si l'acquisition du système se fait au cours des premières années, l'homme n'en continue pas moins, tout au long de son existence, à le remanier et à le modifier d'après les modèles qui, consciemment ou inconsciemment, s'imposent à lui. Or l'imitation n'est jamais une reproduction mécaniquement exacte : il y a en fait une élaboration constante des données qui aboutit à des créations dont le succès dépend de différents facteurs comme le prestige des imités ou leur puissance créatrice, mais parmi lesquels la valeur esthétique de l'innovation a une part non négligeable; l'acceptation par les sujets parlants d'un mode d'expression nouveau présuppose en effet souvent un choix, c'est-à-dire un jugement qui peut être de nature esthétique. Alors que les néo-grammairiens proclamaient l'inéluctabilité de forces évolutives qui, répondant à une tendance collective, agiraient quasi mécaniquement sur le langage et comme à l'insu des sujets parlants, les néo-linguistes considèrent que l'action consciente des individus et particulièrement des artistes, des écrivains, des poètes peut jouer un rôle considérable dans les phénomènes linguistiques en général.

Le problème des innovations et de leur diffusion dans la langue illustre à merveille ce point de vue car voilà bien le cas où l'intervention de l'individu — donc le rôle de la parole — semble prépondérante. Or, sans aller jusqu'à la nier, les linguistes de l'école sociologique ne l'admettaient qu'avec réticence et en la subordonnant à l'action communautaire. « Il est certain, disait Vendryès, que tout changement linguistique résulte uniquement de l'usage que chaque individu fait de la langue. Mais, continuait-il, qu'est-ce qui introduit dans la langue le changement créé dans la parole, sinon une cause sociale? On peut admettre qu'un nouvel usage commence toujours par une série d'actes individuels, à condition d'ajouter que ces actes individuels ne créent un nouvel usage que parce qu'ils répondent à une tendance collective. Les faits qui appar-

tiennent à la parole, disait-il encore, ne sont que des manières particulières et occasionnelles qu'ont les individus d'utiliser le système établi; mais il n'en résulte quelque chose de général et de permanent qu'en vertu d'un accord tacite entre tous ceux qui parlaient. » Et il concluait par l'affirmation suivante qui, non sans subtilité, venait étayer la thèse selon laquelle les faits linguistiques sont dans le principe des faits sociaux : « Il ne faut donc pas parler d'innovations individuelles généralisées, mais bien plutôt d'innovations générales se manifestant dans les individus isolés. »

Plus tard, cependant, tout en réaffirmant que « l'histoire de toute langue est une série d'accidents mais d'accidents collectifs », Vendryès se voyait bien forcé de reconnaître une certaine influence aux « accidents individuels » et il ajoutait : « La venue de Victor Hugo ou de Voltaire n'est qu'un de ces innombrables accidents qui surgissent dans la vie d'une langue et auxquels contribuent tous ceux qui parlent, chacun pour sa part. La part des grands écrivains est certainement prépondérante. L'action de chacun dépend de son autorité personnelle, du prestige dont il jouit, de l'ascendant qu'il exerce dans le milieu où il vit. »

Ainsi, conformément aux tendances de l'école sociologique dont il a été un des maîtres les plus lucides et les plus écoutés, Vendryès s'efforçait d'amenuiser, voire de nier, l'emprise de l'individu sur le langage. Les néo-linguistes, au contraire, n'ont pas hésité à mettre en lumière la capacité d'invention de l'individu ou, mieux, de certaines individualités, car lorsqu'ils comparent la diffusion des innovations linguistiques à la diffusion de la littérature, des arts ou, par exemple encore, de la mode féminine, ils insistent sur le fait que la personnalité du novateur est prépondérante et attribuent au facteur esthétique une importance à laquelle leurs prédécesseurs étaient loin de se rendre; à l'action mécanique et aveugle de forces collectives, ils substituent l'influx raisonné d'une force consciente; raison de plus pour eux d'étudier avec prédilection les œuvres littéraires qui sont le reflet des efforts individuels de l'écrivain aux prises avec sa matière première, la langue, comme le sont le peintre avec les couleurs, l'architecte avec les volumes, le musicien avec la gamme des sons.

Faut-il ajouter que la formulation et la proclamation des

principes linguistiques de Croce étaient bien dans la ligne de la tradition intellectuelle et culturelle de l'Italie? Et ce n'est pas par hasard sans doute que les thèses individualistes sur le langage ont tout d'abord été développées et défendues avec le plus de succès en Italie et en Allemagne. Car, à l'inverse de ce qui s'est passé le plus souvent — ce fut notamment le cas de la France où l'unification politique a précédé et dans une grande mesure a imposé l'unification linguistique (souvenons-nous de l'Ordonnance de Villers-Cotterets et de la tendance centralisatrice de l'Etat français, sous tous les régimes, depuis le dix-septième siècle) — dans ces deux pays, au contraire, c'est l'unité de langue ou, plus exactement, le choix d'une forme de langue parmi d'autres comme forme prévalente qui a précédé, sinon préparé, l'unité politique. Que l'on se reporte à Dante et à sa prodigieuse *Divine Comédie* grâce auxquels le dialecte toscan est devenu l'idiome littéraire et officiel de toute la péninsule italienne; que l'on songe à cette norme complexe du moyen haut-allemand dont a usé Luther pour sa traduction de la *Bible* et qui a ensuite été prise pour modèle dans tous les pays de langue allemande.

Les idées semées par Croce et ses disciples ont exercé une large influence — même lorsqu'elle n'est pas explicitement reconnue — sur le développement et les progrès de la science du langage et il est aujourd'hui un certain nombre de conceptions et de façons d'envisager notre discipline qui font partie du patrimoine commun de tous les linguistes et que les néo-linguistes ont pour une part non négligeable, et parallèlement à l'action de chercheurs venus d'autres horizons, contribué à établir. Ce n'est pas en tout cas un des moindres mérites de la néo-linguistique d'avoir mis en relief la valeur humaine du langage en accordant aux individus membres d'une communauté linguistique l'attention qui leur revient. Ainsi, en renonçant au schématisme rigide que voulaient lui imposer les néo-grammairiens, la linguistique a retrouvé sa dignité de science humaine; elle apparaît non plus comme un dogmatisme aride aux relents poussiéreux, mais comme une discipline souple, nuancée, suivant dans sa mouvance l'infinie complexité de la nature humaine.

Les sciences humaines sont des sciences à interprétation et de multiples interprétations sont toujours possibles : rien d'étonnant dès lors à ce que les conceptions s'opposent à tous les carrefours de nos investigations. L'erreur, qui pourrait tenter un chercheur novice ou inquiet, en quête d'une chimérique stabilité, serait de vouloir à toute force faire entrer la linguistique dans le giron des sciences exactes. Science humaine, elle doit échapper à cet illusoire recours : le heurt des idées est le ferment de la recherche, il maintient l'esprit critique en éveil; d'ailleurs, qui s'attache à l'étude de l'homme a devant lui un champ constamment renouvelé et toujours à découvrir.

#### ETUDIANTES, ETUDIANTS,

Les années que vous vous apprêtez à passer à l'Université sont des années décisives pour l'enrichissement de vos connaissances, pour l'initiation à la recherche scientifique qui est notre raison d'être, pour l'acquisition des bases indispensables à la poursuite fructueuse des carrières de hautes responsabilités morales et matérielles auxquelles vous donnera accès un diplôme de l'enseignement supérieur. Mais ces années seront décisives aussi et surtout pour votre formation d'hommes et de femmes décidés à défendre les droits de la personnalité humaine et à s'élever à la dignité de citoyens du monde.

L'article premier de nos Statuts stipule que l'enseignement de l'Université a pour principe le Libre Examen. Ceux qui, depuis cent trente ans, ont pris en mains les destinées de notre Maison ont toujours eu à cœur, dans toutes les circonstances — et elles furent parfois tragiques — dans toutes les situations — et elles sont parfois embarrassantes — de s'inspirer de ce principe et de conserver leur franc-parler sans acception de convenances personnelles, politiques ou autres. De même que les Collègues qui m'ont précédé dans la charge rectorale (bon nombre d'entre eux sont présents dans cette salle et je les remercie de leur confiante amitié), je vous rappellerai une fois de plus que le Libre Examen est une exigence morale qui, sous peine de se perdre elle-même, n'admet pas de compromission. Ne rien accepter qui ne soit basé sur la raison, refuser de se

soumettre à un doctrinarisme de quelque nature qu'il soit, professer pour la personne humaine un respect qui a pour corollaire obligé la tolérance la plus poussée, rejeter comme odieuse toute atteinte à la liberté d'opinion ou d'expression, tel est notre idéal, telle est notre conviction.

Un de nos soucis primordiaux a toujours été d'éveiller, de développer, d'affermir chez nos élèves l'esprit critique et cela sur le plan éthique aussi bien que dans le domaine scientifique. Cette confiance dans l'idéal de liberté intellectuelle et civique qui seul donne à l'être humain la mesure de sa dignité et qui apparaît comme le fondement indispensable des rapports sociaux — « la base du régime démocratique, disait Aristote, est la liberté » — s'accompagne d'une méfiance raisonnée pour les comportements grégaires et pour les idées toutes faites répandues sous forme de slogans et qui, s'insinuant dans notre vocabulaire courant à l'image des tabous religieux et sociologiques dont je vous entretenais il y a un instant, en arrivent parfois à se charger de significations bien éloignées de leur sens premier.

Les historiens du langage connaissent bien le cas de ces mots-clés ou mots-témoins qui caractérisent telle ou telle période; parmi les termes que retiendront les philologues qui feront plus tard l'histoire linguistique des années 50-60, figurera sans aucun doute l'expression « démocratisation des études ». Qu'il s'agisse là d'un des actifs les plus décisifs de notre temps, personne ne songerait à le nier, mais il ne faut pas se leurrer, il faut voir les choses en face car, de même que le mot « démocratie » lui-même est employé, dans les pays d'Europe comme dans ceux des autres continents, avec des acceptations diverses et divergentes — l'étude sémantique du vocabulaire politique réserve bien des surprises! — de même la démocratisation des études est parfois comprise ou interprétée dans un sens qui dénature singulièrement les faits.

Pour nous, démocratisation signifie essentiellement permettre à tous les éléments bien doués d'une nation, à tous les jeunes qui portent en eux les possibilités intellectuelles et morales, et qui le désirent, d'accéder à l'enseignement supérieur de leur choix sans que les contingences économiques ou sociales ou familiales constituent un obstacle. En aucun cas, nous ne pouvons considérer comme démocratisation une for-



mule qui consisterait à diminuer nos exigences et à abaisser le niveau des études supérieures pour les mettre à la portée d'élèves plus nombreux mais insuffisamment préparés ou dont le type d'intelligence et les aptitudes ne cadrent pas avec le module de l'enseignement universitaire. Tout pays, quel qu'il soit, quel que soit son régime politique, a besoin, s'il veut marcher dans la voie du progrès, d'une élite dirigeante, d'une aristocratie de l'intelligence laquelle, bien entendu, doit se recruter sans considération aucune pour l'origine sociale de ses membres.

Il est important aussi, il est indispensable que la formation universitaire soit autre chose et plus qu'une formation spécialisée et hautement qualifiée. Nous vivons en un temps où la technique connaît un développement prodigieux et de grandes réussites, mais n'oublions pas que ces succès spectaculaires sont dus en définitive à l'intelligence humaine sans laquelle ils ne seraient que forces vaines; car ce qui est essentiel et ce que la machine n'aura jamais, c'est l'imagination. Nous ne pouvons accepter d'être mis en esclavage par la technique; pour reprendre le mot de Jean Rostand, l'humaniste est l'homme qui fait confiance à la technique parce qu'il sait qu'il la dominera. Or, pour la dominer, il faut un raisonnement bien conduit et une base éthique saine; en d'autres termes, l'industrialisation doit rester la servante d'un humanisme bien compris, lui aussi élargi à la mesure de notre temps, mais qui ne renie en rien les valeurs héritées et fondamentales.

C'est l'arrière-plan culturel qui donne à une civilisation sa largeur de vues et son élévation de pensée; aussi n'est-ce pas sans inquiétude que nous voyons s'instaurer des réformes qui risquent de démonétiser le rôle des humanités, de donner à la technicité le pas sur la culture et, en tout état de cause, de créer de fâcheuses illusions sur les qualités que l'on est en droit d'exiger de tout étudiant universitaire digne de ce nom.

Quant à l'Université, ce qui la constitue fondamentalement, ce n'est pas seulement un groupement de Facultés, d'Instituts, de Séminaires, de Laboratoires consacrés à l'étude, à l'approfondissement, au perfectionnement de disciplines diverses, c'est aussi un milieu, un climat qui reposent sur une tradition plus que centenaire. A l'encontre des sections isolées ou partielles, telles qu'on voudrait les multiplier dans le pays

et qui, quels que soient leurs mérites propres, tendront infailliblement à se muer en enseignements spécialisés ou à céder au danger de scolarisation, le propre de l'Université est de brasser les caractères et les intelligences, de développer les contacts entre les horizons les plus divers, de provoquer chez nos jeunes gens un dépaysement salutaire et de leur donner, à eux qui trop souvent ont été nourris d'un esprit particulariste ou doctrinaire, le goût et le sens de l'universel.

Inderdaad : op zedelijk zowels als op politiek gebied leidt het doctrinarisme tot de onverdraagzaamheid die de zelfstandigheid van het individu schaamteloos geweld aandoet, en tot het fanatisme dat zo maar als leidend beginsel erkent wat slechts de ontketening van irrationele krachten blijkt te zijn. De Wereld der Letteren en der Wetenschappen kent geen grenzen; in een verscheurde wereld, die nog onlangs pijnlijke nationalistische crises heeft doorgemaakt en thans naar broederschap en universele waarden snakt, kan de studerende jeugd, met meer inzicht dan de voorgaande generaties, haar rol spelen die erin bestaat de toekomst op te bouwen.

Doch met het oog hierop moet U, jongens en meisjes die bij ons in contact zult komen niet alleen met de wetenschap, maar ook met het maatschappelijk leven, U die zich voorneemt de toekomstige samenleving te leiden, — met het oog daarop moet U zich realiseren volgens de wetten van Uw eigen natuur. Daarbij dient U de diepe wijsheid en de zedelijke verplichting te overwegen en na te leven die vervat zijn in het γνῶθι σεαυτόν van de Oudheid. Ik, voor mijn part, vind het altijd bedroevend dat sommige studenten zich moeite geven om de ouderen slaafs na te volgen en uit eigen beweging afstand doen van hun vrijheid, zonder er zich rekenschap van te geven dat zij aldus de plicht verzuimen die elke nieuwe generatie opgelegd is. Dit gebrek aan oorspronkelijkheid en deze voorbarige kuddegeest zouden ontstellend zijn, als zij kenschetsend waren voor de meerderheid; in feite zijn zij dat slechts voor enkele al te weinig scherpzinnige mensen die niet in staat zijn hun voordeel te doen met de intellectuele vrijheid waaraan het hoger onderwijs zijn vruchtbaarheid heeft te danken.

Het Vrij Onderzoek dat de wilskracht heeft aangespoord

en het hart heeft versterkt van Uw talrijke voorgangers zal U eveneens de gewetensproblemen helpen oplossen waarmee een jeugd die zich bezorgd maakt over haar toekomst onvermijdelijk geconfronteerd wordt. Dank zij het Vrij Onderzoek en de kritische methode die het U voorhoudt, dank zij de vriendschapsbanden die U zult aanknopen en nauwer toehalen met mensen uit alle gewesten van het land, maar ook — in het atomische tijdperk krijgt het begrip vaderland een veel ruimer betekenis — met mensen uit alle landen en alle werelddelen, zult U inzien dat het contact met de buitenwereld rijker maakt, terwijl overdreven gehechtheid aan het eigen milieu verdorring van de geest met zich meebrengt.

U zult verder tot de overtuiging komen, dat vrijheid van gedachte en meningsuiting het hoogste goed is van de intellectueel, een beginsel dat hij in weerwil van alle politieke tegenkantingen waakzaam moet handhaven, als hij niet wil ondergaan. Vooral de waarden die in het gedrang komen, moeten verdedigd worden, en niet zonder bitterheid stellen wij vast, dat de vrijheid tegenwoordig één van die waarden is. Gelukkig maken haar tegenstanders zich illusies, want dwang kan niets anders in het leven roepen dan ontgoochelingen en de nederlagen van de vrijheidsgeest kunnen slechts van korte duur zijn!

Epanouissement de la personne humaine, défense des valeurs humanistes vis-à-vis d'une technique qui est là pour nous servir et non nous asservir, croisade pour une conception plus éclairée et plus généreuse des relations humaines, tels sont certes les impératifs de l'enseignement universitaire. Mais la recherche désintéressée, le progrès des sciences, la diffusion des connaissances, l'affermissement des caractères ne peuvent se réaliser avec fruit que dans un climat de sereine et totale liberté intellectuelle. Nous n'oserions pas jurer que ces conditions idéales se trouvent actuellement remplies; je faisais tantôt allusion à ces mots du vocabulaire qui sont comme des jalons nous aidant à dépeindre le climat d'une époque : parmi les mots-clés qui, pour la nôtre, seront considérés comme significatifs, figureront en bonne place les deux termes antinomiques liberté et contrainte.

Que le mot *liberté* apparaisse aujourd'hui dans certains

cas comme l'expression de revendications non satisfaites sinon, aux yeux d'aucuns, comme une notion révolutionnaire, voire illégale; que le mot *contrainte* soit brandi par d'autres comme le moyen et la justification d'une doctrine politique qui s'appuie sur de fumeuses spéculations pseudoscientifiques, voilà qui donne bien la mesure de la misère morale et du manque de grandeur de notre temps.

Il vous appartient, à vous étudiantes et étudiants qui abordez la vie avec la générosité, l'ouverture d'esprit et l'optimisme de vos vingt ans, de repousser avec mépris ces mesquines et prétentieuses affirmations qui voudraient nous faire croire que la force peut brimer le droit autrement que de façon passagère : comme si, au pays d'Ulenspiegel, l'esprit de liberté pouvait mourir!

## Hommage à Louis Verlainé 1889-1939

par Paul BRIEN,  
Professeur honoraire de l'Université de Bruxelles

Il y a vingt-cinq ans déjà, s'éteignait en sa cinquantième année, un biologiste jeune encore et cependant éminent, formé au Laboratoire de zoologie de l'Université libre de Bruxelles. Le nom de Louis Verlainé ne peut s'effacer de nos mémoires. Son œuvre scientifique mérite d'être rappelée en ce qu'elle a d'essentiel, son souvenir évoqué en notre *Alma Mater* qui vit naître ses premières découvertes. Elles eurent une grande influence en leur temps, par leur originalité même et l'ouverture qu'elles faisaient à la biologie et à la philosophie. Elles restent d'actualité. Seul, Louis Verlainé avait orienté ses études vers un domaine nouveau en Belgique : la psycho-physiologie comparée. Il en fut, en notre pays, un promoteur enthousiaste, un pionnier fervent et clairvoyant.

Louis-Joseph-Auguste-Ghislain Verlainé est né à Herve, le 25 juillet 1889. Son père ayant été désigné aux fonctions de percepteur des postes à Jambes, Louis Verlainé fit ses premières études à l'école primaire puis à l'Athénée royal de Namur de 1902 à 1909.

Il s'inscrivit à la Faculté des sciences à l'Université libre de Bruxelles en 1909 et en sortit brillamment, docteur en sciences, en juillet 1913. Son service militaire dans le bataillon universitaire, la guerre de 1914-1918 dont il revint invalide, interrompirent un moment sa carrière scientifique à peine commencée. En 1920, il fut nommé professeur de Sciences naturelles à l'Athénée communal de Schaerbeek; la même année, il devint professeur de Biologie générale à l'Université coloniale d'Anvers. Dès la réouverture de l'Université libre de Bruxelles,

après la première guerre mondiale, en janvier 1919, le professeur Auguste Lameere s'était assuré la collaboration de Louis Verlainé, en qualité d'assistant aux travaux pratiques de zoologie. Il devait bientôt succéder au professeur Maurice Philipson au cours de physiologie animale à la Faculté des sciences en 1924. Il fut promu professeur ordinaire en 1927.

Les circonstances cependant l'amènèrent à quitter l'Université de Bruxelles. La nouveauté de ses travaux scientifiques avait attiré l'attention des autorités supérieures du pays. Elles le chargèrent en 1929 du cours de physiologie animale (physiologie des organes des sens et du système nerveux) à la Faculté des sciences de l'Université de Liège. Ses fonctions, bien vite, s'amplifient. Il est chargé du cours d'éthologie en 1930, puis de biologie et de physiologie à l'Institut supérieur de Pédagogie annexé à la Faculté de philosophie et lettres (1931). Professeur ordinaire en 1932, il crée, avec l'accord de la Faculté des sciences de Liège, un enseignement facultatif de psychologie animale, domaine auquel, depuis 1922, il consacrait ses brillantes recherches.

Louis Verlainé avait épousé M<sup>lle</sup> Rosa Porignaux dont il eut un fils, Claude, aujourd'hui attaché au Conseil d'Etat, et qui s'est fait un devoir de réunir la documentation biographique relative à son père et la collection complète de ses publications.

Après la mort de sa femme, qui lui fut attentive et dévouée, le 16 décembre 1935, Louis Verlainé épousait en secondes noces, M<sup>lle</sup> Madeleine Gos le 6 août 1936. Elle était son élève. Elle fut sa collaboratrice fervente. Après le décès de son mari, malgré les traverses d'une vie tourmentée, Madeleine Verlainé-Gos tenta de composer la synthèse de l'œuvre de Louis Verlainé. Son décès, en 1958, ne lui permit pas de mener à bonne fin son entreprise qui reste à l'état de manuscrit inachevé.

La thèse de doctorat en sciences de Louis Verlainé avait pour sujet *La spermatogénèse chez les Lépidoptères* (1913). Une suite lui fut donnée par une *Note sur la spermiogénèse et la double spermatogénèse des Lépidoptères* (1920). Ces travaux avaient été exécutés dans le laboratoire de zoologie d'Auguste Lameere, que Louis Verlainé considérait comme son véritable maître, mais sous la direction technique du professeur Ch.-F. Francotte. Ils témoignent du grand intérêt que

Louis Verlaine portait à l'étude des Insectes, dès avant son entrée à l'Université, et qui dut se renforcer et se préciser par l'enseignement d'Auguste Lameere, lui-même grand entomologiste.

Deux événements cependant vont influencer profondément les préoccupations scientifiques de Louis Verlaine : ses fonctions de professeur à l'Athénée de Schaerbeek et à l'Université coloniale d'Anvers, un voyage d'un an qu'il entreprit en 1921 à travers le Congo. Le jeune biologiste se sent attiré désormais vers les problèmes humains, le développement intellectuel des enfants, celui des peuples encore primitifs de l'Afrique centrale. La psychogénèse devient l'objet de prédilection de ses études et de ses méditations. Il l'aborde par la biologie.

De ses pérégrinations à travers le Congo il rapporte des notes abondantes, mais trop hâtivement collationnées, insuffisamment méditées, non pas sans mérite. Il eut l'idée de les publier aussitôt en deux volumes parus en 1923, intitulés *Contribution à la méthode de colonisation*. Cette œuvre généreuse mais précipitée n'eut guère d'échos. Elle ne peut s'expliquer que par le choc que ressent tout observateur quelque peu attentif au contact de la nature africaine et surtout des populations noires qui en constituent la beauté la plus émouvante. Cependant, les événements qui marquent aujourd'hui l'évolution cruelle, chaotique, décevante et cependant inéluctable de l'indépendance de notre ancienne colonie y trouvent en partie leur justification. Il est question, en effet, dans ces deux ouvrages, des potentialités physiques, physiologiques et intellectuelles des Noirs; de leurs qualités émotives, de leur organisation sociale, de l'éducation économique et psychique qu'il convient de leur assurer, bref de tous les problèmes qui n'ont cessé de préoccuper ceux qui se sont attachés à l'Afrique centrale et auxquels la Belgique a apporté, avec tant de bonne volonté et d'efforts, des solutions souvent remarquables et vraiment favorables à ces populations si longtemps déshéritées.

Dans le même temps (1921-1923), Louis Verlaine s'attache à se faire une opinion sur les plus grands chapitres de la Biologie générale, notamment ceux de l'hérédité considérée en rapport avec l'éducation et la formation morale des individus. Louis Verlaine découvre l'importance de « l'acquis » sous l'action de facteurs contingents physiques, biologiques et

sociaux et qui s'ajoute à « l'inné » en le modifiant. Ces articles généraux qui s'inspirent certainement des nouvelles fonctions du jeune professeur et de ses expériences récentes en Afrique engagent le biologiste Louis Verlainé vers l'étude du comportement, celle de l'instinct, de l'intelligence. Sa carrière scientifique a trouvé son orientation.

\*  
\*\*

Elle débute en 1923 par des recherches sur la biologie d'Hyménoptères tropicaux, les *Synagris* (*Synagris didieri*), faites au Congo équatorial, au jardin d'Eala. Elles s'appuient sur les conclusions que Roubaud avait tirées de ses importantes études sur le même genre de Guêpes africaines : « L'instinct nous apparaît ainsi comme le produit complexe d'influences physiologiques agissant sur des habitudes acquises et d'interventions plus élevées de nature psychique permettant la coordination rationnelle des différents actes nécessaires à la vie de l'espèce. » Elles sont guidées aussi par l'esprit plus objectif avec lequel Ch. Ferton a conduit ses nombreuses observations sur le comportement des Insectes. Elles s'élèvent au contraire contre les conceptions de l'illustre entomologiste J.-H. Fabre pour qui l'instinct est inné, parfait d'emblée et imperfectible.

Dans la construction de ses loges, au cours de leur approvisionnement, pendant la ponte, la femelle de *Synagris* paraît juger de la valeur de ses actes en fonction du sexe, de la grandeur du gîte et du moment de la fermeture de son nid. Les modifications provoquées expérimentalement dans son comportement gardent un caractère étonnamment adaptatif. Les actes accomplis par l'Insecte ne se déroulent pas d'une façon rigide comme le veulent les mécanicistes ou par une prétendue innéité de l'instinct. Ils sont spontanés et suivent des processus psychiques, en réponse à des stimulations des facteurs ambiants, des causes efficientes. Tel sera le sujet constant des études de Louis Verlainé. A partir de 1924, se succèdent 29 mémoires consacrés à *L'Instinct et l'Intelligence chez les Hyménoptères*. Ils contiennent l'essentiel des conceptions de Louis Verlainé sur le comportement animal et sont à la base de ses ouvrages de synthèse : *L'Ame des bêtes* et *La Psychologie comparée*. Ils sont l'application de la méthode expérimentale et des



techniques en l'honneur dans la psychologie animale. Leur remarquable ingéniosité part de quelques principes qui vont donner l'originalité et la valeur à son œuvre scientifique.

1. Chaque espèce a son champ psychique propre, son compartiment dans l'univers qui l'entoure. Si l'expérience l'en fait sortir, aucune signification ne peut être accordée à ses réponses. « Pour qu'un animal réagisse à nos stimulations, il faut au moins qu'il soit apte à les recevoir. » Or, « les questions qu'on lui pose sont souvent pour lui insolites ». L'animal nous paraît stupide, alors que c'est l'expérimentateur qui est maladroit.
2. L'expérience implique d'abord la connaissance du comportement réel et naturel de l'espèce interrogée, de ses possibilités, des limites de ses perceptions sensorielles, car le comportement de l'animal est lié à la structure de ses organes sensoriels, à l'usage qu'il peut en tirer. C'est pourquoi il est spécifique et taxonomique.
3. L'automatisme apparent du comportement n'implique pas nécessairement un « instinct » inné immuable se déroulant sans retour comme un ressort remonté. Il peut être une habitude acquise et automatisée. Pour étudier le comportement de l'animal, il faut tenir compte de ses antécédents, de ce qu'il a fait depuis sa naissance, de ce qu'il a pu apprendre en se servant de ses mécanismes initiaux et innés, lesquels ont pu être modifiés, simplifiés, ou même perdus au cours de son éducation. Il faut interroger les animaux vierges de tout apprentissage.
4. « L'instinct n'est rien » si ce n'est le résultat de l'acquis individuel, nécessairement spécifique, puisque tous les individus sont dans les mêmes conditions d'apprentissage et pourvus dès la naissance de la même organisation et des mêmes mécanismes innés.

Si l'on se reporte aux années 1923-1928, quand dominaient en sciences, d'une part, la théorie de l'instinct inné, d'autre part, celle de son explication étroitement mécaniciste, Louis Verlainne apparaît comme un précurseur de la psychologie animale contemporaine. Ce serait une grande injustice de vou-

loir le méconnaître. Il suffit de rappeler quelques-unes de ses nombreuses recherches pour s'en rendre compte. Elles eurent pour objet les *Insectes* notamment les *Hyménoptères* solitaires et sociaux, les *Vertébrés*, les *Poissons*, les *Oiseaux*, les *Mammifères*.

#### INSECTES

Dans « l'instinct » de nidification du *Pelopaeus clypeatus* et du *Pelopaeus spirifex* (1925) déjà étudiés par Fabre, Bordage, Roubaud, les quatre actes qui le composent — la construction de la logette, la ponte, l'approvisionnement d'araignées anesthésiées, la fermeture du nid — peuvent être intervertis par l'intercalation d'une action non inscrite dans le cycle normal du comportement, par une réparation non prévue, par un nouvel engrangement de proies, etc. Selon son *acquis*, l'Insecte peut s'obstiner « *sottement* » dans le déroulement irrévocable des quatre actes. Bon nombre de sujets sont capables cependant de les modifier en leur succession, de « remonter du conséquent à l'antécédent, renouveler ce qu'il a accompli, réparer une fêlure après la ponte, etc. »

Rien n'est nécessairement inéluctable dans le déroulement du comportement ni totalement inné, mais le résultat d'un apprentissage qui implique des processus psychiques d'accommodement et d'adaptation.

La variabilité de l'instinct s'observe également chez *Pompilus viaticus* (1925). Mais c'est surtout chez les Guêpes sociales, les Bourdons et les Abeilles que Louis Verlainé va chercher à la vérifier.

Le premier problème qu'il analyse est celui du retour au nid de *Vespa vulgaris*, *Bombus lapidarius*, *Bombus hortorum* (1924). C'est l'occasion d'étudier le rôle des organes sensoriels, de la « mémoire motrice », de la « mémoire d'association » en prenant des sujets d'expérience d'âge différent afin de suivre le plus parfaitement possible « l'histoire des événements psychologiques dont ces individus sont l'objet au cours de leur existence ». Or, au début, toutes les données des sens, si minimes soient-elles, sont utilisées. Tout le régime sensoriel est en activité. Bientôt, il s'établit une sélection de plus en plus rigoureuse qui coïncide avec l'apparition de l'automa-

tisme. Après la multiplicité des perceptions associées, la Guêpe se laisse guider par quelques points de repère de plus en plus éloignés. Les associations des perceptions simultanées visuelles, olfactives, tactiles, auditives, assez complexes au début, se simplifient, se réduisent parfois à un seul élément visuel : « La Guêpe oublie pour apprendre », mais sa faculté d'apprendre, très développée au début, se perd parce qu'elle devient inutile : l'automatisme s'installe et, avec lui, apparaît la perfection immuable du comportement.

Quoique cet automatisme soit acquis après la sélection entre les diverses perceptions sensorielles en faveur de la vision, les Guêpes peuvent être amenées à retrouver la faculté de s'orienter exclusivement par l'odorat. Dans une caissette sont accrochés trois fragments superposés d'un grand nid de *Vespa germanica* (1925). Un guêpier est ainsi constitué de grosses larves ouvrières, des nymphes de deux cents ouvrières adultes et d'une reine. Ce guêpier est enveloppé d'une chemise en carton et placé parmi neuf autres chemises identiques mais vides et disposées de toutes manières. La perception visuelle n'est plus d'aucune utilité. Les Guêpes y renoncent pour recourir aux stimuli olfactifs, paraissant adapter leur comportement aux conditions de vie qui leur imposent une activité psychique nouvelle complètement différente.

Les Guêpes manifestent une grande souplesse dans leurs facultés psychiques. Dans un travail paru en 1927, Louis Verlainne en fait une analyse remarquable (1926).

Un guêpier de *Vespa silvestris* contenant 50 ouvrières marquées est placé à un mètre d'un panneau carré d'un mètre de côté. Le panneau est perforé de trois ouvertures dont une seule est reliée à l'orifice du guêpier par un conduit de gaze d'un mètre de long; les deux autres ouvertures du panneau conduisent chacune à un cul-de-sac. Aux ouvertures du panneau, sont placées des figures géométriques. L'objet de cette expérience est de faire reconnaître par les Guêpes les formes géométriques qui signalent l'entrée véritable du guêpier : triangle, carré, cercle, etc. Or, les Guêpes apprennent très vite à distinguer la forme triangulaire de toutes autres formes; puis, parmi tous les types de triangles à repérer, le triangle équilatéral; ensuite, parmi les triangles équilatéraux, un triangle d'une certaine grandeur, placé dans une certaine orientation, ayant un certain

degré de luminosité. D'une perception approximative et globale la Guêpe atteint à une perception de plus en plus précise et de plus en plus voisine du concret. Elle découvre ainsi un caractère commun à toute forme triangulaire. Verlaine en déduit que la Guêpe, capable de généralisation, serait aussi capable d'abstraction. Ce sera désormais le thème de ses expériences ultérieures.

Pour Verlaine, l'apprentissage dont résulte l'instinct s'opère selon les processus mentaux communs à tous les animaux. L'instinct relève de l'intelligence. Pour en poursuivre la démonstration, Verlaine réalise des expériences qui ont pour objet tous les problèmes de la biologie des Guêpes, des Abeilles et des Bourdons : la notion du temps (1929); l'appréciation des distances (1934); le contrôle exercé par la reine au cours de la ponte en fonction du sexe (1929-1934); les apports entre les Insectes et les fleurs, notamment chez les Abeilles, et où il est montré que l'odorat joue un rôle de contrôle et à courte distance mais fournit des indications moins précises que la vue, si bien que le comportement de l'Abeille butineuse ou pollineuse résulte d'une éducation individuelle (De Koninck et Verlaine, 1929). L'étude de la construction des cellules hexagonales par les Guêpes et les Abeilles est aussi abordée (1930) et nous révèle la complexité psycho-physiologique qui amène la Guêpe à donner à la loge initialement cylindrique une forme qui sera d'emblée hexagonale; comment l'Abeille modifie sa méthode ancestrale de construction lorsqu'elle y est forcée par les circonstances (1930). Il s'intéresse au « langage » des Guêpes et s'interroge si les sociétés de Guêpes et d'Abeilles ont des traditions; examine en quoi consistent la spécialisation et la division du travail dans la société des Bourdons. De 1932 à 1934, Verlaine reprend le problème du tonneau des Danaïdes que Fabre a rendu célèbre à propos de l'Abeille maçonne ou Chalicodome des murailles. Il le pose aux Abeilles sociales. Il conclut que J.-H. Fabre, de bonne foi, avait interrogé de vieilles Abeilles maçonnes dont l'apprentissage était terminé et avait atteint l'automatisme rigide qui les empêche de réparer la loge perforée. Les Abeilles sociales, les Guêpes sociales, les Bourdons ont gardé plus de souplesse; ils peuvent interrompre le cycle de leur comportement pour réparer des cellules perforées et nourrir les larves. Il n'y pas d'enchaînement fatal

et déterminé. Verlaine révèle ainsi que les Abeilles ont des qualités psychiques étonnantes dont aujourd'hui on est bien convaincu après les géniales découvertes de K. von Frisch, depuis que Darches a, une fois de plus, montré leur adaptation constante aux contingences. Tout chez les Guêpes, les Abeilles, n'est cependant pas parfait. Il est des sujets plus habiles et plus avisés. Le haut psychisme que l'on reconnaît aux Hyménoptères sociaux est peut-être en rapport avec leur vie sociale. Mais ces Hyménoptères sociaux sont apparentés aux Insectes solitaires. Ils en dérivent phylogénétiquement et, par conséquent, leurs facultés psychiques ne peuvent être que le développement de ce qui existe déjà nécessairement chez les Insectes plus primitifs.

\*  
\*\*

Les travaux qui viennent d'être succinctement rappelés n'épuisent pas l'œuvre de Verlaine à propos des Arthropodes. Il s'est occupé d'analyser les réactions des antennes des papillons aux températures élevées et aux chocs (1927), soulignant que tout acte de l'Insecte relève d'un régime de perceptions sensorielles, que la vue notamment participe à l'avertissement que reçoit l'antenne à l'approche de la source de chaleur et contribue à fixer l'allure de la riposte.

Il recherche aussi le déterminisme du déroulement de la trompe du papillon et de son rôle dans la physiologie du goût (1927), montrant que le déroulement est un geste généralement spécifique mais non un réflexe pur, qu'il est déclenché par un ensemble de perceptions et de stimuli olfactifs, visuels, tactiles, dont le plus actif est donné par la vapeur tiède, auxquels s'associent la sensibilité des tarsi, celle des antennes. Il en résulte que le papillon peut être réellement éduqué au déroulement de sa trompe, par réflexes conditionnés aux chocs, à la caresse antennaire, du thorax ou des tarsi. La trompe aurait par elle-même une fonction gustative. Verlaine, enfin, a étudié aussi en trois mémoires l'éducation de l'autotomie chez les Phasmes (1925-1936).

Rappelons encore, parmi ces recherches sur les Arthropodes, celles qui ont pour objet la construction de la toile par les Araignées (1933), les rapports entre l'Epeire diadème et les

Hyménoptères vulnérants. Il nous apprend que l'Abeille est souvent capturée dans la toile, que par contre la Guêpe l'évite, n'est qu'une proie accidentelle pour l'Araignée et qu'au contraire c'est elle qui, le plus souvent, capture les Epeires.

### LES OISEAUX

Louis Verlainé devait apporter la sagacité de sa méthode à l'étude de quelques comportements d'oiseaux (1931, 1932, 1933, 1934). Après avoir montré comment les Oiseaux, plus particulièrement les Merles, apprennent à briser la coquille des *Helix* dans nos jardins, nos prés et nos dunes, après avoir fait l'éducation des jeunes Canards à diriger les mouvements de becquetée pour saisir leur nourriture, Verlainé a entrepris l'analyse de ce qu'il est convenu d'appeler « l'instinct de nidification » (1933-1934). Il rappelle tout d'abord l'opinion de R. Wallace (1872) selon laquelle les Oiseaux s'éduquent au chant en écoutant leurs parents ou leurs aînés, et qu'ils apprennent aussi à nicher. S'insurgeant contre la conception trop commode d'attribuer à un instinct inné l'art de construire un nid, Wallace déclare : « En tout cas l'expérience capitale n'a point été faite; on n'a point encore montré qu'un couple d'Oiseaux élevés à part depuis leur naissance et n'ayant jamais vu de nid soit à même d'en faire un exactement sur le type de celui de leurs parents. Ce serait là une expérience décisive. » Cette expérience, Verlainé a tenté de la réaliser. Les difficultés sont grandes, et c'est pourquoi il dut se limiter à prendre pour sujet des Canaris d'élevage. Les Canaris en leur pays d'origine nichent dans les branches des arbres et confectionnent des nids de brindilles et de coton à la façon des Chardonnerets. Les Canaris du commerce, depuis des générations, ne nidifient plus; ils n'ont pu connaître que le nid artificiel qu'on leur donne.

Pendant trois années, Verlainé élève et suit le comportement de Canaris qu'il accouple de la façon suivante :

1. Cinq femelles âgées et expérimentées : deux d'entre elles avec des mâles expérimentés : trois autres avec des mâles jeunes.
2. Sept femelles jeunes et vierges : deux d'entre elles avec des mâles âgés expérimentés, les cinq autres avec de jeunes mâles.

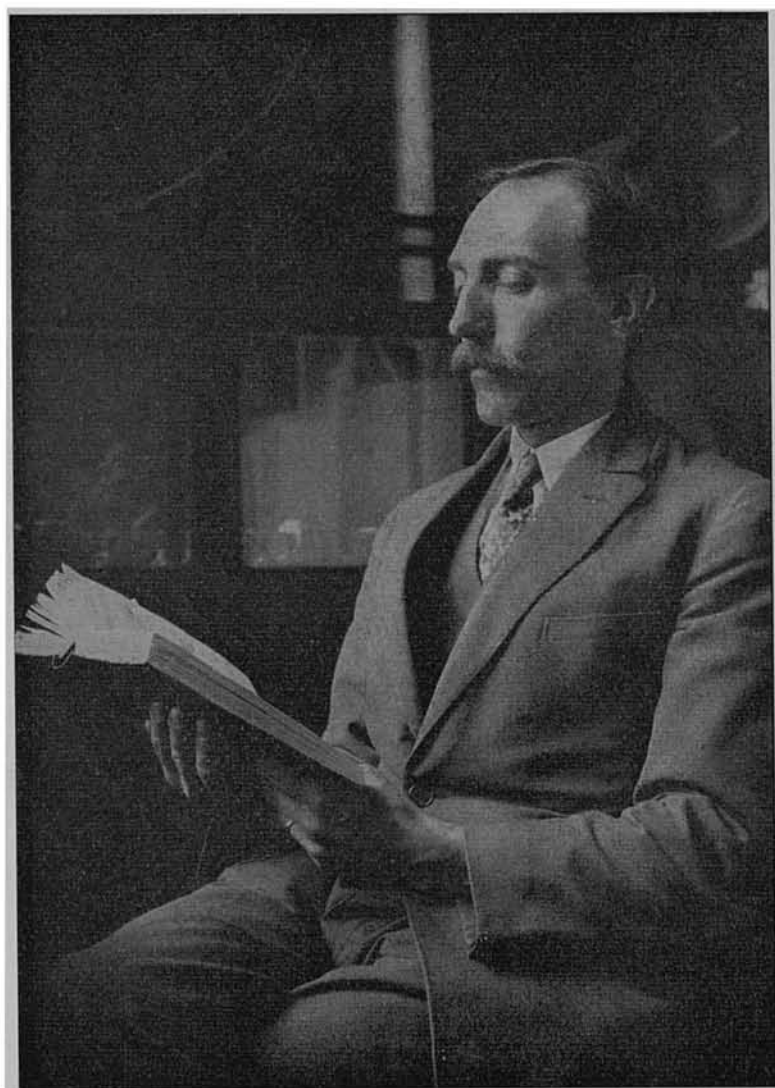
Dans la cage d'élevage de chacun des couples, des brindilles et du coton sont disposés ainsi qu'une branche ramifiée où les nids éventuellement pourraient être construits.

Dans chaque cas, l'accouplement a lieu vers la fin février. Le 26 février, tous portent au nid. La construction d'un nid est donc un besoin inné sous une impulsion étrangère à toute expérience acquise, mais répondant probablement à l'évolution des glandes génitales. Les femelles expérimentées, nées cependant dans des nids artificiels, ont cherché à construire un nid, mais non sans grandes difficultés ni tâtonnements. Au premier moment, les femelles s'emparent des brindilles, les mâchonnent, ne savent qu'en faire; elles les répartissent dans toute la cage ou les ramassent en boule sur le plancher. Cet amas est impropre à recevoir des œufs. C'est après plusieurs essais et des élevages manqués, qu'elles parviennent à construire, dans la fourche d'un rameau, un nid plus ou moins circulaire et suffisamment creux pour contenir les œufs. Les femelles âgées ont retrouvé, à un certain degré, « l'instinct » de nidification; les jeunes femelles paraissent plus habiles et réussissent d'autant mieux et plus vite si elles sont accouplées à un mâle âgé et expérimenté. Il n'y a pas toutefois d'uniformité dans ces travaux imparfaits. Il est apparu, en outre, que la confection du nid est un excitant à la ponte, mais la ponte n'en est pas moins inhibée jusqu'à l'achèvement du nid. Parfois, donc, elle ne peut avoir lieu puisque aucun nid n'est réellement préparé.

Tout est à apprendre, dans la nidification, par des essais, des erreurs qui se corrigent lentement, comme doivent s'apprendre aussi bien l'accouplement que l'élevage des petits. Nous ne connaissons des Oiseaux que ceux qui ont réussi : la minorité des couvées! Ils ne naissent pas dotés du talent de construire ni d'élever, mais il s'instruisent très vite et très tôt au nid et par l'exemple des parents. Ils obéissent à une impulsion innée de besoins difficiles à satisfaire. Leurs actes « instinctifs » sont en fait l'aboutissement d'apprentissages plus ou moins rapides, plus ou moins pénibles et laborieux, parfois mortels. L'automatisme de l'acte parfait et adapté est une acquisition secondaire.

#### LES SINGES INFÉRIEURS

En 1932, Louis Verlaine et ses élèves, plus particulièrement M<sup>l</sup><sup>le</sup> Tellier, entreprennent l'étude du comportement de





Coco, jeune *Macacus sinicus* de deux ans et demi, acheté sans qu'on en connût les antécédents, mais qui se révéla un sujet de choix pour les expériences auxquelles il allait être soumis. Les résultats obtenus furent confirmés chez d'autres individus de la même espèce ou d'espèce voisine, et furent le sujet d'un film remarquable, souvent projeté en public au cours des années 1934-1936, film aujourd'hui disparu.

Koehler venait de faire connaître ses célèbres expériences sur le Chimpanzé et le Gorille, tous deux capables d'apprendre à utiliser un outil, un bâton ou tout objet susceptible d'aider à se saisir d'une friandise; à utiliser des escabeaux, des caisses, à les ajuster suffisamment bien pour atteindre l'objet de convoitise.

Louis Verlainne devait montrer que les Cynomorphes, singes inférieurs par rapport aux Anthropoïdes, sont capables d'accomplir des actes pareils et disposent des mêmes possibilités psychiques.

Coco apprend vite à ouvrir une boîte contenant des vers de farine en pressant le bouton d'une serrure à ressort, puis en employant un clou qu'il faut introduire dans la serrure pour déclencher l'ouverture de la boîte. Dès lors, sous la motivation du même désir de la friandise contenue dans la boîte, Coco, faute du clou qu'on lui a fait connaître, y substitue des clous de formes, de tailles et d'aspects les plus divers, il se sert éventuellement d'allumettes, de fils de laiton, d'épingles à cheveu, d'une baguette traînant dans la cage ou même d'une brindille qu'il casse lui-même d'un rameau mis à sa portée. Il a donc su accorder la même signification à des objets différents pour atteindre la même fin. Or, « accorder à divers objets la même signification de moyens utiles à la réalisation d'une même fin », c'est abstraire et généraliser, selon la psychologie classique. Le Singe inférieur se comporte aussi bien que l'Anthropoïde. Leurs facultés psychiques leur sont communes avec l'Homme, à des degrés variables et inférieurs sans doute. Or les processus psychiques de l'apprentissage du Singe sont ceux que Verlainne avait découverts chez les Guêpes. Sans insister sur les expériences concernant la reconnaissance au toucher (1932-1933), les possibilités de compter (1932), il convient de rappeler la série des études remarquables « Sur la vision des formes et la généralisation » (1933 : M<sup>l</sup><sup>o</sup> Tellier). Utilisant la

technique simple qui consiste à cacher, sous un carton portant une figure géométrique, le ver de farine convoité, Coco, après quelques essais, parvient à la discrimination de la triangularité parmi toutes les formes géométriques qui sont présentées : cercle, parallélogramme, trapèze, etc. Ensuite, il distingue un triangle équilatéral parmi tous les triangles qui figurent sur la série de cartons, enfin, il reconnaît le gris spécial bien déterminé, parmi toutes les nuances de gris avec lesquelles les figures sont dessinées. Il acquiert la perception de l'angle aigu qu'il ne confond pas avec une croix ou toute autre figure. Dans une série de cartons, mais portant des « structures » différentes réalisées par les diverses dispositions de petits carrés, il apprend à reconnaître une structure déterminée. Il reconnaît les volumes, le cube, par exemple, parmi les prismes et les pyramides; il distingue un animal d'une plante, un quadrupède d'un oiseau, etc. Le singe discerne le « relatif », le « plus grand », le « plus petit », le « plus lourd », mais il arrive aussi à la notion de « l'absolu ». « On peut affirmer, déclare Verlaine, que dans la vision des formes, le général précède le particulier, le relatif l'absolu, l'abstrait le concret. »

Dans un mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique (1935), Verlaine reprend les expériences précédentes, mais en les développant encore. Il vient d'être montré que l'animal a une perception approximative, qu'il précise ensuite. Il est capable de « globalisation » ou de « syncrétisme », termes auxquels Verlaine préfère celui de *généralisation*. Mais est-il réellement capable d'analyser et ensuite de synthétiser, ce qui serait une véritable abstraction ? Par « syncrétisme » ou « généralisation », le Singe est parvenu à la notion de triangularité. Voici les exercices mentaux auxquels il va être astreint par la même technique expérimentale. Parmi les cartons, pour obtenir la friandise, Coco doit soulever celui qui porte les éléments séparés ou simplement des fragments d'un triangle dont on lui montre un modèle. De toutes les combinaisons d'éléments qui figurent sur la série des cartons, Coco reconnaît d'emblée celui qui porte les constituants du triangle présenté. Il reconnaît le « tout » dans ses éléments et il choisit, selon le modèle qu'on lui donne, les parties qui appartiennent à la figure entière. Cette première opération faite, désormais Coco est capable de la

répéter sans modèle, par une opération mentale. Il se conduit donc comme s'il avait le pouvoir d'analyser un triangle, d'ajuster très exactement les fragments d'un triangle dont on lui montre le modèle ou dont il a gardé le souvenir. Il a recomposé, de ses parties, une figure entière. « Le Macaque est donc capable de classer des objets non seulement d'après leur forme, leur grandeur, le degré de leur luminosité, leur couleur, leur orientation, leur situation dans l'espace, mais aussi d'après les éléments et la matière dont ils sont composés. »

Louis Verlainne a résumé dans des ouvrages l'ensemble de ses belles expériences. Il y dégage avec force les conclusions qu'il se croit autorisé à formuler. Elles vont au-delà de la simple étude du comportement pour envisager les processus mentaux dont l'animal est capable. Signalons : Les associations par contiguïté chez le Macaque, *Journal de Psychologie normale et pathologique*, XXX, 1935; L'analyse et la synthèse dans la perception des formes chez le Macaque, *Annales de la Société royale de Zoologie de Belgique*, LXVI, 1935; les réactions sensitivo-motrices des animaux. *Encyclopédie française*, Paris, t. VIII, 1938. Enfin et surtout *L'Histoire naturelle de la connaissance chez les Singes inférieurs*, Hermann, Paris. 1. *Le Concret* (1935); 2. *Le Synchrétisme* (1936); 3. *L'Abstrait* (1937).



En vingt-cinq ans, l'œuvre du zoologiste Louis Verlainne a subi une grande évolution. Partant de l'éthologie du comportement, elle aboutit à la psychologie proprement dite; de l'observation des Insectes, elle est passée à celle des Vertébrés, des Poissons, des Oiseaux, des Rongeurs, des Singes. Elle s'est terminée par l'étude de l'Enfant. Sa préoccupation primordiale fut de rechercher l'unité des processus psychiques dans tout le règne animal. L'« inné » est spécifique et taxonomique, mais cette innéité est altérée, complétée, modifiée et parfois supprimée par l'acquis individuel de chaque être vivant, par son apprentissage et son éducation. Le comportement observable dans l'animal adulte est complexe, une résultante entre l'« inné » et l'« éducation ». C'est en ce sens qu'il faut comprendre sa déclaration catégorique : « L'instinct n'est rien! »

Verlainne ne s'est pas attaché à analyser cet « inné » avec

assez de vigueur ni d'objectivité. Ce qui l'intéresse, c'est ce qui est acquis et les opérations psychiques qui le permettent. Madeleine Verlaine-Gos, dans le manuscrit qu'elle nous a laissé sur l'ensemble de l'œuvre de son mari, écrit : « Le but de ses recherches était de refaire expérimentalement une sorte d'histoire naturelle de la connaissance et des conduites; d'essayer de découvrir les lois les plus générales et les plus fondamentales du psychisme, de manière à découvrir son unité dans tout le règne animal y compris l'Homme. »

Ce fut le sujet de son ouvrage paru, en 1931, chez Félix Alcan *L'Ame des bêtes*. Il tenta de retracer l'histoire de la psychologie comparée, de souligner que la distinction entre l'instinct et l'intelligence selon la philosophie thomiste est arbitraire; de conclure, par la psychologie expérimentale, à la parenté évolutive qui nécessairement existe entre le psychisme animal et le psychisme humain, puisque, en fait, l'Homme émerge de l'histoire phylogénétique des animaux. L'instinct inné, parfait d'emblée, imperfectible, automatique, tel que le définissait l'illustre entomologiste Fabre, ainsi que le voudrait la philosophie spiritualiste, cet instinct-là n'existe pas. Il est le résultat d'actes intelligents par lesquels l'animal, dès sa naissance, apprend et s'éduque selon les possibilités dont il dispose. Ses besoins sont limités, semblables à ceux de tous les individus de la même espèce placés dans les mêmes conditions de vie. Pour y répondre, les mêmes gestes appris se répètent et finissent par s'automatiser. L'éducation individuelle est pareille pour tous et aboutit à un automatisme très identique dans l'espèce tout entière. Telle est l'origine de l'« instinct » spécifique.

Le rapport de l'intelligence et de l'instinct est d'ailleurs le sujet de sa *Psychologie comparée* (1932), l'ouvrage qui révèle sans doute le plus exactement la pensée et les préoccupations de Verlaine.

\*  
\*\*

La lecture des mémoires, des articles de Louis Verlaine, quels qu'en soient le très grand intérêt et la nouveauté pour l'époque, n'est pas toujours aisée. Louis Verlaine écrivait trop facilement. Sa pensée jaillissait impétueusement. Les faits expérimentaux s'enveloppent de considérations psychologiques et

philosophiques qui nuisent à leur clarté et ont donné des arguments à des adversaires, sans doute distingués, mais pas toujours bien intentionnés, plus soucieux de relever les défauts de ses spéculations accessoires afin de faire oublier l'essentiel et la portée de l'apport expérimental dont Louis Verlainé a enrichi la psychologie animale. Aujourd'hui, l'œuvre de Verlainé est presque ignorée par la psychologie animale contemporaine. C'est une grande injustice, car il en fut l'un des précurseurs.

Il était trop bon zoologiste pour ignorer l'importance de l'inné, mais il n'a pas pris la peine de s'y arrêter, d'en rechercher l'origine, d'en découvrir l'ontogénèse. Aujourd'hui, c'est l'étude du « comportement inné » qui est l'objet de la psychologie *objectiviste* contemporaine. L'œuvre et les ouvrages de K. Lorenz et surtout de N. Tinbergen, *l'Etude de l'instinct* de ce dernier auteur suffisent à nous en convaincre. L'« inné » dans le comportement est à l'animal ce qui est son organisation. On ne peut pas plus l'ignorer qu'on ne peut négliger les fonctions des organes sensoriels et l'usage que l'animal peut en tirer pour répondre aux stimuli externes. Il est nécessaire de disséquer l'« inné » avec l'objectivité, la précision que l'on met à disséquer les structures qui le déterminent et le conditionnent nécessairement.

Mais si l'œuvre de Verlainé manque de cette base objective qu'explorent avec succès les éthologistes expérimentateurs actuels : C. P. Baerends, J. A. Bierens de Haan, K. von Frisch, K. Lorenz, N. Tinbergen, P. P. Grassé, Noirot, P. Chauvin, Richard, Deleurence et combien d'autres, il faut dire qu'elle a préparé et annoncé la psycho-physiologie objective comparée contemporaine. A cet égard, Louis Verlainé est au seuil d'un renouveau de la biologie animale. Ses travaux se situent à ce moment où la psychologie animale est exclusivement anthropomorphique, ou bien finaliste et spiritualiste, l'une et l'autre ayant des défenseurs très habiles parfois mais très étrangers à la méthode expérimentale. Quand il commença ses recherches, triomphait aussi le Mécanisme étroit qu'avaient imposé les observations, géniales il est vrai, de Loeb et de ses disciples et pour qui le comportement n'est qu'un ajustement plus ou moins réussi de tropismes, de ripostes, de réflexes aveugles. Verlainé a su se dégager de ces divers courants d'opinions pour

situer la psychologie animale dans le domaine strictement expérimental. Mais par-delà le mécanisme physiologique, il revalorise le « psychisme », la possibilité pour l'animal d'apprendre, de s'éduquer. Il brise la frontière artificielle, arbitraire et téléologique entre l'instinct et l'intelligence. La vie est un apprentissage, un accommodement de l'« inné » aux contingences, accommodement souvent imparfait mais nécessaire et suffisant pour que l'animal vive. Aujourd'hui, une synthèse semble naître de ces tendances apparemment divergentes. Elle s'élabore grâce à des modèles mécaniques étonnants que l'électronique chaque jour fabrique, complique avec une ingéniosité stupéfiante et qui sont capables d'effectuer avec plus de puissance et de vitesse ce que l'animal fait naturellement, ce que le cerveau humain exécute lentement. La cybernétique est sans doute l'une des plus grandes et des plus fécondes novations dans le domaine de la biologie et de la psychologie. Elle nous révèle qu'une machine suffisamment complexe réalise ce que fait le vivant, et que le vivant s'identifie ainsi à une machine, ce que Descartes depuis longtemps avait reconnu. L'animal et l'homme sont des machines d'une extrême complexité, sans doute, qui agissent, s'accoutument, s'adaptent selon ce que le milieu leur fournit, qui se créent à partir de ce qui leur est donné par leur germe, et qui apprennent sous l'action des stimuli externes.

\*  
\*\*

La vie de Louis Verlainne fut brève, mais remarquablement remplie. L'Académie royale de Belgique, qui s'est fait un honneur de couronner et de publier quelques-uns de ses mémoires les plus importants, lui avait décerné, dès 1927, le Prix Wettewems.

L'auteur de *L'Ame des bêtes* était une belle âme humaine. Désintéressé, enthousiaste, il avait le don de soi qui est la plus grande richesse spirituelle. Tous ceux qui l'ont approché ou écouté ont retenu l'enseignement de cette nature exceptionnelle, vivante, ardente, passionnée, et profondément généreuse. Dans toutes les manifestations de la vie sociale, il était toujours du côté où l'on aspire à plus de lumière, de liberté, de justice, de bonheur. Lorsque, vers les années 1935-1936, on

sentit tout à coup le danger du nazisme et du fascisme pour la paix du monde et la dignité de l'homme, lorsque les intellectuels comprirent qu'il était de leur devoir de sortir de leurs bibliothèques et de leurs laboratoires pour sauver l'idéal auquel ils se consacraient et qu'ils jugeaient le privilège même de l'humanité, lorsqu'ils s'efforcèrent de constituer, en Belgique et à l'exemple de la France, « un comité de vigilance antifasciste », Louis Verlaïne fut un des premiers à répondre à l'appel. Il fut président actif et dévoué de la section liégeoise des Intellectuels antifascistes de Belgique.

Hélas! un mal inexorable le minait sans qu'il en laissât rien paraître. Ses proches et ses amis savaient que des soins urgents déjà lui avaient été donnés. C'étaient de douloureux avertissements. Verlaïne semblait ne pas les entendre. Il ne ralentit ni son travail ni ses activités. Il ne s'arrêta que le jour où, comme un souffle éteint, il tomba épuisé. Il mourut dans la tranquillité d'esprit de celui pour qui l'existence se confond avec la recherche du Bien et du Vrai.

### RÉFÉRENCES

1939. H. WELSCH, Louis Verlaïne. *Association des Amis de l'Université de Liège*, 11<sup>e</sup> année.
1932. Eug. THIBAUT, Un Maître de la Science : Louis Verlaïne, *Esprit du temps*.
1936. Louis Verlaïne, *L'Université de Liège, 1867 à 1935*, avec une liste des publications.
1938. S. E. VAN PRAAG, Bij Professor Verlaïne, *Natuur en Techniek*, 8<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 2, Kluwer, Deventer.

### PUBLICATIONS DE LOUIS VERLAINE

1. La spermatogénèse chez les Lépidoptères, *Bull. Acad. roy. Belg., Classes des Sciences*, 1913, pp. 701-757.
2. Tables des *Archives de Biologie* (1880-30 juin 1914). Collection des Tables de Revues belges, Bruxelles, G. Van Oest et C<sup>ie</sup>, 1915, 38 pages.

3. A propos de chiens sans queue, *Ann. Soc. roy. Zool. Belg.*, 1914-1919, t. L<sup>er</sup>, pp. 34 et 92.
4. L'ablation de la rate et de la thyroïde chez la Souris, *ibid.*, p. 37.
5. Captures de papillons rares en Belgique, *Ann. Soc. Entom. Belg.*, 1920 t. LI, pp. 105 et 122.
6. Note sur la spermiogénèse et la double spermatogénèse des Lépidoptères, *Mém. Acad. roy. Belg. Classes des Sciences*, in-8°, 2<sup>e</sup> sér. 1920, 28 pages.
7. La puissance moralisatrice de l'enseignement biologique, *Vaste Horizon*, septembre 1920.
8. Le mécanisme de l'hérédité. Application des lois de l'hérédité à l'étude du problème moral, *Revue Institut de Sociologie*, 1921, 1-2, 63 pages.
9. L'hérédité des caractères acquis, *Vol. jubil. Centen. Soc. roy. Sc. médic. et nat.*, Bruxelles, 1922, 26 pages.
10. *La méthode de colonisation*. I. *Les virtualités individuelles et sociales des nègres*, 233 pages. II. *La méthode de colonisation*, 349 pages, Bruxelles, Castaigne, 1923.
11. Sur la toxicité des champignons pour les animaux, *Bull. Soc. linn. Lyon*, 1923, p. 137.
12. Recherches sur la biologie des *Synagris*, *Rev. Zool. africaine*, 1923, t. XI, pp. 435-475.
13. La faillite de l'enseignement moyen, *Bruxelles universitaire*, 1923, 7.
14. Prudence!..., *L'Afrique belge*, 1923, 6.
15. L'instinct et l'intelligence chez les Hyménoptères. I. — Le problème du retour au nid et de la reconnaissance du nid, *Mém. Acad. roy. Sc. Belge. Classe des Sciences*, in-8°, 1924, t. VIII, 72 pages.
16. II. L'instinct de nidification du *Pelopaeus clypeatus* Kohl du Congo belge, *Ann. Soc. Entom. Belg.*, 1924, t. XLIV, pp. 197-237.
17. III. La reconnaissance du nid et l'éducation de l'odorat chez la *Vespa germanica* Fab., *Ann. Soc. roy. Zool. Belg.*, 1924, t. LV, pp. 67-117.
18. IV. La variabilité de l'instinct chez le *Pompilus viaticus* L., *Bull. et Ann. Soc. Entom. Belg.*, 1925, t. LXV, pp. 251-259.
19. Les mœurs du *Pelopaeus clypeatus*, Guêpe maçonne du Congo belge, *Bull. Cercle Zool. congolais*, 1925, t. II, pp. 174-181.
20. La psychologie des Hyménoptères, *Ann. et Bull. Soc. roy. Sc. médic. et nat. Bruxelles*, 1925, pp. 113-131.
21. Sur la précarité des caractères distinctifs des *Vespa vulgaris* L. et *Vespa germanica* Fab. et sa signification biologique, *Ann. et Bull. Soc. Entom. Belg.*, 1925, t. LXV, pp. 315-349.
22. L'instinct et l'intelligence chez les Hyménoptères. V. La traversée d'un labyrinthe par des Guêpes et des Bourdons, *Ann. et Bull. Soc. roy. Zool. Belg.*, 1925, t. LVI, pp. 33-98.
23. VI. L'acquisition d'une habitude chez la *Vespa germanica* Fab., *Ann. et Bull. Soc. Entom. Belg.*, 1926, t. LXVI, pp. 133-145.
24. Le moyen de capturer des nids entiers de Guêpes et de Bourdons vivants, sans se faire piquer, *Les Naturalistes belges*, 1926, pp. 2-13.



25. La détermination du sexe femelle chez les Hyménoptères sociaux, *ibid.*, 1926, pp. 85-86.
26. La détermination du sexe mâle chez les Hyménoptères sociaux, *ibid.*, 1926, pp. 103-107.
27. La détermination de l'emplacement du nid chez *Vespa sylvestris*, *Ann. et Bull. Soc. roy. Sc. médic. et nat. Bruxelles*, 1926, pp. 9-22.
28. Les reines fécondées des Hyménoptères sociaux peuvent-elles normalement engendrer des mâles?, *Ann. et Bull. Soc. entom. Belg.*, 1926, t. LXVI, pp. 287-318.
29. L'Epeire diadème et les Hyménoptères vulnérants, *ibid.*, 1927, t. LXVII, pp. 61-69.
30. Un problème sur l'intelligence de l'Araignée, *La Science moderne*, 1927, juin, pp. 285-287.
31. Le déterminisme du déroulement de la trompe et la physiologie du goût chez les Lépidoptères, *Ann. et Bull. Soc. entom. Belg.*, 1927, t. LXVII, pp. 147-182.
32. L'instinct et l'intelligence chez les Hyménoptères. VII. L'abstraction, *Ann. et Bull. Soc. roy. Zool. Belg.*, 1927, t. LXVIII, pp. 59-88.
33. VIII. Note complémentaire sur l'abstraction, *Ann. et Bull. Soc. entom. Belg.*, 1928, t. LXVIII, pp. 240-250.
34. Les réactions des antennes des Papillons aux températures élevées et aux chocs, *ibid.*, 1927, t. LXVII, pp. 273-283.
35. Comment voyez-vous le socialisme?, *L'Avenir social*, 1928, pp. 37-38.
36. Le socialisme et les lois biologiques, *ibid.*, 1928, pp. 152-162.
37. L'instinct et l'intelligence chez les Hyménoptères. IX. La notion du temps, *Ann. et Bull. Soc. entom. Belg.*, 1929, t. LXIX, pp. 115-125.
38. X. La reine des abeilles dispose-t-elle à volonté du sexe de ses œufs?, *ibid.*, 1929, t. LXIX, pp. 224-238.
39. XI. La construction des cellules hexagonales par les Guêpes et les Abeilles, *ibid.*, 1929, t. LXIX, pp. 387-417.
40. *L'âme des bêtes. Quelques pages d'histoire*, Paris, Alcan, 1931, 202 pages.
41. Psychologie de la Guêpe cartonnière (*Chartergus Chartarinus* Sauss.), *Une mission biologique belge au Brésil, 1922-1923, A la mémoire de Jean Massart*, 1930, t. II, Bruxelles, Impr. Médic. et Scientif. 34, rue Botanique, pp. 259-261.
42. L'instinct, *C. R. Congrès nat. Sc. Bruxelles, 29 juin, 2 juillet 1930*, Liège, G. Thone, 1931, pp. 800-808.
43. L'autonomie psychique chez les Phasmides, *ibid.*, pp. 808-813.
44. Les oiseaux briseurs de coquilles d'*Helix*, *ibid.*, pp. 789-792.
45. Comparaison des architectures des Abeilles et des Guêpes, *ibid.*, pp. 786-789.
46. La psychologie animale en Belgique, *Recherches philosophiques*, 1931-1932, pp. 222-233.
47. L'instinct et l'intelligence chez les Orthoptères. I. L'autonomie psychique ou volontaire chez les Phasmides, *Mém. Soc. roy. Sc. Liège*, 1931, 47 pages.

48. L'instinct et l'intelligence chez les Hyménoptères. XII. Les collectivités d'Abeilles sont-elles gouvernées par des traditions ? *Mém. Soc. entom. Belge*, XXIII, 14 juin 1931, pp. 191-222.
49. XIII. Le Tonneau des Danaïdes, *Ann. et Bull. Soc. entom. Belg.*, 1931, t. LXXI, pp. 123-130.
50. XIV. L'abstraction (3<sup>e</sup> note), *ibid.*, 1931, t. LXXI, pp. 227-238.
51. XV. Les Guêpes ont-elles un langage ?, *Mém. Soc. roy. Sc. Liège*, 1932, 16 pages.
52. XVI. La vision binoculaire et la localisation des objets en profondeur chez la *Vespa germanica* Fab., *Bull. Soc. roy. Sc. Liège*, 1932, pp. 55-60.
53. XVII. L'origine des mâles chez les Guêpes. *Ann. et Bull. Soc. entom. Belg.*, 1932, t. LXXII, pp. 89-97.
54. Les accouplements multiples des mâles d'insectes, *Bull. Soc. roy. Sc. Liège*, 1932, pp. 27-31.
55. A propos des coquilles d'*Helix* brisées par des Oiseaux ou des Rongeurs, *Ann. et Bull. Soc. roy. Zool. Belge*, 1931, t. LXII, pp. 47-52.
56. A propos de « l'Âme des bêtes », *Revue des Questions scientifiques*, 1932, pp. 423-447.
57. L'instinct et l'intelligence chez les Oiseaux. III. La réfraction des rayons lumineux et la précision du coup de bec chez les Oiseaux aquatiques, *Bull. Soc. roy. Sc. Liège*, 1932, pp. 143-148.
58. L. VERLAINE et P. GALLIS, L'intelligence chez les singes inférieurs, *Mém. Soc. roy. Sc. Liège*, 1932, 48 pages.
59. Psychologie animale et psychologie humaine, *Ann. et Bull. Soc. roy. Sc. médic. et nat. Bruxelles*, 1932, pp. 1-24.
60. *Psychologie comparée ou la physiologie du comportement*, Centrale du P.E.S. de Belgique, Bruxelles, Maison du Peuple, 1932, 179 pages.
61. L'instinct n'est rien, *Recherches philosophiques*, 1932-1933, pp. 47-61.
62. La psychologie animale en Belgique, *ibid.*, pp. 437-447.
63. Les frontières du psychisme et de la physiologie, *Bull. Soc. roy. Sc. Liège*, 1933, pp. 113-116.
64. L'instinct et l'intelligence chez les Araignées. III. La construction de la toile de l'Epeire diadème, *ibid.*, 1933, pp. 133-138.
65. L'instinct et l'intelligence chez les Hyménoptères. XVIII. La spécialisation et la division du travail chez les Guêpes, *ibid.*, 1932, pp. 186-191.
66. XIX. Les Guêpes et les Bourdons devant le Tonneau des Danaïdes, *ibid.*, 1932, pp. 248-253.
67. XX. Les sociétés d'insectes ont-elles des traditions ? *Journal de Psychologie*, Paris, 1932, pp. 784-816.
68. XXI. Le soi-disant instinct de désoperculation, chez les Guêpes, *Bull. Soc. roy. Sc. Liège*, 1933, pp. 36-40.
69. XXII. L'odorat et la généralisation, le relatif et l'absolu chez les Guêpes, *Ann. et Bull. Soc. entom. Belg.*, 1932, t. LXXII, pp. 311-322.

70. Biologistes et philosophes devant la psychologie, *Le Flambeau*, 1934, pp. 15-39.
71. Un film sur l'intelligence du Macaque, *C. R. Septième Réunion Assoc. Physiologiste Liège*, 7-10 juin 1933, pp. 473-487.
72. L'instinct et l'intelligence chez les Hyménoptères. XXIII. Le relatif et l'absolu dans l'appréciation des distances chez les Guêpes, *Journal de Psychologie*, Paris, 1933, pp. 396-407.
73. XXIV. L'operculation de l'alvéole par la larve des Guêpes, *Ann. et Bull. Soc. entom. Belg.*, 1934, t. LXXIV, pp. 49-56.
74. XXV. La spécialisation et la division du travail chez les Bourdons, *Bull. Soc. roy. Sc. Liège*, 1934, pp. 81-86.
75. XXVI. La détermination du sexe mâle chez les Bombus, *Ann. et Bull. Soc. entom. Belg.*, 1934, pp. 197-208.
76. L'instinct et l'intelligence chez les Oiseaux, IV. La nidification, *Recherches philosophiques*, 1933-1934, pp. 285-305.
77. V. Le rythme de l'« instinct de reproduction », *Bull. Soc. roy. Sc. Liège*, 1934, pp. 233-237.
78. Le psychisme et ses degrés, *Ann. et Bull. Soc. roy. Zool. Belgique*, 1934, t. LXV, pp. 67-86.
79. La psychologie des conduites, *Scientia*, avril 1935, pp. 285-296.
80. *Histoire naturelle de la connaissance chez le Singe inférieur. I. Le concret*, Paris, Hermann, 1935, 59 pages.
81. Les Associations par contiguïté chez le Macaque, *J. de Psychologie*, 1935, pp. 719-730.
82. La vision des formes chez les Macaques. Synchrétisme, analyse et synthèse, *Mém. Acad. roy. Belgique (Cl. Sc.)*, 1935, t. XIV, 85 pages.
83. Le relatif et l'absolu chez le Macaque. La grandeur moyenne, *Bull. Soc. roy. Sc. Liège*, 1935, pp. 90-96.
84. A propos du synchrétisme. La perception d'un objet chez le Macaque, *ibid.*, 1935, pp. 132-137.
85. La perception chez le Macaque. Le vivant et le non-vivant, *ibid.*, 1935, pp. 137-140.
86. De la connaissance chez le Macaque. La substance, *ibid.*, 1935.
87. Le caractère analytique de la perception chez le Macaque, *Bull. Acad. roy. Belgique (Cl. Sc.)*, juillet-août 1935.
88. *Histoire naturelle de la connaissance chez le Singe inférieur. II. Le synchrétisme*, « Actualités scientifiques », Paris, Hermann, 1936, 58 pages.
89. *Histoire naturelle de la connaissance chez le singe inférieur. III. L'Abstrait*, *ibid.*, 1936, 55 pages.
90. L'Instinct et l'Intelligence chez les Hyménoptères. XXVII. Les associations par contiguïté chez les Guêpes, *Bull. et Ann. Soc. entom. Belgique*, 1936, pp. 33-38.
91. L'Instinct et l'Intelligence chez les Hyménoptères. XXVIII. Que connaît la Guêpe de l'animal et du végétal ?, *ibid.*, 1936, pp. 39-44.
92. L'Instinct et l'Intelligence chez les Hyménoptères. XXIX. Le caractère analytique de la perception chez les Guêpes. *Bull. Soc. roy. Sc. Liège*, 1936, pp. 33-36.

93. Qu'est-ce que l'instinct ? *Acta Biotheoretica Leiden*, 1937, pp. 51-66.
94. Révision des valeurs en psychologie, *Scientia*, octobre 1937, pp. 217-224.
95. La théorie de la forme. Perception des formes et passé psychologique du sujet (M. VERLAINE-GOS), *Bull. Soc. roy. des Sc. Liège*, nos 8, 9, 10, 1937, pp. 287-291.
96. Le Macaque sait-il compter ? Notion du nombre ou rythme de préhension, *Bull. Soc. roy. Sc. Liège*, n° 1, 1938, pp. 51-61.
97. La notion du nombre chez le Macaque. Acquisition par synthèse d'unités contiguës dans l'espace, *Bull. Soc. roy. Sc. Liège*, n° 2, 1938, pp. 135-148.
98. La notion du nombre chez le Macaque. Acquisition par synthèse d'unités contiguës dans le temps, *Bull. Soc. roy. Sc. Liège*, n° 3-4, 1938, pp. 310-321.
99. Les réactions sensitivo-motrices des animaux, *L'Encyclopédie française*, Paris, 1938, 11 pages.
100. Représentations concrètes et facultés de synthèse chez le Macaque, *Bull. Soc. roy. Sc. Liège*, 1938, pp. 579-589.
101. Les facultés de synthèse chez les animaux, *Scientia*, 1939.
102. Discrimination des formes géométriques et limites supérieures de la synthèse chez le Macaque, *Bull. Soc. roy. Sc. Liège*, 1939.
103. Les divers degrés de la sensibilité chez l'animal, *Mém. Soc. roy. Sc. Liège*, 1941, pp. 343-391 (posthume).
104. Le singe et l'enfant (VERLAINE, L. et M. COGNY-TELLIER), *Mém. Soc. roy. Sc. de Liège*, 1941, pp. 227-336 (posthume).
105. Histoire naturelle de la connaissance chez le Singe inférieur. IV. La notion du nombre, *Mém. Soc. roy. Sc. Liège*, 1941, 76 pages (posthume).

#### OUVRAGES DE LOUIS VERLAINE ET SES ÉLÈVES

106. DE KONINCK, H., Le problème des rapports entre les Insectes et les fleurs et les potentialités psychiques de l'Abeille, *Ann. Soc. roy. Zool. Belgique*, 1928, pp. 59-89.
107. TELLIER, M., Reconnaissance par le toucher d'objets connus par la vue chez le Macaque, *Bull. Soc. roy. Sc. Liège*, 1932, pp. 113-117.
108. —, Le sens du toucher et la généralisation, le relatif et l'absolu chez le Macaque, *ibid.*, 1932, pp. 196-206.
109. —, Le Macaque saisit-il le rapport logique ?, *ibid.*, 1932, pp. 227, 231.
110. —, Le choix d'après modèle, chez le Macaque, *ibid.*, 1933, pp. 41-45.
111. —, Le sens du toucher et la généralisation. La discrimination du poids des objets chez le Macaque, *ibid.*, 1933, pp. 138-139.
112. —, L'intelligence des Singes inférieurs. I. La vision des formes et la généralisation, *ibid.*, 1933, 76 pages.
113. —, L'intelligence des Singes inférieurs. II. Le relatif et l'absolu, *ibid.*, 1934, 64 pages.
114. GALLIS, P., Les animaux savent-ils compter ?, *Bull. Soc. roy. Sc. Liège*, 1932, pp. 82-84.

115. GILTAY, M., La notion du nombre chez les Oiseaux - note préliminaire, *Bull. Soc. roy. Sc. Liège*, 1933, pp. 142-146.
116. —, La notion du nombre chez les Oiseaux, *ibid.*, 1934, pp. 112-115.
117. —, Sur l'apparition et le développement de la notion du nombre chez l'enfant de deux à sept ans, *Journal de Psychologie*, 1936, pp. 675-695.
118. Gos, M., Les réflexes conditionnels chez l'embryon d'oiseau, *Bull. Soc. roy. Sc. Liège*, 1935, pp. 1-9.
119. —, La théorie de la forme. Le problème de la prégnance, *ibid.*, 1937, pp. 1-10.
120. —, La théorie de la forme. La perception des formes géométriques simples, *ibid.*, 1937, pp. 186-193.
121. —, L'abstraction chez le Macaque, *ibid.*, 1937, pp. 184-186.
122. WARLET, Henri A., Le relatif et l'absolu dans la perception des grandeurs chez le Cobaye, *ibid.*, 1936, pp. 101-105.

*Addendum aux travaux de Louis VERLAINE :*

123. L'analyse et la synthèse dans la perception des formes chez le Macaque, *Annales de la Société royale Zoologique de Belgique*, LXVI, 1935.

## **Le parallélisme « macrocosme-microcosme » dans les idées médicales de la Renaissance**

par

**H. BRABANT,**

Docteur en médecine,

Professeur de Stomatologie à l'Université de Bruxelles  
et Délégué de la Faculté de Médecine et de Pharmacie  
à l'Institut pour l'Etude de l'Humanisme et de la Renaissance  
de l'Université de Bruxelles

et

**S. ZYLBERSZAC,**

Docteur en médecine et Maître de Conférences à l'Université de Bruxelles

Dans un Colloque international organisé en 1963 par l'Institut pour l'Etude de la Renaissance et de l'Humanisme de l'Université de Bruxelles, colloque dont le thème était *Le Soleil à la Renaissance. Sciences et Mythes*, nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer la conception « macrocosme-microcosme » à propos de l'influence du soleil sans les théories thérapeutiques de la Renaissance (Brabant et Zylberszac). Nous nous proposons aujourd'hui d'approfondir les divers aspects médicaux de cette conception.

Qu'entend-on par « parallélisme macrocosme-microcosme » (de *μακρός*, grand, ou *μικρός*, petit, et de *κοσμός*, monde) ? Le parallélisme résulte de l'idée que « l'homme est le miroir fidèle et le résumé de la création, c'est-à-dire un univers en petit, et l'univers, un homme en grand. Les mêmes facultés et les mêmes principes qu'on aperçoit dans l'un, on les attribue à l'autre... » (Dechambre).

Cette conception, précisons-le immédiatement, ne date pas de la Renaissance mais lui est de beaucoup antérieure. Déjà au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., Pythagore de Samos soutenait que les mêmes lois régissent le *macrocosme* et le *microcosme*. Ultérieurement, divers philosophes, pythagoriciens ou aristotéliens, défendirent, soit en tout, soit en partie, des idées

analogues. Théophraste appelle l'homme « l'exemplaire de l'Univers » et Hippocrate écrivait déjà « La nature dans l'homme est constituée à l'image de la nature dans le monde où, de la grande origine, la vie s'achemine jusqu'à la dernière partie, puis revient en cercle de la dernière partie à la grande origine, car la nature : être ou n'être pas est un... En un mot, le feu (énergie cosmique) a tout arrangé dans le corps à l'imitation de ce qui se passe dans l'univers, s'il est permis de comparer les grandes choses aux petites et les petites aux grandes <sup>(1)</sup>. » Les disciples d'Hippocrate considèrent que l'homme est un microcosme dans le macrocosme. La substance fondamentale du corps humain est, selon eux, constituée par le feu (correspondant au soleil) et aussi par l'eau, l'air et la terre. La santé est le résultat de l'harmonie de ces quatre éléments.

Pour d'autres philosophes de l'antiquité, ce n'est pas le feu de l'univers qui est le principe de base de l'être humain mais bien l'eau ou l'air ou encore l'infini <sup>(2)</sup>. Polybe, dans son traité *Sur la Nature de l'Homme* met les sécrétions du corps humain en rapport avec les quatre éléments : le sang est humide et chaud, le mucus est humide et froid, la bile noire est froide et sèche, la bile jaune est chaude et sèche. Le rapport de ces sécrétions en qualité est l'*euocrasie* et procure la santé, l'altération de ce rapport est la *dyscrasie* et correspond à la maladie.

Chez les Romains, Pline appelle l'homme « l'abrégé du monde » et écrit : *Minor mundus dicitur homo; in ejus similitudine unumquodque animal. Et dicitur minor mundus microcosmus. Major mundus dicitur universum et macrocosmus* (Champier).

Nous ne croyons pas utile de multiplier les citations de ce genre ni d'approfondir les idées des auteurs que nous venons de citer. Notre propos n'est pas là. Mais ces quelques citations suffisent à montrer que la conception de l'homme-microcosme dans l'univers-macrocosme est très ancienne.

Comment va évoluer cette conception entre le début de notre ère et la fin du Moyen Age? Comme l'observe justement P. Winter : « Au Moyen Age, la science de guérir n'est pas

(1) Cité d'après WINTER.

(2) Le feu et l'eau sont les variantes principales d'une force unique qui individualise la figure des corps.

encore spécialisée comme elle le sera presque complètement après Descartes. *Sciences sacrées* et *Sciences profanes* ne sont pas séparées; les secondes dépendent des premières, mais elles se déforment et perdent de plus en plus leur signification primitive en passant par des esprits non préparés à les comprendre. »

La médecine médiévale, on le sait, fut trop dogmatique et « pécha par un respect trop grand des textes anciens que des traducteurs avaient souvent déformés... » Aussi, « la médecine médiévale fut, tout au moins à ses débuts, une sorte de charité aidée de recettes rudimentaires » et complétée sans discernement par d'innombrables recettes de bonne femme (Winter). Il ne faut donc pas s'étonner que l'astrologie, l'alchimie et la science des nombres deviennent florissantes <sup>(3)</sup>. Or dans ces « fausses sciences » nous retrouvons beaucoup d'éléments appartenant à la conception de l'homme-microcosme dans le macrocosme. Nous citerons, par exemple, les correspondances entre les astres, les nombres, les minéraux et les organes ou les maladies de l'être humain, idées que l'on retrouve exposées et discutées notamment chez un des plus fameux médecins du Moyen Age, Arnaud de Villeneuve, qui fut régent de l'Université de Montpellier de 1289 à 1299.

On sait aussi que, dans la cosmologie médiévale, il y a trois mondes : « le monde spirituel », divin qui renferme en lui *l'être* de toute manifestation; c'est le monde immuable des principes; il appartient à la métaphysique seule d'y pénétrer. Entre ce monde et le monde élémentaire, celui des phénomènes et des faits changeants, celui de la manifestation, la raison conçoit l'existence d'un monde céleste intermédiaire, celui des lois. Ainsi dans l'univers tout phénomène a sa loi et son principe. L'être humain, fait à l'image de Dieu, est un petit monde, un microcosme et en lui doivent se retrouver toutes les sphères, tous les mondes particuliers dont l'ensemble constitue le *macrocosme*, gloire manifestée du Créateur » (Winter).

Signalons encore, au Moyen Age, l'apparition de deux importants traités de philosophie qui constituent un commen-

(3) N'oublions pas cependant que ces « fausses sciences » deviendront un jour les premiers éléments des futures sciences exactes : astronomie, chimie, mathématiques.



taire de la Genèse; ils portent les titres de *Megacosme* et de *Microcosme* et ont pour auteur Bernard Sylvestris (4).

Toute la *physiologie* d'Arnaud de Villeneuve que nous citons plus haut dépend de sa physique. Pour lui, l'état de santé du corps humain, *microcosme*, est le résultat des modifications de quatre humeurs : le sang, le phlegme, la cholère, la mélancolie. La maladie apparaît comme le résultat de leurs excès ou de leur altération. Arnaud y ajoute un fluide vital (*spiritus*) qu'il ne définit pas et qui intervient dans l'équilibre ou le déséquilibre des quatre humeurs élémentaires; la disparition ou la diminution de ce fluide produit la syncope, la léthargie ou la paralysie.

Sans insister davantage, soulignons le grand rôle que jouent l'alchimie et l'astrologie dans l'œuvre d'Arnaud de Villeneuve et, d'une façon plus générale, dans toute la médecine médiévale. Dans la plupart des livres d'heures et dans presque tous les ouvrages de médecine, figure une reproduction de *l'homme astrologique* montrant les correspondances entre chaque organe du corps et un des signes du zodiaque (5). D'autre part, deux grandes influences astrales dominaient l'être humain : l'une était l'influence de l'astre sous laquelle on naît (cette influence est purement personnelle), l'autre est l'influence de l'astre qui préside à l'âge (elle est commune à tous les humains). Le soleil préside au cœur, au cerveau et à l'œil droit. Mercure préside à la langue, aux mains et aux jambes, Vénus à la bouche, aux reins et aux organes génitaux, Saturne préside au sang, etc.

Dans le courant du Moyen Age un autre élément va jouer un rôle dans la diffusion de certaines conceptions de *l'homme-univers*, c'est la Kabbale (6). Celle-ci s'est introduite

(4) Bernard Sylvestris serait, selon certains, Bernard de Chartres. Vers 1148, il était chancelier de l'église de Chartres et évêque de Quimper. « La doctrine de ce Bernard, écrit DECHAMBRE, est une théologie panthéiste empruntée aux écoles d'Alexandrie et qui consiste à admettre la communauté de substance entre la créature et le créateur. »

(5) Par exemple, la tête correspond au Bélier, les bras aux Gémeaux, le sexe au Scorpion, etc.

(6) « Kabbale » vient d'un mot qui signifie « tradition » en chaldéen. C'est la doctrine secrète des juifs que quelques-uns font remonter à la captivité de Babylone mais qui paraît plutôt née après J.-C. Elle renferme une explication mystique de l'Écriture sainte; la doctrine de l'émancipation divine, de la transmigration des âmes, de l'influence des anges

dans les milieux chrétiens vers le xv<sup>e</sup> siècle selon certains, au xiv<sup>e</sup> siècle selon d'autres. Son influence commença à décliner dès le xvi<sup>e</sup> siècle, la magie en elle l'emportant de plus en plus sur la philosophie.

Etudiant le sens profond de la Kabbale, Serouya écrit : « Son corps (de l'homme), emblème de la matière, n'est que le vêtement, image saisissante; sa valeur réelle, intrinsèque, réside dans l'âme, dans cette forme de la spiritualité pure de caractère divin et, partant, de tout. En un mot, ce microcosme est, aux yeux des kabbalistes, comme un résumé tangible de l'univers et le couronnement de tous les êtres; sans lui, l'univers eût été incomplet. »

Quoique l'on compte, à cette époque, quelques médecins juifs de valeur, comme Assaph, par exemple, il ne semble pas que la diffusion des idées de la Kabbale, s'il est incontestable qu'elle exerça une très grande influence sur la médecine chez les juifs d'abord puis au début de la Renaissance en Europe, fit faire de solides progrès à l'art de guérir.

Il ne nous est pas possible ici d'étudier les idées de tous les grands cabalistes de la Renaissance, même sous l'aspect particulier qui nous intéresse. Nous n'en mentionnerons que quelques-uns et, pour commencer, une des figures les plus curieuses de cette époque, celle de Henri-Corneille Agrippa de Nettesheim (1486-1534 ou 1535). Après avoir guerroyé, il étudia le droit, la philosophie, les langues étrangères, la médecine et fut initié à l'alchimie par le bénédictin Jean Trithème. Il fut successivement professeur d'hébreu, médecin, historiographe et parfois astrologue. Dans les idées de cet homme complexe, soulignons les suivantes qui nous intéressent particulière-

et des démons sur le monde; elle enseigne aussi l'art de soumettre les puissances surnaturelles à la volonté de l'homme, en prononçant certains mots dits « cabalistiques ». La Kabbale est surtout exposée dans le *Yetzira* du rabbin Akika (mort vers 138) et dans le *Zohar* attribué à son disciple Ben Jockaï (ou Yokaï). Pour d'autres, la Kabbale est née « du travail religieux et moral qui s'accomplit parmi les juifs dans les deux siècles qui précédèrent l'avènement du christianisme ». La théologie en est panthéiste.

Cette doctrine secrète de la Kabbale se disait contenue dans la Bible et se découvrait en prêtant non à chaque mot mais à chaque signe alphabétique qui représente à la fois une lettre et un nombre un sens ésotérique et divin.

La Kabbale a compté parmi ses adeptes Philon, Avicenne, Raymond Lulle, Pic de la Mirandole, Paracelse, Roechlin, etc.

ment. Agrippa affirme que, dans le monde archétype, l'échelle des nombres est l'essence divine de même que, dans le monde intellectuel, cette échelle est l'intelligence suprême. Dans le monde céleste, c'est le soleil; dans le monde des éléments, c'est la pierre philosophale. Dans l'homme qui représente un petit monde ou un microcosme, le centre est le cœur. Dans le monde infernal, c'est Lucifer.

Agrippa attache aussi beaucoup d'importance à un « fluide magnétique » sans lequel l'esprit ne peut rencontrer la matière. De plus, affirme ce médecin-philosophe, tous les corps de l'univers sont liés par une sympathie ou une antipathie naturelle. « S'il existe, par exemple, un accord entre le tournesol et le soleil, il y a une hostilité entre le lion et le coq ou entre la souris et l'éléphant. C'est au médecin-mage de le découvrir. »

Une autre physionomie tout aussi curieuse de la Renaissance est celle de Philippe-Auréole-Théophraste Bombast, de Hohenheim, dit Paracelse (1490-1541). Fils de médecin, adepte des sciences occultes, reçu docteur à Ferrare après avoir fréquenté de nombreuses universités, grand pourfendeur de Galien et d'Avicenne, il eut une vie agitée. L'une des idées fondamentales défendues par Paracelse est que d'étroites analogies et de nombreuses influences réciproques relient l'Univers à l'Homme. L'Univers ou macrocosme est comparable à un Homme immense dans lequel s'insère l'être humain ou microcosme. L'Homme est formé de quatre éléments : le feu qui est l'âme, la terre qui est la partie sèche ou corps, l'eau qui est la partie liquide et l'air qui correspond au vide. La force vitale vient des astres et *l'archée*, principe immatériel de vie (différent de l'âme et base de toutes les manifestations vitales), siège dans l'estomac. Cette archée préside à notre vie végétative, à nos défenses tissulaires, à nos réflexes protecteurs, etc. Pour Paracelse, « tout minéral, tout végétal, tout animal, toute partie différenciée d'un corps organisé porte la *signature* d'une correspondance, une sorte d'indication plus ou moins apparente, et deux êtres ou objets de même signature sont en mesure d'influer spécialement l'un sur l'autre. C'est le jeu des harmonies qui domine et conditionne les événements, notamment l'état de santé ou de maladie; c'est la connaissance des signatures qui peut indiquer la précaution d'hygiène ou le remède » (Beliard).

Jérôme Cardan (1501-1576), originaire de Pavie, fut médecin, mathématicien et philosophe; sa personnalité rappelle celle de Paracelse par plusieurs points. Lui aussi mêle l'occultisme et l'art de guérir, imagine un « système de vie universelle », admet, par exemple, que les métaux grandissent, que les plantes ont des sensations et des passions, que le soleil est en harmonie avec le cœur et l'air, tandis que la lune l'est avec les humeurs et l'eau.

Mais c'est chez Robert Fludd (1574-1637), médecin, cabaliste et astrologue, que nous trouvons l'exposé le plus complet de la conception « macrocosme-microcosme ».

L'homme, considéré comme le microcosme ou petit monde, est doué d'une vertu magnétique que Fludd nomme *magnetica virtus microcosmica*; cette vertu magnétique est soumise aux mêmes lois que celle du macrocosme. Au point de vue des idées médicales qui nous occupent particulièrement ici, Fludd tire de sa conception, des conclusions dont le moins que l'on puisse en dire est qu'elles sont curieuses pour ne pas dire extravagantes. Que l'on nous permette d'en citer quelques-unes en laissant de côté celles que le bon goût ou la décence nous conseillent de passer sous silence. Selon Fludd, l'homme a ses pôles comme la terre et aussi ses vents contraires ou favorables. Pour que la vertu magnétique dont il est doué puisse produire ses effets, l'homme doit avoir la face tournée à l'orient et le dos à l'occident tandis que les bras sont tendus, l'un vers le sud, l'autre vers le nord. Dans cette position, les deux pôles principaux de l'homme (le pôle austral et le pôle septentrional) sont libres et peuvent recevoir ou irradier leurs influences.

D'autre part, le microcosme constitué par l'homme se divise en deux parties égales selon une ligne formant son « équateur ». Le foie, et particulièrement la vésicule biliaire, est le point central des rayons du pôle sud humain tandis que la rate est le point central de ceux du pôle nord. L'effet du pôle nord ou de la rate est d'attirer les sucs mélancoliques, grossiers et terrestres et de produire ainsi des humeurs noires qui resserrent le cœur, provoquant des angoisses, de la mélancolie, de la dépression et même parfois la mort. Au contraire, l'effet du pôle austral, c'est-à-dire de la vésicule biliaire, est d'attirer les esprits, de produire la gaieté, la chaleur, la viva-

cité et la vie! Nous voilà bien éloignés, dira-t-on, de la conception populaire qui se traduit par les expressions « se faire de la bile » ou « se dilater la rate ».

Rappelons encore que, selon Fludd, pour tout objet ou corps existant en ce monde (de même que pour l'homme), il existe un astre particulier ou une étoile. Pour l'aimant, par exemple, c'est l'étoile polaire.

Après Fludd et pour ne pas trop alourdir cet exposé, nous ne citerons plus qu'un auteur, c'est André Dulaurens, reçu docteur à l'Université de Montpellier en 1583. Il fut professeur dans cette ville jusqu'en 1598 avant de devenir médecin ordinaire de Henri IV. Dulaurens mourut en 1609. Dans son *Histoire anatomique*, il écrit ce qui suit : « Le corps de l'homme embrasse et contient en lui toutes les choses qui sont comprises sous la loi et l'empire de la nature; car en icelluy on peut voir représentée comme dans un miroir ou comme dans un tableau raccourcy la vive image de ce Tout que nous voyons de nos yeux. Le corps de l'Homme renferme tout ce que le monde contient en sa vaste et démesurée grandeur. » Et, plus loin, Dulaurens précise que la tête de l'homme « qui est comme la citadelle de l'entendement humain, le siège de la raison, le domicile de la sagesse, de la mémoire, du jugement, l'arsenal des pensées, ne représente-t-il pas bravement la haute et angélique partie du monde? Vous aurez la moyenne partie fort exactement exprimée dans la poitrine et le ventre moyen... » Cette partie, selon Dulaurens, contient en son centre le cœur de l'homme qui correspond au soleil dans l'univers. Quant à la partie sublunaire de celui-ci, elle est représentée par le bas ventre.

Pour ce qui est des autres astres et étoiles du macrocosme, on les retrouve dans le microcosme. « La moelle coulante du cerveau représente la force humide de la lune. Les parties génitales du corps humain servent à la puissance de Vénus; les instruments de la faconde et de la grâce conviennent à Mercure le variable et ingénieux. Nous avons déjà déclaré l'admirable rapport du cœur et du soleil. Le foie humain, qui est la fontaine et la source d'une gracieuse vapeur, est fort bien comparé à Jupiter bénin et bienfaisant. La vessie du fiel conçoit dans soy le feu et la fureur de Mars », etc. Arrêtons là notre citation. Elle suffit à faire comprendre que de toutes ces analogies, Dulaurens

tire la conclusion que : « L'homme donc est un *petit monde*, un grand miracle, et sa structure est plus admirable que le bâtiment de ce grand univers car, dans un grand tableau, il est plus aisé d'y peindre beaucoup de choses que de les comprendre toutes dans un petit raccourcy. »

Mais Dulaurens n'est pas le seul à avoir considéré du point de vue anatomique le corps humain selon la conception macrocosme-microcosme. Au contraire, un grand nombre d'auteurs du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle consacrent dans leurs ouvrages d'anatomie, un chapitre spécial à l'étude comparée du microcosme et du macrocosme. Citons par exemple *Le microcosme ou description anatomique du corps humain en abrégé*, par Jean Van Horne; *L'Abrégé de l'Economie du grand et du petit monde*, d'Adrian Golles; le *Pinax microcosmographicus*, d'Etienne-Michel Spacher, etc.

Pour terminer, voyons quelles furent les conséquences des conceptions qui viennent d'être exposées, sur le traitement des maladies, l'hygiène et la médecine préventive. Il faut signaler d'abord la vogue considérable des almanachs astrologiques dans lesquels, tout en rappelant les rapports des astres et des signes du zodiaque avec les organes du corps humain, on indique les jours propices à la saignée (7), à la purgation, au rasage de la barbe et même... à la conception des enfants (8). Sans doute, certains hommes de bon sens tentent-ils de réagir contre de telles sottises. Ne voit-on pas Rabelais lui-même

(7) Symphorien Champier, dans le *Guidon en françois*, écrit : « On ne doit point faire incision, ne toucher de ferrement, le membre gouverné d'aucun signe le jour que la lune y est, pour crainte de trop grande effusion de sang qui en pourrait ensuyvre, ni aussi pareillement quand le soleil y est, pour le danger et péril qui en pourrait advenir. »

(8) En 1655 parut à Anvers un ouvrage en vers latins de Claude Quillet, médecin, abbé et libertin, né, dit-on, à Chinon en 1602. Cet ouvrage intitulé *La Callipédie*, c'est-à-dire l'art d'avoir de beaux enfants, eut un succès prodigieux. Une traduction en prose en fut publiée par Eglé en 1746 et une traduction *libre* en vers, d'un auteur anonyme à Amsterdam en 1774. On y trouve la recette suivante pour avoir de beaux enfants :

*Voyez si c'est Saturne, ou Jupiter, ou Mars,  
Et fuyez s'il se peut, leurs dangereux regards.  
Recherchez quel feu lance Apollon sur Mercure,  
Sur la belle Vénus ou bien sur sa ceinture.  
Que ce soin cependant ne vous détourne pas  
D'un devoir qui pour vous doit avoir des appas...*

prendre parti contre elles <sup>(9)</sup>. Mais le succès de leurs attaques reste aussi fragmentaire que celui des hommes de science et de raison qui tentent aujourd'hui de réagir contre la vogue étonnante et généralement imméritée des guérisseurs.

La Renaissance aussi a vu, en conséquence des conceptions astrologiques et du parallélisme macrocosme-microcosme se développer une catégorie sociale (qui a toujours existé, d'ailleurs), celle des mages, devins, astrologues, etc., bref de ceux qui vivent de l'exploitation de la crédulité publique, — et c'est la deuxième conséquence de la vogue de ces curieuses théories, conséquence qui se prolonge jusqu'à nous sous la forme de l'astrologie dont à peu près toute notre presse donne les prédictions ou sous forme du « fluide magnétique guérisseur » dont Mesmer ou le « Zouave Jacob » furent les dispensateurs avant de sombrer dans le ridicule, fluide dont aussi les bijoux magnétiques proposés en dernière page de certains journaux en vue d'assurer à leur possesseur bonheur et succès, sont une dérisoire résurgence.

Enfin, à la Renaissance, le parallélisme « macrocosme-microcosme » eut sur la création et la diffusion de certains médicaments une influence décisive. Si c'est naturellement à l'astrologie que l'on demanda l'explication de la terrible épidémie de syphilis qui ravagea l'Europe à la Renaissance et devant laquelle les hommes se sentaient complètement désarmés, c'est aussi l'astrologie qui va en fournir la thérapeutique. Le mercure est un métal féminin; la maladie vient de la femme; le mercure doit contenir le remède à la maladie. Ce métal qui d'ailleurs se révèle efficace dans la syphilis, va connaître une vogue extraordinaire qui s'étendra jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle. Il restera longtemps, avec le bois de gaïac, la principale thérapeutique de la redoutable maladie, au prix, certes, de terribles stomatites qui emportaient souvent les dents et parfois de grands morceaux des maxillaires quand elles ne provoquaient pas à la longue le décès du malade. Mais celui-ci mourait guéri et c'était là l'essentiel!

Dans un autre ordre d'idées, nous voyons Paracelse recommander l'emploi du citron comme cardiotonique, car il a la

(9) Voir notre étude sur *Le Soleil dans la Médecine de la Renaissance*.

forme du cœur et la couleur dorée du soleil. Le cœur, ne l'oublions pas, est le soleil de l'homme et le soleil, le cœur du monde. Le métal solaire par excellence, c'est l'or; il fait revenir les dents perdues et fait repousser les cheveux sur le crâne des vieillards, rajeunit les femmes et donne de la force (notons que l'on retrouve cette idée jusque chez le père de l'homéopathie : Hahnemann conseille l'or pulvérisé et finement mélangé au sucre de lait pour lutter contre la mélancolie et la dépression).

D'autre part, certaines maladies étant des châtements provenant des astres ou des divinités, il ne convient pas de les soigner, car un tel acte s'opposerait à l'équilibre de la Nature ou de l'Univers. Aussi, voyons-nous, par exemple, au xvii<sup>e</sup> siècle, les religieuses de Vilvorde en Belgique payer une redevance à la ville pour être dispensées de soigner les malades atteints de syphilis et de cancer (Behaegel).

Nous pourrions multiplier les exemples, mais nous le croyons inutile. Concluons donc. Les grands médecins de la Renaissance étaient très souvent, sinon toujours, des philosophes, des « docteurs » avant d'être des médecins et des techniciens de l'art de guérir. Soit dit en passant, il en va tout autrement aujourd'hui où la tendance s'accroît (peut-être trop et trop vite) à former surtout des « techniciens » et pas assez de « docteurs ».

A la Renaissance, peu de médecins sont restés tout à fait à l'écart des idées astrologiques et alchimiques ainsi que de la conception d'un « homme-microcosme dans le macrocosme ». Aussi, pendant longtemps, une « atmosphère trouble et pleine de mystère » flottera autour d'eux (Beliard). Plusieurs vivront sous la menace latente de la redoutable accusation de magie et leurs ouvrages refléteront un double aspect d'intelligence et de raison d'une part, de cosmogonie fumeuse et d'empirisme absurde d'autre part. Ces médecins connaîtront l'éloge enthousiaste et l'injure violente (comme l'agressif Paracelse ou le bienfaisant Jean Wies, sur qui s'acharna le démonologue Jean Bodin).

En deux mots, la médecine de la Renaissance est à l'image de cette époque extraordinaire où se mêle le meilleur et le pire. Mais les grands et incontestables progrès que cette médecine fit faire à l'art de guérir font nettement pencher la balance en sa faveur. Comme on comprend cependant qu'Erasmus, qui avait



de nombreux amis médecins, préférerait, quand il était malade, se soigner avec son remède habituel : du hachis de poulet et du vin de Bourgogne.

### Bibliographie

- AGRIPPA, C., *Opera omnia*, Lyon, 1600, in-8°.
- BEHAEGEL, T., *Les conceptions de Van Helmont sur la syphilis (Pro Medico, 11, 154, 1934)*.
- BELLIARD, O., *La Renaissance*. In : *Histoire générale de la Médecine, de la Pharmacie, de l'Art dentaire et de l'Art vétérinaire*. Ouvrage publié sous la direction du professeur Laignel-Lavastine, 3 vol., Paris, A. Michel, 1938.
- BRABANT, H. et ZYLBERSZAC, S., *Le soleil dans la médecine de la Renaissance*. Volume des communications faites à Bruxelles du 6 au 11 avril 1963 au 2<sup>e</sup> Colloque international organisé par l'Institut pour l'Etude de la Renaissance et de l'Humanisme de l'Université de Bruxelles, sur le thème *Le Soleil à la Renaissance. Sciences et Mythes*.
- CHAMPIER, S., *Vocabulorum philosophicorum Epitoma* (gothique). Cité d'après A. DECHAMBRE et d'après N..., *Les signes de Zodiaque et la saignée*.
- DECHAMBRE, A., *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*, t. VII, Paris, P. Asselin et G. Masson, 1873.
- DULAURENS, A., *L'histoire anatomique en laquelle toutes les parties du corps humain sont amplement déclarées...* De la traduction de François Size, Lyon, 1621, in-8° (p. 5 et suivantes).
- FOUCHER DE CAREIL, *Leibniz, la philosophie juive et la Kabbale, avec les manuscrits inédits de Leibniz*, Paris, 1861.
- GOLLES, A., *Abrégé de l'économie du grand et du petit monde*, Rouen, 1670, in-12.
- GRÉGOIRE, L., *Dictionnaire encyclopédique d'Histoire, de Biographie, de Mythologie et de Géographie*. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée, Paris, Garnier frères, 1873.
- MASSON, L., *Erasme et les médecins (Pro Medico, 14, 3, 1937)*.
- N..., *Les signes du Zodiaque et la saignée (Pro Medico, 2, 30, 1925)*.
- PLÉVEN, D<sup>r</sup>, *Claude Quillet, médecin, abbé et libertin (Pro Medico, 14, 122, 1937)*.
- SEROUYA, H., *La Kabbale*, Paris, Grasset, 1957.
- SPACHER, E. M., *Pinax microcosmographicus*. 1634, in-folio.
- VAN HORN, J., *Le microcosme ou description anatomique du corps humain en abrégé*, Paris, 1675, in-12.
- WINTER, P., *Le Moyen Age*. In : *Histoire générale de la Médecine et de la Pharmacie, de l'Art dentaire et de l'Art vétérinaire*. Ouvrage publié sous la direction du professeur Laignel-Lavastine, 3 vol., Paris, A. Michel, 1938.

## Jeunes Anglais « en colère »

par **Albert BAIWIR**,  
Professeur à l'Université de Bruxelles

« *Angry Young Men!* » Jeunes gens en colère! La belle appellation que voilà, dramatique et publicitaire à souhait, sentant à plein nez son *Teddy Boy*, et propre à accrocher l'intérêt du grand public! Cette étiquette encombrante, que l'on a attachée, comme une casserole à la queue d'un chien, à la nouvelle vague de romanciers anglais dont l'étude fait l'objet de cet article, est cependant assez trompeuse, car ceux qui en ont été affublés ne sont pas simplement, il s'en faut de beaucoup, des nihilistes, des iconoclastes, des rebelles sans cause, des blousons noirs de la littérature. Si ce nom a peut-être été inspiré par le titre de l'œuvre autobiographique *Angry Young Man* (1951), dans laquelle Leslie Allan Paul relate son passage du marxisme militant à la foi — un thème, soit dit en passant, fort étranger aux préoccupations des jeunes écrivains qui nous intéressent —, il ne fut pas employé pour les désigner avant le 8 mai 1956, date de la première représentation de la pièce explosive de John Osborne : *Look Back in Anger*. En vérité, tout dans cette œuvre respire la colère : le titre, le sujet, le ton, le langage, le protagoniste et, bien entendu, l'auteur. John Osborne ayant rapidement fait figure de chef de file de la nouvelle tendance, faut-il s'étonner si l'épithète « *angry* » fut décernée, sans beaucoup de discrimination, à tous ceux qui semblaient la représenter? En 1957, confirmant le public dans son jugement, un groupe de jeunes écrivains publiait d'ailleurs, sous le titre *Declaration*, une collection d'essais dont le caractère incendiaire ne prêtait pas à la moindre équivoque. Enfin, un an plus tard, Kenneth Allsop intitulait *The Angry Decade* son admirable synthèse des prémices du mouvement.

Dans cet ouvrage important, remarquable tant par la richesse d'une documentation recueillie de première main que par le sens critique dont l'auteur y fait preuve, Kenneth Allsop laissait cependant déjà entendre que le terme « angry » était quelque peu sujet à caution. Nous pourrions aujourd'hui en dire autant du terme « decade », car, si la flambée de colère fut violente, elle fut, dans l'ensemble, relativement brève, plus brève sans doute que son premier historien n'aurait pu le prévoir. Quoi qu'il en soit, il est clair qu'au départ tout au moins, nos jeunes romanciers présentent un trait commun : animés par un sentiment qui oscille, suivant les cas, entre le mécontentement et la colère, ils ont tous pris, vis-à-vis de la société, une position absolument non-conformiste. Quelles sont les causes et les manifestations de cette attitude ? Contre qui, contre quoi sont-ils « en colère » ? Cet état d'esprit est-il caractéristique de notre époque, ou n'est-il dû qu'à l'éternelle impatience de la jeunesse ? Autant de questions auxquelles il est difficile de répondre avec certitude, autant de points sur lesquels ceux que, provisoirement et sous bénéfice d'inventaire, nous continuerons à appeler les « Angry Young Men », ne se sont guère expliqués, alors que les générations de jeunes rebelles qui les ont précédés au cours de ce siècle étaient parfaitement conscientes de la nature de leurs griefs et les exprimaient clairement. Entre 1920 et 1930, la révolte est de toute évidence morale ; elle procède de la profonde désillusion qui suivit la première guerre mondiale ; les jeunes soldats échappés à l'enfer des Flandres considèrent qu'on leur a fait le « coup » de l'héroïsme, et qu'on les a sacrifiés sur l'autel d'un idéal douteux ; leur amertume, leur rancœur s'exprime sans réticences dans les romans et les poèmes de guerre de R. Graves, Montague, Aldington, Sassoon, Blunden. Entre 1930 et 1940, la révolte est manifestement politique et sociale ; la faillite de la Société des Nations, la crise économique de 1931, la montée en flèche du fascisme et du nazisme, la guerre d'Espagne provoquent la naissance d'un mouvement d'extrême gauche dont W. II. Auden, Stephen Spender, Rex Warner, Louis MacNeice et C. Day Lewis sont les plus éminents représentants. La guerre absorbe momentanément toutes les énergies de la nation, mais, après 1950, lorsque la vie « normale » a repris ses droits, une nouvelle révolte de jeunes éclate. Sans

doute, au moment où, détruisant l'euphorie de la paix retrouvée et l'espoir d'une nouvelle fraternité humaine, la tension entre l'Est et l'Ouest fait planer sur l'humanité la menace d'une guerre atomique, les hommes ont-ils de graves raisons d'être mécontents, mais ce ne sont pas des problèmes de cette envergure qui provoquent la révolte des jeunes écrivains; très curieusement, leur colère ne semble même pas se cristalliser sur un objet précis. Cependant, le recul du temps a éclairci certains problèmes, et le mouvement qui nous occupe paraît aujourd'hui moins mystérieux qu'à ses débuts. Pour en déterminer les causes, les lignes de force, la portée et l'évolution, nous nous proposons d'évoquer brièvement la carrière et la production de ses protagonistes. En raison du caractère de cette étude, il va de soi que seul le contenu idéologique des œuvres sera pris en considération.

Bien que nous désirions limiter nos recherches au nouveau roman anglais, force nous est d'accorder une attention toute particulière au dramaturge John Osborne, pour la simple raison qu'il est, à bon droit, considéré comme la figure de proue de la nouvelle vague, comme le plus représentatif des jeunes gens en colère. John Osborne est né en 1929 dans un des quartiers les plus pauvres de Londres. Il a connu une jeunesse difficile. Cependant, il y avait, malgré la misère, de bons moments, ceux où toute la famille se retrouvait en des réunions tumultueuses; on se saoulait, on se chamaillait, on se battait parfois, et, chose à retenir, on s'invectivait, mais, s'il faut en croire Osborne, la vie avait tout de même un sens : on ne se laissait pas abattre, on réagissait. Après avoir fréquenté les écoles les plus pauvres de Londres, John eut la chance d'être envoyé à Belmont College; à l'âge de seize ans, il s'en faisait expulser pour avoir giflé le directeur. Ensuite, ce fut le journalisme, puis le théâtre. Osborne fut acteur, sans grand éclat, puis auteur dramatique, sans grand succès : ses quatre premières pièces furent autant d'échecs, mais la cinquième, *Look Back in Anger*, le hissa, du jour au lendemain, au premier plan de l'actualité littéraire.

La version française de cette œuvre a été intitulée, très ironiquement, *La Paix du Dimanche*. Lorsque le rideau se lève, on ne découvre du héros Jimmy Porter et de son ami Cliff, que deux paires de jambes, le reste de leur corps étant

caché par des journaux du dimanche largement déployés. Après un long silence, celui qui dissimule Jimmy va rejoindre le tas des revues et des magazines amoncelés à ses pieds. Dès ce moment, les invectives vont pleuvoir. Contre qui? Contre quoi? Contre tout. Il apparaît bientôt que l'ennui et le vide de ce dimanche typiquement britannique symbolisent l'ennui et le vide de la société en général. Tout y passe. Dans ses tirades passionnées, Jimmy vitupère la presse, l'Eglise (le bruit des cloches le rend fou), la politique, la patrie, la complaisance stupide des gens bien élevés attardés dans un attachement romantique aux valeurs edwardiennes, aux tea-parties et aux jeux de croquet. Bien entendu, l'américanisme envahissant ne trouve pas davantage grâce à ses yeux. Par ailleurs, plus de nobles causes capables de susciter l'idéalisme. Le prochain grand casse-pipes sera sans objet et sans gloire : autant se jeter sous un autobus. Plus d'idées, plus de convictions, plus d'enthousiasme; la vie n'est plus qu'un dimanche ininterrompu, terne, amorphe. Notre âge est l'âge des pusillanimes. Aux yeux de Jimmy, son infortunée épouse Alison, fille d'un colonel typiquement edwardien, est l'incarnation de cette pusillanimité. La douce Alison ne réagit pas au flot d'insultes dont Jimmy l'abreuve; la colère de l'irascible personnage est décuplée par cette absence de réaction, car il prétend l'éveiller à ce qu'il appelle la vie. Il y réussira en faisant d'elle une créature pantelante, se roulant à ses pieds, clamant sa souffrance, son indignité, son abjection. La pièce étant complètement axée sur le caractère et la situation de Jimmy, il faudrait, pour pouvoir l'interpréter correctement, connaître la nature exacte de ses griefs. Le moins qu'on puisse dire est que John Osborne ne fait pas grand effort pour éclairer le spectateur à ce sujet. Sans doute Jimmy n'a-t-il pas eu la vie facile. Il a connu toutes les difficultés qui assaillent les classes inférieures, dont il est issu. A l'âge de dix ans, il voit mourir son père, un idéaliste de gauche, d'une blessure reçue en combattant contre Franco. Il n'a pas de sympathie pour sa mère, qui appartient à une classe sociale plus élevée, et dont il critique le snobisme. Cependant Jimmy a eu la chance de fréquenter une « red brick university », c'est-à-dire une université provinciale; maintes carrières s'ouvraient devant lui, mais il a préféré s'occuper de jazz, de journalisme, de publicité; il a vendu des aspirateurs,

et maintenant il tient une échoppe de bonbons sur la place du marché. C'est de toute évidence un raté, mais son échec, il l'a voulu. Pourquoi? Sans doute parce qu'il considère comme vides de sens le monde de la culture et les règles de la vie civilisée, mais surtout, semble-t-il, parce qu'il porte en lui — comme Osborne lui-même — la révolte et la violence. Jimmy est incontestablement un névrosé et un sadique, mais, assez curieusement, c'est peut-être cela qui a porté un public composé surtout de jeunes à faire de lui une sorte de symbole et de porte-drapeau. Loin d'être rebutés par le caractère purement irrationnel et émotif de son attitude, ces jeunes y ont au contraire trouvé un reflet saisissant de leur propre désarroi, et d'un mécontentement dont les causes, quoique réelles et profondes, leur échappent. Envoûtés par l'éloquence brûlante de l'auteur, ils n'ont pas remarqué qu'il n'avait rien de positif à proposer, et que, par surcroît, son attitude était à la fois illogique et ambivalente, car d'une part les valeurs sur lesquelles il s'acharnait appartenaient pour la plupart au passé, et son combat était souvent un combat contre des ombres; d'autre part, s'il les exécrait, il semblait en même temps les regretter; il est en effet pour le moins bizarre que le seul rôle sympathique soit celui du père d'Alison, ce vieux colonel qui représente tout ce que Jimmy déteste dans le passé. Les deux personnages ne sont jamais mis en présence, et pour cause : leur confrontation aurait certainement détruit le prestige dont Osborne voulait parer Jimmy Porter.

L'attaque reprend avec violence dans *The Entertainer* (1957), pièce où le réalisme et le symbolisme se côtoient de façon parfois malencontreuse, mais dont le triomphe fut assuré par le jeu inoubliable de Laurence Olivier. Sur le plan réaliste, Osborne y évoque la vie d'un médiocre artiste de music-hall. Archie Rice est un raté, qui n'a rien gardé de l'éducation reçue dans une des grandes public schools. C'est un pitre grimaçant, stupide, vulgaire, ridicule. Et cependant son père, qui fut en son temps une des gloires du music-hall edwardien, est un parfait gentleman, ce qui montre de nouveau la présence, dans l'esprit du dramaturge, d'une certaine nostalgie du passé et de la tradition qu'il ne cesse de combattre. De toute évidence, l'intérêt de la pièce dépasse le cas du petit cabotin besogneux. Entre un passé prestigieux qui se meurt et un avenir lourde-

ment hypothéqué, Archie symbolise en effet un présent sordide, apathique, décadent, sans grandeur. Sous le masque du comédien figé dans un sourire de commande, c'est le vide, l'insensibilité. Peu importe après tout, car ceux qui l'écoutent ne valent pas mieux que lui, c'est un mort qui s'adresse à des morts. Et derrière les platitudes d'un optimisme feint, derrière les gaudrioles et les grimaces, se devinent sans cesse l'angoisse, le défaitisme, défaitisme d'autant plus poignant qu'il est celui de toute la nation pendant les jours amers de Suez. Le mépris, le désarroi, l'ironie sinistre de Osborne se déchaînent lorsque Archie Rice chante : « Si nous nous serrons autour de ce cher vieux pays, nous gagnerons la bataille », devant une gigantesque et affreuse image représentant la glorieuse Britannia sous les traits répugnants d'une grosse souillon ne portant pour tout vêtement que son casque. « Eh bien, ma vieille ? Madame au casque ? », s'exclame Archie. « Je crois qu'on se laisse un peu aller, pas vrai ? Faudrait lui donner du bœuf, du roastbeef de la vieille Angleterre. » D'un bout à l'autre, la pièce n'est qu'un cri de dégoût et de colère. Mais, dans tout cela, rien de positif, rien de constructif : c'est l'attitude d'un sadique doublé d'un masochiste, qui flagelle et se flagelle à plaisir. Et ceci ne laisse pas de surprendre de la part d'un écrivain qui se dit socialiste. Il est vrai que Osborne a une méthode d'éducation assez originale, et, il faut bien le reconnaître, assez simpliste, dont il s'explique dans *They Call It Cricket*, sa contribution à la *Declaration* de 1957 : « Je veux les aider à sentir, ils penseront après... » Dans le même essai, il s'en prend violemment à la Couronne, « dent en or dans une bouche délabrée », symbole vide de sens. Malheureusement, lorsqu'on lui demande ce qu'il voudrait y substituer, il n'a rien à proposer. « Si nous créons le vide, déclare-t-il dans une interview, il se trouvera bien quelque chose pour la remplacer. »

Deux ans après *The Entertainer*, avec *The World of Paul Slickey* (« a comedy of manners with music »), Osborne reprend son feu roulant d'attaques imprécises contre tout ce qui l'agace. Au point de vue du fond, une seule nouveauté : après l'analyse furieuse de l'échec, c'est maintenant l'analyse furieuse du succès. Il faut cependant retenir que le protagoniste, jeune homme sans scrupules qui tient la chronique scandaleuse d'un journal mondain, fait jusqu'à un certain point figure de victime, car

il est lié au système qui le fait vivre. Une fois de plus, c'est donc la société qu'il faut incriminer. La pièce fut un fiasco retentissant, dû partiellement au fait que l'invective chère à l'écrivain pouvait difficilement s'intégrer dans le cadre d'une comédie musicale, mais sans doute aussi parce que le public commençait à se lasser des irascibles héros de John Osborne. Peut-être notre jeune homme en colère ne fut-il pas insensible à ce changement de climat, peut-être ne voulut-il pas compromettre une popularité qui, en 1957 seulement, lui avait rapporté 20 000 livres. Toujours est-il que, à partir de ce moment, sa verve incendiaire semble s'essouffler. Séduit par le succès commercial des pièces historiques d'Anouilh (*Becket*) et de Robert Bolt (*A Man for All Seasons*), il se tourne vers le passé. En 1961, il écrit pour la TV *A Subject of Scandal and Concern*, pièce médiocre où il expose, sur un ton beaucoup plus modéré, le cas d'un militant socialiste condamné en 1842 pour athéisme. La même année, s'inspirant du *Galilée* de Brecht, il donne son *Luther*, étude solide mais sans grand relief, où l'on retrouve tout de même un écho lointain de ses anciennes amours. Si l'on veut, Luther est, à sa façon, un « angry young man »; c'est un révolté au langage brûlant; c'est aussi un désespéré et un anxieux cherchant à échapper à son désespoir et à son anxiété, mais cet aspect purement psychologique du drame est étouffé par les vastes problèmes religieux et politiques qui le dominent.

En 1962, timide rentrée du jeune homme en colère dans *The Blood of the Bambergs*, pièce en un acte où il attaque non plus la royauté, mais le culte sentimental dont la presse et les politiciens l'entourent à des fins publicitaires. Au même programme figure *Under Plain Cover*, un acte trop compliqué qui évoque à la fois le « mensonge vital » d'Ibsen, la conception pirandellienne de la personnalité et la psychopathologie freudienne. Les protagonistes sont, sans le savoir, frère et sœur; nouvellement mariés, ils connaissent, grâce à des fantaisies fétichistes et sado-masochistes, un bonheur parfait, auquel un journaliste acharné à découvrir la vérité veut les arracher. Ils résisteront à l'intrus et retrouveront avec soulagement l'isolement du petit paradis hermétique qu'ils se sont bâti. Si cette singulière histoire peut, jusqu'à un certain point, être interprétée comme un nouveau défi à la société et à ses



règles, le ton n'a vraiment plus rien de tragique ni de véhément et est plutôt celui de la comédie. L'auteur s'est visiblement assagi, mais, par là même, il a renoncé à ce qui faisait l'originalité et l'intérêt majeur de son théâtre. Tragique et fascinant dans l'invective, Osborne saura-t-il s'imposer par les moyens traditionnels? Il est permis d'en douter.

Si John Osborne a pu puiser dans les souvenirs d'une jeunesse pénible l'inspiration de ses premières œuvres, on ne pourrait, sans faire violence à la vérité, en dire autant de Kingsley Amis. Issu de ce que les Anglais appellent les classes moyennes inférieures, Amis vécut ses années d'enfance et d'adolescence dans un confort bourgeois modeste, mais très acceptable : vacances annuelles à la côte; servante, mais pas d'auto; tennis, croquet; à noter : pas d'intérêts artistiques; études à Oxford, couronnées par un poste de chargé de cours à l'Université de Swansea, puis consécration suprême à Cambridge. Il n'y a dans tout cela rien qui puisse justifier la colère. Et en vérité, bien que la critique l'ait d'emblée classé dans le groupe qui nous occupe, Kingsley Amis n'est pas en colère. Il a d'ailleurs refusé de collaborer à la violente *Declaration* de 1957. Il n'en reste pas moins que ses premiers héros sont indiscutablement des mécontents et des non-conformistes, à tel point que Jim Dixon, le protagoniste du célèbre *Lucky Jim* (1954), est devenu, au même titre que le Jimmy Porter de John Osborne, le symbole de la « décade en colère ». Contrairement à son créateur, Jim Dixon est issu d'une famille d'ouvriers. Grâce au système de bourses instauré après la guerre par le gouvernement travailliste, il a pu faire des études très complètes, qui l'ont mené au poste de maître de conférences dans une université provinciale, mais, profondément marqué par son milieu familial, il a gardé une sorte de haine méfiante de tout raffinement; par réaction contre les mœurs bourgeoises et les prétentions intellectuelles de ceux dont il est, théoriquement du moins, devenu l'égal, il se complaît dans des habitudes de négligence, de laisser-aller vestimentaire, d'intempérance, de vulgarité, d'incivilité. C'est un barbare, un philistin; il est insensible à la culture, qu'il rejette *a priori* comme creuse et affectée. C'est aussi un ignorant fier de son ignorance : il ne lit pas, et dans ses cours, auxquels il ne porte d'ailleurs pas le moindre intérêt, il emploie tous les jours des

mots savants dont il ignore le sens. Seule la terreur d'un retour à la pauvreté dont il a eu à souffrir l'attache à une profession qu'il méprise et déteste. C'est un révolté, mais c'est aussi un poltron. S'il se confine prudemment dans un conformisme de surface, il prend sa revanche en menant contre l'autorité une guerre sournoise. Il a un système de grimaces qui contredisent ses paroles les plus suaves, se saoule ignominieusement en secret, harasse ses ennemis par d'anonymes coups de téléphone, engage le chat à arroser les tapis de son vieux maître. Les choses se gâtent lorsque, chargé de faire, lors d'une occasion officielle, une conférence sur Merry England, il monte à la tribune ignoblement ivre et provoque un affreux scandale. Ceci met évidemment un terme à sa carrière académique, mais il se trouve un *deus ex machina* pour lui assurer, contre tout espoir, l'emploi et le mariage qu'il désire. Remarquons en passons que Jim Dixon est un défenseur du Welfare State, mais pour réussir il ne suffit pas d'être socialiste; il faut avoir aussi la chance, il faut être Lucky Jim. Kingsley Amis se défend d'avoir voulu faire de ce roman autre chose qu'un divertissement; cependant il est manifeste que la farce, qui est d'ailleurs excellente, enveloppe un problème social des plus sérieux. De cette comédie, l'auteur aurait pu facilement faire la tragédie de maints jeunes boursiers qui se voient refuser l'intégration, l'accès aux sphères supérieures, partiellement à cause du snobisme qui y règne — car il est clair que Jim est victime d'un certain ostracisme — mais aussi à cause de leur éducation première, qui leur rend pénible tout effort d'adaptation. Et c'est en tant qu'interprète de cette classe frustrée et mécontente — dont il ne fait d'ailleurs pas partie — que Kingsley Amis a pu, avec quelque raison, être rangé parmi les jeunes hommes en colère. Telle est, sans doute, une des causes du succès foudroyant de *Lucky Jim*, qui, en quatre ans, connut vingt éditions.

Le même thème se retrouve, avec quelques variantes, dans *That Uncertain Feeling* (1955). Le sentiment « incertain », c'est le désir sexuel qui assaille le personnage principal après quelques années de vie misérable et de routine conjugale, désir s'adressant inévitablement aux femmes des classes supérieures, qui réunissent en elles l'attrait de l'élégance, de la beauté soigneusement cultivée et entretenue, et l'attrait du luxe,

du confort, de la richesse. C'est, en fait, un désir de pauvre. Le héros, John Lewis, humble bibliothécaire adjoint dans une petite ville galloise, fatigué de son existence médiocre, cristallise ce désir sur une aguichante aristocrate qui représente non seulement son idéal féminin, mais encore la classe sociale qu'il a en horreur, tout en enviant son opulence. Classe à vrai dire assez peu recommandable, assez vulgaire, dans la version de Kingsley Amis du moins, car son raffinement se limite aux plaisirs faciles qui s'achètent à prix d'or : toilettes, Jaguars, cocktail parties, soulographies dans les bars à la mode. Caractère faible s'il en fut, John Lewis se laisse entraîner dans une aventure amoureuse aux péripéties cocasses, mais il se ressaisit lorsque sa maîtresse, dont le mari fait la pluie et le beau temps dans la ville, lui offre une promotion à laquelle il osait à peine aspirer. Dégouté d'un mode de vie dont il ne s'était pas imaginé la futilité, la vulgarité et la dégradation, il retourne avec soulagement à sa propre classe. La dernière scène laisse cependant entendre que John n'est pas tout à fait guéri de ses faiblesses, et que la solution de sagesse qu'il a adoptée n'est peut-être pas définitive. Il convient de remarquer que le protagoniste, qui est en même temps le narrateur, est incontestablement un jeune homme désagréable, un jeune homme en colère, dont la mauvaise humeur éclate à chaque page, ce qui ne laisse pas d'étonner dans un roman qui se veut, et qui est, à beaucoup d'égards, fort divertissant. Peut-être faut-il voir dans cette note inattendue une concession au goût du jour.

Du roman suivant (*I Like It Here*, 1958), il y a peu de chose à dire. Remarquons toutefois que dans cette espèce de reportage d'un voyage au Portugal, doublé malencontreusement d'une enquête à la manière des *Aspern Papers* de Henry James, le héros et narrateur Garnet Bowen, derrière qui se dessine cette fois nettement la figure de l'auteur, se révèle aussi philistin que Jim Dixon. Il déteste l'étranger, les vieilles églises, les musées, et sa femme a sans doute raison lorsqu'elle l'accuse de prétendre aimer la bière parce qu'il s'imagine que cela fait prolétaire, xénophobe et anti-intellectuel. Nous ne nous attarderons pas non plus sur *Take a Girl Like You* (1960), dont Amis ramène l'argument à la formule suivante : « I like you (chap) versus I like you (girl). » En termes plus explicites, Jenny, la petite institutrice à demi-émancipée, acceptera-

t-elle de perdre sa virginité avant le mariage au profit de Patrick, jeune intellectuel sans préjugés et Don Juan de province? Ce problème, trop mince pour remplir les quelque trois cent vingt pages du roman, se résout par la capitulation de l'héroïne, dans des conditions absurdes et imprévues. L'auteur, loin de jouer les moralistes, semble conclure avec un haussement d'épaules qu'il est vain de s'accrocher à des idéaux dépassés; il faut bon gré mal gré s'adapter aux mœurs nouvelles. Naturellement, il s'agit, non pas d'une émancipation, mais du simple échange d'un conformisme périmé contre un autre conformisme, qui contraint tout de même l'individu à prendre des attitudes, à jouer un rôle, à porter un masque. Avec *One Fat Englishman* (1963), le philistinisme de Kingsley Amis se donne de nouveau libre carrière. Le roman met en scène un personnage qui résume, en les exagérant féroce-ment, les défauts que Jim Dixon et ses émules ont toujours reprochés à certains de leurs compatriotes. Roger Micheldene est en effet le type même du snob. Dans la société américaine, où, par une inspiration machiavélique, son créateur l'a introduit pour obtenir un violent effet de contraste, Roger, arborant comme un étendard la cravate aux couleurs de son collègue, promène insolemment un énorme complexe de supériorité. N'a-t-il pas pour lui tous ces attributs spécifiquement britanniques : l'intellect, la maturité, la personnalité? N'écrase-t-il pas les pauvres barbares d'outre-Atlantique par la richesse de sa culture, par la beauté et la précision de son langage, et par la pureté de sa prononciation, la seule admissible? Amis couronne le portrait en faisant de son protagoniste un catholique, ce qui, dans certaines sphères intellectuelles anglaises bien connues pour leur snobisme, est considéré comme la marque suprême de la distinction et du bon goût. Malheureusement, il ne s'en tient pas là, car il faut encore que Roger soit un goinfre, un ivrogne, un débauché, un égoïste et un malotru. Ayant ainsi pipé les dés, l'auteur le place dans une série de situations où il est copieusement ridiculisé. Sans doute les Américains eux-mêmes ne sortent-ils pas indemnes de cette confrontation; sans doute Roger s'entend-il dire : « Ce n'est pas votre nationalité que nous n'aimons pas, c'est vous. » « Vous », c'est à coup sûr l'insupportable Roger, mais le problème a été posé

de façon si ambiguë, que c'est peut-être aussi toute la tradition culturelle dont il se réclame.

Que faut-il retenir, au point de vue qui nous intéresse, de l'œuvre de K. Amis ? Si elle vise surtout à divertir, elle n'en met pas moins en évidence une des causes du malaise dont souffre la jeune génération anglaise issue de la classe pauvre : l'impossibilité, malgré les facilités offertes, de s'élever dans l'échelle sociale; sans doute parce que l'esprit de caste et le favoritisme l'en empêchent, mais aussi parce qu'elle reste prisonnière de son éducation première. D'où cette rancœur, cette mauvaise humeur qui se traduit par un parti pris de dénigrement de toutes les valeurs. Le fait que Jim Dixon et John Lewis sont, malgré leurs défauts évidents, bien plus sympathiques que leurs adversaires, montre à suffisance que Kingsley Amis a plus ou moins épousé la cause de cette génération frustrée et a délibérément fait figure d'antitraditionaliste. Cependant, au fil du temps, peut-être parce qu'il a abandonné la « red brick university » de Swansea pour enseigner au siège même de la tradition culturelle dont il avait fait si bon marché, l'écrivain a quelque peu modifié son optique. Avec *One Fat Englishman*, il s'en prend davantage à la fausse prétention à la culture qu'à la culture elle-même. Kingsley Amis est parvenu à la croisée des chemins. Va-t-il, quelque peu apaisé par le succès, imposer silence à ses penchants iconoclastes, ou les a-t-il seulement mis en veilleuse ? Nous attendons avec curiosité le prochain roman, qui répondra sans doute à cette question.

Il existe entre les débuts de Kingsley Amis et ceux de John Wain tant d'analogies, la critique a mis tant d'insistance à ne jamais parler de l'un sans aussitôt parler de l'autre, que l'on pourrait être tenté, à première vue, de s'inspirer du fameux « Chesterbelloc » de naguère pour les associer dans un nom portemanteau : Waimis ou Wainis, selon l'importance relative que l'on accorde à l'un et à l'autre. Tous deux sont issus d'une famille bourgeoise, tous deux ont été étudiants à Oxford, tous deux ont enseigné dans une « red brick university ». Au début de la sixième décennie, ils furent ensemble les promoteurs de *Movement*, groupe de jeunes poètes ennemis de l'hermétisme; quelques années plus tard, ils devaient être les premiers écrivains à faire figure d'« Angry Young Men »

avant la lettre. Tous deux ont rejeté la fameuse étiquette. Il y a donc, dans le cas de Wain comme dans celui de Amis, une certaine ambiguïté, que l'analyse de l'œuvre devrait nous permettre de dissiper.

Le premier roman, *Hurry on Down* (1953), publié quelques mois avant *Lucky Jim*, a une allure tout à fait picaresque. Le héros, Charles Lumley, victime, nous dit-on, d'une éducation universitaire qui l'a rendu incapable de penser, cherche sa voie, sans beaucoup de conviction en vérité, en dehors de sa classe sociale, qu'il a reniée. Il est successivement nettoyeur de vitres, camionneur, trafiquant de drogues (bien malgré lui, il est vrai), homme de peine dans un hôpital, chauffeur, clochard, portier dans une boîte de nuit. Au moment où le récit se termine, il trouve un emploi à sa mesure en écrivant des gags pour la radio, mais on sent très bien que cela ne durera pas. Charles est condamné à rester toute sa vie ce que Allsop appelle très justement « a displaced person », incapable de s'intégrer dans quelque classe sociale que ce soit, ainsi que le confirme une expérience amoureuse décevante avec une fille du peuple. A ses yeux, la lutte, l'effort ont perdu tout leur sens; il n'aspire plus qu'à une sécurité médiocre, à la « neutralité », il cherchera refuge dans l'apathie, l'indifférence. Qui doit porter le blâme de cet échec? D'après les données du roman, le héros lui-même, en qui, plutôt qu'un raté ou une victime, il faut voir un incapable. Cependant le public n'a retenu de cette œuvre que la négation des valeurs intellectuelles et morales traditionnelles, et cela a suffi pour que Wain soit classé d'emblée parmi les jeunes gens en colère.

Le deuxième roman, *Living in the Present* (1955), met en scène un jeune instituteur que l'ennui, le dégoût et la solitude conduisent au bord du suicide. Cependant il veut, avant de se donner la mort, supprimer l'être humain qui lui semble le plus odieux. Son choix se porte sur un prétentieux poète néo-fasciste. Un concours de circonstances burlesques, dans lesquelles on pourrait, sans grand effort, trouver un reflet de l'absurdité de la vie chère aux existentialistes, fait avorter ses plans les plus minutieux, jusqu'au moment où l'amour le rappelle à la normalité. Il est compréhensible que ce personnage désespéré et nihiliste, s'insurgeant contre un milieu snob et dissipé, ait plu aux jeunes lecteurs de 1955, mais il est symp-

tomatique qu'ils aient préféré ignorer que Edgar Banks est un faible, un incapable, dont les griefs et les mobiles sont loin d'être clairs, et que sa rédemption finale, condamnation sans équivoque d'un mécontentement sans objet, n'est après tout qu'un pas vers le conformisme.

L'œuvre suivante, *The Contenders* (1958), est centrée sur l'antagonisme qui oppose un artiste et un industriel. Rivaux lorsqu'ils étaient condisciples, Robert et Ned, une fois lancés dans la vie, continuent à s'envier, à s'arracher les succès matériels, mondains, amoureux. Un ami commun, Joe, le narrateur, se dévoue jusqu'à la stupidité pour arrondir les angles, mais le jour vient où, de guerre lasse, il tire son épingle du jeu et les laisse à leurs sottes querelles. Cette intrigue sert de prétexte à plusieurs thèmes qui se réduisent curieusement à une opposition violente entre deux modes de vie incarnés respectivement par la métropole, que Wain déteste, et la province, à laquelle il est sentimentalement attaché. D'un côté, c'est la prétention et le snobisme, le culte effréné du succès matériel, un impitoyable esprit de compétition qui enchaîne et avilit l'homme; de l'autre, c'est la simplicité, le bon sens, l'individualisme bien compris. Cette attitude de l'écrivain est naturellement fort éloignée du négativisme absolu de John Osborne, mais il faut bien admettre que la critique reste vive, et que, par surcroît, la violence est présente à chaque page du roman : violence dans les réactions des personnages à des situations parfaitement banales, violences du langage surtout. Joe lui-même, le sage, le modérateur, le champion des aimables vertus provinciales, ne cesse de grogner et de traduire une éternelle mauvaise humeur en termes d'une grossièreté aussi inutile qu'inattendue. Vraiment on ne peut blâmer les nombreux lecteurs qui ont vu dans cette œuvre une nouvelle manifestation de colère, et dans ces personnages mal embouchés, des émules de Jimmy Porter.

Le quatrième roman, *A Travelling Woman* (1959), est, par la leçon qui semble s'en dégager, plus conservateur encore que le précédent. Wain y présente, avec les mêmes exagérations verbales que rien ne paraît justifier, une sorte de ballet aux multiples figures, dont les six protagonistes, répondant à l'appel de l'illusion romantique, se lancent étourdiment dans l'aventure amoureuse. Cette tentative d'évasion se solde par

un échec complet, car l'homme n'est pas assez fort pour se placer délibérément au-dessus des conventions. Dès lors, à quoi bon se révolter? La politique la meilleure, la plus sage, c'est encore la fidélité, l'acceptation de la routine conjugale, avec ses servitudes sans doute, mais peut-être aussi avec ses grandeurs, car la loyauté et l'effort de compréhension portent en eux-mêmes leur récompense.

*Strike the Father Dead* (1962) enfin est à la fois une sorte de Bildungsroman et une évocation de l'éternel conflit entre les générations. Un jeune homme décidé à faire carrière comme pianiste de jazz se dérobe à l'éducation classique que veut lui imposer son père, vieil helléniste pédant, austère et dogmatique. Il connaît, avant d'obtenir quelque succès, toutes les aventures picaresques auxquelles semblent voués la plupart des héros du nouveau roman. Naturellement le jeune Jeremy est très conscient de la validité de sa révolte. Cependant la sagesse lui viendra avec l'âge et l'expérience. A trente-trois ans, il est déjà choqué par le comportement des «jeunes». Il se sent maintenant plus proche de son père, et la réconciliation est consommée lorsqu'ils reconnaissent tous deux que la vie ne se bâtit pas sur des formules toutes faites, et que, dans le conflit qui les a dressés l'un contre l'autre, ils ont été également coupables d'intolérance et de dogmatisme. Le roman se termine donc par un nouvel appel au bon sens, au réalisme, au compromis, sinon au conformisme.

De cette rapide analyse de l'œuvre il ressort que Wain n'a vraiment rien d'un révolutionnaire. Tout compte fait, après *Hurry on Down*, son attitude a été celle d'un petit bourgeois libéral, prudent, méfiant, casanier, ennemi de tout extrémisme. Sans doute a-t-il vu trop de misère dans son Staffordshire natal pour refuser son vote au Labour Party, mais, psychologiquement, Wain est un traditionaliste, voire un conservateur. Il ne croit d'ailleurs pas au progrès, et s'en explique longuement dans sa contribution à *Declaration*. Cette position est plus marquée encore dans son autobiographie *Sprightly Running* (1962). Il y raconte comment, au cours d'une visite aux U.S.A., il a été choqué par le rythme insensé d'une vie aux aspects toujours changeants, par le matérialisme, par le culte de l'argent, et surtout par l'absence de traditions. Pour la Russie il est beaucoup plus sévère encore, car il ne peut sup-



porter ni les atteintes à la liberté individuelle, ni l'omniprésente propagande officielle, ni un système d'éducation orienté presque exclusivement vers la technique, et dont son compatriote C. P. Snow a fait, à ses yeux, un éloge absurde. Après tout, il n'est rien qui vaille la vieille Angleterre, avec ses traditions séculaires, son respect de l'individu et son optimisme prudent, qu'il oppose à l'optimisme démesuré de l'Amérique et à l'optimisme de commande de la Russie.

John Wain a donc multiplié les professions de foi conservatrices et conformistes; et cependant, il n'a pas cessé de faire figure d'« angry young man ». A vrai dire, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même; il en sera d'ailleurs toujours ainsi aussi longtemps qu'il ne mettra pas un terme aux agaçantes outrances verbales qui sont le symptôme le plus évident de sa colère. Mais ce serait une erreur de chercher les causes de cette colère dans le climat de ce qu'il appelle hargneusement « The Angry Young Men Circus ». En réalité, sa mauvaise humeur perpétuelle est due à des traits de caractère et à des circonstances qui lui sont tout à fait personnels. Pour s'en convaincre, il n'est que de lire son autobiographie. A travers un récit dont il faut souligner la sincérité, il apparaît clairement que John Wain n'a jamais eu d'aptitude au bonheur. Il est né mécontent, et, dans chaque épisode de sa vie, il a puisé de nouvelles raisons d'être mécontent. L'éducation familiale qu'il reçut ne laissait d'ailleurs pas de l'y encourager. Drapés dans une austérité religieuse non dépourvue d'arrogance, les Wain étaient pénétrés du sentiment qu'ils appartenaient à une élite persécutée. Ceci explique la réaction agressive du jeune homme à bien des circonstances dont des individus moins complexés se seraient accommodés sans peine. Il renonça au poste inespéré de « lecteur » à l'Université de Reading parce qu'il était impatient de la routine académique. Comme critique, il se fit beaucoup d'ennemis par son insistance à dénoncer violemment un charlatanisme littéraire qu'il voyait partout. Comme romancier enfin, les attaques dont il fut l'objet le confirmèrent dans son attitude de victime récalcitrante. Ajoutons encore que sa santé lui a toujours donné beaucoup de soucis, et que le divorce auquel il dut se résigner le plongea dans une crise dont il fut long à se remettre. John Wain s'est remarié en 1960. Dans *Strike the Father Dead* (1962) le ton s'est curieusement

adouci. Espérons que la deuxième Mrs Wain donnera à son époux la paix intérieure dont il a tant besoin, et que bientôt la colère de l'irascible écrivain ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

Aux noms de Kingsley Amis et de John Wain, on peut, à certains égards, associer celui de Iris Murdoch, dont le premier roman, *Under the Net* (1954), rappelle irrésistiblement *Hurry on Down* et *Lucky Jim*. Il s'agit en effet d'une œuvre indiscutablement picaresque, centrée sur les tribulations absurdes d'une sorte d'intellectuel déclassé, paresseux, modérément honnête, enfermé dans sa solitude, incapable de trouver sa voie, et vivant au jour le jour une vie de bohème, jusqu'au moment où il prend enfin conscience de ses réelles possibilités. Cependant, il apparaît bientôt que, malgré les points de contact évidents, *Under the Net* se sépare assez nettement des deux romans précités en ce qu'il n'a guère de prétentions sociales, ni même psychologiques. Le problème, en effet, se situe d'emblée sur le plan philosophique. L'incapacité, l'impuissance de Jack ne résultent nettement ni des circonstances qui l'entourent, ni de son caractère; ses déboires sont dus bien davantage à l'idée absolument fausse qu'il se fait de la vie. Jack n'accédera pas à la sagesse avant d'avoir appris, à ses dépens, que la fantaisie, l'imagination, les illusions flatteuses, les théories sont une sorte de filet dont il faut à tout prix éviter les mailles si l'on veut atteindre la vérité. Les calculs, les systèmes, les savantes constructions de l'esprit sont inévitablement déjoués par la vie, dans laquelle l'auteur ne veut voir qu'un tissu d'absurdités. Seuls comptent les faits, les situations, et il n'est point de bon choix qui ne soit dicté par l'action spontanée, intuitive. Cette conception, où l'on retrouve sans peine les lieux communs de l'existentialisme, pourrait conduire à une vision tragique de la vie, mais Iris Murdoch n'a mis en relief que le côté burlesque de l'aventure, à tel point que le feu roulant des gags et des trouvailles cocasses dignes des Marx Brothers relègue à l'arrière-plan la sèche pensée philosophique.

Celle-ci cependant prendra sa revanche, de façon hésitante d'abord, dans *The Flight from The Enchanter* (1956), où une série d'événements tragi-comiques fort désordonnés gravitent, sans grand succès, autour des thèmes de la liberté et de l'illu-

sion; puis, d'une manière beaucoup plus décisive, dans une série d'œuvres qui constituent une illustration presque systématique des thèses existentialistes. Le protagoniste de *The Sandcastle* (1957) échoue dans ses efforts pour s'affirmer parce qu'il se repaît d'illusions romantiques et n'a pas assez de sens pratique pour faire face aux réalités. *The Bell* (1958) relate l'échec d'une communauté laïque qui a cru trouver dans une sorte de retraite quasi religieuse la solution des problèmes humains. La cloche que ses membres veulent offrir au monastère voisin et dans laquelle ils voient un gage de leur salut s'effondre lamentablement dans le lac au moment même de son installation, tandis que l'ancienne cloche qu'elle est destinée à remplacer, enfoncée dans la vase depuis des siècles, n'est exhumée que pour prendre place au British Museum, parmi les reliques du passé. La perte de la première symbolise la vanité des plans concertés; la relégation de la seconde, l'impuissance de la tradition. Le seul personnage à bénéficier de l'aventure est la candide Dora, qui, par une action directe, spontanée et irréfléchie, démolit le mécanisme trop compliqué des calculs humains, domine les événements et conquiert la liberté. *The Severed Head* (1961) est, si l'on veut, l'histoire d'un conflit entre deux têtes : d'une part la splendide tête grecque, raffinée, civilisée de l'élégante Antonia, épouse volage, sophistiquée et futile du faible Martin, qu'elle tient sous sa coupe par un appel constant à sa tolérance et à sa raison; d'autre part, la tête barbare, mystérieuse, effrayante de la rude anthropologiste Honor, qui symbolise les forces obscures, irrationnelles, impersonnelles du subconscient. Martin retrouvera la liberté et la capacité d'agir lorsque l'influence de l'inquiétante Honor l'aura libéré du carcan de la civilisation. On frémit en songeant à l'avenir que se prépare le pauvre Martin, que la redoutable créature fascine en manipulant un sabre de samouraï, mais Iris Murdoch, toute à son symbole, n'a, pour ce genre de détails, qu'un respect mitigé. *An Unofficial Rose* (1962) met en scène trois générations de personnages empêtrés dans un filet de règles morales et de complications sentimentales qui leur enlèvent toute possibilité de choisir, et d'« exister » réellement. Enfin, dans *The Unicorn* (1963) l'auteur revient à son sujet de prédilection : l'action maléfique de la construction abstraite et de l'illusion, ennemies des faits. L'« unicorne »

du roman, l'être fabuleux, mythique, est une mystérieuse châtelaine dont la séquestration dans un sinistre manoir enflamme les imaginations et provoque des efforts maladroits pour la délivrer, mais il apparaît que la prisonnière elle-même se complaît dans le mythe que l'on a créé autour de sa personne et refuse la libération. Au thème de la puissance paralysante de l'illusion, qui ruine toute possibilité de choix, et, partant, de liberté, le roman ajoute donc celui de l'identité, l'individu se révélant fort incapable de comprendre qui il est, et ce qu'il est.

Dans tous ces romans, la complexité, l'absurdité de la vie sont illustrés par un enchevêtrement d'intrigues amoureuses où la coïncidence, le quiproquo, l'inattendu, le coup de théâtre jouent un rôle si considérable, et où l'action explose sans cesse dans des directions si imprévues, que le lecteur a grand-peine à en retrouver le fil. De cette brève analyse on peut conclure que, malgré les similitudes entre son premier roman et ceux du tandem Amis-Wain, Miss Murdoch n'a vraiment rien d'une « angry young woman ». La partie critique de son œuvre, inspirée directement par l'existentialisme, porte bien davantage sur la vie et la condition humaine en général que sur certains aspects précis de la société contemporaine. Il est vrai qu'au fil des ans sa verve comique s'est quelque peu épuisée, et que sa conception de l'existence s'est assombrie. Il n'en reste pas moins que la colère lui est totalement étrangère. Son détachement, son ironie restent constants. On n'en attendait pas moins d'un auteur qui fut l'exégète de Sartre et qui enseigne maintenant la philosophie à Oxford.

Né en 1912, Nigel Dennis fait quelque peu figure d'ancêtre parmi les écrivains de la nouvelle vague anglaise. Son premier roman, *Boys and Girls Come Out to Play* (1949), est situé dans une Pologne plongée dans le désarroi pendant les jours anxieux qui ont précédé l'invasion allemande. C'est un miroir de la confusion des esprits aux prises avec les aspects contradictoires de la démocratie et de la dictature. Le héros, un étudiant américain, se pose déjà la question « la plus primitive et la plus sophistiquée », « Que suis-je ? », question dont plus d'un roman contemporain fera son leitmotiv, mais ni le thème ni le ton ne permettent de voir dans l'auteur un jeune homme en colère avant la lettre. Quelques années plus tard cependant,

lorsque sa pièce *Cards of Identity* (1956) succéda à *Look Back in Anger* sur la scène du Royal Court Theatre, Nigel Dennis fut classé d'office parmi les « Angry Young Men ». Sans doute le patronage compromettant de l'explosif George Devine, pionnier du théâtre d'avant-garde britannique, n'était-il pas étranger à ce verdict; sans doute aussi la pièce, tout comme le roman (1955) dont elle était la dramatisation, égratignait-elle bien des notions chères à l'« Establishment », mais ce n'était ni un cri d'indignation, ni une attaque délibérée et systématique contre les institutions et les mœurs anglaises. Ainsi que le titre le laissait entendre, c'était avant tout une enquête sur un problème qui passionne les psychologues et les philosophes contemporains : le problème de la personnalité, de l'identité. Comme Iris Murdoch, Nigel Dennis estime que l'homme vit dans le désarroi : il ne sait plus qui il est, ni ce qu'il est. Il n'y a guère, une organisation stratifiée, une rigide division en classes sociales permettait à l'individu de se situer, de se définir, en lui désignant sa place dans un ordre dont le vieux domaine seigneurial était à la fois le symbole et le siège. Mais ces jours sans problèmes sont révolus. L'axe de la roue a cédé, le symbole est désormais vide de sens. Il n'y a plus de hiérarchie, plus d'autorité, et l'individu, désemparé, ne dispose plus d'un étalon auquel il puisse se mesurer. L'écrivain imagine une association, « The Identity Club », qui s'est donné pour tâche de combler cette lacune en dotant d'une identité solide les personnes qui en sont le plus dépourvues. Pour des raisons de commodité aussi bien que de prestige, cette société décide de tenir une session d'été dans un château abandonné. Elle s'y fait précéder de trois personnages inquiétants qui ont tôt fait, par leur assurance et leur diabolique don de persuasion, de subjuguier quelques indigènes particulièrement falots, dont ils entendent faire leurs serviteurs. C'est ainsi qu'ils transforment un insignifiant gentilhomme campagnard en un « butler » bien stylé, nanti cependant d'un passé orageux; de sa sœur ils font l'intendante du château; d'un docteur surmené par le National Health Service, un jardinier stupide et muet, et ainsi de suite. Les travaux de l'assemblée, dont Dennis fait une caricature amusante de tous les congrès de spécialistes, plus anxieux de réaffirmer leurs propres conceptions que de les exposer à la contradiction, comportent plusieurs commu-

nications relatant des cas, purement imaginaires, de changements d'identité. C'est d'abord l'histoire du jeune homme bien intentionné dont l'idéalisme ne trouve d'autre issue que l'adhésion à une incroyable société qui pratique le culte du blaireau, et dont les activités se bornent à ces rituels et mascarades sans grande signification que les Anglais n'ont pas cessé de chérir. Un autre personnage, déséquilibré par une éducation sexuelle maladroite qui s'est pourtant voulue libre et intelligente, ne sait plus s'il est un homme ou une femme. Un espion russe repentí se réfugie dans un couvent où il écrit sans cesse de nouvelles versions de sa confession. A ces étonnants exposés fait suite un irrévérencieux pastiche de Shakespeare joué docilement par les membres du personnel, et dont l'action rappelle aux congressistes comment les Elisabéthains résolvaient les problèmes d'identité par de simples déguisements. Mais voici que survient un fâcheux, en la personne d'un policier soupçonneux, chargé d'enquêter sur la présence insolite et les activités du club. En un clin d'œil, les « travaux » se transforment en une visite guidée du château, agrémentée d'une improvisation de tableaux vivants évoquant la déchéance de l'aristocratie terrienne. Un des personnages les plus caractéristiques offerts à la curiosité des soi-disant visiteurs est le vieux gentilhomme littérateur, surpris en plein travail dans sa bibliothèque; jadis dépositaire traditionnel de la culture, il n'est plus qu'un des derniers représentants d'une espèce en voie d'extinction; ses activités, aussi désintéressées que dépourvues d'intérêt, n'ont plus aucun contact avec la vie contemporaine. A la faveur de cette pénible exhibition, les astucieux congressistes quittent subrepticement les lieux, laissant leurs infortunées victimes aux prises avec le problème d'une double identité. Si on se demande quelle est exactement la cible de cette satire échevelée, on est quelque peu perplexe, car l'ironie de Nigel Dennis n'épargne personne. Est-ce l'homme moderne, à ce point incapable de se comprendre et de se connaître qu'il est prêt à s'en laisser imposer par n'importe quel charlatan? Est-ce la société, dont l'action nivelante écrase les individus et les confond dans une sorte d'anonymat général? Est-ce la vieille aristocratie, dont le déclin a privé le menu peuple de la servitude séculaire dans laquelle, à défaut d'une réalité plus valable, il trouvait tout de même une sorte de justification de son exist-

tence? Quoi qu'il en soit, il est clair que, dans sa dénonciation du déclin de la personnalité, Nigel Dennis a quelque peu anticipé la position de son ami Osborne, grand pourfendeur de l'insignifiance, de la pusillanimité, de l'apathie. D'autre part l'auteur de *Cards of Identity* se rapproche également des thèses existentialistes de Miss Murdoch, par l'insistance qu'il met à peindre une humanité plus portée à s'accrocher à des abstractions, à des illusions, à des symboles creux, qu'à regarder la vie en face et à « exister » réellement. Notons cependant qu'il ne fait que s'en rapprocher; dans la préface de la pièce *Cards of Identity*, il reproche en effet à Eliot et à Sartre le manque de bon sens qui leur fait préférer à ce qu'ils appellent la non-existence, toute action, fût-elle mauvaise ou absurde. De tout cela, nous pouvons conclure que jusqu'ici, sans se ranger nécessairement parmi les « Angry Young Men », Nigel Dennis s'est fait l'interprète de plusieurs tendances très caractéristiques de la nouvelle vague. Il convient d'ajouter que si le roman met en évidence le désarroi de l'homme moderne, la pièce a subi quelques modifications; elle devient presque exclusivement une attaque délibérée contre les spécialistes qui prétendent recréer la personnalité humaine à la lumière de la psychanalyse, en établissant arbitrairement, entre les vagues souvenirs extorqués à leurs patients, des relations nouvelles, et souvent artificielles.

Il n'entre pas dans nos intentions d'analyser longuement la production ultérieure de Nigel Dennis, car il semble avoir, provisoirement du moins, abandonné le roman pour le théâtre. Il importe cependant de signaler que dans ses deux pièces, *The Making of Moo* (1957) et *August for the People* (1961), la note critique s'est faite plus âpre, plus violente. La première raconte l'histoire d'un ingénieur anglais qui, ayant terminé la construction d'un barrage dans quelque lointaine colonie africaine, apprend avec stupéfaction que les indigènes l'accusent d'avoir tué le dieu de la rivière. Craignant que cette disparition entraîne l'abandon de tout code moral, il improvise un nouveau dieu et une nouvelle religion, dont, sans l'avoir voulu, il devient irrésistiblement l'adepte et le Grand Prêtre. C'est pour Dennis l'occasion de retracer, en une caricature féroce, l'histoire de toutes les religions, dans laquelle il ne voit qu'un tissu de superstitions, de cruautés et finalement de compro-

missions. Il va sans dire que *The Making of Moo* provoqua la réprobation indignée de toute l'Angleterre bien-pensante. Dans *August for the People*, l'excentrique Sir Augustus accueille par des discours vengeurs les foules qui, pour une demi-couronne, sont autorisées à visiter son château. La pièce est un assaut vigoureux contre notre « dégoûtante » société démocratique, « petit rêve de petits hommes ». D'un côté, une masse amorphe, stupide, dont le meilleur standard de vie n'a nullement relevé le niveau intellectuel et moral, une masse désabusée aussi, et à ce point convaincue de la vanité des grands idéaux égalitaires, humanitaires et sociaux dont la gâve une presse mercenaire, qu'elle en vient à regretter les injustices criantes du passé; de l'autre — car Sir Augustus est loin d'épargner ses pairs —, une aristocratie lâche, complaisante, hypocrite, se conduisant comme une prostituée envers l'homme de la rue, dont elle redoute par-dessus tout la critique et la suspicion. Dans cette société désensibilisée, où règnent la banalité et l'ennui, il n'est plus de place pour la pensée libre, ni pour les aspirations élevées. Et Sir Augustus de conclure que la présence de l'homme en ce monde ne peut être qu'un accident dû à une erreur divine. Cette attaque véhémement rappelle irrésistiblement les tirades vengeresses de John Osborne. Au fil du temps, l'aimable ironiste de *Cards of Identity* s'est donc métamorphosé en un misanthrope irascible. S'il ne les méritait guère à ses débuts, Nigel Dennis a, de toute évidence, bien gagné ses galons d'« Angry Young Man », à moins toutefois qu'il ait voulu simplement tracer, en la personne de son protagoniste, le portrait d'un vieillard insupportable, ce dont nous nous permettons toutefois de douter.

Il appartenait à Thomas Hinde (pseudonyme de Sir Thomas Chitty), d'introduire la pathologie dans une littérature où foisonnaient déjà la bizarrerie et l'excentricité. Thomas Hinde a reçu une éducation traditionnelle, incluant l'inévitable public school et Oxford. L'action de son premier et remarquable roman, *Mr. Nicholas* (1952), se déroule dans le cadre respectable, conventionnel, edwardien, presque victorien qu'il a sans doute connu dans sa jeunesse : cottages fleuris, rituel des tea-parties et des courts de tennis, bonnes manières, conversations polies; un monde où les gens et les choses ne peuvent être que « fine », « lovely » et « nice ». *Mr. Nicholas*



est le champion intransigeant de l'esprit et des valeurs morales de cette société désuète, qui se revendique des vieux principes de fair play, de patriotisme, de « team spirit » inculqués dans les grandes écoles. Mais aux yeux de son fils Peter, l'harmonie dont elle se targue n'est qu'un masque hypocrite, dissimulant assez mal la prétention, la vulgarité, la futilité et l'égoïsme d'un monde dépassé, luttant désespérément pour se survivre. Dans le conflit quotidien qui l'oppose à la monstrueuse tyrannie paternelle, Peter succombera avant même d'avoir combattu, parce qu'il est faible, anxieux, parce qu'il semble souffrir d'une sorte d'atrophie de la volonté, parce qu'il est incapable de prendre une décision, de choisir. Par son sujet, ce roman rappelle *The Way of All Flesh*, de Samuel Butler; par la psychologie de son héros, il évoque la figure de Eustace, protagoniste de la grande trilogie de Hartley; par sa conclusion enfin, par la victoire finale du tyran, il fait inévitablement penser à Ivy Compton-Burnett. C'est dire qu'à plus d'un égard, malgré ses indéniables qualités littéraires, il n'apporte rien de vraiment nouveau. Et cependant, par son attitude négative, par son indécision pathologique, Peter est déjà la préfiguration du protagoniste très « nouvelle vague » du roman suivant, *Happy as Larry* (1957).

L'inertie de Peter était en quelque sorte justifiée par la présence concrète d'un adversaire puissant qu'il ne pouvait songer à vaincre, mais celle de Larry est tout simplement inexplicable, ou tout au moins inexplicquée. En fait, Larry n'a d'autre adversaire que lui-même; il est faible, indécis, vulnérable, bourré de complexes et de craintes chimériques; il n'a aucun sens de la réalité. Ayant quitté l'enseignement, qu'il déteste, il rêve, très vaguement, de faire une carrière d'écrivain, mais il est évident, dès le départ, qu'il n'y parviendra pas, car il n'a ni talent ni courage, et semble curieusement attaché à sa misère. En attendant, il faut vivre. Hinde montre son personnage cherchant du travail, mais perpétuellement éconduit à cause de son manque de conviction et d'une maladresse incurable qui le porte toujours à faire et à dire ce qu'il ne faut pas. Et Larry, perdu dans une sorte de brouillard mental, erre comme une épave de bouge en bouge, parmi les pseudo-artistes, les bohèmes, les clochards, les inadaptés. Dans cette nuit affreuse, un seul point lumineux : la fidélité obstinée

du héros à son unique ami et protecteur, dont la carrière est menacée par la disparition d'une photographie compromettante. Pour la récupérer, Larry entreprend une expédition hasardeuse dans les bas-fonds de Londres. L'écrivain a-t-il voulu, par ce long épisode, donner un sens moral à l'existence de son personnage? Il est permis d'en douter, car ce qui frappe le lecteur, ce n'est pas l'inattendue loyauté du héros, ce n'est pas non plus l'horreur du milieu évoqué, c'est avant tout la sensibilité anormale d'une pitoyable créature dont la vision incohérente et désespérée fait de la vie un cauchemar surréaliste.

Si cette œuvre n'a guère de résonances sociales, on ne peut en dire autant du premier roman africain de Hinde, *A Place like Home* (1962), qui semble par surcroît indiquer un certain retour à la normalité. Sans doute y retrouvons-nous, dans la personne du protagoniste, le caractère faible, indécis, minable cher à l'écrivain, mais sa lutte n'est plus seulement, comme celle de Larry, une lutte contre des ombres; c'est en effet également une lutte contre la routine des affaires et de la vie conjugale, contre le vide des activités sociales de la colonie blanche du Kenya, contre l'impitoyable ségrégation raciale. Cependant John n'est qu'un velléitaire. Il cherche vainement une compensation à son ennui et à son isolement dans les classiques amours clandestines, puis il entreprend de protéger, contre ses frères de race, un jeune vaurien dont il admire et envie l'audace et l'indépendance, mais ses faibles et maladroitesses tentatives d'évasion se solderont par son échec et par sa mort.

Le second roman africain, *The Cage* (1962), a pour cadre, comme le premier, Nairobi, au moment où s'y déroulent de violents conflits raciaux. A son retour d'Angleterre, où ses parents l'ont envoyée pour la guérir de ses accès de dépression nerveuse, Heather, l'héroïne, se prend d'un amour inattendu pour cette terre noire, où cependant sa famille a été ruinée par les exactions des Mau Mau, et décide de se mêler à la lutte pour l'abolition des barrières raciales. Etant donné sa personnalité typiquement « hindienne », il va de soi que ses indécisions, ses palinodies, ses efforts absurdes et désordonnés n'ont d'autre effet que de provoquer la suspicion et l'hostilité tant des noirs que des blancs, à tel point que les bienfaits de la cure ne tardent pas à s'effacer. Son action politique trouve un curieux écho

dans ses affaires sentimentales. D'une part elle s'est plus ou moins promise à un citoyen britannique paresseux, stupide et foncièrement raciste, à qui elle hésite à se donner; d'autre part elle est fascinée par un politicien indigène, dont les attitudes démagogiques et théâtrales la choquent à peine; elle croit qu'une liaison avec ce personnage serait le meilleur moyen de s'engager à fond dans la cause africaine, mais elle hésite à faire le pas décisif. Déchirée par ses propres contradictions, incapable d'agir, terrifiée par la perspective d'un choc violent entre les deux hommes, elle sombre dans un abîme de terreur et de désespoir. Et pourtant il apparaîtra que cette cage, ce cabanon dont elle ne peut plus s'échapper, n'est que le produit de son imagination déséquilibrée. Jamais en effet aucun de ses deux « prétendants » ne l'a vraiment désirée. Elle a donc bâti de ses propres mains cette affreuse prison, peut-être pour la satisfaction masochiste de se meurtrir à ses parois. Dans cette image tragique d'une névrosée à la fois amoureuse et victime de sa névrose, on retrouve *mutatis mutandis*, la psychologie anormale de l'infortuné Larry.

C'est de nouveau l'ombre de Larry qui hante *Ninety Double Martinis* (1963), dont le héros, pitoyable enseignant sans vocation, est un être misérable, frustré, aboulique, replié sur lui-même, et plongé dans un sorte de prostration par le rythme brutal de la vie moderne, symbolisée à ses yeux par le passage continu des énormes « jets » de l'aérodrome voisin, qui, dans un déchaînement de bruit et de feu, rasant le toit des maisons dont ils font trembler les vitres, montent dans la nuit, et portent jusqu'au ciel, en la centuplant, l'horreur criarde des réclames lumineuses. Incapable de se réaliser dans la vie, Mike se voit, dans un rêve, tentant de prendre sa revanche, et protégeant contre de mystérieux ennemis la jeune fille qu'il aime en vain. Mais le rêve dégénère bientôt en un cauchemar freudiano-kafkaesque, en une fantasmagorie surréaliste où se matérialisent toutes les craintes, toutes les inhibitions qui le torturent. On lui impose des tâches aussi absurdes qu'impossibles, il s'égaré dans des escaliers et des couloirs qui n'en finissent pas, il est soumis, dans d'étranges bureaux, à d'incompréhensibles interrogatoires. Poursuivi par le feu d'invisibles adversaires, il fuit éperdument dans des ruelles obscures sous cette affreuse pluie battante qui est une des constantes des

atmosphères de Hinde; il se perd dans le labyrinthe froid, inhumain, géométrique d'un supermarché, pour se trouver soudain emprisonné entre des barricades faites de caisses enregistreuse; et partout il se heurte à des figures inquiétantes, tels ces hideux bébés en plastic suspendus à des fils invisibles, et flottant comme des spectres dans la lumière crue d'un étalage. Son courage ne sera même pas récompensé, car celle qu'il a voulu protéger n'a songé qu'à le mettre à l'épreuve, et se refuse à partager sa solitude. A son réveil, il se retrouve, plus que jamais, prisonnier de son isolement et de ses complexes.

Pour compléter cette effarante galerie de déséquilibrés, il ne manquait plus qu'un dément. L'écrivain vient de combler cette impardonnable lacune avec *The Day The Call Came* (1964). Ce roman est l'histoire, racontée par lui-même, d'un fou — par ailleurs remarquablement intelligent — qui, sans la moindre raison, se prend à soupçonner d'intentions malveillantes tout son entourage. Ses voisins, son épouse, ses enfants même lui semblent tisser autour de lui une sinistre conspiration dont il ne se demande jamais l'objet. Qui plus est, il se croit en contact avec un fantomatique état-major dont il s' imagine capter des messages en code, tantôt dans l'inoffensif bourdonnement du téléphone, tantôt dans les reflets fugitifs des rayons de soleil se jouant dans le miroir mouvant des pare-brise. Et lorsqu'il reçoit ce qu'il interprète comme l'ordre de passer à l'action, sa folie fait de lui un criminel. Dans ce roman insolite, l'auteur met uniquement l'accent sur les manifestations de la démence du protagoniste. Ses causes, quelles qu'elles puissent être, sont ignorées systématiquement. Ici, il n'est donc rien qui puisse intéresser le sociologue, et on pourrait être tenté de conclure que cette œuvre se situe en marge de la production contemporaine. Et cependant, elle n'est pas tout à fait étrangère aux préoccupations des « Angry Young Men », car, d'une part, le héros présente, décuplés, tous les symptômes de l'anxiété que l'on rencontre si fréquemment dans le nouveau roman; d'autre part, par sa propension à méconnaître la réalité et à échafauder des théories absurdes et dangereuses, il pourrait aisément s'intégrer dans un roman existentialiste à la manière d'Iris Murdoch.

Si, au terme de cette brève analyse, nous résumons les

principales caractéristiques de Thomas Hinde, nous pouvons conclure que, malgré une allure très personnelle due à la sensibilité et à l'imagination exceptionnelles de l'auteur, son œuvre s'inscrit logiquement dans la ligne du nouveau roman anglais. En effet, sans que jamais il s'érige vraiment en censeur, son aversion pour la société éclate tant dans sa peinture d'un monde bourgeois décadent que dans son évocation des sinistres bas-fonds de Londres. Notons également sa haine pour toutes les formes de la vie moderne, dans laquelle, comme Osborne et Colin Wilson, il ne voit que hideur et vulgarité. Mais c'est surtout par ses personnages qu'il est proche des « Angry Young Men ». Ses héros sont typiquement les ratés, les inadaptés, les abouliques que l'on rencontre dans tant de romans du milieu de la décade. Ce ne sont cependant pas des rebelles, ce ne sont pas des jeunes gens en colère, car, incapables de réaction, ils ne peuvent que se débattre dans un affreux borbier mental qui confine à la folie. Il est évident que tous ces éléments existaient en germe dans la première œuvre de Thomas Hinde, mais c'est sans doute à l'influence combinée d'Osborne, de Wain et d'Amis qu'il faut attribuer le changement de milieu social, le changement de ton et l'abandon d'une sobriété presque classique pour un naturalisme virulent, qui marquent le passage de *Mr. Nicholas* à *Happy as Larry*.

Si, parmi les nouveaux romanciers, nous rencontrons un homme d'origine plutôt modeste, dont les études, rendues possibles par l'octroi d'une bourse, furent particulièrement longues et pénibles, un homme qui s'essaya à divers métiers auxquels il n'était guère préparé, un homme qui, au début de sa carrière littéraire, vécut dans un tel dénuement qu'il fut atteint de tuberculose et fut hospitalisé pendant dix-huit mois, nous nous attendons naturellement à trouver en lui le type parfait de l'« Angry Young Man ». Eh bien, non. Quoiqu'on l'ait, pour des raisons évidentes, classé dans le groupe, John Braine n'est pas un jeune homme en colère. Loin d'incriminer la société, il revendique la pleine responsabilité de ses échecs. Ses épreuves, il les a supportées sans trop de peine grâce à un optimisme congénital qui dut d'ailleurs se trouver singulièrement renforcé par le fait que son premier roman, *Room at the Top* (1957), commencé sur un lit d'hôpital, connut un succès inespéré : en un an, il s'en vendit 35 000 exemplaires. Né de

mère irlandaise, John Braine est catholique, non pas que sa foi soit bien profonde, mais parce qu'il ne voit, en dehors de la religion, aucun fondement possible pour la morale. Il accorde ses suffrages aux travaillistes, car il estime de son devoir de se joindre à ceux qui veulent rendre le monde meilleur. Pour sa part, en tant qu'écrivain, il entend servir cet idéal en montrant la vie telle qu'elle est, plutôt qu'en formulant des jugements moraux. Nous verrons cependant que, dans son œuvre principale, il n'est pas resté tout à fait fidèle à ce principe. En effet, qu'il l'ait voulu ou non, de *Room at the Top* se dégagent une critique de la société et une leçon de morale qui dérogent à l'intention d'objectivité parfaite exprimée par l'auteur.

Joe Lampton, le héros du roman, est un de ces types d'ar rivistes dont la littérature de tous les temps a donné de multiples exemples; un type, après tout, universel, mais dont les circonstances dans lesquelles l'auteur l'a placé font un représentant très caractéristique d'une partie non négligeable de la jeune génération. Joe a connu, avant la guerre, des conditions de vie médiocres; il a perdu ses parents dans un bombardement; mobilisé dans la R.A.F., il a été abattu en territoire ennemi et a passé trois ans dans un Stalag, dont il est heureusement revenu, nanti d'un diplôme de comptable. Seul, pauvre, plein de rancœur, il pourrait, comme les héros d'Osborne, d'Amis et de Wain, jouer les rebelles ou les nihilistes. Cependant, endurci par son expérience, il garde la tête froide; le seul sentiment qui l'anime est la volonté implacable de réussir. Que veut-il? L'accès, l'intégration aux classes supérieures; le succès, symbolisé, comme dans bien des rêves de pauvres, par l'argent, la voiture sport, les chemises à trois guinées, et la fille bronzée au soleil de la Riviera. Selon le procédé classique, c'est par les femmes qu'il compte parvenir. Dès son arrivée dans le petit centre industriel où il a obtenu un poste de fonctionnaire, ses regards se tournent vers la ville haute, avec ses buildings, ses villas, ses avenues propres et aérées. De cette opulence qu'il convoite, il croit se rapprocher en prenant pour maîtresse la femme d'un homme d'affaires de l'endroit, mais il ne tarde pas à comprendre que ce premier pas n'est en réalité qu'un faux pas, qui risque de provoquer le scandale et de ruiner irrémédiablement sa carrière. C'est pour-

quoi, non sans déchirement — car il avait trouvé dans cette liaison une communion morale et physique parfaites — il abandonne sa maîtresse pour séduire la fille d'un gros industriel, qui, de façon assez peu plausible, finit par faire de lui son gendre et son associé. Cependant le récit, présenté rétrospectivement par le héros lui-même, laisse entendre qu'au milieu de son opulence, Joe Lampton n'est pas heureux. Son échec est confirmé dans une suite, *Life at the Top* (1962), où l'auteur s'étend, assez lourdement en vérité, sur la difficulté qu'éprouve un jeune homme pauvre pour s'intégrer dans une classe supérieure qu'au fond il méprise, et qui, de son côté, le considérera toujours comme un parvenu. Malgré l'effort d'objectivité de l'écrivain, il est clair que la carrière qu'il a donnée à son héros fait figure de jugement moral. Il est certain que, grâce au réalisme saisissant avec lequel John Braine a évoqué cette tranche de vie contemporaine, Joe Lampton devait rester, pour les lecteurs de la sixième décennie, l'inquiétant représentant d'une certaine jeunesse insensibilisée moralement par la pauvreté et par la guerre, et prête à tout sacrifier à sa volonté de succès matériel et social. Avant d'abandonner John Braine, remarquons cependant que, dans *The Vodi* (1959), il a choisi pour héros un anti-Lampton, un faible, torturé par une crainte maladive de l'échec. C'est à grand-peine que le pauvre Dick parvient à s'accrocher quelque peu à la vie. Après l'anatomie du succès, c'est donc l'anatomie de la défaite. D'une façon Dick est, lui aussi, un représentant de son temps, rappelant, à plus d'un égard, les héros frustrés d'Amis, de Wain et de Hinde, mais l'intérêt du roman étant plus psychologique que social, cet aspect est passé inaperçu.

Tous les personnages dont nous avons jusqu'à présent retracé la carrière appartenaient, comme leurs créateurs, à des milieux plus ou moins cultivés; tous détenaient l'un ou l'autre diplôme qui leur permettait d'espérer une promotion sociale. Cependant, les tribulations de ces intellectuels ou demi-intellectuels ne nous éclairent pas sur le sort réservé, dans le Welfare State, à la masse des jeunes prolétaires, à tous ceux qui, nés des classes ouvrières, sont restés et resteront sans doute des ouvriers, des manuels. Depuis 1958 cette lacune est comblée : ils ont trouvé un interprète très qualifié dans la personne d'un des leurs, Alan Sillitoe. Fils d'ouvrier, Sillitoe

quitte l'école à quatorze ans, pour travailler, comme son père, dans une fabrique de bicyclettes. A dix-huit ans, il fait son service militaire dans la R.A.F., en Malaisie. Il en revient tuberculeux, et, comme John Braine, c'est sur un lit d'hôpital que, sans beaucoup d'expérience de la littérature, il commence à écrire. Son premier grand succès, il le doit au roman *Saturday Night and Sunday Morning*, publié en 1958. Roman prolétarien s'il en fut, tant par le sujet que par l'expression, qui fait de larges emprunts à l'argot et au dialecte de Nottingham.

Comment Sillitoe, ce prolétaire, voit-il ses frères de classe ? Le premier contact avec le héros, Arthur Seaton, jeune ouvrier de vingt et un ans, est loin d'être engageant. Le chapitre initial le montre complètement ivre, vomissant, dégringolant l'escalier d'un bar. Naturellement, c'est le samedi soir, le moment le plus heureux de la semaine, le moment où, avant de sombrer dans la torpeur du dimanche britannique, on boit en quelques heures le salaire de huit jours. Mais le samedi soir n'est pas seulement le moment des beuveries; c'est aussi le moment où l'on va coucher avec la femme du brave copain qui fait du travail de nuit. C'est agréable, c'est commode, mais cela peut toutefois réserver quelques ennuis, ainsi qu'en témoigne la répugnante scène d'avortement à laquelle Arthur est obligé de prêter la main, ainsi qu'en témoigne encore la formidable raclée que lui fait administrer un mari trompé. La fin du roman, qu'un critique a appelé la saga de la bière, du lit et de la rixe, surprend le héros pêchant au bord du canal, et songeant sans enthousiasme au mariage auquel il s'est finalement résigné. Bien sûr, ce ne sera pas drôle, mais ce sera une nouvelle expérience; tout le monde y passe; il n'y aurait pas de vie si on ne mordait jamais à l'appât; tant pis si on se chamaille; c'est normal, c'est la vie; une vie qui, malgré tous les embêtements, n'est tout de même pas si mauvaise pour ceux qui ne se laissent pas faire. C'est vrai, la vie n'est tout de même pas si mauvaise, dans le Welfare State s'entend. Le nouveau régime a en effet assuré à la famille Seaton un confort et une sécurité qu'elle était loin de connaître avant la guerre : un logement décent, des meubles convenables, la T.V. évidemment, la stabilité de l'emploi, un travail raisonnable et bien rétribué; la possibilité de dépenser tout son salaire sans crainte du chômage et de la maladie; la promesse d'une vieillesse paisible assurée par la



pension. Tout cela, Arthur le sait, et il n'y est pas insensible, mais cela ne l'empêche pas de grogner. Contre quoi? Contre toute espèce d'autorité : les contremaîtres, les patrons, l'armée, les syndicats, les politiciens, les partis; il déteste également les conservateurs et les travaillistes (tous des exploiters!), mais il n'est pas communiste, car il n'a nulle envie de partager. Tout compte fait, c'est la révolte pour le plaisir de la révolte, pour « leur » montrer qu'à lui, Arthur Seaton, on ne la fait pas! Un rebelle sans cause; pire que Jimmy Porter. Dans sa cervelle, c'est le vide total, un vide à la fois intellectuel et moral. Seaton n'est pas présenté comme un cas extrême, comme une exception, car la plupart de ses amis ne valent pas mieux que lui. Qui est responsable de cet état d'esprit? L'Etat? L'individu? Sillitoe ne prend pas parti. Il se contente de décrire impitoyablement, et la question reste sans réponse. Tout au plus pourrait-on conclure que les conditions nouvelles ont détruit quelque chose qui est indispensable à l'homme : un certain sens de l'imprévu, du danger, qui naguère, forçait l'individu à réfléchir davantage et à prendre conscience de ses responsabilités.

La position de Sillitoe semble plus claire dans *The Loneliness of the Long-distance Runner*, une remarquable nouvelle publiée en 1959. Dans un long monologue, le protagoniste, jeune dévoyé que la misère, la paresse et l'esprit de révolte ont fait échouer dans une maison de correction, exhale son mépris et sa haine de toute autorité. La guerre des classes est normale et inévitable, mais les adversaires doivent jouer franc jeu. Parce que le directeur, par ses flatteries et ses promesses hypocrites, ne l'a pas fait, le jeune garçon, en guise de représailles, perd volontairement une course dans laquelle le prestige de l'institution est engagé. Naturellement, on peut tout de même se demander si les sentiments de ce personnage haineux et vindicatif sont ceux de l'écrivain. Le poème au titre symptomatique, *The Rats* (1960), où l'auteur en personne prend la parole, dissipe toute équivoque à ce sujet. Les rats, ce sont les riches, les gouvernants, les fonctionnaires, les éducateurs, tous ceux que Sillitoe considère comme les suppôts et les profiteurs du régime. S'il les fustige de ses violentes invectives, il ne se montre pas plus indulgent pour les réformateurs faiblards du Welfare State, dont les palliatifs endorment une masse timide,

lâche, prête à tout sacrifier à son désir d'ordre et de sécurité. Aux yeux de Sillitoe, cette soumission, cette passivité sont insupportables; apparemment, ce qu'il apprécie le plus chez l'homme, c'est l'instinct animal, sauvage, impatient de toute discipline sociale. Voilà bien, semble-t-il, un jeune homme en colère, peut-être plus passionné et plus intransigeant qu'Osborne lui-même. Et cependant, *The General*, publié la même année, est marqué par un retour inattendu aux valeurs morales traditionnelles. Sous le couvert d'une allégorie dans laquelle on pourrait ne voir, au premier abord, qu'un simple pamphlet pacifiste, Sillitoe se plaît à illustrer la puissance rédemptrice de l'art, qui transforme un impitoyable robot militaire en un être sensible et altruiste. Selon ses dires, cette œuvre puise son inspiration profonde dans la lutte qu'il dut mener pour civiliser le jeune barbare que des conditions de vie difficiles avaient fait de lui. Ce roman, dont le style soigné et même un peu affecté ne laisse pas de surprendre, est-il l'indice d'une orientation nouvelle?

Sans répondre nettement à la question, la dernière œuvre de Sillitoe, *Key to The Door* (1961), semble cependant indiquer que, depuis *Saturday Night*, l'attitude de l'écrivain s'est considérablement adoucie. La comparaison entre les deux romans s'impose d'autant plus facilement que, dans le second, Sillitoe a repris non seulement l'échiquier, mais les pièces mêmes du premier : le décor, le milieu, les personnages, avec toutefois une curieuse variante, Arthur Seaton étant devenu Bryan Seaton. Les premières pages font pressentir la relation complète d'une vie dont *Saturday Night* n'avait donné qu'une tranche, mais le lecteur n'est pas long à s'apercevoir que les deux Seaton sont différents. Sans doute Bryan n'est-il pas un ange, mais il est moins insensible, moins brutal que Arthur; il a le désir de s'instruire, de comprendre; il a peut-être même l'étoffe d'un idéaliste. Son expérience malaise dans la R.A.F. le conduit au pacifisme et au communisme, mais à un communisme tempéré, car il y a en lui un individualiste qui ne veut pas abdiquer tous ses droits. Son retour en Angleterre semble être le prélude d'une sorte d'acceptation de la vie dont Arthur aurait été bien incapable. La clef est sur la porte, sans doute, mais il est difficile de prévoir ce que Bryan, et, avec lui, un Sillitoe quelque peu apaisé, trouveront derrière cette porte.

Emotive chez les uns, nihiliste et négativiste chez les autres, la révolte des jeunes romanciers anglais a pris une allure très différente dans l'œuvre de Colin Wilson, le philosophe et prophète du mouvement; une allure plus active, plus militante, nous pourrions même dire plus positive, si cet écrivain n'avait enveloppé sa pensée dans un verbiage confus d'où émerge à grand-peine la doctrine d'action dont il rêve. Né de parents de condition modeste, Wilson n'a eu une jeunesse ni particulièrement facile ni particulièrement difficile. Il s'est révélé très tôt comme un original et un mégalomane. A treize ans, il écrivait son premier livre, dont il voulait faire une synthèse de toutes les connaissances scientifiques. A dix-huit ans, il commençait son service militaire dans la R.A.F., dont il était bientôt expulsé pour instabilité nerveuse. Et c'est le début d'une existence errante, comportant, bien entendu, l'essai de plusieurs métiers, y compris celui de terrassier; puis c'est la vie de bohème et le vagabondage à Paris et à Londres jusqu'au moment où *The Outsider* (1956) œuvre pseudo-philosophique écrite en trois mois, le hisse du jour au lendemain à l'avant-plan de l'actualité. C'était normal, car cet ouvrage et sa suite, *Religion and the Rebel* (1957), ainsi que la copieuse contribution de l'écrivain à *Declaration*, semblaient répondre aux besoins d'une jeune génération se débattant dans un affreux vide mental et spirituel. Dans une interview accordée à Kenneth Allsop et publiée dans *The Angry Decade*, Wilson déclare avoir voulu faire de son œuvre un réquisitoire doublé d'un credo. S'il a écrit *The Outsider*, c'est parce qu'il ne peut plus supporter une civilisation foncièrement matérialiste, stupide, inconsciente, abêtie par la télévision et la presse. Qui pourrait arracher l'humanité à sa déchéance? Certainement pas l'humanisme, masque de la paresse spirituelle, ni le progrès scientifique, générateur d'ennui collectif et de guerres; pas davantage les religions existantes, aussi pourries et aussi décadentes que le monde qu'elles prétendent sauver. Et cependant, comme son maître à penser G.B. Shaw, Wilson croit que seule une religion peut rendre aux hommes la foi commune et le sens de la vie sans lesquels la civilisation est vouée à la désintégration : c'est une question de vie ou de mort. Mais que sera cette religion, et qui sera le sage, le prophète capable de la créer de toutes pièces et de la propager? Ayant écarté avec

mépris nos leaders actuels, les politiciens, ces scout-masters, les évangélistes hypocrites, les philosophes abstraits et les savants, prisonniers de leur rationalisme étroit, Wilson se tourne vers l' « outsider », c'est-à-dire vers l'étranger, vers l'homme qui n'est pas comme les autres parce qu'il est conscient du chaos, l'homme qui voit la vérité au-delà des mesquines préoccupations quotidiennes et des mensonges bourgeois, l'homme qui préfère l'isolement à la veulerie des compromis, en un mot, l'homme qui a vraiment le sens de la vie. Il y a toujours eu des outsiders. Parmi ceux dont Wilson commente abondamment les œuvres, retenons, parce qu'ils ont réellement façonné sa pensée, Blake, Kierkegaard, Dostoïewski, Nietzsche, Barbusse et Shaw. Bien entendu notre écrivain se considère sans hésiter comme un de ces êtres d'élite. Conscient de ses dons, il entend les employer à libérer l'homme des servitudes de la civilisation moderne, à éveiller sa conscience endormie, à lui donner la lucidité, la liberté, la puissance, à le rendre plus grand. La tâche est difficile, mais, en disciple fervent de Shaw, Wilson croit fermement au progrès, à l'évolution, à la victoire finale de la « Life Force », de l'Elan Vital. Cependant la philosophie de Wilson n'est pas une philosophie comme les autres; loin de se laisser enfermer dans l'abstraction, « l'analyse existentielle » à laquelle il veut se livrer, entièrement axée sur le doute, sur le débat, se doit de coller à la vie. Elle trouvera donc son expression la plus adéquate dans la relation du cas concret, dans le journal personnel, dans le roman, où chaque question est traitée en termes vraiment humains. C'est pourquoi Wilson n'a pas tardé à se tourner vers la fiction; peut-être aussi y voyait-il ce que Shaw avait trouvé dans le théâtre : un moyen d'obtenir directement audience auprès du grand public.

Les romans de Wilson sont autant de variations sur le thème favori de l'écrivain. Dans chacun d'eux, la même question est posée : comment l'individu doit-il se comporter pour accéder à cet état supérieur dont rêve l'outsider? La psychologie du sexe y joue un rôle très important, car Wilson voit dans l'orgasme le moment où l'homme se libère, se dépasse, et pénètre le véritable sens de la vie. Naturellement, dans le domaine sexuel, la soif d'absolu, poussée jusqu'au paroxysme, peut conduire à la violence criminelle. C'est pourquoi le

sadique est à la fois, pour Wilson, un objet de terreur et de fascination. Il ne faut pas s'étonner si la sinistre figure de Jack l'Eventreur est évoquée dans chacune de ses œuvres. *Ritual in The Dark* (1960) étudie la psychologie du sadique. Austin Nunne, tueur hypercivilisé, a-t-il été poussé au crime par ce sentiment d'ennui et de frustration qui est un des leitmotivs du nouveau roman, a-t-il voulu, dans un geste de revanche ou de défi, usurper les prérogatives divines en foulant aux pieds les lois humaines, ou n'est-il qu'un fou insensible à la dignité de la vie? La question, comme toutes celles que pose Wilson, ne reçoit pas de réponse claire. *Adrift in Soho* (1961) met en scène un personnage, en qui on n'a nulle peine à reconnaître l'auteur, cherchant, parmi les épaves de Soho et de Notting Hill, la liberté qu'il ne trouve pas dans la société conventionnelle. Il est finalement obligé de reconnaître que parmi ces « affranchis » n'existe que l'illusion de la liberté, et que, par surcroît, il n'est pas fait pour ce genre de vie, car il est essentiellement un bourgeois. Ainsi que son titre l'indique, *The World of Violence* (1963) est une sorte d'enquête sur la brutalité vide de sens qui règne en ce monde, et dont l'illustration apparaît dans le comportement des Teddy Boys. Faut-il répondre à cette violence par une violence tout aussi absurde? Faut-il renoncer à la lutte et se bâtir une tour d'ivoire? Le héros rejette ces solutions, et la fin du roman le montre plongé dans l'élaboration d'une nouvelle discipline destinée à élargir la conscience humaine; il sait que la tâche sera malaisée, car on ne peut pas résoudre les contradictions de la vie comme on résout, dans l'abstrait, un problème philosophique. *Man without A Shadow, the Diary of An Existentialist* (1963), étudie la possibilité de prolonger, au moyen de la magie, les moments de haute conscience procurés par l'orgasme. Malheureusement Cunningham, le magicien mis en scène par Wilson, est aussi un charlatan, et la tentative se conclut par un désastre. Le dernier roman enfin, *Necessary Doubt* (1964), combine le « thriller » à la « science fiction »; il est centré sur le cas d'un jeune savant qui, au prix d'expériences presque criminelles, s'acharne à trouver dans des drogues nouvelles la solution que Cunningham cherchait dans la magie. Mais, ici également, le roman se termine sur un point d'interrogation.

Wilson ne prétend pas détenir la vérité; il n'accorde à ses

œuvres qu'une valeur d'enquête; il ne faut donc pas s'étonner si, dans son « message », il n'y a manifestement rien de très positif, rien qui puisse vraiment aider l'humanité en général, et, en particulier, les « Angry Young Men », à résoudre leurs problèmes. Et cependant, on comprend aisément le succès qu'il a connu auprès de la jeune génération. Il y a d'abord son appel constant à l'irrationnel. Mais il y a surtout le fait qu'il est, très typiquement, le rebelle de notre temps, le jeune homme en colère reprochant à la société sa torpeur, son conformisme, son matérialisme, confondant dans un même mépris la politique, la religion, l'humanisme, la science, ne voyant autour de lui qu'absurdité, et approchant le problème de la violence avec des sentiments très ambivalents. Cette ambivalence ne laisse pas de jeter une lumière inquiétante sur le cas de Colin Wilson. On ne peut pas oublier que sa « religion », inspirée à la fois par le vitalisme de Shaw et par la morale de Nietzsche, exalte dangereusement l'énergie vitale, la volonté de puissance, de domination; elle débouche sur le surhomme, et, inévitablement, sur le dictateur. Les néo-fascistes anglais ne s'y sont d'ailleurs pas trompés, et ils ont fait aux doctrines de Wilson un accueil plutôt embarrassant pour leur auteur. Mais il faut reconnaître que s'il y a équivoque, l'écrivain en porte la pleine responsabilité. En 1957, peut-être parce qu'il était grisé par ses premiers succès, Wilson rappelait, dans une interview, que les grands outsiders, Savonarole, Mussolini, Hitler, étaient apparus en des temps où leurs patries respectives étaient mûres pour les recevoir. « Ce n'est pas, concluait-il modestement, que je me prenne pour un de ces leaders; je veux simplement dire que, étant donné ma vision des choses, tout le fardeau repose sur mes épaules. Je suis peut-être le seul homme qui puisse ranimer la conscience de notre temps. » (*The Angry Decade*, p. 165.) Ce langage éveille naturellement de fâcheux échos, et l'on peut à bon droit se demander quels rêves insensés ont pu hanter à ce moment l'esprit de Wilson. Il est vrai qu'il se déclarait socialiste, mais c'était un socialiste à la manière de Shaw, c'est-à-dire un ennemi déclaré de la démocratie traditionnelle. Par la suite cependant, il s'est montré plus réservé, et n'est plus sorti du cadre des problèmes moraux et philosophiques. On ne voit d'ailleurs pas très bien comment cet homme, qui ne s'est jamais mêlé activement de politique,

qui ignore les questions économiques et professe même pour le social un dédain absolu, aurait pu jouer longtemps les apprentis dictateurs. Il reste toutefois que ses premières œuvres ne pouvaient manquer d'être interprétées comme un appel à la révolution fasciste et aux régimes de force. Fort heureusement l'Angleterre, contrairement à ce qu'en pensait peut-être Wilson, n'était pas prête pour cette aventure.

Au moment de conclure, on peut se demander s'il est légitime de procéder à un essai de synthèse de ce qui, selon l'opinion même des écrivains intéressés, n'a jamais constitué un véritable mouvement. Il est en effet notoire que les jeunes romanciers anglais, fidèles aux traditions individualistes de leur race, déclinent avec ensemble toute appartenance au « cirque des Angry Young Men ». Qui plus est, ils se jalourent, se chamaillent et se critiquent les uns les autres sans le moindre ménagement. Et cependant, s'il n'y a ni école littéraire ni groupe organisé, on ne peut ignorer l'existence, au-delà des tempéraments individuels, de caractéristiques presque constantes. La plupart des héros mis en scène par le nouveau roman appartiennent en effet à la même génération; ils sont presque tous issus des mêmes classes sociales; ils évoluent au même moment, dans des milieux souvent identiques, et sont aux prises avec des situations qui se répètent au point d'en devenir fastidieuses. Enfin, ils sont souvent présentés dans un cadre picaresque fortement modernisé, dans lequel l'aventure individuelle et le traditionnel paysage social sont traités de pair avec une grave enquête existentielle. Sans doute serait-il imprudent de considérer ces personnages comme de simples interprètes ou porte-parole, mais c'est cependant à la lumière des épreuves tantôt cruelles, tantôt absurdes auxquelles ils sont soumis, qu'il convient de dégager l'attitude et l'intention de leurs créateurs. Le caractère et l'issue donnés à ces épreuves révèlent l'existence, chez ceux qui les ont imaginés, de positions parallèles, sinon semblables. Enfin, qu'ils se soient ou ne se soient pas concertés, les écrivains de la nouvelle vague sont indiscutablement des dissidents, des mécontents. Tous ces points de contact justifient amplement la tentation de les traiter, fût-ce contre leur gré, comme un groupe, comme un mouvement.

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de notre analyse?

Dans quelle mesure nous permet-elle de répondre à notre question initiale : pourquoi, de quoi ces jeunes gens sont-ils mécontents? Tout le monde s'accordera à constater qu'au cours de cette sixième décade, les motifs de mécontentement — pour ne pas dire plus — ne font certes pas défaut, mais il est clair qu'aucune des graves questions qui remplissent le cœur des hommes d'angoisse et de colère ne semble les avoir touchés directement. A les lire, la bombe H elle-même pourrait tout aussi bien ne pas exister; il est d'ailleurs symptomatique que, à notre connaissance du moins, aucun d'entre eux n'ait daigné joindre sa voix à celles, si nombreuses, qui se sont élevées pour protester contre la menace d'une guerre atomique. A vrai dire, les causes du malaise dont ils semblent souffrir ne sont jamais exprimées avec clarté, mais il apparaît cependant qu'elles ont un dénominateur commun : l'impuissance à résoudre un vaste problème, sur lequel leur attention semble s'être cristallisée, à savoir, le problème de l'intégration. Ce problème, ils l'ont vu les uns sous l'angle social, d'autres sous l'angle psychologique, d'autres encore sous l'angle philosophique. Cependant ce sont des romanciers, et non pas des psychologues, ni des sociologues, ni, à une exception près, des philosophes; au gré de leur fantaisie créatrice, ils ont souvent débordé le cadre qu'ils semblaient s'être donné au départ, pour se permettre de longues incursions dans le champ d'action du voisin; et chaque fois qu'ils l'ont fait, il est apparu que, malgré les différences d'approche, de ton, de sujet même, il existait entre eux, sur la question de l'intégration, une profonde communauté de vues. C'est ce qui nous permet d'ignorer momentanément les équations personnelles pour tracer un tableau systématique de ce qu'on pourrait appeler la pensée collective du nouveau roman. De l'ensemble de la production, on peut en effet, sans faire la moindre violence à la vérité, dégager les lignes d'une construction solide, cohérente, dont les éléments s'enchaînent en un processus des plus logique, et qui couvre les aspects majeurs de la vie, en un large éventail allant de la réalité concrète à l'abstraction, une abstraction aussi pure que peuvent la concevoir des esprits imprégnés de la plus pragmatique, de la plus empirique des traditions. Si nous ne craignons d'introduire la notion de chronologie dans l'étude d'une période aussi brève, nous pourrions dire que cette construction s'est édifiée



en trois phases successives, mais la quasi-simultanéité des phénomènes étudiés nous interdit de faire usage de ce mot. Nous nous contenterons donc d'établir que le problème de l'intégration a été posé à trois niveaux : le niveau de la classe sociale, celui de la vie en société, et enfin celui de l'existence en général, étant entendu qu'il est entre ces trois niveaux des liens organiques profonds, et des rapports immédiats de cause à effet.

Examinons en premier lieu le problème de l'intégration sous sa forme la plus directe, la plus concrète, à savoir, l'assimilation de l'individu à une classe sociale. Les protagonistes de nos jeunes romanciers sont pour la plupart d'origine modeste. Ils sont presque tous nés entre 1925 et 1930. Ceci revient à dire qu'ils ont vécu leurs années d'adolescence dans une Angleterre que les circonstances acculaient à une existence quasi communautaire. Des privations, des souffrances, des dangers, des espoirs partagés, du sacrifice intégral à la cause commune était né un sentiment de solidarité qui mettait en veilleuse les préjugés de classe et promettait, pour l'avenir, une justice sociale meilleure. Et en fait, au cours des premières années de l'après-guerre, la victoire du Labour Party et l'instauration du Welfare State confirmaient cette promesse. L'avenir souriait enfin aux non-possédants. Les réformes sociales se multipliaient; la suppression du chômage, l'organisation de la Santé publique, la réglementation des heures de travail, l'augmentation des salaires, la construction d'habitations à bon marché apportaient une amélioration sensible aux conditions de vie des travailleurs. Et enfin la multiplication des bourses d'étude ouvrait, sans restrictions de classe, à tous ceux qui pouvaient faire la preuve de leurs capacités intellectuelles, les portes de la plupart des grands établissements d'enseignement. Une impulsion avait été donnée que même le retour au pouvoir des conservateurs, en 1951, ne devait guère freiner. Tout ceci promettait aux mieux-doués l'accès aux postes de commande, à la richesse, et qui sait — car ce sont là les choses dont rêvent les jeunes gens pauvres et ambitieux — la consécration de leur promotion sociale par le mariage avec quelque élégante héritière de l'aristocratie de sang ou d'argent. Mais si les conditions nouvellement créées leur en donnaient la possibilité matérielle, il restait un obstacle d'ordre psychologique,

qu'aucune réforme, aucune loi ne pouvait renverser. L'esprit de caste, mis en veilleuse pendant les années de guerre, avait repris tous ses droits, ce fameux esprit de caste plus tenace en Angleterre, semble-t-il, que partout ailleurs, ce snobisme que la verve satirique de G. B. Shaw évoquait, il y a plus d'un demi-siècle déjà, par le truchement de son personnage Hotchkiss, l'homme dont la carte de visite porte la mention : « Le célèbre couard », l'homme qui fait avorter les plans de son général parce que celui-ci mange son pudding au riz avec une cuillère : « Vous avez raison : je suis un snob. Pourquoi pas ? Toute la force de l'Angleterre repose sur le fait que l'énorme majorité des Anglais sont des snobs. Ils insultent la pauvreté. Ils haïssent la vulgarité. Ils aiment la noblesse. Ils admirent l'esprit de caste. Ils ne veulent pas obéir à un homme qui est sorti des rangs. Ils ne se fient jamais à quelqu'un de leur propre classe. Je suis d'accord avec eux. Je partage leurs instincts. Jeune étudiant, j'ai été républicain, socialiste. Je me suis efforcé d'avoir pour l'homme moyen les mêmes sentiments que pour un duc. Je n'ai pas pu. Vous ne le pourriez pas davantage. Vraiment, pourquoi serions-nous honteux de cette aspiration à ce qui est au-dessus de nous ? Je me refuse à dire qu'un honnête homme est l'œuvre la plus noble de Dieu. Pourquoi ? Parce que je ne le pense pas. S'il n'est pas un gentleman, peu m'importe qu'il soit ou qu'il ne soit pas honnête : je ne permettrai pas à son fils d'épouser ma fille. Et cela, c'est le véritable test. » Depuis que Shaw a écrit ces mots (1910), l'état d'esprit des sphères dirigeantes n'a pas évolué aussi fortement qu'on aurait pu s'y attendre, et la carrière offerte d'office aux diplômés d'Oxford et de Cambridge est souvent refusée ou rendue socialement difficile aux boursiers des universités de briques rouges. Ce phénomène se répète d'ailleurs, *mutatis mutandis*, à des degrés moins élevés de la hiérarchie sociale, car le snobisme et l'esprit de caste ne sont certes pas l'apanage des seules classes dirigeantes.

Voilà bien, semble-t-il, la situation dans laquelle se débattent les héros les plus typiques du nouveau roman anglais. Victimes d'un ostracisme inavoué, frustrés dans leurs aspirations légitimes, ils sont devenus des « displaced persons », incapables de s'intégrer aux classes supérieures, mais trop « évolués » pour rester attachés à leur milieu d'origine. Les

rare exceptions ne font, par leur caractère ambigu, que confirmer la règle : le triomphe apparent de Joe Lampton, l'arri-viste sans scrupules, se solde par un échec moral, et la solution de sagesse adoptée par John Lewis n'est guère convaincante. Dans la plupart des cas, le héros, lorsqu'il ne renonce pas à la lutte pour sombrer dans une apathie mortelle, entre en révolte ouverte contre la caste qui le rejette. Ceci explique les assauts violents contre les classes privilégiées, qui se voient accusées de snobisme, d'hypocrisie, d'égoïsme, de stupidité malveillante. Cependant, non contents de blâmer ce qui est blâmable, les jeunes rebelles vont jusqu'à rejeter en bloc les apanages de ces classes, et en arrivent même à nier toute culture, tout humanisme, tout raffinement et même toute moralité, car ils ne veulent plus y voir que des formes d'affectation bourgeoise. En fait, au snobisme absurde de la droite, ils opposent, dans leur curieux parti pris de philistinisme, un snobisme de gauche tout aussi absurde. Mais, comme le disait Oscar Wilde, la vérité est rarement pure, et elle n'est jamais simple; en effet, leur attitude ne laisse pas d'être quelque peu ambivalente, car elle trahit une certaine nostalgie des valeurs mêmes qu'ils attaquent avec tant de frénésie.

Cependant le problème de l'intégration dépasse largement le cadre étroit de l'accès à une classe sociale bien déterminée. Bientôt, c'est la place de l'individu dans l'ensemble de la vie moderne qui est mise en question. Chez l'inadapté, chez le raté, le sentiment de l'échec social se double en effet de la conviction que, désormais, toutes les portes lui sont fermées; à ses yeux, la société apparaît comme une vaste conspiration dont le but est de l'écraser, de l'enfermer définitivement dans son isolement. Pour ceux dont l'âme n'est pas assez fortement trempée — nous pensons ici tout particulièrement aux personnages de Thomas Hinde —, cela signifie l'abdication complète, l'effondrement, la désintégration de la personnalité. Repliés sur eux-mêmes, ils ne sont plus que de misérables épaves, vivant dans la terreur perpétuelle du monstre hideux et redoutable qu'est devenu pour eux le monde extérieur. Mais les autres n'acceptent pas aussi passivement la défaite. De la critique d'une classe privilégiée à la critique de la société qui permet et protège son existence, il n'y a qu'un pas. Ce pas, ils le franchissent allégrement, et c'est l'occasion d'une attaque

massive contre toute l'organisation de la vie moderne. Aucune des grandes institutions ne trouve grâce à leurs yeux. La royauté, l'Eglise, les partis sont l'objet de leurs furieux assauts. Naturellement ils n'attendent rien du parti conservateur, qui représente tout ce qu'ils exècrent. Au Labour Party, ils reprochent avec véhémence son matérialisme, son manque d'imagination, sa tiédeur, ses compromis, et surtout sa répugnance à prendre en considération la personnalité humaine, les aspirations de l'individu. La démocratie, détournée de ses fins par des politiciens malhonnêtes ou incapables, n'est plus qu'une lourde machine génératrice d'ennui, de médiocrité, d'uniformité. Sur ce point, la révolte d'Arthur Seaton, le jeune prolétaire, rejoint curieusement celle des jeunes intellectuels désabusés. Professant le plus grand mépris pour le Welfare State, dont il accepte cependant les bienfaits, Seaton s'insurge contre une existence si bien organisée par une législation bienveillante qu'elle ne laisse plus de place à l'imprévu, au risque, à la lutte, ces pierres de touche de la personnalité. Ennemis acharnés des conservateurs, mécontents des travaillistes, quelle attitude politique pourraient-ils adopter ? Se tourner vers le communisme, au moment même où les événements de Hongrie viennent d'entamer son crédit ? Cela leur paraît indéfendable ; d'ailleurs l'individualisme britannique ne s'est jamais facilement accommodé de l'égalitarisme moscoutaire. Répondre au séduisant mais dangereux appel de Colin Wilson, l'apôtre d'une violence à laquelle ils ne sont pas insensibles, et confier à un régime dictatorial le soin de lutter contre le chaos et l'injustice ? Les écrivains de la nouvelle vague n'ont heureusement aucun goût pour le néo-fascisme, et la voix de l' « outsider » n'a éveillé que de faibles échos. En désespoir de cause, ils restent fidèles au Labour Party, mais non sans proclamer qu'ils ne voient en lui qu'un pis-aller. Ils ne comptent certes pas sur les politiciens pour rendre à la jeunesse une foi, un idéal, une raison de lutter et d'espérer. D'ailleurs, l'atmosphère défaitiste d'une époque sans grandeur, rendue plus sensible encore par la piteuse affaire de Suez, est incapable de susciter le moindre enthousiasme. Ils ne croient plus à rien. L'idée même de progrès est souvent battue en brèche et considérée comme une illusion dangereuse. En résumé, dans la vie moderne, nos romanciers ne veulent plus voir que laideur,

bassesse, stupidité, matérialisme et uniformité avilissante. Cependant ce « debunking », cette démolition massive et sans contre-partie de toutes les valeurs traditionnelles, doublée du refus d'en accepter d'autres, laisse nos jeunes iconoclastes fort mal équipés pour résoudre le lancinant problème de l'intégration. A défaut d'armes plus efficaces, ils s'accrochent à l'invective, au sarcasme, à l'ironie, dans un effort désespéré pour réveiller les consciences endormies, rendre à l'homme le sens de sa dignité et préparer ainsi l'avènement d'une société nouvelle dans laquelle chacun trouverait sa place, mais ils semblent parfaitement conscients de la vanité de leur action, et c'est en définitive le désarroi né de ce sentiment d'impuissance qui reste la note dominante de leur production.

Lorsque l'homme a été soumis au choc de l'expérience, son besoin inné de comprendre, de rationaliser, de systématiser le porte à revoir ses problèmes concrets en termes plus abstraits, plus généraux, et à en dégager le sens. Nos romanciers n'échappent pas à cette impulsion. L'enquête sur l'intégration à la société va donc déboucher sur une enquête plus vaste, ayant pour objet la question de l'intégration à l'existence même. Le problème, de social qu'il était, prend une tournure nettement philosophique, sans pour autant se hisser au niveau de la métaphysique, car, à l'exception de Colin Wilson, ces irrationalistes qui s'ignorent manifestent une méfiance instinctive envers tout ce qui a une résonance religieuse. Désormais, à la lumière d'une expérience qui s'est révélée décevante, ils interrogent la vie et s'efforcent d'en capter non plus l'essence, qu'ils considèrent comme inaccessible, mais la nature immédiate et le mécanisme. Sur ce point, leurs conclusions rejoignent complètement les prémisses des thèses existentialistes. Comme les existentialistes, les jeunes romanciers anglais croient en effet que l'homme, cherchant à se réaliser dans et par l'action, se heurte à des difficultés quasi insurmontables. D'une part, la vie est absurde, et semble mettre un malin plaisir à faire avorter les plans les mieux conçus. D'autre part, toute action implique nécessairement un choix, mais le choix lui-même implique la liberté de choisir. Et l'homme n'est malheureusement pas aussi libre qu'il se plaît parfois à le croire. Déterminé, conditionné par l'hérédité et le milieu, il est également prisonnier d'un système de pensée qui le

pousse à chercher dans les théories, dans l'abstraction, dans l'illusion même, la solution de ses problèmes pratiques. Dès lors, déconcerté par l'échec de ses savants calculs, il hésite à agir, il renonce à comprendre cette vie qui toujours lui échappe; il renonce même à se comprendre, et succombe à l'anxiété. La nature même du mal dont il souffre suggère la solution. Pour se libérer, l'homme devrait oublier les théories encombrantes et fallacieuses et, là où la raison s'est montrée impuissante, ignorer l'obscurité dans laquelle il se débat, et faire confiance à l'action instinctive, spontanée. Il devrait ne prendre d'autre test que celui de l'expérience, et vivre résolument dans le concret, c'est-à-dire dans le présent, car seul le présent est vraiment concret. Jusqu'à ce point, romanciers et philosophes existentialistes ont manifestement suivi des voies semblables, et le cadre picaresque et bohème que les premiers ont choisi pour illustrer leur version de la condition humaine a remarquablement mis en relief leur préoccupation commune : la confrontation de l'homme avec les multiples difficultés de l'existence, et son impuissance à s'y intégrer. Mais ici les chemins se séparent. Tandis que l'existentialisme, au prix d'une subtilité verbale qui frise le sophisme, sauve la mise en attribuant à l'homme la liberté de choisir son attitude envers ce qui le conditionne et en l'orientant vers l'une ou l'autre forme d'engagement, les romanciers ne dépassent guère le stade négatif du processus et laissent leurs héros en proie à un désarroi, une incertitude, un laisser-aller et finalement une apathie dont rien ne semble pouvoir les dégager. Pour résumer leur situation, on pourrait reprendre, en l'élargissant, le titre du roman de Colin Wilson, *Adrift in Soho*, et le changer en « *Adrift in Life* », à la dérive dans la vie.

Voilà, en vérité, un bien triste bilan, dont l'actif ne semble guère compenser le passif, et d'autant plus propre à affliger les admirateurs de la grande tradition littéraire anglaise que la valeur esthétique du nouveau roman est en général très faible. Sans doute le « mal » n'affecte-t-il pas tous les romanciers contemporains; au groupe que nous avons étudié on peut en effet opposer les Snow, Hartley, Elizabeth Bowen, J. C. Powys (†1963), Graham Greene, Henry Green, Golding, Angus Wilson (malgré ses audaces), Waugh et autres Durrell, dont le talent ne se discute pas, mais qui appartiennent — le fait

mérite d'être signalé — à la génération précédente. Ces écrivains n'ont évidemment que peu d'affinités avec nos « Angry Young Men ». Il importe cependant de ne pas oublier que l'esprit qui anime les jeunes romanciers se retrouve chez la plupart des jeunes dramaturges; si notre enquête avait également porté sur le théâtre, nous aurions en effet retrouvé les traits caractéristiques de la nouvelle vague dans les pièces de Behan, Wesker, Pinter, Ann Jellicoe et Shelagh Delaney. Il s'agit donc bien d'une tendance qu'on ne peut tenir pour négligeable.

Au terme de cette étude, il nous reste à nous prononcer sur la valeur morale du mouvement. A vrai dire, sur ce plan, il a trouvé, dans le milieu même où il est né, plus de critiques que d'admirateurs. En général, l'Angleterre s'est refusée à se reconnaître dans l'image que les « Angry Young Men » ont tracée d'elle, et les a désavoués. Leurs indéniables succès ont été surtout des succès de scandale, et Somerset Maugham, qui n'est cependant pas suspect d'un conformisme exagéré, a sans doute résumé l'opinion de la majorité lorsqu'il les a condamnés dans une formule aussi brutale que lapidaire : « Ces jeunes gens, c'est de la racaille. » Mais la majorité n'a pas toujours raison; elle se montre parfois injuste et dogmatique; dans le cas qui nous occupe, il semble bien qu'elle ait trop catégoriquement refusé aux « accusés » le bénéfice des larges circonstances atténuantes auxquelles, à notre avis, ils ont droit. Plutôt que de faire l'effort de comprendre cette jeunesse, dont le non-conformisme ne laissait pas de l'embarrasser, elle a préféré la juger sommairement, et lui appliquer, malgré ses protestations, l'étiquette tapageuse qui désignait sa production comme une manifestation intempestive de colère infantile, et en proclamait l'insignifiance. A la lumière des faits, il apparaît pourtant que si l'appellation « Angry Young Men » est, dans certains cas et à certains moments, parfaitement légitime, elle est, le plus souvent, assez mal justifiée. Après tout, là où elle existe, cette colère n'est qu'une explosion de rage impuissante contre une situation jugée sans issue. Si la production des jeunes romanciers présente un caractère commun et constant, c'est le désarroi, et non pas la colère. Plutôt que « Angry Young Men », il aurait fallu les appeler « Bewildered Young Men », jeunes gens désarmés. Est-il besoin de chercher plus

loin l'explication du caractère purement émotif de leur attitude? Prisonniers de leur incertitude, n'attendant plus grand-chose de l'existence, indifférents aux causes et trop sceptiques pour croire encore aux solutions, aux remèdes, ils ont souvent renoncé à comprendre, et se sont contentés d'exprimer, avec une sorte de volupté masochiste, leur aversion pour une vie sans racines et sans espoir. On n'a pas manqué de les en blâmer, et d'attribuer à la légèreté et à l'immaturation de la jeunesse leurs outrances et leur parti pris de négativisme. Il était inélegant et injuste de les singulariser de la sorte, car, si leur réaction a été d'une violence inattendue, leur position était loin d'être exceptionnelle. Et cela se comprend aisément. Nous vivons en effet des jours qui n'ont vraiment rien d'exaltant; l'heure n'est pas à l'optimisme, et l'homme moderne est souvent près de succomber à ce sentiment de décadence, de déclin irrémédiable dont Samuel Beckett s'est fait le génial mais sinistre interprète. Faut-il s'étonner si les jeunes, dont la sensibilité ne s'est pas encore tout à fait émoussée au contact de la vie, ont été particulièrement impressionnés par un climat psychologique et moral déprimant, dont ils ne portent d'ailleurs pas la responsabilité? Faut-il s'étonner, et faut-il les critiquer si, dans leur désarroi, ils se sont tournés vers l'existentialisme? Cette philosophie de la frustration et de l'anxiété, cette philosophie aux prémisses défaitistes, née d'ailleurs, sous sa forme moderne, du désarroi consécutif à la débâcle allemande, ne pouvait manquer de les séduire, car elle leur présentait une image frappante de leur propre condition, et semblait justifier leur volonté obstinée de vivre exclusivement dans le présent. N'oublions pas que l'existentialisme est une des expressions les plus caractéristiques de notre époque, et qu'en y adhérant, nos jeunes romanciers ne faisaient qu'emboîter le pas à leurs aînés. Sans doute n'en ont-ils retenu que l'aspect négatif, mais qui oserait affirmer que la partie positive, la théorie de l'engagement, soit vraiment convaincante? Il semble bien que, loin d'être le simple fait de quelques jeunes écrivains en quête de nouveauté et de sensation, le mouvement des « Angry Young Men » ait ses racines profondes dans la vie et la pensée contemporaines. Il trouve d'ailleurs des échos significatifs dans la conduite d'une certaine jeunesse qui ne s'intéresse guère à la littérature et à la philosophie. Il existe en effet des ressem-



blances frappantes entre l'état d'esprit qui imprègne le nouveau roman, et la mentalité des Teddy Boys de la 6<sup>e</sup> décennie ainsi que de leurs successeurs, les Rockers et les Mods qui donnent, aujourd'hui, tant de soucis aux éducateurs et aux magistrats britanniques. On déplore à juste titre les excès dont ils se rendent coupables, mais on se perd en conjectures sur les causes de leur singulier comportement. Dans leur cas comme dans celui de nos romanciers, on ne veut le plus souvent voir qu'un phénomène isolé, une manifestation sauvage de mauvaise humeur, une sorte d'exhibitionnisme juvénile sans grande signification. Cependant, leur défi de l'autorité, leur violence, leurs excentricités vestimentaires et autres ne sont-ils pas une tentative plus ou moins inconsciente de donner à la vie moderne un relief, une couleur, un intérêt qu'elle a manifestement perdus ? Et leur façon de se grouper, fût-ce en « gangs » malfaisants, ne leur est-elle pas inspirée par un obscur désir d'intégration, que la société n'a pu satisfaire ? Ces jeunes révoltés ne sont pas, il s'en faut de beaucoup, des intellectuels, mais ils n'en sont pas moins des inadaptés et des mécontents, malgré les lois sociales qui leur assurent un salaire décent, des loisirs appréciables et la possibilité, théorique du moins, de gravir, s'ils veulent s'en donner la peine, les échelons de l'échelle sociale. Sans doute l'immense majorité des jeunes Anglais n'est elle pas composée d'« Angry Young Men », de Teddy Boys, de Rockers et de Mods. Cependant l'existence simultanée de deux mouvements, si différents par la condition sociale et intellectuelle de ceux qui y participent, mais si proches l'un de l'autre par leur attitude envers la société, montre à suffisance que le malaise est grave, qu'il est contagieux, et que, si on lui permet de se développer, il ne tardera pas à compromettre l'équilibre moral et psychologique de la nation. Pour apaiser les cœurs irrités, pour effacer des griefs qui, s'ils sont souvent confus et exprimés maladroitement, n'en sont pas moins réels, pour rendre à l'individu, avec le sens de sa dignité et de sa personnalité, une raison de vivre, il faudrait sans doute réorganiser complètement la vie sociale. Les gouvernants se trouvent assurément devant une tâche difficile. Trop enclins peut-être à juger les problèmes humains en termes purement matériels, ils se doivent d'accorder plus d'attention aux problèmes psychologiques de l'individu, s'ils

veulent éviter que l'ennui, combiné à la fascination de la violence, précipite une jeunesse désemparée dans quelque sinistre aventure politique.

L'essai de synthèse auquel nous venons de procéder n'incitera certainement pas le lecteur à l'optimisme. Et cependant, nous avons quelque raison de ne pas terminer cette étude sur une note trop amère. La première partie de notre conclusion ne visait en effet qu'à présenter le mouvement sous son aspect le plus virulent, mais, ainsi qu'en témoignent les études individuelles que nous avons consacrées à nos écrivains, la situation a quelque peu évolué. Dans la plupart des cas, une fois épuisée la poussée de fièvre, la courbe de la « colère », agressivement ascendante au départ, s'est insensiblement transformée en une courbe descendante. Quoi de plus naturel ? Quelque déprimantes que soient les circonstances, la vie reprend presque toujours ses droits, et l'homme, son équilibre. Aujourd'hui, nos « Angry Young Men » sont beaucoup moins jeunes, et beaucoup moins en colère. Contemporains des Teddy Boys, ils font déjà, au regard des Rockers et des Mods, figure de « vieux ». Bien que leurs problèmes soient restés sans solution, ils se sont considérablement apaisés, parce que la généreuse, la folle indignation de la jeunesse n'a qu'un temps, parce que l'âge apporte, avec l'accoutumance aux désagréments de la vie, ce que les pessimistes appellent la résignation, et les optimistes, la sagesse. N'est-ce point en effet faire preuve de sagesse que de s'adapter, fût-ce avec un soupir ou un haussement d'épaules, aux situations que l'on ne peut modifier ? Il faut ajouter que le succès commercial est un baume merveilleux, qui exerce, lui aussi, une influence émolliente sur les caractères. Nos romanciers n'y ont pas été insensibles. Peut-être aussi ont-ils craint que le public se lasse de leurs explosions de mauvaise humeur. Malheureusement, la manière plus traditionnelle vers laquelle la plupart d'entre eux semblent maintenant s'orienter ne convient pas toujours à leur personnalité ; en renonçant à leur vigueur agressive, ils ont peut-être aussi renoncé à ce qui faisait leur originalité, et, tout compte fait, à défaut de qualités spécifiquement littéraires, l'intérêt principal de leurs meilleurs romans. Cette abdication ne signifie nullement que le flambeau de la violence, sinon de la colère, soit près de s'éteindre dans les milieux littéraires ; abandonné par

les romanciers, il est en effet, plus que jamais, brandi par les dramaturges, qui ne veulent pas désarmer. Il y a quelques jours à peine, à l'occasion de l'âpre polémique qui opposait aux défenseurs du théâtre conventionnel les pionniers du nouveau « théâtre de la cruauté », le fougueux Peter Brook déclarait sans ambages que « la violence est le langage naturel de l'art moderne. » Après le sadique *Afore Night Come*, de David Rudkin, il n'hésitait pas à mettre à l'affiche de l'Aldwych une pièce allemande dont le titre est tout un programme : *The Persecution and Assassination of Marat as Performed by the Inmates of the Asylum of Charenton under the Direction of the Marquis de Sade*. Si ces outrances, qui dépassent les trouvailles les plus morbides de Colin Wilson lui-même, font quelque peu pâlir les excès passés des « Angry Young Men », elles ne peuvent pas non plus nous les faire oublier complètement. Cependant, nous ne terminerons pas cette étude sans invoquer, en leur faveur, une dernière circonstance atténuante. Si regrettables qu'ils puissent être, le négativisme désespérant et l'esprit de destruction dont ils ont trop souvent fait montre procèdent tout de même d'une saine indignation, d'un désir passionné et sincère de dénoncer une situation déplorable. Tout compte fait, ces jeunes nihilistes sont des idéalistes camouflés. Malgré leur affectation de cynisme et d'indifférence, ils sont bien plus engagés qu'ils ne veulent le paraître, et personne ne pourra les accuser de s'être dérobés à certaine mission morale de l'écrivain. Sans doute, en se lançant dans la bataille, ont-ils mis en œuvre des moyens discutables, et souvent disproportionnés au but légitime qu'ils s'étaient donné, à savoir, la défense de l'individu, de la personnalité, menacés d'écrasement par la lourde machine sociale, mais l'impulsion initiale était incontestablement généreuse, et en tout point digne d'éloges. En s'érigeant de la sorte en redresseurs de torts, ces non-conformistes farouches sont, après tout, restés fidèles à la ligne générale de la littérature occidentale, dont John Wain, dans un plaidoyer *pro domo*, a pu dire, non sans raison, qu'elle est, traditionnellement, critique, sinon subversive.

## Les chemins d'Eole ou les sincérités successives (1)

par Roger BODART

de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises

### I. LA POÉSIE DES POÈTES N'EST PAS LA NÔTRE

Un matin d'octobre 1928, un petit groupe d'étudiants attendait devant la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Bruxelles qui venait d'abandonner la rue des Sols pour s'installer face au Bois de la Cambre. J'étais l'un d'eux. J'entends la clé tourner dans la serrure, la lourde porte s'ouvrir. Les couloirs vides sentaient la chaux, la cire, le bois neuf. Dans un petit patio, un filet d'eau coulait sous une inscription latine : *Natura fovet quae necessitas urget*. Je gagnai la bibliothèque. En son centre, parmi un tournoiement de langues de feu, Prométhée régnait. Cette demeure qui offrait l'eau à qui a soif, la lumière à qui la cherche, me plut. J'avais dix-huit ans. Je croyais que la Vérité est Une, tout étant lié à tout; je sentais aussi que l'Un ne se peut regarder en face : nous ne pouvons connaître que des vérités plurielles, l'œil gauche corrige l'œil droit, les deux quand ils se ferment rêvent d'un troisième œil qui verrait l'invisible, ou mieux encore d'une tête tout entière couverte de regards comme la queue du paon.

Quelques Maîtres (peut-être auraient-ils été surpris d'apprendre comment je transformais leur leçon) me semblèrent abonder dans ce sens. Un logicien qui enseignait aussi l'histoire de la philosophie posait devant nous, sur l'échiquier du temps, l'un après l'autre, les pions de chaque nouvelle idée avec le malin plaisir de les voir progresser d'abord, culbuter

(1) Le présent article sert de préface à l'anthologie *Les poètes du Bois de la Cambre* (Editions Universitaires) qui groupe des écrivains sortis de l'U.L.B. entre les années 1928-1964.

ensuite. Nous suivions avec une attention amusée cette partie d'échecs qui tenait du jeu de massacres. Ce logicien avait un violon d'Ingres (je le soupçonne même d'en avoir eu plusieurs) : la littérature, et plus précisément l'anglaise. Il en parlait rue de la Concorde à l'Institut des Hautes Etudes et, enchanté qu'il était de ne plus instruire mais de s'épancher, il nous faisait sentir que, chez un homme digne de ce nom, il n'y a pas de spécialité qui tienne : étant homme d'abord, un bon professeur de philosophie peut être excellent maître en littérature.

Nous apprenions ainsi à voir que le plus court chemin d'un point à un autre n'est nullement (comme on voulait nous le faire croire) la ligne droite, mais plutôt la ligne courbe, ou même le méandre. La Semois court plus vite à la Meuse, en contournant les rochers qu'en les creusant. Ces biais utiles, qui irriguent et fécondent la philosophie et la science autant que la poésie, un professeur de sociologie nous les dessinait sur la carte mouvante de la société, avec une grâce qu'il devait à un certain amour de la vie que je ne découvris tout à fait en lui que, trente ans plus tard, quand ayant planté ma tente au bord de la forêt de Soignes qui prolonge le bois de la Cambre, je le rencontrai penché sur le millepertuis, interrogeant la myrtille, humant le tilleul, saluant le grillon comme s'il leur eût demandé le Grand Secret qu'il devait enseigner et qu'il n'avait jamais trouvé. Ce silène barbu qui, dans sa jeunesse, avait beaucoup interrogé Socrate sautait de fait en fait, d'idée en idée comme on saute de pierre en pierre pour franchir un ruisseau. De la vie en général, de la vie sociale en particulier, il aimait découvrir les facettes innombrables et apparemment contradictoires. Il était libre parce que pluriel, et refusait de s'emprisonner dans la camisole de force d'un système.

« Il y a des fins, disait-il, qu'on atteint mieux en ne les poursuivant pas. » Cette parole me marqua pour la vie. Elle rejoignait la leçon du proverbe chinois : « Préoccupe-toi de ne rien faire, alors toutes choses viendront à toi », celle aussi du proverbe portugais : « Dieu écrit droit avec des lignes courbes » ou encore la réflexion du poète français : « L'ordre fait le délice de la raison ; le désordre, le délice de l'imagination. »

C'est de ces doubles délices que je me délectai au long des années, dans cette école que l'on avait dressée au bord du Bois de la Cambre, comme pour nous inviter à une quête buissonnière autant qu'à la recherche livresque. J'associais mes découvertes scolaires au rythme des saisons ainsi que m'y invitait un Maître ès lettres que je devais, trente ans plus tard, retrouver à l'Académie, et qui aimait citer Rutebeuf :

*Les noires mouches vous ont point.  
Maintenant vous poindront les blanches.*

Les blanches mouches de l'hiver 1928, que sont-elles devenues? Il fut rude, cet hiver. Je me souviens fort bien de nos combats dans la neige, sur le lac, autour de l'île Robinson. Je sens encore mes mains glacées qu'une jeune fille m'invitait à réchauffer sous son manteau de fourrure.

*Que sont mes amis devenus  
Que j'avais de si près tenus  
Et tant aimés?*

Je revois René Blicck, ses grands yeux étonnés et moqueurs, et sa démarche dansante comme s'il avait été près de s'envoler. Nous nous étions liés d'amitié, dès l'âge de quinze ans, à l'Athénée de Schaerbeek. Il était fou de Rimbaud. J'étais fou de Verlaine. Nous passions des après-midi entiers au Parc Josaphat, ou dans les terrains vagues de Neder-Over-Ileembeek, l'un réinventant la saison en enfer, l'autre répétant sans se lasser : « Au pays de mon père, il est des bois sans nombre... » René était enfant unique. Ses parents tremblaient pour sa santé qui leur paraissait être fragile. Ils l'envoyaient en Suisse. Ils lui offraient un appartement. Il était ivre de ses idées et de tous les parfums qu'il humait dans le vent. Je le vois venir à moi un premier mai (jour de son anniversaire) et me dire :

— Je me sens plein de haute vitalité et de fantaisie. Je viens d'écrire un poème :

*Blancs mugets du premier mai  
Vous m'apportez l'aventure...*

A certains moments cependant, un vertige le prenait où sa raison eût pu sombrer. Il passait des semaines entières dans sa

chambre, tous rideaux tirés. Il renversait tables et chaises. S'il l'avait pu, il aurait placé l'univers entier la tête en bas, les pieds en l'air. Je m'efforçais de deviner ce qui le tourmentait et qu'il ne pouvait définir lui-même. Tout simplement, après avoir tout aimé, il refusait tout, il lui fallait autre chose qui peut-être n'existait nulle part.

Un jour (il avait dix-huit ans), il crut avoir trouvé ce qu'il cherchait. Le Sâr Peladan, Krishnamurti, Ramakrishna lui offrirent dans le ciel ce qu'il avait demandé en vain à la terre. Il m'entraînait aux conférences d'un peintre théosophe qui était beau comme un dieu et, le soir, chassait à coups de revolver les esprits malins nichés dans les peupliers d'Italie de son jardin. René ne devait pas s'engager longtemps dans cette voie. Un autre jour, il vint à moi les bras chargés de livres. Il avait découvert Engels, Marx, Lénine. Une colère le soulevait à travers laquelle perçait la joie une fois de plus, il avait renversé tables et chaises, mais cette fois, ce n'était plus dans l'éther qu'il plantait leurs pattes. Sa poésie, qui jusque-là, était d'un « petit bourgeois à la tache humide », comme eût dit Thomas Mann, s'en ressentit. Elle reniait le passé :

*La poésie des poètes n'est pas la nôtre;  
avec leur bouche comme une feuille,  
avec leurs mains comme des palmes,  
ils touchent la vie comme un mot.*

*La poésie des poètes n'est pas la nôtre,  
camarades ouvriers,  
camarades du Parti,  
Fernand, Bernard, qui m'avez pris  
à ma race triste  
et m'avez fait homme.*

René ne disait pas non à l'amour ni à la poésie; mais Louise qu'il venait de rencontrer luttait à ses côtés, et sa poésie, au lieu d'être d'abord poésie, était d'abord combat. Ce nouveau revirement déconcerta ses amis. Fallait-il y croire? Ce « chemin de la vie » que lui avait ouvert le marxisme n'était-il pas « le sentier » que lui avait montré, un ou deux ans auparavant, Krishnamurti, et n'allait-il pas, éternel vagabond, quitter bientôt l'un comme il avait abandonné l'autre? Cette

« nouvelle image du monde » qu'il saluait, cette « grande idée claire », cette « conclusion nette des choses », n'était-ce pas le soleil d'un jour qui s'éteindrait vite dans les eaux de la nuit? N'était-ce pas de la littérature, des mots?

Souvent nous nommons mots une expérience que nous n'avons pas vécue. Quand René demandait, ordonnait « d'attaquer et de mordre la pensée rêveuse » non, vraiment, pour lui, ces mots n'étaient pas des mots. Ils étaient l'angoisse d'un jeune homme qui avait failli mourir littéralement d'ennui, dont le sang s'était glacé en se sentant devenir un homme inutile.

La guerre vint. Je rencontrai René à la Porte de Namur. Il m'annonça la naissance de son fils. Le 22 juin 1941 il était arrêté. C'était Breendonck, puis Neuengamme. Le 3 mai 1945, le *Cap Arcona* et le *Thielbeck* prenaient feu dans la baie de Lübeck. Des hommes surnagent. Les S.S. les mitraillent. Il y a huit mille noyés. René est l'un d'eux.

*Blancs muguets du premier mai,  
Vous m'apportez l'aventure.*

... Des blancs muguets de 1928 aux muguets noirs de mai 1945, la route est longue. Une constante cependant : dans la nuit et le brouillard, l'espoir était demeuré. « Mais la nuit ne sera pas vaine sur nos fronts », écrivait René en 1938. Paul Eluard qui préface ses poèmes inédits en 1954, parle à leur propos, de la lumière qui naît autant de ces poèmes que de cette mort, « lumière qui est la seule clarté terrestre et que les hommes allument à chaque pas plus claire et plus haute dans la nuit où ils avancent ».

Si j'ai parlé longuement de René Blicck, c'est parce que nous fûmes nombreux (et quand je dis nous, je pense à la génération qui eut vingt ans en 1930) à connaître les mêmes avatars que lui. Certes, nous n'avons pas tous été rimbaldiens d'abord, théosophes ensuite, révolutionnaires enfin. Nos errements nous ont conduits, selon nos natures et nos expériences, les uns de gauche à droite, les autres de droite à gauche, d'autres encore dans une sorte de chemin rectiligne qui, cependant, quand on le regarde de près n'est qu'une suite de perpétuelles modifications. Modification : voilà peut-être le mot clé de la génération qui, née vers 1910, a connu la première



guerre mondiale, la révolution russe, le fascisme, la deuxième guerre, Hiroshima, l'Asie et l'Afrique décolonisées, et à la faveur de ces séismes sociaux et économiques, le saut de la berline à la fusée, de Sully Prudhomme à Tristan Zara. Nulle génération, sans doute, ne connut de mutations plus nombreuses et plus brutales. L'Asie savait depuis toujours que tout est avatar, la Grèce, que nous ne plongeons jamais dans le même fleuve, et Montaigne sentait que le monde est une « branloire » qui change non de sept en sept ans mais de minute en minute. L'Asie, la Grèce et Montaigne avaient mis des éternités à l'apprendre. Nous l'avons fait en quelques années.

Tant d'agitation créa, en nous, un rythme de tangage qui nous secouait encore quand nous avançons sur la terre ferme. D'honnêtes esprits qui sont nés dans une vérité éternelle s'étonnent au spectacle des errants que nous fûmes et que nous sommes encore. Ils moquent ce qu'ils nomment nos « *sincérité successives* ». Moquez, messieurs du roc. Mais sachez que suivre les chemins incertains d'Eole dont nul ne sait ni d'où ils viennent ni où ils vont, est aussi une forme de courage.

## II. JE REVOIS ENCORE, ACCOUDÉE...

J'étudiai le droit avec une passion qui ne s'est pas éteinte. Le droit romain me semblait construit comme les routes, les Colisées, ces aqueducs où la pierre s'appuie à la pierre sans qu'aucun autre ciment les soude que leur entente mutuelle. Ainsi s'arc-boutaient les préceptes du Code Justinien. Le lacinisme du langage — *do ut des; dura lex sed lex* — me remplissait d'aise. Nulle place pour le songe. Tout est visible, précis. Quel temple pour le songe cependant!

Le Code Napoléon me comblait d'aise aussi. Le Code civil nous était enseigné par un homme dont la sévérité cachait une bonté discrète. Il détestait l'éloquence et ne disait jamais un mot inutile. Je prenais un réel plaisir à le suivre dans le maquis, par lui changé en jardin à la française, des empêchements dirimants et des vices rédhibitoires. Je m'émerveillais de voir, par le jeu du droit successoral, le défunt se survivre et que « le mort saisit le vif ».

Le professeur de droit romain était un vieil homme à barbe de bouc. Nous étions trois à prendre intérêt à son cours. Il nous invitait parfois à venir chez lui pour nous guider dans ce Versailles de la pensée juridique, tout en larges allées, en petits Triansons, en dédales ingénieux. En l'écoutant dans sa demeure ucloise entourée d'arbres et d'herbes hautes, je regardais le soir s'appesantir sur les tilleuls. Le passé, le présent, l'avenir, prenaient peu à peu à mes yeux un visage ordonné. Le Droit chassait, du corps du monde, le démon du désordre. J'étais heureux. Que sont devenus ces trois disciples? L'un aujourd'hui enseigne la philosophie à l'Université. L'autre siège au Parlement. Le troisième, en ce moment, remue ses souvenirs, écrit cette préface.

Plus que tout, me plut le droit international privé. J'aimais qu'il fût une nébuleuse comme le dieu de Spinoza, il n'était pas : il devait être. Le droit, quoi qu'en pensent les profanes, est le monde de la rigueur. Mais c'est une rigueur mouvante. Sans cesse, la réalité bouge et se révolte. Le droit comme la science, la philosophie ou la poésie doit s'inventer sans cesse. Ceci est singulièrement vrai du droit international, surgeon tout jeune encore à la cime d'un vieil arbre et qui pousse à la sauvageonne, selon ses humeurs, qui relèvent plus de la nature que de la raison. Le droit international privé nous était enseigné par un des hommes les moins conformes que j'aie connus. Colonel des Cosaques du Tsar, ingénieur, il avait quitté la Russie pour réinventer sa vie et le monde. Comment après avoir construit des navires en Russie, en vint-il à être avocat près la Cour d'appel de Paris, puis professeur de droit international privé à l'Université de Bruxelles, je l'ignore. Sans doute, le droit international l'intéressait-il parce qu'il n'existait pas. Il l'aimait parce qu'il fallait l'inventer.

Il le faisait d'une façon éminemment poétique, je veux dire : réaliste, et il me semble que toutes les branches du droit devraient être enseignées ainsi. Il ne parlait pas, comme on le fait d'ordinaire, du ciel des idées, ou, si l'on préfère, des grands principes rassemblés dans les codes, il parlait du fait, de ce tâtonnement quotidien qu'on nomme jurisprudence. En telle ville, tel jour, tel tribunal avait examiné tel cas. Nous nous trouvions comme Salomon placés devant ce cas malaisé à résoudre comme le sont tous les cas, car tous ils sont singu-

liers, et même inouïs. Il fallait inventer une solution nouvelle à un problème nouveau. Pendant toute l'année, nous sautions d'un cas singulier à un autre, d'un arrêt de la Cour Internationale de La Haye à un verset du Livre de Job. Vers le mois de mai, nous avons découvert quelques lignes directrices, certains contours et lignes de faite de ce monde nouveau.

Notre cosaque avocat ingénieur avait un nez camus aux vastes cavités velues, d'épais sourcils en accent circonflexe, des cils véhéments et d'érectiles touffes de poils débordaient de ses oreilles. Au cours de ses fréquents voyages de Paris à Bruxelles, il ne quittait jamais accrochée à son épaule, une énorme gibecière au cuir usé, dans laquelle il accueillait pêle-mêle le dossier de quelque affaire Koutiepof, les calligrammes hiéroglyphiques de son cours, de quoi boire, manger, fumer et se raser.

Est-ce le recul? Il me semble que la poésie était partout en ce temps-là. Tout m'attirait : les cours de ce philosophe bergsonien qui allait mourir dans une sorte de délire suscité sans doute par un abus d'intelligence; la compagnie de ce jeune historien au gilet rouge qui, à travers Proust, aimait la mauvaise musique (et l'on sentait bien que ce qui le menaçait de façon certaine ce n'était pas une faiblesse des poumons qui suscitait, jour et nuit, une fièvre maligne, non, ce qui le menaçait et le poussait à vivre vite et intensément, ce qui sculptait noblement son visage, c'était la menace d'une mort brutale et absurde, car il allait bientôt mourir, dans un bombardement en rade de Saint-Nazaire); la violence de ce professeur de droit administratif aux larges épaules, au menton mussolinien, ce champion de course dont le véhément désir de vivre venait sans doute du pressentiment d'une mort prochaine comme une certaine impatience de tout savoir et de tout goûter semblait aussi destiner à une rapide plongée dans le noir le jeune historien au gilet rouge, la solitude aussi, de quelques jeunes filles ou jeunes hommes dont je fis mes amis parce qu'ils vaguaient solitaires entre les heures de cours dans les couloirs, ou même, de préférence, plus loin, dans les jardins, près de la balustrade de pierre, encombrée de lierre, et l'un était, chose rare en ce temps-là, un mineur de Charleroi, plus âgé que nous, qui voulait faire sa trouée ailleurs qu'au profond de la terre (et il l'a faite), et l'autre était une sorte d'affreux bougre, que

l'on eût craint de rencontrer au bord d'un bois (et il m'apprit qu'il était bulgare, et qu'il ne connaissait personne en Belgique, et nous devînmes deux frères) et l'autre était prince, disait-il, et polonais (et mon journal intime est encombré des songes qui encombraient le sien), et l'autre encore était allemand et juif, grand, mince, l'œil bleu, pareil à une statue de sel (Ludwig, Ludwig, vis-tu encore?) et l'autre s'est tué parce qu'il ne trouvait pas le chemin de l'amour, et l'autre était juive, elle avait des yeux de louve, et l'autre était glacial, ironique, il aimait la musique, et sa main n'étant pas assez large, il s'était fait sectionner un nerf, et lorsque nous nous promenions dans le bois de la Cambre en regardant le coucher de soleil il interpellait l'honnête passant qui nous croisait, pour lui dire qu'il marchait à rebrousse-poil (aujourd'hui il est devenu un magistrat, me dit-on, redoutable), et l'autre encore était une Lorelei dressée sur un rocher de froideur, et certains s'y brûlaient, et d'autres se noyaient, mais elle ne faisait que sourire (elle s'est bourgeoisement mariée, l'heure venue, et certains peut-être se souviennent avec mélancolie de celle qu'elle n'a jamais été).

Je revois encore, accoudée, près de la fontaine (*natura fovet...*) une jeune Polonaise aux immenses yeux dont les pupilles noires cachaient une tristesse millénaire sous les éclats de son rire. Ils disaient, ces yeux de velours et de feu : « Comme la vie fut terrible! Comme elle le sera plus encore! Mais comme elle est belle! » Fela venait de Lodz. Elle avait un accent charmant qui ajoutait à sa grâce naturelle. Elle allait bientôt épouser un étudiant qui menait de front études de droit et de philosophie. Il était la logique. Elle était la poésie. Mais ils avaient en commun un même amour de la vie dont on sentait qu'il résisterait à toutes les tempêtes. Nous nous vîmes beaucoup pendant la guerre. Comment oublier ces soirées, dans leur maison d'Uccle Saint-Job, absurde et chaude, toute en coins et recoins, où se réfugiaient pendant quelques heures des juifs venus de tous les horizons?

Fela n'a rien publié sinon un essai sur la Pologne et la Révolution belge de 1830, et de curieuses nouvelles à travers lesquelles souffle le vent en marche de la Diaspora. Pendant des années, elle travailla à un roman inspiré par son enfance polonaise. C'était un chant, une prière, un cri. On y sentait la sagesse visionnaire de ces mystiques judéo-slaves qui ont

inspiré l'admirable Martin Buber. Un jour, Fela abandonna son roman pour se donner à la peinture. Là aussi l'imagination — la folle du logis — s'y donna à cœur joie. Tout y était réel, mais d'une réalité douée du pouvoir de lévitation, elle donnait des ailes aux corps les plus lourds, ainsi que le fait Chagall.

Un jour, un visiteur devant une de ces toiles, s'exclama :

— Ah, vous avez un Chagall?

— Non, répliqua Noémi, la fille de Fela qui n'a pas moins d'humour que sa mère, comme nous ne sommes pas assez riches pour en acheter, nous en faisons nous-mêmes.

Fela traduisait des poèmes français en polonais, avec une fidélité grande. Pourquoi n'en écrit-elle pas? Le vent refuse de se laisser prendre dans le piège des mots.

\*  
\*\*

Autre visage : une jeune fille aux yeux d'acier, aux cheveux noués sagement en macarons sur les oreilles. Elle était aide-bibliothécaire. Elle glissait le long des murs vêtus de livres, ignorant tout du monde qui l'entourait. Elle regardait droit devant elle, perçant la croûte des apparences, ne voulant rien connaître qu'un fantôme qui la fascinait. Elle était belle. Elle ne voulait ni le savoir, ni qu'on le sache. Elle se vêtait avec une grâce sévère. Elle n'était ni austère, ni prude. Absente seulement, ignorant son corps et désirant qu'on l'ignorât. Une passion devait l'habiter dont elle ne devinait pas le visage. Quelques années plus tard, cette lave vint au jour quand je lus d'elle, dans un hebdomadaire, un récit qui de ses yeux, avait l'éclat insolite et dur. Un jour elle décida de courir sa chance à Paris. Aujourd'hui Paris la connaît, mais elle ne connaît que ses songes. Il m'arrive parfois de passer à côté d'elle du côté de Saint-Germain-des-Prés. Certains disent : c'est Dominique Rolin. Ils croient la voir. Pour moi, je suis peut-être seul à deviner à ses côtés deux ombres : celle d'une jeune fille née des amours d'une Emily Brontë et d'un Rilke, et celle d'un homme aux yeux d'eau, au corps puissant et frère, un sculpteur-poète qui, comme elle, n'était qu'amour.

## III. L'UN DISCRET, LES AUTRES DISTRAITS

J'ai parlé de nos soirées, pendant la guerre, chez Fela Perelman. Il y en eut d'autres. Vers 1934 j'avais connu chez Charles Plisnier son neveu, Charles Bertin, grand garçon de quatorze ans qui dévorait avec passion les chefs-d'œuvre du passé avec la volonté bien arrêtée d'ajouter à la liste. La guerre venue, je retrouvai Plisnier, à Paris d'abord, dans son domaine de Montferrat ensuite. Son neveu était là. Nous gagnâmes le Morbihan avec Plisnier, sa femme, son fils, sa sœur, et Charles. Je nous vois quitter la grande demeure de Montferrat, traverser Courtacon désert, passer près d'une maison de campagne sur la barrière de laquelle le propriétaire avait peint ces deux mots : *Le Passé*. Un vieil homme fumait sa pipe sur le seuil, comme s'il eût tout ignoré des événements. Au début de l'après-midi, nous nous arrêtàmes au bord de la Loire. Nous prîmes, Charles Bertin et moi, une barque abandonnée dans les roseaux. Le ciel était d'un bleu implacable. Des libellules allaient et venaient autour de nous.

— C'est curieux, dis-je, il me semble qu'Auguste Marin va mourir.

Bertin connaissait l'amitié qui me liait au poète de *Statues de neige*. Il me regarda sans répondre. Quelques mois plus tard, je devais apprendre que Marin était tombé cette après-midi-là sur la Lys.

C'est à cette époque que nous devînmes amis. Charles avait vingt ans. Il avait mûri. Ses poèmes avaient une grâce romantique, un mouvement dans lequel perçait son goût pour Beethoven. Il faisait ses études de droit. Il me parlait de ses amis Jean Mogin, José-André Lacour, Théo Léger, Alain Bosquet. Celui-ci avait fondé une revue, *Pylône*, et venait de publier une anthologie dont la préface acide et brillante fit quelque bruit. J'aurais aimé les connaître, mais ayant eu, dès le mois d'août 1940 des ennuis avec la police allemande, nous menions, ma femme et moi, une vie cachée.

Un jour, cependant, je rencontrai non loin de chez moi Jean Mogin. Je ne l'avais jamais vu; je crus le reconnaître. Je l'accostai. L'accord fut immédiat. Le soir même, il nous rendit visite. Il avait dix-huit ou dix-neuf ans. Sous un humour

qu'il avait hérité de Géo Norge, son père, il cachait une gravité qui nous conquiert d'emblée. Dans ses poèmes il interpellait avec une insistance désespérée un dieu que tout son être désirait mais dont il ne trouvait les traces nulle part.

L'Université vivait alors d'une vie clandestine qui lui donnait des dimensions nouvelles. Rien, en ce temps, n'était plus à sa place. Nous vivions dans une fourmilière éventrée. Nous ne reconnaissons plus ceux que nous pensions connaître. Nous découvrons un frère où nous attendions un ennemi. La poésie, dans ce branle-bas, se sentait chez elle. Elle y retrouvait son ordre qui est mouvance, son chant qui est cri.

Le soir, quand Charles Bertin, Jean Mogin, Jean Tordeur et Charles-Henri Stehman (qui se nomma Bob, ou Samuel, ou Sam, avant d'aller à Buchenwald) venaient chez nous, nous opposions aux coups que nous assénait l'Événement, le bouclier invisible de nos songes.

Car nous songions surtout. La guerre grondait autour de nous; elle n'était pas en nous. Samuel, à Buchenwald, pensait à des poèmes, mais ils n'étaient pas de combat. Pierre Algaux, prisonnier-bûcheron, parlait des arbres, des saisons. Bertin rêvait à *Don Juan*, à *Christophe Colomb*. Jean Mogin préparait, sans le savoir, son drame portugais, *A chacun selon sa faim*.

Nul scandale à cela, bien au contraire. Si le poète s'absente du présent barbare, c'est qu'il prépare d'autres temps. Nous sentions bien que quelque chose se passait pendant cette guerre (il faut bien que la guerre serve à quelque chose). Mais cette chose, ce n'était pas une tuerie. Ni des affaires. Ni un régime renversé, ni des frontières modifiées. C'était une migration d'âmes, et des idées qui s'ajustaient. Nous réfléchissions à ce grand remuement qui s'opérait dans l'invisible. Nous souhaitions que, la paix venue, quelque chose restât de cette belle et insolite fraternité. Ainsi naissait dans le sang des hommes une nouvelle image de la vie qui à quelques mots — matière, esprit; droite, gauche; science, imagination — allait enlever leur contenu ancien. Quand Jean Mogin, dans son refuge baroquement brabançon de l'avenue de la Floride, inventait sa jeune abbesse rebelle, imaginait-il qu'il versait une goutte d'huile dans les rouages d'un temps impatient de changer?

Je n'ai pas connu Alain Bosquet au temps où il fréquentait l'Université. Nous nous rencontrâmes plus tard à Paris où l'impertinence souvent pertinente de ses propos lui valait l'estime parfois, l'attention toujours des quelques monstres sacrés qui y font l'opinion. De s'être imposé dans cette jungle où s'entredévorent des animaux plus ou moins savants ne l'avait pas rendu vaniteux.

Mordant pour autrui, il était impitoyable pour lui-même. Il savait qu'écrire, c'est penser contre soi. Il se définissait un cadavre élégant. A qui lui proposait le vrai, le beau, le bon, il répondait qu'il préférait le dérisoire. Le paradoxe le distrayait, mais il devinait que ce plaisir pourrait lui causer des ennuis. Cet errant qui, à l'âge où l'on commence d'être, avait fait le tour de notre petite planète et vu « ce que d'autres ont cru voir », avait aussi fait le tour de cette cage ronde, « la cervelle, où la raison, le songe tournent sans fin comme des écureuils prisonniers ». Il doutait de tout, même du doute. Doué pour l'analyse comme d'autres pour le saut en hauteur, il se donnait à ce démon dont il se demandait s'il n'était pas celui de l'impuissance. Il accusait son destin d'artifice et son œuvre d'être une série de pastiches sans modèles.

Ses amis lui proposaient de devenir lui-même. Il répondait qu'il ne savait ce que cela signifie. Était-il sans passion ? Avait-il trop de cervelle ? Il ne se laissait jamais aller. Il nommait langueur sa rigueur. Il n'était lui-même que lorsqu'il se dénigrait. Il vivait de coups et de blessures qu'il s'infligeait, avouant qu'il lui arrivait de bien parler de choses qu'il comprenait à peine. Ne trouvant en lui qu'une médiocrité nonchalante, maniérée, aussi peu grandiose que possible, digne tout de même, il pensait être un néant de bonne éducation. Nous le regardions se détruire. Nous savions bien qu'il piétinait son ombre comme d'autres adorent leur reflet ; nous devions le chercher ailleurs. Il s'est un peu montré dans les lézardes de ses poèmes, de ses romans, de ses essais. Parfois on devine sous l'apparent scepticisme, une foi secrète et sous les flèches de l'ironie dont ce Sébastien se crible lui-même, une extrême attention à tout ce qui promet de faire ou risque de défaire l'homme d'aujourd'hui. Personne mieux que lui ne connaît la poésie moderne, non seulement celle qui se cherche du côté de la rue Sébastien Bottin, mais aussi, mais surtout



celle qui se trouve et s'affirme dans l'ombre du côté de Pessoa ou d'Emily Dickinson. Alain Bosquet est un *témoin* dans toute la force du mot.

En octobre 1929, je rencontrais, dans le grand auditoire de Philosophie et Lettres, celle qui allait devenir ma femme (et qui, quelques années plus tard, allait publier *Les Roseaux Noirs*). Trente ans plus tard, au même endroit, ma fille Anne, qui avait déjà publié *La Fourmi a fait le coup*, rencontrait Hugo Richter, qui devenait son mari. C'est ainsi que je rencontrai Françoise Delcarte, Claude Lambert, Mayda Hazen, Pierre Mertens, Jacques Sojer fondateur de la revue *Schismes*, Jean-Paul Bier, Michel Defgné, Jacques Schneider, d'autres encore. Après ceux qui eurent vingt ans en 1930, en 1940, en 1950, la marée de 1960.

D'emblée, certains m'attirèrent. L'un d'eux le comprit-il ? L'un discret, les autres distraits, cela créait une distance. Le fou, derrière ses grilles, regarde les passants et demande :

— Vous êtes nombreux là-dedans ?

Eh oui, nous sommes nombreux dans les cages du Temps. Comme des fous, ou des barriques de vin. Le vin des années soixante, que vaut-il ? Il est noir comme la cendre, ou le sang qui se coagule. *Poète*, dit Hélène Prigogine, *ô orfèvre écartelé* ! Et elle ajoute :

— *On fait acte de présence, d'ordonnateur.*

*Jusqu'à l'os. Jusqu'à ne plus savoir.*

*Où est l'ombre du vrai, le chant du seigneur.*

*On entérine la vérité. On tue. On meurt au sommet*

*[d'actes sans balances.*

## Une éthique de la profession (\*)

par **Raymond LEUZIÈRE,**

Professeur à l'Athénée de Schaerbeek,  
Maître de stage à l'Université libre de Bruxelles

CHERS COLLÈGUES,  
ETUDIANTES, ETUDIANTS,

Je vous invite à quitter le maquis des règlements et les chausse-trapes du Code civil pour envisager notre métier, notre beau métier, dans la perspective des devoirs plutôt que dans celle des interdictions. On vous a parlé de ce qu'il ne faut pas faire. Voyons maintenant ce qu'il faudrait faire. Partons à la recherche d'une déontologie, d'une morale, d'une éthique de notre profession.

A côté des devoirs dont la loi et les règlements sanctionnent l'inobservance, il en existe d'autres plus importants, à mon sens, parce que non formulés. Il s'agit de ces devoirs que notre conscience, notre foi en la valeur de notre métier seules nous dictent. C'est de ces devoirs-là que je vais vous parler.

Et tout d'abord de nos devoirs envers nos élèves.

Que notre intelligence, nos connaissances, nos capacités de compréhension, de contact et d'amour doivent être mises au service de nos élèves, cela va sans dire, mais je le dirai quand même. Car, bien sûr, notre métier compte, comme chaque métier, son petit lot de médiocres : professeurs ronds-de-cuir, professeurs voués au rabâchage et à l'indigence intellectuelle, professeurs qui, au premier coup de sonnette libérateur, gagnent, à grandes enjambées, la sortie sans demander

(\*) Conférence faite le 17 février 1964, à la Cité Universitaire, aux membres de l'A. Pr. Br. et aux étudiants d'agrégation.

leur reste, sans se douter, par exemple, que la conversation avec certains collègues, après les cours, pourrait leur apporter quelque enrichissement intellectuel et un peu de cette fièvre qui leur manque.

Ce n'est pas la fonction qui honore ou qui dégrade l'homme, mais la manière dont il la remplit. Et il n'existe qu'une manière de la bien remplir : la meilleure; je veux dire : celle qu'il considère lui-même comme la meilleure. Et ceci est vrai pour tous les travailleurs, professeurs y compris.

Vous excuserez le ton prédicant de cet exorde; mais comment ne pas vous rappeler, étudiantes et étudiants, que le métier que vous avez choisi implique une conscience professionnelle totale par le fait même qu'il comporte la préparation des générations futures, espoir de toute civilisation? Souvenez-vous aussi que c'est en partie sur notre Université que rejailiront vos manquements comme vos efforts, votre médiocrité comme votre excellence.

L'obligation de remplir au mieux nos fonctions pose évidemment le problème des méthodes d'enseignement à utiliser. Ainsi, toute méthodologie s'inscrit dans le cadre plus large d'une éthique. Vos maîtres de stage respectifs vous auront entretenus de ces questions. Mais vous me permettez d'aborder pendant quelques minutes ce problème des méthodes pour vous en dire ce que j'en crois l'essentiel : il n'y a pas *une* mais il y a *des* méthodes; une méthode convient au tempérament et aux possibilités d'un professeur sans pour autant convenir au tempérament et aux possibilités de son collègue. Et cette différence n'exclut pas qu'ils puissent faire tous deux de l'excellente besogne.

D'ailleurs, dans l'exercice de son métier, le professeur aura, bien entendu, à découvrir et, petit à petit, à mettre au point la méthode qu'il juge la plus féconde : *sa* méthode.

Cette méthode tiendra compte de ces données initiales qui sont, notamment, d'une part, le milieu social, l'âge, les préoccupations de ses élèves; et, d'autre part, sa propre personnalité qu'il s'efforcera de mieux connaître pour la perfectionner et même l'individualiser.

Car il ne peut être question pour vous de vous couler dans un moule standard, de vous modeler sur « le bon professeur », expert en l'art de casser la craie comme en celui de tenir un

beau journal de classe, le « bon professeur », vif, alerte, jamais fatigué, aussi souple à l'égard des autorités que déférent à l'égard des parents, le « bon professeur » abattant son lot journalier de corrections, le sourire aux lèvres et le cœur chaleureux, débordant de tendresse pédagogique, exécuteur attentif et minutieux des instructions provisoires contenues depuis tant d'années dans les brochures grises; bref, le « bon professeur modèle » dont son préfet se dit qu'avec lui il n'aura jamais d'histoires.

Pénétrez-vous de cette vérité liminaire : le modèle standard, étalonné du « bon professeur » que les pédagogues anglosaxons s'efforcent vainement de découvrir n'existe pas.

Mais il existe, par contre, des types divers de bons professeurs. Le métier accueille des intelligences, des sensibilités, des tempéraments infiniment variés. Très heureusement pour les élèves, auxquels la diversité des méthodes et des caractères magistraux apporte une richesse supplémentaire, une garantie contre la monotonie scolaire, une préparation aussi aux multiples contacts humains inhérents à leur future activité sociale.

La recherche d'une méthode personnelle exclut toute complaisance envers soi-même; elle réclame une certaine sévérité dans l'autocritique. La meilleure méthode n'est pas celle qu'on juge la plus facile à appliquer; c'est celle qu'on estime la plus féconde, quels que soient les efforts qu'elle coûte. Faut-il le préciser? Cette méthode idéale, on s'en rapproche sans jamais l'atteindre. Car le talent des maîtres est inséparable d'une forme d'inquiétude qui attise leur besoin de recherche. La perpétuelle remise en question des fins et moyens de l'enseignement fait d'ailleurs à la fois l'attrait et la difficulté de la profession. Rien d'étonnant à cela puisque cet enseignement s'adresse aux marées successives de jeunes, c'est-à-dire à la vie, par essence changement.

Toute méthodologie n'est valable que dans la mesure où elle se présente comme susceptible de modifications, de corrections, d'enrichissements, de développements, bref, comme une méthodologie en perpétuel devenir, ouverte aux idées nouvelles, aux mutations fécondes, adaptée, par exemple, aux techniques audio-visuelles contemporaines.

Sans pour autant verser dans l'excès.

Car, mal interprétée, cette tendance naturelle et louable

au renouvellement des méthodes peut induire en erreur. Pousés par l'amour du métier et aussi, hélas! parfois par des préoccupations démagogiques, par le désir d'attirer coûte que coûte l'attention du préfet, de l'inspecteur ou du ministre, certains ne rêvent que méthodes révolutionnaires, procédés inédits, techniques ultra-modernes et ultra-coûteuses, appareil compliqué.

Or, tout dans l'enseignement traditionnel n'est pas à rejeter. Il convient, en effet, de ne pas perdre de vue, dans le rapport humain professeur-élèves, l'existence de certains facteurs permanents et essentiels : clarté de conception et de formule, souci de précision dans la manière d'interroger et dans celle d'accueillir la réponse, notion cartésienne du passage du simple au composé, du connu à l'inconnu, du concret à l'abstrait, et surtout, chez le maître, connaissance approfondie de la matière, exigence fondamentale que risquerait de perdre de vue quiconque fait de la pédagogie pour la pédagogie. Ce qu'on enseigne a autant d'importance que la manière dont on l'enseigne. Et notre cours s'essoufflera si l'élève ne sent que nos connaissances dépassent ce que la leçon du jour nous amène à expliquer, s'il ne s'aperçoit, de temps à autre, que de récentes lectures ou recherches ont vivifié notre information (1).

Mais revenons-en à la morale proprement dite de la profession.

Quels sont, en définitive, les pièges et fléchissements qui nous guettent? Ce sont, évidemment, les pièges qui pourraient résulter de la nature psychique profonde des enseignants eux-mêmes. Ce qui nous amène à nous demander si les psychologies de ceux qui ont choisi de devenir professeurs sont réductibles à un dénominateur commun. Existe-t-il une « psychologie du professeur »? Non, dans la mesure où tout individu, toute intelligence, toute sensibilité est miraculeusement unique. Oui, si, comme c'est probable, le choix d'une même carrière obéit à des pulsions semblables ou voisines.

Comment le professeur réagit-il face à la vie? Quel sera son comportement social? Dans quelle mesure prendra-t-il des

(1) Le conférencier s'est expliqué plus longuement sur ce problème de la méthode dans l'introduction de son ouvrage : LEUZIÈRE (Raymond), *Une méthodologie du français*, De Boeck, Bruxelles; Delforge, Paris, 1961.

risques? Est-il homme à démasquer les tabous, les menus de la pensée à prix fixe, à remettre en question les idées reçues, à défendre les valeurs auxquelles il croit et à accepter de lutter, de vivre et parfois de mourir pour elles?

Je ne veux rien vous cacher. Il existe, bien sûr, parmi nous, des hommes et des femmes qui ont fait de leur profession leur vie et qui ont immédiatement senti que cette vie ne valerait leur profession que dans la mesure où elle serait engagement, action. Action sur le plan scientifique ou action sur le plan pédagogique ou action sur le plan familial ou action sur le plan social ou action sur le plan politique ou action sur le plan humain. Ce sont ces hommes et ces femmes-là qui se lancent dans la recherche scientifique, descendent dans les arènes pédagogique et politique, prennent la parole à la tribune, publient livres, articles, travaux, etc.

Le caractère forcément spectaculaire de semblables activités fait parfois croire, par raisonnement inductif, que la profession se compose en majorité d'êtres de cette espèce.

Mais la vérité est plus nuancée.

Les amoureux du risque, les téméraires, les grands aventuriers n'encombrent pas la carrière. Pas plus que les chercheurs. Il s'en rencontre parfois qui choisissent le métier de professeur dans l'espoir de réaliser le rêve d'une vie tranquille et tiède, sorte d'enfance indéfiniment prolongée, d'une vie à l'abri des coups, un peu à la manière de Montaigne, d'une existence qui leur assure une sécurité réduite à une médiocrité hélas! insuffisamment dorée, bien qu'adoucie par le *farniente* régulier des vacances, bien que tempérée par la promesse d'une douce retraite vouée à la pêche à la ligne ou au tricot de la grand-mère.

Notez que des tendances fondamentales aussi paisibles, des attitudes aussi fuyantes devant la vie restent un temps cachées aux yeux mêmes des élèves, qui n'en finissent toutefois pas moins par les découvrir; car les élèves sont, bien entendu, les plus impitoyables et cependant les meilleurs des juges.

Pourquoi ces professeurs ratés — puisqu'il faut les appeler par leur nom — parviennent-ils à donner un moment le change, à faire illusion? Essentiellement parce qu'ils se laissent volontiers aller, dans le cadre protégé de la classe, à *compenser*, comme disent les psychologues, leur inaptitude sociale et donc

pédagogique par un autoritarisme à tout crin. Et d'afficher, face aux adolescents, une humeur facilement ombrageuse, des tics cultivés avec amour, une susceptibilité hors de la commune mesure, un narcissisme chronique qui leur fait travestir leurs moindres actes en exploits ou les pousse à répéter inlassablement des plaisanteries éculées auxquelles les élèves ripostent en riant au moment même où ils s'apprêtent à les sortir ou, ce qui est pis, en ne riant pas du tout, en les accueillant dans un silence de cathédrale.

Portrait poussé au noir, à la caricature? Oui, en partie; j'en conviens, bien qu'une étude comme celle de Szondi (2) tende à mettre en évidence chez les professeurs de langue une inclination à s'accrocher à la mère, un besoin de sécurisation, et chez les professeurs de mathématiques une disposition au narcissisme.

Mais, orateur maladroit, je m'aperçois que je suis en train de heurter à la fois scientifiques et littéraires et de réaliser — sensationnel exploit! — leur union! Contre moi, malheureusement, contre le gaffeur monumental que je suis!

Je tente donc de me racheter.

Rassurez-vous, chers collègues; rassurez-vous, étudiantes et étudiants. Le portrait que je viens d'avoir l'imprudence et l'impudence de brosser est de moins en moins vrai. Car les idées évoluent en matière d'enseignants comme en matière d'enseignement. Il faut reconnaître que, malgré des apparences parfois contraires, le caractère je ne dirai pas sacré mais économiquement vital et rentable pour la nation de la fonction enseignante s'affirme peu à peu à la conscience de la masse et à celle des dirigeants. Les nations civilisées, a-t-on dit, sont celles qui travaillent pour la postérité. Or, transmettre le savoir et — ce qui est plus important — l'appétit du savoir aux enfants, aux adolescents, aux étudiants, promesse de la nation, élite de demain, n'est-ce pas essentiellement travailler pour la postérité?

L'économie contemporaine exige une qualification de chacun. Qualification qui ne peut s'acquérir que par l'instruction dispensée par l'école, qu'il s'agisse d'une humble école de

(2) SZONDI (Léopold), *Diagnostic expérimental des pulsions*, Paris, P. U. F., 1952.

village, d'une école technique, d'un athénée ou d'une université.

Aussi, les écoles se multiplient-elles. L'on parle même d'un essaimage des universités sous forme de création de propédeutiques en province. L'accroissement du nombre d'enseignants qui est évidemment fonction directe de cet accroissement du nombre d'écoles amène la constitution d'un corps professoral qui, parce que plus nombreux, prend davantage conscience de son rôle vital pour le pays et tend à affirmer le caractère indispensable de sa fonction plutôt que d'y chercher un refuge.

Cette prise de conscience sociale pousse un nombre croissant de nos collègues à ne plus s'intéresser à l'école uniquement mais aussi à la société dont l'école est à la fois, nous l'avons vu, le produit et l'espoir.

C'est ainsi que, parallèlement à leur activité scolaire, certains d'entre nous trouvent le temps de militer au sein d'organisations syndicales, culturelles ou professionnelles (comme l'A.Pr.Br., par exemple) ou encore publient des études, écrivent des romans, excellent dans la recherche ou dans l'art. L'école n'est plus cette tour d'ivoire tellement hermétique qu'elle restait fermée au vent de la vie.

Nous sentons instinctivement qu'un professeur qui n'est que professeur ne sera jamais un maître. Ont au contraire chance de devenir de vrais maîtres ceux qui, hommes ou femmes, assument, en plus de leur métier, des devoirs sociaux, familiaux, civiques, humains, bref, ceux qui s'efforcent de transposer en actes ce qu'ils enseignent en paroles. L'« intellectuel » (entre guillemets), qui jamais ne s'engage, qui recule devant l'action, se fait déconsidérer. C'est en passant par la cité et par le monde que vous vous justifierez à vos yeux et à ceux de vos élèves, auprès desquels vous jouirez d'un surplus d'autorité qui vous viendra, cette fois, non de votre savoir, mais de votre valeur d'hommes. Un professeur n'est pas seulement quelqu'un qui fait métier d'enseigner, c'est également un citoyen qui prend publiquement des décisions, qui s'affirme capable de mettre l'acte en rapport avec le discours.

Somme toute, la politique elle-même est pédagogie dans la mesure où elle travaille pour les générations futures, dans



la mesure où elle prépare l'humanité à contrôler, à diriger son destin.

Voilà qui nous éloigne d'une caricature célèbre mais au crayon un peu effacé, la caricature du professeur telle que Marcel Pagnol l'avait fixée en 1928 dans *Topaze*. Souvenez-vous : Topaze était tellement professeur qu'il corrigeait les fautes d'orthographe sur les affiches du Métro, qu'il donnait des leçons particulières gratuites, que, non content de corriger les travaux de ses élèves, il corrigeait aussi ceux des élèves de sa collègue. Il est vrai qu'il avait deux excuses : la première, non valable : cette collègue était la fille du directeur ; la seconde, valable celle-là : cette fille du directeur, il l'aimait ; platoniquement, bien sûr, car, dans cette optique du métier-sacerdoce, le professeur n'avait rien d'un Don Juan. Solennel et pontifiant dans sa redingote élimée, il était l'anti-héros par excellence, falot, asexué, inodore, incolore, insipide !

Quant à la femme-professeur, elle était évidemment à l'image de son collègue masculin. Au lycée d'Angoulême, la preuve n'avait pas encore été administrée que l'on pouvait à la fois enseigner les mathématiques et conquérir le titre de Miss France.

Je suis bien tranquille ; vous ne vous attarderez pas à corriger les fautes d'orthographe sur les affiches ; sauf cas exceptionnels, vous ne donnerez guère — et vous aurez bien raison — de leçons particulières gratuites ; vous ne corrigerez pas les travaux des élèves de la fille du préfet ; vous ne quitterez pas l'athénée ou le lycée ployant sous le faix de copies dont vous auriez, brûlant d'un zèle sacré, multiplié le nombre au-delà des exigences réglementaires qui, pour certains professeurs, ceux de français notamment, sont déjà excessives.

Rassurez-vous. On ne vous en demande pas tant. Ce que le pays attend de vous, ce que votre Université espère de vous, c'est une capacité de travail et d'amour, c'est une conscience professionnelle qui n'aboutisse pas à la déformation professionnelle, c'est une activité intelligente, enthousiaste, s'exerçant principalement dans l'école pour déboucher ensuite accessoirement sur la science, l'art, la cité ou le monde.

Ce n'est pas la possibilité pour elles de briguer le titre de Miss Belgique mais plutôt la nécessité d'équilibrer leur vie de femmes et de mères avec leur activité professionnelle ou scien-

tifique qui m'amène à attirer spécialement l'attention des étudiantes sur les avantages pour la femme mariée du travail à mi-temps. Le demi-horaire permet de se partager entre l'enseignement et les travaux du ménage, « travaux ennuyeux et faciles, œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour ». Le demi-horaire permet de consacrer quelques soirées à la lecture ou à la conversation à deux ou entre amis, d'aller parfois au théâtre, au cinéma, au bal. Dites-vous bien, Mesdames et Mesdemoiselles, que vous ne gagnerez votre vie que dans la mesure où vous trouverez le temps de la vivre, de dépenser intelligemment l'argent gagné. Sinon, vous n'aurez rien gagné du tout. Et il n'est pas souhaitable non plus que, harcelées à la fois par le lycée et le ménage, vous ratiez l'un comme l'autre.

Bien entendu, le demi-horaire n'est pas la seule solution. Il n'est qu'un des moyens de résoudre ce problème d'équilibre qui se posera très bientôt à vous. Il existe encore d'autres moyens : préposer le mari à la vaisselle ou, mieux : acheter une machine à laver la vaisselle.

Mais laissons ces détails d'organisation domestique. Quittons la cuisine et son évier pour franchir la porte de l'athénée ou du lycée, derrière laquelle, alors que nous ne l'attendions pas, le préfet, lui, nous attend et contrôle discrètement, ou bruyamment et montre en main, selon son caractère, l'heure de notre arrivée.

Il a raison, ce préfet, car, responsable d'un travail d'équipe, il sait que tout retard engendre dans l'école des conséquences en cascades. D'ailleurs, comment punir des élèves en retard si les professeurs eux-mêmes ne donnent pas l'exemple? Mais il y a plus : l'exactitude est critère d'amour du métier, signe de conscience professionnelle, souci de perfection.

Le préfet est au gouvernail. Il assume des responsabilités de dirigeant, et ce sont de grosses responsabilités. En cas de défaillance d'un membre de son personnel, il se trouve toujours en première loge pour affronter la critique. On le tient pour responsable de tout. Il doit tout voir, tout savoir.

De ce dirigeant, on attend des qualités de dirigeant, c'est-à-dire le courage, le sens de l'humain et le génie de l'organisation. Très important, ce génie de l'organisation!

Une école bien organisée — comme l'est précisément celle

où j'ai le bonheur d'enseigner —, où tous les détails, même minimes, de la vie scolaire ont été pensés, a chance de s'épanouir dans de bonnes conditions de travail. La discipline aussi a chance d'y régner plus qu'ailleurs. Or, de ces conditions générales de travail et de cette discipline qui favorisent le rendement de l'institution, le préfet se sent, à juste titre, plus qu'un autre, responsable. Quoi d'étonnant à ce qu'il se sensibilise davantage aux failles de l'organisation qu'un professeur pour qui semblables préoccupations restent mineures, tout absorbé qu'il est, lui, par ses problèmes personnels ou d'enseignement ou de recherche?

En fait, les frictions entre professeurs et préfet portent souvent sur une différence d'optique inhérente à la différence même des fonctions. Car, incontestablement, les fonctions sont très différentes. Et l'on peut avoir été excellent professeur mais devenir mauvais préfet; on peut même, à la rigueur, avoir été mauvais professeur et devenir un préfet passable. Mais ne me faites pas dire ce que je ne dis pas : les bons professeurs ont, certes, plus que les autres, chance de devenir de bons préfets. Car tous deux puisent leur dynamisme et leur valeur à la même source, qui n'est autre que l'amour du métier, l'amour des enfants.

Parlerais-je de l'inspecteur? Je devine qu'on m'attend au tournant. Mais que dirais-je, sinon qu'il y a de bons et de mauvais inspecteurs comme il y a de bons et de mauvais préfets, comme il y a de bons et de mauvais professeurs?

Convenons-en, les relations entre inspecteur et inspecté ont plus de probabilité que d'autres de se tendre. Ici encore, si le but, qui est la recherche d'un enseignement de qualité, reste commun, les optiques diffèrent, les amours-propres s'affrontent. Raison de plus pour résoudre le problème délicat de ces relations en s'expliquant dans une atmosphère de compréhension et de courtoisie, en se comportant, chacun de son côté, « en honnête homme ».

Le bon inspecteur n'est pas celui qui égratigne de critiques nombreuses et superficielles, encore moins celui qui trouve la remarque qui fait mal. Le bon inspecteur évite de se perdre en contrôle de paperasses ou de s'attacher à la lettre des instructions plutôt qu'à leur esprit.

L'inspecteur digne de sa fonction est, avant tout, un con-

seilleur. Je propose d'ailleurs qu'on abandonne cette dénomination d'inspecteur, avec tous les relents de police qu'elle présuppose, pour la remplacer par celle de conseiller. Certes, l'opération serait psychologiquement rentable.

Mais revenons à l'inspecteur, puisque inspecteur il y a.

Ce que je lui souhaite surtout, c'est la capacité d'aller à l'essentiel, de démêler le principal de l'accessoire. Qu'il se garde bien d'imposer à tout prix sa méthode ou la méthode qui, pour des raisons multiples, dont certaines s'apparentent à une espèce de mode, a le vent en poupe. Chaque inspection est un cas d'espèce. Qu'on évite le jugement facile mais « standard » et donc injuste du professeur par rapport à un canevas préétabli. Il est vain d'imposer à un professeur une méthode que celui-ci ne sent pas, à laquelle il ne croit pas ou qui ne s'inscrit pas dans ses possibilités. Les meilleures méthodes ne sauvent pas celui à qui fait défaut un minimum de sensibilité pédagogique et de talent, tandis que des méthodes même archaïques font encore parfois merveille dans le cas du professeur à l'information sûre, à la présence rayonnante, à la parole entraînante. Ce qui ne signifie pas que l'ancien exposé magistral dogmatique l'emporte sur les méthodes actives actuelles. C'est le contraire qui est vrai, mais uniquement dans les cas de professeurs moyens face à des classes de valeur moyenne, cas nombreux, d'ailleurs, et les seuls, aussi, que la pédagogie puisse étudier, puisqu'elle se fonde sur des statistiques et sur la loi des grands nombres.

Dans la perspective que je viens de définir, la mission essentielle de l'inspection apparaît donc comme une mission d'encouragement plus que de critique, une mission qui tend à entretenir et à ranimer la flamme. La vérité m'oblige à témoigner que tous les inspecteurs à qui j'ai eu jusqu'à présent affaire l'avaient bien comprise ainsi.

Mais il appartient évidemment aussi à l'inspection de dénoncer les saboteurs, les inconscients, les hurluberlus, les hâbleurs. C'est son droit; c'est même son devoir.

Enfin, je me permets de suggérer au visiteur une attitude d'estime, j'allais dire de respect, lorsqu'il se trouve — ce qui peut arriver — face à un grand professeur.

J'entends encore l'Inspecteur général honoraire, M. Albert Pceters, nous expliquer, lors d'une réunion organisée par la

Société belge des professeurs de français, que lorsque les devoirs de sa charge l'amenaient à inspecter un de ces grands professeurs, il se contentait de gagner sur la pointe des pieds, précautionneusement, humblement, un banc du fond de la classe et, après s'y être glissé, d'écouter, d'observer, d'admirer et de prendre de la graine. Admirable leçon d'humilité donnée par ce haut fonctionnaire dont tant de professeurs, aujourd'hui chevronnés, conservent un souvenir ému.

De l'inspecteur, passons à l'inspecté.

Que le professeur prenne, une fois pour toutes, la résolution de ne pas afficher une hostilité déclarée, ouverte, totale, définitive, au principe même de l'inspection.

Une certaine déformation professionnelle nous amène parfois, plus ou moins consciemment, à nous identifier, puisque nous sommes professeurs, à la science que nous sommes censés détenir et transmettre, et notamment à la connaissance pédagogique, comme certains magistrats s'identifient, parce qu'ils sont magistrats, à la loi. D'où une superbe de pontife qui refuse tout conseil, se hérise à la première remarque.

Attitude indéfendable, attitude ridicule; tout aussi indéfendable, tout aussi ridicule d'ailleurs que l'attitude opposée qui consiste à opiner régulièrement du bonnet, à abdiquer immédiatement son point de vue, à afficher une soumission servile : « Oui, Monsieur l'Inspecteur; parfaitement, Monsieur l'Inspecteur; en effet, Monsieur l'Inspecteur; Monsieur l'Inspecteur, vous avez raison ». Attention! L'inspecteur pourrait vous soupçonner de vous payer sa tête; surtout au cas où il se souviendrait du poème de Gustave Nadaud.

Aucune de ces deux attitudes extrêmes ne témoigne d'un bon naturel. *In medio stat virtus.*

Ayons le courage de nos opinions et de nos actes, mais sachons découvrir dans les opinions et les actes d'autrui matière à réflexion et à changement d'idées. C'est le principe même du libre examen.

A propos de libre examen, j'en arrive maintenant à un problème qui dépasse en importance tout ce que je vous ai raconté jusqu'à présent. Il se situe dans de plus hautes régions de l'éthique professorale et revêt pour les anciens de l'U.L.B. un caractère aigu.

Je n'ai pas besoin de dire que les étudiantes ici présentes

n'ont qu'un nombre restreint de chances d'occuper un jour une chaire à l'Institut des Dames de Marie pas plus d'ailleurs que les étudiants devenus professeurs d'en occuper une au Collège Saint-Michel ou à Saint-Louis.

Aux unes et aux autres, il ne reste pratiquement comme débouché que l'enseignement officiel de l'Etat et des Communes.

Or, cet enseignement, par définition, s'adresse à tous : aux enfants des croyants comme à ceux des incroyants, à ceux des catholiques comme à ceux des libres-penseurs.

Cet enseignement, ne voulant heurter les opinions de personne, se proclame neutre.

De vous qui avez été nourris dans une perspective libre-exaministe, l'Etat va donc exiger la neutralité.

Or, si le libre examen représente pour vous une option philosophique valable dont vous avez mesuré la dignité, est-il possible, et, en dernière analyse, souhaitable que cette option ne transparaisse pas dans vos leçons, spécialement si vous êtes professeurs de première langue ou de morale, d'histoire ou de biologie? Comment satisfaire à la fois l'Etat-patron qui vous veut neutres et votre conscience qui nécessairement vous pousse à prendre parti?

Allez-vous observer toujours « de Conrart le silence prudent » ou bien vous jetterez-vous délibérément dans la mêlée en mettant à profit une réflexion d'auteur, un fait historique comme la rétractation de Galilée, ou une constatation scientifique comme les données d'ordre paléontologique, embryologique et anatomique qui plaident en faveur de l'évolution?

Si je voulais chercher, ce soir, un succès facile, je vous inviterais, d'une voix tonnante, à entrer en lice pour le bon combat, pour la lutte directe, vibrante et enthousiaste en faveur du libre examen au sein même de cette jeunesse réceptive et modelable qui vous sera confiée.

Je ne prêcherai pas pareille croisade. Ce serait malhonnête de ma part.

L'Etat qui vous engage et rétribue vos services a évidemment le droit d'imposer dans ses écoles une attitude de neutralité aux membres de son personnel en fonction. Pour changer cet ordre de choses, il faudrait provoquer l'avènement d'un gouvernement à majorité libre-exaministe appuyé par un

parlement à majorité libre-exaministe lui aussi. Comme vous le savez, on est loin de compte. Tout changement dépendrait d'une action menée en dehors de l'école sur le terrain politique. Action nécessaire, sans doute, mais aux résultats d'autant plus aléatoires que les partis préfèrent s'unir au nom d'impératifs économiques voisins plutôt que pour la défense ou le triomphe de principes philosophiques communs.

On rétorquera que le jeu est inégal, que, dans l'enseignement catholique, la plupart des cours s'imprègnent de pensée religieuse. Mais l'enseignement catholique se veut et se proclame axé sur le dogme. Sa contrepartie serait un enseignement d'un autre bord, qui mettrait, lui, sa force de conviction et sa puissance de prosélytisme au service de la pensée libre. Pareil enseignement, à mon sens, devrait d'ailleurs être créé.

Quoi qu'il en soit, l'Etat belge a décidé que son enseignement serait neutre. Et la Commission permanente du Pacte scolaire a tenu dans une circulaire célèbre, la circulaire n° 355/62-63, à préciser cette notion de neutralité.

Disons-le tout de suite : le terme « neutre » ne présente rien d'alléchant. Il éveille l'idée d'une impossibilité de choisir, d'un manque de discernement, d'esprit de décision ou de courage.

Réflexe de philologue, je consulte, à tout hasard, le dictionnaire. J'y lis :

« *Neutre* : qui ne prend pas parti; se dit des fleurs dont les organes sexuels sont avortés; ni bon ni mauvais, dépourvu d'éclat; sont désignés du nom de neutres les individus stériles, chez les guêpes, les abeilles, les fourmis, les termites. »

Le dictionnaire ne nous l'envoie pas dire : la neutralité est rarement signe de courage et de virilité. Les neutres sont stériles, mi-figues mi-raisins, chèvrechoutistes, effacés et tremblants.

Parmi tant d'acceptions diverses, la moins outrageante est encore la première : « qui ne prend pas parti ».

Mon propos est de vous montrer, précisément, que celui qui enseigne prend toujours parti, même quand il semble ne pas le faire, même quand il ne formule pas expressément sa prise de position.

Et je distingue trois manières de prendre parti :

Prennent parti, nul ne le contestera, ceux qui s'efforcent, par exemple, à la manière de Chateaubriand, de prouver l'existence de Dieu par les merveilles de la Nature et de déduire implicitement de cette existence la valeur d'une morale religieuse. C'est la prise de parti chrétienne la plus courante.

Prennent parti aussi les scientifiques, qui croient et proclament que la science finira par découvrir la vraie morale, comme elle finira, selon eux, par tout découvrir. Les scientifiques sont persuadés que la connaissance des phénomènes naturels engendrera la découverte des normes d'action.

Pour moi, le scientisme est illusion. Dans sa démarche actuelle, la science recherche et découvre des vérités, non la vérité.

Mais prennent encore parti ceux qui se bornent à rechercher et à transmettre la connaissance uniquement par respect et par amour de la connaissance, ceux qui considèrent et enseignent soit uniquement les faits, soit même les faits et leurs conséquences logiques; bien entendu, *tous* les faits, sans passer sous silence ceux qui leur déplaisent ou infirment leur propre opinion philosophique; bien entendu, *toutes* les conséquences, sans passer sous silence celles qui contredisent ou infirment cette opinion. N'émettant que des jugements de vérité, ils prennent parti pour la vérité, mais pour la vérité non révélée puisque issue d'une considération objective des faits.

Il se trouve qu'une prise de parti de l'espèce n'est pas en contradiction avec les résolutions adoptées en matière de neutralité par la Commission du Pacte scolaire.

Et cependant, neutre dans la forme, elle n'en contient pas moins, comme je voudrais vous le montrer, un levain de libre pensée.

Lorsque je déclare, sans commentaire, que l'infailibilité du pape, longtemps discutée entre théologiens, n'a été proclamée que par le concile du Vatican de 1870, que la théorie de l'évolution est admise par la plupart des naturalistes, qui ne s'entendent toutefois pas sur les causes et le mécanisme de celle-ci, je m'en tiens aux faits. Mais comment ne pas en sentir les prolongements possibles de la pensée, comment ne pas en deviner les implications philosophiques?

Je ne me départis pas non plus « d'une parfaite objecti-



vité dans l'exposé des faits et d'une constante honnêteté intellectuelle au service de la vérité » (pour reprendre les termes mêmes de la circulaire) lorsque, professeur de français, j'entame avec mes élèves, dans la magnifique anthologie de Lagarde et Michard, la lecture commentée du célèbre pari de Pascal qui figure au chapitre 7 des *Pensées*, argumentation d'autant plus intéressante qu'elle constitue la première tentative d'application du calcul des probabilités aux questions de vie privée ou de foi. Ce qui, soit dit entre parenthèses, n'interdit pas non plus au professeur de mathématiques de l'exposer et de la critiquer objectivement, Pascal et Fermat étant les premiers à avoir systématisé cette partie des mathématiques qui allait prendre un développement si considérable et rendre tant de services à l'humanité.

Je rappelle le raisonnement pascalien.

De deux choses l'une : Dieu (et il s'agit évidemment, dans l'esprit de Pascal, du Dieu de l'Écriture, du Dieu d'Abraham et de Jacob) est ou il n'est pas; la religion chrétienne est vraie ou elle est fausse.

Selon Pascal, nous devons nécessairement opter pour l'un des termes de l'alternative. Même si nous n'avons pas envie d'opter, nous sommes contraints de le faire car nous sommes « embarqués ».

Si Dieu n'existe pas, poursuit Pascal, et donc si la religion chrétienne est fausse, qu'aurons-nous perdu pour en avoir observé les préceptes? Réponse : quelques années de plaisirs « empestés ». Mais si elle est vraie, alors, la vie éternelle et le bonheur éternel sont à nous. Nous avons donc tout à gagner et presque rien à perdre en pariant qu'elle est vraie.

Je ne prends pas parti si je fais découvrir par mes élèves — et j'y arrive aisément :

1° Que ce raisonnement est valable pour toutes les religions qui promettent la vie éternelle;

2° Qu'au cas où notre vie terrestre serait notre seule vie, magnifique mais éphémère, étincelle entre deux néants, l'expression « plaisirs empestés » pour la désigner lorsqu'elle se déroule sans tenir compte des commandements de Dieu n'est pas logique mais se veut contraignante. Elle est un trompe-l'œil, un piège. Ces plaisirs, dont il faudrait, par souci de rigueur, analyser la puissance et la nature, méritent peut-

être qu'on les considère d'une lippe moins dédaigneuse, dans une perspective disons plus épicurienne ou, en tout cas, moins contemplative, plus pragmatique;

3° Que la nécessité même du pari ne s'impose pas de toute évidence; le refus de parier serait une attitude parfaitement logique; rien ne prouve que nous soyons « embarqués » comme l'affirme Pascal.

On le voit, l'exposé des faits (en l'occurrence le pari de Pascal) suivi de la recherche des conséquences logiques et rigoureuses de ces faits (en l'occurrence les trois remarques — d'ailleurs classiques — que je viens de formuler et notamment celle sur l'ambiguïté du terme « plaisirs empestés » — il s'agit, ne l'oublions pas, d'une leçon de français —) plaide finalement et sans qu'il y ait au sens propre de l'expression prise de parti de la part du professeur, en faveur de la libre pensée, et cela exactement dans la mesure où il dévoile la séduction et le mirage des mots.

Maintenons-nous dans une optique de libre-exaministe.

Contrairement à l'opinion généralement défendue, cette optique peut engendrer finalement un comportement moral.

Je dis bien un comportement et non une découverte de règles et de normes qui serait d'ailleurs parfaitement impossible et ce pour une raison que le mathématicien Henri Poincaré a formulée d'une manière grammaticale restée célèbre : d'un indicatif (les vérités de la science) aucune jonglerie de raisonnement ne saurait tirer un impératif (les commandements de la morale); autrement dit : si les deux prémisses d'un syllogisme sont à l'indicatif, la conclusion doit nécessairement se trouver au même mode.

La pratique du libre examen peut engendrer un comportement moral.

En effet. Toute recherche désintéressée, tout enseignement objectif est étude de la condition humaine. La biologie étudie ma condition puisqu'elle m'éclaire, entre autres, sur ma physiologie et sur mon hérédité. De même, la grammaire étudie ma condition, puisqu'elle met en relief les liens logiques et psychologiques qui unissent la pensée à la langue. L'étude de l'histoire me montre en condition par rapport à tout ce qui m'a précédé. Le latin et le grec établissent ma condition par rapport à l'héritage méditerranéen. Les mathématiques, la

géométrie, la trigonométrie, la géographie, l'astronomie, me montrent ma condition spatiale; la physique et la chimie ma condition par rapport à la matière, etc. Or, il n'est pas interdit d'espérer que la découverte et la connaissance d'une condition, laquelle devient *ipso facto* conditionnement, amène l'individu à lutter contre ce conditionnement, soit victorieusement, ou en partie victorieusement ou même sans remporter de victoire du tout. Cette lutte, il sera poussé à l'entamer chaque fois que sa raison ou sa conscience lui montreront que les effets de ce conditionnement sont regrettables au point de vue de sa dignité personnelle ou fâcheux ou même détestables au point de vue social.

La prise de conscience d'un conditionnement devient ainsi facteur essentiel de redressement moral pour la bonne raison que cette prise de conscience d'un conditionnement devient à son tour conditionnement : elle conditionne à son tour l'individu, puisqu'elle modifie par son action même, pour employer un terme emprunté au langage des sciences physiques, la résultante des forces qui conditionnaient cet individu.

Dans cette perspective, le libre examen est la seule attitude intellectuelle qui mette l'homme en capacité de prendre conscience des phénomènes qui le conditionnent et de s'affirmer, soit en se libérant totalement ou en partie de ceux parmi ces phénomènes qui le précipitent vers ce qu'il estime être le mal, soit en luttant, nouveau Sisyphe, même en vain, contre ces phénomènes. Cette affirmation de l'homme et cette lutte contre l'univers et lui-même, contre les ténèbres intérieures et extérieures, c'est tout le comportement moral du libre-exaministe.

Le libre examen débouche sur la vision exaltante, prométhéenne, d'une humanité qui s'efforce d'améliorer l'univers et de s'améliorer elle-même en choisissant comme point de départ de sa tentative : la considération sereine des faits; comme levier de son action : la recherche et la transmission courageuse de la connaissance.

A la lumière de ce que je viens de dire, notre ligne de conduite au sein du secondaire s'éclaire, elle aussi : communication objective de la connaissance en nous interdisant de passer sous silence les sujets tabous ou ce qui est en désaccord

soit avec l'Écriture, soit avec le scientisme, soit avec le ritualisme, soit avec le moralisme figé.

Quand on parle de sujet tabou, on songe immédiatement au problème sexuel. Précisément, je crois qu'il est grand temps que le professeur de morale aborde franchement ce problème dans les classes de première. Qu'il ait le courage de dire que l'acte d'amour est beau, mais aussi que c'est un acte important et qui engage l'être. Et qu'il n'hésite pas non plus à parler de questions comme celle du planning familial. A quoi bon moderniser les méthodes d'enseignement si l'on reste en arrière en ce qui concerne la matière enseignée ?

Car ce serait un manque de courage, ce serait de l'hypocrisie que de voiler les yeux, que de boucher les oreilles des adolescents au moment même où l'on se propose de les lancer dans la vie. Somme toute, on ferait de l'éducation à rebours, on se déconsidérerait vis-à-vis des élèves, qui s'apercevraient évidemment, tôt ou tard, que les grandes questions, celles qui touchent les fibres profondes, les pulsions naturelles, les angoisses, les possibilités de bonheur et d'équilibre sont soigneusement, précautionneusement, laissées de côté.

L'idéal moral que je me suis permis de vous proposer et d'esquisser ce soir ne peut évidemment, comme tout idéal, être atteint qu'en partie seulement. J'ajoute qu'il faudra nécessairement le remettre de temps à autre en question.

L'énergie nécessaire pour tendre vers cet idéal, nos élèves, miraculeuse fontaine de jouvence, nous l'apporteront, sans cesse renouvelée.

Nous avons choisi un très beau métier, le plus beau, peut-être, de tous les métiers. Et beaucoup ici le savent qui, dans leur émerveillement, n'osent le clamer trop haut.

Quant à moi, l'exercice de ma profession, dans l'incomparable rayonnement des jeunes m'apporte comme une assurance contre la vieillesse et la mort. Je veux croire qu'il me garantira longtemps de la sclérose du cœur et de l'esprit.

Y avez-vous réfléchi ? Le vrai professeur accède à une forme d'immortalité : quand son corps n'est plus que cendres, il continue, lui, quelque temps encore et parfois même très longtemps, à vivre dans le souvenir d'élèves devenus adultes puis à leur tour vieillissant.

Les lettres françaises foisonnent de témoignages d'admiration vouée à un maître. Un des plus célèbres est celui d'André Maurois sur Alain, qui fut son professeur au lycée de Rouen, témoignage qui prit d'ailleurs la forme d'un livre entier consacré à Alain et publié en 1949.

Etudiantes et étudiants, mes chers collègues, la lente odyssée pédagogique de l'adolescent et de l'adolescente, au long des six années du secondaire, marque la mémoire du cœur plus profondément que celle de l'esprit.

Il ne faut pas nous faire trop d'illusions : nos élèves oublieront beaucoup de ce que nous leur aurons enseigné; l'homme désapprend ce que l'enfant apprend; mais un certain climat demeure en lui, à jamais présent, celui où baignent, poétisés par le souvenir : la « vieille boîte », avec ses préaux, ses couloirs, sa cour de récréation, ses classes qui sentaient l'éponge et la craie mouillées. L'homme mûr se souvient parfois de certains travaux, de certains sujets de dissertations, des jeux, des camarades... Mais il se souvient surtout des professeurs qui avaient trouvé le chemin de son esprit et de son cœur; car, enseignant ce qu'ils savaient, ils enseignaient, en partie, ce qu'ils étaient; car leur parole était aussi incantation; car leurs leçons ne se bornaient pas à transmettre la science mais fournissaient encore prétexte à transcender, à imprimer un élan libérateur vers la connaissance, à faire éclore un besoin désormais insatiable d'accomplissement humain.

## BIBLIOGRAPHIE

Judith ROBINSON, *L'Analyse de l'esprit dans les « Cahiers » de Valéry*,  
Librairie José Corti.

A qui lui demanderait pourquoi il s'intéresse à la poésie, le philosophe Yvon Belaval répond : « C'est que je trouve en elle, comme dans les mathématiques, un chef-d'œuvre de la raison, qui m'éclaire sur la raison (1)... » Quel brusque éclat de vérité jette cette phrase sur des phénomènes mentaux qu'on est accoutumé, sous prétexte de profondeur, à ombrer, voire à obscurcir ! Comme si la création artistique (comprenant la création poétique) ne témoignait pas de nos pouvoirs supérieurs ! Comme si la raison n'était pas le moteur de toute activité qui aboutisse à l'œuvre qu'elle charpente et dont elle assure ainsi la durée et l'expansion !

Elle peut, cette raison souveraine et multiple, avoir la coquetterie de se dérober, de se vêtir de désordre, de caprices et de falbalas, elle n'en est pas moins inspiratrice et conductrice. Des tourbillons d'une jupe, de l'écume d'une vague. des formes douces et rondes autour du squelette, elle est l'axe invisible et réel.

Elle est le lien triomphant ou secret des parties, source des surprises, équilibre de la grâce, support de l'ornement, garant de l'achèvement. Elle est l'aimant qui attire les balbutiements et les ivresses inconnues, les incorporant « au discours prophétique et paré ».

Par les mathématiques, on lit son ordre. Par la poésie, on voit ses refuges.

La similitude originelle du calcul et de la métaphore, Paul Valéry a fait davantage que la constater. Il l'a éprouvée. Elle est le sens profond des dialogues, tel *Eupalinos*, ou d'un poème comme *Cantique des Colonnes*. Elle s'étale dans les *Cahiers*.

Que sont-ils, ces vastes et innombrables *Cahiers* ? Sinon l'analyse au jour le jour de la dioptrique de la raison à travers les sciences, la psychologie et la poésie ? Sinon la preuve de l'immense confiance d'un grand poète, à travers ses dons personnels, à travers sa propre raison, en la raison humaine ? Sinon le minutieux et continu enregistrement des opérations les plus subtiles de l'esprit par une intelligence poétique qui s'interroge elle-même ?

Quand on les aborde, on se rend compte qu'ils contiennent un problème capital et central qu'il faut détecter et dégager, qu'il faut ériger, comme une lumière les éclairant, au-dessus de toutes les considérations, amusements ou inventions, qu'il faut, par suite, isoler, puis en relier les

(1) YVON BELAVAL, *Poèmes d'Aujourd'hui*, Gallimard, 1964, préface p. 9

tronçons épars afin de trouver, sous les courbes, la constante et les solutions.

C'est ce que M<sup>me</sup> Judith Robinson a compris en choisissant, dans leur foisonnante et broussailleuse forêt, le thème qui lui sert de titre : *L'Analyse de l'esprit dans les « Cahiers » de Valéry*. Elle a donc eu le courage d'aller au principal, soit au plus difficile. Elle appartient d'ailleurs à cette école australienne d'exégètes intrépides qui s'en prennent aux plus grands, tels Gardner Davies à Mallarmé ou James R. Lawler à Valéry. Sous l'impulsion du professeur Chisholm, leur génie tutélaire, leur méthode a ceci de commun qui les sauve de la fantaisie ou de la fraude, le respect absolu du texte ainsi que sa primauté sur toute autre donnée biographique ou esthétique.

C'est dans son premier chapitre, *L'analyse de l'esprit et le problème du langage*, que M<sup>me</sup> J. Robinson détermine la préoccupation dominante chez Valéry, celle de la « nature et du fonctionnement de l'esprit humain » (p. 11).

Sans laboratoire, sans test naturellement, n'ayant comme champ d'observation et d'expérience que son propre esprit (de quoi disposait-il d'ailleurs, en cette matière, sinon de son attention et de sa sincérité la plus absolue ?) il a tenté de découvrir la loi ou les lois de la pensée humaine, dégagée de toute contingence et de toute humeur.

Jamais entaché de complaisance ou de vanité ou de zèle, il n'était sûr, en fait, que de la sienne. Il n'était sûr que de lui pour la surprendre dans sa pureté native. Pureté ! Et c'est dans ce sens strict qu'il faut entendre le mot. Pureté absolue. La pureté d'intention d'ailleurs, il l'atteignait assez facilement, assez spontanément du moment que son travail quotidien restait secret et à l'abri.

Il en est une autre, la pureté formelle, à ses yeux presque inaccessible et au nom de quoi il a accusé. L'on comprend ainsi que le premier chapitre de M<sup>me</sup> Robinson relève toutes les observations où Valéry, ayant accusé le langage de troubler, d'obscurcir et de frelater les recherches, part en guerre, par voie de conséquence, contre la philosophie traditionnelle, coupable de croire au langage. Les torts de la philosophie aux yeux de Valéry, on les connaissait avant les *Cahiers*, mais ils sont là multipliés, dénombrés en une abondante série d'*attendus*, à croire que la philosophie tout entière serait de la linguistique mal entendue. Le reproche majeur que Valéry fait à la philosophie classique, c'est de définir par la définition et de ne constituer, en somme qu'une longue, diverse et sinueuse pétition de principe. S'il plaide en faveur de la précision la plus aiguë, c'est qu'elle élimine non seulement le vague, l'illusion et l'erreur, mais encore la fausse perspective, le faux problème, la commune direction et la solution d'avance acceptée.

Le grand intérêt de ce chapitre est de faire de Valéry un précurseur, mettant en regard de son attitude celle des philosophes les plus modernes, soit de l'école anglaise, soit de l'école viennoise, elles aussi fondées sur la méfiance à l'égard du langage. Les rapprochements avec les propositions de Wittgenstein sont évidemment étonnants, sauf que son *Analyse de l'Esprit* n'a été traduit qu'en 1926 (paru en Allemagne en 1921, en Angleterre en 1922) et que les réflexions de Valéry selon lesquelles la philosophie devrait se réduire à une science des énoncés (les dénominations correctes, disait Confucius) apparaissent dans les *Cahiers* dès le deuxième, soit en 1900-1902. De même, les rapprochements entre le onzième *Cahier* de 1926 et la position intellectuelle de Schlick doivent

tenir compte que l'ouvrage de ce dernier, *Les Enoncés scientifiques et la Réalité du Monde extérieur*, ne fut traduit en français qu'en 1934.

Le procès du langage, — que Bergson avait déjà ouvert à d'autres fins, — devait conduire Valéry à chercher « un langage plus vigoureux et plus pur » (p. 28). Il l'a trouvé très tôt dans les mathématiques. Et M<sup>me</sup> Robinson de noter dans son deuxième chapitre l'influence que Poincaré et Riemann ont exercée sur la direction de ses idées. Il devrait à ce dernier d'avoir raffermi en lui les notions de simultanéité et de relations des idées.

En somme, chez les savants que Valéry lisait et annotait, il cherchait la confirmation de la *relativité des notions*, correspondant à la relativité et à la polyvalence de ses propres découvertes, les mathématiques modernes jouant de l'ambiguïté et de la variance comme l'analyse de son propre esprit lui apprenait de le faire.

M<sup>me</sup> Robinson ne vise qu'à exposer. C'est déjà une fameuse besogne quand il s'agit des *Cahiers*. Grouper des pensées selon leurs thèmes, les rattacher à une ligne générale, c'est un travail de mise en ordre qui effraiera plus d'un lecteur. L'objectivité de cet essai permettait-il à son auteur de s'opposer ? Osons-le. Non par goût, mais pour preuve de l'excitation intellectuelle que provoque la lecture des *Cahiers*, même préparée par un commentaire.

« La formulation rigoureuse » dont parle M<sup>me</sup> Robinson ne peut s'atteindre, en mathématiques comme en tout, qu'à partir de définitions acceptées d'un accord tacite (2). Or, ces définitions sont elles-mêmes, par nature, des approximations, tant dans la géométrie euclidienne que dans l'autre. Approximations au même titre que les images poétiques, au même titre que le langage lui-même. La précision mathématique pêche donc par la base, par les postulats. Même si les développements ultérieurs procèdent des déductions les plus strictes, cela suffit pour entacher le langage mathématique d'esprit métaphorique. Cela suffit pour que nous soyons en littérature, c'est-à-dire, non dans le certain, mais dans le possible, non dans le réel, mais dans le probable. L'ambiguïté initiale demeure, parée néanmoins de rectitudes et de conclusions. Nous sommes heureux. Le défaut des sciences dites exactes est dans le postulat. Mais quoi ? Sans lui, pas de science, pas d'ordre, pas de civilisation.

Les mathématiques paraissent donc plus précises parce qu'elles sont plus conventionnelles. Une fois convenues les définitions initiales, elles peuvent sans faillir partir à l'aventure.

Est-ce pour autant s'approcher de la réalité réelle ?

C'est seulement, semble-t-il, établir un nominalisme plus faux que jamais qui permet de tourner en rond sans se cogner aux parois ou de s'évader sans se perdre.

Mais si la vérité était de se cogner et de se perdre ?

Etonnons-nous, à ce propos, de la note de M<sup>me</sup> Robinson (p. 31). Elle fait une citation d'*Eupalinos*, dont il ressort que Valéry a récusé également la vérité géométrique. La citation paraît donc à contresens. *Pas de géométrie sans parole*, dit Valéry, c'est-à-dire sans ce langage qu'on vient de montrer coupable de toutes les confusions, de toutes les erreurs. Quoi qu'on veuille, la précision est littéraire.

(2) Voir à ce sujet, le schéma d'une sorte de poème en prose, intitulé *Histoire merveilleuse du point* (*Cahier*, VIII, 756).



Le prestige de la science aux yeux de Valéry est ailleurs. Il est dans cette notion de relativité, de fusion, d'affinité et d'analogie des phénomènes qu'elle a peu à peu établie, en physique, en chimie, en mathématique. Il est dans le refus de la séparation, de la distinction; dans la pluralité des phénomènes. Ce qui a séduit Valéry, dans les mathématiques, c'est qu'elles ont pour objet « le calcul des formes » (XV, 227). Qu'est-ce à dire, sinon que l'algèbre et la géométrie organisent en un déroulement pondérable des éléments particuliers. Telles les phrases.

Si la notion de rapport est essentielle, chez Valéry, il en résulte que la mobilité des perspectives ou leur simultanéité prend aspect de vérité tout autant que cette autre notion, celle de la structure des choses. A partir de définitions et de postulats consentis, l'esprit peut donc élever des structures cohérentes à côté d'autres structures que commandent d'autres définitions et d'autres postulats : multiplicité des vérités mathématiques plus proches bien sûr de l'énorme vérité mobile et secrète du monde. En somme, comme pour Poincaré dont M<sup>me</sup> Robinson fait d'impressionnantes citations, la vraie philosophie, pour Valéry, tendrait à éliminer les questions inutiles, c'est-à-dire presque toutes et notamment celle du pourquoi de l'existence. Car Valéry, ayant eu éminemment le sens du provisoire, partageait cette sagesse fondamentale de la science moderne que toute représentation scientifique n'est valable que pour et par sa date.

M<sup>me</sup> Robinson qui a veillé à mesurer les connaissances philosophiques de Valéry se demande, en fin de ce deuxième chapitre, « quels ont été au juste l'étendue et le niveau (de ses) connaissances scientifiques » (p. 47). La réponse basée sur l'examen de la bibliothèque de Valéry et sur les affirmations de ses amis (notamment celles de L. de Broglie et de Borel, de Perrin et de Langevin) en dit long sur ses curiosités et ses problèmes. Il faut lire les dernières pages de ce chapitre montrant Valéry passionné d'une part de neurophysiologie et de neuropathologie sous l'impulsion de son ami le D<sup>r</sup> Ludo van Bogaert, — persuadé d'autre part que l'analyse chimico-électrique du cerveau allait permettre dans un avenir peut-être proche d'en observer le fonctionnement, et, par suite, à l'aide d'une surveillance stricte pareille à celle qu'il exerçait sur lui-même, de découvrir « le rapport exact entre ce fonctionnement et les opérations de la pensée » (p. 57).

La première phrase du troisième chapitre en indique le contenu : « Il est clair... que pour Valéry la question de la nature de l'esprit est une question scientifique, et non point métaphysique » (p. 57) : *Je suis sûr qu'il y a une « mécanique » de l'esprit de laquelle relève « tout » c'est-à-dire que tout doit pouvoir s'exprimer en termes de fonctionnement* (XXVII, 216). »

De cette mécanique, cependant, nous ne savons presque rien; tout au plus, prenons-nous conscience de quelques habitudes favorables, de quelques dispositions physiques ou mentales qui rendent plus aisée la production des idées. Chacun se connaît ainsi un peu et tente de ménager, à sa pensée, les meilleures conditions.

Une fois de plus, dans cette mécanique quasi inconnue de la pensée, ce qui a frappé Valéry et ce qu'il reproche aux physiologistes d'avoir trop négligé, c'est le *jeu simultané de toutes les fonctions* (XI, 891). Inutile d'ajouter, après cela, qu'il ne croit nullement à des facultés séparées comme la volonté, l'imagination, l'intuition, la raison, etc. Seules leurs connexions livreront le secret de leur apparente disparité.

« Dans sa recherche d'un genre de mathématiques qui pût convenir à l'esprit, Valéry était très influencé par l'exemple de la thermodynamique » (p. 64), dont il avait, assure M<sup>me</sup> Robinson, une connaissance fort étendue. Les « cycles fermés », les phases, l'entropie, la coordination, autant de problèmes de la thermodynamique qui ont intéressé Valéry, qu'il a appliqués ou devancés.

Sensibilisé à l'égard de la simultanéité des phénomènes mentaux, Valéry devait inmanquablement être attiré, dans les mathématiques modernes, par la théorie des ensembles. « Cette théorie était parfaitement adaptée à l'idée que Valéry se faisait de l'esprit comme un assemblage d'éléments qu'il faut étudier non pas en eux-mêmes, mais dans leurs relations toujours mobiles et fluctuantes avec la structure de l'ensemble mental et de ses innombrables « sous-ensembles » (p. 69-70). *L'être pensant*, lit-on, dans le troisième *Cahier* (p. 570), est un ensemble de systèmes dépendants en acte, indépendants en puissance. Et il y a comme des degrés d'engrenage. Et quelques années plus tard : *En somme, le problème général de « mon système » est un problème de connexion*. Et M<sup>me</sup> Robinson de conclure : « Tout au long de sa vie, Valéry est revenu inlassablement à l'idée d'une « topologie de l'esprit » qui permettrait d'exprimer sous une forme géométrique la suite et la connerité dans le successif des phénomènes conscients, leurs liaisons dans l'instant (X, 756) » (p. 71).

A travers les modifications incessantes et fuyantes de l'esprit, Valéry aurait cherché, à l'exemple de la théorie de la relativité, un invariant psychologique et qu'il appelait le « moi pur ». Félicitons M<sup>me</sup> Robinson de séparer cette notion de celle de la conscience et, au nom de Valéry, de lui refuser toute qualification la transformant en notion absolue. Le « moi », pour Valéry, serait l'invariant retenu parmi les variations qui obscurément le révèlent. Il serait une forme de l'être, non l'être lui-même, lequel nous échappe ou n'existe pas.

La dernière partie de ce chapitre fait de Valéry, d'après les *Cahiers*, un précurseur de la cybernétique qui, débarrassant la psychologie des habitudes sentimentales et intellectuelles, tend à traduire l'activité cérébrale en langage mathématique. Ni morale, ni métaphysique, mais expérimentale et mécanique, quelles que soient la subtilité, la force, la ténuité, la déviation de l'influx nerveux, l'analyse des cybernéticiens porte, comme le voulait Valéry, « sur l'aspect formel de la pensée en faisant abstraction de toute idée de contenu » (p. 75). Il est impressionnant de lire, chez M<sup>me</sup> Robinson, le nombre d'observations, tirées des *Cahiers*, qui confirment cette manière de concevoir les opérations de l'esprit : « Ce qu'il y a de vraiment remarquable, c'est que les cybernéticiens ont utilisé dans leurs travaux les plus récents toutes les branches des mathématiques que Valéry avait proposées dès le début du siècle comme instruments d'analyse de l'esprit » (p. 75). O fécondité et prévision de l'intelligence armée et solitaire !

Le chapitre suivant, *L'esprit, la matière et le monde*, porte en épigraphe un passage du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, à l'article *Ame*. On se retient de le copier. On y renvoie pour amusement et pour édification.

Ce chapitre apparaît comme une application particulière des précédents. Il examine la valeur des grandes entités dont vit le langage tant courant que philosophique et l'on devine aussitôt que Valéry non seulement ne leur accordait aucune qualité définissante, mais ne pouvait

admettre leur antagonisme ou leur existence distincte. Esprit et matière, âme et corps, c'est le langage qui engendre artificiellement une dualité, là où peut-être règnent une sourde harmonie et une magnifique dépendance. Il semble donc que ces pages fassent justice de l'opinion qui voit en Valéry un métaphysicien, un mythologue ou un chrétien. Par conséquence, la doctrine de l'immortalité de l'âme ou d'une forme quelconque de survie n'avait, à ses yeux, aucun fondement.

La hardiesse de conception, la rigueur du raisonnement, la logique de Valéry, — et son courage tant intellectuel que moral, en ces matières, — ce sont d'innombrables remarques tirées des *Cahiers* qui les attestent, donnant son vrai visage à l'homme que l'on affuble de tant de masques. Quand Valéry se moque de la « verbale cervelle » des spiritualistes, c'est moins par goût d'ironiser que par nécessité de cerner la cause réelle de toute aberration intellectuelle, laquelle cause s'est toujours définie par l'expression *se payer de mots*, et, plus subtilement, par les habitudes du langage noble. une fois de plus accusé de duperie ou de frivolité ou de gratuité. C'est ce qui ressort de cette idée tirée d'un des derniers *Cahiers* (le 27<sup>e</sup>) écrit en août 1943, soit deux ans avant sa mort : « Tandis que le « spiritualiste » ne se meut que dans le langage, dont il fait ce qu'il veut au moyen de définitions qu'il se donne sans les appuyer sur des phénomènes constants, le matérialiste s'oblige à se tenir en relation avec l'observation et l'expérience et à chercher dans les phénomènes ce que l'autre poursuit dans sa verbale cervelle » (p. 423).

Cependant, force nous est de constater aujourd'hui que la matière est devenue tout aussi inconnue que l'esprit, du moins que nous nous sommes fait d'elle une conception tout à fait fausse. La matière vibre, vit, ondule, change, s'agite, se déplace et rayonne, voilà ce qu'on croit jusqu'à nouvel ordre « et on peut dire qu'aucun penseur de notre époque n'a été plus profondément conscient que Valéry de cette révolution intellectuelle et de son immense portée » (p. 89).

Réduite la distance entre matière et esprit, il devient possible d'envisager leur commun dénominateur et de chercher leur unité intime. « Cette unité, Valéry a cru la découvrir dans le concept d'un « acte » ou d'un « événement » qui se produit dans le domaine de l'énergie » (p. 94). Autrement dit, « la matière et l'esprit ne sont, en dernière analyse, ni des « essences » ni des « substances », ce sont des formes d'activité » (p. 95). Valéry retrouve ainsi les conclusions de Russell que M<sup>me</sup> Robinson se plaît à citer : *Tandis que la physique a rendu la matière de moins en moins matérielle, la psychologie a rendu l'esprit moins mental.*

A la même antithèse périmée se rattache la distinction entre le monde intérieur et le monde extérieur. Elle est fausse, selon Valéry, et M<sup>me</sup> Robinson admire, à ce propos, la formule qui relie le sujet à l'objet, l'esprit au monde : *L'esprit est un moment de la réponse du corps au monde* (VIII, 153). De là, Valéry rêvant à des sens plus aigus que les nôtres, comme ceux des animaux, par exemple, imagine des univers que percevraient d'autres sujets que les hommes. Plaisante perspective qui aboutit à donner la signification exacte (retenons-la) avec laquelle Valéry emploie le mot « sensibilité, le problème des problèmes » (XIV, 787) et qu'une des tâches primordiales de la science devrait être d'étudier en profondeur ces sens si peu connus par lesquels nous connaissons ».

Nous n'insisterons pas sur le premier terme du titre suivant, *Le rêve*

et l'analyse de la conscience, non qu'il ne soit très important, mais parce que les idées de Valéry, en cette matière, se sont déjà exprimées ailleurs. *Agathe* notamment, dont je m'étonne que M<sup>me</sup> Robinson ne fasse pas état ni même mention, avait déjà montré que ce qui fascinait Valéry, dans le rêve, dans l'approche ou le résidu du rêve, n'était pas du tout son contenu, mais les modifications quant à l'état de veille ou de sommeil : *Il y a des siècles que je m'occupe du rêve. Depuis, vinrent les thèses de Freud et C<sup>te</sup> qui sont toutes différentes.*

*Puisque c'est la possibilité et les caractères intrinsèques du phénomène qui m'intéressent; et eux, sa signification, son rapport à l'histoire du sujet — de quoi je ne me soucie pas* (XIX, 456).

Le rêve, étant, pour lui, l'occasion d'étudier les conditions d'existence de la conscience (XIV, 124) au fur et à mesure que se défait la conscience de l'existence (ce qui est exactement le sujet d'*Agathe*) tout son effort tend moins à définir le rêve ou son contraire, la conscience, que l'attention. M<sup>me</sup> Robinson pense que les deux mots ont « le même sens dans la terminologie valéryenne » (p. 107, note 5). Je ne le pense pas du tout, bien que les deux phénomènes se ressemblent et que l'un, la conscience, ait besoin de l'autre encore plus inconnu que lui. On apprend dans cette même note qu'« en 1904, Valéry a écrit un mémoire sur l'attention, sujet choisi par l'Académie des Sciences morales pour les candidats au prix Saintour. Ce mémoire, resté inachevé, est encore inédit ». Quel dommage ! Quel éclaircissement ne donnerait-il pas sur le véritable mobile et le véritable moyen de ses analyses !

J'ai longtemps cru, sans les connaître, et, dans une certaine mesure, je le crois encore, que les *Cahiers* avaient, parmi des recherches annexes, pour but principal, l'analyse du phénomène de l'attention, par quoi tout se découvre, tout se sait, tout se fait. Et quand j'eus lu, à la mort de Valéry, ces fières, modestes et dernières paroles... *Après tout, j'ai fait ce que j'ai pu. Je connais assez mon esprit.*

*Je crois que ce que j'ai trouvé est important, je suis sûr de cette valeur. Ce ne sera pas facile à déchiffrer de mes notes. Peu importe* (XXIX, 908), je croyais avoir discerné depuis longtemps, sur la foi de ce qui était publié, le secret des *Cahiers* impubliés. De toutes façons, il faut s'attarder, chaque fois que Valéry parle de l'attention. Voici au hasard une définition : *L'attention est une attente.*

*Faire attention — « Faire » est bien dit.*

*C'est agir en soi pour accroître un rendement* (XIV, p. 147).

Quant à la conscience, le chapitre de M<sup>me</sup> Robinson consiste à démontrer, à l'aide des notations des *Cahiers*, corroborées par les analyses des philosophes comme Russell et Ryle, l'impossibilité d'en observer le processus interne. C'est pourquoi Valéry a préféré la prendre de biais, l'analyser quand elle est absente, dans le rêve, pendant qu'elle s'absente dans l'approche du sommeil (*Agathe*) ou quand elle revient (*Aurore*), les trois phases étant réunies dans *La Jeune Parque* dont M<sup>me</sup> Robinson rappelle, chaque fois, l'exégèse.

Or, le rêve ne peut s'analyser que par souvenir, ce qui en altère la phénoménologie réelle. De plus, ne pouvant être raconté que par le langage supposant un ordre organisateur, même l'absence de contrôle ne permet pas de le transcrire contrairement à ce qu'espéraient les Surréalistes. Rêve et conscience, absence et présence de conscience sont donc inobservables, parce que à la lettre indécibles, indescriptifs, en tous cas. M<sup>me</sup> Robinson a cueilli dans les *Cahiers* tout ce qui regarde cette

impossibilité, non seulement relative, mais absolue. Aussi y voit-on Valéry ne chercher à décrire que certaines propriétés, et, outre une critique de l'interprétation freudienne, que les différences entre l'état de veille et l'état de rêve.

En face de l'interdépendance et des mélanges qui caractérisent le rêve, Valéry considère que la propriété principale de la conscience est à la fois de distinguer et de combiner, c'est-à-dire de maintenir un certain nombre de choses *indépendantes et pourtant liées entre elles* (V, 461) et c'est ainsi que, pour lui, *ce qu'on appelle degrés de conscience — état demi-conscient — ne sont que des degrés de coordination* (III, 342).

Malgré cette définition, le phénomène reste mystérieux, même sous sa forme la plus commune : *Que les idées qui viennent soient jugées — C'est là un fait, le plus étonnant de tous. Nous jugeons nos jugements.*

Dans le chapitre VI, ce que M<sup>me</sup> Robinson met en valeur, c'est la notion originale et réconfortante que Valéry se fait de la mémoire. *La mémoire n'est pas une conservation quantitative, lit-on dans le Cahier IV, p. 329, c'est un prolongement de l'être, une modification du champ (territoire) où l'être est possible. Ce n'est pas le même être qui se souvient — mais un nouveau chemin pour un nouvel être...* Achevons de copier le texte : *La conservation, au contraire, implique le même être et la même empreinte.* Valéry distingue donc nettement ce qu'il appelle une mémoire historique et une mémoire qu'il appelle potentielle ou fonctionnelle. La première laissant l'être intact et limité, comme si l'événement intermédiaire n'avait pas eu lieu; la seconde, nourrie de cet intermédiaire, fécondée et renouvelée par lui. Il est clair aussi qu'on peut avoir l'une sans l'autre, tandis que des êtres privilégiés peuvent avoir les deux. Pour supprimer l'équivoque entre ces deux mémoires, il a, dans *l'Idée fixe*, inventé un mot : *implexe*, qui signifie *l'ensemble de tout ce que quelque circonstance que ce soit « peut » tirer de « nous »* (XXIV, 478).

En somme, on peut n'avoir pas de mémoire au sens courant du mot, ne rien conserver de ce qu'on a lu, fait, ou appris, et rester éminemment implexif, c'est-à-dire conduit par ce qu'on a retenu, en même temps que tiré par le nouveau, en fait, renaître chaque jour.

Comme pour tout ce qui appartient au domaine de l'esprit, ce qui a intéressé Valéry, dans le phénomène mémoratif, c'est son mécanisme, et mieux encore son automatisme, dont les défaillances lui paraissent plus néfastes que lui-même : *Il peut sembler à première vue que l'automatisme d'un fonctionnement doive toujours se classer parmi les produits de dégradation. Les opérations automatiques n'ont pas bonne réputation. Ce sentiment est absurde. Ce qui est dégradation — ce sont les pannes d'automatisme : ce qui l'est non moins c'est l'automatisme quand il n'est pas requis.*

*La mémoire, quand il faudrait inventer, l'amnésie quand il faudrait se souvenir et ne pas inventer — voilà les faits de dégradation* (V, 474).

En accord avec ces remarques, M<sup>me</sup> Robinson tire de stimulantes déductions : « quelque paradoxal que cela puisse paraître à première vue, c'est la mémoire qui nous permet d'oublier. Ou, si l'on préfère, c'est la mémoire qui nous permet de ne pas être conscient de tout tout le temps, et de conserver ainsi nos forces intellectuelles pour les choses qui importent vraiment » (p. 142).

Elle repère alors dans les *Cahiers* des notions dérivées de la mémoire,

comme l'attente ou la surprise (« la rupture de l'attente »), comme la personnalité, à la fois oscillante, virtuelle, fragmentaire et permanente. Entre les deux « moi », celui qui change et celui qui demeure, ou plutôt entre la personnalité et la généralité du moi, Valéry fait cette distinction importante : *En somme, la « personnalité » est une « probabilité » qui peut changer.*

*Le « Moi » — est un « invariant »...* (XIII, 254).

Transposant cette distinction dans le *ton* d'un être, je dirais, dans un autre langage, qu'on peut avoir, en même temps, de la passion et de la sérénité.

Cette opposition fondamentale, pour M<sup>me</sup> Robinson, est le drame du *Narcisse* de Valéry, dont le sujet, par conséquent, est bien différent de celui d'André Gide. Elle est aussi à la base de la créature Teste, dénuée, volontairement, de toute personnalité, dédaignant, en tous cas, ses signes et ses fétiches extérieurs. Teste incarne le contraire du moi accidentel, qui a atteint, en partie, l'indifférence et les pouvoirs du moi généralisé.

Le chapitre VII, *Le Rôle de l'émotion*, s'il prouve la grande liberté d'esprit de l'auteur envers son sujet, est le seul peut-être dont la justesse prête à discussion.

En épigraphe, une longue citation de l'admirable poème en prose, *L'Ange* : *Une manière d'ange était assis sur le bord d'une fontaine...*

En thèse, cette appréciation : « Après la très grande richesse de ses analyses sur tout ce qui concerne l'activité intellectuelle de l'esprit, la pensée de Valéry sur le rôle de l'émotion risque de nous paraître un peu pauvre » (p. 156).

À l'analyse du rôle destructeur de l'émotion où Valéry voit dissipation de l'énergie, dégradation de la pensée, tendance au désordre, M<sup>me</sup> Robinson oppose le sentiment de l'amour et du bonheur (après avoir eu soin, bien entendu, d'écarter le désir sexuel et les « passions grossières ») en le montrant d'origine intellectuelle ou maintenu à l'aide de la coopération intellectuelle et prenant une place et un rôle prépondérants dans le rendement de notre esprit.

« Où faut-il donc, se demande-t-elle, chercher l'explication de cette profonde injustice de Valéry à l'égard de l'affectivité » ? (p. 165).

Et de se répondre : « ... dans le fait paradoxal qu'il était lui-même un des hommes les plus passionnés qui soient — comme le sait fort bien n'importe quel lecteur du *Cimetière marin* ou de *La Jeune Parque* ». Disons d'abord, en passant, en ce qui concerne ces deux poèmes, que « la sentimentalité » qui s'y avoue est d'un tout autre ordre, mêlée de conscience poétique et de maîtrise technique et qu'il serait trop long ici d'en disputer. Ce qui importe davantage, ce seraient les aveux des *Cahiers*. Groupés comme ils le sont, dans ce livre-ci, ils forment un faisceau dont la cohésion même est tendancieuse, transformant en aveu précisément ce qui était observation impersonnelle d'un fonctionnement.

Ainsi, elle veut qu'à partir de 1920, il y ait eu un changement dans l'idée que Valéry se faisait de l'amour, et que, de méprisante, elle devint exaltante. Il aurait dès lors considéré la passion « comme un moyen d'atteindre à une sorte d'*extrémité, cime, pointe du sensible* » où le *sentiment suraigu est comme la pointe dernière du monde de la connaissance - le Pôle* ». Cependant les mots soulignés empruntés à Valéry et dont la phrase de M<sup>me</sup> Robinson est farcie, si on les replace dans leur contexte, on s'aperçoit que les premiers font partie d'un couplet

(XXI, 25) dont on peut se demander si le ton est élogieux. Qu'on en juge : *L'acte d'Eros peut à certains présenter l'attrait d'un acte étrange qui fait devenir quelqu'un un « autre » pendant quelques instants. Et celui-ci est une sorte d'inconnu, transporté à quelque extrémité, cime, pointe du sensible du haut de laquelle la douleur se voit, l'essence de la douleur...*

*On appelle ceci le Plaisir...*

Que les seconds terminent, dans le 10<sup>e</sup> Cahier, une note dont le titre est *L'Intellect est le sel de l'Univers* (3). D'ailleurs la plupart de ces citations sont relatives, non à l'amour ou au bonheur, mais au plaisir, — nullement dédaigné pour autant.

A mon sens, et à les relire où elles se trouvent dans les Cahiers, Valéry n'a pas perdu sa manière d'analyser, de diviser en points nets, de définir un phénomène qu'il voulait dépouiller de son mystère et du lyrisme avec lequel on le traduit. Non, il n'a pas déposé les armes aiguës de la lucidité, toutefois, en grand écrivain, il a des formules heureuses qui abusent sur leur sens et qui toutefois ne sont que précision.

Le défaut de perspective dans ce chapitre tient, je crois, à l'interprétation du mot *sensibilité*. M. Jean Hytier, dans son excellent ouvrage *La Poétique de Valéry* (Armand Colin, 1953), avait déjà commis la même erreur, prenant le mot comme synonyme de l'ensemble des sentiments alors qu'en réalité, il désigne chez Valéry, l'ensemble des réactions sensorielles et nerveuses, comme nous l'avons vu plus haut. Valéry analyse, en fait, la finesse d'un appareil physique, non les mouvements du « cœur ».

On le prévoit, le chapitre se termine pathétiquement, par les dernières paroles écrites, le 30 mai 1945 d'une main appuyée et douloureuse que nul, parmi ceux qui ont admiré et aimé le poète, ne peut relire sans qu'elles retentissent longuement. Je ne saurais encore aujourd'hui les utiliser contre ou pour une démonstration... Qu'elles retentissent au plus profond du silence!

La *disputatio* entre le déterminisme et le liberté-isme, comme dit Valéry, soit entre l'irresponsabilité et la responsabilité occupe tout le chapitre intitulé *La Pensée et la Morale*. Comme on le devine, ces problèmes sont, à ses yeux, des pseudo-problèmes, prématurément posés, parce que leur solution dépend de questions scientifiques non encore élucidées ni résolues. Par la même occasion, il critique la notion de *causalité* à laquelle il reproche son manque d'objectivité, très conscient de ce que, dans l'étape actuelle de la science, la prévision de l'effet est devenue impossible, comme le montre M<sup>me</sup> Robinson dans une de ses meilleures pages (177). Ainsi, le déterminisme des phénomènes physiques s'entache, aujourd'hui, de liberté, tandis que la liberté s'avère souvent dépendante des habitudes acquises. Et Valéry d'énumérer, de

(3) Une autre citation (X, 704) faite pour convaincre le lecteur que Valéry a peu à peu vu, dans l'amour, une connaissance supérieure, s'arrête à temps, au moment où Valéry le compare aux effets de l'alcool. De même, des mots qui, isolés, paraissent émus, voisinent, dans un même passage, avec d'autres, comme *Epidermes, Figures de l'amplexus...* Tout ceci est une espèce de « mystique » et font douter de son estime pour la *Tentative d'Union* (IX, 31), p. 170.

Ainsi amalgamant des morceaux de citations, M<sup>me</sup> Robinson les intègre au vocabulaire « littéraire » qui confère à l'amour une valeur noble et suprême.

diviser les éléments à analyser et de revenir sans cesse sur les facteurs qui limitent la faculté de penser, dont le principal est la nature même de l'esprit et de ses conditions organiques. De nombreux textes, dans les *Cahiers*, des textes importants, cités par M<sup>me</sup> Robinson attestent l'intérêt de Valéry pour ces questions, dominé qu'il est par l'idée que la force de l'esprit est nécessairement bornée. Bornes de la durée, bornes du physique et du physiologique, bornes de la puissance mentale, bornes obscures de l'inconscient, bornes des *diversions intenses*, cette idée-maîtresse, très souvent énoncée en termes philosophiques ou scientifiques, la voici formulée en termes irrésistibles : *qui que tu sois, quoi que tu fasses, le jour te mène à sa nuit et la nuit à son jour* (XIX, 96). Toutes ces considérations sont mises en ordre et en valeur par M<sup>me</sup> Robinson et on ne saurait assez l'en louer.

L'énumération des contraintes qui restreignent l'exercice de la pensée ou qui la déterminent n'a d'égale, dans les *Cahiers*, que l'énumération des limites auxquelles elle est soumise. Les extraits, à ce propos, sont tels qu'ils suffiraient à prouver non seulement avec quelle acuité, avec quelle cruauté Teste-Valéry a poussé l'analyse de son propre esprit, mais encore quelle mince marge il laissait à la liberté au fur et à mesure qu'il la mesurait.

A noter non sans amusement un argument qu'on néglige souvent à cause sans aucun doute de son évidence et que M<sup>me</sup> Robinson, d'après Valéry, résume ainsi : « Peut-on vraiment dire que l'imbécile soit « libre » d'être intelligent ? » (p. 186).

De même pour fixer l'attitude de Valéry au sujet de la morale, reprenons cette conclusion : « on peut même aller jusqu'à dire que les questions morales telles qu'on les conçoit habituellement n'avaient aucun sens pour lui, elles n'éveillaient en lui aucun écho. »

On ne peut reprocher à M<sup>me</sup> Robinson de ne pas donner ici un avis critique. D'une part, elle blâme l'aspect destructeur, tant du point de vue du libre arbitre que du point de vue de la morale, d'autre part, elle affirme que « si on veut décrire le fonctionnement de l'esprit d'une façon exacte, on doit nécessairement tenir compte de l'existence chez l'homme d'un sentiment moral très réel et souvent très fort, qui est une des marques les plus caractéristiques de sa vie intérieure. Toute analyse de l'esprit qui laisse ce sentiment de côté sera donc incomplète et, dans une certaine mesure, artificielle » (p. 190). Demandons-nous, cependant, si elle ne confond pas l'analyse d'un fonctionnement complexe avec la description d'une de ses manifestations. Passons. La polémique serait sans issue et sapée, semble-t-il, par cette phrase qu'il faudrait méditer : *... toute morale (non toute « police ») suppose une idée naïve sur l'homme, et d'abord une évaluation arbitraire de la valeur des intentions, des décisions* (VIII, 158).

Suit la nomenclature des erreurs que Valéry reproche à la morale, appuyées chaque fois par des réflexions, quelques-unes méprisantes, quelques autres drôles, dont les *Cahiers* fourmillent.

Je ne suivrai pas non plus M<sup>me</sup> Robinson dans son indignation contre un passage de Valéry « volontairement paradoxal et scandaleux (p. 194), je préfère relever, comme elle-même, les deux idées maîtresses dont Poe et Baudelaire furent coupables et qui, dès sa jeunesse, lui composèrent une morale personnelle et intime : celle de perfection (*L'idée de perfection m'a possédé*) (XXIII, 188) et celle du *dressage de soi*.

Le chapitre se termine d'abord par un parallèle entre les attitudes de



Nietzsche et de Valéry auxquelles il est prêté à la fois noblesse et égoïsme; ensuite par une nouvelle et vigoureuse désapprobation.

Le dernier chapitre, *Foi et Mysticisme*, est, en définitive, un prolongement du précédent. Relatif aux convictions religieuses et bien que l'analyse en soit extraordinairement pénétrante, nous nous contenterons de le résumer par sa première phrase : « Si le langage de la morale a été pour Valéry un langage étranger, celui de la religion l'a été encore plus. Il serait difficile d'imaginer un homme plus profondément incroyant que lui, plus détaché de toute idée, et même de tout soupçon, de l'existence d'un Dieu ou d'une réalité surnaturelle quelconque » (p. 200).

Remarquons seulement que les observations les plus dures contre la foi, se trouvent presque toutes dans les derniers *Cahiers*, que nul indice ne s'y lit du moindre fléchissement, mais au contraire que s'y multiplient les raisons de son athéisme absolu.

Et soulignons que le reproche d'anthropomorphisme ou d'anthropocentrisme que Valéry fait aux religions est une conséquence directe de ses conceptions sur la nature de l'esprit. Tout se tient dans les systèmes valéryens. Si la foi n'a aucun fondement réel, s'il admet pourtant qu'elle soit un phénomène facile, général et spontané, c'est, pense-t-il, qu'elle découle de la prérogative humaine de nommer et qu'à ce titre, elle relève comme la philosophie, de la linguistique.

Quant au mot *mystique* qui apparaît maintes fois sous sa plume, M<sup>me</sup> Robinson prend soin de montrer qu'il n'a aucun substrat religieux, en reproduisant la description, donc la définition, qu'en donne l'avant-dernier *Cahier* : *Que si l'on s'exalte et que je sais quel sentiment-sensation nous soulève comme au-dessus de toutes choses, vers un point de souveraineté et simplicité de notre puissance d'existence — il n'y a aucune raison de nommer « Dieu » l'extrême de ce mouvement, sinon les choses apprises* (p. 534).

C'est l'occasion, pour M<sup>me</sup> Robinson, par un détour logique, de revenir au poète, au grand poète, dont le sentiment « mystique » du pouvoir de penser s'éveillait avec l'aurore. Preuves à l'appui : cet admirable poème en prose au titre significatif, *Méditation avant Pensée* et dont on se rappelle le début musical : *Est-il espoir plus pur, plus délié du monde, affranchi de moi-même...*; le poème de l'attente <sup>(4)</sup> *Les Pas*; une strophe du *Cimetière marin*; et surtout cette page, dans *Choses Tues, London-Bridge* où l'on pourrait suivre, dans le cerveau de Valéry, sur le vif, sur le lent, le transfert de l'impression visuelle en impression intellectuelle et le transport de l'âme allant de son état normal à son état essentiel soit, en fait, où l'on pourrait suivre le prétexte, la cause et le mouvement même de l'inspiration; enfin ce passage de *Mon Faust* où le poète « au comble de son art », finit par identifier le vivre et le voir en une seule et même respiration de l'instant.

Il est temps de conclure, a pensé M<sup>me</sup> Robinson; d'où la synthèse, la dernière mise au point qui ouvre néanmoins de nouvelles perspectives. Elle souligne la conscience qu'avait Valéry de substituer à l'analyse conventionnelle et verbale de l'esprit, un véritable travail de prospection suivant les méthodes scientifiques les plus rigoureuses... Elle s'est gardée au surplus d'ériger les idées de Valéry en un système clos, tout en montrant, à chaque instant, leur cohérence, leur lien, leur nécessité,

(4) Quoique l'exégèse du poème, à la place qu'il occupe dans *Charmes*, arrive à préciser de quelle attente il s'agit.

en somme sous une luxuriante diversité, leur unité de direction; non point leur arrangement préconçu, mais une sorte de constance presque pathétique.

On doit désormais à l'érudition, à l'esprit synthétique, au courage intellectuel de M<sup>me</sup> Robinson le premier éclaircissement sur les *Cahiers* dont elle a loué l'originalité, la modernité, la richesse. Elle a ainsi servi la vraie gloire de leur auteur, de celui qu'elle appelle, avec raison, un penseur.

E. NOULET.

*Raisonnement et démarches de l'historien (Travaux du Centre national de Recherches de Logique, publiés par Ch. PERELMAN, aux Editions de l'Institut de Sociologie, 1963, 151 pages, 150 francs).*

Le Centre national de Recherches de Logique a eu une double et heureuse initiative : celle d'organiser une série de conférences, chacune suivie de débats, sur le thème : *Raisonnement et démarches de l'historien*, puis de faire publier le texte des exposés faits par les participants à ce colloque.

La lecture des diverses interventions qui s'y succédèrent permet de se rendre compte de l'extrême diversité des méthodes et des optiques qui ont cours parmi les historiens. Sans doute s'explique-t-elle en partie par des différences de formation (notamment entre les « antiquistes » — qui, pour la plupart, sont avant tout des philologues — et les spécialistes de l'histoire moderne ou contemporaine), sans parler des tempéraments individuels qui, dans les sciences humaines, constituent ce qu'on a pu appeler « l'équation personnelle du chercheur ».

Mais la confrontation des points de vue exprimés par quelques-uns des meilleurs historiens belges permet, cependant, d'effectuer, à la suite du professeur Dhondt, une classification significative, entre la méthode classique ou traditionnelle — qui part des sources — et celle des écoles nouvelles — qui partent d'un questionnaire constitué en se basant sur « l'expérience moderne des facteurs de développement et de réaction des grands groupes ».

M. P. Lebrun, dans une communication très remarquée, s'est efforcé de préciser en quoi consiste cette nouvelle approche des faits. S'appuyant sur des cas concrets, il met en évidence l'enrichissement que les sciences mathématiques peuvent apporter à l'historien et cela aussi bien dans la détermination du degré d'importance quantitative des phénomènes étudiés que dans la mise en place des structures intégrant ceux-ci dans une vision orientée de tel ou tel aspect du passé.

Nous ne pouvons analyser ici toutes les communications reprises dans l'opuscule édité par l'Institut de Sociologie de l'U. L. B. Mentionnons seulement encore la première et la dernière d'entre elles qui, entre autres mérites, ont celui de présenter quelques-uns, parmi les plus difficiles, des problèmes qui se posent aux historiens en quête d'une explication ou d'une élucidation du passé.

Sous le titre volontairement ambigu d'*Unité ou diversité de la critique historique*, M. J. Stengers fait, avec une ironie souvent mordante, la critique... de cette critique. Il note qu'elle a tendance à se montrer

d'autant moins rigoureuse et exigeante à l'égard des sources que celles-ci sont peu nombreuses et lacunaires. Or, selon lui, c'est quand elles s'avèrent aussi défectueuses qu'il faudrait les manipuler avec le plus de circonspection — quitte à devoir faire l'aveu de ses ignorances, en faisant honnêtement état de la qualité et de la quantité des documents sur lesquels on s'appuie.

Quant au professeur Ch. Perelman, qui présidait ce symposium, il a su dégager avec clarté les conclusions et l'enseignement que chacun de ses participants a pu en retirer — en partie grâce aux dons d'analyse et de synthèse de celui qui les a si bien écoutés et compris.

On lira avec autant d'intérêt que de profit intellectuel ses considérations sur « (l')objectivité et (l')intelligibilité de l'historien » et en particulier ce qu'il dit du « relativisme » en histoire — qui ne l'empêche nullement de souhaiter de nouvelles confrontations entre historiens de nature à les inciter « à présenter un récit moins arbitraire, c'est-à-dire plus complet, plus intelligible et plus impartial du passé ».

A ce triple égard, la publication des travaux du C. N. R. L. constitue une contribution précieuse et, on veut l'espérer, féconde.

LÉON LIEBMANN.

R. DEVLEESHOUWER, *L'arrondissement du Brabant sous l'occupation française (Aspects administratifs et économiques)*, Institut de Sociologie 1964, 560 pages.

C'est en vingt ans, sous l'occupation française (1794-1814), qu'a été élaboré l'essentiel des structures administratives et judiciaires de la Belgique contemporaine.

Une telle mutation ne s'est pas faite sans heurts. Les uns insistent sur le choc de deux mentalités qui s'est produit à l'époque entre occupants et occupés. D'autres attirent l'attention sur le progrès que l'antagonisme d'alors contenait en germe, à l'insu des protagonistes des événements.

La période de quinze mois qui s'étend entre l'arrivée des Français, après la bataille de Fleurus (26 juin 1794) et l'annexion de la Belgique à la France (1<sup>er</sup> octobre 1795) présente elle-même des caractères originaux dans cet ensemble : la mission des troupes françaises n'est pas de libérer les populations conquises de l'ancien régime, mais d'en tirer un maximum de subsistances pour refaire les approvisionnements de la République. D'où les caractères équivoques de cette période : la France révolutionnaire maintient la dîme, les corporations, les anciens tribunaux, mais elle crée aussi des administrations et des tribunaux nouveaux — en principe, elle maintient les anciens droits, mais elle supprime ceux qui lui paraissent trop incompatibles avec ses principes —, elle n'exproprie pas les nobles et le clergé dont peu de représentants restent définitivement en émigration, mais les lèse par l'étendue et le désordre de ses réquisitions. La bourgeoisie elle-même qu'elle entendait exempter de ses atteintes subit péniblement le poids de sa politique. Elle accumule le gâchis, plus par impéritie que par l'effet d'une haine délibérée. Elle finit par soulever une opposition quasi générale sans

atteindre le profit matériel escompté et en perdant le profit idéologique qu'une autre politique eût — théoriquement — pu lui donner.

L'étude de M. Devleeshouwer dégage clairement les raisons de ces contradictions, les données quantitatives qui permettent d'en déterminer les termes, les processus administratifs qui contraignent les hommes en infléchissant le cours de leur volonté.

\* \* \*

# Similitude et rapprochement

## (Essai sur la promotion des Êtres)

par **Eugène DUPRÉEL**,  
Professeur honoraire de l'Université

### I. LES SEMBLABLES

Tous les êtres dans le temps et dans l'espace sont à la fois semblables par certains caractères communs et différents par des particularités propres aux uns et absentes chez les autres. Le degré de similitude de deux êtres est très variable et il peut changer par l'acquisition ou la perte de certains caractères que nous proposons d'appeler *éléments de similitude* <sup>(1)</sup>.

Pour la commodité de l'exposé nous réservons le nom de *semblables* aux êtres chez lesquels un grand nombre de caractères communs domine manifestement sur les différences; tels sont, par exemple, les hommes. Si la similitude a des conséquences très apparentes chez les êtres très semblables, elle ne laisse pas d'avoir la même sorte d'influence parmi les êtres qui ne sont que peu semblables, mais elle est là moins discernable, étant submergée par le fait des différences.

Une loi de probabilité fondamentale domine dans les rapports des êtres en général : *de l'effet de leurs rapports entre eux les semblables vont à devenir de plus en plus semblables*. Cette loi se vérifie aux trois niveaux de l'existence des êtres, les corps matériels, les êtres vivants et les sujets connaissants.

Par le jeu des mouvements qui les agite universellement, deux corps entrant en contact, il en résulte chez chacun d'eux

(1) L'idée de similitude est assez confuse : sa réduction à une somme variable d'éléments de similitude la rend mieux appropriée au traitement scientifique.



une certaine altération, grave ou minime. Si les deux corps sont des semblables, l'altération produite a toutes chances d'être la même chez l'un et chez l'autre ou d'égale importance : même pression, même frottement, etc. On peut dire que la rencontre de deux semblables introduit chez l'un et chez l'autre un même élément de similitude. Au contraire dans le contact de deux différents l'altération commune n'est pas la même : l'un est plus fort ou plus résistant, l'autre est plus faible, c'est une inégalité accrue qui a des chances d'être produite.

Une similitude préalable est donc la condition naturelle du progrès des êtres semblables en nombre et en degré de similitude. Ce progrès est toujours sujet à subir quelque entrave par le jeu des différences qui ne sont jamais totalement absentes.

## II. LE RAPPROCHEMENT

Sous l'influence de leurs vicissitudes communes les semblables, en même temps qu'ils se font plus semblables, vont à se rapprocher davantage les uns des autres. Des corps semblables épars dans un milieu donné subissent de l'alentour des influences de même sorte qui tendent à les localiser dans une même région, ce qui les rend plus proches les uns des autres. Ce voisinage accru travaille à l'éloignement croissant des corps différents dont l'intercalation entravait un plus complet voisinage des semblables.

De nombreuses espèces de semblables peuvent être voisines par des éléments communs et seulement séparées par une différence décisive. Si deux espèces qui sont dans ce cas se trouvent entremêlées, le jeu de la différence opérera entre elles *un triage* qui maintiendra isolées les deux espèces en rapprochant d'autant les individus de chaque sorte. Soit par exemple un tas de pierres superposées mais séparées par des couches de poussière intercalaires; ce mélange entrave à la fois le rapprochement des pierres et la parfaite continuité de la poussière : un vent assez fort chassera la poussière dans une même direction et pourra la déposer au bas de quelque obstacle en un dépôt homogène; les pierres, de leur côté, se trouveront exactement contiguës en un groupe compact.

De cet acheminement de semblables vers un rapprochement plus complet, la dernière étape possible et la plus remar-

quable c'est l'*agglomération* ou l'amalgamation. Les éléments constitutifs se trouvent dès lors confondus en une masse continue; ils ont perdu leur consistance propre au profit de la consistance supérieure de l'amalgamé. Cette consistance est supérieure notamment en ce qu'elle rend le corps nouveau capable de résister à des changements de situation et de position auxquels chacun des corps antérieurs n'aurait pu se soustraire.

En fait, non moins nombreux que la production d'un aggloméré sont les cas où le processus de rapprochement s'arrête à la formation d'un *groupe* si serré ou compact qu'il jouit pour une certaine part des propriétés du solide. Il y a là déjà un être collectif pourvu d'une consistance spécifique. Ce sont les sociétés humaines qui en présentent les cas les plus significatifs.

En résumé, trois moments dans la formation normale des êtres matériels : une pluralité de semblables élémentaires, leur rapprochement, consécutif de leur similitude, enfin l'unification dans la consistance de l'aggloméré (ou du groupe assez compact pour posséder quelques-unes des propriétés du solide proprement dit).

### *Les êtres vivants*

Ce qui distingue formellement les êtres vivants en général, c'est qu'ils sont capables d'une *activité propre*, dont les corps inanimés sont entièrement dépourvus. Le vivant est muni d'organes dont le fonctionnement, excité par les influences du dehors, assure sa conservation et son progrès, non sans imposer au voisinage quelque modification.

Ces propriétés caractéristiques semblent bien être une conséquence de l'*intervention de l'eau*, à laquelle nul être vivant n'est jamais entièrement soustrait. Beaucoup d'espèces de plantes et d'animaux vivent dans l'eau et il paraît probable que c'est dans un milieu aquatique que la vie a pris naissance, non en pleine mer mais dans quelque marais à température favorable.

Présente dans tout ce qui a vie, l'eau constitue un élément de similitude constante à travers toutes les matières solides qu'elle imprègne et donc à travers toutes les différences des êtres vivants. On la trouvera à la source de toutes les formes de

rapprochement des animaux et des plantes; par exemple, la nécessité de boire maintient les animaux dans le voisinage des points d'eau, l'humidité du sol plus ou moins grande localise les espèces végétales. On peut parler d'un courant d'eau, si faible, ralenti ou intermittent qu'il puisse être, qui traverse la matière vivante en lui fournissant, sous une forme diluée, des matériaux nécessaires à son entretien et à sa croissance. En même temps, elle élimine des déchets nuisibles au fonctionnement de ses organes. L'eau est ainsi pour tout ce qui a vie *une similitude commune*.

L'eau est une condition nécessaire de tout fonctionnement des organes qu'elle a contribué à produire; c'est sa présence qui fait de l'individu un être actif dans ses rapports avec ses semblables.

Cette éminente capacité de tout être vivant d'agir en son intérieur et au dehors s'est concentrée universellement dans un être de forme élémentaire, premier état de tout ce qui a vie, *la cellule*.

La cellule est une combinaison équilibrée d'éléments solides et d'éléments liquides. Il semble que son exigüité soit un moyen de sauver le rôle indispensable de l'eau dans toute combinaison avec des forces matérielles, qui, trop prépondérantes, provoqueraient le dessèchement et la mort.

C'est grâce à cet heureux équilibre que la cellule vivante peut accueillir un surcroît de matériaux qu'au lieu d'utiliser par une croissance indéfinie du même être, elle emploie à produire un semblable. La simplicité relative de sa composition lui permet d'écarter une croissance indéfinie par le moyen de sa duplication; la cellule, bien nourrie, se divise en deux cellules pourvues des mêmes caractères. Eminemment disposées à faire bon accueil à leurs semblables, les cellules prolifèrent en ces êtres pluricellulaires que sont les vivants supérieurs.

En résumé, pour que l'état de vie ait pu se produire et durer, il a fallu d'abord un grand nombre d'êtres matériels exigus et semblables, grains de matière inerte; au sein de cette multiplicité une intervention de l'eau a rapproché une partie de ces êtres en les séparant par là même de leurs semblables demeurés secs; il en est résulté enfin une organisation de ces semblables aboutissant à la cellule. Celle-ci, capable de proliférer d'abord, sans doute, par duplication, ensuite par des com-



binaisons plus complexes, sera la source commune d'innombrables espèces, fruit de la variété des solides constituants et du hasard des rapports entre semblables et entre différents.

### *La connaissance*

Chez les animaux supérieurs l'hérédité des instincts suffit à assurer leur développement en un temps assez court en fournissant aux jeunes des moyens de se conserver et de se reproduire. Chez l'homme et surtout chez l'homme civilisé le jeu de ces mêmes instincts ne suffit plus, un temps prolongé d'apprentissage est nécessaire à l'acquisition des moyens de se comporter; le principal de ces moyens transmis aux nouveaux par les anciens, c'est le *langage*.

Dans le langage, quelque chose est communiqué de celui qui parle à celui qui écoute, la condition de l'opération c'est que cela qui passe de l'un à l'autre ne subisse aucune altération dans ce qu'il importe de communiquer; le signe transmis, c'est un mot ou plutôt une combinaison de mots, le *discours*. Celui-ci est donc un terme intermédiaire qui n'est entièrement contenu ni dans le premier des deux interlocuteurs ni dans le second, il a une *consistance* propre fondée sur sa capacité de n'être pas entièrement assimilable à aucun de ceux entre lesquels il s'entremet. Cette consistance est très variable, elle va du cri isolé au discours en forme où les mots sont ordonnés et liés entre eux par des signes de leurs fonctions respectives, grammaticales et logiques.

L'accord sur le sens de ce qui est formulé et sur les suites que l'on attend de l'opération implique que celui qui apprend consent à ce qu'on lui propose par le fait d'appliquer les termes formulés, non à l'expérience de l'orateur mais à sa propre expérience : le mot qui désigne un objet est compris par l'équivalence tenue pour suffisante entre les deux expériences, celle de l'orateur et celle de l'auditeur. Par le mot prononcé, par le discours produit et compris, l'*objectivité* de ce dont il s'agit se trouve établie à part des deux sujets, une *réalité* propre est reconnue comme telle : c'est le fait décisif de l'objectivité du réel à partir et à l'occasion des expériences particulières dont l'accord a été préparé par le sens établi des mots et par leur arrangement dans le discours.

Le discours, en s'élaborant progressivement, ne comporte pas seulement la connaissance des êtres, il implique en même temps quelque aperception de leurs rapports par une logique élémentaire dont *la causalité* est l'élément principal. Tout rapprochement rend possible un cas de liaison de cause à effet.

Ce qui confirme la valeur de l'opération et la rend si courante, c'est *la constante constatation de son succès* : l'interlocuteur a compris et fait ce qu'on attend de lui, l'auditeur a eu raison d'appliquer à ses propres perceptions et expériences la valeur que l'orateur déduisait des signes propres : les conséquences se chargent de confirmer le sens des mots et l'à-propos des raisonnements; de là résulte cette *intuition* finalement acquise d'une *réalité* sous-jacente et préalable à toute aperception individuelle.

*La connaissance*, avec la possibilité de ses développements, est donc ce détachement relatif des cas particuliers qui ont contribué à la procurer aux consciences, elle atteint à l'objectivité du réel au-delà des subjectivités particulières, mais concordantes, qui ont conduit à la reconnaître.

Plus d'un niveau dans cette réalité est à distinguer et à hiérarchiser. Il y a la connaissance des êtres singuliers, celle de leurs attributs et de leurs rapports, et la connaissance des *valeurs générales*, c'est-à-dire communes à des catégories d'êtres, il y a enfin la connaissance des valeurs reconnues comme *universelles*, c'est-à-dire des valeurs considérées comme s'imposant à l'adhésion de toute conscience; au reste aucune de ces hautes valeurs n'est jamais assurée de prévaloir sous une forme unique et définitive. Toute valeur dépend toujours de quelque *accord* sur leur qualité.

L'explication de la troisième des « promotions d'êtres » que cet article passe en revue, se réduit, autant que nous, habitants de la Terre, pouvons en connaître, à l'histoire de l'homme, dont l'aptitude à la connaissance et à ses progrès constitue le succès le plus éclatant. Dans les conditions générales de cette « réussite », on discerne clairement le même jeu de la similitude que dans les promotions préalables des êtres matériels et des êtres doués de vie. L'avènement de la connaissance est, au reste, dans le prolongement de ces deux promotions antérieures; il a fallu d'abord des agglomérés matériels; parmi ceux-ci, à force de progrès en consistance ont surgi des

espèces vivantes pourvues d'instincts héréditaires assurant leur durée et leur propagation dans le renouvellement des individus; enfin chez une de ces espèces un rapprochement soutenu, une étroite collaboration a provoqué la formation de groupes d'individus pourvus d'une activité collective accrue par des moyens de se communiquer leurs expériences grâce au langage. De ses progrès sous des formes de moins en moins confuses est sortie la reconnaissance de la réalité objective offrant à l'infini la possibilité de ses développements.

### CONCLUSION

Un même schéma dessine tout passage des êtres d'un certain degré de consistance à une consistance autre et supérieure : formation des agglomérés, naissance de l'activité vitale, enfin avènement de la connaissance et de la pensée. Ces conséquences parallèles du jeu de la similitude donnent un relief éminent à l'idée de *rapprochement*, intermédiaire régulier entre les éléments composants et l'être consécutif, doué d'une consistance particulière. Une proximité accrue, effet normal de la similitude, est donc la condition immédiate d'une *montée* vers des formes d'existence supérieure. (Il faut donner à l'idée de rapprochement son sens le plus élargi : dans le monde des connaissances tout *accord* est rapprochement.)

Mais ce progrès décisif n'est jamais *nécessaire*; de toute réunion de semblables il ne s'ensuit pas sûrement la production d'un être plus consistant. La théorie des semblables, et d'ailleurs la théorie des êtres réels de toute nature, ne comportent jamais autre chose que des effets plus ou moins *probables*. La réussite du passage d'une pluralité de constituants à l'unité d'un être est seulement un cas heureux parmi d'autres circonstances où la proximité n'a pas suffi à produire cet effet.

Cette précarité fondamentale résulte de ce qu'à toute similitude sont mêlées *des différences* aux conséquences inverses. Une théorie générale de la différence doit prendre place à côté de la théorie des semblables; plutôt c'est dans la combinaison de ces deux ordres de propriétés opposées que doit être construite une théorie complète de la *promotion des êtres*.

Les effets combinés de la similitude et de la différence ne

manqueront pas de ressortir, par exemple, dans l'examen des controverses sur *le progrès* en général.

Après une période prolongée où dans l'opinion a prévalu un optimisme décidé, soutenu principalement par les assurances de la vérité scientifique, le moment actuel paraît marqué par l'opposition de deux attitudes de la pensée : d'abord demeure populaire et plus influente que jamais la confiance dans une marche de la société vers plus de puissance et de bien-être; mais des doutes sur un si bel avenir rencontrent une adhésion qui va croissant. Parmi quelques bienfaits nouveaux, ce que le train des choses paraît annoncer principalement ce sont des antagonismes que des moyens sans cesse accrus menacent de rendre toujours plus graves, c'est en même temps une dégradation de la nature par un abus prématuré de ses ressources.

On remarquera que de ces deux opinions opposées, la première, l'optimisme, repose sur la confiance dans les bienfaits de la similitude et l'identité des intérêts qui en résulte, tandis que les sombres prévisions fondées sur la rivalité des groupes et des intérêts égoïstes en général rendent inévitables des conflits multipliés.

Rien ne permet cependant de n'autoriser comme fondée qu'une seule des opinions opposées, que ce soient les bienfaits consécutifs de la similitude qui domineront enfin et toujours sur les inclinations contradictoires, ni, réciproquement, que ce soient les conséquences désastreuses qui prévaudront enfin, voire jusqu'à l'anéantissement. Devant l'incertitude de l'avenir le philosophe, soucieux par état de travailler à la paix par *l'accord des esprits*, ne peut que se donner pour tâche de recueillir et d'analyser rigoureusement la somme totale *des valeurs*, c'est-à-dire de tout ce qui est en condition d'agir sur le sort de l'homme et de la Société. Dans ce programme de la philosophie il y a d'une part ce qu'on peut appeler *les valeurs de croissance*, fondées sur la logique et sur les certitudes de la science éprouvée, tutelles de toute technique et de toute industrie; mais, en regard de ces valeurs de croissance et de sens commun, et plus décidément que l'on ne s'en est jusqu'ici avisé, il y a lieu de porter l'attention sur les valeurs qu'on peut réunir sous le nom de *valeurs de renoncement*. On entend par là des raisons d'agir nullement fondées sur la logique ou

la raison pratique, mais au contraire basées sur des accords librement conçus et librement consentis, et qui ont ceci de particulier d'impliquer une certaine limite aux applications techniques et industrielles et en général à toute valeur de croissance <sup>(2)</sup>.

Ces valeurs de libre inspiration relèvent principalement de *la morale* (sentiment du devoir) et de *l'art* sous toutes ses formes <sup>(3)</sup>. Elles n'ont en fait d'importance et ne méritent la considération que si un nombre assez grand d'adhérents soit en mesure de leur assurer une consistance suffisante par les contenance qu'elles proposent. Celles-ci seules, au fond, méritent l'attention qui apparaît suggérée, en fin de compte, par le sentiment des démesures actuelles ou possibles de la technique et de l'industrie.

<sup>(2)</sup> Les pratiques et les croyances religieuses sont un riche foyer de renoncements recommandables, mais, en tant qu'elles se prétendent établies sur *la vérité*, elles ne sont que valeurs de croissance, exposées en cette qualité aux réserves de la critique.

<sup>(3)</sup> Voir notre article *Le progrès et le renoncement* à paraître dans la *Revue philosophique*.

## Le dernier discours de Jaurès (\*)

par Jean STENGERS,  
Professeur à l'Université

C'est à Bruxelles qu'il parla pour la dernière fois. Une foule énorme, comme on en avait rarement vu pour une manifestation politique, était accourue au Cirque Royal, le 29 juillet 1914, à la grande réunion populaire organisée « contre la guerre ». La convocation, lancée par le Conseil général du Parti ouvrier belge, portait : « La population bruxelloise est invitée à manifester sa réprobation contre l'abominable attentat à la civilisation et à l'humanité que serait la guerre austro-serbe, susceptible d'entraîner dans un abîme de crimes, de douleurs et de misères tous les peuples de l'Europe (1). » La foule avait répondu à cet appel, mais parmi les milliers d'hommes et de femmes qui se pressaient au Cirque Royal, beaucoup étaient moins animés par leurs sentiments pacifistes que par leur désir d'entendre, d'acclamer Jaurès. Tous les orateurs de l'Internationale, qui participaient à Bruxelles à la réunion du Bureau socialiste international, étaient annoncés au programme et devaient défiler à la tribune. Mais on venait avant tout pour écouter Jaurès. « C'est lui, note un journaliste, qui fait recette ce soir (2). »

Salle comble, électrisée. Les quatre galeries en étage du Cirque bourrées de monde, jusque dans les couloirs. Le par-

(\*) Communication présentée en mai 1964 à Toulouse au Colloque sur *Jaurès et la nation*. Ce colloque était organisé conjointement par la Société d'Etudes Jaurésiennes, l'Institut français d'Histoire sociale, la Faculté des Lettres de Toulouse, et l'Institut d'histoire économique et sociale de la Faculté des Lettres de Paris.

(1) *Le Peuple*, 28 juillet 1914.

(2) *L'Indépendance belge*, 30 juillet 1914.

terre du rez-de-chaussée lui aussi comble — car le Cirque, à cette époque, servait à des représentations cinématographiques (le clou de la saison cinématographique 1913-1914, nous dit-on, avait été *Antoine et Cléopâtre*), et la piste avait été aménagée en parterre<sup>(3)</sup>. Les orateurs, les personnalités officielles, les drapeaux et même les journalistes étaient groupés dans la loge de l'orchestre. Une photo — l'unique photo, je pense, qui nous reste de cette manifestation — et qui n'est malheureusement pas très bonne, nous montre cette loge d'orchestre, avec les orateurs au premier rang. Jaurès parle.

Son discours fut le dernier de la soirée. Avant cela, l'assistance avait écouté avec plaisir ou avec patience une brochette de socialistes de divers pays. Elle applaudissait même lorsqu'elle ne comprenait pas. Elle avait applaudi Haase, par exemple, qui parlait en allemand, mais dont les propos avaient heureusement été résumés en français par Camille Huysmans, secrétaire du Bureau Socialiste International. Quand Jaurès se leva, ce fut une ovation délirante. Jaurès, venant directement de la réunion du B.S.I., — avec un crochet, il est vrai, par le restaurant de la Maison du Peuple, où il avait repris des forces<sup>(4)</sup>, — n'avait eu le temps de jeter sur le papier, pour s'aider, que quelques mots à peine. Quelques mots griffonnés à la hâte, que l'on a retrouvés et publiés au lendemain de sa mort : « De jour en jour, les impressions varient. Soumettre les nerfs et les cerveaux. Horrible, mais c'est l'absurdité, l'Autriche a abordé

(3) L. RENIEU, *Histoire des théâtres de Bruxelles*, t. I<sup>er</sup>, Paris, 1928, p. 206. La loge royale, note un journal dans sa relation du meeting, était toujours occupée par les « opérateurs de cinéma » — lisons, sans doute, par les appareils de projection (*Chronique*, 30 juillet 1914). Sur la disposition des lieux, voir également quelques indications précises dans *Le Peuple*, 31 juillet 1914 (*La démonstration internationale de Bruxelles*) et 2 août 1914 (*Le dernier discours de Jean Jaurès à Bruxelles*) et dans *l'Indépendance belge* du 30 juillet 1914.

(4) Camille Huysmans, qui l'accompagnait, aime à rappeler que cette expression, dans le cas de Jaurès, n'était pas métaphorique. « Nous allâmes, Jaurès et moi, nous restaurer à la Maison du Peuple, où il existait à l'époque un plat fameux : une énorme tranche de roastbeef avec pain beurré, dont coût : soixante-quinze centimes. « J'ai encore » faim », dit-il, après avoir avalé le plat qu'arrosait une bouteille de vin. Il reprit un nouveau plat et une seconde bouteille, qu'il vida à lui seul. Il buvait le vin comme de l'eau... » (F. DEMANY, *Jaurès parmi nous. Le témoignage de Camille Huysmans*, dans *Le Peuple*, 3 septembre 1959; voir aussi C. HUYSMANS, *Een merkwaardig boek over Jean Jaurès*, dans la *Volksgazet*, 13 novembre 1963).

(? lecture douteuse) les responsabilités. L'Allemagne impériale. Le cheval d'Attila <sup>(5)</sup>. » C'est tout. C'est à la fois la preuve que Jaurès avait médité son propos — car on retrouve là, dans l'ordre, les idées majeures qu'il allait développer, du moins dans la première partie de son discours —, et la preuve aussi que son éloquence, pour s'élever aussi haut qu'elle le fit, n'avait besoin que de peu de points d'appui.

Tous ceux qui ont écouté le discours de Bruxelles du 29 juillet, tous ceux qui ont participé à l'émotion et à l'admiration de la foule, ont eu le sentiment qu'ils vivaient une grande heure. Et cependant, le souvenir de cette grande heure n'a pas été bien conservé. Le discours de Bruxelles a eu, si l'on veut bien admettre cette expression, des malheurs posthumes. Tout d'abord, il n'a pas été sténographié. Il faut donc, pour le reconstituer, recourir aux comptes rendus de la presse. Mais on ne l'a fait jusqu'ici que fort mal. M. Bonnafous, dans son édition des *Œuvres de Jean Jaurès*, a déclaré qu'il reproduisait le compte rendu qui lui paraissait le meilleur et qui était, disait-il, celui du journal socialiste *Le Peuple* <sup>(6)</sup>. Après quoi M. Bonnafous reproduit non pas le compte rendu du *Peuple*, mais celui du journal *Le Soir* <sup>(7)</sup>. M. Tétard, dans ses *Essais sur Jean Jaurès*, a eu le mérite de recourir au compte rendu de *L'Humanité*, mais s'imaginant trouver dans l'édition Bonnafous le compte rendu du *Peuple* — alors qu'il s'agit, nous venons de le dire, de celui du *Soir*, — il a imaginé aussi que le compte rendu de *L'Humanité* était plus complet que celui du *Peuple*, ce qui est tout juste le contraire de la réalité <sup>(8)</sup>. N'insistons pas sur ces tâtonnements. Ce qu'il importe de souligner est que les éditions du discours dont on a disposé jusqu'ici — celle de M. Bonnafous et celle de M. Tétard —, sans être du tout infidèles quant au sens, omettent cependant — et l'infidélité, ici, est une infidélité à l'art oratoire — les images peut-être les plus frappantes par lesquelles Jaurès avait empoigné son auditoire. « La parole de M. Jaurès, écrivait un commentateur, est douce comme un chant. Ce chant se développe lente-

<sup>(5)</sup> *Le Peuple*, 2 août 1914 (*Un des derniers autographes de Jaurès*).

<sup>(6)</sup> *Œuvres de Jean Jaurès*, publiées par M. BONNAFOUS, t. IX (= *Pour la Paix*, vol. V, *Au bord de l'abîme, 1912-1914*), Paris, 1939, p. 393, n. 1.

<sup>(7)</sup> Cf. *Le Soir*, 31 juillet 1914.

<sup>(8)</sup> G. TÉTARD, *Essais sur Jean Jaurès*, pp. 124 et suiv.



ment, régulièrement, noblement, et puis tout à coup il semble qu'une sorte de délire sacré s'empare de l'orateur, et les images, les formules saisissantes surgissent qui font rire ou pleurer<sup>(9)</sup>. » C'est deux ou trois de ces temps forts du discours que les éditions, jusqu'à présent, ont omis — et notamment celui-ci, qui saisit les auditeurs à la gorge, et qui montre que Jaurès, s'il conservait l'espoir que la paix pourrait être sauvée, était, en ce soir du 29 juillet, profondément angoissé. « Il me semble, disait-il en évoquant le péril de la guerre, il me semble, lorsque je vois passer dans nos cités des couples heureux, il me semble voir à côté de l'homme dont le cœur bat, à côté de la femme animée d'un grand amour maternel, la Mort marcher, prête à devenir visible! »

La phrase sur le cheval d'Attila qui, aux dires d'un témoin, « souleva tout ensemble des acclamations et des rires », et que Jaurès lança « de profil, la tête renversée, frappant le plancher à petits coups, (en) martelant son débit »<sup>(10)</sup>, a elle aussi souffert dans les éditions et a été estropiée.

Nous avons essayé, en rassemblant tous les comptes rendus de la presse bruxelloise, de donner une version aussi complète que possible du discours du 29 juillet. Il faut parfois choisir, cependant, entre des textes divergents, et le choix reste largement subjectif.

Un second malheur du discours de Bruxelles — ceci étant dit, bien entendu, du point de vue de l'historien — vient du fait qu'il a inspiré un romancier. Un très grand romancier, puisqu'il s'agit de Roger Martin du Gard, dans un chapitre célèbre des *Thibault* (*L'Été 1914*). Martin du Gard, pour décrire le meeting du Cirque, pour décrire aussi la manifestation de rue qui a suivi, s'est certainement documenté avec soin : il a toujours conservé, on le sait, les habitudes d'esprit du chartiste — du chartiste qu'il était effectivement — et il avait des dossiers bien en ordre<sup>(11)</sup>. Mais dans son dossier du 29 juillet 1914 s'est glissée certainement une mauvaise pièce, un mauvais document. Martin du Gard fait de la manifestation dans les rues de Bruxelles, après le meeting du Cirque, une grande manifesta-

<sup>(9)</sup> *Le Soir*, 31 juillet 1914, signé FRAM; ces lignes, nous le verrons plus loin, sont de Louis Piérard.

<sup>(10)</sup> *Le Peuple*, 2 août 1914.

<sup>(11)</sup> Cf. J. BRENNER, *Martin du Gard*, Paris, 1961, pp. 56 et 69.

tion prolétarienne. Aux ouvriers de Bruxelles se sont joints ceux de la province. « De partout, d'Anvers, de Gand, de Liège, de Namur, de tous les centres miniers, il était venu des militants pour se joindre aux socialistes bruxellois. » Cette masse prolétarienne déborde la police qui, « impuissante », doit se borner à protéger le Palais Royal et les ministères. Le flot populaire déferle aux cris de « A bas la Guerre ! » et « Vive la Sociale ! » (12).

Ce tableau est tout à fait faux. La manifestation de la soirée du 29 juillet fut une manifestation calme et ordonnée qui suivit sagement, sans aucun incident, l'itinéraire préalablement convenu entre les organisateurs et le bourgmestre de Bruxelles (13). La dislocation eut lieu à la Grand-Place, au centre de Bruxelles, peu avant minuit, et l'on se demande ce qu'auraient fait à ce moment-là les malheureux ouvriers de province, s'il s'en était trouvé, pour regagner leurs foyers. En réalité, il n'y avait là que des Bruxellois, mais des Bruxellois de toutes les classes de la population. Aux drapeaux rouges des socialistes se mêlaient des drapeaux bleus d'organisations libérales. On chantait l'*Internationale*, mais le seul cri qui retentissait était celui de « A bas la guerre ! » (14).

L'erreur de Martin du Gard risque de rejaillir sur l'image que l'on se fait du meeting du Cirque. Ce ne fut pas un meeting prolétarien. Des bourgeois étaient là, mêlés aux ouvriers, aux employés, aux artisans. Gens de toute classe et de tout âge, notent les comptes rendus. Des chapeaux voisinant avec les casquettes — ce qui est le détail vestimentaire le plus révéla-

(12) Roger MARTIN DU GARD, *Œuvres complètes* de la Bibliothèque de la Pléiade, t. II, Paris, 1955, pp. 449 et suiv.

(13) Cf. aux Archives de la Ville de Bruxelles, Dossiers de la police, la correspondance échangée le 28 juillet 1914 entre Laurent Vandermissen, secrétaire du Conseil général du Parti ouvrier belge, et le bourgmestre Adolphe Max (dossier « Manifestation en faveur de la paix le mercredi 29 juillet 1914 »). L'itinéraire fixé pour le cortège, au départ du Cirque, était le suivant : rue de l'Enseignement, place de la Liberté, rue de l'Association, porte de Schaerbeek, boulevard Botanique, boulevard du Nord, place De Brouckère, boulevard Anspach, rue de la Bourse, rue au Beurre, Grand-Place. A propos de l'itinéraire aussi, Martin du Gard commet une erreur, puisqu'il fait passer les manifestants par la place Royale (éd. citée, p. 451).

(14) Les meilleures descriptions de la manifestation, dans la presse, sont celles de l'*Etoile belge* (30 juillet 1914), de la *Gazette* (même date) et de *La Dernière Heure* (même date).

teur<sup>(15)</sup>. Des bourgeois en chapeau, libéraux bien sûr, sont venus acclamer Jaurès tout comme les ouvriers.

Le dernier contact de Jaurès avec la foule bruxelloise nous révèle donc deux choses : d'abord l'extraordinaire popularité que Jaurès avait acquise en Belgique, et le fait ensuite que cette popularité débordait largement les milieux socialistes, que dans une partie certainement considérable de la bourgeoisie libérale, Jaurès était aussi admiré et aimé. Aimé : insistons sur ce verbe. Il y a eu des cœurs, en Belgique, qui ont battu pour Jaurès tout comme des cœurs français. *L'Indépendance belge* le notait le 2 août 1914, au lendemain de l'assassinat. Lorsque la nouvelle de l'assassinat se confirma, écrivait-elle, il y eut à Bruxelles une émotion « vive et profonde ». « On vit des hommes forts ayant soudain les paupières gonflées de larmes<sup>(16)</sup>. » Bruxelles, toutes proportions gardées, réagissait un peu à la manière de Paris.

Que Jaurès ait été une personnalité fort connue en Belgique, nul ne pourrait évidemment s'en étonner. Toute l'atmosphère de la Belgique d'avant 1914 — de la Belgique de langue française du moins — devait y contribuer. Le public belge suivait de près, et souvent avec passion, la vie politique française, les journaux français avaient en Belgique un débit considérable — on estime qu'en 1914, *Le Journal* avait une vente en Belgique équivalant à celle des feuilles bruxelloises les plus importantes<sup>(17)</sup> — et la presse belge elle-même, grâce à ses correspondants parisiens, fournissait à ses lecteurs une abondante pâture en matière de politique française. Pour ne citer qu'un exemple, tout Belge s'intéressant à la politique avait pu suivre en détail, dans ses journaux, les péripéties du grand duel Clemenceau-Jaurès.

<sup>(15)</sup> *Etoile belge*, 30 juillet 1914. *Le Peuple* parle d'une « formidable multitude ouvrière et bourgeoise » (31 juillet 1914), *Le Soir* de « bourgeois et ouvriers, socialistes ou antisocialistes » (même date). « Toutes les classes de la société sont représentées », écrit de son côté *l'Indépendance* (30 juillet 1914). Pour la *Chronique*, plus pincée, le public est « très mêlé » (30 juillet 1914). On pourrait, à cet égard, multiplier les témoignages.

<sup>(16)</sup> *L'Indépendance belge*, 2 août 1914.

<sup>(17)</sup> *Le Bien public*, 19 juin 1914 (*Les journaux français en Belgique*).

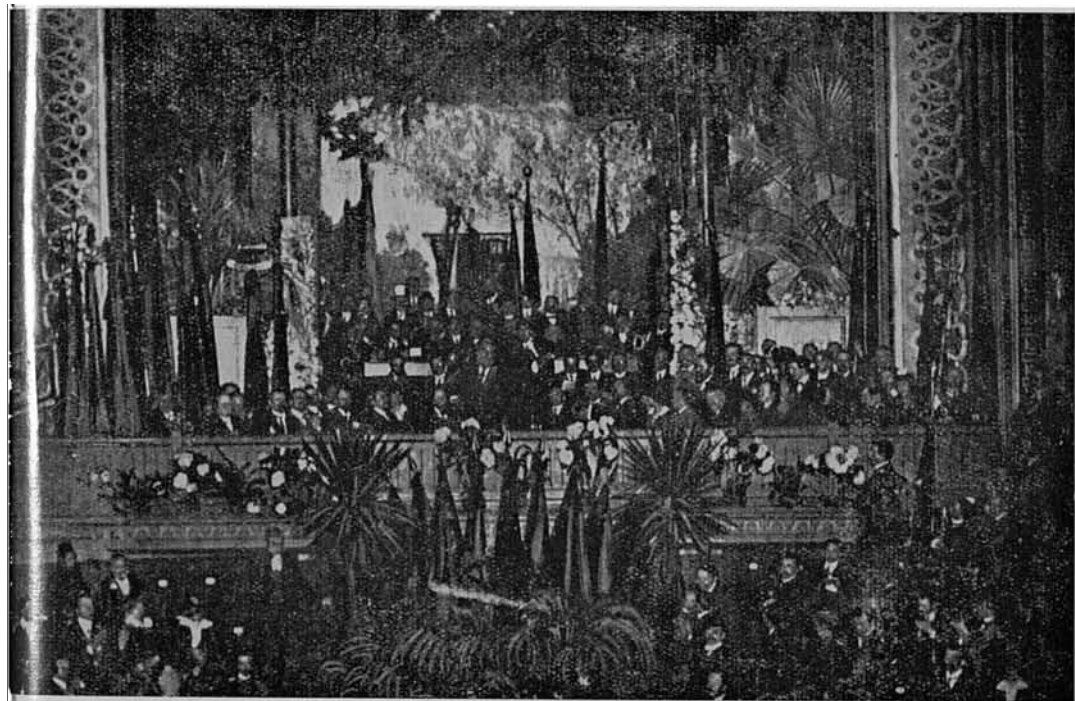
Chaque journal, cela va de soi — nous ne le notons qu'en passant, car notre ambition n'est pas de faire une étude de presse — sert à ses lecteurs un Jaurès assaisonné de commentaires correspondant à ses tendances. *Le Patriote*, journal catholique de combat, reproduit, sous la plume de son correspondant parisien, les attaques classiques des feuilles françaises de droite <sup>(18)</sup>. Un autre journal catholique, *Le XX<sup>e</sup> siècle*, ne manque pas la comparaison avec M. Homais <sup>(19)</sup>. Dans les feuilles bruxelloises les plus ardemment francophiles — telle *l'Indépendance belge*, que les mauvaises langues baptisaient la *Dépendance française* <sup>(20)</sup> — il arrive assez souvent que l'on juge Jaurès du point de vue du patriotisme français orthodoxe et que l'on blâme ses « idées antipatriotiques » <sup>(21)</sup>. Maurice Cartuyvels, Belge d'origine très parisianisé sous le nom de Maurice de Waleffe, et auteur à Paris du type d'articles qui ont

<sup>(18)</sup> « En quoi M. Jaurès, neveu d'un amiral, propriétaire d'un château, député à quinze mille francs de traitement, directeur d'un journal, ventru comme une matrone, n'est-il pas bourgeois ? C'est un affreux bourgeois qui joue aux ouvriers comme il jouerait aux cartes, pour accroître sa fortune, et sa fille en a été si fort dégoûtée qu'elle s'est faite religieuse pour prier pour ce monstre de socialiste unifié » (*Patriote*, 27 septembre 1908). « M. Jaurès a été républicain libéral et catholique inclinant vers le monarchisme... Avant d'être socialiste, libre penseur, communard et anarchiste, il a fait baptiser ses enfants avec de l'eau du Jourdain — car cet orgueilleux et cet aristocrate ne se contente pas de l'eau de tout le monde, il lui faut l'eau qui a coulé sur le front du Christ lui-même —, et il en a été récompensé d'un côté et puni de l'autre en voyant sa fille, écœurée de ses variations ambitieuses, se faire religieuse » (*Ibid.*, 3 juin 1910). Ces textes sont de Louis Teste, un royaliste français, d'ailleurs assez désabusé, qui faisait la correspondance parisienne du *Patriote* après avoir assuré celle du *Journal de Bruxelles* (cf. J. WILLEQUET, *Documents pour servir à l'histoire de la presse belge, 1887-1914*, Louvain-Paris, 1961, p. 28, et les indications que Teste fournit à son propre sujet dans le *Patriote*, 23 février 1909, 24 mars 1910, 10 octobre 1910, etc.). Sur la fable de l'entrée en religion de la fille de Jaurès, cf. M. AUCLAIR, *La vie de Jean Jaurès ou la France d'avant 1914*, Paris, 1954, pp. 520-521 et 657-658.

<sup>(19)</sup> A. VIREY, *La crise du parti socialiste en France*, dans *Le XX<sup>e</sup> Siècle*, 20 avril 1911.

<sup>(20)</sup> J. WILLEQUET, *Documents pour servir à l'histoire de la presse*, op. cit., p. 68, et du même, *La légation d'Allemagne, la presse et les milieux de presse bruxellois entre 1887 et 1914*, dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. XXXVI, 1958, p. 424.

<sup>(21)</sup> *L'Indépendance belge*, 24 septembre 1907. Critiquant l'antimilitarisme de Jaurès, *l'Indépendance* parle à la même époque des « blasphèmes de Jaurès » (12 septembre 1907).



Le discours du Cirque Royal, le 29 juillet 1914  
(d'après *La Vie Ouvrière. Revue mensuelle illustrée de la Centrale  
d'Education ouvrière*, Bruxelles, août 1931, p. 177)



Les participants du Congrès arménophile à Bruxelles, juillet 1902  
 Parmi les personnalités belges : n° 2, Jules Le Jeune; n° 3, Emile Vander-  
 velde; n° 17, Hector Denis. — Personnalités françaises : n° 4, Jaurès;  
 n° 14, Francis de Pressensé; n° 15, Bernard Lazare; n° 20, Madame Séve-  
 rine; n° 27, Marcel Sembat. — Autres identifications : n° 16, Camille  
 Huysmans (du *Petit Bleu*); n° 7, Kennis, bourgmestre de Schaerbeek;  
 n° 9 et 10, Pompieri

armé le bras de Villain <sup>(22)</sup>, mande à *La Dernière Heure*, en 1913, que « le réveil d'esprit patriotique que déchaîne en France la menace des nouveaux armements allemands » enlève toute chance aux socialistes et à leurs idées antimilitaristes. « M. Jean Jaurès, qui est leur Gambetta, tout au moins par le ventre et la voix, sinon par le cerveau », est impuissant à réagir. « La France de 1913 est ardemment, follement patriote », et elle ne veut plus « des théories de M. Jaurès » <sup>(23)</sup>.

Simple échantillon que ces quelques textes. Du côté socialiste, la presse a évidemment des raisons particulières d'évoquer fréquemment et avec éloge le nom et la personnalité de Jaurès. *Le Peuple* publie ou reproduit parfois certains de ses articles <sup>(24)</sup>. On trouve certains de ses discours reproduits aussi dans les brochures de propagande socialistes <sup>(25)</sup>.

Jaurès, par ailleurs, a eu des contacts directs avec notre pays et avec le socialisme belge. Avant son discours de juillet 1914, il avait parlé à Bruxelles en six occasions au moins, et il y avait remporté autant de triomphes oratoires. Sa première venue, que nous évoquerons dans un instant, datait de 1894.

<sup>(22)</sup> Cf. M. AUCLAIR, *La vie de Jean Jaurès*, op. cit., p. 615. Cartuyvels, né en 1874, « gros garçon de la Hesbaye, parent du vice-recteur de l'Université catholique de Louvain », avait fait ses études de droit à l'Université de Bruxelles (cf. H. DAVIGNON, *Souvenirs d'un écrivain belge, 1879-1945*, Paris, 1954, pp. 116-117, et E. DE SEYN, *Dictionnaire des écrivains belges*, t. I<sup>er</sup>, Bruges, 1930, pp. 193-194); il était établi à Paris depuis 1897. Sous son nom de plume de Maurice de Waleffe, il a laissé des mémoires (*Quand Paris était un paradis. Mémoires, 1900-1939*, Paris, 1947), où ce qu'il écrit de Jaurès est particulièrement inepte (pp. 314-315). Il est décédé en 1946 (cf. *Le Soir*, 30 mars 1946).

<sup>(23)</sup> *M. Jaurès et la France*, dans *La Dernière Heure*, 12 mars 1913.

<sup>(24)</sup> Trois articles, par exemple, en 1906 : 17 mars, 22 mars et 9 août 1906. Citons encore, et toujours à titre d'exemples, en 1907 : *La vraie revanche* (*Le Peuple*, 2 juin 1907), et en 1909 : *Deux chemins* (*Le Peuple*, 9 septembre 1909). Il s'agit là, en fait, d'une collaboration très sporadique.

<sup>(25)</sup> *La Paix et le Socialisme. Discours du citoyen Jaurès*, publié par F. HARDYNS, Gand, Volksdrukkerij, 1903 (cité dans G. TÉTARD, *Essais sur Jean Jaurès*, op. cit., p. 172). *L'Organisation socialiste de l'avenir. Discours de Jaurès à la Chambre française*, Gand, Volksdrukkerij, 1906 (dans la série des brochures *Germinal*). L'éditeur de cette dernière brochure note que, bien que le discours de Jaurès ait été reproduit dans toute la presse socialiste — c'est sa critique, en 1906, de la déclaration du gouvernement Clemenceau —, on le lui a encore réclamé. « Cela explique pourquoi le discours de Jaurès — toujours lui (c'est nous qui soulignons) — trouve sa place dans *Germinal*. » De tels discours sont « une mine presque inépuisable de discussions saines et réconfortantes ».

En 1899, lors de l'inauguration de la nouvelle Maison du Peuple, il rend hommage aux œuvres du socialisme belge et les cite en exemple <sup>(26)</sup>. En juillet 1902, il prend la parole à un congrès « arménophile » qui avait attiré à Bruxelles des amis de l'Arménie venus de tous les coins de l'Europe <sup>(27)</sup>. En décembre de la même année, après une réunion du Bureau socialiste international, il s'adresse à la foule accourue à la Maison du Peuple <sup>(28)</sup>. En mars 1906, autre grand meeting international, à la Maison du Peuple, sur le thème de la paix. Le compte rendu du *Peuple*, plus lyrique que jamais, note que le discours de Jaurès a été salué par une « ovation enthousiaste ». « Pendant plus de dix minutes, l'assemblée électrisée acclame Jaurès. Les gens montent sur les bancs, agitent chapeaux et mouchoirs et font au leader socialiste une démonstration grandiose de sympathie <sup>(29)</sup>. » En 1912 enfin, préfiguration frappante du meeting de juillet 1914. Les délégués au Bureau socialiste international sont, une fois de plus, réunis à Bruxelles. Le 28 octobre 1912, ils tiennent en commun une grande réunion publique. Jaurès, note un journaliste, est « l'orateur attendu ». Il parle le dernier. « Jusqu'ici on a écouté avec une certaine impatience tous les discours flamand, allemands (ceux de Adler et de Haase), anglais, *mais voici Jaurès!* Un « ah! » s'exhale des poitrines, et une ovation salue le député français » <sup>(30)</sup>...

Un Jaurès fort connu, cela n'a donc pas besoin d'être expliqué. Mais fort populaire aussi et surtout, comme nous l'avons dit, admiré dans une grande partie de la bourgeoisie

<sup>(26)</sup> « Ce ne sont pas seulement des émotions et des joies, ce sont des leçons et des exemples que nous venons vous demander. Trop longtemps le parti ouvrier français a marché par soubresauts révolutionnaires, sans la persévérance du travail opiniâtre. Eh bien! nous vous promettons d'aller prêcher votre exemple à nos frères, les initier à l'organisation, à la coopération, et de mettre la classe ouvrière en état de gouverner et d'administrer le monde! (*Bravos enthousiastes*)... Vos leçons porteront des fruits », discours du 2 avril 1899, dans *Le Peuple* du 3 avril).

<sup>(27)</sup> Cf. ci-dessous p. 195 et n. 48.

<sup>(28)</sup> *Le Peuple*, 31 décembre 1902.

<sup>(29)</sup> *Le Peuple*, 5 mars 1906; c. r. du meeting du 4 mars.

<sup>(30)</sup> *Le Soir*, 30 octobre 1912. Le discours de Jaurès est dans *Le Peuple* du 29 octobre 1912. Sur la réunion du B.S.I. qui avait précédé le meeting, cf. G. HAUPF, *Jaurès à la réunion du Bureau Socialiste International des 28 et 29 octobre 1912*, dans le *Bulletin de la Société d'Etudes jaurésiennes*, n° 11, octobre-décembre 1963.



libérale, voilà qui requiert une certaine explication, que nous devons rechercher.

Cette popularité remonte haut, elle a été très précoce. Quand Jaurès vient pour la première fois à Bruxelles en mars 1894, pour y faire une conférence, le journal officiel du Parti Ouvrier Belge, *Le Peuple* — qui n'est cependant pas un journal à sensation — titre sur toute la largeur de sa première page : *La Conférence de Jaurès* <sup>(31)</sup>. Jaurès à Bruxelles, en mars 1894, c'est déjà l'événement du jour. Jaurès parle du socialisme, et déjà la grande foule accourt pour l'écouter. Des ouvriers, bien sûr, affiliés au Parti Ouvrier, qui paient l'entrée 20 centimes, mais des bourgeois aussi, qui ont payé leur entrée un franc, ce qui n'est pas une somme négligeable. Parmi ces bourgeois, il y a certes, comme le dit la presse de l'époque, des « dilettantes », des hommes attirés par la réputation de l'orateur, qui vont l'écouter, notait un journal libéral, « comme nous entrons parfois dans une église pour écouter un beau prédicateur ou un fragment de messe bien exécuté au jubé » <sup>(32)</sup>. Mais il en est d'autres, certainement, des libéraux de gauche surtout, des progressistes, que les idées de Jaurès attirent autant que son éloquence. Paul Janson, le grand leader progressiste, est là, avec d'autres mandataires libéraux, Féron, Richald, Lemonnier, députés libéraux de Bruxelles. « Beaucoup de dames aussi », notent les comptes rendus <sup>(33)</sup> — et chaque fois, ou presque, que Jaurès reviendra à Bruxelles, cette notation se retrouvera : il y a toujours à ses meetings un large élément féminin, et dans cet élément féminin, beaucoup de « dames » <sup>(34)</sup>. Une « dame », faut-il le dire, n'est pas l'équivalent d'une « femme ».

<sup>(31)</sup> *Le Peuple*, 15 mars 1894.

<sup>(32)</sup> *Etoile belge*, 15 mars 1894.

<sup>(33)</sup> Les textes les plus intéressants au sujet de la conférence de Jaurès se trouvent dans *Le Peuple* (12, 14 et 15 mars 1894), *La Réforme* (13 et 14 mars 1894) et *l'Etoile belge*, déjà citée. La réunion, notons-le, ne se tint pas à la Maison du Peuple, mais dans une salle de la rue des Briggittines appelée le *Navalorama* (cf. sur cette salle L. RENIEU, *Histoire des théâtres de Bruxelles*, t. II, Paris, 1928, pp. 888-889).

<sup>(34)</sup> « Des bourgeois, des employés, *des dames en quantité* », observe le compte rendu du *Soir*, lors du meeting du 28 octobre 1912 (*Le Soir*, 30 octobre 1912). Au meeting du Cirque de juillet 1914, le reporter de la *Chronique* signale « pas mal de jolies filles élégamment vêtues » (*Chronique*, 30 juillet 1914). « Les femmes sont en nombre

Qu'est-ce qui, si l'on se place à cette date de 1894, avait fondé la jeune gloire de Jaurès? Aucun doute possible, lorsqu'on lit les textes : c'est le discours qu'il avait prononcé à la Chambre le 21 novembre 1893 et qui fut, à la tribune, sa première grande profession de foi socialiste. Le retentissement de ce discours, dans les milieux socialistes belges, et même, plus généralement, dans les milieux de gauche, fut considérable. *Le Peuple* le reproduisit *in extenso*, en première page, puis l'édita en brochure<sup>(36)</sup>. Le journal socialiste multiplie les commentaires admiratifs. « Le parti socialiste français, souligne-t-il, a pris possession de la tribune avec un véritable éclat » : Jaurès a prononcé une « merveilleuse harangue »<sup>(36)</sup>. « On n'avait plus été habitué, écrit de son côté Volders, depuis 1848, à entendre de pareilles paroles du haut de la tribune française. » On espérait, après les élections de 1893, une manifestation éclatante du socialisme français. « On peut dire que les espérances ont été dépassées et que le discours de Jaurès, qui résume les aspirations de tous les prolétaires, sera connu de tous les socialistes du monde<sup>(37)</sup>. » Lorsque Jaurès, quelques mois plus tard, vient à Bruxelles, on souligne qu'il n'est plus nécessaire de le présenter « depuis son admirable discours » : c'est *le discours*, le « mémorable discours » que tout le monde connaît<sup>(38)</sup>.

Ce discours, en effet, est un des très grands morceaux de Jaurès — celui qui contient l'évocation inoubliable de « la vieille chanson qui berçait la misère humaine », celui où il montre le socialisme sortant des institutions mêmes créées par ceux qui voulaient le combattre : « le mouvement socialiste est sorti tout à la fois de l'institution républicaine, de l'éducation laïque que vous avez décrétée, et des lois syndicales que vous avez faites »<sup>(39)</sup> —, mais lorsqu'on le relit aujourd'hui, dans l'assistance, où toutes les classes de la société sont représentées », note de son côté *l'Indépendance* (30 juillet 1914).

<sup>(36)</sup> *Le Peuple*, 24 novembre 1893. La brochure est signalée dans un article sur Jaurès paru dans *Le Peuple* du 5 mars 1906; nous ne l'avons pas retrouvée.

<sup>(36)</sup> 26 novembre 1893.

<sup>(37)</sup> J. VOLDERS, *Le socialisme et le discours de Jaurès*, dans *Le Peuple*, 26 novembre 1893.

<sup>(38)</sup> Cf. *Le Peuple*, 14 mars 1894 (réception à la Maison du Peuple) et 15 mars 1894 (conférence du Navalorama).

<sup>(39)</sup> J. JAURÈS, *Discours parlementaires*, publiés par E. CLARIS, t. I<sup>er</sup>, Paris, 1904, pp. 481-499.

on est frappé par le fait qu'il s'y trouve beaucoup plus d'idées nobles et généreuses que de doctrine socialiste proprement dite. Pesé au poids de la doctrine, au sens strict du mot, il n'est pas très lourd. Mais cela précisément ouvrait à Jaurès le cœur des socialistes belges. Jean Volders, qui était à cette époque la figure la plus populaire et à certains égards la plus puissante du socialisme belge, écrivait en novembre 1893 : « On a retrouvé au fond de ce discours *le socialisme humain dépouillé des sécheresses du socialisme économique* »<sup>(40)</sup>. Ceci, pour comprendre le rayonnement de Jaurès en Belgique, me paraît un des textes-clés. Le socialisme belge, ne l'oublions pas, n'a jamais eu un goût particulier pour les problèmes théoriques, il n'a jamais été passionné par les controverses doctrinales, comme l'était le socialisme allemand. Les socialistes allemands, pour cette raison, le méprisaient d'ailleurs un peu. Il n'y a pas de révisionnisme à craindre chez les Belges, écrivait Kautsky en 1902. « Ils n'ont rien à réviser, étant donné qu'ils n'ont pas de théorie. » « Sie haben nichts zu revidieren, denn sie haben keine Theorie<sup>(41)</sup>. » Les grands axes du socialisme belge étaient ses œuvres — ses syndicats, ses mutualités, ses coopératives, ses Maisons du peuple —, sa lutte politique, ardente, inlassable, aux objectifs bien précis — l'objectif majeur étant la conquête du suffrage universel —, et une inspiration généreuse puisée bien davantage dans le socialisme humanitaire — le socialisme « humain » évoqué par Volders — que dans le socialisme économique.

Il se trouvait dès lors, à beaucoup d'égards, sur la même longueur d'ondes que Jaurès, et l'on comprend qu'un Volders et bien d'autres encore aient trouvé chez Jaurès de quoi reconforter leur foi socialiste. On aime en Belgique la générosité de Jaurès, son optimisme, on aime la foi invincible avec laquelle il garantit au socialisme ses triomphes futurs. « Jaurès, écrit en 1907 un de ses admirateurs belges, déborde d'entrain et d'espoir. D'un geste large, dans la maturité de ses quarante-huit ans, il embrasse l'avenir. Une irrésistible sympathie

<sup>(40)</sup> Article cité.

<sup>(41)</sup> Lettre de Kautsky à Adler du 23 mai 1902, dans *Victor Adler. Briefwechsel mit August Bebel und Karl Kautsky*, publié par F. ADLER, Vienne, 1954, p. 400.

émane de lui <sup>(42)</sup>. » Au-delà des socialistes, beaucoup de libéraux de gauche éprouvent aussi cette sympathie, dans la mesure précisément où ils se sentent eux aussi proches des grands idéaux humanitaires que Jaurès défend. Chez un Janson, chez d'autres progressistes, qui n'hésitaient pas, à certains moments et sur certains points, à avouer des idées socialistes, ou du moins « socialisantes », la forme de socialisme représentée par Jaurès devait, plus que tout autre, susciter de l'attraction. Le langage du leader français, bien souvent, était fait pour eux. Lorsque Jaurès vient à Bruxelles, en 1894, pour parler du socialisme, il met autant de lyrisme et même plus de lyrisme à célébrer l'unité de la race humaine et la liberté qu'à défendre le collectivisme. Comment Paul Janson et ses amis n'applaudiraient-ils pas ?

Nous avons trouvé une première clé au problème que nous nous posons. En voici une deuxième : c'est l'affaire Dreyfus. Ici encore, le cœur de la Belgique a battu au même rythme que celui de la France. La Belgique de gauche a été dreyfusarde avec une ardeur qui ne le cédait en rien à celle des dreyfusards français. Le dreyfusisme débordait d'ailleurs largement la gauche. On a une lettre du jeune prince Albert, le futur Albert I<sup>er</sup>, écrite à l'époque du procès Zola, qu'il signe fièrement « Un dreyfusard » <sup>(43)</sup>. On peut dire, sans doute, sans exagération, que le procès de Rennes a eu autant d'importance pour la Belgique — du moins pour la Belgique de langue française — que pour la France. Et au lendemain de Rennes, ce sera la fureur. La France, crie-t-on, s'est déshonorée. Mais à un meeting de la Maison du Peuple, à Bruxelles, en septembre 1899, Emile Vandervelde rectifie. « Le crime de Rennes, dit-il, est la plus éclatante infamie du siècle. » On a dit que la France s'était déshonorée. Mais « il faut distinguer deux Frances : la France des Mercier et des Cavaignac, et la France des Picquart, des Clemenceau et des Jaurès » <sup>(44)</sup>.

Voilà le deuxième texte-clé. Jaurès, aux yeux des libéraux comme des socialistes, restera auréolé toute sa vie par l'affaire

<sup>(42)</sup> Jules LEKEU, *Au Bureau Socialiste International. Types et croquis*, dans *Le Peuple*, 11 juin 1907.

<sup>(43)</sup> L. WILMET, *La jeunesse du Roi Albert, d'après des documents intimes inédits*, Bruxelles, s. d., p. 51.

<sup>(44)</sup> Meeting du 11 septembre 1899, d'après les comptes rendus du *Peuple* et de *l'Indépendance belge* du 13 septembre.

Dreyfus. En avril 1899, nous l'avons dit, Jaurès est invité à Bruxelles à l'inauguration de la nouvelle Maison du Peuple. « Salut à Jaurès! » titre un journal, qui est pourtant un journal libéral, et non socialiste. Pourquoi cet accueil? « Nos lecteurs savent la noble attitude prise par Jaurès dans la bataille héroïque pour la justice et la vérité. C'est assez dire le respect, l'estime, la sympathie et l'admiration » que nous éprouvons pour lui. « Jean Jaurès a droit au salut de tous ceux que n'égareront pas les passions religieuses ou les égoïsmes politiques. C'est avec joie et avec émotion que nous lui adressons notre cordial salut de bienvenue et de solidarité. Les honnêtes gens, les gens de bonne foi, crieront avec nous : Vive la Justice! Vive la Vérité! Vive Jaurès! (45). »

Jaurès incarne la défense de la justice, du droit opprimé. Ce droit opprimé, c'est à Bruxelles encore que — beaucoup plus obscurément d'ailleurs — il le défendra une nouvelle fois lorsqu'il assistera en 1902 à un congrès « arménophile », pour la libération de l'Arménie. La légation de Turquie à Bruxelles avait essayé, sans succès, d'obtenir que cette réunion fût interdite (46). D'obscures manœuvres des agents turcs l'empêchèrent cependant de se tenir sur le territoire de Bruxelles-ville (47). Le bourgmestre de Schaerbeek, Kennis, lui offrit l'hospitalité de sa commune, sous la protection spectaculaire des policiers et des pompiers schaerbeekois en grand uniforme. La « coquette salle de la Tourelle, place Colignon », entendit les paroles solennelles de Jaurès : « Nous faisons le serment de faire tout pour que la France républicaine intervienne et qu'elle inscrive la libération de l'Arménie comme premier article du code d'honneur qui la lie à l'humanité (48). » Les congressistes, après leur réunion, se massèrent sur le perron de l'hôtel communal, et un agent de la police prit la photographie du groupe (49). La photo est conservée,

(45) *La Réforme*, 2 avril 1899.

(46) Archives du Ministère des Affaires étrangères, Classement B, n° 91.

(47) « A Bruxelles, au fur et à mesure que les organisateurs du Congrès retenaient une salle, la police turque venait l'enlever à prix d'argent », écrit *Le Peuple* (18 juillet 1902).

(48) *Le Peuple*, 20 juillet 1902. Voir aussi les comptes rendus du Congrès dans le *Petit Bleu*, 18 et 19 juillet 1902; ils sont, comme nous le dirons dans un instant, de Camille Huysmans.

(49) *Petit Bleu*, 19 juillet 1902.

un peu effacée <sup>(50)</sup>. Non loin de Jaurès (n° 4) se trouve (n° 16) « M. Huysmans, du *Petit Bleu* ». C'est Camille Huysmans qui, en 1914, allait parler au nom de l'Internationale sur la tombe de Jaurès et qui, en 1902, tout en affichant ses convictions socialistes, était encore attaché à un journal libéral, le *Petit Bleu* <sup>(51)</sup>.

La troisième clé, enfin, c'est l'éloquence de Jaurès. Ici, il y aurait tant de textes à citer, tant de témoignages d'admiration, que nous préférons n'en citer aucun. Il est plus intéressant de relever, en passant, les quelques rares réserves qu'a suscitées en Belgique Jaurès orateur. En 1894, un journal libéral trouve que l'organe, chez Jaurès, « chantonne d'une façon continue et monotone, qui finit par énerver ». Il critique surtout le geste de l'orateur. « M. Jaurès agite le bras droit, de bas en haut, à la fin de chaque phrase, et le laisse retomber comme le concierge qui vient de tirer le cordon <sup>(52)</sup>. » L'accent méridional choque certains — il est vrai que pour les hommes de l'extrême nord de la Romanité que sont les Belges, et qui ont leur vigoureux accent à eux, on a vite l'accent du Midi. Chez M. Jaurès, note aigrement le journal libéral de 1894, « la prononciation est à peine française » <sup>(53)</sup>. Vingt ans plus tard, en 1914, rendant compte du meeting du Cirque, un journal catholique dit que M. Jaurès a parlé « de sa voix légèrement nasillarde et traînante, avec l'assent » <sup>(54)</sup>. Un malaise peut-être plus fréquent est celui d'hommes qui — à l'instar de ce que déclarait éprouver Paul Valéry — se sentent allergiques à trop d'éloquence <sup>(55)</sup>. « Ce fut très beau, trop beau. Trop de belles phrases », écrit un journaliste libéral en 1914 après le meeting du Cirque <sup>(56)</sup>.

Mais ces quelques réserves, ou ces quelques critiques, sont

<sup>(50)</sup> On la trouve aux Archives du Ministère des Affaires étrangères (Classement B, n° 91). Elle avait été transmise au ministre, en août 1902, par le Directeur général de la Sûreté publique. Les identifications des participants sont sans doute l'œuvre de la Sûreté.

<sup>(51)</sup> Cf. *Camille Huysmans. Een levensbeeld gevestigd op persoonlijke getuigenissen en eigen werk*, publié par R. ROEMANS et H. VAN ASSCHE, Hasselt, 1961, pp. 47-50.

<sup>(52)</sup> *Etoile belge*, 15 mars 1894.

<sup>(53)</sup> *Ibid.*

<sup>(54)</sup> *Le Patriote*, 31 juillet 1914.

<sup>(55)</sup> Cf. les propos de Valéry cités dans M. MARTIN DU GARD, *Les Mémoires*, Paris, 1957, p. 52.

<sup>(56)</sup> *La Gazette*, 30 juillet 1914.

noyées dans le flot des commentaires éblouis. A chaque passage de Jaurès en Belgique, à chaque occasion que des Belges ont de l'écouter en France, ce sont les mêmes témoignages d'enthousiasme <sup>(57)</sup>.

Il y a certes beaucoup d'autres aspects de Jaurès que l'on a connus en Belgique et qui, à des degrés divers, lui ont valu l'admiration. On a admiré dans les milieux socialistes le militant exemplaire de l'Internationale. On a salué dans les milieux de gauche le lutteur vigoureux de la laïcité <sup>(58)</sup>. On a su et admiré tout ce qu'il faisait, inlassablement, pour la sauvegarde de la paix. *Le Peuple*, en annonçant sa mort, titre : *L'Assassinat de Jaurès, le Grand Socialiste, l'Apôtre de la Paix* <sup>(59)</sup>. Toutes ces facettes de l'homme ont eu leur importance. Mais lorsque les Bruxellois, en foule, viennent acclamer Jaurès au Cirque Royal le 29 juillet 1914, le Jaurès vers lequel montent leurs vivats est avant tout, nous paraît-il, celui dont nous venons d'esquisser brièvement l'image : le socialiste généreux, le champion de la justice, l'orateur incomparable.

<sup>(57)</sup> Les comptes rendus par les délégués belges des congrès socialistes français sont à cet égard des sources intéressantes. « Jaurès s'est surpassé et son verbe incomparable a littéralement tenu sous le charme ceux qui partagent sa manière de voir comme ceux qui auraient bien des réserves à faire, et pour la première fois depuis l'ouverture des débats, nous avons tous oublié la fatigue accablante », écrit Louis de Brouckère lors du Congrès de Toulouse d'octobre 1908 (*Le Peuple*, 21 octobre 1908). Jaurès vient de parler, mande Auguste Dewinne de Nîmes en février 1910. « J'en reste confus, tant la jouissance intellectuelle que je viens d'éprouver et que je ne parviens pas à exprimer, fut profonde » (*Le Peuple*, 12 février 1910). Parmi les socialistes belges qui iront écouter Jaurès en France, citons aussi Franz Fischer; cf. ses mémoires, *Écrit sur le sable. Cinquante ans de journalisme*, Bruxelles, 1947, pp. 133-136. — *Le Peuple* du 16 janvier 1912 publie une analyse de l'art oratoire de Jaurès par Hubert Lagardelle : *Jean Jaurès orateur*.

<sup>(58)</sup> Dans son discours de mars 1906, à Bruxelles, Jaurès souligne que « sous l'action du prolétariat socialiste », les « premières réformes de libération laïque et sociale » ont été réalisées en France. « La loi de deux ans, la loi d'assistance aux vieillards, la loi qui arrache aux congrégations des ténèbres l'éducation de la jeunesse du peuple, la loi qui rompt le lien de servitude que Napoléon avait lié entre la domesticité de l'Église et la domesticité de l'État, la loi de liberté de conscience ne donnant à personne ni privilège ni investiture, tout a été définitivement voté ». Après l'allusion aux « congrégations des ténèbres », le compte rendu du *Peuple* note des bravos (*Le Peuple*, 5 mars 1906). Ces bravos, encore une fois, pouvaient être lancés par des libéraux comme par des socialistes.

<sup>(59)</sup> *Le Peuple*, 2 août 1914.

Analyser le fond même du discours prononcé par Jaurès le 29 juillet 1914 nous ferait sortir — et sortir presque entièrement — du cadre belge qui a été le nôtre jusqu'ici. C'est l'immense problème des origines de la guerre, et de l'attitude de Jaurès en juillet 1914, qu'il nous faudrait aborder. Notre propos n'est pas là.

Nous nous bornerons, à la faveur de notre reconstitution du texte, à souligner très rapidement quelques points qui ressortent du discours avec une force particulière.

1° Jaurès se porte garant de la pureté d'intentions et de la pureté politique du gouvernement français : celui-ci, affirme-t-il, veut la paix et travaille au maintien de la paix. Il s'agit, chez lui, de bien plus que d'une affirmation : « Ceci, comme le dit un témoin, Jaurès l'atteste dans un admirable mouvement de ferveur et d'orgueil <sup>(60)</sup>. »

Peut-on croire que les cris de « Vive la France! » qui l'avaient accueilli à la tribune, que le fait de parler devant un auditoire étranger, l'aient entraîné, un peu malgré lui, à une manière de propagande nationale, qu'il en ait dit peut-être un peu plus qu'il ne pensait? Il est difficile, lorsqu'on relit le texte, d'imaginer qu'il en ait été ainsi : tout indique que Jaurès exprime ce qui, en ce soir du 29 juillet, est chez lui une véritable et profonde conviction.

2° A l'éloge du gouvernement français, Jaurès ajoute un éloge non moins senti du prolétariat allemand et du socialisme allemand. Là encore, c'est bien, semble-t-il, une conviction qui s'exprime : Jaurès a confiance dans ses camarades allemands.

3° Est-il timide? Le Jaurès de juillet 1914 ne nous apparaît comme relativement timide, dans son action contre la guerre, que parce que nous ne retenons, de tout ce qu'il a fait et dit, que les propos et les actes applicables aux événements qui allaient effectivement se produire. Mais il y a dans sa bouche, le soir du 29 juillet, un engagement personnel décidé et presque brutal, dont on a oublié la hardiesse parce que les événements allaient, sans qu'on pût le prévoir, le rendre vain. Jaurès évoque l'hypothèse où la Russie prendrait une initiative belli-

(60) J. LEKEU, *Le dernier meeting*, dans *Le Peuple*, 31 juillet 1924.



queuse, et quelle conduite assigne-t-il dans ce cas aux socialistes français? Le refus de marcher. Pas d'alliance franco-russe qui tienne. Les socialistes diront : « Nous ne connaissons qu'un traité : celui qui nous lie à la race humaine! Nous ne connaissons pas les traités secrets! »

Voilà qui a un souffle presque révolutionnaire, et qui s'inscrit sur le registre d'une lutte pour la paix rien moins que timide. Mais un autre texte secret dont Jaurès, apparemment, ne soupçonnait pas l'importance — le plan Schlieffen — allait enlever toute signification pratique, tout champ d'application à la terrible phrase du discours de Bruxelles : liée par les exigences du plan Schlieffen, c'est l'Allemagne qui allait prendre l'initiative des hostilités.

4° Hardiesse aussi de Jaurès — comme d'ailleurs des autres orateurs du meeting du Cirque — dans les critiques acerbes à l'endroit du gouvernement allemand et de l'Autriche-Hongrie. Il s'agit, ne l'oublions pas, de paroles prononcées dans une capitale étrangère et neutre, en période de tension internationale. En disant leur fait, sans la moindre circonlocution, à la « coterie militaire et cléricale de Vienne » et à « l'Allemagne du Kaiser », Jaurès rend en même temps, indirectement, un hommage éclatant à la Belgique : pour lui, comme pour les autres socialistes qui prennent part au meeting, il n'y a, on le sent, pas de problème; la Belgique est une terre où, Belge ou étranger, on s'exprime en toute liberté.

Le *Journal de Bruxelles*, organe catholique connu, en matière de politique étrangère, comme un officieux du gouvernement <sup>(61)</sup>, trouvait, dans ses commentaires du lendemain, que les « internationalistes rouges » du Cirque avaient exagéré, qu'ils avaient abusé des libertés publiques du pays <sup>(62)</sup>. Mais ces critiques, même de la part du journal officieux, n'allaient pas sans l'expression d'une certaine fierté : on avait pu dire à Bruxelles, à l'abri de ces libertés, ce qui n'eût pas été toléré ailleurs.

(61) Cf. H. DAVIGNON, *Souvenirs d'un écrivain belge, 1879-1945*, Paris, 1954, p. 179.

(62) *Le meeting contre la guerre*, dans le *Journal de Bruxelles*, 31 juillet 1914.

Des « acclamations sans fin », pour reprendre les termes d'un journaliste <sup>(63)</sup>, saluèrent la péroration de Jaurès. Celui-ci, fatigué, avait décidé de ne pas assister à la manifestation de rue qui faisait suite au meeting; il quitta le Cirque par les coulisses. « Un de nos amis de la Maison du Peuple, raconte un témoin, était allé chercher un taxi qui attendait, rue de la Croix-de-Fer, au bout de la Galerie du Parlement. Dans la demi-obscurité, Jules Lekeu et Demblon, qui accompagnaient Jaurès, lui offrirent le bras pour descendre les escaliers assez difficiles. On se serra la main et Jaurès, seul, partit pour l'Hôtel de l'Espérance, où il était descendu, à la gare du Midi <sup>(64)</sup>. »

Ce serait d'un esprit vraiment trop facile que d'épiloguer sur le nom de l'hôtel où était descendu Jaurès. Mais si, en quittant la Belgique, — et sur ce point, les témoignages sont unanimes —, il gardait chevillé au cœur l'espoir que la paix pourrait être sauvée <sup>(65)</sup>, peut-être l'intime communion qu'il avait rencontrée auprès de la foule bruxelloise, à qui il avait clamé sa volonté de paix, était-elle pour quelque chose dans son optimisme.

## ANNEXE

### Essai de reconstitution du discours du 29 juillet

Notre texte se fonde sur les quatre sources suivantes :

1° Le compte rendu publié dans *Le Peuple* du 30 juillet 1914, et qui est sans conteste le plus complet.

<sup>(63)</sup> *Petit Bleu*, 30 juillet 1914.

<sup>(64)</sup> *Le Peuple*, 2 août 1914.

<sup>(65)</sup> On sait que l'on a sur ce point, parmi d'autres, le témoignage particulièrement ferme de Vandervelde. « Il se refusait à désespérer. Il voulait avoir confiance. Sa bonté, son robuste optimisme l'empêchaient de croire à la catastrophe qui allait fondre sur nous » (*Le Peuple*, 3 août 1914; discours que Vandervelde se proposait de prononcer aux funérailles de Jaurès). « De toutes les forces de son grand cœur, Jaurès, indomptablement optimiste, croyait à la paix » (E. VANDERVELDE, *Jaurès au Bureau Socialiste International*, dans *L'Humanité*, 31 juillet 1915). Voir aussi E. VANDERVEI DE, *Jaurès*, Paris, 1929, pp. 5-6, et ses *Souvenirs d'un militant socialiste*, Paris, 1939, p. 171. Echo — un peu déformé — de l'optimisme de Jaurès dans P. HYMANS, *Mémoires*, publiés par F. VAN KALKEN et J. BARTIER, t. I<sup>er</sup>, Bruxelles, 1958, p. 81.

*L'Humanité* du 30 juillet 1914 fournit un compte rendu « Par téléphone, de notre correspondant particulier » qui contient, tant pour le discours de Jaurès que pour les autres discours de la soirée, à la fois des passages textuels et des passages résumés. Tous les passages textuels sont identiques à ceux du compte rendu du *Peuple*. Le « correspondant particulier » de *L'Humanité* était donc apparemment un rédacteur du *Peuple*, qui a téléphoné à Paris, en le condensant parfois, le texte qu'il allait faire paraître dans le journal bruxellois.

2° Le compte rendu du *Soir* du 31 juillet 1914. Il présente avec celui du *Peuple* de constantes ressemblances textuelles. Les deux textes ne peuvent être indépendants l'un de l'autre, car l'identité s'observe dans certains passages — tel celui relatif au cheval d'Attila — où les paroles de Jaurès ont manifestement été tronquées : le hasard n'aurait pas pu faire que deux reporters indépendants abrègent de la même manière. Le reporter du *Soir* s'est donc servi du compte rendu du *Peuple* — ce qui est aisé à concevoir, puisque *Le Peuple*, journal du matin, paraissait avant *Le Soir* — mais il l'a corrigé à certains endroits, sans doute d'après ses propres notes, et ce sont ces corrections qui présentent de l'intérêt.

Tout donne à penser que ce compte rendu du *Soir* est de la plume de Louis Piérard, jeune journaliste socialiste qui deviendra par la suite un homme politique important (66).

3° Le compte rendu de *l'Indépendance belge* du 30 juillet 1914, tout à fait indépendant des deux précédents, et qui a été négligé jusqu'ici. Il a beaucoup de valeur.

4° Des passages isolés du discours cités textuellement dans :

— *Le Soir* du 31 juillet 1914 (dans une note de commentaire

(66) Deux indices concordants à cet égard :

1° M. Bonnafous attribue à Louis Piérard le compte rendu du discours qu'il reproduit dans son édition des *Œuvres* (*op. cit.*, p. 393, n. 1). On peut supposer qu'il se fondait sur les dires de Piérard lui-même, qui faisait partie du Comité International de publication des *Œuvres* (voir pages de tête du volume). Sans doute dit-il ce texte extrait du *Peuple*, mais c'est bien le compte rendu du *Soir* qu'il reproduit. La confusion *Peuple-Soir* est aisée à comprendre, puisque Piérard qui collaborait très activement au *Soir* jusqu'en 1914 (cf. à ce sujet L. DUMONT-WILDEN, discours de réception de Louis Piérard dans *Académie Royale de Langue et de Littérature françaises. Bulletin*, t. XXVII, 1949, p. 88), deviendra après la guerre un des piliers du journal socialiste.

2° Le compte rendu du *Soir* est suivi d'une note de commentaire signée FRAM, pseudonyme de Louis Piérard, qui était né à Frameries (cf. *Annuaire général de la Presse belge*, 2<sup>e</sup> année, 1910, p. 95, liste de pseudonymes).

Sur Piérard, cf. C. BURNIAUX, *Louis Piérard*, Bruxelles, 1930, et les hommages qui lui ont été rendus après sa mort dans *Le Peuple*, 5 et 6 novembre 1951, et dans *Savoir et Beauté*, 1951, n° 11-12.

- de Louis Piérard <sup>(67)</sup> sur le discours de Jaurès, indépendante du compte rendu proprement dit);  
 — *La Chronique*, 30 juillet 1914;  
 — *Le Vingtième Siècle*, 30 juillet 1914;  
 — *Le Patriote*, 31 juillet 1914.

Nous suivons, dans notre reconstitution, les règles élémentaires de la critique philologique, qui sont aussi celles du bon sens, et notamment la règle de la *lectio difficilior*. Certaines divergences entre les sources, cependant, ne sont justiciables d'aucune règle; le choix, dans ce cas — nous l'avons déjà dit — est nécessairement assez subjectif.

Jaurès est accueilli par de longues acclamations. On crie : « Vive Jaurès! » « Vive la France! » « Vive la République! »

*Citoyens, je dirai à mes compatriotes, à mes camarades du parti en France, avec quelle émotion j'ai entendu, moi qui suis dénoncé comme un sans-patrie, avec quelle émotion j'ai entendu acclamer ici, avec le nom de la France, le souvenir de la grande Révolution. (Applaudissements.)*

*Nous ne sommes pas ici cependant pour nous abandonner à ces émotions mais pour mettre en commun, contre le monstrueux péril de la guerre, toutes nos forces de volonté et de raison.*

*On dirait que les diplomaties ont juré d'affoler les peuples. Hier vers ¼ heures, dans les couloirs de la Chambre, vint une rumeur disant que la guerre allait éclater. La rumeur était fausse, mais elle sortait du fond des inquiétudes unanimes! Aujourd'hui, tandis que nous siégeons au B.S.I., une autre dépêche plus rassurante est arrivée. On nous dit qu'on peut espérer qu'il n'y aurait pas de choc, que l'Autriche avait promis de ne pas annexer la Serbie (rires), et que moyennant cette promesse, la Russie pourrait attendre.*

*On négocie; il paraît qu'on se contentera de prendre à la Serbie un peu de son sang, et non un peu de chair (rires); nous avons donc un peu de répit pour assurer la paix. Mais à quelle épreuve soumet-on l'Europe! A quelles épreuves les maîtres soumettent les nerfs, la conscience et la raison des hommes!*

*Quand vingt siècles de christianisme ont passé sur les peuples, quand depuis cent ans ont triomphé les principes des Droits de l'Homme, est-il possible que des millions d'hommes puissent, sans savoir pourquoi, sans que les dirigeants le sachent, s'entre-déchirer sans se haïr?*

*Il me semble, lorsque je vois passer dans nos cités des couples heureux, il me semble voir à côté de l'homme dont le cœur bat, à côté de la femme animée d'un grand amour maternel, la Mort marcher, prête à devenir visible! (Longs applaudissements.)*

(67) Cf. n. précédente.

*Ce qui me navre le plus, c'est l'inintelligence de la diplomatie. (Applaudissements.) Regardez les diplomates de l'Autriche-Hongrie, ils viennent d'accomplir un chef-d'œuvre : ils ont obscurci toutes les responsabilités autres que la leur. Quelles qu'aient été les folies des autres dirigeants, au Maroc, en Tripolitaine, dans les Balkans, par la brutalité de sa note, avec son mélange de violence et de jésuitisme, la coterie militaire et cléricale de Vienne semble avoir voulu passer au premier plan. (Applaudissements.)*

*Et l'Allemagne du Kaiser, comment pourra-t-elle justifier son attitude de ces derniers jours ? Si elle a connu la note austro-hongroise, elle est inexcusable d'avoir toléré pareille démarche. Et si l'Allemagne officielle n'a pas connu la note autrichienne, que devient la prétendue sagesse gouvernementale ? (Rires.) Quoi ! Vous avez un contrat qui vous lie et qui vous entraîne à la guerre, et vous ne savez pas ce qui va vous y entraîner ! Si c'est la politique des majestés, je me demande si l'anarchie des peuples peut aller plus loin. (Rires et applaudissements.)*

*Si l'on pouvait lire dans le cœur des gouvernants, on ne pourrait y voir si vraiment ils sont contents de ce qu'ils ont fait. Ils voudraient être grands ; ils mènent les peuples au bord de l'abîme ; mais, au dernier moment, ils hésitent. Ah ! le cheval d'Attila qui galopait jadis la tête haute et frappait le sol d'un pied résolu, ah ! il est farouche encore<sup>(68)</sup>, mais il trébuche. (Acclamations.) Cette hésitation des dirigeants, il faut que nous la mettions à profit pour organiser la paix.*

*Nous, socialistes français, notre devoir est simple. Nous n'avons pas à imposer à notre gouvernement une politique de paix. Il la pratique. Moi qui n'ai jamais hésité à assumer sur ma tête la haine de nos chauvins, par ma volonté obstinée, et qui ne faillira jamais, de rapprochement franco-allemand (acclamations), moi qui ai conquis le droit, en dénonçant ses fautes, de porter témoignage à mon pays, j'ai le droit de dire devant le monde que le gouvernement français veut la paix et travaille au maintien de la paix. (Ovation. Cris : « Vive la France ! »)*

*Le gouvernement français est le meilleur allié de paix de cet admirable gouvernement anglais qui a pris l'initiative de la médiation. Et il donne à la Russie des conseils de prudence et de patience. Quant à nous, c'est notre devoir d'insister pour qu'il parle avec force à la Russie de façon qu'elle s'abstienne. Mais si, par malheur, la Russie n'en tenait pas compte, notre devoir est de dire : « Nous ne connaissons qu'un traité : celui qui nous lie à la race humaine ! Nous ne connaissons pas les traités secrets ! » (Ovation.)*

*Voilà notre devoir et, en l'exprimant, nous nous sommes trou-*

<sup>(68)</sup> « Le cheval d'Attila effarouche encore » (*Peuple, Soir*). « Le cheval d'Attila... ah ! il effarouche encore » (note de commentaire du *Soir*). « Le cheval d'Attila... est farouche encore » (*Indépendance belge*). « Est farouche » nous paraît plus normal que « effarouche » employé sans complément.

*vés d'accord avec les camarades d'Allemagne qui demandent à leur gouvernement de faire que l'Autriche modère ses actes. Et il se peut que la dépêche dont je vous parlais tantôt provienne en partie de cette volonté des prolétaires allemands. Fût-on le maître auguste, on ne peut aller contre la volonté de quatre millions de consciences éclairées. (Acclamations.)*

*Voilà ce qui nous permet de dire qu'il y a déjà une diplomatie socialiste, qui s'avère au grand jour et qui s'exerce non pour brouiller les hommes mais pour les grouper en vue des œuvres de paix et de justice. (Applaudissements.)*

*Aussi, citoyens, tout à l'heure, dans la séance du Bureau Socialiste International, nous avons eu la grande joie de recevoir le récit détaillé des manifestations socialistes par lesquelles 100 000 travailleurs berlinois, malgré les bourgeois chauvins, malgré les étudiants aux balafres prophétiques, malgré la police, ont affirmé leur volonté pacifique.*

*Là-bas, malgré le poids qui pèse sur eux et qui donne plus de mérite à leurs efforts, ils ont fait preuve de courage en accumulant sur leur tête, chaque année, des mois et des années de prison, et vous me permettrez de leur rendre hommage, et de rendre hommage surtout à la femme vaillante, Rosa Luxemburg (bravos), qui fait passer dans le cœur du prolétariat allemand la flamme de sa pensée. Mais jamais les socialistes allemands n'auront rendu à la cause de l'humanité un service semblable à celui qu'ils lui ont rendu hier. Et quel service ils nous ont rendu à nous, socialistes français!*

*Nous avons entendu nos chauvins dire maintes fois : « Ah! comme nous serions tranquilles si nous pouvions avoir en France des socialistes à la mode allemande, modérés et calmes, et envoyer à l'Allemagne des socialistes à la mode française! » Eh bien! hier, les socialistes à la mode française furent à Berlin (rires) et au nombre de cent mille manifestèrent. Nous enverrons des socialistes français en Allemagne, où on les réclame, et les Allemands nous enverront les leurs, puisque les chauvins français les réclament. (Applaudissements.)*

*Voulez-vous que je vous dise la différence entre la classe ouvrière et la classe bourgeoise? C'est que la classe ouvrière hait la guerre collectivement, mais ne la craint pas individuellement, tandis que les capitalistes, collectivement, célèbrent la guerre, mais la craignent individuellement. (Acclamations.) C'est pourquoi, quand les bourgeois chauvins ont rendu l'orage menaçant, ils prennent peur et demandent si les socialistes ne vont pas agir pour l'empêcher. (Rires et applaudissements.)*

*Mais pour les maîtres absolus, le terrain est miné. Si dans l'entraînement mécanique et dans l'ivresse des premiers combats, ils réussissent à entraîner les masses, à mesure que les horreurs de la guerre se développeraient, à mesure que le typhus achèverait l'œuvre des obus, à mesure que la mort et la misère frapperaient, les hommes dégrisés se tourneraient vers les dirigeants allemands,*

*français, russes, italiens, et leur demanderaient : Quelles raisons nous donnez-vous de tous ces cadavres? Et alors, la Révolution déchaînée leur dirait : « Va-t-en, et demande pardon à Dieu et aux hommes! » (Acclamations.)*

*Mais si la crise se dissipe, si l'orage ne crève pas sur nous, alors j'espère que les peuples n'oublieront pas et qu'ils diront : il faut empêcher que le spectre ne sorte de son tombeau tous les six mois pour nous épouvanter. (Acclamations prolongées.)*

*Hommes humains de tous les pays, voilà l'œuvre de paix et de justice que nous devons accomplir!*

*Le prolétariat prend conscience de sa sublime mission. Et le 9 août, des millions et des millions de prolétaires, par l'organe de leurs délégués, viendront affirmer à Paris l'universelle volonté de paix de tous les peuples. (Longues ovations. Toute la salle, debout, acclame Jaurès.)*

# Hocus pocus, hurluberlu, tutu, Tuttur et tic tac

## Contribution à une étude de morphologie expressive

par Jacques POHL,  
Professeur à l'Université de Bruxelles

Des étymologies que l'on a proposées pour *hocus pocus*, aucune, jusqu'ici, n'est satisfaisante <sup>(1)</sup>.

(1) Pour *hocus pocus*, *hurluberlu* et les mots similaires, voici, sous une forme abrégée, les références des dictionnaires qui ont été utilisés : presque tous sont très connus ou appartiennent à la Bibliothèque de l'Université.

*Français et parlers gallo-romans* : LITTRÉ; *Dict. Général*; ROBERT; LAROUSSE (diverses éditions); DAUZAT, *Dict. étymol.*; BLOCH et VON WARTBURG, *Dict. étym.*; VON WARTBURG, *FEW*; GODEFROY; GRANDSAIGNES d'HAUTERIVE, *Dict. d'Anc. Fr.*; HUGUET, *XVI<sup>e</sup> s.*; NICOT; DUBOIS-LAGANE; TRÉVOUX, édit. de 1752.

H. FRANCE, *Langue verte*; LARCHEY, *Argot*; SANDRY-CARRÈRE, *Argot moderne*.

BAL, *Jamioulx*; BLOCH, *Vosges méridion.*; BONHOTE, *Neuchâtelois*; BRIDEL-FAVRAT, *Suisse romande*; CONTEJEAN, *Montbéliard*; COPPENS, *Nivelles*; DE BEAUCOUDREY, *Normand*; DEPRÊTRE-NOFÈRE, *Centre*; GEDDES, *Acadian*; HAUST, *DL*; HÉCART, *Rouchi*; KELHAM, *Norm. and Old Fr.*; LAVIGNE, *Cumières*; MASSIGNON, *Parlers fr. d'Acad.*; PALAY, *Béarnais et gascon modernes*; PIQUET, *Dombras*; SPENCE, *Jersey-Fr.*; TONDEUR, *Braine-le-Comte*; ZELIQZON, *Moselle*.

*Roumain* : MACREA, PETROVICI et collabor., *D. Limbii Rom. Lit. contemp.*; MACREA et collabor., *D. Limbii Rom. mod.*; *D. de buzunar, rom.-fr.*, 1962.

*Autres idiomes romans; langues ibér.* : ALCOVER; ALONSO; AZEVEDO; COROMINAS; GARCIA DE DIEGO; NASCENTES; VALLES.

*Langues de l'Italie et de la Suisse* : BATTISTI-ALESSIO; BOERIO, *Veneziano*; CAPPUCINI-MIGLIORINI; CHERUBINI; *novissimo* GHIOTTI; MIGLIORINI, *Parole Nuove*; OLIVIERI; PALAZZI; PANZINI; PEER, *Rumantsch*; PIRONA, *Friul.*; ROHLFS, *Calabre*; ID., *Salent.*; TOMMASEO; VELLEMAN, *Ladina*; VIELI-DEGURTINS, *Romantsch*; WAGNER, *Diz. etim. sardo*; ZINGARELLI.

*Anglais* : *American College Dict.*; *Chamber's Encycl.*; *Collier's Encycl.*; FUNCK et WAGNALLS; J. MURRAY; *Shorter Oxford Dict.*; WEEKLEY,



Les hypothèses les plus probables ne sont que des indications vagues et générales du type « pseudo-latin du xvi<sup>e</sup> siècle » ; les autres, plus ou moins ingénieuses, sont d'une précision toute conjecturale, toute gratuite. Telle est, je l'avoue, celle que j'ai proposée dans le *Français moderne* <sup>(2)</sup>, en songeant à un vers célèbre de l'*Enéide* (*Hoc opus, hic labor est. Pauci quos aequus amavit*) <sup>(3)</sup>.

Plusieurs des étymologies proposées font penser à des

*An Etym. Dict. of Mod. Engl.*; J. WRIGHT, *Engl. Dial. Dict.*; H. C. WYLD; T. NOTHCOTE TOLLER, *Anglo-Saxon Dict.*

*Allemand* : *Der Große Duden*; GRIMM; KLUGE, *Etym. Wörterb. der D. Spr.*; MÜLLER, *Rheinisches Wörterb.*; MURET-SANDERS, *Encycl. Engl. Germ. and Germ. Engl.*; PINLOCHE, *Etym. W. der D. Spr.*; WEIGAND.

*Néerlandais et frison* : BLOEM, BROEKMAN, SNIJMAN, DU TOIT SPIES, *Afrikaans-Nederlands*; DE BO, *Westvlaamsch Idioticon*; FRANCK, VAN WIJK, VAN HAERINGEN, *Etym. W. der Ned. T.*; *Frysk Wurdboek* (Buwalda, Meerburg, Poortinga); IS. TEIRLINCK, *Zuid-Oostul. Idioticon*; VAN DALE; VERCOULLIE (diverses édit.); VERWIJS-VERDAM; *Woordenb. der Nederl. Taal* (De Vries, Te Winkel, ..., Beets, Knuttel, etc.).

*Langues scandinaves* : SKOUGAARD et LØSETH (norv.); BLINKENBERG et THIELE; BLINKENBERG et HØBYE (danois); SUND (suédois); A. JÓHANNESON (island.).

*Russe* : VASMER (voir p. 210).

*Latin* : FREUND-THIEL; ERNOUT-MEILLET; QUICHERAT-DAVELUY.

Dans plusieurs cas, des renseignements fournis par des collègues m'ont été plus utiles que ceux que j'ai trouvés dans ces ouvrages : je tiens à remercier particulièrement M. Eric Buysens, M<sup>me</sup> G. Bynon, M. M. De Grève, M<sup>me</sup> L. Geerlandt, MM. E. Janssens, H. Lavachery, Meeussen, I. Petkanov, H. Plard, J. Préaux, L. Rocher, P. Ruelle, P. Van Bever et A. Van Loey.

C'est M. E. Buysens qui m'a signalé, alors que le présent article avait été une première fois rédigé, l'ouvrage capital de NILS THUN, *Reduplicative Words in English. A Study of Formations of the Types Tick-tick, Hurly-burly and Shilly-shally*, Uppsala, 1963 (l'ouvrage sera cité ci-après sous l'abréviation *Thun*). Bien qu'il traite de façon approfondie (xii-349 pages) plusieurs des questions abordées ici, il ne m'a pas semblé qu'il rendît cette étude tout à fait inutile : en plus d'un cas, la convergence de nos conclusions peut être tenue pour un argument en leur faveur.

<sup>(2)</sup> *Contribution à l'histoire de quelques mots (Fr. Mod., octobre 1963, pp. 303-304)*. Voir aussi VERCOULLIE, *Bulletin de la classe des lettres de l'Académie Royale de Belgique*, 1909, pp. 82-84; M. v. N., *Taaltuin*, 714.

<sup>(3)</sup> J'ai depuis trouvé dans MACREA, *D. Limbii Rom. Mod.*, une étymologie voisine (v<sup>o</sup> *pocus*) : « Lat. lit. *hoc* [est op]us, *hoc* [est cor]pus (prin metateză *pocus*). »

Bien que l'argument soit de peu de poids, on peut d'autre part alléguer en faveur de l'hypothèse « virgilienne » le fait qu'Hector France enregistre le premier hémistiche du vers de l'*Enéide* dans son *Dictionnaire de la Langue verte* (Librairie du Progrès, s. d.).

déformations de latin d'église plus que de latin littéraire. Il est vraisemblable que l'inventeur de la formule n'était pas un humaniste : c'était peut-être seulement à l'église qu'il avait l'occasion d'entendre du latin. Sans exclure l'hypothèse d'une pseudo-latinisation postérieure, on peut trouver des arguments en faveur de la thèse liturgique dans deux formules au moins.

L'une, norvégienne et suédoise, est *hokuspokusfiliokus*, qui pourrait venir de *hoc est corpus filii* (d'après Weekley, *Et. Dict. of Mod. Engl.*, qui offre une autre hypothèse analogue : *hicius docius*, mis en rapport avec *hic est doctus*)<sup>(4)</sup>.

Une formule polonaise (« de cirque ») unit du pseudo-latin et du polonais : *hocus pocus* (ou : *focus*) *spiritantus monopolus fraièry daïta piénenzy* (... crétiens, donnez votre argent)<sup>(5)</sup>.

L'analogie des formules magiques montre aussi qu'il est plus raisonnable de songer à du latin d'église déformé qu'à une savante décoction de latin littéraire : celles que reproduit R. L. Wagner<sup>(6)</sup> offrent toutes, semble-t-il, l'union de mots incompréhensibles et d'un latin de sacristie : *Kafé, Kasita*, non *Kafeta et publii filii omnibus suis* (p. 259); *sanguinem tibi bibo, aly aly comttates baptisan et patre et filio* (p. 261); *Voth ininiquenphani Eleuros* (p. 266), etc.

Très courant dans les langues germaniques, avec des formes, des natures et des significations diverses, notre *hocus pocus* s'est répandu jusqu'en Roumanie. Mais il semble inconnu des autres nations romanes, si du moins on néglige les régions bilingues, comme Bruxelles, où il est familier à certains écoliers<sup>(7)</sup>.

(4) *Thun*, p. 122, juge « plausible » l'étymologie proposée par Weekley. Il est certain que les fidèles avaient l'occasion non seulement d'entendre, mais de lire la formule liturgique. On peut voir dans les trésors des églises des patènes ou des vases où elle est gravée; c'est le cas, par exemple, à la cathédrale de Seo d'Urgel, où l'on peut lire : *Hoc est enim corpus meum / Hic est enim Calix sanguinis mei non & a'terni testame(n)ti mysterium fidei* — — —.

(5) Formule communiquée par M. H. Geller.

(6) R. L. W., « Sorcier » et « Magicien », *Contribution à l'histoire du vocabulaire de la magie*, Paris, Droz, 1939.

(7) Voici les principales variantes de la formule (avec une graphie parfois un peu simplifiée, qui ne tient pas compte de certains signes de transcription phonétique, de l'emploi éventuel des majuscules, ni de la distinction entre les diverses formes de juxtaposition : *hocus pocus*, *hocus-pocus*, *hocuspocus*): *hocas pocas*; *hocos pocos*; *ox box*; *hokus*

La seule attestation que j'en aie trouvée dans une œuvre française (y compris les dictionnaires), est due, sous la forme *ocus bocus*, à un officier de cuirassiers (J. Moreau de Brasey, Suite du *Virgile Travesty*, 1706) qui avait pu l'entendre au cours de ses campagnes hors de France.

La forme la plus ancienne que l'on connaisse de la formule est *hax pax max Deus adimax* <sup>(8)</sup>, relevée en Allemagne en 1563, *Hocas Pocas*, plus proche d'*hocus pocus*, n'étant attesté pour la première fois qu'en 1624, en Angleterre. Mais comme les doubles dissyllabes sont beaucoup plus fréquents et plus répandus que les doubles monosyllabes (*hax pax*, *ox box*), ce ne sont pas nécessairement ceux-ci les plus anciens.

La fréquence de la formule en Bulgarie, ainsi que les finales en -os, pourraient faire pencher à première vue vers une étymologie byzantine <sup>(9)</sup>. Mais les lignes qui suivent nous ramènent à une origine germanique. Voici, en effet, ce que m'écrit M. Ivan Petkanov, professeur de philologie romane à Sofia (lettres du 22 octobre 1963 et du 5 mars 1964) : « Le

*pokus; hocus pocus, tontus talontus, vade celeriter jubeo* (angl.); *hax pax max Deus adimax; hax max pax; hogges und pogges; ockes pockes; okes bok; hockes pockes; ox box; hokos pokos; okos bokos; hukes pukés; hôges pôges; hokus pokus inspiratus, wée net sitt* (—sieht), *es blengk* (—blind); *hokus pokus, im parates; hokus pokus, siemes, nases, wen nit siehn kann, den es blend* (allemand et dial. rhéнан); *ockes bockes; hocus pocus pas; okuus pokuus; hocus pocus pilatus pas; hocus pocus platneus; hocus pocus pilatus platneus; hocus bolleccus; hocus holleboctus; hoctus calleboctus; okus bokus exce perferex rommeldicht tom-meldicht; has pas wederpas* (néerl.); *(h)okes pokes platekès'* (parler popul. de Bruxelles; langage enfantin); *hokus pokus* (langues scandin.); *hokus pokus fliokus* (norv. et suéd.; voir p. 208); *hocus pocus* (ou : *focus*) *spiritantus monopolus fraièry daïta piénenzy* (polon.); *okus fokus* (ou : *mokus*) *preparatos* (comparer avec le *parates* d'une formule rhénane) : *okos pokos preparatos* (bulgare).

*hoky-poky, hokey-pokey* n'apparaît, avec des sens divers, qu'au XIX<sup>e</sup> siècle; on peut le considérer comme une forme tardive d'*hocus-pocus* : il est attesté avec ce sens en 1847 (idée de tricherie).

<sup>(8)</sup> *Thun*, pp. 178-183, sans donner les formes *hax pax* ou *ox box*, relève un très grand nombre de variantes de *fax-wax*, qui désigne le tendon ou le ligament du cou : *tax wax, pax wax*, etc. et il discute, sans l'approuver, l'hypothèse qui les met en relation avec le nom *hox* (attesté en 1440). Il note aussi divers mots allemands dont le m. ht all. *harwachs*. Y a-t-il un rapport entre ces vocables, la formule ci-dessus et *hocus pocus* ?

<sup>(9)</sup> M. J. H. Michel m'a signalé qu'on avait émis cette hypothèse; il se souvient que la formule s'écrivait  $\acute{\omega}\kappa\omicron\varsigma\ \pi\omega\kappa\omicron\varsigma$ , mais il n'a pas pu retrouver de référence.

passage concernant *ocus bocus*... m'a surpris très agréablement car chez nous, à Sofia, les enfants connaissent très bien (moi-même je la disais aussi lorsque j'étais enfant) l'expression *okus fokus* (ou bien *okus mokus*) *preparatos* comme formule magique, ou nom de prestidigitateur. »...

« J'ai interrogé des sujets ressortissants de l'Albanie et de la Grèce et ils m'ont répondu tous que la formule en question était inconnue chez eux. Un Grec a ajouté cependant qu'il l'avait entendue en Grèce lors de la seconde guerre mondiale, à la suite des troupes allemandes. Elle y aurait été connue quelque temps avant de disparaître et de ne laisser que l'écho d'un souvenir. En Bulgarie, au contraire, elle est connue partout. Le fait s'explique simplement par son introduction ici de la part des Russes ou du russe pendant le siècle passé. L'expression a suivi ce chemin : Allemagne > Russie > Bulgarie. Pour le russe cf. Vasmer, *Russisches etym. Wörterbuch*, sous Φοκγς : *Hokus Pokus* chez Goethe et en russe au XIX<sup>e</sup> siècle. Dérivés en russe et en bulgare : *fokus*, *pokus* = un tour (d'acrobatie); *fokusnik* = qui fait des tours d'acrobatie ou prestidigitateur; *fokusnitchestvo* = prestidigitation, etc. » <sup>(9b1a)</sup>.

Le présent essai ne prétend pas apporter de solution au problème particulier d'*hocus pocus*, ni à celui d'*hurluberlu*, ni à d'autres problèmes restreints qui peuvent être liés à ces deux-là.

C'est tout au plus s'il permettra, peut-être, d'aiguiller des recherches, et notamment de les diriger de préférence vers l'anglais, qui offre en créations du type *hocus pocus* une richesse incomparable.

L'étymologie des mots formés de façon expressive est une des moins accessibles, mais ce n'est pas une raison pour que les lexicographes se jugent la conscience en repos quand ils ont écrit dans une parenthèse, à côté d'un mot : « onomatopée » ou « création expressive ».

*Thun* signale un nombre appréciable d'ouvrages consacrés à cette question (E. Brock, R. W. Brown, A. Debrunner, M. E. Houtzager, G. Kahlo, J. M. Kořínek, M. Wandruszka, H. Wissemann).

<sup>(9b1a)</sup> Selon un étudiant turc, *hocus pocus* se dit aussi dans son pays.

Il semble bien que les procédés de création de ces mots soient à peu près les mêmes dans toutes les langues, ou, plus exactement, que toutes les langues recourent à certaines répétitions pour exprimer des faits similaires. Mais la répartition, la fréquence ou la nature de ces répétitions varient considérablement de l'une à l'autre et selon les niveaux linguistiques.

Il semble aussi qu'il y ait des accords de préférence entre tels types de formation et tels groupes de phonèmes et il ne faut pas surestimer certes — comme on l'a fait — mais pas non plus méconnaître les convergences qui peuvent unir les sons ou la disposition de ces sons avec des faits de physiologie, de perception, de sentiment ou de pensée.

Il y a donc lieu d'étudier, d'une part, la motivation inconsciente ou subconsciente des mots <sup>(10)</sup> et, de l'autre, les procédés de création expressive.

Or le plus ancien sans doute de ces moyens morphologiques — le « langage » des animaux l'utilise —, le plus répandu peut-être, c'est la répétition.

Il y a une espèce de répétition qui est partout d'une très grande fréquence, mais qui échappe à la morphologie proprement dite : c'est la répétition stylistique, qui restera hors des limites de cet article <sup>(11)</sup>. Il convient toutefois de noter que la frontière entre morphologie et stylistique est particulièrement incertaine quand il s'agit d'expressivité; et les faits de « parole » ne sont pas toujours faciles à distinguer des faits de « langue ». C'est ce qui ressort sans doute de la comparaison des phrases suivantes, deux phrases françaises, trois de langues africaines : *C'était beau, beau, beau, beau. J'ai très soif, très, très soif. Kwĩngĩlila kúbanga, kúbanga, kúbanga* (Il commence à

<sup>(10)</sup> Sur cette question, voir notamment Roger W. BROWN, Abraham H. BLACK et Arnold E. HOROWITZ, *Phonetic Symbolism in Natural Languages*, Harvard University (avec bibliographie) et trois articles de Maxime CHASTAING, *Le symbolisme des voyelles; Nouvelles recherches sur le symbolisme des voyelles* (*Journal de Psychologie*, 1958 et 1964) avec bibliographie; (un quatrième article doit paraître dans la *Revue philosophique*); Id., *La brillance des voyelles* (*Archivum linguisticum*, 1962).

<sup>(11)</sup> M'en tenant à la répétition de mots ou de syllabes, je laisserai aussi de côté la répétition, la gémiation ou l'allongement des sons eux-mêmes, question qui relève de la phonétique ou de la phonologie plus que de la morphologie; ex. : *je l'ai vu; ouiiii, je viens, ne t'impatiente pas!*

raconter, raconter, raconter) <sup>(12)</sup>. *Go go go, ngondo ngondo, ngondo, pxaka pxaka pxaka pxaka pxaka* (description de l'abattage d'un arbre, de sa chute, du bris des branches) <sup>(13)</sup>. *Kùkulu kùkulu kùkulu, wai* (le silence; évocation du bruit du tambour, suivi de l'indication de l'arrêt; dans une langue bantoue, le mongo) <sup>(14)</sup>.

Mais, dans toutes les langues, il y a des répétitions qui se sont fixées et, dans beaucoup d'entre elles, on peut en trouver qui, dépouillées parfois de toute valeur expressive ou affective, sont devenues de simples morphèmes <sup>(15)</sup>.

Voici quelques exemples empruntés au tahitien <sup>(16)</sup> : *rahi*, grand, *rarahi*, très grand; *vahi*, fendre, *vavahi*, fendre en plusieurs morceaux, démolir; *rima*, main, *rimarima*, doigts; *maitai*, bon, *maitatai*, bons (pluralité ou collectif). Les indigènes de l'île de Pâques, de même, distinguent entre *nèkè*, beau, et *nèkènèkè*, très beau; *riva*, agréable, et *rivariva*, très agréable <sup>(17)</sup>; en tagalog, *maramdamin* veut dire sensible, *maramdaming-maramdamin*, très sensible <sup>(18)</sup>; en mota, un parler mélanésien, *pute* signifie s'asseoir, *putepute*, s'asseoir de temps en temps <sup>(19)</sup>.

Dans plusieurs langues africaines, la répétition est le moyen normal ou un des moyens normaux d'exprimer la pluralité : il en est ainsi, à des degrés divers, en margi, en kajé, en bamun, en akwa <sup>(20)</sup>. En nous limitant, parmi ces

<sup>(12)</sup> A. COUPEZ, *Esquisse de la langue holoholo*, Tervueren, 1955, p. 154.

<sup>(13)</sup> G. FORTUNE, *Ideophones in Shona*, Oxford University Press, 1962.

<sup>(14)</sup> Communiqué par M<sup>me</sup> Geerlandt, d'après A. BURSSENS, *Introduction à l'étude des langues bantoues du Congo belge*, 1954.

<sup>(15)</sup> Il faut prendre ici ce mot au sens restreint que lui donne A. MARTINET, *Éléments de linguistique générale*, CAC, pp. 20 et 117, et opposer le morphème au sémantème. Pour les répétitions du type *pepuli*, λέλυκα, v. ci-après, p. 226.

<sup>(16)</sup> A. SAUVAGEOT, *Structure d'une langue polynésienne : le tahitien* (*Conférences de l'Institut de Linguistique de Paris*, 1951, p. 83).

<sup>(17)</sup> Communiqué par M. H. Lavachery.

<sup>(18)</sup> LOPEZ, *Redupl. in Tagalog*, p. 72, d'après Thun, 6, qui note également la grande diversité des mots formés par réduplication partielle sur des mots dérivés de *sulat*, lettre, écrire (*pakisulat-sulat*, etc.).

<sup>(19)</sup> Thun, 6-7.

<sup>(20)</sup> C. HOFFMANN, *A Grammar of the Margi Language*, Londres, 1963 (Nord de la Nigéria); WESTERMANN et BRYAN, *Languages of West*

répétitions, à celles qui expriment la pluralité en énonçant deux fois le mot singulier, notons ces quelques exemples, où le mot est donné aux deux nombres : sing. *ndap'*, maison, plur. *ndap'ndap'* (bamun; ouvrage cité en note, p. 131); *degal*, grand, pl. *degaldegal*, *dedegal*; *dzegam*, long, haut, profond, pl. *dzegamdzegam*, *dzedzegam*; *kushu*, petit, pl. *kushukushu*, *kukushu*; *midagu*, frais, pl. *midagemidagu* (margi; *op. cit.*, p. 68) <sup>(21)</sup>.

De façon grossière, sans doute, mais saisissante, les chiffres ou les listes ci-dessous montrent combien le recours à la répétition peut différer d'un idiome à l'autre. Comparons le français, en utilisant le *Larousse Universel* en deux volumes, et un dialecte italien, d'après le *Vocabolario dei dialecti Salentini (Terra d'Otranto)*, Munich 1956, de G. Rohlfs. Prenons, à la lettre P, tous les mots qui commencent par une répétition du type *papa-*, *pappa-*, *pepe*, etc. Le français nous fournit 33 mots, dont beaucoup sont rares ou d'origine étrangère (*papakha*, *papaye*, *papas*, *pipistrelle*, etc.): en évaluant à 5 760 le nombre des mots commençant par P — à l'exclusion des noms propres —, nous obtenons 5,7 pour mille. Le patois italien choisi nous offre 106 mots du type observé, ce qui fait (pour un peu moins de 3 000 mots) une proportion d'environ 35 pour mille. On peut donc admettre qu'un des parlars recourt six fois plus que l'autre à un type de répétition.

Les formations redoublées accusent une disproportion analogue, qu'il s'agisse de leur nombre ou de leur importance syllabique.

Voici, sauf omission, ce que nous offre le français : *passer-passe*, *patati patata*, *pêle-mêle*, *plane-plane*, *pousse-pousse*, *ping-pong*, *pitpit*, *pleu-pleu* ou *plui-plui*, *pompon*, *pripris*.

Le salentin : *papapapa*, *piu-piu*, *pèri-pèri*, *pinguli-pinguli*,

*Africa*, 1952 (bamun, Cameroun); M. GUTHRIE, *The Bantu Languages of Western Equatorial Africa*, 1953 (akwa, Moyen Congo; seule langue bantoue parmi les quatre citées dans l'alinéa).

Pour le *kaje* (Nigéria), notes de M. Meeussen, à qui je dois les références ci-dessus, ainsi qu'à M<sup>me</sup> G. Bynon.

<sup>(21)</sup> La notation phonétique a été simplifiée; mais, sauf pour le dernier mot (*e/u*), il n'y a aucune différence dans les notations de timbre ni de hauteur entre les deux éléments qui constituent la forme du pluriel.

*pipi-pipi, papuddi-papuddi, pare-pare* <sup>(22)</sup>, *pèzzi-pèzzi, pizzica-pizzica, prefatte-prefatte, pućć-pućć, pus-pus, pussi-pussi, pusa-pusa, pucia-pucia, pisse-pisse, prr-prr, pi-pi-pi, piruddi-piruddi.*

Même si, dans tel ou tel cas particulier, on peut discuter de la valeur expressive d'une formation, il est difficile de nier que, statistiquement, c'est à cet élément que sont dues les différences considérables que nous venons de constater, différences qui s'accuseraient encore si nous nous en tenions au vocabulaire le plus courant et le plus authentiquement indigène.

Le procédé de reduplication le plus simple consiste à prononcer deux ou trois fois le même mot, ou la même syllabe à l'intérieur d'un mot. Proportionnellement, les peuples restés proches de la nature recourent à ce procédé beaucoup plus abondamment que les autres. Sans nous attarder à cette question <sup>(23)</sup>, relevons-en quelques exemples : *Iti didídi; ití gó gó gó; ngá ngá ngá; cha cha cha; bhu bhu bhu kokorígó* (battement des ailes et cocorico) (shona); *kalakala; bákábáká; kosúkósú; folotofoloto* (lomongo); *lumundumundu; kalakala* (holoholo; v. ci-dessus, n. 12); *podipodi; e' nyá'nyá; e' mvù'mvù; yí'ngí'ngí; yí' pá'pá* (tetela); *bushye-bushye; lumambo-mambo; dyangi dyangi; kajyoka-jyoka; bingi-bingi; malulu-malulu* (kisanga) <sup>(24)</sup>; *veavea; ahiahi; maamaa; menemene; tamatatamata* (tahitien); *popoloca* ou *popoloca* (nahua) <sup>(25)</sup>.

Nos langues d'Europe sont loin de dédaigner ces procédés morphologiques, bien qu'elles les cantonnent surtout dans

<sup>(22)</sup> Dans ce mot, comme dans quelques autres, le *e* atone, qui devrait être noté par un *e* retourné, a été simplement écrit *e*.

<sup>(23)</sup> Cf. R. P. HULSTAERT, *Les idéophones du lomongo* (*Acad. R. des Sc. d'Outremer*, VIII, 1962-1964); J. JACOBS, *Tetela-Grammatica* (*Orientalia Gandensia*, 1962); G. FORTUNE, v. p. 212.

<sup>(24)</sup> *Bitango byetu et Mfunde kutanga*, Namur, Wesmael-Charlier, 1954 et 1955, *passim*.

<sup>(25)</sup> Ce nom, qui signifie « inintelligible », a été donné par des Nahuas à une population voisine; comparer avec les mots *barbaros, bla-bla-bla, babiller, babbelaar*, etc. (E. WOLF, *Peuples et civilisations de l'Amérique Centrale*, trad. par B. de Zélicourt, Payot, 1962).



certaines « parlures » (26). En français, par exemple, ils sont enfantins ou hypocoristiques (*papa, dada, toutou, coco, lolo, dodo, tutu*), onomatopéiques (*tutu panpan, coucou, coïn coïn, wa wa, glou glou, ronron, bla-bla-bla, tac-tac-tac*) (27), familiers et péjoratifs (*gaga, gogo, cucu, gnan-gnan*), populaires ou triviaux (*tata, nènè, caca*) ou nettement argotiques (*clicli, digue-digue, jaja, cracra*) (28). Le français offre aussi des répétitions qui, sans cesser d'avoir une valeur familière ou affective, s'intègrent davantage dans un système sémantique : *son grand-grand-père, une arrière-arrière-arrière-grand'mère, avant-avant-hier, après-après-demain, j'ai re-recommencé ma lettre* (v. p. 225, n. 57) (29). Ce type de formation, bien entendu, n'est pas propre au français : l'ancien anglais dit *sunusunu*, pour petit-fils, le suédois *mormor*, pour grand'mère maternelle, *barn-barn*, pour petit-enfant (*Thun*, 14).

Un autres type de répétition, qui implique une idée de réciprocité ou de distribution, semble limité à un nombre de mots assez restreint : c'est celui que l'on a dans *donnant donnant; ils sont copain copain; — Leurs ennemis d'hier! — Ami-ami...* » (Daninos, *Jacassin*, p. 60); *des enfants qui font biquin biquin* (qui se tiennent d'une certaine façon par la taille, en signe d'amitié; il s'agit peut-être d'une création familiale ou même individuelle); *moitié moitié*, etc.

(26) Sans exagérer l'importance de certaines ressemblances, on peut noter, entre des langues très différentes, des parentés qui dépassent la coïncidence. Le français *des hommes par-ci par-là* et le sanga *bantu bâne bâne* utilisent des procédés voisins pour exprimer la même idée.

(27) Les onomatopées peuvent différer sensiblement par la valeur qu'y prend le nombre de fois que la syllabe est énoncée. Dans *glou glou*, le nombre deux exprime la multiplicité de façon symbolique : la bouteille que l'on vide fait entendre plus de deux fois le même son. Ce type de « pluriel » s'est grammaticalisé dans certaines langues.

Moins abstraite en principe, la dualité de *cou* dans le nom de l'oiseau pourrait être considérée comme plus exactement imitative, si nous ne songions pas à l'analogie des mots comme *wa wa, coïn coïn*, où deux retrouve la valeur symbolique qu'il a dans *glou glou, teuf-teuf, frou-frou, tam-tam* ou dans le bulgare *pouf-pouf* (locomotive). Dans des mots comme *bla-bla, tac-tac*, où la syllabe imitative est énoncée de une à quatre fois, ou même davantage, il semble que la langue hésite encore entre le symbolique et l'imitatif du nombre.

(28) D'après G. SANDRY et M. CARRÈRE, *Dictionnaire de l'Argot moderne*, Aux Quais de Paris, 4<sup>e</sup> éd., 1957.

(29) Dans beaucoup de ces mots, la répétition ne prend une valeur expressive que quand l'élément antérieur est prononcé plus de deux fois.

Les mots français formés d'une seule double syllabe fermée sont peu nombreux et plusieurs d'entre eux sont d'origine étrangère : *murmure* (Dauzat, *Dict. étym.*, pense que l'évolution phonétique peut rendre compte de la différence entre ce mot et lat. *murmur*)<sup>(29bis)</sup>, *teuf-teuf* (qui a peu vécu)<sup>(30)</sup>, *passe-passe*, *pousse-pousse*, *dare-dare*, *toc toc*, *rouf-rouf* (Wallonie), *tchouc-tchouc*, *cous-cous*, *kif-kif*, *tam-tam*.

L'italien offre des reduplications, souvent internes, d'un caractère différent : *arzigogolare*; *riboboli*; *torototela torototà*<sup>(31)</sup>.

On trouve aussi d'étonnantes répétitions, simples ou « complexes » (voir ci-dessous) dans le latin macaronique<sup>(32)</sup> : *tich toch*; *buf bof*; *squarquarare*; *cicigare*; *tichi tich tichi toch*; *day day*, *tira, para*; *bau bau*; *qua qua*; *cro cro*; *cu cu*; *che che*; *gnao gnao*; *be be*; *mucchiacchia*; *bre bre*; et ces vers où se retrouve un peu du langage « diabolique » de Dante :

*Papa Satan, o papa Satan, beth, gimel, aleppe.*  
*Cra cra, tif taf noc, sgne flut, canatauta, riogna.*

Mais ce genre de répétition nous écarte de l'observation du langage normal : notons, sans nous y arrêter davantage, que

<sup>(29bis)</sup> Voir aussi ULLMANN, *Précis de Sémantique française*, Berne, 1952, p. 114, qui remarque que l'italien *mormorare*, malgré son vocalisme grave, a le même sens que le mot français.

<sup>(30)</sup> Ce mot, employé par A. France (*M. Bergeret à Paris, Hist. Contemp.*, p. 774), est attesté aussi en anglais dès 1902 (*tuff-tuff*, *Oxf. Engl. Dict.*). Il n'est pas tout à fait sorti de l'usage (cf. *Le Soir*, 17 mars 1961 : « Le puissant tuf-tuf... », article signé V. N.), mais il semble bien avoir été délaissé à partir du moment où il a perdu sa valeur imitative, grâce aux progrès des moteurs. Il a survécu dans le parler des écoliers bruxellois, mais en se dédoublant : *une teuf*.

<sup>(31)</sup> La Toscane a connu une littérature « *ribolaia* », mi-populaire et mi-savante, riche en répétitions et en jeux de sonorités (voir Br. MIGLIORINI, *Storia della Lingua Italiana*, Florence, Sansoni, 1960, pp. 437 et 479).

Voici les définitions que donne de '*ribòbolo*' Angelico Prati : « sorta di dire breve e in burla (Pataffio; Varchi; Salviati); parola o frase della lingua volgare (Fanf., a 1855); composizioni, capricciose di suoni, v. *gri-gogolo*, *ghirigoro*. Nell'Oudin : *ribòbolo* : proverbio, enimma : *ribobolare* dire dei proverbi o enimmi. »

Pour *torototela*, voir le dict. piémontais de Vittorio di Sant' Albino, 1859.

<sup>(32)</sup> Ugo Enrico PAOLI, *Il Latino Maccheronico*, Bibliotechina del Saggiatore, Firenze, Le Monnier, 1959, pp. 68 et suiv.

les procédés qui relèvent de la création esthétique ne diffèrent guère des autres, sinon par leur abondance, leur densité, leur imprévu, le caractère très accusé ou très étudié des concordances ou des discordances du signifiant et du signifié<sup>(33)</sup>.

A côté de la réduplication « simple », il y a des procédés plus complexes de répétition : les uns portent sur la hauteur ou le timbre des voyelles, les autres sur les consonnes, d'autres encore offrent des alternances plus ou moins soumises à l'usage. Ces procédés peuvent d'ailleurs interférer, ce qui permet une infinité de variations.

Mais plus on s'éloigne de la réduplication simple, plus il est difficile de distinguer entre ce qui est dû à la répétition et ce qui pourrait s'expliquer soit par le fonctionnement le plus habituel des créations linguistiques, soit par des formations expressives spontanées qui ont d'autres ressorts que la répétition.

On ne distinguera guère, dans cet essai, entre les créations qui ont pour seule cause des jeux gratuits de sonorité (comme par exemple, sans doute, *tradèridèra*), celles qui sont partiellement motivées (*cocorico*; *coucou*; *rantanplan*), celles qui ont subi une attraction lexicale plus ou moins évidente (*bois pourri*, nom d'un oiseau d'Amérique, d'après son cri; *arrache-tire-tire* ou *tire-tire-arrache*, rousserolle des roseaux, à Cumières<sup>(34)</sup>; le *tirelire* de l'alouette), celles dont les répéti-

(33) C'est ce que montrent, par exemple, ces vers d'Henri Michaux :

GLU ET GLI  
*Et glo*  
*et glu*  
*et déglutit sa bru*  
*gli et glo*  
*et déglutit son pied*  
*glu et gli*  
*et s'englugliglolera.*  
*Les glous glous*  
*les sales rats*  
*tape dans le tas!*

(D'après Y. PERES et D. LEWIS, *Poésie pour tous*, Seghers, 1953, p. 68.)

M. E. Buysens me signale une belle répétition « stylistique » qu'il a lue dans J.-J. Brousson : « une épidémie d'épilepsie ».

Notons encore : « La rumeur de la rue Réaumur » (J. ROMAINS, *Amours Infantines*, Paris, Flammarion, p. 302).

(34) L. LAVIGNE, *Le patois de Cumières et du Verdunois*, Verdun, 1939-1940.

tions, dues à l'étymologie, sont néanmoins très conscientes (*cancan*) et celles qui sont purement fortuites (*autotomie*, *philologie*).

Cette façon de procéder, un peu brutale et sans nuances, peut se justifier : cet essai se propose seulement d'esquisser un tableau des divers types de réduplication, et non d'en rechercher les origines. Si, dans les cas extrêmes (*coucou*, d'une part, par exemple, *philologie* de l'autre) la réponse est simple, il y a un grand nombre de cas intermédiaires qui demanderaient chacun une étude particulière, ce qu'on ne saurait envisager de faire ici. Autre argument, plus important : on a trop tendance à songer uniquement au procédé de formation du mot, ou, du moins, à ce qu'il représente pour le sujet parlant. Les réactions du sujet entendant ne sont pas à écarter de l'étude de l'acte de communication : or, la manière dont le « récepteur » comprend la répétition peut être imprévue pour l'« émetteur ». Un mot comme *tautologie* fait parfois sourire des étudiants peu habitués à la terminologie de la logique : la répétition de *to-* (une dilation rend identique la perception des deux syllabes) suffit à conférer au mot un certain ridicule dont n'a pas conscience celui qui l'a énoncé<sup>(35)</sup>, ridicule dû peut-être aussi, il est vrai, à l'apparition incongrue de l'hypocoristique *Toto*, sinon à l'évocation d'une plaisante « phthirilogie ».

Il ne faut pas méconnaître non plus la complexité des éléments qui président à la naissance d'un vocable : entre deux composés d'apparence tout à fait « logique », et de valeur lexicale ou syntaxique équivalente, il suffit d'une supériorité impondérable pour que l'un l'emporte sur l'autre. Qui pourrait mesurer, dans cet impondérable, l'importance d'un grou-

<sup>(35)</sup> Les répétitions les plus fortuites peuvent devenir suffisamment sensibles aux sujets parlants pour favoriser des jeux d'allitérations ou d'assonances : *Le riz tenta le rat, le rat tenté tâte le riz tentant*, etc.; *Didon ditna, dit-on, du dos dodu d'un dodu dindon; La cavale du Valaque avala l'eau du lac*.

On peut, d'autre part, considérer comme des « répétitions négatives » certains faits d'hapapexie ou de superposition syllabique : *féméniser* pour *féméiniser*, *tragi-comédie* pour *tragico-comédie*, etc. (voir GRAMMONT, *Traité de Phonétique*, Delagrave, 3<sup>e</sup> édit., 1946, p. 337; H. MORIER, *Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique*, Paris, 1961, p. 177).

pement plus euphonique de sons, d'une association inconsciente, d'une répétition?

Des mots comme *Wagadouyou; hara-kiri*<sup>(36)</sup>; *tzellal-tzotzil* (amérind.)<sup>(37)</sup>; *chuva chove* (portug. du Brésil)<sup>(38)</sup>; *ni tam ni sam* (bulgare); *huzdup* (roumain); *ghiribizzo* (italien) pourraient s'expliquer par des interférences entre les divers types de répétition dont nous allons parler : on voit immédiatement combien il serait téméraire de préjuger de la cause de leur formation<sup>(39)</sup>.

On peut figurer assez facilement par un schéma n'importe quel cas de répétition « simple ». Si nous considérons qu'un mot est formé des syllabes ABCDEFG, la formule suivante peut représenter n'importe quel mot obtenu par la répétition d'une ou de plusieurs syllabes, voisines ou non :

$$Ad_1 + Bd_2 + Cd_3 + Dd_4 + Ed_5 + Fd_6 + Gd_7 + (AB)d_8 + (BC)d_9 \\ + (CD)d_{10} + \text{---} + (ABC)d_x + \text{---} \\ + (ABCDEFG)d_z,$$

formule dans laquelle *d* (avec ses divers indices) peut exprimer n'importe quel coefficient égal ou supérieur à zéro (mais sans qu'ils puissent tous être nuls, chaque syllabe initiale devant se retrouver au moins une fois dans le mot nouveau). Un mot comme *folotofoloto*, par exemple, aura pour schéma :

$$(ABC) \times 2$$

<sup>(36)</sup> L'italien, ou du moins certains Italiens (notamment D'Annunzio, dans *Il Piacere*), ont emprunté le mot avec un lapsus qui est peut-être significatif : ils en ont fait *karakiri* (MIGLIORINI, *Storia della lingua ital.*, 742).

Il est fort intéressant de constater que les Anglais, de leur côté, ont aussi d'abord donné au mot une forme réduplicative proche de leurs habitudes : *hari-kari* (1856, 1859, 1862, d'après l'*Oxf. Engl. Dict.*, voir *Thun*, 199).

<sup>(37)</sup> E. WOLF, *Amér. Centrale*, p. 32 (v. ci-dessus, n. 25).

<sup>(38)</sup> J. RIBEIRO, *História da romanização da América*, Rio de Janeiro, 1959, p. 219.

<sup>(39)</sup> Sur la difficulté de distinguer entre les créations d'origine expressive et les autres, voir Clovis BRUNEL, *Le préfixe ca dans le vocabulaire picard (Etudes romanes dédiées à Mario Roques, Droz, 1946. pp. 119-130).*

*bla-bla-bla-bla* :  $A \times 4$

*Titicaca* :  $A \times 2 + B \times 2$

*bacciballum* (latin de Pétrone) :  $A + B + A + C$  (<sup>40</sup>).

La répétition « complexe » est celle qui oblige, au moins théoriquement, à dissocier les éléments constitutifs de la syllabe.

Représentons par  $C$  toute consonne ou groupe consonantique, et par  $A$ , la voyelle, en distinguant par des indices quelconques des sons qui peuvent différer, l'indice inférieur étant relatif au timbre, l'indice supérieur à la hauteur ou à un autre fait suprasegmental; nous aurons respectivement pour la syllabe et pour le mot les schémas suivants :

$$C_1 A_1^1 C_2$$

$$C_1 A_1^1 C_2 + C_3 A_2^2 C_4 + C_5 A_3^3 C_6 + C_7 A_4^4 C_8 + C_9 A_5^5 C_{10} + \text{etc.}$$

Sauf un des  $A$ , bien entendu, chacun des sons représentés peut être nul, et on peut considérer comme sans valeur tous les indices supérieurs quand toutes les syllabes ont la même valeur prosodique dans la structure du mot, sinon dans celle de la phrase.

Si, pour simplifier l'écriture, nous représentons par  $S$ , avec un indice, n'importe quelle syllabe, nous pouvons figurer un mot par des schémas plus maniables :

$$S_1 + S_2 + S_3 + \text{etc.}$$

ou :  $C_1 A_1^1 C_2 + S_1 + S_2 + S_3 + \text{etc.}$

ou bien :  $S_1 + S_2 + S_3 + \text{---} + C_1 A_1^1 C_1$

ou encore :  $S_1 + S_2 + \text{---} + C_1 A_1^1 C_1 + \text{---} + S_n$ .

Parmi les répétitions « complexes » que l'on peut obtenir, nous examinerons cinq types que les langues observées semblent montrer particulièrement fréquents ou importants :

1. Le type *kótókókotoko*, c'est-à-dire :

$$S_1^1 S_2^1 S_3^1 + S_1^2 S_2^2 S_3^2 .$$

(<sup>40</sup>) Il faut considérer plutôt, à vrai dire, que les quatre syllabes de ce mot sont fermées, ce qui nous offre un type de répétition d'une espèce plus subtile, et qui appartient plutôt au domaine des allitérations ou assonances. On ne saurait se contenter du mot répétition, par exemple, à propos de ce vers d'Aragon :

*Paris qui n'est Paris qu'arrachant ses pavés.*

Le mot « syllabe » est à prendre dans cet article avec son sens traditionnel (v. Marouzeau, Monier, p. 83).

2. Le type *tic tac*, *triffel traffel*, *ghirigoro*, c'est-à-dire :

$$(C_1A_1C_2 + C_3A_1C_4 + C_5A_1C_6) + (C_1A_2C_2 + C_3A_2C_4 + C_5A_2C_6)$$

ou bien :  $(C_1A_1C_2 + S_1 + S_2) + (C_1A_2C_2 + S_2 + S_1)$ .

3. Le type *mèmère*, *fofolle*, c'est-à-dire :

$$C_1A_1 + C_1A_1C_2 + S_1 + S_2.$$

4. Le type *hodoronc-tronc*, c'est-à-dire :

$$S_1 + S_2 + \dot{S}_3 + C_1A_1C_2 + A_1C_2$$

ou

$$S_1 + S_2 + S_3 + C_1A_1C_2 + C_3A_1C_2.$$

5. Le type *Kiou-Shiou*, *hurluburlu*, c'est-à-dire :

$$(C_1A_1C_2 + S_1 + S_2) + (C_3A_1C_2 + S_1 + S_2).$$

Nous allons reprendre un à un ces divers types, dont aucun n'est limité à une seule langue ou à une seule famille de langues.

I. Le type *kótókókotoko* n'a pas à nous retenir. Il consiste à différencier les deux éléments de timbre identique, par un fait suprasegmental. Les langues d'Europe ne le connaissent guère : c'est tout au plus si on peut alléguer des groupements du type *ah! ah!* ou *tiens! tiens!* qui prennent des valeurs diverses selon les accents identiques ou différents que l'on place sur chaque syllabe.

II. Le type *tic tac*, *triffel traffel* (suisse aléman. enfant.), *serege sirige* (id.), *ghirigoro* (ital.) offre une dissimilation uniquement vocalique<sup>(41)</sup> : il semble que la première voyelle (que l'on pourrait considérer comme la « seconde » dans les nombreux cas où la formation est régressive) soit en général d'une aperture inférieure à l'autre, ou qu'elle soit aussi plus antérieure et moins arrondie<sup>(42)</sup>. Parmi ces alternances, celle

<sup>(41)</sup> Cette formation a reçu le nom d'*antiphone vocalique* (en angl. *vowel antiphony*) : « type d'onomatopée ou de mot expressif où l'effet est produit par une alternance vocalique » (J. DUBOIS et P. MARCIE, *Terminologie linguistique (Français moderne*, juillet 1964, p. 209); cf. J. ORR, *Words and Sounds in English and French*, Oxford, 1953, p. 19).

<sup>(42)</sup> Les œuvres de Rabelais et de ses contemporains offrent un grand nombre de faits morphologiques du genre de ceux qui sont relevés

de *i* et de *a* est d'une étonnante fréquence. Dans *tic tac*, c'est l'imitation auditive qui a commandé la création du mot, mais l'alternance des voyelles obéit à d'autres causes que le souci d'imitation, encore qu'on puisse admettre que les deux coups du balancier ne sont pas nécessairement perçus tout à fait identiques. Une de ces causes peut être l'expression de la dualité du mouvement : pour imiter la mitrailleuse, ignorante du rythme binaire, on se contente de répéter *tac* un certain nombre de fois. Mais la cause essentielle est à chercher dans l'analogie avec les innombrables mots de même structure que nous offrent beaucoup de langues. S'agit-il d'un fait de physiologie, de psychologie, de cénesthésie, il est bien difficile de répondre : notons seulement que c'est la voyelle la plus « petite » que l'on fait alterner avec la plus « ample », comme pour exprimer — dans d'autres mots que *tic tac* — que l'on embrasse d'un coup toutes les étapes intermédiaires. Est-il téméraire de rapprocher ce fait de l'ingénieuse théorie de G. Straka<sup>(43)</sup>, qui a mis en évidence l'importance des muscles élévateurs et abaisseurs de la langue dans la formation des voyelles et des consonnes?

Voici, pour diverses langues, des listes de mots en *i/a*, qui sont, bien entendu, loin d'être exhaustives.

FRANÇAIS<sup>(44)</sup>, y compris diverses « usances » régionales, enfantines, argotiques, etc. :

(*ik/ak*) *bric-à-brac, clic-clac, (ses) cliques et (ses) claques, fricfrac, fric frac, micmac, tic tac, trictrac, nick nack,*

dans ces pages : *pati patac; Tricque, tricque, — — —, Trac, tricque, — — —; Chipe, chope, torche, lorgne; crac, crac; cahu caha; magny, magna; gnirgo-gnargo; nargues et zargues; Barabinbarabas; Brededin-Brededas; tarabin tarabas; brededin-brededac; Bacbuc; babillebabous; toureloura la la lire lire; tourelourette; toureloura, etc.* V. L. SAINÉAN, *Problèmes littéraires du XVI<sup>e</sup> siècle*, De Boccard, 1927 (notamment pp. 205-207 et 269-270); *Id.*, *La Langue de Rabelais*, De Boccard, II, 1923; Abbé POIRIER, *La langue de Rabelais (Français moderne, 12, avril-juillet 1944, p. 140)*; P. GUIRAUD, *Tric, trac, troc, truc, etc.* (*Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, vol. 57, Paris, 1962).

<sup>(43)</sup> G. STRAKA, *La division des sons du langage en voyelles et consonnes peut-elle être justifiée?* (*Travaux de Linguistique et de Littérature publiés par le Centre de Philologie et de Littérature romanes*, Strasbourg, 1963, pp. 17-99).

<sup>(44)</sup> Voir NYROP, *Grammaire historique de la langue française*, 3. 2<sup>e</sup> édit., Copenhague, 1936, p. 21.



des berdiques et des berdaques, ric et rac; siric sirac; seric serac; cric crac; bernic bernac <sup>(45)</sup>, dic et dac (patois d'Ath);

(i+consonne autre que k/a+id.) : zigzag, clip clap, rimram, trif et traf, trip trap, kip-kap (d'orig. flamande), clim clam, beurdille beurdaille, pim pam, pif paf, tile tale, mine mane, ghim gham (sans doute d'orig. angl.), miche-mache <sup>(46)</sup>; de grippe et de grappe (à grand-peine, français du Canada).

(i/a, en syllabe ouverte) : couci couça; prêchi prêcha; l'un veut ci, l'autre veut ça; bredi breda; patati (et) patata; et ceteri et cetera; méhari méhara (dans une poésie de lycéenne); picoti picota; petit cri petit cra; décatati décatata; calmi calma; ardi arda; somi soma; dovi dova; Moustachi Moustacha; fidéri fidéra; bon bi bon ba; du juvi du juva; chiberli chiberla; ribedi rabeti; cocodi cocoda; tradèridèra; bredi breda.

ANGLAIS <sup>(47)</sup> : apit-apat, a-pit-to-pat, bibble-babble, biddle-baddle, bincum-bancum, bing-bang, blingle-bangle, bit-bat, bits and bats, bittle-battle, blibber-blabber, blib-blab, blish-blash, blitter-blatter, bribble-brabble, bric-a-brac, bringle-brangle, brittle-brattle, etc.

AUTRES LANGUES : wiggel-waggelen, kipkap, kriebeldekrabbel, slingerdeslang(er), (néerl. et dial.); Mischmasch <sup>(48)</sup>, kribs-krabs, kribas krabas, Kribeleskrabeles, Pitschelespat-scheles (alle.); bim bam, kling klang, misk mask, vis vas, slidder sladder, fiksfaksferi (danois); chischas (esp.); chicha (amérind. et esp.); fifa, chica, ninna (ital.) <sup>(49)</sup>; ζιζάνιον (grec);

<sup>(45)</sup> Un bon nombre de ces mots ou de ceux qui suivent se trouvent dans les *Comptines de langue française* de J. BACAUMONT, F. GUIBAT, TANTE LUCILE, R. PINON et Ph. SOUPAULT, Edit. Seghers, 1961. Les auteurs disent en trois pages (pp. 92-94), avec beaucoup de nuance, de quelle façon les folkloristes et les linguistes d'aujourd'hui expliquent l'origine des « comptines sauvages ».

<sup>(46)</sup> Cf. HAUST, *DL* : k'mih-mah, k'mih-k'mah ou k'mih-k'mah; CONTEJEAN, *Montbéliard*, 1876 : Michemachai, v. a. Mélanger salement.

<sup>(47)</sup> Les mots anglais donnés ici sont ceux de l'index de *Thun* (lettres A et B). Cet auteur a relevé 278 mots de ce genre; l'alternance qui est la seconde en importance ne vient que loin après : i/o ouvert, 97 mots; et aucune de celles qui suivent ne dépasse dix mots. Il faut noter que *Thun* n'a compté parmi les 278 mots que ceux qui offrent l'alternance entre des voyelles brèves.

<sup>(48)</sup> V. note 46.

<sup>(49)</sup> Répétons, une fois de plus, que nous ne préjugeons pas de la façon dont ces mots ont été formés; *Thun* (p. 19) appelle *bolo-words* les

*crisi crasi cancrasi* (celtique)<sup>(50)</sup>; *phympham* (thai)<sup>(51)</sup>; *tchikatchaka* (dans un parler de l'Ouest africain)<sup>(52)</sup>; *yikiyaka*, *niminama*, *sirisara*, *kisikasa*, *biribara*, *filifala*, *fisifasa*, *miliki-malaka*, *kibirikabara* (mandingue)<sup>(53)</sup>; etc.

L'alternance *a/i* paraît plus rare; la seule ou une des seules que fournissent les *Comptines de langue française* se trouve dans cette comptine bressane (p. 253) : *Lira liri le canari*, / *Lira lirio le petit n-oisiau* — — — (elle semble doublement influencée par le mot *canari*, qui fournit la rime et qui fait suivre *a* et *i*).

Notons plus rapidement quelques alternances qui opposent d'autres voyelles : *cric-croc* (xvii<sup>e</sup> s.; d'après Sainéan, *Langue de Rabelais*, p. 205) *de bic et de boc* (français de Champagne); *de bric et de broc*; *méli mélo*<sup>(54)</sup>; *carafi carafu*; *catasi cataso*; *sirim sirum*; *bim boum*; *lidour lidar*; *turluri turluru* (*Comptines*, etc.); *bique et bouc* (Lorraine, Gaume; Sainéan, *L. Pop.*, 277; Haust, *Dict. liég.*); *King-Kong*; *sing-song*, *see-saw*, *nid-nod*, *niddle-noddle*, *wibble-wobble* (angl.).

Enfin, voici quelques formations ternaires : *pif paf pouf*; *bim bam boum*; *ding ding dong* (*i*+consonne *ng*; *è* nasal+*g*); *gnique gnique gnoque*; *blin bli blo*.

III. Le type *mèmère*, *fofolle* ne reprend qu'une syllabe amputée de ce qui suit la voyelle<sup>(55)</sup>.

Si on s'en tient aux syllabes ouvertes (*fou*, *chien*, *chou*) on remarquera que les mots du type *foufou*, *chienchien*, *chouchou* peuvent être classés indifféremment avec ceux du type *tam-tam* ou avec ceux du type *mèmère* (puisque dans la syllabe ouverte *C<sub>2</sub>* est nul). L'analogie, néanmoins, permet-

mots du type *bolo*, *deda*, composés en général de quatre phonèmes dont deux (pairs ou impairs) sont identiques : il y a un certain nombre de chances pour qu'ils ne soient pas formés par répétition mais dus au hasard.

<sup>(50)</sup> Marcellus de Bordeaux, *De Medicamentis liber*, cité par G. DORTIN, *La langue gauloise*, Klincksieck, p. 214.

<sup>(51)</sup> Mary R. HAAS, *Types of Redupl. in Thai*, d'après Thun, 273.

<sup>(52)</sup> D. WESTERMANN, *Laut und Sinn in einigen westafr. Spr.* 163, d'après Thun, 273.

<sup>(53)</sup> Id., *ibid.*, p. 322, d'après Thun, 273.

<sup>(54)</sup> Voir p. 229, n. 66.

<sup>(55)</sup> L'anglais, pourtant si riche en créations réduplicatives, semble ignorer ce type de répétition; Thun n'en cite que deux exemples, très anciens et d'une interprétation douteuse : *Duduc*, *Pip(p)pin* (p. 255).

tra souvent de faire le partage, ainsi que la flexion du genre : *foufou* (féminin : *fofolle*), *chienchien*, *chatchat* sont à classer avec *mèmère*, *pèpère*, *Tutur*, etc.; *coucou*, *wawa* sont plutôt à mettre avec *toc toc* et *kif-kif*.

La solution est plus facile quand il s'agit d'un mot dont le radical a plus d'une syllabe : des mots comme *pappagallo*, *nanaïve* <sup>(56)</sup> n'offrent qu'une répétition partielle et sont donc à classer raisonnablement parmi ceux du type *mèmère*.

Ces derniers sont très courants en français, notamment dans des anthroponymes, mais la plupart d'entre eux n'ont qu'une seule double syllabe <sup>(57)</sup>, et ils sont cantonnés dans la « parlure » hypocoristique, populaire ou très familière : *Dudule*, *Tutur*, *Bébert*, *Fifine*, *fifille*, *pèpère*, *bébête*, *susuc(re)*, *doudouce* (une —, une caresse, dans le fr. rural de Lorraine), *pèpette*, *popote*, *cocotte*, *guèguerre*, *bébête*.

Même dans le langage le plus populaire ou le plus familier, le français offre très peu de mots du type *nanaïve*, *cocorico*, *pipistrelle*, *cacatois* <sup>(58)</sup>.

L'italien, au contraire, et surtout les dialectes d'Italie sont d'une richesse remarquable en vocables de cette espèce : *pipistrello*, *cicisbea*, *peperone*, *zizziba*, *chicchiarata* (comparer à *cocorico*), *pippione*, *popone*, *cocomero*, *cucuzza*, *cucurbita*, *tattamella*, *sossopra*, etc. (pour le salentin, voir p. 213).

<sup>(56)</sup> Création du poète A. Martel, inventeur d'un langage expressif ou hypocoristique qu'il a baptisé « martelandre », et dont voici un échantillon :

*Jajeté danleu Troudoublis*  
*Ma godasserie assassine.*  
*Dapuir en piéfort je canine*  
*Sanzohoho! Sanzihih!*

. . . . .  
*En callifolibengalis*

André MARTEL, dit Le Martelandre Papapafol du Paralloïdre, *Le Troudoublis*, 26 Phantomas 30, p. 27, décembre 1961.

Si, dans *nanaïve*, le procédé de création est évident, il n'en est pas de même pour *pappagallo* : le groupement des mots dans cet essai, répétons-le, n'est pas étymologique, mais seulement morphologique, au sens le plus phénoménologique du terme.

<sup>(57)</sup> Un mot comme *béca-bécassine* est exceptionnel ou impossible, en français, en dehors de la langue très particulière où il a été noté (*Comptines de langue fr.*, p. 166 : *Rotis béca-bécassine*; / *Poule, ponds, allez, ponds*; comptine d'Haïti).

<sup>(58)</sup> La répétition de l'élément initial dans chacun de ces mots s'explique, bien entendu, par des causes tout à fait différentes de l'un à l'autre.

Plusieurs de ces mots avaient déjà la même structure en latin : une bonne vingtaine de mots latins commencent par *cucu-* et, pour quelques-uns d'entre eux, on peut présumer que la répétition avait une valeur augmentative. Il y a ainsi une parenté non seulement morphologique, mais sémantique entre des mots comme *cucuma*, *cucumis*, *cucurbita* et des mots tahitiens comme *rarahi*, *vavahi* (voir p. 212).

Dans ces derniers mots, à vrai dire, la répétition, nous l'avons vu, constitue un morphème normal, ce qui n'est pas le cas dans les mots latins.

Mais cette valeur de morphème est incontestable dans *cucurri*, forme à laquelle on peut joindre celles qui ont subi une dissimilation : *tetigi*, *pepuli*,  $\lambda\epsilon\lambda\upsilon\kappa\alpha$  (pour les éléments *cu-*, *te-*, *pe-*,  $\lambda\epsilon$ , on pourrait songer au mot de « semi-monème », « semi-morphème », le morphème étant constitué à la fois par cet élément et par la répétition). Sans méconnaître les différences considérables qui séparent les deux faits, on peut constater que l'idée d'éloignement dans le temps est rendue par des procédés voisins dans *cucurri* et dans *avant-avant-hier* <sup>(59)</sup>.

IV. *Le type hodoronc-tronc* (exclamation roumaine : *patatras!* « cela rime comme hallebarde et miséricorde », *Dictionar de buzunar*, 1962), *maniania* (« bavardage », en tahitien) est à peu près l'inverse du précédent : c'est la dernière syllabe qui est répétée, totalement ou partiellement, avec ou sans modification de la « consonne d'appui ».

Appartiennent à ce type les mots *oh! la la*; *tralala*; *perlim-pinpin*, *Merlin-pinpin* (nom d'une ferme des environs de Marche-en-Famenne); *rififi*; à la queue *leu leu*; *taratata*; *kunkun-runkun*, *coucouroucou*, *cacalaca*, *Butandan*, *Rintintin*, *Roudoudou*, *Frédéric tic tic*, *Caramel mel mel*, *turlututu*, *am stramgram* (*Comptines de langue fr.*); *brouhaha*; *urim and tummim*, *urim e tummim* (angl. et ital.; hébraïsme); *ayálélé* (*tetela*); *kalulu* (*holoholo*); *bilulu*, *matata* (*swahili*); *kìyáyáyá*

<sup>(59)</sup> Voir p. 215. Dans *arrière-arrière-grand-père*, il s'agit d'une répétition de mot, et non de syllabe, et le *r* final de *arrière* reste évidemment intact. Mais on remarquera que dans *avant-avant-hier*, le *t* du premier *avant* — que l'on peut rapprocher du  $C_2$  des formules de la p. 220 — ne se prononce pas.

(sanga, langue bantoue)<sup>(60)</sup>; *argidam margidam sturgidam* (celtique)<sup>(61)</sup>.

Si, à propos de certains de ces mots, le procédé de réduction ne fait aucun doute, il y en a d'autres, répétons-le, où il serait hasardeux de préjuger des causes.

V. Le type *Kiou-Shiou*, *hurluburlu* ressemble à celui de *tic tac* par une alternance de phonèmes, mais la dissimilation ne porte ici que sur les consonnes initiales<sup>(62)</sup>: *charivari*; *tohubohu*; *pique-nique*; *tirelire*; *pêle-mêle* (variantes anciennes : *mesle mesle*, *melle pelle*, *brelle mesle*, *melle et brelle*; pour *méli-mélo*, voir p. 229, n. 66); *ramdam*; *zabac* (« lanternois »); v. Rabelais, *Œuvres compl.*, Pléiade, p. 493); *lanterfanter*, *schorrimorie*, *rommeldebommel*, *rompslomp* (néerland.); *schorlemorle* (allem.), *techtelmechtel* (allem. d'Autriche); *shurmur* (turc); *tâtâ-phâtâ*, *chinna-bhinna*, *cahal<sup>a</sup>-pahal<sup>a</sup>* (hindi)<sup>(63)</sup>.

Il y a une langue au moins, le turc, qui utilise ce procédé avec une régularité telle qu'elle l'a vraiment grammaticalisé. Voici ce qu'en dit M. Emile Janssens (lettre du 28 juin 1964) : « Lorsqu'un besoin d'explication ou d'emphase est ressenti, on accole à l'adjectif un autre mot, sans conjonction ni liaison quelconque. Mais il est surtout indiqué de trouver un mot faisant phonétiquement écho à l'adjectif : *deşik* (pron. *déchik*) = déchiré, coupé; *delik* = un trou; cela donne : *delikdeşik*, déchiré en lanières ou en petits morceaux, déchiqueté. » Jusqu'ici nous trouvons seulement une tendance, dont on pourrait trouver d'autres exemples, à rechercher des répétitions du type *horodonc-tronc*, mais, comme le note très justement M. Janssens, « où cela devient intéressant, c'est qu'il y a une

<sup>(60)</sup> D'après des notes polycopiées de M. A. Coupez (janvier 1964).

<sup>(61)</sup> Marcellus de Bordeaux, formule pour le mal de dents, citée par G. DOTTIN, *La langue gauloise*, Klincksieck, p. 214.

<sup>(62)</sup> Dans un type de reduplication similaire — mais qui paraît exceptionnel —, c'est la consonne finale qui est dissimulée; quelles qu'en soient les étymologies, les mots *carcasse*, *tartane*, en offrent des exemples.

<sup>(63)</sup> Les deux premières de ces expressions, que je dois à M. Ludo Rocher, sont des formations tautologiques, comme c'est aussi souvent le cas, pour les vocables de cette espèce, dans les autres langues. Une autre expression hindi, nettement tautologique, offre des échos de sonorités plutôt que des répétitions : *pâlâ-posâ* (*pâl<sup>a</sup>nâ* : « to nourish, to bring up »; *pos<sup>a</sup> nâ*, « to nourish, to tame »).

règle qui forme des couples quand il n'y a pas de mots satisfaisants pour constituer un de ces couples. Voici cette règle :

» On répète le mot de base, mais au lieu de se limiter à une simple répétition, on remplace dans le second élément la consonne initiale par un *m*.

» Exemples :

» 1. *giden* (celui) qui va; *yok*, il n'y a pas; *giden yok*, personne ne va; *giden miden yok*, absolument personne ne va.

» 2. *alay*, en procession; *gidiyorlardi*, ils allaient; *alay gidiyorlardi*, ils allaient en procession; *alay malay gidiyorlardi*, ils allaient tous en procession.

» On voit par ce dernier exemple que lorsque le premier élément commence par une voyelle, on ajoute simplement *m* au lieu de remplacer une consonne par cette lettre.

» Encore deux exemples du premier cas : *küçük müçük*, petit, sans doute, mais... (*küçük*, pron. *kutchuk* = petit); *saka maka*, en plaisantant, mais tout de même... (*saka*, pron. *chaka* = plaisanterie). »

De toutes les langues qui nous sont familières, c'est l'anglais qui est la plus riche en formations du type en question, et elles y sont particulièrement abondantes dans le langage enfantin : *niminy-piminy* ou *miminy-piminy* (*mim* = qui fait la petite bouche), *liony-piony*, *namby-pamby*, *piggy-wiggy*, *polly-wolly*, *roly-poly*, *rumble-jumble*, *tiny-weeny*, *tootsums-wootsums*, *wifey-pifey*, *willy-nilly*, *boogy-woogy*, *walkie-talkie*, *will-gill* (hermaphrodite; *William + Gillian*).

A l'intérieur de ce groupe, il faut faire une place à part aux expressions qui ont pour schéma  $(h) + (K - k) + K$ ; où  $(h)$  représente soit l'« aspiration » que note la lettre *h*, soit un coup de glotte analogue à celui que l'on a dans *hal* quand on prononce brève cette interjection, soit encore une absence de phonème<sup>(64)</sup>; *K* symbolise un « mot » d'une ou de deux syllabes dont l'initiale, consonantique, est représentée par *k*. Il faut noter que cette initiale est plus souvent occlusive que constrictive, et que la finale de *K* a souvent un caractère hypocoristique.

<sup>(64)</sup> On remarquera qu'un certain nombre de variantes d'*hocus pocus* (voir ci-dessus, n. 7) ne comportent pas de *h*, et que le turc offre de façon régulière des constructions du type *alay malay* (voir ci-dessus).

Ici encore l'anglais — contemporain ou non — semble inépuisable; en voici un petit nombre d'exemples, choisis uniquement parmi beaucoup d'autres qui commencent par *a-* ou par *ha-* : *anky-pranky*, *argle-bargle*, *aunty-paunty*, *aunty-praunty*, *haloo-balloo*, *haly-caly*, *hammer-glammer*, *ham-sam*, *ham-scram*, *hamstram*, *hanchum-scranchum* <sup>(65)</sup>.

Parmi les autres langues, qui fournissent des mots sur lesquels il serait hasardeux de se prononcer (*haï-kaï*, *Hong-Kong*, *Hongatonga*, *Urutchuru* (basque), *hammam*), le roumain occupe une place de choix : *halea-malea*; *hara-para*; *harcea-parcea* (noter que l'étymon est le turc *parça-parça*), *hangan*, *huiduí*, *hurduz-burdúz*, *hurduf-burdúf*.

Le français, en revanche, paraît extrêmement pauvre en créations de ce type. H. France cite les mots d'argot *hus mus*, *hust must* (grand merci), mais il ne mérite peut-être pas toujours confiance et, de toute façon, il semble bien difficile de donner à *hurluburlu* une liste de compagnons <sup>(66)</sup>.

Mais il est aussi très difficile d'évaluer l'importance relative de ces formations dans les divers idiomes, à cause, notamment, de l'expressivité prononcée des dialectes, des argots, des langages hypocoristiques ou enfantins.

La liste suivante, relative aux parlers germaniques continentaux (et surtout bas-allemands) permet de présumer qu'un dépouillement exhaustif fournirait une moisson d'une extrême richesse :

<sup>(65)</sup> *Thun*, Index. Le même auteur (p. 152) signale, d'après G. KIRCHNER, *Der Reimklang im Englischen*, p. 404 f., un curieux type de réduplication qui provient des cercles juifs des Etats-Unis : *moon-schmoon*, *possible-schmossible*, *Plato-Shmato*.

<sup>(66)</sup> Cf. « *Arol-barol / Soulef pantès' / Coucous'*, Languedoc; versions analogues en Suisse romande, rhéto-roumanche et alémanique, d'où provient la comptine » (*Comptines de langue fr.*, p. 113).

*Ti ti, ta ta, douze pour treize,  
Ils ont plus de babil que seize,  
Melli, mello, à qui en aura,  
Hary bary, hary bara.*

R. GARAPON, *La fantaisie verbale et le comique dans le théâtre français du moyen âge à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle*, Arm. Colin, 1957, p. 63 (*Sermon joyeux de la patience des femmes obstinées contre leurs maris*).

On notera particulièrement la forme *hary bary*, avec l'alternance (h)/b, celle d'*hurluburlu*, *ocus bocus*, etc.

Remarquer en outre *melli mello*, attesté ainsi au xv<sup>e</sup> ou au xvi<sup>e</sup> siècle (DAUZAT, *Dict. étym.* : *méli-mélo* : 1867; BLOCH et von WARTBURG, *id.* : 1866).

*hurliburli* et les mots similaires (voir ci-dessous, p. 231); *holter(di)polter*; *hollebollen*, *Hölle-bölles*, *hüllesbülles* (rhénan); *Hotnot*, *harlaboerla*, *hoipolloi* (afrikaans); *hulbrul*, *hutsekluts*, *hinkedepink*, *hinkepinker*, *hinkelkrinkel*, *hinkelde krinkel*, *holderdebolder*, *holderkabolder*, *holder(en)bolder*, *huller de buller*, *hulter(de)bulter*, *hulter(de)pulter*, *hosklos*, *holroller*, *hollebol*, *hoesteproest*, *hoesteproetsen*, *met hutje en mutje*, *hutje met mutje*, *met hutje met tutje*, *hossebossen* (néerl., notamment dialectes sud-néerl.); *holderdebolder*, *holbollig*, *hoopstoops*, *hossebosse*, *hosse en bosse*, *halje-trawalje*, *hakebrake*, *hakkebrake*, *hakmak* (frison); *hultertilbulter* (danois); *huller om buller* (suédois).

Les considérations ci-dessus éclairent-elles les problèmes peut-être connexes de l'apparition des mots *hocus pocus* et *hurluberlu*?

Pour *hocus pocus*, on doit répondre à peu près par la négative. Ce qui reste très probable, c'est que la formule pseudo-latine est née presque certainement dans un pays de langue germanique et que ce pays a les plus grandes chances d'être l'Angleterre du xvi<sup>e</sup> siècle.

Bref, nous ne sommes pas plus avancés qu'avant et nous avons toutes les raisons de croire qu'à moins d'une découverte très improbable, nous ne saurons jamais exactement quand ni comment s'est formée l'expression, qu'il s'agisse de *hocus pocus* ou de quelque *ox box* déformé. Son auteur inconnu l'a délibérément voulue mystérieuse, « magique », méconnaissable. Il a cependant coulé les syllabes étranges dans un moule dont il n'était pas l'inventeur : c'est le seul rayon qu'il ait laissé filtrer dans une obscurité qu'il a réussi à rendre parfaite, à ce défaut près.

Analogue par la structure, par le type de répétition, par l'élément expressif, *hurluberlu* pose des problèmes différents. Lui aussi est un mot « international » et son aire de dispersion n'est peut-être pas moins étendue. Mais alors que tous les *hocus pocus*, malgré des variantes très différentes, dépendent très probablement d'une seule source, et que leur champ sémantique reste assez nettement circonscrit, il semble impossible, pour *hurluberlu* et les mots qui lui ressemblent, d'exclure



l'hypothèse d'une création parallèle, sans emprunt et peut-être même sans contact. Et si, dans ce mot, on ne peut pas présumer une volonté délibérée de dissimulation, on ne peut pas non plus se fonder sur une valeur sémantique bien nette, l'idée de désordre, de bouleversement, de brusquerie, n'ayant pas les contours bien déterminés d'une formule de prestidigitation.

Passons en revue un certain nombre de ces mots qui sont ou pourraient être apparentés à *hurluberlu*, et, en même temps, les principales hypothèses qui ont été proposées pour en expliquer l'origine.

ANGLAIS. *Hurlynge and burlynge* est attesté en 1540; *hurly burly*, en 1530, mais *hurly* seul ne l'est pas avant 1596. Il est difficile d'établir une relation entre ces mots et le fr. *hurluberlu* ou l'allemand *hurliburli*.

Notons les mots *hurdy-gurdy*, *hirdy-girdy* (première attestation en 1749); *hurr-burr*, *to hurl*, *hurleln*; *hurlement*; *hurliment*; *hure*; *hure and hure*, etc.

AUTRES LANGUES GERMANIQUES. Les mots allemands *hurli-burli*; *hurlpurl*; *hurlurli burli* (Goethe) ne sont pas attestés avant la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour la phonétique et l'écriture, ils sont proches de l'anglais (du XVI<sup>e</sup> ou XVII<sup>e</sup> s.); pour la signification, ils répondent à peu près aussi bien au sens de l'anglais *hurly-burly* qu'à celui que donne encore le dictionnaire de Trévoux : « Il est entré tout hurluberlu sans crier gare. »

Malgré cette apparition tardive dans la littérature, le mot paraît solidement implanté dans certains dialectes : *Hurleburle* (avec deux *e* atones; cantons rédimés); *Hurliburli* (Prüm, etc. : « unbesonnener, verwirrter Mensch »), *Hurrele-bock*, *Hürrele-bock* (« eigensinniger Mensch »).

Dans beaucoup de langues, la racine *hur-* exprime un mouvement brusque ou brutal, rapide ou inconsidéré, un bouleversement, une chute, une ruée; les langues germaniques, notamment, l'illustrent par de nombreux vocables : *to hurl*; *hurlement*; *hurliment*; etc. (angl.; voir ci-dessus); *hurleln* (bas-allemand et frison); *hurlen* (all. dial.); *hurr* (onomatopée exprimant un mouvement brusque et rapide); *hurlebaus* (vacarme, tumulte) (allemand.); *hurtig* (rapide); *hurlumej* (brouhaha, branle-bas, hourvari) (danois), etc.

ITALIEN. Pas plus que pour *hocus pocus*, l'italien ne nous apporte aucun élément intéressant. Si l'on s'abandonnait à son imagination, on pourrait rêver d'un rapprochement entre deux termes tautologiques : *urlìa* et *burlìa*. *Urlìa*, selon Battisti-Alessio, est le nom dialectal d'une sorte « di grano gentile della Sicilia », et il correspond peut-être à l'anglais *barley*, orge, qui vient du latin *Balearicum triticum*, qui a donné aussi le fr. *brelée*.

ROUMAIN. Malgré la ressemblance de forme et une certaine parenté sémantique, il est peu vraisemblable qu'il y ait une relation d'emprunt entre le fr. et les interjections roumaines *hurduf-burdúf*, *hurduz-burdúz*. Noter aussi les mots *huhuréz*, *huhurá*, *huzdup*.

BÉARNAIS ET GASCON. Le béarnais et le gascon nous offrent un grand nombre de mots expressifs qui contiennent les radicaux *hour-*, *hur-*, *bour-*, ou *bur-*, avec une idée de désordre, de multitude, de violence, de bouleversement : de quelqu'un qui est gringalet, qui n'a pas d'apparence, on dit qu'il *n'a pas ni hùri ni bùri*; *hourre-bourre* <sup>(67)</sup> et *sourre-bourre* signifient « désordre, bagarre » (*hourre* = multitude); *hourrigue-hourrage*, comme loc. adv., a le sens de « à la va-vite, sans soin », et comme subst., « charabia basque »; *bourrìs-bourràs* s'emploie de la même façon. Notons encore les mots *hourblounat*, hors de soi, égaré; *hurrulhe*, *herrulhe*, racaille; *hourlùp*, *hurlùp*, *hourrùp*, *chourrùp*, gorgée de liquide <sup>(68)</sup>.

FRANÇAIS ET DIALECTES. Les parlers d'oïl nous présentent plusieurs racines *hur-* ou *ur-* qui auraient pu intervenir dans la formation d'*hurluburlu* : celle qui a donné le nom *hure* (*\*hura*); celle qui a donné *hurler*, *hurlement*, etc; celle du refrain ou de l'onomatopée que l'on a dans *Hur le gay*, expri-

<sup>(67)</sup> Remarquer la curieuse ressemblance entre cette expression et l'anglais *hurr-burr*, qui devait à peu près se prononcer *hour-bour* au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Il est difficile de supposer entre les deux un rapport d'influence.

<sup>(68)</sup> Il serait tentant de céder au plaisir d'échafauder des hypothèses. « Hurlup! Hurlup! » — qui donne à peu près *hurlupurlu(p)*, *hurluburlu* — ne pourrait-il être ou avoir été une expression synonyme de « A boire! », à rapprocher des phrases étrangères qui ont ce sens dans Rabelais : *Lagona edalera* (basque), *Lans*, *trinque* (allem.) ?

mant la joie<sup>(69)</sup>; celles que nous venons de trouver dans d'autres langues, où *hur-*, *hour-* traduit de façon plus ou moins expressive ou onomatopéique un mouvement brusque et rapide; d'autres encore, peut-être, dont celle qui a donné le nom d'*Urelipingues*, cuisinier du *Cinquième Livre* (70).

*Hurluberlu* se rencontre sous des formes diverses : *hurluburlu*, *hustuberlu*, *hurlubrelu*, auxquelles il faut ajouter des termes dialectaux : *huberlu* (Lille); *hurlard*, *hurlu* (picard; « harle huppé »; il y a dans la Somme un village nommé *Mesnil-les-Hurlus*); *hurluva* (Neuvillers-Recogne); *hurlubèrlu* (faire du tapage; Cointe, d'après Haust, DL); *urlubrique* (« ruse, stratagème, invention, rêverie, imaginations », à Montbéliard, d'après Contejean); *turlubrelu* (*hurluberlu*, en neuchâtelois, d'après Bonhote).

Dauzat pense que *hurluberlu* pourrait venir de *hurlyburly* et J. Plattard, allant plus loin, mais sans donner de référence, dit que « c'est le mot anglais *hurlyburly* importé en France par les soldats écossais » (71).

Pour J. Haust (72), au contraire, ainsi que pour von Wartburg (FEW, 516 b) et pour Robert, le mot aurait été formé par la juxtaposition de \**hurelu*, « ébouriffé », qui a très probablement existé, et de *berlu*, « qui a la berlue ». « L'anglais *hurlyburly*, ajoute Robert, bien qu'attesté un peu avant le mot français, doit en être emprunté. »

(69) Cf. « bon compagnon et hur le gay — — — les confrères de Hurlep » (Du Fail, dans HUGUET, XVI<sup>e</sup>). Peut-on rapprocher ce *Hurlep* du béarnais ou gascon *hourlùp*, *hurlùp*, *hourrùp*, *chourlùp*, etc., « gorgee de liquide » ?

(70) L. SAINÉAN, *La Langue de Rabelais*, De Boccard, II, 1923, p. 483, met ce mot parmi d'autres noms de cuisiniers sous la rubrique « résidu obscur ». Dans *Problèmes littéraires du Seizième siècle*, De Boccard, 1927, p. 269, il le met en rapport avec le nom d'un des mets du *Disciple de Pantagruel* : « des Volepupinges ».

(71) RABELAIS, *Le Cinquième Livre*, texte établi et présenté par J. Plattard, 1929. Sans citer *hurluberlu*, L. SAINÉAN, *La Langue de Rab.*, pp. 11 à 14, note que « Rabelais l'aurait reçu (il s'agit du « morceau » anglais, ou plus exactement écossais, de la série polyglotte de Panurge) d'un des étudiants écossais assez nombreux alors à l'université de Paris. — — — Rabelais n'a pas de termes anglais qui lui appartiennent en propre — — — Ce sont les Suisses d'une part et les Écossais de l'autre qui lui ont fourni les quelques éléments qui accusent une provenance germanique. »

Voir aussi ci-dessous, note 75, les opinions de Boulenger-Scheler et de Jourda.

(72) *Étymologies wallonnes et françaises*, p. 151.

*Thun* cite l'opinion de Skeat qui considère que l'anglais *hurly-burly* a pour élément « original » *hurly* qui viendrait du vieux français *hurlée* — ce qui lui paraît à juste titre peu probable — et celle de l'*Oxf. Engl. Diction.* qui fait dériver l'expression du verbe *hurl*. Mais, ajoute-t-il, « both etymologies fail to connect *hurly-burly* with French *hurluberlu*... A connection or influence seems not improbable since the two words occur at about the same time and have similar meanings. »

Or, mis à part des « morceaux » comme ceux de Panurge, les emprunts de Rabelais aux langues vivantes semblent tous auditifs et non graphiques; et phonétiquement, on passe plus facilement du fr. *hurlu-burlu* à l'angl. *hurly-burly* qu'on ne fait l'inverse. Le mot anglais, vers 1500, devait se prononcer *hourli-bourli*; entendu par un Français, il pouvait fort bien se noter par des *ou* et des *i* (ou des *é*, qui peuvent répondre à des *i* très ouverts). Le français *hurlu-burlu*, entendu par un Anglais, ne pouvait être transcrit par des *ü*, inconnus de la phonétique anglaise, mais par des lettres transcrivant les sons anglais les plus voisins, des *u* ou des *y*, par exemple.

En revanche, le type *hurlu-burlu*, *hocus-pocus*, nous l'avons vu, est rare en français et très fréquent en anglais (<sup>73</sup>).

L'existence en roumain et en béarnais de mots très voisins de forme de *hurr-burr* ou de *hurly-burly*, dans des cas où un emprunt paraît très peu vraisemblable, montre que cet argument de la fréquence n'est pas décisif; et il est peut-être faible à côté de celui de la phonétique, qui tend à faire admettre que l'emprunt, s'il a eu lieu, s'est fait dans le sens indiqué par Robert.

Mais il se peut aussi que la phonétique ait été moins puissante que des attractions paronymiques : *hurluburlu*, en ce cas, serait moins une imitation d'*hurly-burly* qu'une approximation rythmique, rendant avec des mots et des sons français, riches d'associations diverses, l'impression générale faite par une suite de syllabes incompréhensibles et mal identifiées.

Enfin, tout vague qu'il est, l'avis de Sainéan sur *hurlu-*

(<sup>73</sup>) Les mots réductifs semblent rares dans la littérature anglaise avant le xiv<sup>e</sup> ou le xv<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire une époque de forte influence française. Mais cette rareté peut provenir des genres littéraires sans nécessairement répondre à l'usage de la langue parlée. Voir *Thun*, p. 254.

*berlu* mérite d'être considéré : « son origine imitative, dit-il, pour exprimer une grande confusion, explique l'origine du mot en anglais et en allemand » (74).

En confrontant ces divers vocables et ces hypothèses contradictoires, peut-on arriver à un choix décisif ou du moins à une conjecture qui soit à la fois nouvelle, précise et justifiée?

Il semble d'abord que l'on puisse écarter l'hypothèse du FEW ou, du moins, que l'on doive la nuancer, la modifier de façon très sensible.

Les premières attestations du mot le présentent sous la forme *hurluburlu* : dans le *Prologue* du *Cinquième Livre* et au chapitre XV, il est question d'un *saint hurluburlu* (75), et Baïf l'emploie comme interjection (76). L'expression a gardé jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle une valeur adverbiale et ce n'est que peu à peu que son sens s'est restreint à celui qu'il a aujourd'hui. Qu'il s'agisse de la forme ou du sens, on voit donc qu'il est

(74) *La langue de Rabelais*, II, p. 205; *Revue des Etudes rabelaisiennes*, t. VII, p. 460.

(75) « Je vous jure mon grand hurluburlu... » (*Prol.*); « Et saint hurlu burlu, dist frere Jean, — — — » (V, 15).

Le mot n'apparaît pour la première fois que dans l'édition de 1564 du *Cinquième Livre*, et sous cette forme *hurluburlu* (il faut donc corriger, pour la date, le dict. étym. de Dauzat, et, pour la forme, préciser celui de Bloch-von Wartburg). Dans l'*Isle Sonante* (1562), qui n'est pas introduite par le *Prologue*, on trouve, au chap. XV : « Et saint Baletrou » au lieu de « saint hurlu burlu ». Si l'*Isle Sonante* est peut-être de Rabelais, et si les additions de 1564 ne le sont sans doute pas, cette substitution permet de présumer que le mot *hurluburlu* n'est pas une création du grand écrivain, mais de son continuateur, à moins qu'il ne l'ait emprunté à une tradition antérieure. Et si *hurluburlu* a un sens, on voit mal pourquoi le remanieur aurait édulcoré l'expression en faisant de son saint gaillard un saint « étourdi », et le sens de « tumulte » n'est pas plus satisfaisant que le sens libre qu'avait *Baletrou*. Ce qui paraît le plus probable, c'est la volonté de remplacer, sans grand souci de signification, un mot de tonalité neutre par une suite de syllabes d'un effet cocasse.

Sur cette question, voir M. DE GRÈVE, *L'Interprétation de Rabelais au XVI<sup>e</sup> siècle*, Droz, chap. III et V; RABELAIS, *Œuvres complètes*, texte établi et ann. par J. Boulenger, édit., rev. et compl. par L. Scheler, La Pléiade, Gallimard, 1962 (*hurluburlu*, tumulte : jargon des archers écossais du roi, en anglais *hurlyburly*); RABELAIS, *Œuvres complètes*, tome II, édit. par P. Jourda, Classiques Garnier, 1962 (h. : tumulte — mot anglais — — importé en France par les soldats au temps des guerres, ou par des mercenaires).

(76) « Hurlu burlu! tout est confus » (SAINÉAN, *Langue de Rab.*, p. 205; HUGUET, XVI<sup>e</sup> s.).

hasardeux de songer à un composé « logique », donnant, dès le début, un substantif formé des mots *hurelu* et *berlu*. Ce qui paraît plus probable, c'est que le composé grotesque a subi une attraction paronymique qui a déformé les deux dernières syllabes pour en faire le mot *berly*, *brely*, assez peu justifié au départ, il faut l'avouer.

Les radicaux *hur-*, *hour-* et *bur-*, *bour-*, nous l'avons vu, sont communs à des langues très différentes, et avec des valeurs voisines. Ce fait recouvre-t-il une parenté historique, ou s'agit-il de créations parallèles, dictées par de mêmes réactions psychologiques sinon physiologiques, voisines de celles qui font associer *s* ou *f* au sifflement; *r*, aux bruits de tonnerre ou de roulement<sup>(77)</sup>; *tr* ou *cr*, à ceux de bris ou de craquements<sup>(78)</sup> ? Il paraît, en tout cas, difficile d'établir des rapports d'influence ou d'emprunt entre des mots aussi distants que le roumain *hurduf-burduf*, le béarnais *hourre-bourre*, l'anglais *hurdy-burdy*. Et si, dans ces trois mots, les consonnes *h* et *b* occupent la même place, nous avons vu qu'il ne s'agit pas d'un fait exceptionnel : une sorte de tendance très répandue — inégalement distribuée de l'Atlantique à la mer Noire — pousse certains sons, pour exprimer certains faits, à se couler dans le moule du type *hocus pocus*, qui est aussi celui d'*hurluberlu*.

Parmi les tendances expressives qui ont pu se conjuguer à celles-là, on peut songer aussi à la valeur à la fois familière et péjorative que prend la répétition de *u* : *turlututu*; *lustucru*; *turlupin*<sup>(79)</sup>; *hututu*, *rututu* (copeau, en liégeois; v. Haust); *hustumus'* (pinceau de cordonnier; id.)<sup>(80)</sup>.

(77) Quelles qu'en soient les origines, que l'on songe aux mots *ouragan*; *hurricane*; *hourvari*; *bourrasque*; *bourrer* (chasser, pousser brusquement, en français de Lorraine), etc.

(78) Les voyelles *u* et *ou* conviennent particulièrement pour évoquer des bruits de souffle ou de sifflement, ce qui peut être accentué par les consonnes *s*, *f*, *ch*. *B* ou *p* sont les consonnes qui peuvent le mieux rendre un bruit d'explosion, un déclenchement brusque.

(79) *Tirelupin*, *turelupin*, voir SAINÉAN, *Langue de Rab.*, II, p. 268. Les mots de cette famille sont nombreux dans les patois ou la langue familière : *turelurot*, homme turbulent, *turlutaine*, serinette (CONTEJEAN, *Montbéliard*); *turlu*, alouette des bois, *turlipa*, *turlupa*, tulipe (comparer *tourpie*, toupie, à Saint-Ghislain), *turlubrelu*, *hurluberlu* (Bonhote, Neuchâtelois, 1867).

(80) L'actrice Réjane portait le patronyme de *Réju* : elle aurait modifié son nom à la suite d'une remarque d'un de ses aînés, qui l'avait convaincue que la finale de son nom pouvait la desservir.

Y a-t-il un rapport entre *hust must* (v. p. 229) et *hustumus* ?

Est-ce à dire que tout puisse s'expliquer par ces communes tendances expressives? Bien sûr que non!

Faute d'une étymologie nette et précise, qui établisse entre deux mots un rapport de filiation linéaire, voici du moins ce qu'on peut tenir pour plausible.

Le continuateur de Rabelais a jugé que le nom *Baletrou* de l'*Isle Sonante* manquait de substance phonétique. Il l'a remplacé par un mot qui en était peut-être, du moins dans sa pensée, un synonyme, mais qui, de toute façon, avait peu d'importance sémantique. Ce mot, s'il ne l'a pas créé lui-même, il l'a trouvé dans une tradition populaire ou argotique sans doute peu ancienne.

Pour les consonnes, il a pu se laisser guider par un type de formation dont nous avons vu l'étonnante fréquence dans des langues très diverses. Le français, à vrai dire — le français littéraire en tout cas — les ignore, mais il ne manquait pas de patois ou de langues étrangères pour les suggérer à un fabricant de mots expressifs. Bien que rien ne permette de l'affirmer, c'est peut-être l'anglais *hurlyburly* qui a inspiré le choix des consonnes et le nombre des syllabes.

Pour les voyelles, une suite de *u* — d'un effet comique assuré — a été préférée à d'autres sons ou à des alternances (*ou, i, é*).

Mais, sans qu'on puisse dire laquelle a été déterminante, bien d'autres associations ont pu influencer la création, et les ressources indigènes étaient largement suffisantes pour suggérer un mot commençant par (*h*)*url* : *hurler, hurlu, hur le gay, Urelipipingues, hurel, hurlupé, hurleu, hurlep* <sup>(81)</sup> (v. Huguet), etc.

La création étant vraisemblablement progressive, cet *hurlu* à la fois vague et polysémique appelait un second terme, et la probabilité la plus grande (voir les listes des pages 228 à 230) était pour que ce second terme fût *burлу*.

<sup>(81)</sup> Le sens de ces deux derniers mots — maison de prostitution — est peut-être à rapprocher du sens libre qu'avait *Baletrou*, le prédécesseur d'*Hurluburlu*.

Voilà, dira-t-on, beaucoup de mots, beaucoup de pages qui touchent à beaucoup de problèmes, sans en résoudre aucun; et beaucoup de liens fragiles entre des questions qui n'ont pas grand-chose de commun.

Peut-être.

Mais si cette étude aide un seul chercheur à résoudre un seul de ces problèmes abordés ici ou effleurés, si elle lui donne l'envie de le résoudre, ou si elle lui suggère, pour s'y aventurer, un éclairage nouveau, elle n'aura peut-être pas été vaine.

*10 novembre 1964.*



## A propos de Teilhard de Chardin

par Jacques RUYTINX,  
Professeur à l'Université de Bruxelles

Dans un article paru assez récemment dans cette même *Revue de l'Université de Bruxelles*, M<sup>me</sup> Marie Delcourt a dressé avec une profondeur magistrale le tableau de la situation historique et psychogénétique expliquant l'apparition, l'influence et le succès, surtout en France et en Belgique, du teilhardisme. Le propos et la méthode de la présente étude, sensiblement plus courte d'ailleurs, seront différents, mais sur plus d'un point certaines de nos observations retrouveront certaines des conclusions de M<sup>me</sup> Delcourt.

Nous avons entendu parler pour la première fois de Teilhard de Chardin à la fin de 1955, année de sa mort; cela n'a rien d'étonnant puisque nous ne sommes ni géologue, ni paléontologiste, ni homme d'Eglise. Plus tard, c'est avec suspicion, avec une réserve dictée peut-être par l'éclaboussant tapage fait à l'entour de son nom et, pour tout dire, avec de l'antipathie même que nous avons abordé son œuvre. A présent, après un certain mûrissement de nos lectures et de nos réflexions, l'antipathie a fait place à un sentiment plus positif, mais pour la personne de Teilhard seulement, pour son attitude, tandis que, du point de vue philosophique, notre suspicion et notre réserve se sont muées purement et simplement en désapprobation à peu près totale. Tels sont les deux pôles de notre jugement sur Teilhard de Chardin et c'est à l'entour d'eux que s'organisera notre essai. Nous éviterons ainsi de tomber, comme beaucoup le font, dans l'enthousiasme délirant ou dans la colère méprisante, deux réactions qui, chose curieuse, sont tour à tour partagées par des milieux très divers, les milieux scientifiques ou les milieux théologiques, certains

groupes de philosophes professionnels et les cercles de profanes, les chrétiens et les libre-exaministes, etc.

Il y a en effet un « cas » Teilhard de Chardin. Plus de cent ouvrages, de valeur très inégale d'ailleurs, et un nombre de plus en plus grand d'articles, lui ont été consacrés ces dernières années, le plus souvent par des auteurs catholiques qui, s'ils sont favorables à Teilhard, sont politiquement et du point de vue théologique des catholiques progressistes. On le sait, jamais l'œuvre *philosophique* (pour nous servir d'un terme à préciser plus tard) de Teilhard n'a obtenu l'*imprimatur*; sa vie entière, ce prêtre jésuite, cet éminent savant, est l'objet de brimades, sinon de persécutions de la part de Rome. Or, qu'un prêtre n'obtienne pas l'*imprimatur* semble toujours méritoire au libre-exaministe, mais en fait ce refus ne suffit pas pour conclure à l'excellence de l'œuvre incriminée par l'autorité ecclésiastique. L'incroyable fortune de cette œuvre auprès du grand public — les sociétés, les bibliothèques, les colloques Teilhard de Chardin qui se multiplient — tout cela fait également partie du « cas » Teilhard et l'on ne peut s'empêcher de voir dans toute cette agitation de l'opportuniste, l'occasion pour beaucoup de faire de la philosophie à bon marché. L'œuvre non scientifique de Teilhard, dans laquelle doit figurer également son meilleur ouvrage, *Le Phénomène humain*, qui est parfois passionnant à lire, est une œuvre qui répond aux deux conditions de la célébrité philosophique dans le grand public. La première de ces conditions est très critiquable : exprimer dans un style métaphorique et d'une manière non technique une pensée qui reste nécessairement obscure et confuse, et qui est tout au plus suggestive; la seconde condition est très louable au contraire : traiter d'un problème pratique, d'une question vivante pour beaucoup, et il s'agit ici des rapports entre la science et la foi, entre Dieu et l'univers. Ces rapports sont étudiés par Teilhard dans la perspective d'un évolutionnisme généralisé. Sur ce point, il faut rectifier cette opinion courante selon laquelle Teilhard aurait renouvelé la théorie de l'évolution, car cela n'est certainement pas vrai en ce qui concerne la théorie scientifique de l'évolution, mais ce l'est sans doute en ce qui concerne la théorie de Teilhard de Chardin telle qu'elle figure spécifiquement dans sa métaphysique. On l'a présenté également comme étant un « philo-

sophe » de premier rang, alors que pour les philosophes professionnels il n'est philosophe que dans la mesure où le terme « philosophie » recouvre quelque vague et très générale conception du monde, une quelconque *Weltanschauung* qui, peut-être en effet offre, comme l'écrit M<sup>me</sup> Delcourt à propos du teilhardisme, « à tout un peuple de lecteurs le *Wunschbild* duquel plus ou moins consciemment, leur équilibre avait besoin » (p. 330). En réalité Teilhard est un véritable visionnaire qui tente une synthèse difficile, et peut-être impossible, une sorte de science unitaire, dans laquelle, du point de vue technique philosophique, il montre tous les défauts de l'amateur. Et cependant, nous l'avons remarqué, il règne chez beaucoup de libre-exaministes un préjugé favorable à cette synthèse, à cette tentative de conciliation, à cette gageure, comme si, venant d'un Père Jésuite éminent et poursuivi par les siens, elle devait être, pour cette raison entre autres, évidemment acceptée. Mais le raisonnement est faible, et il ne faut pas oublier que ce que Teilhard de Chardin veut faire admettre par les libre-exaministes, ce n'est pas la théorie de l'évolution des espèces (ils n'ont pas besoin de lui pour cela), c'est le catholicisme, le christianisme, présenté sous une forme renouvelée et dans une doctrine appelée « Chrétisme ». Pour cette doctrine le Christ ressuscité est la tête du corps mystique qu'est l'Eglise, que Teilhard définit en tant qu'« organisme animé et mouvant dans lequel nous sommes tous unis, physiquement, biologiquement », c'est-à-dire vitalement. Le but de Teilhard est de faciliter pour chacun ses rapports avec le divin, en le faisant bénéficier de son expérience pour ainsi dire existentielle, de cette espèce de tension à la recherche d'une harmonie apaisante, et qui existe en lui entre sa conscience du cosmique et sa conscience du chrétien.

Ce sont les vicissitudes de son œuvre qui font de Teilhard de Chardin ce que nous avons appelé « un cas ». Mais il nous faut maintenant considérer l'homme, en séparant, comme nous en avons averti, nos jugements sur le contenu de son œuvre de nos jugements sur l'auteur. Né le 1<sup>er</sup> mai 1881 au manoir de Sarcenat, au cœur de l'Auvergne volcanique, il entreprend de longues études assez compliquées et diverses et se lance dans une carrière qui ne cessera d'être voyageuse. Ce géologue et paléontologiste déteste l'histoire : l'étude du passé

lui donne la nausée, dira-t-il, et il est tout orienté vers l'universel. En 1899 il devient membre de la *Societas Jesu*. Il enseigne; il vit dangereusement quatre années de guerre qui nous valent de belles lettres du Front. C'est ensuite le premier départ en Chine. A son retour, les conférences qu'il donne aux étudiants des Grandes Ecoles sont jugées de moins en moins orthodoxes, et il repart pour la Chine où il restera une bonne vingtaine d'années, entrecoupant son séjour de nombreuses missions « à l'étranger ». C'est à Chou-Kou-Tien, près de Pékin, qu'il analyse et date les restes du sinanthrope, classé par lui dans la catégorie des hominiens et non dans celle des préhominiens. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, il rentre en France et devient Directeur de Recherche au C.N.R.S.; en 1951 il entre à l'Académie des Sciences, mais déjà on lui avait demandé de ne pas rester à Paris : ce seront les années d'Amérique et la mort à New York le 10 avril 1955.

Roger Garaudy, dans *Perspectives de l'Homme* (p. 200), énumère les refus qu'essuie Teilhard dans sa carrière d'auteur et de professeur — 1926 : les Supérieurs des Jésuites lui ordonnent de cesser son enseignement à l'Institut Catholique; 1927 : Rome refuse l'*imprimatur* pour *Le Milieu divin*; 1933 : il est interdit à Teilhard d'exercer une fonction à Paris; 1938 : pas d'*imprimatur* pour *L'Energie humaine*; 1944 : même refus en ce qui concerne *Le Phénomène humain*, adressé à Rome plus de trois ans auparavant; 1947 : Teilhard est invité à ne plus écrire de philosophie; 1948 : Teilhard fait pour la première fois de sa vie le voyage à Rome (il a 67 ans!), mais c'est pour se voir refuser la Chaire de paléontologie que lui offre le Collège de France; 1950 : *Le Groupe zoologique humain* est censuré; 1955 : il lui est défendu de participer au Congrès international de Paléontologie; 1957 : un décret du Saint-Office ordonne le retrait de ses livres des bibliothèques et de la vente et en interdit la traduction. Ajoutons que le *monitum* de 1962 est plus souple : l'homme étant décédé, l'œuvre ayant paru, on ne peut faire mieux que de mettre le public en garde.

Il est hautement probable qu'il n'est jamais venu à l'esprit de Teilhard de Chardin de quitter la Société de Jésus et de recouvrer une liberté qui lui permette de publier de son vivant son œuvre extra-scientifique; il veut rester dans le devoir d'obéissance et, s'il est impossible de juger de l'extérieur cette

affaire strictement personnelle, on peut cependant dire qu'il faut du courage et pour abandonner l'Église quand on y appartient et pour supporter volontairement, en y restant, qu'une sorte de conspiration du silence s'empare d'une œuvre où l'on a mis ses convictions les plus profondes. Teilhard, on l'aura remarqué, n'est pourtant pas homme à se laisser rebuter par les vexations, car c'est avec une indéfectible constance qu'il poursuivra sa vie durant, à côté de ses travaux purement scientifiques, l'action apologétique, orale et écrite, à laquelle il tient tant, et s'il est vrai que chaque fois il s'incline devant l'autorité ecclésiastique, chaque fois aussi il recommence à la solliciter et la met dans l'obligation de se prononcer. Teilhard de Chardin est un croyant sincère, ce n'est pas un « philosophe au masque ». Il veut porter remède à une situation qui, d'ailleurs, préoccupe également des théologiens contemporains; il écrit en 1926 : « Je songeais à l'abîme qui sépare le monde intellectuel où je me trouvais et dont je comprends la langue, du monde théologique et romain dont l'idiome aussi m'est connu... Je me suis dit que maintenant j'étais peut-être capable, en parlant la première langue, de lui faire exprimer légitimement ce que l'autre garde et répète dans ses paroles devenues pour beaucoup incompréhensibles. » L'effort de Teilhard est donc un effort de traduction et cette intention est à coup sûr éminemment philosophique. Mais le passage d'une langue à l'autre n'est pas purement automatique; il nécessite une adaptation du langage romain et du langage évolutionniste et il présuppose un contenu commun qui permette de concilier « l'amour cosmique pour le monde » et « l'amour céleste pour Dieu » (le terme « amour » utilisé ici est nettement d'inspiration chrétienne), qui exige, pour « posséder le Christ », de communiquer avec le monde. Vision optimiste comme celle de Leibniz, comme celle des Encyclopédistes, comme celle des marxistes même. Au fond Teilhard de Chardin admet l'hypothèse naturaliste et rationaliste de l'accord entre la conscience et la nature, le savoir et le monde; l'univers n'est pas absurde, il a un sens, car s'il n'en avait pas il décevrait la conscience qu'il a engendrée. Dans l'œuvre d'expression de cette vision, aucune concession n'est faite; Teilhard ne pratique aucun opportunisme ni aucune tactique de prudence; Kahane le compare justement à un Don Quichotte qui ne tient nul compte

des personnes qu'atteindra sa critique, et il cite (p. 88) un texte extrait du *Phénomène humain* : « Il existe encore, de par le monde, quelques esprits demeurés soupçonneux ou sceptiques en matière d'Évolution. Ne connaissant que par les livres la nature et les naturalistes, ils croient que la bataille transformiste se poursuit toujours comme au temps de Darwin. Et parce que la Biologie continue à discuter les mécanismes par lesquels ont bien pu se former les Espèces, ils s'imaginent qu'elle hésite, ou même qu'elle pourrait hésiter encore, sans suicide, sur le fait et la réalité d'un tel développement. » Le sarcasme et l'irritation sont ici à peine contenus. Mais Teilhard ne se fait aucune illusion sur l'accueil que les défenseurs de la stricte orthodoxie catholique lui réservent et on ne peut s'empêcher (tout en l'en félicitant) de voir une certaine entorse au devoir d'obéissance dans les intentions qu'il manifeste dès 1916 (et qu'il réalisera effectivement), quand il écrit : « Je ne vois guère comment mes idées verront le jour autrement que par conversation ou par manuscrits passés sous le manteau. » Étrange destin que celui de ce prisonnier volontaire dont on peut dire, utilisant une formule de Sartre, qu'il fut à moitié victime et à moitié complice.

Nous ne sommes guère compétent pour évaluer de près la mesure dans laquelle Teilhard de Chardin s'écarte de l'orthodoxie. Rappelons seulement que : 1° il rejette le monogénisme; 2° en mettant Dieu à l'achèvement du monde plutôt qu'à l'origine et en postulant que la « conscience » (le « psychique » ou « radial ») existe à l'état élémentaire dans toute partie de l'univers et de toute éternité, il contredit le dogme du créationnisme; 3° sa dialectique retrouve quelques-uns des grands principes du marxisme et, chez le marxiste comme chez le chrétien, « une foi égale en l'Homme » les destine « à se retrouver tous deux sur un même sommet » (*Œuvres*, V, p. 242); 4° la vision teilhardienne contient des traces de panthéisme et d'idéalisme.

Quoi qu'il en soit, après avoir apprécié le « cas » ou la « situation » d'une part, et l'homme d'autre part, nous pouvons à présent, à partir de ce « révisionnisme » du dogme qui tente de concilier la théorie de l'évolution et la Révélation, résumer brièvement et critiquer la pensée de notre auteur. Pour y voir clair, nous allons distinguer plusieurs niveaux dans la doctrine :

1. La paléontologie au sens strict du terme;
2. La théorie biologique de l'évolution au sens strict du terme;
3. La théorie de l'évolution généralisée ou métaphysique inductive;
4. Les affirmations purement métaphysiques de la tradition systématique;
5. Les présuppositions et les conclusions théologiques.

On sait que, dans le domaine de la paléontologie et de la géologie, on a affaire à un chercheur scientifique extrêmement rigoureux et exigeant. Ses vues concernant la méthodologie et l'épistémologie de sa discipline sont souvent remarquables; c'est ainsi qu'il rejette l'idée selon laquelle il y aurait de purs faits, en faveur de celle d'une interaction entre fait et théorie; de même, il retient l'hypothèse du polyphylétisme de préférence à celle du monophylétisme et repousse toute question concernant les origines premières en paléontologie en la considérant comme pseudo-problème : il note en l'occurrence que, s'il est vrai que le paléontologiste met au jour des squelettes individuels ou des parties de squelette, il est également vrai que l'on ne peut parler phylogénétiquement que de collection, ce qu'il nomme « une foule » (de là pour lui la difficulté d'admettre le monogénisme). Il est aussi hostile à l'usage de la notion d'épiphénomène, car s'il considère que la vie est une manifestation de la matière, il considère en outre que cette manifestation est pourvue de sens indépendamment de son origine, et que ce sens n'est pas entièrement réductible (par identification) à un autre sens (du non-vital) qui, lui, serait essentiel.

La métaphysique inductive de Teilhard, qu'il appelle « hyperphysique », repose partiellement sur quelques associations traditionnelles dans la métaphysique spéculative : c'est ainsi que « plus d'être » est identique à « plus de conscience », que « plus d'unité » entraîne « plus de valeur »; elle repose aussi, à la limite, sur la recherche et la découverte de quelque immutabilité, d'un quelque chose qui puisse « reposer en soi », thèmes traditionnels également dans l'histoire de la métaphysique. La théorie de l'évolution généralisée est une métaphysique parce qu'elle est une théorie de la totalité dans

laquelle le primat revient au « psychique », ou mieux à l'énergie psychique qui occupe, avec plus ou moins de pouvoir de développement, l'étoffe de l'univers. Il n'y a pas de distinction nette entre esprit et matière, il n'existe que de la matière et de la matière devenant esprit. Critiquons d'emblée cette vue au nom de l'analyse logique, car matérialiser la pensée ou spiritualiser la matière correspondent à des erreurs non du point de vue du spiritualisme et du matérialisme respectivement, mais du point de vue de la logique des catégories; il y a là un réductionnisme fautif. Toutefois la loi qui préside au développement de l'énergie psychique à partir des états les plus inchoatifs est intéressante, bien qu'elle ne soit peut-être pas vérifiée partout : c'est la loi de « compression-compétition-complexité-conscience » (le terme « compression » relève de la physique, celui de « compétition » relève de la sociologie, celui de « complexité » relève de la biologie et celui de « conscience » relève de la psychologie phénoménologique). C'est une loi exprimant la convergence de l'énergie psychique, à travers des états de plus en plus perfectionnés de l'univers (phase prévitale, biosphère, noosphère, le collectif) vers un foyer appelé par Teilhard, comme on sait, le point oméga. Ici évidemment la métaphysique s'est muée en théologie et plus particulièrement en « Christique ». Chaque passage d'un état à l'autre se fait par un dépassement de seuil, en un point critique, et toute orientation nouvelle se fait par émergence. On retrouvera dès lors chez Teilhard plusieurs des erreurs classiques du vitalisme : l'équivalent de l'involution (pour expliquer que, si *A* cause *B*, il y a en *B* une propriété *f*, on dira que cette propriété, en l'occurrence le « psychique », existe déjà en *A*, et ainsi de suite); la croyance en l'orthogénèse (la vie ne saurait revenir en arrière lorsqu'elle s'est engagée dans une voie de progrès); une perspective extraordinairement finaliste, qui s'appuie sur un anthropocentrisme radical. Teilhard procède par une induction continue qui revient à généraliser la propriété « avoir de la conscience » en combinant cette généralisation avec l'affirmation que le sens de l'évolution se traduit par « avoir plus de conscience ». On voit très bien chez lui comment fonctionne une métaphysique inductive : il y a des principes, des sortes de postulats choisis non arbitrairement mais de telle sorte au contraire qu'ils s'accordent avec les géné-



ralisations projetées; les principes rendent les généralisations possibles et inversement les généralisations viennent en quelque sorte seconder les principes. L'un de ceux-ci, par exemple, est que toute énergie est essentiellement de nature psychique. C'est volontairement que nous utilisons le terme « seconder » au lieu d'utiliser celui de « vérifier » ou de « confirmer », car il n'y a pas en réalité de vérification, directe ou indirecte, du principe. Dans une métaphysique inductive le métaphysicien fait souvent appel, à partir d'un certain niveau progressivement atteint, *non point à des faits, mais à des entités qu'il manie comme s'il s'agissait de faits*. De là le curieux caractère d'une métaphysique inductive, qui se donne généralement d'ailleurs pour une « métaphysique positiviste » : nous faisons allusion à une certaine ambiguïté quant à ce qui doit être considéré comme légitimement affirmable; autrement dit la frontière entre la science, avec ses critères et ses méthodes, et la métaphysique, avec ses exigences totalitaires, s'estompe dans une espèce de brouillard que seule peut lever l'analyse logique. Voici quelques exemples de faits inauthentiques : l'enroulement de l'univers sur lui-même, l'enroulement psychique, le repliement de la matière, de la biosphère, de la noosphère, sur elle-même, etc. Beaucoup de notions et d'énoncés dans lesquels figurent ces notions ne répondent pas, même dans des œuvres comme *Le Phénomène humain* et *Le Groupe zoologique humain*, à un principe fondamental de la philosophie des sciences : le principe de vérification (ou de confirmation — on peut parler aussi du critère empiriste de signification cognitive), selon lequel toute connaissance non formelle (non analytique ou logique) doit être vérifiée ou du moins vérifiable (confirmée ou du moins confirmable) par l'expérience sous peine de donner lieu à des énoncés dépourvus de sens cognitif (énoncés qui, s'ils ne contribuent plus à la connaissance du monde, peuvent toutefois satisfaire les besoins de notre imagination et de notre émotivité). Pareilles notions et pareils énoncés se rencontrent fréquemment dans les écrits de Teilhard de Chardin. En voici quelques exemples : (notions) l'énergie psychique radiale, la température psychique; (énoncés) « chez l'homme le radial se détache et se libère du tangentiel », l'immortalité de l'âme se définit « une évasion hors de l'Entropie par retournement sur Oméga » (de toute façon nous ne sommes

pas ici en théologie rationnelle, soit dit en passant), « L'homme : ce sur quoi et en quoi l'univers s'enroule », Oméga se définit « un paroxysme de complexité harmonisée », « un Centre distinct rayonnant au cœur d'un système de centres », etc. Il est à remarquer que, même remis dans leur contexte, ces notions et énoncés n'ont pas de véritable sens cognitif. Au contraire les notions suivantes n'excluent pas nécessairement toute vérifiabilité : « vitalisation, hominisation, céphalisation, cérébralisation... ».

On a souligné plus d'une fois les rapports qu'il y a entre la vision teilhardienne et la philosophie de Bergson, mais on peut aussi entendre l'écho d'autres philosophies dans l'œuvre de Teilhard. La conception énergétiste de ce dernier fait se ressouvenir de l'énergétisme d'Ostwald, et cette sorte de subordination de la physique à la biologie évolutionniste qu'est l'hyperphysique est dans la ligne des travaux de P. Jordan. Le passage, chez Spencer, de l'homogénéité à l'hétérogénéité correspond dans la doctrine de Teilhard de Chardin à la complexification de la matière, de la vie, de la conscience, mais pour Teilhard il y a toujours quelque hétérogénéité, même au départ, et passage d'une hétérogénéité désordonnée à une hétérogénéité ordonnée. Le point de vue de Teilhard se rapproche également de l'organicisme de A. N. Whitehead : Teilhard parle du présent qui a prise sur le futur (continuité de l'évolution) et du futur qui se révèle dans le passé, cependant que Whitehead considère l'univers comme une permanence (l'immortalité objective) sous le changement en fin de compte toujours enrichissant. Ailleurs encore c'est Hegel qu'on retrouve quand Teilhard reprend une formule de J. Huxley, formule à l'accent tellement hégélien : « L'homme n'est rien d'autre que l'évolution devenue consciente d'elle-même. » Un peu partout on sent certains aspects de la monadologie de Leibniz sous-tendus par cette tentative pour unifier la multiplicité, le possible, l'infini et plus particulièrement lorsque Teilhard met l'accent sur l'existence en chaque individu humain d'un point central parfaitement original où l'univers se réfléchit d'une manière absolument unique.

Cet éclectisme n'est pas une qualité. Dans la pensée de Teilhard s'insinue d'autre part ce que les philosophes anglais contemporains ont appelé, en le critiquant, le *wishful*

*thinking* qui consiste à penser non selon ce qui est mais selon ce que l'on souhaite qui soit. On sait que tout converge vers ce point Oméga dont Teilhard de Chardin infère l'existence à partir de l'impossibilité d'admettre le désespoir; sans Oméga il n'y aurait pas moyen d'échapper au désespoir qui naît de l'effet conjugué de l'idée d'évolution et de l'idée de « absence de dénouement ». Mais de plus en plus de conscience ne signifie pas nécessairement Oméga. Qu'est-ce d'ailleurs qu'Oméga? Du divin ou de l'humain au terme de son épanouissement? Dieu ou le Christ ressuscité ou l'humanité en tant que pure réflexion? Les propriétés d'Oméga sont toutefois caractéristiques et significatives : présence, irrévocabilité, autonomie, transcendance.

Autre critique : elle porte sur l'usage tellement général de certaines notions que, en conséquence, tout pouvoir d'arriver à une explication réelle se perd. La science — et même la science unitaire — doit toujours ménager les différences. Si l'on prétend, par exemple, que l'univers tout entier est quelque chose de vivant, ou de psychique, alors on ne sait en réalité rien de l'univers, car cela signifie, d'un point de vue logique, que quoi qu'il arrive, il arrive en fait toujours la même chose, quelque chose dont la propriété est d'être vivant, ou d'être psychique, de sorte que, pratiquement, rien n'a été expliqué et tout reste à faire.

Le modèle de la noosphère est la biosphère dont elle a émergé; plus particulièrement le modèle de cet ensemble de « points centraux » ou entités personnifiées (les humains) qui constituent la noosphère, est la masse cérébrale qui, à l'entour de son axe, d'oreille à oreille, et grâce à un processus évolutif que l'on peut facilement vérifier (anatomie et paléontologie) s'est accrue par enroulement sur elle-même. Teilhard voit alors une analogie qui aurait valeur explicative entre le repliement sur soi-même d'une masse matérielle et le repliement sur soi-même d'une masse d'énergie psychique. Mais il est clair qu'il faut, en science principalement, se méfier fortement des techniques d'analogie; or Teilhard en abuse, de même d'ailleurs qu'il abuse des images comparatives, dont le pouvoir de séduction peut induire en erreur : telle est, par exemple, la comparaison entre « la forme arrondie de la terre » et « la rondeur psychique de l'esprit ». Le constant usage de

majuscules initiales (noms, adjectifs, verbes même) dans *Le Groupe zoologique humain* est assez déplaisant; c'est un procédé qui appelle le substantialisme, la réification, la sacralisation, alors que toute la philosophie contemporaine, dans ses tendances même les plus divergentes (philosophie analytique, existentialisme, marxisme) marque un effort de désacralisation, de démystification, de démythification.

Nous concluons. D'une part une personnalité de plus en plus attachante, une éminente figure de la science du xx<sup>e</sup> siècle, une expérience personnelle très valable, d'autre part une œuvre extra-scientifique considérable, touffue, poétique, pour tout dire une philosophie lyrique dès lors étoffée de faiblesses majeures. Mais nous ne voudrions pas terminer sur cette note quelque peu décevante. Il y a chez Teilhard de Chardin une préoccupation que l'on peut qualifier de morale; il est en quelque sorte le moraliste de la recherche scientifique; il considère comme un devoir de contribuer à la prise de conscience et à la connaissance du monde et de les faire progresser par la science; il rêve d'une large collectivisation de la recherche scientifique, d'équipes de chercheurs de plus en plus nombreuses et compétentes. Et dans cet ordre d'idées, il est réconfortant que ce Père Jésuite, au contraire de nombre de philosophes contemporains, surtout français et très souvent existentialistes, rejette comme inacceptable et au fond assez dérisoire, la prééminence du savoir non scientifique dont ils font l'un de leurs thèmes majeurs, et qu'il considère en fin de compte cette attitude facile comme un péché mortel <sup>(1)</sup>.

<sup>(1)</sup> *Bibliographie sommaire* : P. TEILHARD DE CHARDIN, *Œuvres*, Editions du Seuil, 1956-1963; *Le Groupe zoologique humain*, Albin Michel, 1956; E. KAHANE, *Teilhard de Chardin*, Publications de l'Union Rationaliste, 1960; R. GARAUDY, *Perspectives de l'Homme*, P.U.F., 1959; M. DELCOURT, *Le Teilhardisme* (*Revue de l'Université de Bruxelles*, 4, 1964).

## BIBLIOGRAPHIE

André VANDEGANS, *La jeunesse littéraire d'André Malraux, Essai sur l'inspiration farfelue*, Paris, J.-J. Pauvert, 1964; un vol. in-8°, 468 pages.

Dans l'*Introduction* de son livre, M. Vandegans précise le dessein qu'il entend poursuivre : explorer le Malraux de l'inspiration farfelue. Cette inspiration se manifeste principalement dans des travaux de jeunesse : *Lunes en papier* (1921), *Écrit pour une idole à trompe* (1921-1927), *Royaume-Farfelu* (1928). Ce sont donc les premières étapes de l'itinéraire de Malraux, que M. Vandegans s'est proposé d'éclairer, grâce aux feux convergents de l'histoire littéraire, de la critique interne et de la psychanalyse de l'imagination. Nul doute qu'il ne s'agisse là d'un propos singulièrement complexe : en effet, chacun des travaux de jeunesse devra être évoqué dans le climat même de sa création, situé en fonction des coordonnées de la réflexion qui le sous-tend, scruté dans les aventureux détours de sa genèse et dans l'irréductible multiplicité de ses sources, détaillé selon les thèmes spécifiques de son contenu, et jugé selon les exigences de son art propre. C'est, aussi bien, que, dans l'économie de l'œuvre de Malraux, M. Vandegans attache une très grande importance aux fictions farfelues. Celles-ci n'annoncent-elles pas, à maints égards, les romans de la maturité ? Non que M. Vandegans songe, en l'occurrence, à nier les changements et les abandons. Mais, attentif aux persistances et aux fidélités, il ne craint pas de réduire quelque peu la distance entre les fictions farfelues et les œuvres romanesques. S'il y a là, en somme, une thèse, elle est énoncée avec discrétion et elle est défendue, en cours de route, avec une extrême prudence. Au reste, il se pourrait bien que le meilleur du livre de M. Vandegans ne doive d'ailleurs pas être cherché dans le seul repérage des liens qui unissent les fictions farfelues aux romans de la maturité. N'importait-il pas, avant toute chose, d'étudier soigneusement des textes peu connus (*Lunes en papier*, *Royaume-Farfelu*), ou tombés dans l'oubli le plus complet (fragments de *Écrit pour une idole à trompe*, préfaces, notices, articles critiques, comptes rendus, etc.) ? De même, ne convenait-il pas, au terme d'une solide et minutieuse enquête biographique, de faire la lumière sur la jeunesse passablement secrète d'un écrivain qui, parvenu sans doute un peu tôt au seuil redoutable de la célébrité, semble bien s'être d'ores et déjà accompli ? Le mystère des années de formation : voilà ce qui avait captivé jadis M. Vandegans, lorsqu'il explorait quelque quinze années de la jeunesse d'Anatole France (*Anatole France*, Paris, 1954). C'est le même mystère qui le captive aujourd'hui, quand il explore le Malraux des années 1920-1928.

Le livre de M. Vandegans comporte trois parties. La *Première Partie* est consacrée à l'examen des *Lunes en papier*. Les pages dans lesquelles M. Vandegans relate les premiers travaux, les premières rencontres et les premières curiosités de Malraux comptent parmi les plus suggestives et les plus instructives d'un livre au demeurant suggestif et instructif. Travaux, rencontres et curiosités sanctionnent alors l'instauration d'une méditation cohérente sur les exigences de l'art et sur les impératifs de la création artistique. C'est D.-H. Kahnweiler qui, en 1921, devait éditer, avec des illustrations de Fernand Léger, les *Lunes en papier*. Or, en dédiant son premier livre à Max Jacob, Malraux s'acquitte d'une dette très réelle. Un an auparavant, il avait publié un important article intitulé *Des origines de la poésie cubiste. Le vif intérêt pour le mouvement cubiste s'accompagnera toujours, chez le jeune Malraux, d'une hostilité latente à l'égard du symbolisme, du surréalisme et surtout du dadaïsme.* Les raisons de cet intérêt et de cette hostilité sont d'emblée, selon M. Vandegans, d'ordre éthique, voire métaphysique. Comment résister au spectacle de la désagrégation croissante des valeurs de la civilisation occidentale ? En dénonçant et en répudiant les manifestations d'un individualisme exacerbé, les messages de pure négation, les entreprises de dissolution et de destruction du moi, les apologies de la gratuité. Rien de moins surprenant, dans ces conditions, que les pages somme toute élogieuses que Malraux consacre à Charles Maurras, en 1923, à l'occasion d'une réimpression de *Mademoiselle Monk*. Retrouver la personne au-delà de l'individu : tel est l'objectif majeur. Un objectif que n'aident à atteindre directement ni les recherches de Freud, ni celles de Proust, ni celles de Gide. Mais bien plutôt les théories et les œuvres du cubisme littéraire, ainsi que les productions et les témoignages du cubisme pictural. L'ironie et le burlesque, la fantaisie et le fantastique n'illustrent-ils point, chez Max Jacob ou chez André Salmon, quelque même résistance intrépide et lucide aux provocations de l'absurde ? Et ne retrouve-t-on point, chez Picasso, Braque ou Léger, quelque même affirmation résolue de l'indépendance de l'artiste (et de son art) par rapport au monde ? Précisément, le monde des *Lunes en papier* est un monde maléfique et cruel. C'est le monde de la mort et du combat contre la mort. Mais c'est aussi le monde d'une insurmontable absurdité. La victoire sur la mort achèverait, en effet, de priver de toute signification la vie. Comment conjurer pareil destin ? Aux yeux du jeune Malraux, une seule parade possible : la parade savamment concertée de l'ironie et du burlesque, de la fantaisie et du fantastique. Dans la féerie amère des *Lunes en papier*, tout un petit monde de formes aériennes et d'éléments enflés est opposé au monde réel. Ce petit monde, — léger, saugrenu, inconsistant, dérisoire et vain, — est le monde même du farfelu. M. Vandegans en convient : tout cela est très cérébral et manque quelque peu d'élan et de spontanéité. Au surplus, un savant inventaire des sources les moins contestables des *Lunes en papier* nous révèle, à point nommé, la forte culture du jeune Malraux : Max Jacob et André Salmon, l'expressionnisme allemand contemporain, mais aussi Lautréamont, le Hoffmann des *Contes fantastiques* et de la *Princesse Brambilla*, le lyrisme moqueur et sarcastique des gravures de James Ensor et de Rodolphe Bresdin ; Sigogne, Claude d'Esternod, Cyrano, Charles Sorel, Bruscabille, Perrault, le Gide des *soties* et le France de *La révolte des anges*, mais aussi le monde irréel des fatrassiers, l'univers étrange des montreurs de marionnettes et le trésor pittoresque du folklore flamand (en particulier, dunkerquois). Si les réminiscences sont nombreuses, elles ne compro-

mettent pourtant pas l'authenticité intrinsèque de ce livre de jeunesse. Dans les *Lunes en papier*, des rêveries obsédantes surgissent, que M. Vandegans dénombre et analyse patiemment; le lecteur des romans de la maturité les reconnaît sans grand effort.

*L'Écrit pour une idole à trompe* est un livre inachevé. Plus exactement : quelques textes (« Les hérissons apprivoisés », 1921; « Journal d'un pompier du jeu de massacre », 1921; « Écrit pour un ours en peluche », 1927), publiés par Malraux dans différentes revues, doivent être considérés comme des fragments de *L'Écrit pour une idole à trompe*. C'est, en effet, sous ce dernier titre que Marcel Arland avait présenté, dans la revue *Accords*, en 1924, deux textes de Malraux : « Divertissement » (reproduction du « Journal d'un pompier du jeu de massacre ») et « Le triomphe » (première version de l'« Écrit pour un ours en peluche »). *L'Écrit pour une idole à trompe* a été composé au courant de 1921 et de 1922. Mais, — et M. Vandegans a raison d'y insister, — le dernier fragment, dans sa version définitive, n'a été publié qu'en 1927, c'est-à-dire, au lendemain de la seconde équipée d'Indochine. La thématique, le climat, le style, voire la structure de *L'Écrit pour une idole à trompe* rappellent le plus souvent la thématique, le climat, le style et la structure des *Lunes en papier*. Mêmes thèmes de l'épreuve et du combat. Même climat de la fantaisie et du fantastique. Même style, qui est le style de la dérision impitoyablement lucide. Le recours à la forme du journal est cependant nouveau. Comme est nouvelle la présence diffuse d'une sourde mélancolie. Tout s'est un peu passé comme si le désenchantement l'avait insidieusement emporté sur l'humour. Les influences qui ont marqué la composition des *Lunes en papier* continuent de marquer la composition de *L'Écrit pour une idole à trompe*. Mais il en est d'autres, qui ne sont pas les moins intéressantes, et que M. Vandegans a méthodiquement dépitstées. Certes, le monde de *L'Écrit* est, tout à la fois, le monde de la baraque foraine, le monde du théâtre des marionnettes et le monde de l'expressionnisme allemand contemporain. Après quoi, la manière dont Malraux traite ici le problème fondamental d'une déchéance possible du Malin évoque irrésistiblement *Le nègre Léonard et Maître Jean Mullin* de Pierre Mac Orlan (dont il connaissait fort bien et appréciait beaucoup l'art incomparable et un peu secret, ainsi que l'atteste le compte rendu élogieux de *Malice*, publié, en 1923, dans la *N.R.F.*). Quant à maints éléments du climat de *L'Écrit*, ne sont-ils pas, pour une large part, empruntés à ces chroniqueurs de la conquête du Mexique (Fernand Cortès, Bernal Diaz del Castillo, Bernardino de Sahagun), que Malraux avait lus attentivement, voire à ces *Antiquities of Mexico* de lord Kingsborough, qui lui étaient familières ? Il n'est pas jusqu'à la Clef de Sol (un serpent de ce nom n'est autre que le personnage principal de *L'Écrit*), à qui M. Vandegans ne découvre des origines mexicaines et même africaines... L'important, une fois encore, est néanmoins que toutes ces influences tissent comme les fils d'un tissu dont la trame demeure originale. Ainsi, dans le livre de M. Vandegans, la *Deuxième Partie* s'achève-t-elle, comme prévu, sur un nouveau relevé (plus ample et plus détaillé que le précédent) des rêveries obsédantes du jeune Malraux et de leurs corrélats objectifs.

Retracer les phases de l'élaboration de *Royaume-Farfelu* n'était pas une tâche aisée. La *Troisième Partie* du livre de M. Vandegans s'ouvre sur la relation des deux expériences indochinoises du jeune Malraux. Relation admirable de précision et d'objectivité, constamment soutenue par une documentation abondante et de première main. L'épilogue judi-

ciaire de l'aventure de Banteaï-Srey est détaillé à la lumière d'un dépouillement systématique de la presse locale (*L'Impartial, Le Courrier saï-gonnais*). Si Malraux a commis des fautes, ces fautes ne furent pas bien graves; les indéniables maladresses et l'imprudence flagrante du prévenu ne justifiaient guère la sévérité avec laquelle les tribunaux le traitèrent. Réduite à de plus exactes proportions, l'aventure de Banteaï-Srey se révèle n'être qu'une aventure assez médiocre. Du moins est-ce l'impression sur laquelle peut nous laisser, en l'occurrence, l'exposé de M. Vandegans. Plus obscure, — sinon, en fin de compte, moins médiocre, — la deuxième aventure indochinoise. Se mettant à la disposition du nationalisme asiatique, Malraux fonde, au moins de juin 1925, un quotidien de combat. Au mois d'août de la même année, ce quotidien (*L'Indochine*) cesse de paraître. Invité par le Kuomintang, Malraux quitte alors l'Indochine, séjourne à Canton, pour revenir bientôt à Saïgon. Nouvel essai de journalisme (*L'Indochine enchaînée*); nouvel échec. Le retour en France se situe au début de 1926. M. Vandegans a examiné l'apport personnel de Malraux, à *L'Indochine* : articles doctrinaux, lettres ouvertes, notes polémiques. Apport d'écrivain plutôt qu'apport de journaliste. Voilà bien le décisif. Ce n'est pas un hasard si, dans les lettres ouvertes (publiées sous le pseudonyme de Jacques Tournebroche), Malraux pastiche, avec bonheur, Anatole France. Mais il y a plus. Quelle n'a pas été la surprise de M. Vandegans, lorsque, scrutant une nouvelle (« L'expédition d'Ispahan »), publiée dans *L'Indochine* du 6 août 1925, sous le nom de Maurice Sainte-Rose, il a pu y reconnaître un premier état de *Royaume-Farfelu* ! En d'autres termes : l'inspiration farfelue a continué de hanter Malraux au cours même des années aventureuses d'Extrême-Orient. Inspiration d'autant moins désavouée, par la suite, que la publication de la version définitive de *Royaume-Farfelu* (1928) est postérieure à la publication de *La tentation de l'Occident* (1926), de l'essai intitulé « D'une jeunesse européenne » (*Ecrits*, 1927), et même, — alors qu'il ne s'agit cette fois, il est vrai, que de quelques semaines, — des *Conquérants* (1928). De fait, à son retour en France, Malraux procède à la refonte de « L'expédition d'Ispahan » : les pages de la revue *Commerce*, intitulées « Le voyage aux îles Fortunées » (1927) constituent un deuxième état (très proche de l'état définitif) de *Royaume-Farfelu*. En s'approfondissant, l'inspiration farfelue s'est néanmoins lentement métamorphosée. M. Vandegans a longuement étudié cet approfondissement, cette lente métamorphose. La fantaisie et le fantastique s'estompent; la poésie se fait poésie d'atmosphère; l'art devient art d'évocation, de dépaysement et de fascination. Des données historiques et géographiques, très disparates, sont intimement brassées, subtilement déconnectées, déclimatées et comme transposées sur le plan de l'imaginaire. D'étranges parentés se laissent déceler, que M. Vandegans est assurément le premier à mettre en relief : avec Victor Segalen et avec Saint-John Perse. Quant aux sources précises, elles sont nombreuses, et l'érudition de M. Vandegans semble nous avoir mis ici dans l'embarras de choisir : relations de voyageurs anciens et de voyageurs modernes, chroniques de chroniqueurs, exposés d'historiens, souvenirs de militaires et de diplomates, etc. L'inventaire des images obsédantes qui peuplent les rêveries privilégiées de *Royaume-Farfelu* complète opportunément l'appréciation qu'il est permis de porter sur le chemin parcouru, de 1920 à 1928, par le Malraux de l'inspiration farfelue.

Après avoir lu M. Vandegans, nous sommes en mesure d'aborder, avec beaucoup plus d'aisance, *La tentation de l'Occident, Les conquérants*



et *La voie royale*. Le contexte historique dans lequel s'enracinent ces trois livres a été, dès à présent, clarifié; l'esthétique dont ils relèvent a été, sous plusieurs rapports, cernée. Nous savons d'ores et déjà que les passages en Asie n'ont suscité, chez Malraux, aucune dévaluation évidente de l'imaginaire, aucune minimisation du souci artistique. Singulièrement révélatrice, à cet égard, est assurément l'optique dans laquelle, au temps de la publication des *Conquérants* et de l'élaboration définitive de *La voie royale*, il rend compte d'un roman de Bernanos (*L'imposture*) ou d'un roman de Pierre Véry (*Pont-Egaré*). C'est bien pourquoi, Malraux, avec *Les conquérants*, a écrit un roman poétique et non un roman-reportage; si Garine est un héros, ce héros se situe aux antipodes d'un personnage. Par ailleurs, l'ennemi que se découvriront le Garine des *Conquérants* et le Perken de *La voie royale* n'est autre que le destin qui pèse lourdement sur les faits et gestes de *Royaume-Farfelu*. Reste toutefois que l'éthique sous-jacente aux héros des premières œuvres romanesques s'alimente à des sources dont il n'a guère été question jusqu'ici : Nietzsche et Dostoïevski, Pareto et Spengler, Georges Sorel et Elie Faure... On doit espérer que, dans un avenir qui ne serait pas trop lointain, M. Vandegans consacre aux œuvres romanesques de Malraux une étude aussi fouillée, aussi pénétrante et aussi instructive que celle qu'il vient de consacrer aux fictions farfelues.

Jean PAUMEN.

Chaïm PERELMAN, *Justice et Raison*, Presses Universitaires de Bruxelles, 1963.

Le présent volume contient une série d'études et d'articles publiés entre 1945 et 1962. L'auteur y entend, comme l'indique le titre du recueil, « montrer comment les idées de justice et de raison s'éclairent mutuellement » (p. 7). L'intérêt de l'ouvrage réside non seulement dans les éclaircissements qu'il nous apporte sur ces notions, mais aussi dans l'évolution des idées de l'auteur qu'il manifeste, évolution qui mène d'une conception purement formelle de la rationalité à une conception élargie. C'est l'itinéraire plutôt que le détail des analyses, qu'il nous importe de résumer ici.

A ce propos on ne saurait trop insister sur la signification de la première étude : elle pose en effet le problème et, par le caractère radical de la solution qu'elle préconise, entraîne l'auteur à réfléchir sur ses conséquences. Voyons comment.

La notion de justice se présente comme une notion prestigieuse, mais sa forte coloration émotive la rend confuse. Il suffit pour le vérifier de songer aux différentes conceptions de la justice qui se sont opposées et qui s'opposent. Aussi l'auteur va-t-il s'efforcer, poursuivant ainsi un idéal positiviste, d'élaborer une méthode analytique, permettant sans aucune discussion impliquant des jugements de valeur, d'abstraire de ces conceptions antagonistes une structure commune, une espèce de fonction, dont ces conceptions constitueraient les valeurs. M. Perelman énumère les principales conceptions de la justice (« à chacun la même chose », « à chacun selon ses mérites », « à chacun selon ses œuvres », « à chacun selon ses besoins », « à chacun selon son rang », « à chacun selon ce que la loi lui attribue ») qu'il nomme règles de justice concrète. De celles-ci il abstrait une règle pouvant s'appliquer à toutes, qu'il appelle justice formelle et définit comme suit : « la règle de justice for-

melle est un principe d'action selon lequel les êtres d'une même catégorie essentielle doivent être traités de la même façon » (p. 26). Il ne suffit donc pas que A et B aient quelque ressemblance pour être soumis au même traitement, mais il faut qu'ils possèdent tous deux la même caractéristique essentielle, la seule relevante, pour faire partie de la même catégorie. Dans la définition donnée, la notion de catégorie essentielle reste indéterminée et seules les règles de justice concrète peuvent en délimiter le contenu. Si nous reprenons les différentes conceptions de la justice concrète, nous voyons par exemple que pour l'une la caractéristique relevante est le besoin, pour l'autre le mérite, pour la troisième l'œuvre, etc. Quel est alors l'apport de la justice formelle, dont l'application dépend d'une définition préalable par les règles de justice concrète des catégories considérées comme essentielles? Cet apport est double : la justice formelle est d'abord une notion claire et précise (p. 41) qui ne relève nullement de nos jugements de valeur (p. 40) et sur laquelle nous pouvons nous accorder rationnellement. La méthode qui l'élabore en dissociant la structure formelle d'une notion confuse de ses significations concrètes, peut, selon l'auteur, rendre d'éminents services à la philosophie et aux sciences sociales qui sont contraintes d'utiliser de telles notions. La justice formelle nous permet ensuite de dire d'un acte qu'il est « formellement juste s'il observe la règle énonçant l'obligation de traiter d'une certaine manière tous les êtres d'une catégorie déterminée » (p. 62). Mais du même coup nous sont données les insuffisances de la justice formelle, puisque, pour éviter d'encourir l'accusation d'injustice formelle, nous pouvons modifier les règles concrètes là où elles ne sont pas imposées. D'autre part, la justice formelle ne nous fournit aucun renseignement sur le contenu de la règle concrète et n'est pas à même de nous dire si celle-ci est juste ou non.

Il nous faut dès lors, si nous ne voulons pas que la justice formelle demeure une formule vide là où les règles ne sont pas imposées, « compléter nos considérations sur la justice formelle par l'analyse des conditions de nature rationnelle, imposées aux règles de justice pour éviter leur arbitraire » (p. 64). Pour que la règle de justice concrète ne soit pas arbitraire, il faut la justifier, ce qui n'est possible qu'en la faisant découler d'une règle ou d'un principe plus général. Reste qu'on ne peut poursuivre le processus de justification à l'infini et qu'on doit aboutir à un principe général, non justifié et arbitraire puisqu'il ne résulte pas d'une nécessité logique. Fondant l'idéal de justice, ce principe doit poser une valeur. Ceci conduit M. Perelman à distinguer trois éléments dans la justice : « la valeur qui la fonde, la règle qui l'énonce, l'acte qui la réalise » (p. 74). Si les deux derniers éléments peuvent être soumis à des exigences rationnelles, il n'en va pas de même du premier qui demeure, comme nous l'avons vu, arbitraire et ne relève donc plus de la raison. Si la justice est ainsi la vertu où la raison se manifeste dans l'action, puisque l'action juste est soumise à la règle de justice formelle, il reste que la rationalité que celle-ci y introduit est fondée sur des valeurs irrationnelles. Ceci implique que, si la philosophie a pour tâche de clarifier les notions à coloration affective et si les définitions de ces notions confuses incluent un choix qu'on ne peut fonder rationnellement, toute philosophie est irrationnelle. La philosophie ne peut donc plus prétendre éclairer l'action, si du moins elle conçoit le rationnel comme le logiquement nécessaire.

Plutôt que de livrer l'action à l'arbitraire et à la violence, conséquence où l'entraîne son formalisme logique, l'auteur va tenter d'élargir

sa conception de la rationalité. Les articles qui terminent l'ouvrage seront consacrés à l'approfondissement de cette conception ainsi qu'aux conséquences que celui-ci entraîne dans divers domaines.

La première démarche de l'auteur sera de montrer les insuffisances de la logique formelle. En effet, celle-ci, pour maintenir la rigueur de ses techniques de preuve et ne pas contrevenir à ses propres principes, est non seulement obligée d'exclure du domaine de sa juridiction l'expérience et l'action, mais elle doit de plus renoncer à justifier sa prétention à monopoliser la rationalité. Ce qui conduit l'auteur à poser la question suivante : « Est-il vrai que nous renonçons à l'usage de la raison quand il s'agit d'apprécier un projet, d'opérer un choix, de justifier une décision ? » (p. 6). Pour y répondre, il lui a fallu entreprendre une longue recherche sur les techniques de raisonnement employées lors de délibérations et de critiques. La théorie de l'argumentation qui résulte de cette recherche, où la réflexion sur les moyens de preuve utilisés en droit a joué un grand rôle, nous fournit les techniques qui permettent non pas de démontrer, mais de présenter une opinion comme la plus raisonnable sur un sujet controversé, non pas d'atteindre le nécessaire, mais le vraisemblable.

Il est à noter, qu'avec le caractère non contraignant de l'argumentation réapparaissent la liberté et la responsabilité de la personne qui argumente ainsi que de celle qui juge l'opinion défendue, puisque l'une comme l'autre choisissent d'adhérer à une opinion avant que de la défendre. D'autre part, rien n'empêche celui dont on a jugé l'adhésion à une thèse déterminée de juger son juge (p. 102). « Aussi longtemps qu'on ne reconnaît pas l'existence d'un juge en dernière instance, ce processus réflexif peut se prolonger indéfiniment » (p. 102).

L'importance de cette conception d'une raison rhétorique ou délibérative est considérable, car elle contribue non seulement à éliminer l'arbitraire du domaine de l'action, mais aussi à surmonter le scepticisme qui résulte du rejet de l'évidence comme critère de la connaissance sûre. Dans une seconde démarche, en effet, M. Perelman soumet le critère de l'évidence à une critique rigoureuse et montre que, même pour la logique formelle, héritière du rationalisme classique qui fondait le savoir sur la certitude irréfragable de l'évidence, cette dernière n'a plus cours (pp. 143-145). Dès lors, s'il n'y a plus de critère indubitable pour départager la vérité de l'erreur, « toutes les opinions deviennent plus ou moins plausibles et les jugements qui fondent cette plausibilité ne sont pas eux-mêmes étrangers à toute controverse » (pp. 202-203). En d'autres termes, la nette séparation du domaine théorique et pratique, conséquence du rationalisme classique, est abandonnée. Est-ce dire pour autant que nous aboutissons à un scepticisme général, à l'arbitraire de toutes les opinions ? L'auteur n'accepte pas cette alternative nécessaire-arbitraire et, pour y échapper, recourt au fait que toute opinion est située dans une tradition. Si la garantie de l'évidence fait défaut, « n'est-ce pas dans son propre passé, dans les traditions auxquelles il a été initié, que l'individu peut trouver la garantie de sa propre rationalité ? » (p. 204). L'individu n'est pas doté, comme le croyait le rationalisme classique, d'une raison tout armée et le savoir ne s'impose pas à toute raison normalement constituée sans une initiation préalable aux règles, techniques et exigences de chaque discipline. Entre l'univers et l'individu, il y a le milieu social qui forme la raison en l'initiant aux opinions reçues. Celles-ci, comme en témoigne leur histoire, ne sont pas établies une fois pour toutes, mais elles peuvent varier. Ainsi, la raison dans ses aspects

pratiques et théoriques dépend du milieu dans lequel elle a été formée : elle est située historiquement (elle n'est pas arbitraire) et ne prétend plus que ses opinions soient éternellement valables (puisqu'elles ne sont plus nécessaires).

Mais, si nous reconnaissons que les opinions admises peuvent varier, comment nous assurer d'une certaine régularité, d'une continuité, sans laquelle il n'y aurait pas de rationalité ? C'est ici que l'auteur retrouve la règle de justice formelle qui, en exigeant de traiter de la même façon les êtres et les situations qui paraissent essentiellement semblables, garantit cette régularité. En effet, la justice formelle, qui régit cette fois non plus seulement l'action, mais aussi la théorie et qui conquiert ainsi un statut élargi, nous impose de respecter les règles déjà fixées et de considérer chaque cas antérieur comme un précédent ayant force pour les cas futurs essentiellement semblables. « La règle de justice fournit la partie commune et purement formelle de l'activité rationnelle » (p. 204). Si elle ne se prononce pas sur le contenu des règles existantes (le traitement et les catégories essentiellement semblables sont définies par les disciplines existantes dans un cadre historique déterminé), elle impose néanmoins, à celui qui veut en transformer le contenu, la tâche de justifier les modifications qu'il préconise : « pour s'écarter d'une tradition, il faut des raisons qui varient en fonction du domaine envisagé » (p. 232). Les techniques de preuve utilisées à cet effet ne se limitent pas à celles qu'emploie la logique formelle : la théorie de l'argumentation nous montre la richesse et la variété des moyens de preuve existants. L'individu n'en est d'ailleurs pas démuné, puisqu'il les trouve dans les critères que la tradition lui a enseignés comme valables dans un domaine particulier. La justification échappe ainsi, en s'inscrivant dans un cadre donné, à l'alternative nécessaire-arbitraire. De même, pour être valable, elle doit s'adresser à ce que l'individu considère dans chaque cas comme l'universalité des hommes raisonnables, en d'autres termes, à ce que l'auteur appelle l'auditoire universel, l'adhésion de celui-ci constituant en quelque sorte le critère de la bonne justification.

L'auditoire universel et la justification ont pour fonction de remédier au caractère purement formel de la règle de justice : ils permettent de déterminer et de modifier le contenu des règles concrètes. M. Perelman évite de cette façon le reproche auquel l'exposait sa première conception.

Pour en revenir à la notion de justice, il apparaît que les valeurs qui fondent ses règles concrètes ne sont plus arbitraires, puisqu'elles sont conditionnées par un cadre historique déterminé et susceptibles de justification devant l'auditoire universel. La philosophie peut reprendre sa tâche : éclairer les notions confuses et élaborer une logique des jugements de valeur, qui, sans être nécessaire, n'en est pas pour autant arbitraire.

M. WEYEMBERGH,  
Aspirant F.N.R.S.

*Bibliographie internationale d'économie régionale*, Centre d'économie régionale, Université Libre de Bruxelles, Institut de Sociologie, fondé par E. Solvay.

Le Centre d'économie régionale a procédé au relevé des ouvrages les plus importants publiés en Europe depuis la fin de la deuxième guerre mondiale et traitant des problèmes d'économie régionale.

Ouvrages et articles marquants ont été commentés, brièvement sans

doute, mais de manière telle que le chercheur, l'aménageur de territoire, les responsables du développement économique trouvent dans cette bibliographie les matières essentielles, traitées par les auteurs.

La bibliographie ainsi conçue, compte plus de 4 000 références.

Elle vient à son heure, car l'étude des régions est devenue aujourd'hui un secteur « accepté » des sciences économiques et sociales.

A titre d'exemple, on signalera que le IV<sup>e</sup> Plan de développement économique et social français donne droit de cité aux intérêts régionaux. Cette évolution s'est faite peu à peu. Les difficultés auxquelles certaines régions avaient à faire face retinrent d'abord l'attention de leurs ressortissants. Petit à petit, ceux-ci s'organisèrent en Comités d'étude, puis en Groupements d'action. Au stade suivant, ces derniers parvinrent à intéresser les pouvoirs publics.

Ce processus se retrouve dans d'autres pays. Et l'on citera, pour mémoire, un Acte du Congrès Américain — 1<sup>er</sup> mai 1961, — où est prévue l'intervention de l'Etat fédéral dans le développement régional.

La Ford Foundation, qui a montré, depuis de longues années, un intérêt tout particulier au vaste problème du sous-développement, a accordé au Centre d'économie régionale l'appui qui lui était nécessaire pour réaliser son projet. On ne s'en étonnera pas car, si la Bibliographie ici présentée ne traite que des zones « en retard de développement » situées dans les pays industrialisés, les problèmes qu'on y rencontre se rapprochent au moins en un point des problèmes du sous-développement : la nécessité morale d'améliorer la condition de l'homme.

Et c'est pour faciliter la tâche de tous ceux qui, au stade de la recherche des solutions, ont intérêt à connaître ce que d'autres ont conçu et réalisé, que la publication de la bibliographie internationale a été faite, et ce, dans l'esprit humaniste de notre Université.

Jenny REYBROECK-QUENON.

Guy SPITAELS, chargé de conférences à l'Université libre de Bruxelles, *L'Année sociale 1963*. Préface de Léon-Eli Troclet, professeur à l'Université libre de Bruxelles. Ed. Institut de Sociologie, U.L.B., 1964, 350 pages.

Pour la quatrième fois, Guy Spitaels nous présente une synthèse de la vie sociale belge (<sup>1</sup>). Avec son objectivité coutumière, il retrace les événements sociaux contemporains sans jamais oublier de les situer dans leur contexte politique et économique.

Dès la couverture, l'attention est frappée par une photographie représentant un chirurgien et son assistante prêts à opérer un patient. Le choix de ce sujet s'explique par la conviction de l'auteur que l'année 1963 est dominée davantage par la réforme de l'assurance maladie que par la politique des salaires et les menaces d'inflation.

A l'instar des années précédentes, l'ouvrage de Guy Spitaels traite successivement de la vie législative, de la vie paritaire, de la vie syndicale, du visage social de l'Europe et, enfin, de l'emploi et du chômage.

Dans la première partie, l'auteur étudie les onze lois sociales importantes votées en 1963. Celles-ci concernent respectivement la pension des

(<sup>1</sup>) Voir *L'Année sociale 1960, 1961 et 1962*, Institut de Sociologie, U.L.B., Bruxelles, 1961, 1962 et 1963.

assurés libres, le reclassement social des handicapés, la gestion des organismes d'intérêt public, de sécurité sociale et de prévoyance sociale, le maintien de l'ordre, l'octroi d'une indemnité de promotion sociale, le statut des représentants de commerce, le premier programme d'expansion économique, la pension des travailleurs indépendants, la réparation des dommages résultant des maladies professionnelles, les hôpitaux, et enfin, l'assurance obligatoire contre la maladie et l'invalidité.

Après avoir donné la parole aux défenseurs et aux adversaires des projets de loi, l'auteur analyse l'économie des textes législatifs avec une clarté qui mérite d'être soulignée. Si l'importance de la matière le justifie, il déborde le cadre parlementaire et replace la loi dans un contexte plus vaste. Ainsi, en ce qui concerne les lois sur « le maintien de l'ordre » et sur le premier programme d'expansion économique, l'auteur fait écho aux points de vue des partis politiques et des syndicats.

Un soin tout particulier est consacré à la réforme de l'assurance maladie-invalidité. A côté de l'analyse des lois du 9 août et du 24 décembre et du récit des négociations médico-gouvernementales, l'auteur met en parallèle les positions des protagonistes et formule des conclusions fermement provisoires, mais qui témoignent d'une justesse de vue remarquable. Guy Spitaels estime que la loi Leburton « réalise en plusieurs chapitres importants des améliorations déterminantes », telles l'augmentation notable de l'intervention de l'Etat dans les ressources de l'assurance, le remboursement à 75 % des soins courants et à 100 % des prestations spéciales, le remboursement presque intégral des produits pharmaceutiques, la gratuité des soins pour les pensionnés, les veuves, les orphelins et les invalides, la majoration des indemnités d'incapacité, l'extension de l'assurance obligatoire aux travailleurs indépendants, aux fonctionnaires, aux membres du personnel enseignant et aux étudiants. Enfin, note l'auteur, « la comptabilité fait place à la programmation; en effet, à l'intervention *a posteriori* de l'Etat se substitue une méthode prévisionnelle qui ouvre certaines perspectives à une politique de santé. Guy Spitaels examine ensuite les points faibles de la loi. Il dénonce tout d'abord la multiplicité des organismes assureurs et pose la question de savoir « pendant combien de temps encore l'organisation rationnelle de la médecine moderne pourra s'accommoder d'un pluralisme institutionnel qui eut sa grandeur mais que l'évolution de la science médicale autant que l'accroissement considérable des dépenses rendent déjà anachronique ». Enfin, l'auteur déplore que l'on n'ait pas tenté d'organiser la coexistence des systèmes de rétribution par vacation et par forfait aux fins d'en peser *in vivo* les mérites respectifs.

Le chapitre consacré à la vie paritaire relate en détail le dialogue social au sommet qui, ponctué, dès le début de l'année, des avertissements de la Fédération des industries belges, aboutit à l'octroi de la troisième semaine de vacances et au « Val-Duchesse social » de décembre 1963. L'auteur se réjouit que le gouvernement ait centré sa politique familiale sur les deuxième, troisième et quatrième enfants, mais regrette vivement qu'en dépit de l'avertissement du professeur Sauvy et du rapport du groupe Delpérée, le secteur des allocations familiales demeure le parent pauvre de la sécurité sociale. Cette deuxième partie contient également un exposé fouillé des trois conflits importants de 1963 : le conflit dans le secteur des Fabrications métalliques qui s'acheva grâce à l'intervention gouvernementale, le conflit au département des Finances qui souleva le problème du syndicalisme dit « indépendant » et, enfin,

le conflit dans l'industrie de la chaussure au Borinage qui mit en cause le principe de la prime réservée aux travailleurs syndiqués.

La troisième partie relative à la vie syndicale débute par un examen approfondi des élections aux conseils d'entreprise et aux comités de sécurité et d'hygiène. Après avoir dressé des tableaux comparatifs des résultats obtenus par province et par commission paritaire, Guy Spitaels nous met en garde contre des conclusions trop hâtives en nous rappelant que « là où s'arrête la sociographie électorale, commence la sociologie des groupes industriels ». Après les quelques pages décrivant le programme social du P.L.P. axé sur les intérêts des travailleurs indépendants et des cadres, l'auteur s'intéresse au Congrès extraordinaire de la F.G.T.B. consacré au cumul des mandats politique et social et au protocole d'accord qui, par la consécration d'une certaine fédéralisation, règle la situation interne de la F.G.T.B. Et l'auteur de conclure très justement : « Les affrontements et les lézards de 1961 paraissent oubliés. Le virage amorcé au Congrès de décembre 1962 se confirme débouchant sur une volonté d'unité syndicale que seule rendra durable une certaine autonomie des deux grands groupes régionaux. »

Au chapitre de l'Europe, Guy Spitaels étudie le nouveau règlement relatif à la libre circulation des travailleurs à l'intérieur des pays du Marché commun. Cette ouverture sur l'Europe enrichit *L'Année sociale* et l'on ne peut que regretter que l'auteur ne se soit pas arrêté à d'autres aspects de la politique sociale de l'Europe des Six.

Enfin, dans la dernière partie de son ouvrage relative à l'emploi et au chômage, l'auteur apporte de nombreuses données statistiques dont il atténue la sécheresse par des commentaires fort intéressants.

En conclusion, il faut reconnaître à Guy Spitaels le rare mérite d'avoir su allier la rigueur scientifique et l'élégance du style. De ce fait, son ouvrage s'adresse tant aux professionnels des questions sociales qu'à tous les lecteurs désireux de voir clair dans le flot des événements contemporains.

L'auteur ne tire pas de leçons de la vie sociale telle qu'elle s'est déroulée en 1963. Il préfère céder la parole au professeur Léon-Eli Troclet qui a bien voulu accepter de préfacer son ouvrage. L'ampleur et la hauteur de vue du texte de l'ancien Ministre du Travail en font un véritable essai sociologique susceptible de constituer à lui seul un sujet d'étude.

S. L.

*Sentiment national en Allemagne et en Belgique*, Ed. de l'Institut de Sociologie, U.L.B. 1 vol. in-8° de 203 pages. Prix : 225 fb.

Le recul dont nous disposons à présent permet de nous rendre compte que les très nombreuses études consacrées au déclenchement des deux guerres mondiales se sont, jusqu'à présent, mises au service du nationalisme. L'originalité du présent ouvrage réside précisément dans le fait qu'il s'efforce de reprendre, en toute objectivité, l'analyse des faits qui ont amené ces guerres.

M. W. Conze, professeur à l'Université de Heidelberg, étudie les caractéristiques socio-politiques de la période bismarckienne qui vit les premières manifestations dans un cadre étatique du nationalisme allemand. Montrant d'abord les difficultés auxquelles s'était heurtée l'Allemagne pour réaliser son unité politique, l'évolution parallèle et non successive des aspirations nationalistes et démocratiques de ce pays et l'échec relatif de ces dernières, l'auteur fait apparaître comment, enfin

unifiée et atteignant un développement économique très important, l'Allemagne se trouva en concurrence avec les vieilles nations qui s'étaient déjà partagé le monde. C'est dans ces conditions que, sans la préparer sciemment mais la croyant inévitable pour établir sa qualité de grande puissance à part entière, l'Allemagne entra dans la guerre de 1914.

La place de la Belgique dans les plans allemands de restructuration de l'Europe est étudiée par le professeur Fischer, de l'Université de Hambourg. Notre pays avait déjà fait l'objet d'une pénétration pacifique dans les activités économiques de base (métallurgie, entreprises portuaires, etc.). Le chancelier Bethmann-Hollweg avait fait étudier un projet de « vassalisation » de la Belgique qui préservait son autonomie interne tout en la rendant totalement dépendante de l'Allemagne tant sur le plan économique que militaire. En fait, si l'Allemagne désirait faire de la Belgique un glacis protecteur contre tout retour offensif anglais ou français, elle désirait surtout étendre son champ d'activité économique par la création soit d'Etats vassaux soit d'un marché commun dirigé par l'Allemagne.

Le professeur E. Matthias, de l'Université de Marburg, traite du problème épineux de la faillite de la République de Weimar. L'Empire allemand s'était écroulé sous l'influence centrifuge de diverses tendances politiques intérieures. La République ne peut, pas plus que son prédécesseur, réaliser la cohésion de ses structures internes. De plus, l'énorme influence psychologique du traité de Versailles, la crise économique et les maladroites des deux gouvernements successifs servirent également la propagande hitlérienne.

Le chanoine Simon, professeur à la Faculté universitaire Saint-Louis, caractérise, par l'évocation du patriotisme du cardinal Mercier, les composants religieux et sentimentaux de l'esprit nationaliste du XIX<sup>e</sup> siècle.

M. Willequet, professeur à l'Université libre de Bruxelles, met en lumière la différence des mentalités et motivations des combattants de 1914 et de 1940; strictement nationalistes pour les premiers, idéologiques pour les seconds. L'auteur en tire des conclusions relatives à l'état d'esprit qui a prévalu après la guerre, et aux tentatives d'unification européenne.

M. G. Goriely, professeur à l'Université libre de Bruxelles, fait ressortir les caractères spécifiques du nationalisme allemand. Faisant apparaître la confusion qui règne au XIX<sup>e</sup> siècle entre les concepts de démocratie, de libéralisme et de nation, ainsi que ses origines, il montre que les mouvements nationalistes ne reposaient pas nécessairement sur nos conceptions démocratiques. Le génie de Bismarck fut peut-être de comprendre le caractère véritable des nationalismes allemands et de s'en servir au profit de la Grande Prusse, d'intégrer ensuite cette masse nationaliste en se lançant dans la *Weltpolitik*, identifiant ainsi la cause de la Prusse à celle de la Grande Allemagne.

M. R. Rifflet, administrateur-directeur du Centre, montre dans ses conclusions comment la légitimité de la « souveraineté nationale » confondue abusivement avec « souveraineté populaire » fut introduite pour remplacer la légitimité incarnée par la souveraineté de droit divin.

Pour lui, le nationalisme avant tout sentimental, mais recevant de justifications diverses, allait entraîner la perpétuelle remise en question de l'équilibre universel, les contradictions devenant de plus en plus paradoxales à mesure que le libéralisme économique accentuait l'interdépendance des Etats-Nations sans qu'aucun élément modérateur n'en vint atténuer les antagonismes.

G. MARCHEAL.



## Certains problèmes de la sécurité en Europe (1)

par **Adam RAPACKI,**

Ministre des Affaires étrangères  
de la République Populaire de Pologne

L'histoire a entremêlé les destinées de nos nations. J'aimerais, dans les murs de cette Université aux si belles traditions, en évoquer au moins quelques exemples.

Années 1790 : années de la Révolution française, années de la libération de la Belgique de sous le joug autrichien, années où, en Pologne, l'élan patriotique et progressiste aboutissait à l'insurrection de Kościuszko en 1794.

Il ne s'agissait pas uniquement de coïncidences dans le temps. A l'ouest, en Belgique entre autres, un même élan progressiste et patriotique retenait les forces d'intervention. Nous, par contre, nous retenions ces forces à l'est, contribuant ainsi ensemble à la cause commune.

Mil huit cent trente. Année de révolution en France, en Belgique, en Pologne. La situation se répète. La Belgique gagne son indépendance. De nombreux officiers de l'armée insurrectionnelle polonaise aident à l'organisation de l'armée belge. Le grand patriote et révolutionnaire polonais, savant, historien et — dirions-nous aujourd'hui — sociologue, Joachim Lelewel, trouve asile sur votre terre, à Bruxelles et y passe, à travailler, trente années de sa vie.

Mil neuf cent quatorze. Le monde est bouleversé par les répressions sanglantes exercées par les troupes allemandes à l'égard de la population civile de Belgique et, en même temps, par l'effroyable massacre perpétré, par ces mêmes troupes, à Kalisz.

(1) Conférence faite à l'Université Libre de Bruxelles, le 15 février 1965, sous les auspices de la Tribune Libre Universitaire.



Au cours des années suivantes, particulièrement après le renversement du tsarisme par la Révolution d'Octobre, de plus en plus nombreux sont les Polonais qui se dressent dans la lutte commune contre l'ennemi commun.

La seconde guerre mondiale, il est sans doute inutile que je l'évoque. Nos plaies sont encore trop fraîches, et votre peuple, lui aussi, en a encore gardé le souvenir trop vif. Nombreux sont les Belges qui, à côté des Polonais, ont trouvé la mort dans les mêmes camps de concentration.

L'histoire a particulièrement lié les destinées de nos nations depuis 1871, alors que, pour nous comme pour vous, comme pour tant d'autres nations européennes, le centre de gravité de la paix et de leur sécurité s'est transféré au centre du continent. Le problème de la paix et de la sécurité en Europe est devenu, d'une manière décisive, le problème des rapports en Allemagne même et le problème des rapports entre l'Allemagne et ses voisins. On ne peut pas dire que, de ce fait, la Pologne et la Belgique soient devenues deux coins bien tranquilles sur notre continent. Elles se sont, au contraire, trouvées sur les axes stratégiques principaux.

Et puisque nous passons ainsi aux problèmes d'actualité, je suppose que vous attendez de moi que j'en parle en toute franchise, conformément à la règle d'or du « Libre Examen » de cette noble Université.

La Pologne et la Belgique vivent dans des systèmes sociaux différents. Nous appartenons à des groupements militaires différents et même opposés. Nos vues diffèrent quant à certains problèmes politiques, même d'importance actuelle, qu'il est inutile de mentionner, puisqu'ils sont connus. Mais en même temps, nos destinées sont plus liées que jamais. Nous vivons en Europe et c'est ici que se décide notre sort. Il dépend de la sécurité et de la paix en Europe. Et aujourd'hui l'enjeu est plus gros que jamais. A ce point qu'il ne saurait l'être plus. Ainsi donc, tout en différant, aujourd'hui plus que par le passé peut-être, plus que jamais, aussi, nous sommes liés par une destinée commune.

Aujourd'hui, le problème de la paix et de la sécurité en Europe est seulement une partie du problème de la paix et de la sécurité dans le monde. Mais une partie toujours extrêmement importante. C'est ici, en Europe, que se confrontent les deux

systèmes sociaux et économiques principaux, les deux principaux groupements militaires. C'est sur ce continent, déjà miné par ses propres contradictions de toutes sortes, que se trouve en même temps reflétée toute la complexité de la situation mondiale.

L'élément le plus important, si l'on considère le développement de cette situation au cours de ces dix dernières années, est, selon nous, la crise profonde de ce que l'on appelle la « politique à partir des positions de force ». Le cours des événements, à l'heure actuelle et dans l'avenir le plus proche, dépendra essentiellement des conclusions que l'on voudra et que l'on devra tirer de cette crise.

La « politique à partir des positions de force », qui fut élaborée par l'ancien secrétaire d'Etat Foster Dulles, partait de la prémisse de la supériorité nucléaire décisive des Etats-Unis et devait — poursuivant les intérêts de ceux-ci — modeler les rapports entre l'Ouest et l'Est, les rapports entre les métropoles et les pays coloniaux, ainsi que la répartition des zones d'influence dans ces pays, les rapports entre les Etats-Unis et l'Europe occidentale et entre les divers pays de l'Alliance atlantique.

Mais, par la suite, cette politique s'est avérée en contradiction avec les lois du développement du monde socialiste, avec les lois du développement du monde capitaliste lui-même.

La supériorité nucléaire décisive des Etats-Unis — prémisse essentielle de cette politique — a, elle aussi, été dépassée. Enfin, la « politique à partir des positions de force » s'est trouvée en contradiction avec la prise de conscience croissante que la guerre moderne ne pouvait apporter d'avantages à personne au monde, qu'il n'y aurait pas de vainqueurs.

Le bon sens devrait dicter, semble-t-il, la seule conclusion valable de ces vérités évidentes — à savoir la coexistence pacifique. Celle-ci constitue le principe de notre politique étrangère.

Cependant la coexistence pacifique ne dépend pas uniquement de la bonne volonté de la Pologne et de ses alliés. Elle dépend des deux parties, de toutes les parties intéressées.

Il est de nombreux hommes d'Etat en Occident qui tirent de la crise de la « politique à partir des positions de force » des conclusions que le bon sens approuve. On l'entrevoit à travers leurs déclarations, leurs intentions, leurs attitudes. Une

politique nouvelle semble vouloir se frayer un chemin. Une politique partant de la nécessité d'éviter la catastrophe nucléaire, une politique tenant compte, dans une mesure plus large, des réalités et des lois du développement du monde actuel, une politique employant des méthodes se rapprochant de celles de la compétition pacifique. Et la compétition pacifique liée à la coopération pacifique, voilà précisément ce qu'est la coexistence pacifique.

Il y a néanmoins des milieux très puissants, dont les intérêts étroits et à courte vue, dont les ressentiments prévalent et font qu'ils s'en tiennent à leurs vieilles positions.

D'où leur désir de surmonter la crise de la « politique à partir des positions de force » à l'aide de moyens propres à cette même politique. Même s'ils comprennent ce que signifierait la guerre moderne pour le monde et pour eux-mêmes, les conclusions que tirent les adeptes de ces tendances sont dangereusement erronées. Ils partent du principe qu'une guerre moderne serait une chose si horrible qu'elle devient impossible. Inconscients du mécanisme des processus politiques, ils avancent gaillardement jusqu'à côtoyer l'abîme.

Et nous trouvons, dans diverses régions du monde, en face de réactions en chaîne de tension, d'armements, de conflits, qu'il est de plus en plus difficile de maîtriser.

Les événements d'Indochine constituent une claire mise en garde. La situation dans cette région ne peut être qualifiée que comme étant, pour le moins, sérieuse.

De nos jours, il est possible de modeler l'histoire. Mais on ne peut pas la gagner au poker. On peut modeler l'histoire si l'on procède à une analyse scientifique des processus en cours et si l'on entraîne dans l'action toutes les forces capables d'agir en faveur des objectifs réalistes que l'on se pose.

De nos jours, plus rien n'est inéluctable — ni la guerre, ni la paix.

Seule l'action commune de tous ceux qui sont conscients du danger, sur la plate-forme commune du bon sens, peut retenir à temps le jeu des intérêts étroits et à courte vue.

Tous les phénomènes les plus importants de ces dix dernières années se sont reflétés avec une netteté particulière dans le développement de la situation en Europe.

La course aux armements, — et en particulier la course aux armements nucléaires — comporte en elle-même déjà un danger sérieux de déclenchement d'une guerre mondiale, même à cause d'un incident relativement mineur, d'une erreur ou d'un hasard. En outre, elle complique tous les problèmes européens déjà suffisamment difficiles et élève chacun d'eux au rang de problème de stratégie globale.

En Europe, la « politique à partir des positions de force » a trouvé son expression en particulier dans la politique concernant le problème central de la paix et de la sécurité de ce continent — le problème allemand.

Dans ce domaine, elle peut se résumer, pratiquement, à trois points : réarmement et armement de la République Fédérale d'Allemagne, non-reconnaissance du fait de l'existence de la République Démocratique Allemande, attitude évasive à l'égard de la reconnaissance du fait irréversible que constituent les frontières orientales de l'Allemagne.

Quant aux conséquences de cette politique, elles sont inévitables : aggravation du problème allemand, encouragement des forces les plus expansionnistes en République Fédérale et découragement des forces pacifiques qui — nous en sommes conscients — y existent.

Tels sont, en même temps, les éléments de la réaction en chaîne de la tension et des armements en Europe. Lorsque l'on tente de faire abandonner cette réaction et de déclencher la réaction contraire — celle de la détente, du désarmement, de la coopération — on s'entend rétorquer la formule sacramentelle venant de Bonn : « D'abord l'unification de l'Allemagne. »

Les choses ont été loin. Du fait de la politique que je viens de caractériser, la division de l'Allemagne s'approfondit continuellement. La voie de l'unification de l'Allemagne par l'annexion de la République Démocratique Allemande n'est pas réaliste, et en même temps elle est lourde de catastrophe.

L'unification peut se réaliser uniquement au cours d'un processus historique, par voie de rapprochement et de coopération des deux Etats allemands, ce processus ne peut s'initier et se développer que dans les conditions d'un progrès de la détente, du désarmement, de la sécurité collective.

Ceux qui disent « Unification d'abord, sécurité ensuite » posent la question à l'envers et placent les deux problèmes —

celui de la sécurité collective en Europe et celui de l'unification de l'Allemagne — dans un cercle vicieux.

On en a assez généralement conscience en Europe.

Néanmoins, le cercle tourne dans la mauvaise direction.

Les efforts déployés sur le plan mondial pour surmonter la crise de la « politique à partir des positions de force » à l'aide des méthodes propres à cette politique sont, eux aussi, plus nets encore en Europe.

Je pense aux divers projets de création de forces nucléaires collectives des pays du Pacte Atlantique.

Ce serait là un pas particulièrement lourd de conséquences sur la même route dangereuse dont je viens de parler il y a un instant. Il entraînerait une nouvelle modification du rapport des forces politiques en République Fédérale d'Allemagne et au sein de l'Occident, en faveur des forces expansionnistes. Un tel pas signifierait la dissémination, d'abord indirecte, puis inévitablement directe, des armements nucléaires en Europe.

Aucune garantie unilatérale, telle que la proposent certains promoteurs des forces nucléaires collectives des Etats du Pacte Atlantique, ne peut nous tranquilliser à ce point de vue.

Nos expériences sont amères s'il s'agit des garanties unilatérales, qui figuraient, en leur temps, dans les Accords de Paris de 1954, pour être écartées les unes après les autres. On a permis entre autres à la République Fédérale d'Allemagne :

Le 9 mai 1958 : de produire des fusées antichars;

Le 16 octobre 1958 : de construire un navire-école d'un tonnage de 4 800-5 000 tonnes;

Le 21 octobre 1959 : de produire des mines magnétiques maritimes, 6 destroyers d'un tonnage de 6 000 tonnes, dotés de fusées tactiques pour les batailles navales, ainsi que des navires auxiliaires d'un tonnage de 6 000 tonnes;

Le 19 octobre 1962 : de construire des sous-marins d'un tonnage de 450 tonnes;

Le 30 octobre 1963 : de construire 6 sous-marins d'un tonnage de 1 000 tonnes.

A plus forte raison, dans la nouvelle situation qui serait déterminée par la création des forces nucléaires collectives, de telles garanties unilatérales s'avèreraient illusoire.

Le cas échéant, il est évident que les pays du Pacte de Varsovie ne pourraient pas demeurer passifs.

Quelle est donc la perspective? Plus la course aux armements sera rapide, plus la tension sera grande, plus la division de l'Europe en blocs militaires opposés sera profonde, plus s'accélérera le cours du cercle vicieux.

L'attitude de la Pologne et de ses alliés ne se borne pas aux seules négations devant les dangers dont menace la création des forces nucléaires collectives. Déjà sans cela, la situation actuelle est suffisamment dangereuse et ne garantit pas la non-dissémination des armements nucléaires en Europe.

Notre proposition est la suivante :

Aux mesures unilatérales et aux garanties unilatérales dans le cadre des groupements militaires, opposer l'idée de la sécurité collective et des garanties collectives;

A la chaîne des armements et de la tension, opposer la chaîne de la détente et du désarmement internationaux;

Aux fictions dangereuses, opposer une vision réaliste des faits créés en tant que résultats de la seconde guerre mondiale.

Créer aussi un point de départ pour la solution de tous les problèmes internationaux les plus importants de l'Europe. De ceux qui peuvent être résolus relativement vite et de ceux dont la solution demandera plus longtemps, y compris le problème même de la division de l'Europe en deux groupements militaires opposés. La Pologne et ses alliés ont toujours tendu à ce qu'une telle division cède la place à un système de sécurité collective.

C'est un programme étendu et il devrait l'être plus encore. Par exemple, dans le domaine de la coopération économique et culturelle.

Nous sommes prêts à présenter un tel programme. Nous sommes prêts également à étudier toute autre proposition constructive d'où qu'elle vienne.

Pour servir de forum à ces discussions et à ces accords, on pourrait convoquer, comme l'a proposé la Pologne, une conférence sur la sécurité européenne qui réunirait les Etats de notre continent, avec la participation des Etats-Unis, dont les forces armées stationnent en Europe occidentale. ◀

L'ordre du jour et les travaux d'une telle conférence demanderaient à être convenablement préparés. C'est pourquoi

nous avons suggéré de confier cette tâche à un groupe d'États émanant des deux groupements, avec la participation éventuelle d'États européens non engagés.

La préparation de la conférence proposée ne devrait freiner, en aucune mesure, les efforts déjà entrepris en vue d'améliorer la situation en Europe.

Je pense, entre autres, ne serait-ce qu'aux propositions avancées par notre Pays.

Le problème de la sécurité collective a toujours été celui qui nous a le plus directement intéressés en Pologne.

Même si au début ce doit être un pas modeste.

D'où l'idée de la zone désatomisée en Europe Centrale.

On a élevé, à l'encontre de ce plan, un certain nombre d'objections de nature militaire. Les événements prouvent qu'elles n'étaient pas fondées. Plus encore — ils permettent de se rendre compte que si l'on avait adopté plus tôt la proposition polonaise, la situation en Europe aurait déjà pu prendre une autre tournure.

Néanmoins, tout en considérant cette proposition comme étant toujours d'actualité, nous en avons présenté une autre, qui va au-devant des objections et dont la réalisation pourrait amener au moins à freiner le développement ultérieur des armements nucléaires. Je veux parler du plan Gomułka de gel du potentiel nucléaire au niveau actuel, sur le territoire de la Pologne, de la Tchécoslovaquie, de la République Démocratique Allemande et de la République Fédérale d'Allemagne.

On peut constater que nos intentions semblent être en général, à quelques exceptions près, comprises en Occident. Nous pouvons estimer comme étant constructives les premières réactions de certains gouvernements. Je ne dévoilerai sans doute pas un secret, si je dis qu'au nombre de ces gouvernements, je pense au gouvernement belge.

Bien entendu, des réserves ont été soulevées à l'égard de ce plan nouveau également. Il y en a une sur laquelle je voudrais m'arrêter ici.

Comme on l'affirme, le gros des rampes de lancement des fusées de moyenne portée du Pacte Atlantique se trouve sur le territoire que l'on propose de soumettre au gel. Et le gros des rampes similaires du Pacte de Varsovie, au-delà de ce territoire. D'où les craintes quant à une modification éventuelle de



l'équilibre militaire entre les deux groupements. A quoi se ramènent-elles donc? Au moment où l'accord entrerait en vigueur, les armements nucléaires seraient gelés, donc maintenus en l'état. L'équilibre dont on parle serait donc garanti. Et alors les doutes à cet égard pourraient concerner l'avenir et uniquement à condition que l'on admette par avance que la course aux armements nucléaires en Europe serait poursuivie. Il est clair, en premier lieu, que l'objectif de notre proposition, loin d'envisager la continuation de la course aux armements nucléaires, est précisément sa cessation dans la zone et indirectement dans toute l'Europe.

Il est difficile d'aborder l'étude d'une proposition de désarmement, quelle qu'elle soit, du point de vue de la perspective d'un course constante aux armements.

Mais enfin, je suis prêt à accepter la discussion.

On sait que le développement de la technique militaire transfère rapidement le centre de gravité des armements nucléaires de bases proches à des bases éloignées, des bases territoriales aux bases maritimes. A ce propos, on parle plutôt de la réduction du nombre des bases territoriales en Europe et non de leur renforcement. Ces tendances se confirment, par exemple, dans les déclarations faites de plus en plus souvent par les milieux officiels des Etats-Unis. Ainsi donc la valeur militaire de ces bases diminue, mais cela ne signifie pas pour autant que diminue le danger que comporte pour les peuples intéressés leur concentration sur les territoires les plus peuplés d'Europe.

Toutes les théories de la stratégie des positions avancées jusqu'à l'idée d'un rideau atomique qui doit — paraît-il — unifier l'Allemagne et l'Europe, n'ont rien à voir avec les exigences bien comprises de la sécurité et du maintien de l'équilibre des forces.

De telles théories soulignent encore la nécessité d'empêcher la dissémination des armes nucléaires en Europe. Si véritablement l'objectif que poursuivent les protagonistes des divers projets de forces nucléaires collectives des Etats du Pacte Atlantique, comme ils l'affirment eux-mêmes — et je n'ai pas de raison de mettre en doute leur sincérité — est la non-dissémination des armes nucléaires en Europe —, ils devraient comprendre qu'ils font fausse route et qu'ils devraient se mettre

d'accord sur une voie meilleure de la cessation de la course aux armements nucléaires, ne serait-ce que d'un désarmement progressif fondé sur des engagements, des garanties et un contrôle communs. Ceci répondrait aux véritables intérêts des peuples européens, aux principes de la sécurité collective en Europe.

Le problème essentiel demeure le même : saurons-nous assurer la victoire du bon sens sur les processus incontrôlés agissant à l'encontre des intérêts supérieurs de tous, des intérêts de la paix ?

La Pologne et la Belgique sont au nombre des Etats qui, à divers titres, sont capables de se rendre particulièrement compte des dangers qui menacent. Indépendamment des différences qui peuvent les séparer dans d'autres problèmes, les échanges d'opinions entre les Etats tels que la Belgique et la Pologne, le rapprochement des points de vue, la recherche commune et l'action commune en faveur de la solution de préoccupations communes revêtent une grande importance.

Et c'est pourquoi le dialogue et les entretiens avec le Gouvernement belge nous semblent aussi utiles, c'est pourquoi nous y attachons une importance aussi grande.

Nous ne sommes pas, ni la Belgique ni la Pologne, de grandes puissances. Mais à l'heure actuelle, alors que, pour la première fois dans l'histoire, la conscience et la volonté humaines peuvent décider de la guerre et de la paix, plus importante que jamais est l'attitude de chaque être humain et, à plus forte raison, celle des peuples et des Etats.

## Le cinéma est aussi un art (1)

par **Marcel DEFOSSE**,  
Chargé de cours à l'Université

En créant ce cours complémentaire intitulé *L'Art cinématographique, son histoire, ses moyens d'expression*, l'Université Libre de Bruxelles est la première en Belgique à reconnaître que le cinéma constitue une matière pour l'enseignement supérieur. La France ne l'a pas encore admis, l'Italie a depuis longtemps des chaires de cinéma dans ses universités, de nombreux pays européens ont suivi son exemple, il est inutile d'ajouter que chaque université américaine possède des cours non seulement sur le cinéma, mais préparant à des carrières cinématographiques. Considéré d'abord comme une attraction foraine du même ordre que le tir à pipes et les montagnes russes, puis comme un divertissement d'ilotes, reconnu ensuite comme une industrie du spectacle dont le chiffre d'affaires seul méritait l'attention, le cinéma était à peine pris au sérieux comme moyen d'expression qu'il voyait son audience, son prestige et jusqu'à son existence même mis en danger par la concurrence de la télévision. Quand nous lisons aujourd'hui aussi bien les jugements péjoratifs que les apologies enthousiastes dont il a fait l'objet il y a cinquante ans, quarante ans, trente ans, vingt ans, nous les trouvons les uns comme les autres également désuets, naïfs, inadéquats, bref ne correspondant plus du tout à nos conceptions actuelles, quelles qu'elles soient.

Bref, il semblerait que le même mot ait au cours de soixante-dix ans désigné un phénomène qui subissait une évo-

(1) Leçon d'introduction du cours « L'Art cinématographique, son histoire, ses moyens d'expression » donnée le 30 octobre 1964.

lution si profonde et si déroutante qu'il est permis de se demander ce que son terme garde de commun avec son début. Pour recourir à une comparaison — certes excessive, et je ne vous demande pas de la prendre au pied de la lettre — c'est comme si le terme animal, créé pour désigner le protozoaire, avait continué à être seul employé pour les mammifères supérieurs comme pour tous les échelons intermédiaires : poissons, reptiles, oiseaux, insectes, etc.

Depuis 1895, l'activité cinématographique a été si considérable dans tous les domaines et dans tous les pays, elle a revêtu tant de formes, elle suscite encore tant d'appréciations contradictoires, qu'une vingtaine de cours de la durée de celui-ci seraient loin d'épuiser la matière. Mon premier devoir consiste donc à indiquer les limites que je me suis tracées et qui se trouvent indiquées dans le titre. J'entends me borner à considérer le cinéma comme un art, à suivre les grandes lignes de l'histoire de cet art et à m'attacher particulièrement aux moyens d'expression qu'il a employés jusqu'ici.

#### UN ART

Je n'ai ni le temps, ni la compétence, dans le cadre de cet exposé, d'énumérer les diverses conceptions que les hommes se sont faites de l'art et qu'ils continuent à se faire, encore moins de prendre parti pour l'une d'entre elles, de démontrer ensuite qu'elle s'applique au cinéma et enfin de déterminer la place ainsi octroyée à celui-ci : la septième, la huitième, la dixième? Les spécialistes en disputent toujours. A ceux qui me reprocheraient de manquer de rigueur scientifique, je répondrai que l'art est comme l'électricité : nous arrivons très bien à nous en servir sans savoir au juste ce que c'est.

Du moins, je tiens à réfuter une objection qui mérite d'être prise en considération, car elle a été formulée non seulement par des adversaires du cinéma mais par quelques-uns de ses artistes éminents. Selon eux, le cinéma ne serait qu'un procédé d'enregistrement d'une œuvre préexistante : pièce de théâtre, spectacle, fiction littéraire, etc. En somme, ce ne serait qu'un phonographe perfectionné, qui en plus des sons reproduirait les images.

Personne ne soutient que le phonographe soit un art ou

ait donné naissance à un art spécifique. Après quarante ans de radio et dix ans de télévision, il demeure toujours douteux que l'un et que l'autre soient des arts originaux ou même puissent donner un jour naissance à des arts originaux. En quoi une émission de radio diffère-t-elle de son texte littéraire ou musical? En quoi une émission de TV diffère-t-elle du spectacle ou du film qu'elle fait apparaître sur des millions d'écrans? Je ne désire pas répondre à ces questions par la négative car je suis convaincu que nous ne sommes encore qu'au début de l'utilisation de ces deux techniques de diffusion collective et qu'elles nous réservent des surprises, peut-être à un terme assez court pour que les personnes ici présentes en soient encore les spectatrices.

En revanche, en ce qui concerne le cinéma, nous sommes en mesure d'affirmer qu'il constitue bien un moyen particulier que l'homme a trouvé pour communiquer avec ses semblables. Pour établir ce point de vue, je ne vais pas recourir à des considérations philosophiques, ni invoquer les œuvres et les artistes qui ont paru à nombre de bons esprits s'égalier à ce que les autres arts nous proposent d'admirable, ni même faire état d'une audience mondiale qui est probablement la plus considérable et la plus constante de toutes pour une même œuvre. Je me fonderai uniquement sur ce que le mot cinéma signifie quand il est employé, sans même y prendre garde, par le commun des mortels et je prendrai trois exemples que j'ai personnellement relevés.

Le premier se passe dans la cantine d'un organisme de presse, ce qui implique que les clients se connaissent. L'un d'eux apprend que la veille, en son absence, deux de ses collègues ont eu une altercation qui, des injures, a passé à un pugilat en règle. Curieux comme tous les journalistes, il interroge la serveuse pour avoir plus de détails et elle lui répond avec une moue de regret : « Hier c'était mon jour de congé. Quand il y a du cinéma, je ne suis jamais là. »

Le second est le commentaire que provoqua le suicide d'une imitatrice de M<sup>me</sup> Bovary qui avait connu elle aussi de nombreuses aventures sentimentales qui ne paraissaient pas dignes d'elle : « C'était une femme qui se faisait du cinéma. »

Le troisième se passe entre joueurs de bridge. Vous savez que ce jeu, dans sa forme actuelle, suppose des enchères

conventionnelles c'est-à-dire qui se bornent à donner un renseignement au partenaire et ne marquent pas la volonté de jouer le contrat qu'elles indiquent. Un joueur se trouva devant la perspective de faire une enchère qui représentait le contrat qu'il voulait jouer mais que son partenaire allait nécessairement prendre pour une enchère conventionnelle et donc lui enlever. Ne sachant comment se tirer de ce mauvais pas, consciemment ou inconsciemment, son embarras se peignit sur sa face avant qu'il n'ouvrît la bouche, d'une manière si visible que l'un de ses adversaires lui demanda gentiment : « C'est fini, le cinéma ? »

Une action violente dont la force dramatique se passe d'explication; une rêverie intérieure qui transpose la réalité pour en tirer une image plus belle et plus émouvante; une mimique assez expressive pour traduire les mouvements secrets de l'âme, parfois à l'insu de celui qui les éprouve : voilà trois domaines où le cinéma a atteint une efficacité supérieure à celle des autres arts. Je ne dis pas que ce soient les seuls où il règne. Je ne prétends même pas que ce soient les plus féconds et encore moins qu'il aurait intérêt à s'y cantonner. Je constate simplement que ces aspects (il en existe d'autres, aussi importants, que j'aurai l'occasion de signaler) ont frappé l'esprit populaire au point que celui-ci les ait associés avec leur truchement. Que je sache, on n'a jamais employé dans une acception similaire les mots phono, radio ou TV.

Il est possible que la fascination qu'exerce le cinéma ait une source physiologique : ce qui ne gêne en rien sa qualité artistique, la musique aussi est fondée sur des rapports acoustiques.

A cet égard, je vous engage à réfléchir sur la notion unanimement acceptée que le cinéma existerait en fonction du phénomène de la persistance rétinienne, qui fait qu'une impression lumineuse persiste environ un dixième de seconde après sa disparition. Cette explication m'a toujours paru n'avoir pas plus de valeur que celle de l'opium dans Molière. La persistance rétinienne devrait avoir pour effet de surimposer dans un halo deux ou plusieurs images légèrement différentes. En fait le cinéma repose sur un phénomène qui, à ma connaissance, n'a jamais été expliqué bien qu'il fût connu longtemps avant Edison et Lumière : une succession suffisamment rapide

d'images fixes procure l'illusion d'un mouvement continu sans la moindre bavure.

Or cette illusion est facilitée par un artifice. La projection des films se fait d'une manière qui n'est pas continue, mais saccadée. Les films actuels sont enregistrés et projetés à la cadence de 24 images par seconde. Chaque image n'occupe l'écran que  $1/48^{\circ}$  de seconde. Pendant l'autre  $1/48^{\circ}$ , un disque obturateur fait régner un noir absolu. La persistance rétinienne ne permet pas à l'œil humain de s'en rendre compte. Dans une salle de cinéma, si nous ne regardons pas l'écran, nous voyons un faisceau lumineux ininterrompu, alors qu'en réalité tous les  $1/48^{\circ}$  de seconde, une obscurité totale succède à une vive clarté. Ainsi se trouve assurée la continuité sans papillotement des images sur notre rétine.

Il est permis de se demander si l'alternance ultra-rapide de vive clarté et d'obscurité profonde ne provoque pas d'autres effets, inconscients ceux-là; si elle n'est pas au moins un des facteurs de cette concentration, de cette fascination, de cet envoûtement, voire de cette hypnose que ressent le spectateur de cinéma et qui diffère fondamentalement de son comportement devant un spectacle qu'éclaire une lumière naturelle ou artificielle, mais constante. Les recherches de laboratoire qui ont été entreprises sur les réactions physiologiques à la projection ne permettent pas encore de répondre à cette question. Je serais tenté de croire qu'il existe là un élément qui joue un rôle important dans l'attrait que le cinéma exerce sur les foules, attrait qui se trouve illustré par l'anecdote suivante :

L'auteur dramatique Claude Vermorel travaillait un soir dans son bureau quand sa servante lui demanda la permission de disposer de sa soirée. « Que comptez-vous faire? » lui demanda-t-il machinalement. « Aller au cinéma. » Il travaillait encore quand sa servante revenue vint lui dire bonsoir Vermorel lui demanda gentiment : « Le film vous a plu? » — « Oh! oui, Monsieur, c'était beau. » — « Quel est son titre? » — « Je ne sais pas, Monsieur. » — « Qui y joue? » — « Je ne sais pas, Monsieur. » — « Qu'est-ce que c'est comme histoire? » — « Je ne sais pas, Monsieur... mais c'était beau. »

## L'HISTOIRE D'UN ART

A partir du moment où nous reconnaissons au cinéma le caractère d'un art, plus n'est besoin de justifier la nécessité d'étudier son histoire. Je voudrais toutefois attirer l'attention sur le fait que cet intérêt général se double en l'occurrence d'un intérêt particulier. On a cru longtemps, et non sans de bonnes raisons, que le cinéma était aussi fugitif que la danse ou l'éloquence et ne laissait pas plus de traces qu'elles. René Clair a écrit dans les années 1930 que « le cinéma est un art voué au présent ». En effet, la pellicule s'use, sèche, se raie, se déchire. Au bout de quelques années, après récupération des sels d'argent, elle n'est plus bonne qu'à être vendue au poids du celluloïd pour faire des peignes et des savonnettes. Nombreux sont les films dont il ne nous reste que le titre, parfois accompagné d'une affiche ou d'une photo. Il y a beaucoup plus grave. Jusqu'à l'apparition du parlant, les sujets qui avaient obtenu du succès étaient refaits environ tous les dix ans et la dernière version était toujours meilleure que les précédentes. Ce qui s'expliquait, d'une part, à la suite de continus perfectionnements techniques, surtout en matière d'éclairage et d'optique, combinés avec un soin accru dans la mise en scène grâce à la perspective de recettes plus considérables; d'autre part, à l'évolution rapide de la mode qui rendait le costume, le maquillage et même la mimique désuets au point qu'une scène dramatique devenait ridicule quelques années après avoir été tournée.

Cette opinion qui paraissait il y a trente ans sinon évidente tout au moins plausible s'est révélée fausse. Sans doute on continue à refaire les films. Pour ne prendre qu'un exemple, *L'Atlantide* a donné lieu à quatre versions parlantes successives après sa version muette. Mais il arrive de plus en plus souvent que, même lorsque la dernière version présente des perfectionnements techniques — mettons le grand écran, le son stéréophonique ou la couleur — elle soit d'une valeur artistique inférieure à celle qui l'a précédée. Les Russes, par exemple, ont refait en parlant et en couleurs *La Mère*, d'après le récit de Maxime Gorki, qui ne soutient pas la comparaison avec le film muet en noir et blanc de Poudovkine.



Que la mode ait moins changé au cours des trente dernières années qu'au cours des trente précédentes ou qu'elle ait été utilisée avec plus d'adresse par les costumiers et les décorateurs, nombreux sont les films tournés entre 1930 et 1940 qui ont pu être réédités récemment et refaire une carrière commerciale dans les salles sans que les spectateurs profanes se rendent compte qu'ils présentaient une différence avec les programmes habituels. En outre, pour les très anciens films, le témoignage qu'ils apportent sur un mode de vie révolu (nous sommes plus éloignés du monde de 1914 que celui-ci ne l'était de 1864) leur confère à lui seul une valeur intrinsèque à laquelle le premier venu est sensible ainsi qu'en témoigne le succès obtenu par des montages d'actualités ou de documentaires anciens.

Ici je me permettrai une digression pour montrer à quel point il convient d'être prudent pour apprécier une réalité en constante évolution. Tout le monde s'accorde (et moi le premier) à juger que les actualités cinématographiques sont une des formes les moins satisfaisantes de la presse. Elles n'enregistrent que l'aspect le plus superficiel des événements : une crise politique grave se trouve illustrée par différents messieurs qui, serviette au poing, descendent d'une auto pour entrer dans un bâtiment, à moins qu'ils ne sortent de ce bâtiment pour monter dans une auto. Elles sont soumises à une censure plus tâtilonne que celle qui s'exerce sur les films de fiction. Elles sont d'un conformisme sans défaillance et ne montrent jamais les aspects déplaisants du pays dans lequel elles sont tournées. Elles manifestent une prédilection pour les sujets incolores et futiles : inaugurations, défilés de mannequins, expositions commerciales, manifestations sportives, etc. Ce n'est que depuis une dizaine d'années qu'on a découvert qu'il suffisait de conserver ces bouts de pellicule assez longtemps pour qu'ils se révèlent d'un intérêt prodigieux. Pourquoi ? parce que l'œil de la caméra n'opère pas de choix : il enregistre l'insignifiant comme le significatif. Là où un journaliste se contenterait de noter le seul détail frappant, l'objectif reproduit la totalité de ce qui se trouve dans son champ. Et il se fait qu'à un demi-siècle de distance, quand le monde a changé aussi profondément que nous l'avons vu changer, c'est précisément ce qui était naturel, ce qui allait de soi, ce que per-

sonne ne remarquait, tellement c'était familier alors, qui aujourd'hui ne serait même plus imaginable si la pellicule n'en conservait la trace.

Fermons la parenthèse et revenons à l'intérêt supplémentaire que présente l'enseignement de l'histoire du cinéma. Les étudiants n'ont aucune difficulté à se procurer les chefs-d'œuvre de la littérature, à entendre en disque les classiques de la musique, à trouver dans les livres d'art les reproductions des tableaux, des fresques, des statues célèbres. Il n'en va pas de même pour le cinéma par suite des conditions de son exploitation commerciale. Sans doute, il existe des ciné-clubs. A Bruxelles, le Séminaire de l'écran et le Musée du cinéma organisent des projections. Celles-ci demeurent malgré tout trop rares. Il leur faut une dizaine d'années pour faire le tour des œuvres marquantes du passé. Les histoires du cinéma, de plus en plus nombreuses, de plus en plus complètes et précises, ne dispensent à aucun degré du contact direct avec les films. Elles nous fournissent d'indispensables renseignements techniques, elles ne nous donnent sur la valeur artistique qu'une opinion d'autant plus sujette à caution que leurs auteurs, par la force des choses, sont loin d'avoir vu tous les films dont ils parlent et qu'ils se bornent dans bien des cas à reproduire le jugement d'autrui.

Grâce aux richesses de la Cinémathèque de Belgique que celle-ci met obligeamment à notre disposition et à la coopération du Musée du cinéma, ce cours sera illustré par des fragments d'une centaine de films s'échelonnant de 1895 à 1950. Pour la production des quinze dernières années, il a paru que les étudiants avaient eu l'occasion d'en prendre une connaissance directe. Certes, il existe beaucoup plus de cent films importants pour la période retenue. Le nombre d'heures dont nous disposons nous oblige à nous limiter. J'espère qu'un échantillonnage judicieux permettra néanmoins à l'étudiant de se faire une conception globale mais personnelle de ce que fut le cinéma qu'il n'a pas connu.

Certes le divertissement — au sens fort du terme — que procure le cinéma peut être goûté sans aucune référence au passé. Mais à partir du moment où l'on cherche à dépasser ce stade, la compréhension et la sensibilité se nourrissent de rapprochements : ils s'affinent et se fortifient d'autant plus

que ceux-ci sont nombreux et variés. La perspective de l'histoire introduit une dimension supplémentaire. A cet égard, il aura fallu aussi attendre un demi-siècle pour en avoir la démonstration. Un phénomène bien connu en littérature, en peinture, en musique se reproduit au cinéma. Je n'ai pas à vous rappeler les hauts et bas extraordinaires qu'ont connu, au cours des siècles, les réputations de quelques très grands créateurs (pour ne pas parler d'artistes mineurs) : Ronsard, Vermeer, Vivaldi ont été successivement portés aux nues, décriés, oubliés, redécouverts. Nous assistons aux prodromes d'un mouvement semblable. Mises en face des films muets, les nouvelles générations réagissent parfois d'une manière opposée à ceux qui les ont vus à l'époque. Rien de plus naturel et de plus sain que cette révision des valeurs. Raison de plus de lui donner l'occasion de s'opérer dans les conditions qui lui permettront de le faire au meilleur escient, c'est-à-dire en connaissance de cause des conditions dans lesquelles l'œuvre a été réalisée.

#### LES MOYENS D'EXPRESSION

Avant d'étudier l'un après l'autre les procédés auxquels ont eu recours les créateurs, je voudrais dégager les besoins de leur public auxquels ils ont, plus ou moins consciemment, répondu ou tout au moins, les deux principaux d'entre eux.

##### *L'illusion de la réalité*

Un de ceux qui assistèrent à une des premières projections des films Lumière a noté : « Une tapissière arrivait sur nous au galop de son cheval. Ma voisine était si bien sous le charme qu'elle se leva d'un bond... et ne se rassit que lorsque la voiture tourna et disparut. »

Le public éprouvait la sensation de se trouver devant un véritable véhicule et non pas devant sa reproduction à deux dimensions. Depuis que l'homme parle et écrit, il est habitué à identifier le nom et la chose. Ce n'en demeure pas moins pour lui une opération intellectuelle, donc abstraite, donc réclamant un effort. L'image animée, elle, procure une sensation physique d'un caractère différent; parfois elle provoque le même réflexe que le spectacle véritable.

Il nous est difficile de croire que ce qui se passe sur l'écran n'a pas réellement eu lieu. Les sujets des premières bandes ont contribué à entretenir cette illusion : actualités, documentaires, saynètes empruntées directement à la vie quotidienne. Rien n'empêchait d'imaginer, dans les premiers films de fiction, que ceux-ci avaient été enregistrés à la suite de l'astuce d'un opérateur caché ou grâce à un hasard heureux.

On serait surpris par le nombre de spectateurs qui continuent à être dupes, comme le prouvent leur surprise et leur désappointement quand ils pénètrent dans un studio : ils se trouvent dans un hangar d'usine alors qu'ils s'attendent à un palais des Mille et une nuits, ou tout au moins à une scène de théâtre.

Cette exigence de réalisme a été l'un des facteurs déterminants de l'évolution du cinéma. Pour la satisfaire, les portants de toile peinte furent remplacés par des décors construits, les meubles et les costumes, contemporains ou historiques, furent fabriqués spécialement, les éclairages artificiels se perfectionnèrent. Des expéditions allèrent tourner sur place les scènes exotiques. Les acteurs furent requis de posséder, en plus de leur talent, le physique de leurs rôles. Constamment, par différentes démarches, quelques réalisateurs ont cherché à éliminer ce qui leur paraissait faire obstacle à l'enregistrement de la vie authentique : le scénario, l'acteur professionnel, le studio. Leurs efforts, dont la valeur intrinsèque est très variable, ont eu une influence sensible sur leurs collègues qui suivaient une tout autre voie.

### *L'identification*

Une des surprises que le cinéma réservait à ses producteurs est que le public s'identifiait à l'un des personnages et cherchait à l'imiter. Au moment où le film américain régnait sur le monde entier, non seulement les produits fabriqués aux Etats-Unis se vendirent mieux à l'étranger, mais leurs habitudes se répandirent. Après la première guerre mondiale, le cinéma fut l'un des facteurs qui firent que les hommes se mirent à porter des cols mous au lieu de cols durs et tombèrent la veste au bureau, même quand la température ne le justifiait pas; que les femmes allèrent chaque semaine chez le coiffeur et refusèrent de porter des bas qui n'étaient pas en soie. Cela

n'alla pas quelquefois sans quelque méprise. Ainsi quand les studios se mirent à employer la pellicule panchromatique au lieu de l'orthochromatique jusqu'alors en usage, les lèvres des actrices parurent noires à l'écran jusqu'à ce que les maquilleurs trouvèrent le moyen de rectifier cette déformation. Entre-temps, la vente du rouge à lèvres le plus foncé avait progressé d'une manière surprenante.

Cette identification est si bien connue qu'on a d'ailleurs tendance à l'exagérer. Une idée fausse fort répandue voit dans le cinéma un facteur de la délinquance juvénile. Les films policiers sont très nombreux, je n'en disconviens pas. On peut penser que les jeunes malfaiteurs y trouvent des modèles, exactement comme pour le choix de leur costume ou de leur motocyclette. Mais que l'impulsion de commettre un acte anti-social leur vienne de l'écran et non d'origines beaucoup plus lointaines, plus permanentes et plus profondes relève de l'imagination ou du faux raisonnement qui consiste après avoir demandé à l'adolescent : « Où as-tu passé la soirée ? » et entendu la réponse « Au cinéma », à ne pas réfléchir que dix fois plus de forts en thème feraient exactement la même réponse.

A ces deux besoins du public ont correspondu deux virtualités du cinéma que ses inventeurs n'avaient pas soupçonnées.

### *Raconter une histoire*

Rien ne prédestinait le cinéma à raconter une histoire malgré les tentatives naïves de la lanterne magique ou des bandes dessinées qui, à cette époque, ne se trouvaient encore que dans les journaux pour enfants. Les premières tentatives, en dépit de leur gaucherie, recueillirent un tel succès que ce furent sur elles que s'édifièrent un commerce et une industrie. En effet, l'homme a toujours adoré que Peau d'Ane lui soit conté et, par surcroît, en l'occurrence, il avait l'impression que c'était réellement arrivé.

Une anecdote illustrera la force de ce sentiment. En 1938, fut adapté à l'écran *Ramuntcho*, d'après l'œuvre de Pierre Loti. Vous vous souvenez que le roman se termine mal : la fiancée du beau contrebandier finit ses jours au couvent. Je me trouvais derrière deux spectatrices. Vers la fin, l'une saisit

le bras de l'autre et lui dit : « Pourvu que ça ne finisse pas comme dans le roman ! » Elle avait été probablement voir le film parce que le livre lui avait plu. Mais l'issue malheureuse qu'elle avait supportée à la lecture lui paraissait intolérable à l'écran. Le réalisateur avait d'ailleurs prévu cette réaction du public : les deux protagonistes se mariaient bel et bien.

Quand, entre 1920 et 1930, les esthètes découvrirent le cinéma qu'ils avaient méprisé jusque-là, ils voulurent le limiter à une symphonie visuelle, dépourvue de contenu anecdotique et psychologique. Quelle qu'ait été la valeur de certains de leurs essais, leur échec global auprès de la masse du public démontra que celui-ci exigeait en premier lieu que le film fit appel à ses sentiments.

Si l'image possède un contenu affectif beaucoup plus puissant que le mot, puisqu'elle s'adresse à la sensibilité sans passer par l'intelligence, en revanche elle est beaucoup moins souple. Par bonheur, le cinéma fut condamné à être muet pendant trente-cinq ans avant de découvrir l'usage de la parole. Les auteurs furent obligés de ce fait, quand ils ne voulaient pas recourir à l'expédient facile mais inélégant des sous-titres, de créer un vocabulaire et une syntaxe.

Le parlant a réduit l'intérêt de ceux-ci. Mais il a bénéficié de l'effort considérable qui fut fait pour découvrir des équivalents visuels à des phrases prononcées ou pensées. Je citerai un seul exemple. Dans *L'Opinion publique*, le seul film que Charlie Chaplin ait mis en scène sans y jouer, les deux protagonistes se trouvent dans une situation qu'un sous-titre aurait pu résumer ainsi : « Devant le luxe de Marie, Jean souffrait de sa pauvreté bien que la jeune femme ne parût pas se rendre compte de ce qui les séparait. » Chaplin imagina la scène suivante : Marie vient prendre à l'improviste le thé chez Jean. Celui-ci cherche en vain une serviette qui ne soit pas trouée. Il est réduit à en plier adroitement une. Marie la prend et, tout en bavardant, l'ouvre sur ses genoux. Jean contemple le trou avec consternation et suit à peine la conversation. Marie vide sa tasse et replie sa serviette sans même l'avoir regardée.

Après s'être borné à enregistrer des pièces de théâtre — ce qu'il continue d'ailleurs à faire occasionnellement — le parlant comprit qu'il fallait redonner la primauté à l'image sur le son. Dans les meilleurs films, la parole n'est pas le pléo-

nasme d'une action qui se suffit à elle-même et l'image n'est pas le pléonasme d'un dialogue de radio : chacune apporte à l'autre un contrepoint indispensable.

### *Justification des vedettes*

Dès l'invention du cinéma, les inventeurs cherchèrent à augmenter les dimensions de l'écran. Ils allèrent jusqu'à tenter des projections sur des centaines de mètres carrés. Les dimensions se standardisèrent rapidement. La plupart des salles utilisèrent un écran qui avait de deux à trois mètres de haut. Il se passa alors un phénomène inattendu quand le gros plan se mit à être systématiquement utilisé : un visage agrandi une centaine de fois prenait une signification différente.

Ce ne fut sans doute que l'un des facteurs qui provoquèrent, dès les premières années du siècle, l'extraordinaire popularité des vedettes. Pour cette raison et pour d'autres, le public avait l'impression de connaître les acteurs — qui demeuraient parfois anonymes ou qui étaient désignés par un simple prénom — beaucoup mieux que des amis de longue date. Il se précipitait pour les retrouver à chacune de leurs apparitions sur l'écran. Il les traitait avec une familiarité surprenante, s'intéressait aux détails intimes de leur vie privée, leur adressait une correspondance suivie, leur réclamait leur photo avec une dédicace, imitait leur costume, leur coiffure et leur comportement. Ces reflets sur l'écran paraissaient plus vivants et plus réels que la plupart des êtres de chair et d'os.

La nature de cette attraction est demeurée mystérieuse. Une opinion erronée assure que des producteurs fabriquent les vedettes et les lancent à grand renfort de publicité. Des cas précis nous démontrent le contraire. Jean Harlow et Marilyn Monroe ont été imposées par le public à leurs studios qui pendant des années ont cherché à les cantonner dans des rôles secondaires. Au contraire, Samuel Goldwyn engagea une actrice russe de grand talent qui était une fort jolie femme, Anna Sten, lui donna des rôles conçus pour elle, des partenaires aussi populaires que Gary Cooper, d'excellents réalisateurs et ne parvint jamais à la rendre populaire. Pour devenir une vedette, il n'est pas nécessaire d'avoir un talent de comédien, sinon Tino Rossi n'en aurait pas été une, ni de posséder la beauté ou un attrait sexuel, sinon Fernandel n'en serait pas

une. Qu'est-ce qui explique alors qu'une queue se forme devant les cinémas dès qu'un nom figure à l'affiche, sans qu'on s'inquiète si le film est bon ou mauvais?

Je suis tenté de croire que cette fascination repose sur l'accord d'un physique et d'une psychologie. L'humanité en est restée au stade du souriceau de La Fontaine : elle juge les gens à leur mine. Le cinéma lui donne sur ce point entière satisfaction : chacun y a la tête de son emploi. Le plus puissant moyen d'expression dont l'acteur y dispose est son apparence : amplifiée sur quelques mètres carrés, elle prend une telle évidence qu'aucune autre considération ne pèse en face d'elle.

Il en résulte que certaines situations ne sont pas représentables à l'écran. Nous voyons fréquemment dans la réalité des hommes épris de laiderons. Dans un film, le seul moyen de faire comprendre que le héros est amoureux consiste à faire paraître désirable au spectateur l'objet de sa flamme, en d'autres termes à choisir une actrice jolie. Bardèche et Brassillach ont fait des gorges chaudes d'une lettre où Jacques de Barocelli explique à Ernest Pérochon en 1923 que la robuste paysanne de *Nène*, ayant un caractère mélancolique, doit être incarnée par une actrice malingre. Le réalisateur avait autant raison que Balzac quand celui-ci cherchait pour ses héros un nom dont la sonorité correspondît à leur destinée. Les aventures de César Birotteau ont nécessairement un caractère ridicule et celles de Lucien de Rubempré, un caractère tragique.

Ce qui est plus curieux, c'est que ce physique et cette psychologie que l'écran met en valeur ne correspond pas toujours au véritable physique et à la véritable psychologie des individus qui l'incarnent : ici nous entrons dans le domaine toujours énigmatique de la photogénie. La créature de rêve qui apparaissait sur les écrans sous le nom de Greta Garbo correspondait dans la réalité à une femme qui avait une carrure de déménageur, des traits anguleux, la poitrine plate, la démarche masculine et qui chaussait du 44. Le titi de Paris gouailleur et boute-en-train qu'incarne Maurice Chevalier n'a rien à voir avec le neurasthénique misanthrope qui ne compte plus les dépressions nerveuses qui l'obligent à des cures de repos quand elles ne l'amènent pas au bord du suicide. Et les mémoires qui viennent d'être publiés montrent l'énorme distance qui sépare Charlie Chaplin de Charlot.



Dans ces cas, le mythe est toujours plus fort que la réalité. Mais n'est-ce pas un des meilleurs titres de gloire du cinéma et l'une des plus sûres preuves de ce qu'il est bien un art que sa capacité jamais ralentie de créer de nouveaux mythes et de les imposer au monde entier?

## Introduction à l'œuvre poétique de Jorge Guillén

par **Elsa DEHENNIN**,  
Chargé de cours à l'Université

Si vous me le permettez, je commencerai cette introduction à l'œuvre poétique de Jorge Guillén par une anecdote. Depuis qu'il a reçu en 1962 le Grand Prix International de Poésie, qui est décerné tous les deux ans, à Knokke, Guillén connaît bien la Belgique. Il y est revenu cette année, au printemps, et comme un soir on en vint à parler de poésie, je lui proposai la définition assez amusante qu'un de mes professeurs avait donnée de la poésie et que je n'ai jamais oubliée. Il nous avait dit à peu près ceci : quand vous achetez au marché un kilo de carottes, il arrive que le marchand vous donne un kilo, puis pour bien faire le poids, qu'il en ajoute encore une. Cette carotte supplémentaire est la poésie. La réaction de Guillén fut immédiate et très caractéristique : il a bondi en s'écriant « Mais non, mais non, la poésie, c'est la première carotte et rien que la première! » C'était bien Guillén qui parlait, le poète qui n'a jamais cessé de chercher et d'élire les choses premières et essentielles, et de les proposer dans leur simplicité la plus dépouillée, dans une simplicité qui n'a rien de froid ou d'austère, qui montre, au contraire, la plénitude sensible et mentale de l'être : des êtres et des choses.

Guillén a aujourd'hui soixante et onze ans; il est d'origine castillane, mais depuis sa jeunesse, il a beaucoup résidé à l'étranger. Il a fait des études en Suisse, il a été lecteur à la Sorbonne et à Oxford et, depuis 1936, il vit dans un exil volontaire, tantôt aux Etats-Unis, tantôt en Europe. Il est un de ceux qui font la *España peregrina*, la grande et libre Espagne qui erre dans le monde.

Castillan universel, intellectuel libéral, Guillén est aussi et avant tout un homme qui aime passionnément la vie et qui, de ce fait, a toujours été à la hauteur des circonstances. Ce n'est pas par hasard que son dernier recueil s'intitule *A la altura de las circunstancias*.

Il fait partie de ce qu'il convient d'appeler la « génération de 1927 ». Cette génération est, sans exagération, une des plus brillantes que l'Espagne ait connues au cours de son histoire littéraire. Plusieurs des auteurs qui la composent sont aujourd'hui célèbres : outre Guillén et Lorca, les deux « capitaines » (1) de l'équipe, il y a Salinas, Alberti, Diego et Aleixandre, et il y en a d'autres qui mériteraient d'être cités. Tout en étant très différents les uns des autres et tout en étant très indépendants, ces poètes avaient tous la conviction de former un groupe cohérent de poètes novateurs. Ils étaient conscients de travailler solidairement à la purification et à l'élévation de la lyrique espagnole; de commun accord et dès leurs débuts, ils ont banni toute grandiloquence, toute effusion sentimentale, tout académisme; ils avaient l'ambition, ces poètes suprêmes, comme les appelle Salinas, d'écrire des œuvres pures. Le terme de « poésie pure » était très à la mode en Espagne dans les années 20. On connaissait Valéry et on connaissait l'abbé Brémond; mais on avait son idée sur la poésie pure. Guillén, en particulier, a préconisé « la fabricación, la creación de un poema compuesto únicamente de elementos poéticos en todo el rigor del análisis : poesía poética, poesía pura, poesía simple prefiero yo, para evitar los equívocos del abate... Como lo puro lo llamo simple, me decido resueltamente por la poesía compuesta, compleja, por el poema con poesía y otras cosas humanas. En suma, una « poesía bastante pura », *ma non troppo* (2). » Guillén et ses amis sont tous parvenus à créer cette « poésie poésie » qui allie une technique rigoureuse à un élan originel puissant et qui n'a absolument rien de froid, d'hermétique ou d'inhumain, comme l'ont cru les premiers critiques.

La génération de 1927 est une génération toute constructive : elle n'a pas renié celle qui la précédait et elle n'a pas élu

(1) Cf. J. GUILLÉN, *Federico en persona*, Buenos Aires, 1959, p. 135.

(2) Cf. G. DIEGO, *Poesía española contemporánea*, Madrid, 1959 (3<sup>e</sup> éd.), p. 327.

de maître à penser au détriment d'autres maîtres. Guillén a emprunté ses innombrables exergues à tous les grands classiques de la littérature espagnole et aussi aux symbolistes français, à Mallarmé et à Valéry surtout.

Pourtant l'œuvre de Guillén se situe aux antipodes de celle des symbolistes. Il est absolument faux d'appeler Guillén un Valéry espagnol. Il a, certes, traduit *Le cimetière marin* d'une façon remarquable <sup>(3)</sup>. Il a, certes, dû apprécier le grand exemple de pureté poétique que Valéry offrait : la perfection d'une forme simple, au sens chimique du terme, mais riche en matière verbale et sonore, notamment. Il a, néanmoins, défini lui-même *Cántico* comme étant l'antithèse de *Charmes* <sup>(3b)</sup>. C'est que Guillén comme la plupart des Espagnols et comme Lorca, en particulier, croient à l'inspiration. Ils estiment qu'ils doivent leurs œuvres à une grâce, à un enchantement, à un je-ne-sais-quoi et non, je cite, à un « charme manufacturé ». Sans doute y a-t-il chez chaque poète un part d'inspiration et une part de fabrication. Il n'empêche que le poète français et le poète espagnol ont des tempéraments opposés : beaucoup plus que Valéry, Guillén entend vivre la vie pour la connaître. Sous aucun prétexte, il ne dépasse les limites du vivant et du sensible. Le transcendant abstrait et intellectuel lui est une zone interdite. Ainsi, tout en ayant lu Valéry avec la plus grande admiration, tout en l'ayant traduit merveilleusement, tout en partageant avec lui le culte de l'expression poétique pure, Guillén est resté très différent de lui; il n'est le disciple de personne.

Il a aussi su défendre son originalité créatrice contre Gongora, par exemple, dont l'influence a été très grande au moment où la génération de 1927 se nouait (dans les années 1926-1927). En mai 1927, les jeunes poètes ont fêté le troisième centenaire de la mort de Gongora avec une ferveur vraiment exceptionnelle. En général, les célébrations de ce genre sont officielles, académiques et froides; il n'en fut rien en 1927, grâce à l'enthousiasme juvénile du plus fervent gongoriste du groupe, grâce à Gerardo Diego qui entraîna tous ses amis au travail. Les professeurs parmi eux devaient éditer les œuvres de Gongora. Salinas et Guillén devaient préparer respective-

<sup>(3)</sup> Cf. *Revista de Occidente*, 1929 (LXXII), pp. 341 et suiv.

<sup>(3b)</sup> Cf. *Language and poetry*, Cambridge, Mass., 1961, p. 208-9.

ment une édition des sonnets et des octaves, — leur manuscrit n'a cependant jamais été imprimé.

Mais ce qui est plus, je crois, c'est que, sous l'impulsion de Gerardo Diego, les jeunes poètes ont composé des poèmes, en l'honneur de Gongora, non pas des poèmes de circonstance, où l'on fait l'éloge du défunt, non pas des pastiches, comme on l'a cru, mais des poèmes originaux qui s'intègrent parfaitement dans l'œuvre de chaque poète, où chacun d'eux s'est efforcé, selon son tempérament propre, selon ses besoins créateurs individuels, de continuer l'exemple de poésie pure que Gongora fut le premier à donner en Espagne. Gongora était considéré par tous comme un exemple suprême de métamorphose verbale.

Pour sa part, Guillén a composé un impeccable dizain en l'honneur de Gongora; il s'intitule *El ruiseñor* (\*) et, dans l'édition définitive de *Cántico*, il figure au centre du recueil. C'est dire qu'il a gardé toute son importance. Notre poète y rend hommage à l'exubérance vitale de Gongora, au Gongora qui, comme lui, aime le soleil, le fleuve, les oiseaux et qui, par amour de leur beauté sensible, les transforme à l'aide d'images et de rythmes, à l'aide d'une rhétorique cultiste (*culta*) en une réalité esthétique. Chez Guillén, cependant, il n'y a aucun excès : aucun excès dans l'imagination, aucun excès dans l'expression poétique. Tout se résume par ces vers où il est question de « una primavera y Redonda, perfecta esfera ». Le monde que Guillén crée, la réalité qu'il « voit », s'inscrit invariablement, nous le verrons, dans une perfection circulaire, dans une immense coupole.

Nous voilà donc arrivée à l'œuvre de Guillén par le biais de l'histoire. Guillén est cependant bien vivant, et son œuvre n'est pas encore achevée. Il sait exactement ce qu'il doit encore faire et je crois qu'il aura la force de vivre jusqu'à ce qu'elle soit définitivement terminée. Il faut savoir que, pour ce poète, qui passera à la postérité comme un grand classique, chaque œuvre et, *a fortiori*, l'œuvre d'ensemble constitue une unité organique, un édifice composé architecturalement. Voici d'ailleurs comment Guillén voit cet édifice.

Il y a d'abord *Cántico* (*Cantique*, *Lobgesang*) qu'il a composé pendant trente ans, qu'il a commencé en Bretagne,

(\*) *Cántico*, Buenos Aires, 1950, p. 222.

en 1919, et qu'il a terminé aux Etats-Unis, en 1950, et dont il existe quatre éditions, chaque fois amplifiées, corrigées et recomposées. La première édition date de 1928 et comporte soixante-quinze poèmes; la deuxième édition date de 1936, elle comporte cent vingt-cinq poèmes, la troisième date de 1945 et comprend deux cent soixante-dix poèmes, la dernière, enfin, qui est la première édition définitive, a paru en 1950; elle comprend trois cent trente-quatre poèmes. La plaquette de 1928 est donc devenue un volume impressionnant, qui depuis 1945 porte le sous-titre révélateur de *Fe de vida* (Foi dans la vie).

A côté de *Cántico*, il existe un second ensemble qui s'intitule *Clamor* (Clameur). *Clamor*, en espagnol, signifie un bruit tumultueux, mais non des cris de réprobation; il implique plutôt des gémissements, des plaintes. Le sous-titre de ce recueil est, lui aussi, révélateur : *Tiempo de historia* (Temps de l'histoire : entendons le temps où l'histoire sort de son silence et fait sentir ses grincements). Nous connaissons actuellement tout *Clamor* et vraisemblablement dans son édition définitive. Il comprend trois parties de même longueur environ : la première s'intitule *Maremágnium* (Confusion) et a paru en 1957; la deuxième « *que van a dar en la mar* » (qui vont se jeter dans la mer), paru en 1960, rappelle à tout hispaniste les très beaux vers de Jorge Manrique : « Nos vies sont les fleuves /— qui vont se jeter dans la mer —/ qu'est la mort. » La troisième, *A la altura de las circunstancias*, date de 1963. Il est à remarquer que le premier et le dernier livre se subdivisent chacun en cinq parties — exactement comme *Cántico* — et que le livre central comporte sept parties. Il y a là une symétrie structurale voulue qui pivote toujours sur un centre et qui appelle tant de chiffres impairs. Il serait assez anormal que l'œuvre d'ensemble de Guillén ne comporte, en définitive, que deux parties; en fait, le troisième ensemble est presque terminé : il s'intitulera *Homenaje* (Hommage) et paraîtra l'année prochaine; il rétablira, sans doute, l'équilibre entre l'enchantement originel et les conditions historiques qui le contrecarrent. Mais non content, semble-t-il, de cette composition ternaire, Guillén envisage deux prolongements qui la consolideront en quelque sorte : un premier volume qui rassemblera les écrits en prose de jeunesse et un dernier volume qui réunira les écrits en prose du « grand âge ». Ainsi Guillén entend-il finir son œuvre

par de la prose. Cela ne nous étonne pas outre mesure : dans sa poésie, dans le dernier *Cántico* vis-à-vis du premier, dans *Clamor* vis-à-vis de *Cántico*, on sent une évolution nette et progressive vers la prose. Guillén est un poète pur qui n'a jamais vécu dans une tour d'ivoire; il s'est, au contraire, ouvert toujours plus largement aux réalités humaines et historiques.

Bien que je ne prétende pas aborder le problème fort complexe des rapports existant entre la prose et la poésie, je voudrais tout de même rappeler que pour Valéry, qui se référait à Malherbe, la poésie est à la prose ce que la danse est à la marche. Il va de soi que, quand la vie se présente dans toute sa beauté, l'on peut songer à danser; quand elle brandit aussi la guerre, la tyrannie et la mort, l'on ne songe plus à danser. Il faut alors marcher, et d'un pas ferme. Certains critiques regrettent cette évolution dans l'œuvre de Guillén. Il faut l'accepter. Guillén ne pouvait pas continuer indéfiniment *Cántico*, envers et contre tout. Il reste son chef-d'œuvre : son œuvre où la création verbale se révèle la plus puissante. Cela n'empêche que *Clamor* garde toute son importance littéraire. Tout en se servant d'une expression moins condensée, moins verbalement voluptueuse, si je puis dire, plus sentie — qui passe par le cœur tout autant que par l'esprit —, en se servant d'une expression plus efficace, plus ample aussi, Guillén reste un poète extrêmement soucieux de la forme et fidèle à ses procédés de style, et surtout à la disposition savante et rythmique des mots. Il ne faudrait pas croire que les dernières œuvres sont entachées de prosaïsme. Loin de là! Je vous ferai d'ailleurs remarquer qu'on observe une évolution semblable chez Lorca, qui, lui, est allé vers le théâtre pour être en contact direct avec les masses, avec la « *inmensa mayoría* », et non plus avec la « *inmensa minoría* » dont parlait l'esthète Juan Ramón Jiménez, qui a exercé une certaine influence sur le jeune Guillén.

Je crois qu'il serait intéressant, pour mesurer objectivement le chemin que Guillén a parcouru entre *Cántico* et *Clamor*, de comparer leurs mots-témoins, ce que P. Guiraud appelle des mots-thèmes <sup>(4b)</sup>, c'est-à-dire les mots les plus employés par un poète : ceux par lesquels s'exprime sa vision créatrice; enten-

<sup>(4b)</sup> Cf. *Les caractères statistiques du vocabulaire*, Paris, 1954.

dons, bien sûr, les substantifs, car chez les poètes lyriques, c'est le substantif qui est promu au rang de mot-thème au détriment du verbe.

Malheureusement, je ne connais que les mots-témoins de *Cántico*. Pour *Clamor*, le dépouillement est en cours. Je doute fort, toutefois, que le premier mot y soit aussi *luz*. Depuis qu'il s'est mis à écrire jusqu'en 1950, Guillén est le poète de la lumière. En 1922, *luz* est de loin le premier mot, avant *mar* et *cielo*; en 1936, il est vrai, on ne le trouve qu'à la sixième place; mais *sol* est en deuxième position, juste après *amor*, qui est le premier mot-témoin; en 1945, *luz* l'emporte à nouveau, *amor* est deuxième et *sol* troisième; en 1950, *luz* triomphe définitivement, laissant loin derrière lui *amor*; *mundo* est second; *cielo* et *noche* sont *ex aequo* troisièmes, *sol* quatrième.

La lumière est incontestablement à l'origine de l'existence poétique de Guillén; sans elle le monde sensible ne serait pas et sans le monde le chantre Guillén ne serait pas non plus. Mais, tout en étant le premier élément, la lumière n'exclut pas les autres éléments. Guillén est, comme tous les vrais classiques, et notamment comme Fray Luis, dont il a édité et commenté le *Cantar de Cantares* <sup>(5)</sup>, un homme entier (*hombre entero*); son imagination créatrice fait appel à tous les éléments : à l'eau — *mar*, *rio*, *agua* sont des mots-témoins importants; à la terre — à la terre habitée et non à la terre matière, qui est par exemple la source de vie pour Pablo Neruda. La lumière elle-même est, à la fois, soleil et air, feu et ciel, ardeur et mouvement et, ce qui est plus, matière opaque. Lisons un très beau dizain de 1928, *Presencia de la luz*.

*Un resplandor*

*Sostiene bien estos cielos  
Ya plenarios del estío,  
Pero leves para el brío  
De esta luz... ¡Birlibirloque!  
Y los pájaros se sumen  
Velándose en el volumen  
Resplandeciente de un bloque*  
(p. 241)

(5) Ed. Cruz del Sur, 1947.



Un resplendissement  
 soutient bien ces cieux  
 déjà gonflés par l'été  
 mais légers pour la vigueur  
 de cette lumière... Enchantement!  
 Et les oiseaux plongent  
 et se cachent dans le volume  
 resplendissant d'un bloc.

L'image finale, que l'on retrouve encore ailleurs, a toute son importance. Jusqu'en 1936, *bloque* portait d'ailleurs une majuscule. Guillén n'emploie que peu de métaphores; elles sont toujours fonctionnelles; elles ne servent pas à dorer la réalité, comme c'est le cas chez Gongora; elles servent, tout comme les mots-témoins, son thème vital, entendons par là le thème générateur de son œuvre, le thème jailli des sources mêmes de l'être qui donne vie à l'œuvre et qui, chez Guillén, est une joie passionnée et irrésistible de vivre.

Il suffit d'ouvrir *Cántico* et de lire la première strophe, qui est là depuis 1936, pour voir dans quelle mesure la lumière dont on connaît la splendeur massive et universelle, est un élément vital.

*(El alma vuelve al cuerpo,  
 Se dirige a los ojos  
 Y choca.) — ¡Luz! Me invade  
 Todo mi ser. ¡Asombrol*

(p. 16)

(L'âme revient au corps,  
 elle se dirige vers les yeux  
 et s'y heurte.) — Lumière! Tout mon être  
 m'envahit. Émerveillement!

La lumière est bien mise en relief, au cœur de la strophe, entourée comme elle est de pauses phonologiques et d'un halo affectif; elle est la première donnée; la présence de l'homme est accessoire.

En vertu d'une merveilleuse correspondance <sup>(6)</sup> — le terme

<sup>(6)</sup> *El Argumento de la Obra*, Milan, 1961, p. 25.

est de Guillén-critique qui parle aussi de *acorde* (accord) — en vertu d'une coordination élémentaire que nous ne voyons plus parce qu'elle est trop évidente, la lumière en appelle aux yeux, qui exercent ce que Guillén appelle déjà en 1923 « un pouvoir essentiel, monarchique »; par les yeux le corps s'anime : il est, à nouveau, habité par l'âme et l'être est entier. Remarquez combien l'âme qui répond à l'appel de la lumière est un principe de vie sensible, purement humaine. Il est arrivé à Guillén au cours d'une exaltation amoureuse, de sentir *l'alma en la piel*. Remarquez, en outre, que *alma*, *cuervo* et *ser* sont, eux aussi, des mots-témoins dont la fréquence relative augmente dans chaque édition. *Ser*, par exemple, est attesté trois fois en 1928 et trente et une fois en 1950. Cela s'explique : Guillén est arrivé tardivement à la conscience de son moi, de son être. En 1928, il n'y a que le dehors qui compte, la réalité extérieure inondée de lumière. En 1936, grâce à la triomphale expérience de l'amour total, entier lui aussi, le poète se découvre : il est, il existe; sa conscience est là au cœur de la réalité. A partir de là, l'être s'affirme toujours plus dans le monde sans qu'il croie pour autant à une supériorité quelconque de son moi. Contrairement à tous les poètes qui le précèdent, Guillén s'incline, heureux et comblé, en toute humilité, devant un univers resplendissant, extraordinaire, sûr — ce sont là des adjectifs chers à Guillén — devant un monde qui est bien fait — *el mundo está bien hecho*, quel poète a osé affirmer cela? — devant une réalité réelle irréfutable, qui est présente dans le temps et dans l'espace, que l'on peut voir et toucher et qui, cependant, est essentielle, absolue et infinie, une réalité toute simple et élaguée, faite de paysages et de villes : d'arbres, de rues, de maisons aux fenêtres et aux balcons largement ouverts sur l'univers, de jardins, de fleuves et de plages, de ciels et de nuages, de vastes horizons, de choses bien banales en apparence, d'une table, d'un fauteuil. Ce sont ces « *maravillas concretas* », néanmoins, qui font toute « *la gozosa materia en relación* ». Cela peut paraître banal et pourtant c'est exceptionnel. Guillén aime la vie : elle est tout pour lui et ce n'est pas par hasard que l'adjectif *todo* revient si souvent et toujours avec une valeur intégrative.

(<sup>6b</sup>) Cf. *Aire-Aura*, in *Revista de Occidente*, 1923, I, IV, p. 4.

Dans le poème initial dédié à sa mère, Guillén la remercie de lui avoir donné outre son être et sa vie, son langage, ce langage qui n'a jamais cessé de dire

*Con qué voluntad placentera  
Consiento en mi vivir,  
Con qué fidelidad de criatura  
Humildemente acorde  
Me siento ser,*

avec quelle volonté consentante  
je prends plaisir à ma vie,  
avec quelle fidélité d'enfant  
je me sens être  
humblement en accord,

N'oubliez pas que cela est écrit en espagnol, à une époque où un sinistre général criait en présence d'Unamuno et d'autres universitaires espagnols « Vive la mort! ».

L'homme est fatalement fait pour vivre :

*Corre la sangre, corre  
Con fatal avidéz.  
A ciegas acumulo  
Destino : quiero ser.  
Ser, nada más. Y basta.  
Es la absoluta dicha.*

(p. 17)

Le sang court, il court  
avec une avidité fatale.  
A tâtons j'accumule du  
Destin : je veux être.  
Être, rien de plus. Et cela suffit.  
C'est le bonheur absolu.

En vertu de l'accord suprême qui gouverne le monde, celui-ci répond à la volonté de l'homme; il est en mesure de satisfaire son désir passionné et de faire triompher définitivement l'homme de tout non-être.

*Todo me comunica,  
Vencedor, hecho mundo,  
Su brío para ser  
De veras real, en triunfo.  
Soy, más, estoy. Respiro.*

(p. 18)

Tout me communique,  
Vainqueur, devenu monde,  
son éclat, pour être  
vraiment réel, triomphant.  
Je suis, plus, je sens que je suis.  
Je respire.

La différence entre *ser* et *estar*, qui se traduisent tous les deux en français par le verbe être, constitue une de ces subtilités propres à l'espagnol qu'il est difficile de faire sentir dans une traduction. Sachez que d'après Guillén « *estar* constitue la consumación de *ser* » (\*) ; on est par instinct, mais il faut aussi que l'on soit par les sens et par la conscience.

Dans ces conditions, il n'appartient nullement au poète d'inventer le monde. Au contraire, et ceci est très fort :

*La realidad me inventa,  
Soy su leyenda. ¡Salve!*

(p. 18)

La réalité m'invente,  
je suis sa légende. Salut!

Guillén est heureux de dépendre de la réalité qui le comble outre mesure.

*¡Oh perfección : dependo  
Del total más allá,  
Dependo de las cosas!*

(p. 23)

O perfection : je dépends  
Du total au-delà,  
Je dépends des choses!

(\*) *El Argumento de la Obra*, p. 17.

Vous voyez que l'au-delà n'a rien de métaphysique, d'abstrait, d'inaccessible. C'est *lo ajeno* par rapport au moi, c'est tout ce qui par « la Grâce de l'Apparition », et donc par la grâce de la lumière, surgit autour du poète. Dans *El Argumento de la Obra*, où il commente à l'exemple des meilleurs classiques espagnols, la thématique de son œuvre, Guillén avoue d'ailleurs que « el más allá se convierte en irrefutable término inmediato »<sup>(8)</sup>. Le *más allá* est en fonction de l'homme : il converge vers lui, il l'entoure comme la périphérie entoure le centre; l'homme se trouve d'ailleurs exactement au point où il reçoit le plus, où sa foi dans la vie est le plus largement récompensée : au centre, qui est, comme l'observe Georges Poulet, le lieu par excellence de l'aboutissement.

Aussi, plus la luminosité est grande, plus la rondeur de l'univers — du Globe — est manifeste et aussi la centralité du moi-poète, qui se sent comme un dieu au milieu du réel. Dans un poème de 1936, *Las doce en el reloj*, il est dit :

*Era yo,  
Centro en aquel instante  
De tanto alrededor,  
Quien lo veía todo  
Completo para un dios.  
Dije : Todo, completo.*

(p. 475)

c'était, moi,  
centre à cet instant  
de tant d'alentours,  
qui voyais tout  
complet pour un dieu.  
Je dis : tout, complet.

C'est donc autour de l'homme que l'univers s'étend comme un cercle autour d'un point. Sa conscience est néces-

<sup>(8)</sup> *El Argumento de la Obra*, p. 17.

sairement le point médian de l'univers, de cet « invisible círculo total » (\*) :

*Todo me obliga a ser centro del equilibrio.*  
p. 308)

Tout m'oblige à être centre de l'équilibre.

lit-on dans un dizain de 1945, un centre qui est partout et dont la circonférence n'est nulle part, parce que la plénitude du monde est infinie et permanente. A n'importe quel point du Globe, on peut la contempler en sa splendeur originelle, de toujours :

*¿Dónde extraviarse, dónde?  
Mi centro es este punto :  
Cualquiera. ¡Tan plenario  
Siempre me aguarda el mundo!*  
(p. 24)

Où s'égarer, où donc ?  
Mon centre est ce point-ci :  
quelconque. Telle est toujours  
la plénitude du monde qui m'attend !

Cela est très clair. Tout autour du poète attend, en effet, un monde merveilleusement arrondi que Guillén ne se lasse pas de nous présenter. Car Guillén se répète nécessairement, puisque tout est dit dès le début et que tout se renouvelle dans une continuité millénaire.

Dans un de ces superbes dizains (de 1936), dont la structure rigide et souple convient très bien à son enthousiasme, passionné et réfléchi, on lit :

*Queda curvo el firmamento,  
Compacto azul, sobre el día.  
Es el redondeamiento  
Del esplendor : mediodía.  
Todo es cúpula.*  
(p. 240)

(\*) *El Argumento de la Obra*, p. 22.

Le firmament s'est courbé,  
 azur compact, sur le jour.  
 C'est l'arrondissement  
 de la splendeur : midi.  
 Tout est coupole.

L'arrondissement est le signe d'une plénitude et d'une perfection maximales. Il n'y a là rien d'étrange. Je voudrais seulement insister sur l'image de *cúpula*. *Cúpula* est un mot rare dans *Cántico* : il est attesté une fois en 1936, une fois en 1945 et une fois en 1950. Cependant au centre de ce dizain, où l'on retrouve des mots-témoins, il nous apparaît comme un mot-clé — par là j'entends un mot qui nous explique la vision poétique de Guillén. Plus que cercle, son univers est coupole, c'est-à-dire un espace concave, disposé dans le plus harmonieux des équilibres, aux parois lumineuses, avec au zénith un soleil éternel, qui en prodiguant la lumière prodigue aussi la vie, un espace qui est perçu de l'intérieur, depuis *yo*, depuis *yo* et *tú*, depuis l'amant et l'aimée, qui font un moi indéfiniment multiplié et toujours central.

L'univers est donc un infini qui est rendu fini par image, métaphoriquement, dans la circonférence d'une coupole pour correspondre à la nature humaine du moi. La poésie de Guillén est une poésie intégralement humaniste, qui se situe à égale distance du réalisme et de l'idéalisme, c'est une poésie classique, où toutes les données se correspondent exactement, une poésie-bloc, comme l'appelle Guillén.

Aussi l'ombre correspond-elle à la lumière; elle est bien présente dans l'œuvre de Guillén; en comparant les cotes des deux mots, on pourrait dire qu'elles sont à 1 contre 3, en 1928, 1/1 en 1936, 1/2 en 1945 et 1/4 en 1950. Et si je puis aussi parler par image, je dirais que, surtout en 1945, des taches d'ombre ternissent le pur éclat lumineux de la coupole.

Bien qu'il n'y ait aucun bouleversement dans la hiérarchie des mots-témoins, on constate que les nouveaux mots qui s'imposent en 1945 sont tous négatifs : je n'en relève que quelques-uns : *mal*, *dolor*, *oscuridad*, *pena*, *negror*, *agresión*, *desorden*; en outre, un mot comme *muerte*, qui apparaît pour la première fois en 1936, à deux reprises, revient quinze fois en 1945 et cinq fois en 1950. C'est que, d'après Guillén, « tout

est compromis par les conflits de l'Histoire » (10). Histoire que vous connaissez bien.

Souvenez-vous de la première aube qui se levait sur *Cántico* et comparez la première lumière à cette vilaine lumière qui éclaire mal un zinc perdu dans quelque faubourg sale :

*Con una luz casi fea,  
El sol — triste  
De afrontar una jornada  
Tan burlada —  
Principia mal su tarea.  
Y tanta sombra persiste  
Que la luz se siente rea  
De traición al nuevo día.*

(p. 330)

Par une lumière presque laide  
le soleil — triste  
D'affronter une journée  
si ridicule —  
commence mal sa tâche.  
Et il persiste tant d'ombre  
que la lumière se sent coupable  
de trahison envers le nouveau jour.

La laideur est triste, mais ni la laideur ni le mal ne sauraient prévaloir. *Mas no importa. Luchará contra la nada/ Todo el ser.* C'est là le motif directeur du poème, qui s'intitule ironiquement, d'après une citation du *Quijote* (I, 13), *Los balcones del oriente* (p. 329).

N'exagérons toutefois pas la portée de ces événements discordants. « Todas esas influencias deformadoras o anuladoras constituyen el coro de *Cántico*, coro menor de voces secundarias respecto a la voz cantante (11). » Elles ont, en définitive, stimulé le désir que Guillén a de vivre. Elles lui ont fait comprendre qu'il faut accepter la vie comme un tout, la lumière et la nuit, la vie et la mort, cette « justa fatalidad ». Le propre de l'homme est de ne jamais abdiquer. Guillén est tout de

(10) *El Argumento*, op. cit., p. 27.

(11) *Ibid.*, p. 33.



même de la race de Sénèque. Citons avant de terminer le dernier poème de *Cántico* : *Cara a cara*, qui ouvre la voie à *Clamor*. Ce poème de 1945, écrit sous le signe du grand ami disparu, de Lorca, serait venu à Guillén en écoutant le *Boléro* de Ravel. Il y a, en tout cas, un thème qui est repris sans cesse, et avec une insistance croissante. Alors que l'« agresseur général » entoure tout : *Pues... aqui estoy. Yo no cedo. / Nada cederé al demonio* (p. 515). « Me voilà... je suis ici. Je ne cède pas. Je ne céderai rien au démon. »

A la fin, Guillén dira :

*No soy nadie, no soy nada,  
Pero soy — con unos hombros  
Que resisten y sostienen  
Mientras se agrandan los ojos  
Admirando cómo el mundo  
Se tiende fresco al asombro.*

(p. 523)

Je ne suis personne, je ne suis rien,  
mais je suis — avec des épaules  
qui résistent et soutiennent  
alors que les yeux s'agrandissent  
en admirant comment le monde en sa fraîcheur,  
se tend vers l'émerveillement.

*Asombro* est un des premiers mots; il est aussi le dernier. Si l'homme ne connaît pas l'émotion radicale de l'émerveillement, il rate tout. C'est cet *asombro* qui fera l'unité fondamentale de toute l'œuvre de Guillén, quels que soient les accidents historiques, quelle que soit aussi l'amplification du registre poétique.

L'amplification est très sensible dans *Clamor*. Alors que la plénitude de la vie est encore exaltée, les forces qui lui sont hostiles se multiplient, deviennent majoritaires et elles sont évoquées non plus d'une façon générale, mais d'une façon tellement précise que *Maremágnum* a été interdit en Espagne. Les autorités n'ont pas dû apprécier des poèmes comme *Potencia de Pérez*<sup>12</sup>, où défilent les chœurs franquistes de la bureau-

(<sup>12</sup>) *Maremágnum*, Buenos Aires, 1957, pp. 40 et suiv.

cratie, de la police, du parti et du clergé, de tout ce nouvel ORDRE, imprimé en majuscules et employé ironiquement. *Maremágnum* n'est cependant pas un pamphlet politique. S'il ne se situe plus au niveau de la poésie pure, il contient encore de la poésie, une poésie qui fait appel à des formes nouvelles, à ce que Guillén appelle des *Tréboles*, des tercets gnomiques très réussis, et à des versets en vers libres. L'expression créatrice reste une condition *sine qua non*. Si Guillén admire tellement un Gabriel Miró, qui est, à première vue, un artiste très différent de lui, c'est qu'il est convaincu, comme le prosateur levantin, que l'on atteint la plénitude de la contemplation et de toute expérience vitale par le mot et par le mot seul. L'ambition de Guillén a toujours été *De consumir la plenitud del ser, En la fiel plenitud de las palabras* (p. 527), « D'accomplir la plénitude de l'être, Dans la fidèle plénitude des mots. » Ce sont là les derniers vers de la dédicace finale à Salinas, « ami parfait ».

L'œuvre de Guillén est essentiellement une œuvre de plénitude vitale et de plénitude verbale indissociablement liées. Mais notre poète a dû se rendre à l'évidence. Un *mais*, ce qu'il appelle un « *pero* » *circunstancial* <sup>(13)</sup>, plane sur son œuvre. Il a éprouvé que « tout est temps » <sup>(14)</sup> : temps heureux et temps malheureux, temps historique et temps individuel. Toute vie est en marche et progresse fatalement. Cette progression va de pair avec une constante amplification du registre existentiel. Ainsi, l'absolu vital s'inscrit dans un temps relatif et, parallèlement, sur le plan créateur, la poésie absolue pénètre la poésie relative. L'évolution l'a voulu ainsi. Il ne nous reste plus qu'à attendre *Homenaje*, qui portera en exergue la belle et confiante devise d'un seigneur brugeois, *Plus est en vous*, pour savoir comment se terminera une expérience de poésie pure — poésie dont l'idéal a été hérité des symbolistes français mais dont le tracé a été tel qu'il a abouti à une œuvre diamétralement opposée à celle des Mallarmé-Valéry — et qui pourrait bien faire, dans un avenir rapproché, de Guillén un précurseur insuffisamment reconnu aujourd'hui.

<sup>(13)</sup> *El Argumento, op. cit.*, p. 38.

<sup>(14)</sup> Cf. Cl. COUFFON, *Dos encuentros con Jorge Guillén*, Paris, s. d., p. 26.

## **Les Provinces Belges vues par les voyageurs d'outre-Rhin**

par **Lore HERGERSHAUSEN**,  
Chargé de conférences à l'Université

Reflétée dans un miroir, l'image la mieux connue, la plus familière paraît soudain comme métamorphosée : on y décèle des détails nouveaux, des traits insoupçonnés; l'ensemble paraît tantôt juste et ressemblant, tantôt curieusement déformé.

Les récits des voyageurs étrangers sont de tels miroirs, et on ne se lasse pas d'examiner comment s'y reflètent, à travers les siècles, les sites, les mœurs, les destinées des provinces belges.

Parmi les voyageurs de langue allemande qui ont parcouru les Pays-Bas du Sud, il y eut des noms illustres et d'autres, plus obscurs et plus humbles; mais leur témoignage n'est pas, pour cela, moins intéressant.

Les textes reproduits dans ces pages, glanés au hasard des lectures, ne prétendent point être un recueil complet; nous nous sommes bornée à réunir une série de récits dont certains ont déjà été édités en français, alors que d'autres ne sont guère connus. Nul doute que des recherches plus systématiques mettraient d'en augmenter considérablement le nombre.

Premiers en date, depuis 1252, année où les plus anciens privilèges furent accordés aux « Osterlins » par la comtesse Marguerite de Flandre et par Guy de Dampierre, les innombrables documents de la Hanse teutonique pourraient sembler, de prime abord, une mine inépuisable de témoignages. Cependant, avec une discipline remarquable, ces marchands d'outre-Rhin s'en tiennent strictement, dans leurs missives et leurs protocoles de séance, à ce qui les concerne directement. Dans ces longs écrits qui exposent leurs griefs et doléances, la vie

des provinces belges constitue certes, toujours, la trame sous-jacente, — vicissitudes de la navigation sur le Zwyn, rivalités sociales et régionales, déclin d'une province, essor de l'autre, — mais le tout est à tel point enchevêtré qu'il n'est guère possible de détacher l'un ou l'autre épisode de cet immense contentieux.

On peut regretter toutefois que le chevalier autrichien Oswald von Wolkenstein n'ait laissé aucun récit des voyages qui, au temps de sa turbulente jeunesse, le menèrent, vers la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, à travers toute l'Europe du Nord-Ouest, — entre autres en Flandre et dans le Brabant. Le ton désinvolte des quelques vers dans lesquels le Chevalier, désormais assagi, retiré dans son château ancestral et devenu père d'une nombreuse famille, évoque le souvenir de ses aventures et entremêle plaisamment les tournures des diverses langues qu'il lui a fallu pratiquer, prouve qu'il aurait pu donner des récits autrement vivants et savoureux que les marchands de la Hanse.

Il faudra attendre l'extrême fin du règne de Philippe le Bon pour voir arriver dans ses Etats — lesquels « se pouvaient mieux dire terres de promesse que nulles autres seigneuries qui fussent sur la terre » (1) — le chevalier bohémien Léo de Rozmítal, beau-frère du roi de Bohême Georges de Podebrad. Accompagné de quelques gentilshommes, ce chevalier entreprend un long voyage à travers l'Europe occidentale, — peut-être pour plaider la cause du roi, frappé d'excommunication pour sa sympathie envers les Hussites. Le chevalier de Rozmítal emmène avec lui deux secrétaires; l'un de ceux-ci, du nom de Schaseck, est tchèque; l'autre, Gabriel Tetzal, que Rozmítal a engagé lors de son passage à Nuremberg, est originaire de cette dernière ville; issu d'une excellente famille, il deviendra, dans la suite, bourgmestre de sa cité natale.

Chargés de relater les péripéties du voyage, Schaseck et Tetzal écrivent, chacun dans sa langue maternelle. Leurs récits (celui de Schaseck n'est conservé qu'en traduction latine) furent édités en 1844 dans les publications du « Stuttgarter Literarischer Verein » et, en 1957, en traduction anglaise, par Malcolm Letts, pour la Hakluyt Society, de Londres.

(1) Philippe DE COMMYNES, *Mémoires*, livre I<sup>er</sup>, chap. 2 (Historiens et chroniqueurs du Moyen Age), Bibl. de la Pléiade, Paris, 1938, p. 689.

(Il ne sera question ici que des récits de Tetzal, souvent moins circonstanciés, mais aussi moins pédants que ceux de Schasseck.)

En janvier 1466 donc, les voyageurs bohémiens, venant de Cologne et d'Aix-la-Chapelle, pénétrèrent dans les Etats du duc de Bourgogne; ils arrivent d'abord à Malines, « belle ville, ... grande et bien construite; on y fait grand commerce, surtout de drap. C'est là, écrit Tetzal, que, pour la première fois, nous vîmes les Bains de Bruges <sup>(2)</sup>... »

Arrivés à Bruxelles, les visiteurs, après dix jours d'attente, sont admis à la présence du duc de Bourgogne :

« Il se tenait dans la salle, entouré d'un grand nombre de princes et de comtes, de chevaliers et de serviteurs, et il se porta à la rencontre de mon seigneur et lui tendit la main, de même qu'à tous ses honorables serviteurs. Mon seigneur lui fit conter son voyage, le marquis Rottel de Bade faisant office d'interprète. Alors le Duc offrit à mon seigneur de le pourvoir de tout ce dont il aurait besoin. Puis, on apporta du vin dans de grands hanaps précieux, de même qu'une grande coupe pleine de friandises. Et mon seigneur dut boire avec le Duc, de même que tous ses honorables compagnons. Ensuite, le Duc invita mon seigneur dans sa maison et fit servir, à lui et à ses honorables compagnons, le repas le plus somptueux que j'aie mangé de ma vie <sup>(3)</sup>... » « ... On y avait placé un grand dressoir et d'innombrables pièces de vaisselle précieuse ainsi que quantité d'autres objets, impossibles à décrire. On servit trente-deux mets, toujours huit à la fois, tous des plus exquis, et de toutes les boissons imaginables, il y eut tant et plus <sup>(4)</sup>... »

Les visiteurs sont absolument éblouis par les richesses qui s'offrent à leur vue; d'ailleurs, le Duc désire manifestement les éblouir. Il leur fait visiter son jardin zoologique, « avec de beaux étangs et fontaines, contenant toutes sortes d'oiseaux et d'animaux <sup>(5)</sup>... », leur fait montrer son trésor et ses joyaux, « précieux », dit Tetzal, « au-delà de toute mesure, et dont on

<sup>(2)</sup> *Des böhmischen Herrn Leo's von Rozmital Ritter-, Hof- und Pilger-Reise durch die Abendlande, 1465-1467.* Beschrieben von zweien seiner Begleiter. Stuttgart, 1844, p. 149.

<sup>(3)</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>(4)</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>(5)</sup> *Ibid.*, p. 150.

croit qu'il dépasse de loin, en abondance de pierreries et de perles, le Trésor des Vénitiens... » (6).

Quant à la vaisselle en vermeil et aux pièces d'or, on leur en montre de telles quantités qu'ils en sont fatigués et n'y prêtent même plus attention. Et pourtant, le gardien du trésor s'excuse auprès des visiteurs de ne pouvoir leur en faire voir qu'une partie, — il y en a tant, affirme-t-il, qu'ils n'en viendraient pas à bout en trois jours, « et il nous dit », rapporte Tetzl, « que son maître possède bon nombre d'objets précieux qu'il n'a plus vus depuis des années et dont il ne sait même pas où ils se trouvent... » (7).

Pendant le séjour des voyageurs à Bruxelles, le comte de Charolais, le futur Téméraire, y fait son entrée, « venant de Paris et de Liège ». (Il vient de vaincre Louis XI à Montlhéry et de soumettre les Liégeois.) « Tard dans la nuit », raconte Tetzl, « il fit son entrée à Bruxelles. Toutes les corporations s'étaient portées à sa rencontre, des cierges allumés à la main, chaque groupe vêtu d'une autre couleur. Les conseillers firent de même, et partout dans les rues, on avait préparé de somptueux divertissements (8)... » Arrivé enfin au palais, où le Duc vient à sa rencontre, le comte de Charolais se met à genoux et est affectueusement relevé par son père qui l'emmène dans ses appartements. (C'est au sujet de ce retour du Téméraire après la bataille de Montlhéry que Jacques Duclercq écrit, au livre V, chapitre 58, de sa chronique : « Après les choses dessus dites, le comte de Charollois en partist de Sain-Tron et s'en alla veoir son père en la ville de Bruxelles, lequel à grande joye le receipt, et disoit-on que quant le comte le salua en se mectant à genoulx, le duc son père le prist par le bras en le levant et l'accollant et lui tomboient les larmes des yeux et fust une espasse sans parler de joye » (9)...) »

Les seigneurs bohémiens prennent part à des tournois où princes et ducs, somptueusement vêtus d'or et d'argent, mesurent leurs forces, et où les hôtes étrangers étonnent par leur style de combat inusité. Les dames ont d'autres sujets

(6) *Ibid.*, p. 150.

(7) *Des böhmischen...*, *op. cit.*, p. 151.

(8) *Ibid.*, p. 151.

(9) *Mémoires de J. Du Clercq*, édités par Reiffenberg, 2<sup>e</sup> éd., Bruxelles, 1835, vol. 4, p. 253.

d'étonnement : le festin à la mode de Bohême offert par les visiteurs, et les longs cheveux de ces messieurs qui leur tombent jusqu'à la ceinture <sup>(10)</sup>. Bref, le séjour à Bruxelles fut des plus agréables :

« Mon seigneur », dit Tetzal, « y mena fort joyeuse vie qui coûta immensément d'argent, mais le Duc le défrayait de tout <sup>(11)</sup>... » Auparavant, il prend soin de rappeler : « Nous vîmes aussi dans cette contrée les Bains de Bruges dont on pourrait écrire des choses étonnantes <sup>(12)</sup>... »

Il pourrait sembler quelque peu surprenant que ces seigneurs bohémiens fassent tant de cas des « Bains de Bruges ». Car, enfin, au-delà du Rhin aussi, dès le xiii<sup>e</sup> siècle, le chevalier-poète Nithart von Reuenthal qui avait son franc-parler, mentionne, dans ses vers, les « riberinne », — les baigneuses — qui, dit-il, « nous frottent et nous divertissent... ». Et en Bohême, à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, la fameuse bible du roi Wenceslas IV abonde en enluminures très jolies et un peu lestes, représentant d'accortes baigneuses pour lesquelles ce roi eut, paraît-il, une prédilection marquée.

Mais les « Bains de Bruges » avaient ceci de particulier qu'ils étaient un plaisir collectif. « En Bourgogne », dit Philippe de Commynes, dans le même passage du texte cité plus haut (livre I, chap. II), « les convis et banquets (étaient) plus grands et plus prodigues qu'en nul autre lieu, dont j'aye eu connaissance ; les baignoires et autres festoyements avec femmes, grands et désordonnés, et à peu de honte. Je parle des femmes de basse condition... »

Après avoir visité Gand, « cité puissante..., très commerçante... où il y a beaucoup de belles femmes », les voyageurs arrivent à Bruges, à l'époque du Carnaval. « Tout d'abord », écrit Tetzal, « nous y visitâmes les Bains de Bruges » ... Le « Pastor von Burgundi » — le Grand Bâtard » « invita mon seigneur et sa noble compagnie dans sa maison où il avait aussi convié les plus belles femmes de Bruges <sup>(13)</sup>... » (La beauté des Brugeoises, — voilà un autre refrain qui reviendra souvent dans les récits des voyageurs de l'époque.)

<sup>(10)</sup> ROZMITAL, *op. cit.*, p. 152.

<sup>(11)</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>(12)</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>(13)</sup> *Ibid.*, p. 152.

Lorsqu'ils prirent congé du Grand Duc d'Occident, celui-ci accorda à ces seigneurs de Bohême une faveur toute spéciale (c'est Schasek qui le raconte); il les fit accompagner d'un hérault qui avait séjourné auprès de tous les rois de la Chrétienté (« qui apud omnes Christianos Reges diversatus est ») et connaissait dix-sept langues (« linguas septemdecim callet ») (14). Et, en effet, ce hérault accomplit avec eux leur longue expédition, à travers l'Angleterre, la France, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, jusqu'à leur retour en Bohême, en 1467.

A ce moment-là, le Grand Duc d'Occident est mort, le règne du Téméraire a commencé. Il aura pris fin lorsque, dix ans plus tard, un autre voyageur fera son entrée dans les Pays-Bas, — un voyageur qui y laissera de bien mauvais souvenirs. Maximilien d'Autriche devait amèrement décevoir les espoirs que les habitants des Provinces Belges mettaient en lui lorsqu'ils acclamaient, en août 1477, ce fils de l'empereur Frédéric III. Les carnets de route de Wilwolt de Schaumburg (dont M. Foncke a publié des extraits dans *Eigen Schoon en de Brabander*) (15), relatent quelques épisodes cruels des guerres impitoyables que les lansquenets de Maximilien et de l'Empereur, son père, allaient, dans la suite, mener contre les villes et les villages belges. Mais en cet automne de 1477, les Belges ne virent en lui que ce qu'il fut pour sa jeune épouse, Marie de Bourgogne, — le prince étranger, jeune, aimable, qui avait accouru à son aide. Et si les lettres écrites par Maximilien après son arrivée dans les Pays-Bas laissent déjà transparaître un peu de cette légèreté qui fera de lui, plus tard, le « Don Quixote de son siècle » (Grillparzer) (16), il émane pourtant de ces lettres d'un jeune homme de dix-huit ans un charme prime-sautier qu'exalte encore le dialecte aimablement viennois du texte original. En les lisant, on comprend un peu la fascination que Maximilien, le « dernier chevalier », a exercée sur beaucoup de ses contemporains outre-Rhin.

Avant de se mettre en route, le jeune prince a d'abord dû se libérer de certains tendres liens qui le tenaient enchaîné dans sa patrie. Dans une première lettre qu'il adresse, peu

(14) ROZMITAL, *op. cit.*, p. 28.

(15) *Op. cit.*, XLIV (1961), pp. 21-30.

(16) *Cit. Catalogue Exposition « Maximilian I »*, Vienne, 1959, p. VII.



après son arrivée dans les Pays-Bas, à son ami et confident, Sigmund Prüschenk, il lui raconte que lui et sa chère Rosine ont, bien tristement, pris congé l'un de l'autre; il la recommande aux soins de l'ami et de l'Empereur, son père, pour que l'on lui trouve un bon mari <sup>(17)</sup>...

Quant à lui, il est heureux avec sa jeune épouse; la lettre qu'il adresse à Prüschenk, le 8 décembre de la même année 1477, en est un éloquent témoignage; elle mérite d'être citée en entier :

« Cher Seigneur Sigmund, je vous fais savoir que je vais bien, Dieu soit loué. Et je n'ai plus qu'un seul grand désir : d'avoir ici avec moi notre bien-aimé Seigneur et Père. Avec lui, j'espère venir à bout de tous mes ennuis. J'ai une belle femme, bonne et vertueuse, et j'en remercie Dieu. Elle est de la même taille que celle de Leyenberg, menue de corps, plus gracile encore que Rosine; elle a la peau blanche comme neige, les cheveux bruns, le nez petit (« ein kleins naserl »). Tête et visage sont petits, les yeux gris-brun, beaux et limpides. Puis, la paupière inférieure est un peu incurvée (« hinangesenkt ») comme si elle avait dormi, — mais cela ne se remarque guère. La bouche est un peu charnue, mais pure et rouge.

» Il y a d'ailleurs ici plus de jolies demoiselles que je n'en ai vu de ma vie, — et elles sont si gaies! L'appartement des femmes n'est point fermé durant le jour, seulement la nuit... Toute la maison est remplie de jeunes filles et de femmes — il y en a près de quarante! Et toute la journée, il leur est permis de courir partout dans la maison. La vieille femme, notre mère » (pauvre Marguerite d'York, — elle n'a pas encore trente ans!) « est une bien belle femme en son genre, très gaie et très bonne. Ah! si nous avions ici la paix, nous serions assis dans un jardin de roses. — Mes courtisans reviennent justement des Bains de Bruges, en Flandre, — et disent, eux aussi : nous avons tous appris à embrasser!

» Mon épouse est une vraie chasseresse, elle a des faucons et des chiens. Elle possède une levrette blanche qui court très vite et qui, presque toujours, dort toute la nuit près de nous. Ici, tout le monde se couche à minuit; le matin, on se lève à huit heures. Mais, pauvre de moi, qui ne puis manger ni dor-

<sup>(17)</sup> G. STEINHAUSEN, *Deutsche Privatbriefe des Mittelalters*, Berlin, 1899, I, p. 179.

mir ni me promener ni joster, car j'ai trop d'affaires à régler... Donné à Bruges, en Flandre, le jour de la Conception de Notre-Dame, 1477 <sup>(18)</sup>. »

Au mois de juin de l'année suivante, Marie de Bourgogne attend la naissance de son premier enfant. Maximilien écrit :

« Cher Seigneur Prüschenk, j'attends d'un jour à l'autre que mon épouse me donne un fils, — elle peut accoucher à tout moment. Toutes les femmes et tous les médecins m'affirment que ce sera un jeune duc; et sont d'avis aussi que, depuis longtemps déjà, ils n'ont vu femme, noble ou humble, porter aussi bien son fardeau <sup>(19)</sup>... »

L'enfant, le futur Philippe le Beau, est né; le jeune père jubile :

« Cher Seigneur Prüschenk, je suis bien aise que désormais j'ai un compagnon : mon fils! Ah, si seulement nous avions la paix, pour que je puisse joster et tournoyer <sup>(20)</sup>... »

En mai 1482, quelques semaines après la mort de sa jeune épouse, Maximilien déclare, devant les Etats Généraux assemblés, qu' « Il n'avoit jamais eu... de jour ni de nuyt une heure plaisir ni repos ès pays de par dechà sinon quant il se povoit trouver d'empres elle, car c'estoit la chose qu'il désiroit le plus au monde, que d'estre en sa compagnie, la veoir et complaire <sup>(21)</sup>... »

\* \* \*

Quatorze cent quatre-vingt-quinze. Depuis un an, Maximilien, désormais empereur d'Allemagne, a remis à son fils Philippe le gouvernement des Pays-Bas. C'est alors qu'un autre voyageur parcourt les provinces belges : Hieronymus Münzer, de son nom d'humaniste « Monetarius ». En 1942, Paule Ciselet et Marie Delcourt ont publié, en traduction française et avec d'abondants commentaires, de substantiels extraits des notes de voyage de ce médecin, natif de Feldkirch dans le Vorarlberg, mais devenu citoyen de Nuremberg, lequel, en 1494, alors que la peste menace sa ville d'adoption, entreprend, accompagné de quelques jeunes gens riches et cultivés, une grande randonnée à travers l'Europe occidentale. Bruges, où

<sup>(18)</sup> G. STEINHAUSEN, *op. cit.*, p. 188.

<sup>(19)</sup> *Ibid.*, p. 191.

<sup>(20)</sup> *Ibid.*, p. 191.

<sup>(21)</sup> *Bull. de la Comm. Roy. d'Hist.*, 3<sup>e</sup> série, 1, 1860, p. 315.

ils arrivent en mars 1495, leur fait grande impression, avec son enceinte circulaire, ses canaux, ses ponts en pierre « en si grand nombre qu'il faut le voir pour le croire <sup>(22)</sup> », ses « rues pavées, larges, magnifiques », ses « jardins et... parcs ». « Tout est gracieusement arrangé : l'on dirait le paradis <sup>(23)</sup>... » Münzer n'est pas moins impressionné par les hommes — et surtout par les femmes — qui vivent dans ce paradis :

« Les gens sont très aimables et très sociables; les hommes portent de beaux atours; leurs vêtements sont longs, comme ceux que portent les ecclésiastiques. Les femmes, elles, sont très belles, menues de corps; elles s'habillent bien, souvent en rouge très vif; elles sont très portées à l'amour et tout autant à la religion. Car dans toute cette région du Nord-Ouest, on va aux extrêmes : ou rien ou tout <sup>(24)</sup>... »

« Les femmes savent déployer beaucoup d'ingéniosité quand elles veulent prendre les garçons au piège de l'amour et vraiment, on peut les appeler les filles de Vénus. On pourrait en dire beaucoup à ce sujet, mais je passe, pour être bref <sup>(25)</sup>... »

Mais en décrivant les splendeurs de Bruges, les églises et monastères, la « maison d'eau », les halles, le quartier de la « Bourse », la maison des Osterlin, Monetarius doit, hélas ! constater que l'ancienne prospérité n'est déjà plus qu'un souvenir :

« Il y a une vingtaine d'années, Bruges était le plus grand marché, le plus grand entrepôt du monde entier et de tous pays affluaient les marchands qui l'enrichissaient singulièrement. Mais c'est à cause de leur opulence que les régions flamandes ont vu les guerres et la misère <sup>(26)</sup>... »

La page la plus célèbre de l'ouvrage de Monetarius est sa description — la première connue — de l'autel de l'*Agneau Mystique*, achevé seulement une cinquantaine d'années auparavant. Après avoir détaillé les divers panneaux, Monetarius — homme de goût, amateur de livres dont la riche bibliothèque

<sup>(22)</sup> MONETARIUS, *Voyage aux Pays-Bas (1495)*, éd. Paule Ciselet et Marie Delcourt, Bruxelles, 1942, p. 42.

<sup>(23)</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>(24)</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>(25)</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>(26)</sup> *Ibid.*, p. 43.

ne fut dispersée qu'en 1934 <sup>(27)</sup> — donne libre cours à son enthousiasme lorsqu'il parle « de nobilissima tabula picta ad S. Iohannem, cuius simile vix credo esse in mundo <sup>(28)</sup> » :

« Toutes ces figures sont admirables et le travail en est excellent; mieux qu'un tableau, c'est tout l'art de la peinture que l'on peut y voir. Tout paraît vivre... quelle merveille que ces figures d'Adam et d'Eve! Oui, c'est la vie même! Et tous les membres du tableau se correspondent et s'équilibrent <sup>(29)</sup>... »

Bruges et Gand sont en déclin, — Anvers est prospère : son port fluvial est « à la fois grand, beau et puissant <sup>(30)</sup>... » ; « la population est très agréable; les gens lient aisément conversation, habitués qu'ils sont à voir beaucoup de marchands <sup>(31)</sup> ».

Par Malines — où ils ont la bonne fortune d'assister au repas des princes, l'archiduc Philippe et sa sœur Marguerite, — les voyageurs arrivent à Liège « en Belgique la ville la plus renommée <sup>(32)</sup> ». « Mais les Liégeois sont violents et portés à la rébellion <sup>(33)</sup>... » « Liège a des mines de houille; on en extrait une sorte de pierre écailleuse, jadis brûlante, aujourd'hui réduite en charbon. Il y en a une telle quantité que tout le pays de Liège, y compris Maestricht, les villes et les villages avoisinants s'en peuvent fournir, ce qui est chose bien précieuse <sup>(34)</sup>... »

\* \* \*

Vingt-cinq ans plus tard, c'est un autre Nurembergeois, plus célèbre que Monetarius, qui se met en route pour les Pays-Bas. Diverses raisons ont déterminé Albert Dürer, alors âgé de cinquante ans, à entreprendre ce lointain voyage : il souhaite, d'une part, obtenir du jeune Charles Quint, qui sera

<sup>(27)</sup> E. Ph. GOLDSCHMIDT, *Le Voyage de Monetarius à travers la France (Humanisme et Renaissance, VI, 1939, p. 57)*.

<sup>(28)</sup> E. Ph. GOLDSCHMIDT, *op. cit.*, p. 347.

<sup>(29)</sup> MONETARIUS (Ciselet et Delcourt), *op. cit.*, p. 55.

<sup>(30)</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>(31)</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>(32)</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>(33)</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>(34)</sup> *Ibid.*, p. 62.

sacré empereur à Aix-la-Chapelle, le 23 octobre 1520, qu'il lui confirme la pension que l'aïeul de ce prince, Maximilien, avait allouée à son peintre favori; d'autre part, Dürer espère vendre, aux Pays-Bas, ces cahiers de gravures sur bois qui lui ont déjà valu une grande célébrité de par l'Europe. Enfin, cette fois encore, la peste menace Nuremberg; mais Dürer, à l'encontre de ce que fit jadis le brave Monetarius, emmène avec lui en voyage son épouse Agnès ainsi que sa servante. Certes, une fois arrivée aux Pays-Bas, M<sup>me</sup> Dürer, épouse quelque peu acariâtre, doit souvent se morfondre à l'auberge, avec ladite servante, alors que son mari, lui, jouit pleinement de son séjour dans les Provinces Belges. Il est surtout émerveillé de constater combien les artistes sont considérés dans ce pays, et combien est fastueuse leur vie, à laquelle ils font pleinement participer leur hôte étranger.

On se souvient des paroles amères de Dürer lorsque, quinze années auparavant, au terme d'un séjour à Venise, il s'apprêta à retourner dans sa ville natale : « Combien j'aurai, là-bas, la nostalgie de ce soleil; ici, je suis un seigneur, — là-bas, je ne suis qu'un parasite... » Depuis, il est, certes, devenu célèbre, un des peintres attitrés de l'empereur Maximilien, — mais on sent néanmoins quelque chose comme une vieille blessure d'amour-propre dans la façon dont Dürer enregistre, avec une profonde satisfaction, tous les témoignages de respect dont il est l'objet dans les Pays-Bas, aussi bien de la part de ses collègues, les artistes, que de la part des édiles communaux. Ces marques d'estime, il les consigne soigneusement dans son carnet, lequel, par ailleurs, est avant tout un livret de comptes : le peintre y note minutieusement dépenses et recettes, — mais parsème le tout d'aperçus rapides sur les personnes et les choses vues.

(MM. J.-A. Goris et Georges Marlier ont donné, en 1937, du *Journal du Voyage dans les Pays Bas* de Dürer, une traduction française, soigneusement annotée, à laquelle sont empruntées les citations ci-dessous.)

A Anvers, les peintres invitent Dürer dans leur local, avec sa femme et sa servante. « On mangea, note-t-il, dans de la vaisselle d'argent et dans d'autres services précieux, et la nourriture était splendide. Leurs femmes étaient toutes là et quand

on me conduisit à table, les gens se tenaient debout des deux côtés, comme pour un grand seigneur <sup>(35)</sup>... »

De même, les peintres brugeois organisent un banquet en son honneur : « ... toute la société, note-t-il, plus de soixante personnes, m'a reconduit chez moi avec des lanternes <sup>(36)</sup>. »

A Anvers, il apprécie, comme il se doit, l'église Notre-Dame et sa belle tour, de même que la très riche abbaye de Saint-Michel : « A Anvers, on ne regarde pas à la dépense pour ces choses-là, car ils ont de l'argent en quantité <sup>(37)</sup>... »

« Bruges est une ville magnifique; je vis, à l'église Notre-Dame, l'image en albâtre de la Vierge que Michel-Ange de Rome a faite <sup>(38)</sup>... »

A Gand, l'autel de l'Agneau Mystique lui paraît « une peinture splendide, très bien conçue, et surtout Eve, Marie et Dieu le Père sont fort bons <sup>(39)</sup>... »

Mais les Provinces Belges sont aussi une porte ouverte sur le monde : le peintre nurembergeois y fraie avec les riches marchands venus de toutes les contrées de l'Occident, les Bombelli, les Brandao, les d'Almada, et, en vrai fils de son époque, il s'intéresse à toutes sortes de curiosités, achète ou acquiert par voie d'échange les objets les plus hétéroclites. Mais, surtout, avec un étonnement émerveillé, il contemple, à Bruxelles, « les objets que l'on a rapportés au Roi du nouveau Pays de l'Or... » Son émotion est profonde, — une émotion d'humaniste, dans le sens le plus vrai et le plus profond :

« De ma vie, je n'ai vu chose qui m'ait plus réjoui le cœur que ces objets. Car j'ai vu là des choses extraordinaires et artistiques, et je me suis émerveillé de la subtile ingéniosité des hommes des pays lointains, et je ne saurais dire ce que j'ai ressenti là <sup>(40)</sup>... »

Cette curiosité toujours en éveil devait contribuer à abrégier la vie du maître. S'étant rendu, en plein hiver, en Zélande où

<sup>(35)</sup> Albert DÜRER, *Journal de voyage dans les Pays-Bas*, Ed. J. A. Goris et G. Marlier, Bruxelles, 1937, p. 6.

<sup>(36)</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>(37)</sup> Albert DÜRER, *op. cit.*, p. 9.

<sup>(38)</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>(39)</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>(40)</sup> *Ibid.*, p. 13.

une baleine s'était échouée sur la plage de Zieriksee — mais la mer l'avait reprise avant que Dürer n'y arrivât — il y contracta une maladie qui ne devait plus le quitter jusqu'à sa mort en 1528.

Durant les derniers mois de son séjour dans les Pays-Bas, Dürer est un homme malade, et son carnet mentionne désormais de fréquents paiements faits aux médecins et aux apothicaires. Peut-être ce malaise physique explique-t-il en partie l'amer bilan qu'il confie alors à son journal :

« Dans tous mes travaux, dépenses, ventes et autres affaires, j'ai été lésé dans les Pays-Bas, ainsi que dans tous mes rapports avec les personnes de haute et de moindre condition. Et en particulier, Dame Marguerite (Marguerite d'Autriche) ne m'a rien donné pour ce que je lui ai offert ou fait pour elle <sup>(41)</sup>... »

A-t-il vraiment été « roulé » par ses interlocuteurs flamands, réputés outre-Rhin pour leur sens aigu des affaires ? Chez Hans Sachs, le célèbre concitoyen et contemporain de Dürer, dans une de ses farces de Carnaval, *Le jeune Marchand Nicolas et sa Sophie*, ladite Sophie est une jeune femme aux mœurs légères, experte dans l'art d'aguicher et d'exploiter les hommes. Croyant son amant, le jeune marchand Nicolas, ruiné, elle annonce en riant à sa servante qu'elle va sans tarder le remplacer par un autre :

*Car c'est ainsi qu'il faut traiter les drôles :*  
*Moi, je suis de Flandre,*  
*j'échange un fou contre un autre,*  
*voilà comment j'entends les affaires <sup>(42)</sup>...*

Mais malgré ses déboires personnels, l'impression que Dürer recueille des Provinces Belges est celle d'une terre bénie où il fait bon vivre. Or, bientôt, les persécutions religieuses vont dépeupler villes et campagnes : il suffira de quelques dizaines d'années pour que cette prospérité ne soit plus qu'un souvenir.

<sup>(41)</sup> Albert DÜRER, *op. cit.*, p. 48.

<sup>(42)</sup> Hans SACHS, *Dreizehn Fastnachtsspiele aus den Jahren 1539-1550* (Edmund Goetze), Halle/Saale, 1881, p. 123.

C'est dans l'entre-temps, durant le règne de Charles Quint et alors que Marie de Hongrie était « gouvernante des Pays-Bas et Lieutenant de l'Empereur » (1530-1558) que se situent les épisodes de la *Chronika derer von Zimmern*, commentés avec bonheur par M. Foncke dans divers articles : une petite révolte d'étudiants à Louvain <sup>(43)</sup> et la leçon de politesse que donna, un jour, Charles Quint au jeune Philippe II <sup>(44)</sup>. Dans ce dernier article, M. Foncke fait aussi brièvement allusion à la visite, dans les Pays-Bas, de Bartholomäus Sastrow, greffier de chancellerie d'abord et ensuite avoué (« Sollicitator ») des princes Barnim et Philippe de Poméranie, compromis dans la Ligue de Schmalkalden. Sastrow fut chargé par eux d'apporter, à Bruxelles, des pièces de vaisselle d'or destinées à amadouer le courroux de l'Empereur.

Absorbé par sa mission, Sastrow n'a guère le loisir de flâner dans les villes belges; à Gand, cependant, il voit, au sommet de la tour de Saint-Bavon, les initiales (« symbola ») que Charles Quint et son frère Ferdinand y avaient tracées en rouge alors qu'ils cherchaient, de là-haut, le meilleur emplacement pour ériger la citadelle destinée à dompter l'esprit trop fier des Gantois <sup>(45)</sup>. On sait qu'ils jetèrent leur dévolu sur le site de l'abbaye Saint-Bavon.

Quant au « Prinsenhof » où est né l'empereur Charles Quint, Sastrow le juge, irrévérencieusement, « une vieille tanière négligeable... » <sup>(46)</sup>.

Ce qui l'impressionne bien plus, c'est, près d'Anvers, la maison somptueuse de « Caspar Duitz », — demeure vraiment princière, égalant ou même dépassant en splendeur le palais de Trente, et dont tous les salons, tendus et meublés chacun de couleur différente, sont remplis d'instruments de musique les plus divers.

« Ce Caspar Duitz, Italien d'origine, malin et rusé, fit grand commerce à Anvers, fit faillite deux ou même trois fois;

<sup>(43)</sup> FONCKE, *Een opstootje te Leuven (Eigen Schoon en de Brabander, XX, 1937, pp. 380-387)*.

<sup>(44)</sup> FONCKE, *Een keizerlijk lesje in wellevendheid (Verslagen en Mededelingen v. d. Koninkl. Vlaamse Acad. voor Taal- en Letterk., 1958, 5-7, pp. 337-346)*.

<sup>(45)</sup> *Bartholomäi Sastrowen Herkommen, Geburt und Lauf seines ganzen Lebens* (G.C.F. Mohnicke), Greifswald, 1824, II, p. 620.

<sup>(46)</sup> *Ibid.*, p. 620.



quand il avait en main des milliers et des milliers de florins, il demandait un moratoire de cinq ans et obtenait de Dame Marie des lettres de répit. Et ainsi, ce forban parvint à rassembler beaucoup d'argent <sup>(47)</sup> <sup>(48)</sup>.

Ce qui plaît surtout à Sastrow, c'est la région autour de Malines : « Louvain, Bruxelles et Anvers sont trois belles grandes villes et forment, pour ainsi dire, une jolie brioche triangulaire : chacune est éloignée de l'autre de 8 lieues brabançonnes — une demi-journée — et l'on ne peut arriver de l'une à l'autre sans passer par Malines <sup>(49)</sup>... »

\* \* \*

« En l'an 1566 commença la guerre dans les Pays-Bas, à cause de l'inquisition, et il y eut un grand changement en matière de religion; Gérard Koch fut élu, à Anvers, député de la Confession d'Augsbourg, fraya beaucoup avec le prince d'Orange et ne s'occupa plus guère de ses affaires <sup>(50)</sup>... »

Mécontent de cet état de choses, les associés de ce Gérard Koch, deux marchands de Nuremberg, s'arrangent pour que sa part soit reprise par leur jeune commis et homme de confiance, Heinrich Zobel (1539-1615), natif de Brême, mais fixé, depuis quelques années, à Vienne. Homme probe, commerçant actif et avisé, Heinrich Zobel, dans une brève autobiographie, a retracé, sommairement, les événements les plus marquants de son séjour à Anvers. Il y arrive sous le règne du duc d'Albe; mais

« En l'an 1573, le gouvernement fut changé à Anvers, et à la place du duc d'Albe vint le Commandator Major que le Roi, en Espagne, avait nommé « gubernador » des Pays-Bas <sup>(51)</sup>. »

<sup>(47)</sup> *Ibid.*, p. 623.

<sup>(48)</sup> Il s'agit en l'occurrence de Gaspard Ducci, « le banquier principal de l'Empereur et de Marie de Hongrie » (Gh. DE BOOM, *Marie de Hongrie*, Bruxelles, 1956, p. 92). La demeure que Sastrow a visitée, semble avoir été le « Schoonselhof » à Wilrijck; mais il avait aussi acquis d'autres propriétés : « Hij koopt een meesterwoning in de Lange Nieuwstraat, het Schoonselhof te Wilrijck, het Hof van Hoboken met zijn feudale rechten, de heerlijkheid van Kruikeke... » (Floris PRIMS, *Geschiedenis van Antwerpen*, Anvers, 1938, VII, p. 177).

<sup>(49)</sup> SASTROW, *op. cit.*, p. 625.

<sup>(50)</sup> Heinrich ZOBEL, *Selbstbiographie* (*Bremisches Jahrbuch*, vol. 9, 1877, p. 85).

<sup>(51)</sup> *Ibid.*, p. 96.

Pour la ville d'Anvers, le règne de Requesens ne fut, comme on le sait, guère plus propice que celui de son prédécesseur. En 1574, Heinrich Zobel note dans son livre de raison que, cette année-là,

« ... les Espagnols occupèrent la ville d'Anvers, ne la pillèrent pas, mais exigèrent leur solde et contraignirent le sénat à la payer, de sorte que la ville dut leur remettre quatre cent mille florins. Pendant un certain temps, j'eus chez moi dix ou douze soldats. C'est le nouveau Gubernador qui a combiné ce jeu; jour et nuit, les soldats parcouraient les rues comme des chiens enragés, en criant les uns aux autres : « Hora pilaiso! » <sup>(52)</sup>.

Gérard Koch ayant, dès avant l'arrivée du duc d'Albe, quitté la ville et suivi le prince d'Orange, ses maisons sont, en 1575, confisquées par l'Armée espagnole. Zobel s'installe dans un autre logis, le « Gulden Pantzier », près de l'église Saint-Jacques; mais il ne jouira pas longtemps de cette nouvelle demeure :

« En l'an 1576, le 4 novembre, la ville d'Anvers fut assaillie par les Espagnols, prise de force dimanche à midi, et pillée de manière effroyablement tyrannique par ces filous, — la plus belle partie de la cité avec l'Hôtel de Ville fut réduite en cendres, les habitants lamentablement assassinés, les femmes et les jeunes filles violées, de sorte qu'on trouva près de quatre mille cadavres dans les rues; moi aussi, ils m'ont dévalisé et ont pillé ma maison, nous assaillant à trois reprises; mais Dieu le Tout-Puissant m'envoya, tôt dans l'après-midi, un capitaine italien, du nom de Don Antonio; celui-ci s'installa dans ma demeure avec trois chevaux et, puisque mes coffres et caisses étaient déjà pillés et vides, il me réclama une rançon que je lui ai versée de bon gré; et Dieu soit loué, personne des miens n'a subi d'autres outrages ni sévices. Le Seigneur, dans sa bonté maternelle, a eu pitié de ma maisonnée <sup>(53)</sup>... »

\* \* \*

<sup>(52)</sup> Heinrich ZOBEL, *op. cit.*, p. 96. (Cf. H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. II, p. 291 : « Le grand commandeur s'entendait accuser ouvertement d'avoir appelé les mutins. »

<sup>(53)</sup> *Ibid.*, p. 97.

Dès que les portes de la ville seront ouvertes, le 18 novembre — les actes de pillage, écrit-il, ayant continué jusqu'à cette date —, Zobel s'arrange pour faire partir femme et enfants; lui-même quittera la ville peu après, abandonnant tous ses biens, et fermement décidé à ne plus y retourner.

En 1597, il sera nommé bourgmestre de Brême, sa ville natale, et ne se démettra de cette charge que peu avant sa mort, en 1615.

En 1585, un citoyen de Ulm, Samuel Kiechel (dont on ne sait pas grand-chose, sauf qu'il fut un grand voyageur, parcourant durant quatre années une grande partie de l'Europe, la Syrie, l'Égypte, la Turquie), arrive dans les Pays-Bas du Sud, venant d'Angleterre. Ses notes de voyage, éditées en 1866 par Hassler pour le *Literarischer Verein* de Stuttgart, reflètent bien l'atmosphère de désolation qui règne, en ce temps, dans les campagnes flamandes.

Le 25 novembre 1585, Kiechel quitte Calais pour se rendre à Anvers; déjà à Londres, on l'a mis en garde contre les dangers de ce voyage; aussi se demande-t-il un instant s'il ne ferait pas mieux d'y renoncer : le brigandage, le vol des chevaux sont, paraît-il, chose courante dans ces régions. Arrivé aux environs de Saint-Omer, il constate que ses craintes n'étaient point exagérées : le pays est désert par suite des longues guerres; les paysans vivent de vol et de brigandage<sup>(54)</sup>. Entre Courtrai et Gand, Kiechel et ses compagnons de route s'efforcent en vain de se procurer du fourrage pour leurs chevaux : les villages aux alentours sont entièrement détruits et désolés, les champs laissés à l'abandon, — « nous avons traversé », rapporte-t-il, « deux ou même trois villages sans rencontrer âme qui vive. C'est un bon séjour, en effet, pour les brigands dont notre courrier eut grand-peur. Mais, Dieu soit loué, nous y sommes passés indemnes et sommes arrivés le soir à Gand, la principale ville de Flandres, où naquit Charles Quint, père du Roi d'Espagne Philippe II, actuellement régnant; et l'on estime que Gand est la plus grande ville de toute l'Allemagne (« in ober und nüder Teütschland »)<sup>(55)</sup>.

<sup>(54)</sup> *Die Reisen des Samuel Kiechel*, K. D. Haszler, Lit. Verein, Stuttgart, 1866, p. 36.

<sup>(55)</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>(56)</sup> *Ibid.*, p. 38.

De Gand, les voyageurs se dirigent sur Anvers; à une demi-lieue de la ville, ils abandonnent leurs chevaux et poursuivent le trajet en barque, « non pas par l'Escaut », souligne Kiechel, « mais par l'intérieur, par les campagnes inondées où, avant, il y avait de belles prairies <sup>(56)</sup> ». C'étaient là les inondations provoquées lors du siège d'Anvers; investie par les troupes d'Alexandre Farnèse, la ville, quoique défendue tenacement par Marnix de Sainte-Aldegonde, avait dû capituler le 16 août 1585, donc deux mois à peu près avant l'arrivée de Samuel Kiechel. « On vient justement, écrit-il, de démolir le pont de bateaux que celui de Parme avait fait jeter sur le canal ou l'Escaut... »

Et pourtant, Anvers, — « la ville principale du Brabant, sous Philippe d'Espagne », « une ville », selon Kiechel, « telle qu'avant la guerre, il n'y eut plus grand négoce ni en Europe, ni dans les autres parties du monde », — Anvers, même après toutes ces épreuves, offre encore bien des agréments à ses visiteurs : non seulement sa belle tour du haut de laquelle, à chaque heure, le carillon égrène un verset du psautier, — mais aussi ses salles d'escrime, ses écoles de danse et de musique où l'on peut s'exercer à souhait tous les jours. Et puis, « les femmes, dans le Brabant, sont bien plus joliment parées et d'un langage plus aimable qu'en Hollande, en Frise ou en Zélande... » <sup>(57)</sup>.

« Et c'est chose tout à fait commune, » constate Kiechel, comme avant lui Guiccardin, « que jeunes filles ou garçons y parlent deux, trois, même quatre langues, — telles que le français, l'italien, l'espagnol, en plus de leur propre langue néerlandaise. Car on s'y rend à la Bourse où les marchands s'assemblent, on voit beaucoup de monde de toutes les nations, et tous les jours y parviennent des nouvelles de divers lieux <sup>(58)</sup>... »

La vie dans la ville est donc encore agréable, — mais lorsque, en décembre 1585, les visiteurs s'appêtent au départ, leurs inquiétudes reprennent : il s'agit pour eux de parvenir d'Anvers à Maastricht, en passant par Malines : gare aux brigands! La veille, précisément, des marchands hessois, partis de Malines avec quarante-huit chevaux et accompagnés d'une forte

<sup>(57)</sup> *Die Reisen des Samuel Kiechel*, p. 39.

<sup>(58)</sup> *Ibid.*, p. 39.

escorte de soldats, ont néanmoins été assaillis et dévalisés; il y eut des tués, d'autres furent emmenés par les brigands. Kiechel a entendu dire que ces derniers auraient leur repaire dans la région de Berg-op-Zoom. Lui et ses compagnons s'estiment donc heureux lorsque, à Malines, ils peuvent se joindre au « Gubernador » de la ville, un Italien, qui, avec une troupe de soldats, se rend à Diest et à Maastricht.

En chemin, ils rencontrent, effectivement, des bandes de voleurs, mais parviennent à les mettre en fuite. Cependant, les soldats de leur escorte ne leur inspirent guère moins de peur que les brigands!

Les voyageurs poussent un soupir de soulagement en arrivant enfin à Cologne, — « ville grande et forte, note Kiechel, très peuplée aussi, vu qu'actuellement, beaucoup de personnes venant d'autres villes des Pays-Bas, s'y sont établies et y ont acquis droit de cité... » (59).

\* \* \*

A la fin du siècle, un jeune Bâlois, Thomas Platter, fils cadet de ce gymnasiarque Platter qui fut l'auteur d'une très célèbre autobiographie, entreprend, après avoir terminé ses études de médecine, un long voyage à travers une bonne partie de l'Europe. En septembre 1599, en route pour l'Angleterre, il s'arrête à Bruges. Malcolm Letts, dans son ouvrage *Bruges and its Past*, a publié des extraits des notes de voyage de Thomas Platter dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque de l'Université de Bâle.

Bruges est bien déchue. Platter a déjà vu bien des villes : nulle part, il n'a vu autant de résidences somptueuses, mais beaucoup de ces splendides maisons brugeoises sont abandonnées; à cause des lourdes contributions de guerre, les habitants se sont transférés ailleurs. L'herbe envahit les rues (60)...

Et pourtant, dans cette ville appauvrie, le jeune visiteur découvre quelque chose d'amusant. La maison d'eau, déjà décrite jadis par Monetarius, existe toujours; non loin d'elle, on lui montre un petit jardin assez particulier :

« Il y avait là de nombreux jets d'eau alimentés par la maison d'eau..., une fontaine, avec de nombreux petits bons-

(59) *Die Reisen des Samuel Kiechel*, p. 43.

(60) Malcolm LETTS, *Bruges and its Past*, Bruges-London, 2<sup>e</sup> éd., 1926, p. 145.

hommes et avec des lions en bronze, percés de trous en divers endroits, et l'eau jaillissant de tous ces trous. Il y avait aussi de nombreux tuyaux cachés dans le sol, que l'on ne voyait point, mais d'où, soudain, s'élevaient de forts jets d'eau, de sorte que les dames fussent copieusement mouillées... Un pilier portait un miroir, orné d'un lion, et quand on s'y mirait, on recevait un jet d'eau en pleine figure; vous sautez en arrière — et en ce faisant vous déclenchez un autre appareil qui vous arrose des pieds à la tête... » (La description continue encore longuement <sup>(61)</sup>.)

(Des jardins de ce type, il y en eut un peu partout en Europe; Montaigne, dans son *Journal de voyage*, donne une description analogue du jardin des Fugger qu'il voit à Augsbourg <sup>(62)</sup>, et Hans Georg Ernstinger, dans son *Raisbuch*, consacre plusieurs pages aux merveilles des jardins à surprises qu'il a l'heur de visiter à Pratolino, près de Florence <sup>(63)</sup>.)

Platter est enchanté des habitants de Bruges, plus aimables, dit-il, plus polis, plus joyeux, plus artistes aussi que ceux des autres régions des Pays-Bas. Et les femmes de Bruges sont tellement élégantes! D'après ce qu'on lui dit — à Bruges — même leur façon de parler est meilleure, plus soignée qu'ailleurs, et Bruges est réputée parmi les habitants des Pays-Bas qui s'y rendent de loin pour y apprendre un langage raffiné... Les Brugeois sont aussi particulièrement doués pour apprendre les langues étrangères... <sup>(64)</sup>.

\* \* \*

Hans Georg Ernstinger, citoyen d'Innsbruck, dont c'est devenu le métier d'accompagner des jeunes gens nobles à travers l'Europe et qui a si bien décrit les plaisanteries aquatiques de Pratolino, parcourt les Pays-Bas en septembre 1606; mais, ici, ses descriptions sont moins vivantes : minutieusement, il énumère les monuments visités (la cathédrale Sainte-Waudru à Mons, les églises de Louvain et sa célèbre Université..., mais, partout son attention est absorbée outre mesure par les marbres multicolores employés dans la construction

<sup>(61)</sup> Malcolm LETTS, *Bruges and its Past*, p. 146.

<sup>(62)</sup> MONTAIGNE, *Journal de Voyage*, Edm. Pilon, Paris, 1932, p. 104.

<sup>(63)</sup> *Hans Georg Ernstingers Raisbuch*, Ph. A. F. Walther, Lit. Verein, Stuttgart, 1877, p. 80.

<sup>(64)</sup> Malcolm LETTS, *op. cit.*, p. 147.

des édifices, des autels, des tombeaux princiers. Il voit, à Bruxelles, les Archiducs Albert et Isabelle, lorsqu'ils quittent la grande église de leur palais, admire la colonnade du château, ornée de statues en bronze, et décrit avec force détails toutes les richesses de la « Warande » <sup>(65)</sup>.

\* \* \*

Johann Wilhelm Neumayr von Ramszla accompagne en 1615 le duc Jean-Ernest de Saxe-Juliers-Clève et Berg dans son voyage à travers la France, l'Angleterre et les Pays-Bas.

A Anvers, chez « les deux excellents peintres — Pierre-Paul Rubens et Brueghel » le duc et ses compagnons voient de splendides peintures et œuvres d'art. « Rubens, note Neumayr, peint la plupart du temps de grands tableaux, et tout en grandeur naturelle, mais rendu avec un art extrême; tout y est beau et comme pris sur le vif. On dit que, toutes les semaines, il peut gagner par son travail près de 100 florins, et il peut bien y avoir des pièces qu'il vend pour deux cents, trois, quatre ou même cinq cents florins <sup>(66)</sup>... »

(En été 1604, à Anvers, un ouvrier manœuvre gagnait 30 den. br. par jour ou 3 florins par semaine <sup>(67)</sup>.)

« Brueghel », dit Neumayr (il s'agit de Brueghel de Velours), « peint de petits panneaux représentant des paysages, — mais tout si subtil et fait avec un art si consommé que l'on ne peut les regarder sans s'émerveiller <sup>(68)</sup>... »

L'Hôtel de Ville d'Anvers est un bel édifice, de même que la maison des Allemands. (En 1529, les marchands de la Hanse Teutonique avaient transféré leur comptoir de Bruges à Anvers.) Mais cette belle maison n'est plus habitée : « C'est triste, écrit Neumayr, de la voir ainsi abandonnée et déserte, — et de voir le déclin de toute la ville! Car il n'y arrive plus de grands navires, — seulement encore de petites barques à un mât, — et même de ces dernières, on n'en voit plus beaucoup,

<sup>(65)</sup> ERNSTINGER, *op. cit.*, p. 232.

<sup>(66)</sup> *Des Durchlauchtigen Hochgeborenen Fürsten und Herrn / Herrn Johann Ernsten des Jüngern / Hertzogen zu Sachsen / Jülich / Cleve und Berg..... Reise in Franckreich / Engelland und Niederland. Beschrieben durch Herrn Johan Wilhelm NEUMAYR von Ramszla... Leipzig, 1620, p. 261.*

<sup>(67)</sup> VERLINDEN-CRAEYBECKX, *Documents pour l'histoire des prix et salaires en Flandre et en Brabant*, Bruges, 1959, p. 480.

<sup>(68)</sup> NEUMAYR, *op. cit.*, p. 261.

— alors que, quarante ou cinquante ans auparavant, il affluait à Anvers une telle abondance de marchandises de tous les coins de la terre que l'on n'en vit de pareille dans aucune autre ville de commerce du monde. » « Maintenant, poursuit-il dans son récit, en lieu et place des marchands, on ne voit plus que des Espagnols qui se pavent dans toutes les rues <sup>(69)</sup>... » (Selon des clauses secrètes de l'Acte de cession des Pays-Bas, les Archiducs étaient obligés de maintenir des garnisons espagnoles à Anvers et dans d'autres villes.)

« Quant à savoir pourquoi cette magnifique ville est ainsi réduite et en déclin, et que la ville d'Amsterdam connaît un tel essor et accroissement de richesses, conclut Neumayr, on en pourra lire les causes dans l'Histoire des Pays-Bas <sup>(70)</sup>... »

Un tableau sombre — et qui correspond pourtant à une période relativement heureuse des Provinces Belges, la trêve de douze ans, laquelle prendra fin en 1621. Pendant près de cent ans, ensuite, le pays sera ravagé par des guerres incessantes — guerre de Dévolution, guerre de Hollande, guerre hispano-française, guerre de la Ligue d'Augsbourg, guerre de la Succession d'Espagne...

Un témoignage encore, datant du début du xviii<sup>e</sup> siècle : nous le trouvons dans l'autobiographie du bon poète hambourgeois, Barthold Heinrich Brockes, auteur d'un recueil de poèmes, *Plaisir terrestre en Dieu*, où une profonde piété s'allie à une observation humble et fervente de la nature. En 1704, Brockes, pour se rendre de Paris en Angleterre, traverse le Brabant, en passant par Bruxelles et Anvers. Il écrit :

« Comme dans ces temps dangereux tout le Brabant, surtout entre Anvers et Rosendaal, fourmillait de brigands « partie bleu » (*sic*), de sorte que presque personne ne leur échappât sans être molesté, je ne puis assez remercier Dieu de ne pas en avoir rencontré sur ma route, bien que nous ayons vécu constamment dans la crainte et que, à tout moment, nous nous soyons attendus à les voir surgir des buissons <sup>(71)</sup>... »

La nuit est profonde sur les Pays-Bas du Sud, à la fin du régime espagnol...

<sup>(69)</sup> *Ibid.*, p. 260.

<sup>(70)</sup> NEUMAYR, *op. cit.*, p. 260.

<sup>(71)</sup> Marianne BEYER-FRÖHLICH, *Deutsche Selbstzeugnisse*, Leipzig, 1933, vol. 7, p. 206.



## **Le site de Muyna-Urpikancha, Paccaric-Tampu des Incas**

**Résultats de la Première Mission archéologique belge au Cuzco,  
octobre-décembre 1961**

par **Elizabeth della SANTA,**  
Chef de mission

La découverte, en 1961, du vieux palais d'Urpikancha, à Muyna, a été l'un des résultats les plus dignes d'attention de la Première Mission archéologique belge au Cuzco <sup>(1)</sup>. Cette mission a été organisée à mes frais. L'U.L.B. y a joint un subside complémentaire.

A l'intérêt archéologique de la découverte (car il s'agit d'un des plus anciens palais incas, connus à ce jour), se joint un intérêt historique. Tout porte à penser que le site de Muyna-Urpikancha coïncide avec Paccaric-Tampu, le lieu d'origine de la famille royale inca <sup>(2)</sup>.

Muyna se trouve à une trentaine de kilomètres au sud de Cuzco, à droite de la route qui relie Cuzco à Puno. C'est un site privilégié. Il domine une cuvette entourée par de belles et très hautes montagnes, au bord d'une paisible lagune qui les reflète (fig. 1).

Cette cuvette devait être jadis, fermée vers le nord, ainsi que l'indique la passe étroite dans laquelle coule le Huatanay.

<sup>(1)</sup> Articles dans *El Comercio*, de Lima, du 8 novembre 1961; dans *La prensa*, 8 novembre 1961; *Ultima Hora*, 9 novembre 1961; *La Tribuna*, 8 novembre 1961; *La Libre Belgique*, 10 novembre 1961; *Unesco*, 1962.

<sup>(2)</sup> J'ai émis pour la première fois cette hypothèse dans E. della SANTA, *Rapport de la Première Mission archéologique belge au Cuzco, Pérou*, 1962.

Bien qu'élargie par les travaux du chemin de fer et par de récentes carrières, cette passe est de formation récente. La lagune, appelée parfois aussi « Lac d'Oropesa », du nom de la localité la plus proche, est alimentée par les eaux qui descendent de Lucre. Elle devait atteindre, aux temps préhistoriques, un niveau plus élevé que le niveau actuel. Le Huatanay complètement indépendant a, un jour, forcé ce seuil rocheux. Dès son irruption dans la cuvette de Muyna, il forme un coude brusque vers l'est, et dévale, par une pente encaissée, vers le Yucay avec lequel il conflue.

Rares sont, dans le Cuzco, les lieux où s'étale un plan d'eau calme. Les torrents sont la forme la plus fréquente. Il existe, certes, d'autres lagunes, mais les unes sont inaccessibles, les autres occupent des entonnoirs profonds, cratères d'anciens volcans, et leur aspect est peu engageant.

La lagune de Muyna se trouve à 3 350 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le climat qui règne dans la cuvette est très favorisé. A l'abri des vents des glaciers, il y pleut moins que dans le restant de Cuzco, et l'insolation favorable fait, de ce lieu privilégié, une véritable oasis <sup>(3)</sup>. Le site offrait, jadis, des avantages stratégiques, grâce à l'étroitesse des voies d'accès, à la présence de la lagune qui l'isole du col de Rumi-Kollka, situé à un kilomètre et demi vers l'est.

Au point de vue géologique, la colline de Muyna-Urpikancha contraste avec les hauteurs environnantes. C'est un site métallifère dont la richesse, plus considérable autrefois, est attestée par la présence de pyrite de fer <sup>(4)</sup>.

Une mine d'or, qui était encore en exploitation au temps des Espagnols, s'ouvre près de l'« acequia ». Celui-ci vient d'au-delà de Rumi-Kollka et court sur le haut de la colline, avant de répandre ses bienfaits, aujourd'hui interrompus, sur les deux séries de jardins en terrasses ou « andenes » qu'y cons-

<sup>(3)</sup> Ceci est confirmé par A. DE ALCEDO; *Diccionario geografico-historico de las Indias*, Madrid, 1786-1789, t. IV, pp. 365-368, relatif au climat de la région d'Oropesa qui... « es muy templado y apacetible ».

<sup>(4)</sup> A. BARBA, *Arte de los metales en que se enseña el verdadero beneficio de los de oro y plata por azogue. El modo de fundierlos todos, y como se han de refinar y apartar unos de otros*, Madrid, Fernandez, 1770, p. 21. L'auteur affirme que la présence du pyrite ou « margagita » est un signe infaillible de la richesse d'un site en minerai.

truisirent les Incas. Ainsi était rendu possible, à pied d'œuvre, le lavage de l'or.

Entre les magnifiques « andenes » subsistent de nombreux vestiges de plantations incaïques, restes d'un parc ou d'un petit bois. Lorsqu'à notre demande, le D<sup>r</sup> Chavez-Ballón, directeur à l'époque du Patronato cultural du Cuzco, nous accompagna en ces lieux, il reconnut comme plantes typiques des temps Incas <sup>(5)</sup> les vestiges botaniques de ce parc. Quishuars <sup>(6)</sup>, arbres molle <sup>(7)</sup>, symboles du Pérou, et dont les propriétés médicinales sont connues, chardons pour carder la laine, arbustes saponifères <sup>(8)</sup> pour laver les tissus, forment un bois charmant qui, de ses touffes vertes, égayait les pentes de la colline et les rives idylliques de la lagune. Aujourd'hui cereus et cori ont envahi ce bois.

Dans la conque formée par la colline de Muyna, s'ouvrent trois grottes. L'une d'elles, sous-jacente au palais d'Urpikancha, objet de notre découverte, est en partie détruite — nous en dirons plus loin la raison. Le palais fort ruiné était à ce point recouvert par les massifs de cori, qu'il ne pouvait apparaître au regard.

Sans doute est-ce la raison pour laquelle H. Bingham, dans la carte qu'il fit dresser, en 1911, du pourtour de la lagune de Muyna, ne signale pas sa présence <sup>(9)</sup>. Quant aux photos de

<sup>(5)</sup> Cette visite fut déterminée par un article écrit dans un journal de Cuzco par le D<sup>r</sup> Chavez-Ballón qui, une fois sur les lieux, a reconnu de bonne grâce l'intérêt de notre découverte et son caractère original. Mais notre droit de réponse au journal ne parut jamais. Depuis lors, en 1963 le D<sup>r</sup> Arguedas et le D<sup>r</sup> Chavez-Ballón ont soutenu mon projet de restauration du site.

<sup>(6)</sup> Le quishuar ou queshuar est une sorte d'olivier (d'aucuns disent : de peuplier) du Cuzco.

<sup>(7)</sup> Du fruit du molle, on tire une sorte de miel, à usage médicinal; on en tire aussi une boisson et un vinaigre. Les jeunes pousses servaient de dentifrice. V. A. DE LA CALANCHA; *Coronica moralizada del orden de S. Agustín en el Perú con sucesos egenplares en esta monarquía*, Barcelone, Lacavallière, 1639, Liv. I, chap. IX. D'autres usages de la médecine vernaculaire ont été signalés par J. M. CUADROS, *Folklore botánico-medicinal arequipeño*, Arequipa, 1940, pp. 229-234.

<sup>(8)</sup> Le nom populaire des baies de saponifère est « chocho » parce que le noyau rond sert de billes aux enfants. La pelure séchée sert de détersif. Les fruits du magney sont aussi saponifères.

<sup>(9)</sup> Cette carte, remise au Patronato cultural du Cuzco, est en la possession du D<sup>r</sup> Chavez-Ballón.

la Mission japonaise de 1958 <sup>(10)</sup>, elles montrent les « andenes » vues d'avion, mais non point le palais qui n'y apparaît que comme une tache confuse.

Une erreur d'information a, d'autre part, empêché H. Bingham d'explorer ce site. En effet, cet explorateur a confondu Muyna avec Pikillakta <sup>(11)</sup> et J.-H. Rowe, de son côté, a cru que Muyna se trouvait à Rumi-Kollka <sup>(12)</sup>. Ces deux sites se trouvent à quelques kilomètres à l'est de Muyna, ce qui explique ces erreurs. Ainsi Muyna est resté dans l'oubli, jusqu'à l'arrivée de la Mission belge de 1961.

Le seul archéologue qui ait visité ce site avant nous et qui en ait donné une brève description, est l'Américain Georges Squier <sup>(13)</sup>. Mais il s'attarde peu au détail et se borne à dire qu'il considère l'ensemble des ruines de Muyna comme les vestiges les plus archaïques du Cuzco. C'est notamment ce passage qui m'a déterminée à visiter le lieu avec les membres de ma mission, à savoir deux de nos étudiants, Eric Pollet et Robert Colson, et le cinéaste-ethno-musicologue Jean-Noël Maquet. J'avais une autre raison de visiter Muyna. La préparation de la biographie de l'empereur Viracocha, huitième inca, publiée depuis <sup>(14)</sup>, m'avait révélé quelques événements historiques dont Muyna avait été le théâtre. En ce lieu, en effet, le prince Viracocha aurait relégué son vieux père, Yahuar-Huacac lorsque, victorieux des envahisseurs Chankas, il usurpa le pouvoir <sup>(15)</sup>. A ce propos, je pense que le site de Kañarakay, improprement appelé « Palacio Huáscar », par les archéo-

<sup>(10)</sup> *Andes*, Tokyo, 1958.

<sup>(11)</sup> H. BINGHAM, *In the Wonderland Peru (The National Geographical Magazine*, t. XXIV, n° 4, avril 1913, pp. 526-527). « ... below Oropessa are the ruins of a large city known as Piquillakta. It is referred to in Squier's *Peru*, p. 422, but he calls it Muyna. »

<sup>(12)</sup> J. H. ROWE, *An Introduction to the Archaeology of Cuzco (Papers of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology*, Harvard University, vol. XXVII, n° 2, Cambridge (Mass.), 1944, pp. 52-53).

<sup>(13)</sup> G. SQUIER, *Peru*, 1877, p. 422 : « ... the ruins of Muyna impressed me as among the oldest in Peru, and it is not impossible that here was the early seat of the Power which was afterwards transferred to Cuzco ».

<sup>(14)</sup> E. della SANTA, *Viracocha, l'empereur-dieu des Incas*, éd. de l'auteur, Liège, Soledì, 1963.

<sup>(15)</sup> GARCILASO DE LA VEGA, *Comentarios reales...*, Lisbonne, 1609, trad. franç. par J. Baudoin, Amsterdam, J. Desbordes, 1715, Liv. V, chan. XX

logues, et qui forme, à 2 kilomètres d'Urpikancha, vers l'ouest, une véritable petite cité inca de caractère archaïque, n'est autre que la ville construite sur l'ordre de Viracocha, pour y abriter l'exil de son père <sup>(16)</sup>. Le nom de « Palacio Huáscar » viendrait de ce que le prince Huáscar serait né dans un des palais de cette cité <sup>(17)</sup>. Il est possible aussi que les Espagnols aient confondu « Palacio Yahuar » avec le nom d'Huáscar plus familier à leur oreilles, parce que contemporain, et de consonnance voisine — Huáscar, fils de Huayna Ccapac fut, en effet, le dernier héritier légitime en ligne directe de la dynastie de Manco Ccapac. En effet Cosme Bueno dit que le vrai Palacio Huáscar correspondrait aux ruines de Rumi Kollka <sup>(18)</sup>.

Quoi qu'il en soit, la découverte d'Urpikancha et l'intérêt de ce petit palais, à l'aspect vétuste, ont retenu à ce point les soins de la mission que celle-ci a consacré un mois et demi à prendre des mensurations, à faire des relevés sur papier millimétré, des photographies et des films <sup>(19)</sup>. Nous avons eu la chance de trouver en la personne de M. Condori Barrios un précieux informateur et un guide sûr, tandis que M. Manuel Huilca Garcia nous a été d'un grand secours pour diriger les travaux de débroussaillage. Qu'ils soient ici tous deux remerciés.

Le palais d'Urpikancha, merveilleusement situé, domine un paysage grandiose. Vers le nord-est, dépassant des montagnes d'alluvions, se dressent les dents de l'Ausangata. Au sud-est, la masse imposante de la Montagne Noire; à l'ouest, un massif dissimule au regard le pic de Huanacauri.

Le plan d'eau de la lagune s'étale à plus de 70 mètres en contrebas. De ce lieu choisi, on découvre du regard aujourd'hui, disséminés dans ce cadre agreste, un grand nombre de monuments incas, chacun appartenant à une époque distincte de l'évolution architecturale. A l'ouest, au bord de l'eau, la cité de Kañarakay, en avancée sur une petite presqu'île. Au

<sup>(16)</sup> GARCILASO DE LA VEGA, *loc. cit.*

<sup>(17)</sup> Fray MARTIN DE MURÚA, éd. 1962, Lib. I, chap. 39.

<sup>(18)</sup> C. BUENO, *Descripción de las provincias pertenecientes al obispado del Cuzco*, *op. cit.*, pagination inexistante de cet ouvrage publié vers 1765.

<sup>(19)</sup> Remis en original à la Bibliothèque de l'U. L. B.

nord-est, la gigantesque tombe royale de Tupac Yupanqui <sup>(20)</sup>, connue sous le nom de Choco-Puquiú. A l'est, sur les hauteurs, la ville de Pikillakta que nous croyons être une ville de fondateurs de métaux, d'âge tardif, mais que d'autres auteurs ont considérée comme antérieure aux Incas ou d'âge Inca très primitif <sup>(21)</sup>.

Seul, le magnifique portique de Rumi-Kollka qui, autrefois, marquait la frontière méridionale de l'ancien Empire, est dissimulé par une avancée de la colline métallifère. Par conséquent, les sites de la lagune de Muyna constituent un ensemble unique dans lequel, aux beautés naturelles, s'ajoute une excellente leçon sur l'évolution de l'architecture inca — à partir d'Urpikancha, la plus antique de ces constructions. L'intérêt est donc comparable à celui qu'offre Machu-Pijchu, à ce détail près qu'à Muyna, les ruines sont plus diversifiées et que la beauté paisible l'emporte sur l'altière menace des Andes.

Dans son état actuel, le palais d'Urpikancha comprend six éléments essentiels :

1° Une grande salle, en forme de rectangle étiré de 17,85 × 3,10 m intérieurs;

2° Une petite chambre qui prolonge, à angle droit, le mur du palais et qui mesure 2,10 × 1,30 m intérieurs;

3° Une cour de même forme que la grande salle, entourée d'un mur en blocailles, fort effondré. Elle pouvait servir de patio ou de corral;

4° En avant de la façade nord s'ouvre un moulin à or, dans la portion ouest de la terrasse. Il mesure 4,10 × 2,10 m;

5° Une terrasse frontale qui occupe les deux tiers ouest de la façade nord;

6° Une grotte sur laquelle le palais est érigé, mais dont la partie antérieure de la voûte s'est effondrée, lorsqu'on a défoncé le sol de la salle principale, au temps de Squier ou antérieurement.

L'objet de ces fouilles hâtives et faites inconsidérément, a eu probablement pour but de découvrir les trésors d'or et

<sup>(20)</sup> ANELLO OLIVA, *Histoire du Pérou*, éd. Ternaux-Compans, Paris, 1857, p. 55.

<sup>(21)</sup> J.-H. ROWE, *Inca Culture dans Handbook of S. American Indians*, t. 2. *Andean Civilizations*, Washington D.C., 1946, p. 325, mais il émet cette opinion à titre d'hypothèse, et Harth-Terré, 1959.

d'argent qui, à en croire Cieza de León <sup>(22)</sup> avaient été cachés au cœur de cette colline. C'est là un des trop nombreux exemples du rôle destructeur des « huaqueros ». A. de Alcedo confirme <sup>(23)</sup> les dires de Cieza de León ou sujet de Muyna.

La forme en rectangle étiré de la grande salle est typique de l'architecture inca. Ses murs épais (jusque 80 cm maximum) sont construits en petit appareil polygonal, de type archaïque, avec mortier d'argile intercalaire. La pierre paraît être le calcaire bleu du Yucay. Elle contraste avec les pierres que l'on trouve sur la colline, aux alentours, et qui sont d'une grande dureté, nous avons dit pourquoi. Le mur postérieur n'atteint plus, aujourd'hui, que 2,93 m de haut. Quatre fenêtres dont le linteau a disparu s'ouvraient sur le patio et donnaient, à l'intérieur de la salle, un excellent éclairage.

Les pignons latéraux sont dépourvus d'ouvertures. Leur hauteur actuelle est de 2,68 m maximum pour le pignon ouest.

De la façade nord du palais, il ne subsiste qu'un pan de mur de 8 mètres de long. Le reste s'est écroulé avec la voûte de

<sup>(22)</sup> P. DE CIEZA DE LEÓN, *Crónica del Perú*, éd. Londres, 1709 : *The 17 Years travel of P. de Cieza through the mighty Kingdom of Peru and the large provinces of Cartagena and Popayan in South-America*, p. 212 : « ... at Mohina is a muddy bog, through which the road is still carry'd on strong foundations; and here were great structures, but all gon to ruin. When Pizarro came with his Spaniards to Cuzco, they are said to have found a great quantity of gold, silver, and curious cloth in and about these buildings. Some Spaniards have told me there was in this place a stone of a man, with a sort of long garment and beads in his hand, besides other figures, which the Ingas caused to be carv'd for memorials of their grandeur, tho' some of them were idols they worshipp'd ». Le chapitre XCIII de Cierza de León nous apprend d'autre part que : « ... de Pacaritambo dizen algunos Españoles, que en vezes sacaron cantidad de oro Hernando Piçarro, y don Diego de Almagro, el Moço ».

<sup>(23)</sup> A. DE ALCEDO, *Diccionario...*, *op. cit.*, t. 3, p. 339 : « ... y es tradición que en el centro de este monte quedaron ocultos los inmensos tesoros de los once monarcas del Perú quando entraron los Españoles », repris de C. BUENO, *Descripción de las provincias pertenecientes al obispado del Cuzco*, s. d. [vers 1765].

— Lorsque P. Pizarro dans *Descubrimiento y Conquista del Perú*, Col. de libros y doc. referentes a la Historia del Perú, t. VI, Lima, 1917, p. 75, parle d'une grotte dans laquelle, à côté de curieux objets d'or et d'argent, fut trouvée une statue d'or qui, selon les Indiens, représentait le premier conquérant de cette terre, il doit s'agir de la grotte de Muyna; cependant, dans son texte, la localisation de ce lieu est peu claire.

la grotte. Une porte, flanquée de deux fenêtres, s'ouvre dans ce pan de mur. Elle mesure  $1,53 \times 0,98$  m. Elle est faiblement trapézoïdale. Un seuil en pierre en marque l'entrée. Les fenêtres mesurent de 56 à 66 cm de largeur et  $\pm 1,12$  m de haut, (épaisseur de 60 cm environ). L'une d'elles a conservé son épais linteau, en pierre à peine dégrossie. La seconde a perdu son linteau. L'appareil polygonal de type archaïque auquel on a affaire ici résulte plus du hasard dans le choix de blocs utilisés que d'une intention. Ce n'est qu'avec Viracocha, puis avec Pachacutec qu'il sera question de structures polygonales habilement préparées et ajustées.

Il n'est pas possible de dire si d'autres portes ou d'autres fenêtres s'ouvriraient dans la partie écroulée de la façade.

De ce qui subsiste, à l'intérieur de la grande salle, il convient de noter les points suivants :

1° Le long du mur intérieur, côté sud, court une *console* continue, à 2 mètres du sol actuel. Profonde de 10 cm environ, elle est sous-jacente aux fenêtres. Elle ne pouvait donc servir de point d'appui au gîtage du toit, mais de tablette pour ranger les menus objets, peut-être précieux. Plus tard, s'il est vrai que l'empereur Viracocha en fut l'inventeur, comme l'affirme Garcilaso de la Vega <sup>(24)</sup>, des niches trapézoïdales remplaceront les consoles.

2° Un *enduit argileux, revêtu de peinture pourpre*, recouvre encore une notable partie des murs intérieurs. J. H. Rowe <sup>(25)</sup> a noté l'existence de semblables enduits dans plusieurs constructions archaïques du Cuzco. La couleur pourpre plaide en faveur de l'identification d'Urpikancha avec une demeure royale. En effet, cette couleur ne pouvait être utilisée par nul autre que par l'Inca <sup>(26)</sup>. Cette couleur est probablement le cinabre = Ichma ou Linpi, qui faisait l'objet de

<sup>(24)</sup> GARCILASO DE LA VEGA, *op. cit.*, liv. V, chap. XXII.

<sup>(25)</sup> J. H. ROWE dans *Handbook of South American Indians*, t. 2, *op. cit.*, p. 222.

<sup>(26)</sup> A. DE LA CALANCHA, *op. cit.*, liv. I, chap. XIV. Cela aurait été décrété sous le règne de Manco Ccapac, lorsqu'eut lieu l'initiation de son fils, Inca Roca (*sic*). Il s'agit, évidemment, de Sinchi Roca. V. aussi L. A. Pardo, *La metrópoli de Paccaric-Tampu (Rev. de l'Inst. archeol. del Cuzco, 1946, p. 31).*



superstitions, et d'une grande vénération <sup>(27)</sup>; tout comme d'ailleurs les gisements d'or et d'argent.

A Urpikancha, on observe un premier enduit, assez grossier, plaqué sur le mur. Un enduit fin, lissé, et partiellement poli, le recouvre. Il est difficile de dire si la couleur rouge était incorporée ou superposée au second enduit. Seules des analyses pourraient le révéler. Mais l'usure de ce revêtement est grande, vu la longue durée de l'exposition aux pluies.

La présence de fenêtres relativement hautes et nombreuses, d'une porte, d'un revêtement intérieur orné de peinture et d'une console, s'opposent à l'interprétation proposée, lors de sa visite, en notre compagnie, par le D<sup>r</sup> Chavez-Ballón, à savoir qu'au lieu d'un palais, il s'agirait d'un dépôt de produits de consommation. A en croire certains chroniqueurs, les greniers à provision n'auraient été créés que relativement tard <sup>(28)</sup>, et le nom de « pirua » qui leur fut appliqué ne désignait, aux époques primitives, que la planète Jupiter, à laquelle on avait dédié un sanctuaire à Cuzco <sup>(29)</sup>. Lorsque Manco Ccapac décéda, on lui aurait donné le nom de Pirua Pacaric Manco Inca pour la relation qu'il était censé avoir avec cette planète, ainsi que l'affirme Blas Valera <sup>(30)</sup>. Les étoiles ont dû jouer, dans les croyances primitives de la sierra, un rôle attesté par les vestiges folkloriques des temps Incas. L'importance, par exemple, du nom de Kollka, qui signifiait les Pléiades <sup>(31)</sup> et qui intervient dans plusieurs lieux-dits Kollkampata, Rumi-Kollka, etc., le prouve. La forme des greniers est souvent circulaire <sup>(32)</sup>. Lorsqu'ils sont quadrangulaires, ils ne possèdent pas toutes les annexes que l'on trouve ici. Par ailleurs, le mot « Kancha » s'applique soit aux palais royaux, soit aux sanctuaires — temples, ou « huacas » de souverains défunts. Don-

<sup>(27)</sup> A. DE LA CALANCHA, *op. cit.*, liv. II, chap. XI.

<sup>(28)</sup> GARCILASO DE LA VEGA, *op. cit.*, liv. V, chap. V. Les greniers n'avaient que de petites fenêtres à la dimension des fanegas qui servaient d'unité agricole.

<sup>(29)</sup> BLAS VALERA, *Costumbres antiguas del Perú*, Mexico, 1956, p. 8.

<sup>(30)</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>(31)</sup> J. DE ACOSTA, *Historia natural y moral de las Indias*, lib. V, cap. 4.

<sup>(32)</sup> Les vestiges de « piruas » devant la forteresse de Puka Pukara, au Cuzco ou le long des maisons de prêtres (?) du sanctuaire de Viracocha, à Raj'chi (S. Pedro de Cacha), le démontrent.

nons, choisis entre de multiples exemples, les noms de Kori-kancha qui fut, à Cuzco, le temple du Soleil <sup>(33)</sup>; de Intikancha qui, selon certains chroniqueurs, aurait servi de palais à la princesse Mama Ciuaco <sup>(34)</sup>, mère de Sinchi Roca; de Quishuar-kancha qui fut le palais de Viracocha et qui contenait le sanctuaire du fantôme divinisé qui lui apparut et qui portait ce nom <sup>(35)</sup>; d'Amarukancha <sup>(36)</sup> qui fut, selon Blas Valera, un sanctuaire du signe du Scorpion et palais de Huayna Ccápac à Cuzco.

Garcilaso de la Vega traduit le mot Kancha (ou Cancha) par « quartier » <sup>(37)</sup>, mais il ressort de son œuvre qu'il s'agissait surtout de quartiers occupés par un palais ou par un sanctuaire.

Le mot « Urpi » signifie colombe ou palombe. Il peut aussi, en langage d'amour, s'appliquer à l'être aimé ou à une chose très chère. Peut-être peut-il aussi être mis en relation avec les rites de deuil des premiers Incas. A en croire Sarmiento de Gamboa <sup>(38)</sup>, Manco Ccapac et les siens, tandis qu'ils étaient en route pour Cuzco, et en souvenir de Ayar Uchu, l'un de leurs frères transformé en statue de pierre, à Huanacauri, auraient inventé un rite funèbre qui consistait à pleurer les morts, en imitant le roucoulement des colombes. On conviendra que le nom de Uripikancha convient peu à un grenier à provisions! Le revêtement de la paroi, au moyen de couleur pourpre, réservée au roi, est une coutume qui était encore en usage au temps d'Atahualpa, s'il faut en croire la description

<sup>(33)</sup> GARCILASO DE LA VEGA, *op. cit.*, liv. III, chap. XX.

<sup>(34)</sup> F. DE MONTESINOS, *Memorias antiguas historiales y politicas del Perú*, Lima, 1930. Colección de libros y documentos referentes a la Historia del Perú, t. VI, pp. 71-79.

<sup>(35)</sup> BLAS VALERA, *op. cit.*, p. 14, et J. DIEZ DE BETANZOS, *Suma y narración de los Incas*, Madrid, Hernandez, 1880, chap. XI.

<sup>(36)</sup> BLAS VALERA, *op. cit.*, p. 15, et GARCILASO DE LA VEGA, *op. cit.*, liv. VII, chap. X. L'emplacement de ce palais-sanctuaire correspondrait à celui de l'actuelle église de la Compañía; c'est ce que nous apprend Blas Valera.

<sup>(37)</sup> GARCILASO DE LA VEGA, *op. cit.*, liv. VII, chap. IX.

<sup>(38)</sup> P. SARMIENTO DE GAMBOA, *Historia de los Incas*, Buenos-Aires, coll. Horreo, n° 10, Emécé, 1942, pp. 68-69, chap. 13 « ... imitando el crocitar de las palomas ». Il était aussi coutume, chez les Incas, de sacrifier des colombes à la nouvelle lune. F. PIZARRO Y ORELLANA, *Varones ilustres del Nuevo Mundo*, Madrid, 1639, p. 292.

du palais qu'il occupait à Cajamarca, et dont les chroniqueurs nous ont laissé des détails très précis <sup>(39)</sup>.

S'il y eut des greniers à Muyna, ils doivent coïncider avec les deux petites constructions en forme de tours, érigées sur un promontoire, à gauche du chemin qui conduit vers Kañarakay et qu'un repli de terrain dissimule partiellement au regard. Cependant ces tours sont interprétées comme étant des tombeaux, par le Patronato cultural de Cuzco. Il y aurait lieu de vérifier la chose par des fouilles aux alentours de ces petites constructions.

L'autorisation de fouiller ne nous étant pas parvenue en temps utile, nous n'avons pu dégager, à Urpikancha, la petite chambre perpendiculaire à la grande salle et qui a été particulièrement bouleversée. Nous suggérerons plus loin la raison possible de cet état de choses.

Le petit palais d'Urpikancha a du jadis être couvert par un toit à pente unique d'arrière vers l'avant. L. Valcárcel a jadis émis l'hypothèse que les bâtiments appelés « Kanchas », n'avaient pas de toiture <sup>(40)</sup>. Cela est peu vraisemblable. Ce qui est possible, c'est que ce nom s'appliquât, de préférence, à des demeures munies d'un patio ouvert et qui, à l'origine, a pu servir de corral. Le dictionnaire de Holguin donne, en effet, au mot « Kancha », le sens de « troupeau » <sup>(41)</sup>. Cependant, cet auteur affirme que le sens primitif de ce terme serait plutôt « bois d'épines », ce qui conviendrait tout particulièrement au terrain rocheux de Muyna, où croissent volontiers les cactus.

Le revêtement de la toiture a pu être de paille ou de laine de llama <sup>(42)</sup>. Il a pu être aussi en paille d'or, telle que le

<sup>(39)</sup> H. OVIEDO Y VALDES, *Historia general de las Indias*, Madrid, Acad. de la Historia de Madrid, 1851-1855, liv. XLVI, chap. VI, après avoir comparé la salle du palais à un grand corridor, écrit : « Las paredes desto es todo enxalvegado de un betume bermejo, mejor que almagre, que luçe mucho : la madera sobre que cae la cobija de la casa, teñida de la mesma color. »

F. DE XEREZ confirme cette description dans la *Conquista del Perú*, parue dans B. RAMUSIO, *Delle navigatione e viaggi*, Venise, 1553, t. 3, p. 325.

<sup>(40)</sup> L. VALCÁRCCEL, mentionné dans L. A. PARDO, *Machupijchu, una joya arquitectónica de los Incas* (R. J. A. C., 1941, p. 79).

<sup>(41)</sup> D. G. DE HOLGUIN, *Arte y diccionario quechua-español*, 1<sup>re</sup> ed., 1608, Lima, Impr. del Estado, 1901.

décrit F. de Xerez pour une maison de Cuzco <sup>(43)</sup>. Mais la cour ou patio était sans doute dépourvue de toiture. Sa présence caractérisait les maisons des chefs, à en croire Cobo <sup>(43)</sup>, car les maisons de gens du peuple n'en avaient point. Elle a pu servir de corral.

Quant au petit moulin à or — si telle est bien l'attribution que l'on peut donner à ce local en hors-d'œuvre par rapport à la façade nord —, sa présence révèle la préoccupation des rois. L'or et l'argent faisaient l'objet d'un monopole que venaient tempérer des dons occasionnels faits aux vassaux fidèles <sup>(44)</sup>. A Muyna-Urpikancha, la mine d'or se trouvait à portée de la main, dans la partie haute du parc ou petit bois. Quelques broyeurs, en roche dure, existaient en surface, à côté d'autres outils taillés, en pierre noire, étrangère au site, et dont nous avons remis, en décembre de 1963, quelques échantillons pour le Museo del Tigre de Cuzco.

Mais, de tous les éléments observés à Urpikancha, le plus intéressant, à coup sûr, est la grotte sur laquelle fut érigé le petit palais, et sa position centrale sur la colline. Ceci d'autant plus que deux autres grottes la flanquent : l'une, en contrebas, vers l'est, l'autre, à peu près au même niveau, vers l'ouest.

C'est que, en effet, le site d'origine de la famille royale inca s'appelait Paccaric-Tampu, et la description de ce lieu, donnée par diverses chroniques, semble bien correspondre à ce que l'on peut observer sur la colline de Muyna. D'après Holguin, Pakaric signifie « celui qui naît » ou « origine » et Tampu ou Tambo : la maison, la terre ou l'héritage. Paccaric-Tampu ne serait donc qu'un nom commun et composé, qui signifierait simplement : la « terre d'origine » ou la « maison d'origine », et non point : l'« auberge-aurore » <sup>(45)</sup> ce qui ne signifie rien. Garcilaso traduit ce nom par « grotte ou dortoir qui commence à se développer » <sup>(46)</sup>. Selon Polo de

<sup>(42)</sup> L. VALCÁRCEL, dans *URIEL GARCIA, Guia historico-artístico del Cuzco*, Lima, éd. A. Giessecke, 1925, p. 139 (d'après Pedro Sancho).

<sup>(43)</sup> B. COBO, *op. cit.*, p. 196, éd. Pardo-Galimberti.

<sup>(44)</sup> GARCILASO DE LA VEGA, *op. cit.*, liv. VI, chap. XXI.

<sup>(45)</sup> C. R. MARKHAM, *Los Incas del Perú*, Lima, 1920, d'après F. DE MONTESINOS.

<sup>(46)</sup> GARCILASO DE LA VEGA, *op. cit.*, liv. I, chap. XV « venta dormida que amanezce ». On pourrait aussi traduire : la grotte ou le dortoir

Ondegardo <sup>(47)</sup>, Paccaric-Tampu se trouve à 5 lieues de Cuzco. Il affirme que la grotte d'où sortirent sept personnes, hommes et femmes, était adossée à une colline qui était l'objet de leur vénération. Rappelons que, selon le R.P. de la Calancha <sup>(48)</sup>, les roches métallifères étaient l'objet d'une grande vénération.

D'autre part, le caractère sépulcral du lieu — tel qu'il ressort, nous le verrons, de certains textes, a dû accroître cette vénération. Polo ajoute que les Incas étaient des naturels de la Vallée de Cuzco.

B. de Ocampo <sup>(49)</sup> affirme que Paccari-Tampu (autre graphie du nom), tout comme Muyna, se trouve sur la route de Cuzco à Potosi et coïncide donc avec l'actuelle route qui relie Cuzco à Puno. Il ajoute que ce site se trouve dans la province des Quispicanchis. En comparant la traduction que donne Holguin du mot « Quispi » avec le récit des sept frères et sœurs issus de Paccaric-Tampu, tel que le rapporte Polo de Ondegardo, on constate que « Quispi » signifie « sept ». C'est un problème linguistique qu'il serait intéressant de résoudre.

En tout cas, rien déjà que par ces deux chroniques, se trouve écartée l'hypothèse de L.-A. Pardo <sup>(50)</sup> selon laquelle Paccaric-Tampu se trouverait dans la province de Paruro. Bingham a repris une partie de cette théorie tout en maintenant l'importance attribuée en premier lieu par lui, à Machupijchu <sup>(51)</sup>. Pardo veut identifier Paccaric-Tampu avec les sites de Maukallakta et de Pumaorco. Bien que la distance soit à peu près identique (8 à 10 miles du sud-ouest de Cuzco), il

d'avant le lever du soleil. On ne peut accepter la traduction de « shining dormitory » donnée dans l'édition de la Société Hakluyt, de Londres.

<sup>(47)</sup> POLO DE ONDEGARDO, *El Origen de los Incas*, éd. Romero-Urteaga, Lima, 1916, p. 52 : « ... despues del Deluvio abían salido de una cueva que ellos llaman Pacaritambo cinco leguas del Cuzco donde está labrada, antiquisimamente una ventana de cantería arrimada a un cerro que fué antiguo adoratorio suyo, siete personas hombres, mugeres, de los cuales se avía multiplicado » et *ibid.*, p. 42.

<sup>(48)</sup> A. DE LA CALANCHA, *op. cit.*, liv. II, chap. XI. On appelait « Coya » l'esprit des mines d'or et « Mama » l'esprit des mines d'argent.

<sup>(49)</sup> B. DE OCAMPO, *Description of the province of S. Francisco of the Victory of Vilcapampa*, Londres, édition de la Société Hakluyt, 1907, pp. 224-225.

<sup>(50)</sup> L. A. PARDO, *La metrópoli de Paccarictampu (Revista del Instituto arqueológico del Cuzco, 1946, pp. 3-46)*.

<sup>(51)</sup> *Id.*, *Machupijchu, una joya arquitectonica de los Incas (Ibid., 1941, pp. 1-xii et 1-11, passim)* et H. BINGHAM, *La ciudad perdida de los Incas*, p. 365.

s'agit d'une autre vallée et d'une autre province. Par ailleurs Pardo lui-même nous apprend <sup>(52)</sup> que le nom de Paccaric-Tampu dans la province de Paruro est apocryphe et qu'il fut imposé tardivement par ceux qui furent chargés d'extirper l'idolâtrie de ces vallées.

C'est assez dire que L.-A. Pardo ne croyait pas lui-même à la thèse qu'il soutenait mais que, par objectivité historique, en même temps que par déférence pour le grand explorateur américain, il a choisi un autre des sites découverts par Bingham <sup>(53)</sup> et dont les conditions de distance et d'orientation, par rapport à Cuzco, étaient plus proches de la vérité que l'inacceptable identification de Paccaric-Tampu avec Machu-Pijchu.

Dans la déclaration qu'ils firent à Vaca de Castro, les Quipucamayocs ou archivistes du Cuzco <sup>(54)</sup> assurent que Caparitambo (*sic*) d'où sortit Manco Ccapac est à 5 lieues de Cuzco. Manco serait sorti par une fenêtre ou grotte sise dans un lieu d'habitat et il fut engendré par le Soleil dont les rayons baignaient la fenêtre ou le creux de la paroi rocheuse. De là, il partit accompagné de l'un des deux vieillards qu'il tenait en grande estime et qui étaient les prêtres de sa famille. L'un d'eux était son propre père. Il emporta avec lui l'idole de pierre appelée Guanacaore (Huanacauri) et il arriva avec sa compagnie à une montagne qui prit le nom de cette idole parce qu'on y construisit un sanctuaire pour cette statue. Celle-ci demeura « Huaca majeure ». Il est question d'une grotte dans une paroi rocheuse. Comme elle reluisait au soleil sans doute était-elle ornée de feuilles d'or, ce qui fit croire aux habitants que Manco Ccapac était fils du Soleil. Un des vieillards, son père, demeura à Paccaric-Tampu, l'autre partit avec lui.

<sup>(52)</sup> L. A. PARDO, *La metrópoli*, *op. cit.*, p. 13 : « el actual anexo llamado Paccarictampu es una denominación apócrifa que fué patrocinada, especialmente por los destructores de idolatrias que trataron por todos los medios posibles destruir las creencias y los recuerdos de los antepasados... » Cependant dans *El Comercio* de Cuzco, du 1<sup>er</sup> janvier 1964, Pardo reprend l'hypothèse de Paruro.

<sup>(53)</sup> H. BINGHAM, *In the wonderland Peru*, *op. cit.*, V<sup>o</sup> *Maukallakta*.

<sup>(54)</sup> *Informaciones sobre el Antiguo Perú. Declaración de los quipucamayocs a Vaca de Castro. Discurso sobre la descendencia y gobierno de los Incas*, t. III, Colecc. de libros y docum. referentes a la Hist. del Perú, 2.<sup>a</sup> seria, Lima, Sanmarti, 1920, p. 7. Il y a ici dans le nom inversion de syllabes due sans doute à une mauvaise transcription du scribe.

Un autre document ancien <sup>(55)</sup> assure que les Incas parlaient le quichua et que Paccaric-Tampu signifiait l' « origine » (c'est-à-dire, nous l'avons dit, le lieu d'origine).

Dans Sarmiento de Gamboa, on peut lire un intéressant passage <sup>(56)</sup> dans lequel Pacaritambo est situé dans la vallée de Cuzco, à 6 lieues du sud-sud-ouest de la Ville impériale, et que l'on y arrive par la route que construisirent les Incas. Il ajoute que la grotte centrale d'où sortit la famille royale s'appelait Capac Toco, et qu'elle occupait le milieu d'une colline appelée Tambotoco <sup>(57)</sup> et était garnie d'or. Deux autres grottes flanquaient la grotte principale. De l'une, appelée Maras-Toco, sortirent les fondateurs du peuple Maras; de l'autre appelée Sutig-Toco sortirent les ancêtres des Tambos. Le chroniqueur rapporte que quatre hommes et quatre femmes quittèrent Capac-Toco pour commencer leurs pérégrinations vers Cuzco, mais que l'un d'eux fut renvoyé à la grotte familiale où on le fit mourir, enfermé dans la grotte même dont on scella l'entrée, et qu'une statue de pierre, placée à côté, fit perdurer longtemps le souvenir de cet événement <sup>(58)</sup>. En quittant le lieu de sa naissance, Manco Capac emporta avec lui l'oiseau « indi » que tous tenaient pour sacré et qui fut conservé dans sa cage de paille, durant plusieurs règnes de ses successeurs.

Le R.P. J. de Acosta <sup>(59)</sup> confirme les dires de Polo de Ondegardo, en rappelant qu'à ses débuts, l'empire inca ne s'étendait pas à plus de 5 à 6 lieues de la ville de Cuzco, et que la grotte de Tambo se trouvait à la même distance de la Ville

<sup>(55)</sup> *Archivo de India*, 70, 1-30, *Ibid.*, p. 57. Cependant ils situent le site à 7 lieues de Cuzco et le nomment Caxatambo.

<sup>(56)</sup> P. SARMIENTO DE GAMBOA, *Historia de los Incas*, *op. cit.*, chap. 10, pp. 60-61, et chap. 11, pp. 61 et ss. : Seis leguas del Cuzco al sudsudoeste por el camino que los ingas hicieron, está un asiento llamado *Pacaritambo*, que quiere decir « casa de producción », en el cual es un cerro llamado *Tambotoco* que significa « casa de ventanas » y en esto cerro son tres ventanas, la una llamado Maras-toco y la otra Sutig-Toco y la que está en medio destas dos se llama Capac-Toco que quiere decir « ventana rico », porque dicen questaba guarnescida de oro y otros riquezas. »

<sup>(57)</sup> *Ibid.*, chap. 12, p. 66.

<sup>(58)</sup> *Ibid.*, *loc. cit.*, p. 64.

<sup>(59)</sup> J. DE ACOSTA, *Historia Natural y Moral de los Indias*, Séville, 1596, liv. VI, chap. 19 et *ibid.*, chap. 20 : « ... Salió de la cueva o ventana de Tambo, que dista del Cuzco cinco o seis leguas. »

impériale <sup>(60)</sup>. Cela correspond bien à la trentaine de kilomètres qui séparent Cuzco de Muyna.

Pour Garcilaso de la Vega <sup>(61)</sup> Paccaric-Tampu se trouverait à 7 ou 8 lieues de Cuzco. Cette différence peut s'expliquer par le souci qu'eurent les derniers Incas de désorienter les Espagnols qui les avaient déjà dépouillés de tant de trésors. Cependant, il écrit que les Muyna, dès le règne de Manco Capac faisaient partie de la Confédération primitive avec les Quispicanchi, les Urcos, les Quehuar, les Huaruc et les Caviñas <sup>(62)</sup>. Il ajoute que les Muyna comptèrent parmi les premiers « orejones » et que, comme les rois Incas, ils eurent le droit de porter des bouchons d'oreilles en totora <sup>(63)</sup>. C'est implicitement reconnaître que leur noblesse est aussi ancienne que celle des Incas.

Cependant le chroniqueur Inca nous assure que Paccaric-Tampu ne fut qu'une des premières colonies de la famille royale. Après avoir montré pourquoi les mythes qui font sortir les Incas de la région du Lac Titicaca ou de l'île du Soleil n'ont été inventés qu'après coup, par les Amautas pour des raisons d'ordre politique et diplomatique <sup>(64)</sup>, il ajoute que c'est à Paccaric-Tampu que l'Inca prit, pour la première fois, son titre de roi et que, pour cette raison, cette colonie se prévalut d'une importance que les autres ne connurent point. Cela revient donc à dire que Paccaric-Tampu fut bien le berceau de la famille royale Inca, même si ses ancêtres, dépourvus de titre, étaient venus d'ailleurs.

Dans les brefs passages qu'il consacre au passé des Incas, El Palentino <sup>(65)</sup> confirme que le lieu d'où ils tirent leur origine est très proche de Cuzco.

Juan Diez de Betanzos <sup>(66)</sup> assure qu'avant de prendre le

<sup>(60)</sup> GARCILASO DE LA VEGA, *Inca : Comentarios reales*, 1.<sup>re</sup> parte, *op. cit.*, liv. I, chap. VII, et liv. VII, chap. XXVII.

<sup>(61)</sup> *Ibid.*, liv. I, chap. XI.

<sup>(62)</sup> GARCILASO DE LA VEGA, liv. I, chap. XIII.

<sup>(63)</sup> *Ibid.*, liv. I, chap. VII, et liv. III, chap. XXV.

<sup>(64)</sup> *Ibid.*, *op. cit.*, liv. I, chap. VII, et liv. III, chap. XXV.

<sup>(65)</sup> D. FERNÁNDEZ, dit EL PALENTINO, *Primera y segunda parte de la Historia del Perú*, Séville, H. Diaz, 1571, 2.<sup>de</sup> parte, liv. III, écrit sur Manco Capac : « ... salió de unas piedras que estan cerca del Cuzco ».

<sup>(66)</sup> J. D. DE BETANZOS, *Suma y narración de los Incas*, Colección de libros y documentos referentes a la Historia del Perú, 2.<sup>a</sup> seria, t. 8, Lima, 1924, chap. 3, p. 91.



chemin de Cuzco qui n'était, à l'époque, qu'un modeste village, habité par les Alcavizas, une petite caverne, ouverte dans la colline, mais dans laquelle on ne pouvait pénétrer qu'à quatre pattes, était située à 7 lieues de Cuzco et qu'on la nommait Pacaritambo. Bien que les quatre frères : Ayar Cache, Ayar Oche, Ayar Auca, et Ayar Mango avec leurs sœurs : Mama Guaco, Mama Cura, Ragua Ocllo et Mama Ocllo en fussent sortis de cette manière peu élégante, tous possédaient cependant de riches vêtements tissés de laine et ornés d'or, ainsi que de la vaisselle d'or et d'argent. Ce passage confirme, d'une part, que les premiers Incas possédaient des troupeaux et, d'autre part, qu'ils avaient sous la main le précieux métal qui leur permettait de fabriquer ces objets de luxe. Sans doute étaient-ils aussi agriculteurs, puisqu'il ajoute que la pomme de terre était la base de leur alimentation, mais que, néanmoins, dans leurs pérégrinations, ils emportèrent du maïs de Pacaritambo, qu'ils semèrent, plus tard, à Cuzco, autour de leur maison <sup>(67)</sup>. De huit, ce premier groupe devint bientôt sept, parce que Ayar Cache, jugé trop turbulent fut renvoyé à Pacaritambo où on le mura vivant, dans la caverne familiale, avec les trésors qu'on y avait abandonnés <sup>(68)</sup>.

Morúa considère comme une légende ce que les Quipucamayocs et les autres chroniqueurs rapportent comme faits historiques <sup>(69)</sup>. Il raconte que, d'une grotte ou fenêtre, appelée Tamputoco <sup>(70)</sup> et Pacaritambo, et qui était dans un bâtiment, dans les parages de Cuzco, sortirent six frères et sœurs selon les uns, huit selon les autres, et que, de là, ils se rendirent à Apitay, qui prit ensuite le nom de Huanacauri, d'après le nom de l'aîné des frères, Guana Cauri, qui y demeura et y mourut <sup>(71)</sup>. Les autres se nommaient : Cusco Huanca, Mango Capac et Tupa Ayarca, tandis que les noms des sœurs étaient : Tupa Vaco, Mama Coya, Curi Ocllo et Ipabaco. Quelques variantes existent donc dans ces appellations. Manco Capac et

<sup>(67)</sup> J. D. DE BETANZOS, *loc. cit.*, chap. 4, p. 96.

<sup>(68)</sup> *Ibid.*, chap. 4, p. 92.

<sup>(69)</sup> Fray MARTIN DE MORÚA, *Los origenes de los Inkas*. Col. Los pequeños grandes libros de Historia americana, éd. Loayza, sér. I, t. XI, Lima, 1946, p. 6, chap. II.

<sup>(70)</sup> *Ibid.*, *loc. cit.*, Il donne comme traduction de Toco : trône ou puits.

<sup>(71)</sup> *Ibid.*, *loc. cit.*

Mama Huaco ou Vaco sont les seuls noms que l'on retrouve avec constance.

On sait trop comment F. de Montesinos, dans son souci de faire du Pérou le pays d'Ophir, a démesurément allongé la liste des rois, usant des surnoms donnés aux rois dans leurs formes dialectales ou provinciales. Il énumère ainsi les dynasties Ayar, Pirua, Amautas et Inca. Mais, compte tenu de ces erreurs, on retrouve dans les règnes des diverses dynasties les éléments qui se rattachent à l'histoire des Incas et à leur origine. En ce qui concerne les Ayar, il écrit que les premiers d'entre eux procèdent des parages de ce qui est aujourd'hui Cuzco, et qu'ils étaient quatre frères et quatre sœurs<sup>(72)</sup>. L'un d'eux : Tupac Ayar Uchu fut appelé Pirua Pacari Manco, parce qu'il était appelé à jouer sur terre le rôle d'un dieu. Rappelons-nous que, selon Blas Valera, ce nom fut donné à Manco Ccapac après sa mort pour l'identifier avec la planète Jupiter qu'on appelait Pirua. On retrouve donc les éléments attribués à Manco Ccapac, le premier Inca, dans d'autres chroniques.

Cependant, Montesinos ajoute que cet Ayar Manco Tupac fut enterré dans une grotte dont son jeune frère ferma l'entrée<sup>(73)</sup>. Il parle ensuite de Ayar Cachi, envoyé à sa recherche et qui fut tué à son tour, puis on raconta qu'il s'était transformé en pierre.

A propos de la prétendue dynastie des Amautas, il raconte que Titu Yupanqui fut secrètement porté à Tamputocco<sup>(74)</sup> et ajoute : « porque allé esta la cueva tan celebrada donde dicen las poesias de los Amautas, que tuvieron origen los Indios... »<sup>(75)</sup>.

Malgré le confusionnisme qui caractérise ce chroniqueur, en ce qui concerne l'histoire des rois, il faut cependant retenir que Montesinos situe aussi dans une grotte le lieu d'origine de la première famille royale. Dans cette grotte l'un de ces per-

<sup>(72)</sup> F. DE MONTESINOS, *Memorias antiguas historiales y políticas del Perú*, t. VI. Col. de libros y doc. referentes a la Historia de Perú, Lima, 1930, pp. 6-8. Les noms des quatre frères sont : Ayar Uchu, Ayar Cachi, Ayar Manco et Ayar Auca. Tupac est ajouté comme épithète à chacun de ces noms.

<sup>(73)</sup> *Ibid.*, p. 8. Ailleurs, p. 158, il est dit que Pirua est la planète Jupiter, protectrice des premières dynasties.

<sup>(74)</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>(75)</sup> *Ibid.*, p. 68. Il semble résulter de ce passage que Pacaritambo et Tamputocco étaient deux endroits distincts.

sonnages, et peut-être un second roi, furent inhumés. Que ce lieu corresponde à Muyna pourrait résulter d'un autre passage de Montesinos. Parlant d'Inca Roca, l'un des successeurs de ces premiers rois, il dit qu'il s'en fut *vers le sud*, en un lieu *naturellement fortifié*, parce qu'on n'y pénètre que par une passe resserrée, qu'il y eut là une sanglante bataille et que, ayant jeté à bas de la Colline une idole, il en sortit un oiseau polychrome qui volait vers le cerro <sup>(76)</sup>. Ceci ne peut être qu'une allusion au récit déformé de l'exil du roi Yahuar Huacac à Muyna et, idole jetée à bas de son piédestal, il fut représenté sur les rochers de la passe de Muyna sur l'ordre de son fils, Viracocha et sous l'aspect d'un oiseau polychrome qui volait vers le cerro, tournant le dos à la Ville impériale qu'il avait lâchement abandonnée <sup>(77)</sup>.

Cristobal de Molina, le Cuzquézien raconte <sup>(78)</sup> que Manco Capac et sa famille se vantaient d'être issus de la Grotte de Pacaritambo, bien que d'autres nations en fussent sorties aussi, et que tout endroit d'où provenait un lignage était « huaca », c'est-à-dire sacré.

On ne trouve pas, dans les autres chroniques, de différences sensibles. Cabello de Balboa signale <sup>(79)</sup> que, à 5 lieues de Cuzco, se trouvent les édifices de Pacari-Tambo ou Tambo-Toco. Ils seraient fort anciens et le *bois que les entoure* était, jadis, un bois sacré.

Selon B. Cobo <sup>(80)</sup>, Manco Ccapac et sa sœur sortirent de Pacaritambo, mais ce lieu n'aurait été qu'un lieu d'étape, car, antérieurement, ils vivaient dans la région du lac Titicaca. Nous savons par Garcilaso de la Vega ce qu'il convient de penser de cette version tardive, mais devenue officielle pour des raisons politiques.

Le R.P. de Oré <sup>(81)</sup> se borne à situer Pacaritambo à trois

<sup>(76)</sup> F. DE MONTESINOS, *op. cit.*, p. 81.

<sup>(77)</sup> GARCILASO DE LA VEGA, *op. cit.*

<sup>(78)</sup> C. DE MOLINA, *Relación de los Fabulas y Ritos de los Incas*, Lima, 1916, pp. 9, 6 et 73.

<sup>(79)</sup> CABELLO DE BALBOA, *Historia del Perú bajo la dominación de los Incas*. Col. de libros y doc. referentes a la Historia del Perú, 2.<sup>a</sup> sería, t. 2, Lima, 1920, p. 5. Id., édition de 1951 des *Miscelanea Austral*, p. 263.

<sup>(80)</sup> B. COBO, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. XIII, chap. XVIII.

<sup>(81)</sup> FR. L.-H. DE ORÈ, *Symbolo catholico Indiano*, Lima, A. Ricardo, 1598, pp. 39-39 V°.

Le R. P. de Orè n'a connu que par ouï-dire les récits relatifs au

ou quatre lieues de Cuzco, ce qui est manifestement en contradiction avec toutes les autres chroniques.

Juan de Santa Cruz Pachacuti Salcamayhua <sup>(82)</sup> donne une version qui diffère quelque peu de celle des autres chroniqueurs, dans l'ensemble très homogènes. Il raconte qu'après s'être établi à Cuzco et après avoir fondé dans cette ville, le Temple du Soleil, Manco Ccapac aurait fixé dans les trois grottes ouvertes par les travaux de carrière entrepris pour édifier le temple, le lieu d'origine de sa famille. La grotte centrale s'appelait Tampusocco. A sa gauche, et en contrebas, il y avait la grotte de Marastocco, à droite et en contrebas, la grotte de Suitoocco. Ceci correspond bien à ce que l'on observe dans la conque de Muyna. De part et d'autre de la grotte principale qui s'appelait Yncaptampotocon ou Pacarinancapavnanchan ou encore : Paccaritampotoco, Manco Ccapac avait fait planter un arbre, symbole de ses ancêtres et de la souche Inca, et un placage d'or enveloppait ses racines. Depuis ce moment l'habitude fut adoptée par les habitants du royaume de faire leur généalogie ou « pacarinim » et de s'anoblir en se vantant, les uns de provenir de telle grotte, les autres de tel lac ou source, ou de telle montagne <sup>(83)</sup>. Il ajoute que les trois frères de Manco Ccapac s'appelaient : Ayarcachi, Ayaruchu et Ayaraoca <sup>(84)</sup>.

S'il est vrai que Manco Ccapac aurait fait venir de Pacaritambo les pierres destinées à la construction du Temple de Korikancha, dans sa forme première, c'est là un trait qui persista longtemps, et qui fut un lien concret entre deux sites vénérés, tout comme plus tard plusieurs monuments équatoriens furent construits avec des pierres, transportées à grands frais depuis le Cuzco. Nous trouvons là une affectivité et un goût du symbole propre à la race Indienne <sup>(85)</sup>.

Cuzco, tandis que sa documentation est beaucoup plus précise pour le Pérou du Sud.

<sup>(82)</sup> J. DE SANTA CRUZ PACHACUTI SALCAMAYHUA, *Relación de antigüedades deste regno del Perú*, t. IX, 2.<sup>a</sup> seria, Colecc. de libros y documentos referentes a la Historia del Perú, Lima, 1927, pp. 143-144.

<sup>(83)</sup> J. DE SANTA CRUZ PACHACUTI SALCAMAYHUA, *loc. cit.*, p. 145.

<sup>(84)</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>(85)</sup> Le korikancha fut ensuite reconstruit sous le règne de Tupac Yupanqui.



Fig. 1. Vue du site de Muyna.

Antonio de Herrera <sup>(86)</sup> confirme que Pacaritambo signifie « la maison d'origine »; qu'il est situé non loin de Cuzco et que la grotte qui s'y trouvait contenait beaucoup d'or. De là six frères et sœurs (et non huit) partirent pour fonder le village de Huanacauri. Mais l'un des frères, Ayar Cache, fut enterré vif dans la grotte familiale, où il était retourné.

Lizarraga précise que Mohina (ou Muyna) se trouve à 5 lieues de Cuzco, sur le chemin royal du sud <sup>(87)</sup>.

On aperçoit donc, à travers les chroniques, une constante : Paccaric-Tampu, lieu d'origine de la famille royale inca (et, pour Garcilaso, lieu où la famille se para pour la première fois du titre royal d'Inca) est situé dans la vallée du Cuzco et non loin de cette ville. La distance est évaluée entre 5 et 7 lieues, selon que l'on suit la route impériale ou que l'on fait le crochet par Huanacauri comme il était d'usage, lors des fêtes sacrées. Plusieurs chroniqueurs sont formels : Paccaric-Tampu se trouve dans la province des Quispicanhis. Presque tous parlent de grottes (naturelles ou artificielles) ouvertes dans une colline où l'on trouvait de l'or. La grotte centrale se trouvait entre les deux autres, au cœur de la colline, et l'un des frères Ayar y fut enterré. Toutes ces conditions se trouvent réunies à Urpikancha de Muyna, y compris le « bois sacré » dont parle Balboa. Les fouilles récentes, effectuées en 1962-1963 par L.-A. Pardo dans ce site, ont apporté une confirmation supplémentaire, puisque le savant archéologue cuzquénien y a découvert une statue d'homme, en pierre <sup>(88)</sup>, qui rappelle la description faite par Cieza de León et les traditions sauvegardées jusque dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. D'autres sculptures très archaïques accompagnaient cette statue. Cette confirmation récente de ce que nous avons découvert et fait connaître en 1961 — mais dont G. Squier avait, avant nous, sans décrire les ruines, pressenti tout l'intérêt — revêt par conséquent, une importance considérable.

<sup>(86)</sup> A. DE HERRERA, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra Firme del Mar Oceano*, éd. 1730, décade V, lib. III, chap. VII.

<sup>(87)</sup> Fray R. DE LIZARRAGA, *Descripción de las Indias*, Lima, 1946, chap. XLV.

<sup>(88)</sup> La photographie de cette statue se trouve dans les dossiers du Patronato Cultural de Lima, ainsi que nos plans et photos originaux recopiés.

Quelle interprétation donner du palais d'Urpikancha à Muyna? Nous avons dit plus haut que Kancha (ou Cancha) peut s'appliquer à un palais aussi bien qu'à un sanctuaire. P. de Cieza de León assure que le mot de « Tambo » désigne fréquemment les palais royaux <sup>(89)</sup>.

En quichua, le nom de « Urpi » qui signifie « colombe » évoque les rites primitifs, créés en l'honneur des morts, dès le temps de Manco Ccapac <sup>(90)</sup> ainsi que les sacrifices de ces oiseaux, en relation avec certains astres <sup>(91)</sup>. Toutes les chroniques certifient que l'un des Ayar, qui fut le père ou le frère de Manco Ccapac, fut enterré dans la grotte centrale, et plusieurs parlent d'un assassinat (peut-être rituel?) <sup>(92)</sup>.

Or, un chapitre intéressant de Blas Valera <sup>(93)</sup> nous apprend que, sous les premiers Incas, il était de coutume d'ériger des tombeaux, en l'honneur des chefs ou des rois défunts et que ces tombeaux se trouvaient à la campagne. Ils affectaient l'aspect d'une maison d'habitation, avec ses portes et ses fenêtres. Ils comprenaient notamment une grande salle, une chambre, un patio et tous les éléments indispensables à une habitation. Le roi, embaumé, était solennellement placé dans la salle dont on bouchait les portes et les fenêtres. Dans l'antichambre, on accumulait les trésors : vaisselle d'or et d'argent, ainsi que des vêtements de luxe. On y ajoutait les momies de ceux et celles qui, volontairement, avaient voulu accompagner leur souverain dans l'au-delà. Un serviteur était chargé de l'entretien de cette demeure funèbre, et il recevait les offrandes que chaque seigneur était tenu d'apporter <sup>(94)</sup>.

Ces particularités expliqueraient à la fois le nom du palais et l'état de bouleversement de la petite chambre, en avancée vers le nord-est, s'il est vrai que celle-ci contenait autrefois des trésors accumulés. Quant à la grotte sous-jacente, habitat

<sup>(89)</sup> P. DE CIEZA DE LEÓN, *op. cit.*, 1.<sup>re</sup> partie, chap. LXXXI.

<sup>(90)</sup> V. plus haut p. 8 note <sup>(38)</sup> et confirmé par les « Miscelanea Austral », Lima, 1951, p. 262.

<sup>(91)</sup> V. plus haut pp. 138 et 147.

<sup>(92)</sup> Il est vrai qu'il existe aussi une tradition de l'assassinat du roi Yabuar Huaccac. Serait-ce à Muyna que cet événement aurait eu lieu? P. de CIEZA DE LEÓN, *op. cit.*, chap. XXXVII.

<sup>(93)</sup> BLAS VALERA, *op. cit.*, p. 15 : « El sepulcro de los reyes y grandes señores era como una casa de habitación, con su sala camara y recamara, en todos los demás lugares, necesarios para la despensa. »

<sup>(94)</sup> BLAS VALERA, *op. cit.*, *loc. cit.*

antique de la famille et peut-être aussi, ensuite, grotte sépulcrale (puisqu' Montésinos parle de deux personnages inhumés à Paccaric-Tampu), elle fut à la fois dissimulée et protégée par le petit palais funéraire qui la surmonte, mais dont le sol, défoncé par les « huaqueros » entraîna l'écroulement de sa voûte.

Blas Valera ajoute <sup>(95)</sup> que, plus tard, à cause des guerres, on dissimula les sépultures royales sous des tertres tumulaires, et qu'à l'arrivée des Espagnols, les trésors furent ensevelis.

Il est intéressant aussi de noter que Blas Valera, en énumérant les diverses manières dont les fidèles se donnaient la mort, pour tenir compagnie au souverain défunt, signale qu'il leur était loisible de se livrer aux fauves <sup>(96)</sup>. Ceci pourrait expliquer la présence de petits jardins zoologiques dans les palais de campagne <sup>(97)</sup>, et le bois sacré, dont parle Cabello de Balboa et dont on peut voir à Uripikancha de nombreux vestiges, a pu contenir quelques fauves enchaînés.

Le caractère vénérable et historique de ce haut lieu de l'Histoire des Incas a dû se transmettre et se perpétuer en secret. Mais l'oubli relatif où le site était tombé peut s'expliquer peut-être par un curieux passage de Sarmiento de Gamboa <sup>(98)</sup>. Ce chroniqueur nous apprend que, depuis la mort d'Ayar Cache, les membres du lignage Inca n'aiment guère de retourner en ce lieu par la superstition qu'ils ont d'y mourir comme leur ancêtre.

Afin d'empêcher que ce site si remarquable mais trop oublié soit livré à des mains impies, j'ai adressé au Ministre de l'Instruction publique du Pérou, un rapport montrant le haut intérêt archéologique de Muyna et du palais d'Uripikancha (intérêt qui, s'il était connu au Cuzco, était complètement ignoré à Lima, lorsque j'entrepris l'étude de ce site, en 1961). J'ai suggéré que soient restaurés, dans leur état primitif, les ruines du palais sépulcral, ainsi que la grotte sous-jacente de Ccapac-Tocco et le parc ou bois sacré qui l'entoure, avec ses magnifiques jardins en andenes. Appuyé par le D<sup>r</sup> Chavez-Ballón, le projet a reçu un accueil favorable et le

<sup>(95)</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>(96)</sup> BLAS VALERA, *op. cit.*, p. 16.

<sup>(97)</sup> F. MARTIN DE MURÚA, *op. cit.*, lib. I, chap. XIX.

<sup>(98)</sup> P. SARMIENTO DE GAMBOA, *op. cit.*, chap. 13.



D<sup>r</sup> J.-M. Arguedas, directeur de la Casa de la Cultura du Pérou, a bien voulu m'écrire la lettre dont je donne, en note, la copie <sup>(99)</sup>. L'architecte M. Guevara, de la C.R.I.F., a préparé, sur requête du D<sup>r</sup> Luis-E. Valcárcel, l'éminent directeur du Patronato Cultural du Pérou, un projet budgétaire, relatif à la restauration de ce site séculaire. La Belgique, étant en tout premier lieu intéressée par cette découverte, se devrait d'envoyer un subside de collaboration au titre « Aide économique aux pays en voie de développement » de la C.E.E., car, en effet, cette restauration aura une répercussion économique directe, à savoir l'accroissement du tourisme au Cuzco où seuls

(99) S.<sup>ra</sup> D.<sup>ra</sup> Elizabeth della Santa, ciudad, Of n.º 13 CNC,

Me es muy grato dirigirme a U.<sup>d</sup> a fin de transcribir el informe que ha elevado a mi Despacho el D.<sup>r</sup> M. Chavez-Ballón, Jefe de la Sección Exploraciones, conservación de ruinas y monumentos arqueológicos.

« Lima 27 de diciembre de 1963

» S.<sup>r</sup> Director de la Casa de la Cultura del Perú

» Presente S.<sup>r</sup> Director — con referencia a la comunicación y al proyecto presentado a su despacho por la Señora doctora Elizabeth della Santa, estudiosa de nacionalidad belga, que U.<sup>d</sup> me encargó estudiarlo, por conocer el sitio y el asunto, me permite opinar en el sentido de que dicho proyecto merece apoyo e interés de las instituciones y personas que estan relacionadas al turismo, y muy especialmente en el Cuzco, en donde la Corporación de Reconstrucción y Fomento Industrial o CRIF, tiene un Departamento especial que puede asesorar y hacer realidad este importante proyecto, por contar con tecnicos, y ademas tener estudios adelantados, ya que hace 4 años se inauguro en el mismo sitio de Urpicancha una casa para los emplados publicos <sup>(a)</sup>, quienes invitaron especialmente al Premier Pedro Beltran Espantoso a descubrir una placa conmemorativa. Por estas consideraciones, opino que debe pasar este, asunto a conocimiento del Patronato Departamental de Arqueología del Cuzco, para que, a su vez, remita a la Corporación de Reconstrucción y Fomento del Cuzco, con el informe favorable de la Dirección de la Casa de la Cultura, salvo mejor parecer —atentamente— (Fdo) Manuel Chávez Ballón. »

« Asimismo, manifesto a U.<sup>d</sup> que el proyecto de restauración de Urpicancha ha pasado a informe del Patronato Cultural de Arqueología.

» Con este motivo aprovecho la oportunidad para empresar a U.<sup>d</sup> la consideración de mayor estima.

» Muy atentamente

» (s.) J. M. ARGUEDAS

» Director de la Casa de Cultura del Perú. »

(a) En 1960 une maison de vacances pour employés des services publics a été construite au bord de la lagune. Le projet de restauration à la suggestion de la CRIF prévoit le déplacement de cette maison dont l'aspect moderne gête la poésie du site. On prévoit d'autre part la création d'un Museo del Sitio à proximité où seront exposés les objets archéologiques trouvés à Muyna.

sont visités aujourd'hui, les sites archéologiques du nord et de l'est.

Dans ce lieu très idyllique et reposant, le touriste recevra la meilleure leçon pratique d'archéologie Inca. Les ruines qui depuis le cœur de Paccaric-Tampu sont disséminées tout à l'entour de la poétique lagune de Muyna appartiennent chacune à une époque différente des temps Incas. Ainsi, depuis le temps de Manco Ccapac, jusqu'au règne d'Huáscar, le dernier des empereurs Incas, toute l'évolution architecturale pourra être expliquée. Par ailleurs l'aspect paisible du site formera par rapport aux vertigineux repaires de Machu-Pijchu et de Pisac, un contraste de détente, fort bienvenu à ces hautes altitudes. Le cadre grandiose de la belle lagune de Muyna reste gravé dans le souvenir de tous ceux qui ont parcouru ses rives et gravi ses vénérables collines toutes chargées de souvenirs, si riches en enseignements.

## BIBLIOGRAPHIE

P. GRASSÉ et collaborateurs, *Précis de Zoologie*, dans la collection « Précis de Biologie », Masson et C<sup>ie</sup>, édit., Paris, 1964.

Tandis que les Sciences biologiques se développent, en toutes leurs disciplines, selon un rythme qui va s'accéléralant, l'absence s'est fait sentir d'ouvrages didactiques en langue française qui puissent apporter, dans des exposés simplifiés mais bien ordonnés, les informations fondamentales exactes et suffisantes sur l'état actuel de ces sciences. Ils se situent entre les manuels scolaires trop élémentaires et les vastes encyclopédies ou les grands traités, d'un usage souvent difficile, les périodiques scientifiques généralement inaccessibles aux jeunes biologistes astreints aux études de nos facultés.

De tels ouvrages sont d'un intérêt et d'une utilité considérables. Ils sont destinés à aider les jeunes biologistes à compléter les enseignements universitaires *ex cathedra* qui, rarement, peuvent embrasser l'ensemble du programme d'une science donnée. Ils apportent aux étudiants les références nécessaires, leur permettant de corriger et de préciser les notes trop hâtivement écrites pendant les exposés oraux. Ils révèlent des faits concrets qui étoffent et, en même temps, rendent plus compréhensibles les notions théoriques.

Depuis plusieurs années, la nécessité de tels ouvrages a été bien comprise en France. Sous la clairvoyante impulsion et la direction de M. le professeur Grassé, Membre de l'Institut, la maison d'éditions Masson a entrepris la publication de « Précis de Biologie » dont la tenue remarquable est assurée par les qualités et la compétence des éminents collaborateurs qui ont accepté d'y apporter leur concours : *Précis de Zoologie*, *Précis de Botanique*, *Précis de Biologie générale*, *Précis de Psycho-Physiologie*, *Précis de Physiologie animale*, *Précis de Physiologie végétale*, *Précis de Microbiologie*, etc.

Ces ouvrages font honneur au haut enseignement français, aux professeurs qui en sont responsables, aussi bien qu'aux éditeurs qui en ont pris la charge.

\*  
\*\*

Je voudrais particulièrement signaler le PRÉCIS DE ZOOLOGIE, auquel ont collaboré, aux côtés du professeur Grassé, des Maîtres autorisés des Sciences zoologiques. Il comporte deux volumes, chacun de près de mille pages, richement illustrés de figures très démonstratives, puisées dans les publications les plus récentes.

Le premier volume, paru en 1961, est bien connu aujourd'hui de tous les biologistes. Il est consacré aux *Invertébrés*. Dans son *Introduction*, M. P. Grassé délimite « le règne animal » dont l'évolution s'est faite en deux étapes : l'étape unicellulaire représentée par les *Protozoaires*, et l'étape pluricellulaire, par les *Métazoaires*. Ceux-ci sont classés en *Métazoaires diploblastiques* : les Eponges et les Cœlentérés, et en *Métazoaires triploblastiques*.

M. P. Grassé distingue les Triploblastiques *acoelomates* dans lesquels il range les Plathelminthes, les Némathelminthes et les Métazoaires, et les Triploblastiques *cœlomates*. Ceux-ci comprennent : a) les *Prostomiens* : Annélides, Mollusques, Arthropodes; b) les *Deutérostomiens épithélioneuriens* : Echinodermes, Stomocordés (Entéropleures et Ptérobanches) et les *Deutérostomiens epineuriens*, les Cordés ou Procordés et Vertébrés. Tout cet ensemble est synthétisé en un arbre généalogique.

L'embranchement des *Protozoaires* est exposé par M. Grassé lui-même, avec cette exceptionnelle maîtrise que lui confère sa longue expérience de ce groupe immense.

M<sup>lle</sup> Odette Tuzet, professeur à Montpellier, dont l'activité scientifique se poursuit aux Laboratoires de Biologie marine de Banyuls-sur-Mer et à la station de Sète et lui rend familières les faunes marines, s'est chargée des *Eponges*, dont elle a renouvelé bien des chapitres par ses remarquables études, des *Cœlentérés* qu'elle traite avec si grande clarté, et aussi d'un ensemble d'embranchements divers, souvent difficiles, celui des *Echinodermes*, des *Stomocordés*, des *Procordés* (Céphalocordés et Urocordés).

M. Raymond Poisson, professeur à l'Université de Rennes, nous résume avec bonheur et une érudition à la fois précise et étendue, les *Annélides*, les *Lophophoriens*, les *Mollusques* et le vaste embranchement des *Arthropodes*.

Tous ces chapitres, quelles que soient l'abondance et la complexité des matières traitées, sont d'une lecture agréable. Les plus récentes découvertes y sont présentées avec la simplicité qui s'inspire d'une science profonde, et toujours excellemment illustrées.

\*  
\*\*

Le second volume du PRÉCIS DE ZOOLOGIE, consacré aux *Vertébrés*, vient de sortir de presse. Il est digne du premier tome. M. Grassé s'est assuré la collaboration d'un de nos Maîtres de l'Anatomie des Vertébrés, M. Devillers, professeur d'Anatomie comparée à la Sorbonne.

L'ouvrage s'ouvre par une *Introduction* qui définit les caractères généraux et la classification des Vertébrés, et comporte trois parties.

La première partie occupe plus de 420 pages. C'est un véritable traité d'Anatomie comparée. Elle est l'œuvre de M. Devillers que son enseignement, ses travaux et sa participation au volume XII du *Grand Traité de Zoologie*, consacré aux caractères généraux des Vertébrés, désignaient pour nous apporter ce condensé de leur morphologie. Toute l'organisation des diverses classes de cet embranchement y est envisagée, d'une façon comparative : les téguments, le squelette, les systèmes nerveux, musculaire, circulatoire, respiratoire, digestif, excréteur et génital. Des notions de physiologie et d'histologie viennent éclairer ces divers chapitres, que rehausse une abondante illustration judicieusement choisie.

Et l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus : la richesse de la documentation si bien ordonnée, ou l'aisance avec laquelle elle nous est exposée. La deuxième partie n'est pas moins remarquable. Elle est consacrée à la reproduction et au développement. C'est un traité d'embryologie comparée des Vertébrés. M. Grassé s'est donné la tâche de la synthétiser en une centaine de pages, avec le talent didactique qu'on lui connaît, et qui lui permet de présenter les faits les plus précis et les plus compliqués sans nuire à la clarté des notions fondamentales qu'il importe de dégager. Cet important chapitre comprend l'étude des cellules sexuelles, de la fécondation, de la segmentation, des processus de gastrulation qui mènent à la neurulation dans les diverses classes des Vertébrés. Viennent alors la formation des grandes parties du corps et celle des divers organes qui y sont inclus. Cette embryologie comparée s'achève par l'examen des annexes embryonnaires et extra-embryonnaires chez les Anamniotes aussi bien que chez les Amniotes Sauropsides, et se termine enfin par l'analyse de la formation, de la structure et des fonctions placentaires qui assurent le viviparisme propre aux Mammifères.

La troisième partie occupe la moitié du volume. Elle s'étend sur plus de 500 pages. C'est l'Histoire naturelle des diverses classes de Vertébrés. M. P. Grassé se l'est réservée avec raison.

Par l'immense érudition qu'imposent la direction du *Grand Traité de Zoologie* et la part prépondérante qu'il prend à sa rédaction, M. Grassé est aujourd'hui un des rares zoologistes à pouvoir dominer l'ensemble du règne animal dont Cuvier considérait déjà l'étendue avec effroi. M. Grassé entreprend de nous retracer la systématique des Vertébrés. Pour chacune des classes et pour les ordres fondamentaux qui les composent, il décrit les particularités morphologiques, physiologiques, biologiques, les modalités de leur reproduction, enfin leur répartition géographique. C'est un véritable traité de systématique des Vertébrés conçu dans son sens le plus large et le plus profond. On ne le parcourt pas sans ressentir un sentiment de réelle admiration et de gratitude. Cette œuvre apporte aux jeunes étudiants, par sa présentation aussi bien que par sa documentation, la révélation que la Zoologie, science fondamentale à toutes les disciplines de la Biologie, est en constant développement et en perpétuel renouvellement dans son esprit, ses méthodes et par l'apport des connaissances du monde vivant.

\*  
\*\*

La Zoologie semble entrer aujourd'hui dans une période faste qui n'est pas sans rappeler l'époque brillante qu'elle connut à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. On en voit la preuve dans la recrudescence d'intérêt et de curiosité que suscitent les encyclopédies zoologiques nombreuses, de niveaux différents il est vrai, mais dont la plus importante est le monumental *Traité de Zoologie* de près de vingt volumes, qui paraît en ce moment aux éditions Masson, sous la direction du professeur Grassé. Cette œuvre magistrale marque notre temps. Elle vient s'ajouter, mais en les rénovant, au *Règne animal* de Cuvier, à la *Zoologie concrète* de Delage et Hérouard, et aux grandes collections zoologiques si vastes qu'elles restent toujours inachevées, les unes anglaises (*A Treatise on Zoology*, de Ray Lankester), d'autres allemandes (*Bronn's Tier Reich, Handbuch der Zoologie*, de W. Kukenthal et Thilo Krumbach), etc.

En même temps se manifeste le désir de traités didactiques de format plus réduit, où les connaissances zoologiques actuelles sont condensées sans rien perdre de leur valeur scientifique, où elles sont rendues accessibles dans les dimensions de manuels d'usage journalier, outils de tous les instants, guides constamment consultés, comme le furent, pour nous, au début de ce siècle, le *Student's Text Book of Zoology*, de Adam Sedwick; le *Lehrbuch der Zoologie*, de Carl Claus et Karl Grobben; le *Précis de Zoologie*, d'Aug. Lameere, et bien d'autres encore.

C'est à ces livres classiques, nos anciens compagnons de travail et d'études, ces chefs-d'œuvre de l'Enseignement zoologique, que s'apparente, pour notre temps, le récent PRÉCIS DE ZOOLOGIE de P. Grassé. Comme eux, il doit désormais prendre place dans la bibliothèque des fervents des Sciences zoologiques et de tous ceux qui prétendent accéder aux Sciences biologiques.

P. BRIEN.

*La Conscience contemporaine et ses problèmes devant les faits* (1).

La dernière œuvre de M. Jean Belin-Milleron est le résultat et l'aboutissement de nombreux volumes de l'auteur qui a la supériorité d'être à la fois docteur en droit, docteur ès lettres, docteur ès sciences. Sa thèse de doctorat en droit a pour titre la *Notion d'utilité publique en droit administratif français* et a paru en 1933. Sa thèse de doctorat ès lettres a traité d'une façon remarquable *L'idée d'utilité sociale et la Révolution française*.

En 1942, il a publié un volume sur *La réforme de la connaissance*, puis en 1944 sur *La réalité sociale et logique*, et enfin, en 1945, sur *La science nouvelle et les mécanismes politiques* (2). Par la suite, en 1958, paraît *Les bases psychologiques de l'ordre social*. *La Conscience contemporaine et ses problèmes devant les faits* est une synthèse de toute l'œuvre de M. Belin-Milleron. Cet ouvrage mérite une lecture attentive en raison de toutes les richesses qui y sont accumulées. N'étant pas de formation philosophique, nous étudierons plus spécialement le côté économique sans toutefois renoncer à la prépondérance de l'esprit.

Pour apprécier un volume de M. Belin-Milleron, il ne faut pas oublier que cet auteur sait accorder fort justement une place à l'homme contemporain. N'est-il pas en effet professeur à l'École d'anthropologie et président du Comité pour l'étude de l'homme? Sa triple formation littéraire, scientifique et juridique lui était nécessaire pour mener à bien son sujet. Cette magnifique forme d'humanisme lui permet de saisir la réalité si complexe du monde moderne avec plus d'ampleur que les auteurs moins pourvus de culture générale.

M. Belin-Milleron fait une critique très complète de la crise du monde moderne, bien qu'avec un peu de pessimisme sans doute, et l'on peut citer Lavisse répondant à l'inquiétude de la princesse Mathilde devant les conséquences redoutables d'un événement de l'époque : « En histoire, cela va toujours mal, Madame. » Nous croyons comme le grand

(1) J. BELIN-MILLERON, *La conscience contemporaine et ses problèmes devant les faits*. Collection de Sociologie générale et philosophie sociale, Université Libre de Bruxelles, Institut de sociologie, 1963.

(2) Ouvrage couronné par l'Institut de France.

historien que l'évolution du monde moderne ne va pas dans un sens de perfection, mais qu'elle présente encore quelques éléments de fatalité qui font espérer dans l'avenir.

Ce volume est une analyse très fouillée de la situation actuelle et il montre toutes les contradictions et les incohérences intellectuelles qui règnent depuis de nombreuses années. Il fait le point avec bonne foi et conscience. Tout d'abord il décrit la crise de la philosophie politique. Il faut noter particulièrement combien l'auteur insiste sur les conséquences de la réglementation administrative et de la bureaucratie, caractéristiques de l'Etat moderne, elles « enserrent l'individu » (p. 19). M. Belin-Milleron affirme comme dans ses livres précédents qu'on oublie trop les sciences humaines à l'heure où nous entrons définitivement dans l'âge du complexe et du multiple. De même « dans un monde qui a contracté son espace géographique grâce à la vitesse de ses engins et accéléré le temps par son rythme de vie, l'art politique acquiert des dimensions nouvelles ». M. Belin-Milleron montre combien « l'individualisme qui s'étend à tous les continents apporte avec lui son armature économique, un mode d'existence qui se généralise » (p. 23). Nous risquons d'arriver à une sorte de nivellement des mentalités et à un fléchissement de certaines attitudes individuelles, comme la réflexion, la maîtrise de soi, l'affinement qualitatif. « L'échelle de nos moyens relance le problème de l'homme et confère une dimension nouvelle à la science sociale : la dimension morale d'un humanisme moderne » (p. 24).

M. Belin-Milleron recherche ensuite ce qu'il peut y avoir de valable ou d'artificiel dans la tendance universalisante dont nous constatons l'existence (p. 25). Il étudie l'ordre du monde et l'ordre social national. Il montre les désaccords entre les faits et les idées qui entraînent « une crise de conscience qui affaiblit non seulement les institutions mais les nerfs et la résistance même du pays, qui le prive des ripostes immédiates qu'exigent les circonstances » (p. 29). L'auteur sait particulièrement comprendre une situation internationale, rechercher tous les facteurs politiques qui interfèrent, et il en arrive à la conclusion suivante : « Réformons l'idée que nous avons de la « logique sociale ». Elle n'est pas plus celle de Tarde que celle des Constituants. Pénétrons dans une dynamique des idées-forces qui joue hélas avec le feu ! C'est la sociologie — qu'on le veuille ou non — de notre temps. A nous de la connaître pour l'harmoniser, si l'on veut que *les principes ne meurent pas* » (p. 34).

Poursuivant sur un deuxième point l'étude de la crise de la philosophie politique, M. Belin-Milleron situe les « principes » à la lumière de l'histoire. Il montre le renversement de perspective qui s'impose aux Français sur le plan politique, psychologique, intellectuel. Il donne des exemples d'un décalage général « qui explique les contradictions, les déceptions qui discréditent dans la Cité les raisonnements et les valeurs, au point que la formation des élites en pâtit » (p. 35). Il en arrive à étudier les dilemmes et les choix et, là encore, il donne des exemples bien choisis. Il précise : « L'heure présente coule nos débats dans un moule commun : le dilemme, et nous place devant des options en chaîne. La haute signification des années que nous vivons vient des confrontations incessantes que nous devons opérer afin de choisir » (p. 51). Tandis que la vie sociale s'est compliquée dans des proportions inouïes, notre sens civique a diminué. Il rappelle avec juste raison que Valéry avait senti la crise actuelle des institutions et de la conscience contemporaine.

Dans un deuxième chapitre, nous trouvons une étude très fouillée de cette crise des institutions, qui est aussi celle de l'homme. La crise de la conscience contemporaine conditionne les relations humaines. Un nouvel esprit des lois s'instaure; « on forme des hommes très compétents sans doute, mais très incomplets et notre époque qui compte de nombreux talents et cherche des techniciens, manque de caractère... », et l'auteur voit dans les guerres répétées, les circonstances économiques, le bouleversement des conditions sociales et la révolution dans nos savoirs, « autant de facteurs qui ont poussé la pensée contemporaine à rejeter du nombre des certitudes fondamentales la notion de vérité ».

Cette phrase est lourde de conséquences et il ajoute : « Plus de vérité absolue, à peine des vérités transitoires suspendues au temps, au lieu, à l'opinion, aux intérêts. Déjà sont mortes bien des vérités sociales incluses dans nos lois en devenant « relatives ». Et voici que les contradictions, les erreurs, les sophismes, les équivoques, la confusion des idées, l'absence de critère valable pour juger et pour agir, nous forcent à redécouvrir que l'idée de vérité est indispensable à notre vie intellectuelle et sociale » (p. 61).

Le désarroi est donc déjà très grand, mais il se confirme dans un paragraphe sur la justice et la psychologie contemporaines, non moins intéressant à lire et à méditer. En résumé, on assiste à une multiplication de droits spéciaux; il n'y a plus de vérité-code. A la suite de toutes ces métamorphoses de notre civilisation, M. Belin-Milleron en arrive au problème du fondement même des institutions. Les trois racines de ces institutions : causalité, responsabilité et signification de la logique, sont successivement reprises afin d'examiner les changements qui les affectent.

Dans un chapitre troisième, M. Belin-Milleron étudie l'homme devant les hommes, et cette étude est menée d'une façon très neuve. Elle prend la forme d'une confession qu'il a reçue d'un étudiant exprimant ses inquiétudes : tendance au pessimisme profond étendu à toutes les manifestations de la vie contemporaine; ennui à la fois d'ordre moral et d'ordre social surtout. Notons au passage le jugement très catégorique de cet étudiant sur la valeur de l'enseignement : « Les livres ne nous ont rien appris. » Les phénomènes de dépersonnalisation sont liés à l'affaiblissement de l'ordre public.

« L'idée d'ordre public a perdu de sa netteté devant l'opinion publique; elle tend à se ranger parmi la foule des notions équivoques qui caractérisent l'univers mental de l'homme contemporain et l'Etat moderne. » A méditer aussi le passage sur « l'ambiguïté, ce vice de l'intelligence contemporaine qui s'étend à toutes les notions-clés de l'ordre institutionnel et moral » (p. 95). Il faut donc reconstituer une stratégie de la personne, et l'influence de la femme paraît importante dans cette entreprise.

Considérant dans le chapitre suivant l'homme devant le monde, M. Belin-Milleron nous donne tout d'abord sa conception de la vie contemporaine. Nous entrons dans une phase nouvelle de civilisation scientifique : « celle du simultané, de l'indécomposable » (p. 120). L'auteur note très justement que « chaque jour le planisme, l'automation, l'organisation, les statuts réglementaires de la civilisation de masse resserrent le domaine de l'activité individuelle » (p. 121). Les mentalités n'ont jamais suivi le rythme du progrès technique et c'est pourquoi il importe de combler le retard humain sur la technique. « Si nous n'y parvenions pas, si l'homme fléchissait, domestiqué par une minorité



technocratique dominatrice, les historiens devraient un jour conclure que la civilisation s'est retournée contre son but : assurer l'épanouissement égal et équilibré des qualités humaines et des groupes sociaux » (p. 123). Le retour à l'homme « normal » pose des problèmes qualitatifs et quantitatifs, mais l'auteur fonde de grands espoirs sur l'avènement de l'universalisme.

M. Belin-Milleron, achevant de situer l'homme, le place enfin devant l'esprit et il prodigue alors de précieux conseils pour arriver à l'intelligence de nos problèmes. Dans cette remise en question des bases de notre civilisation, il est indispensable d'adopter une rigoureuse méthode de penser. En effet, « l'immense majorité de nos contemporains a perdu, à cause de l'enchevêtrement des problèmes, la possibilité de placer le détail dans l'ensemble » (p. 143). Bien des obstacles se dressent devant la restauration d'un art — et non d'une science — de penser. L'auteur reste cependant confiant dans le « courage vital » que l'on trouve encore dans le monde. Il appartient à l'éducateur-sociologue de répandre cet optimisme « à la façon d'un poète » et nous retrouvons là un trait bien personnel de cet ouvrage qui touche souvent à la plus grande hauteur de l'esprit.

Les jalons pour une éthique qui sont posés dans un dernier chapitre marquent ainsi un lumineux chemin à travers les réalités les plus brutales et au milieu des morales en lutte. Dans une évocation digne de l'Antiquité, M. Belin-Milleron, sous le patronyme de « Mazerier », chante l'humanisme qui triomphe de la volonté de puissance. La propédeutique de l'humain est simple : « Comprendre d'abord, vouloir ensuite » (p. 171). L'enseignement a un grand rôle à jouer. Des directives doivent aussi être mises au service du social puisque le trait essentiel de notre époque est l'interdépendance.

La conclusion de ce livre est, en même temps, la conclusion de toute l'œuvre antérieure de l'auteur, mais elle n'en apporte pas moins des projections sur l'avenir. J. Belin-Milleron veut contribuer à la préparation d'une anthropologie de la connaissance et de la problématique. Risquant un néologisme pour désigner le mal du siècle, l'auteur dénonce une fois de plus « les confusionismes » au milieu desquels nous vivons. Il faudra un véritable « héroïsme » pour en sortir et pour ouvrir un âge nouveau de l'intelligence. A travers ces expressions, on peut toujours apprécier la force d'expression de l'auteur qui aboutit à une ultime interrogation : « Notre destin est-il le non-sens ou la haine ? »

L'ouvrage de M. Belin-Milleron nous éclaire sur les problèmes du monde moderne, tels qu'ils avaient déjà été évoqués de longue date par exemple par Georges Duhamel (dans la *Possession du Monde*, en 1922 et dans les *Scènes de la vie future*, en 1930) et par Francis Delaisi (dans les *Contradictions du monde moderne*, en 1925). Les choses certes se sont compliquées depuis et la pensée a dû prendre de plus en plus de rigueur pour s'affirmer dans le désordre croissant. M. Belin-Milleron nous propose une méthode qu'il tient à justifier de solides références bibliographiques. La genèse de ses idées remonte à Descartes, mais elle n'en reflète pas moins une avide recherche de l'homme à travers d'autres philosophies. Tous ces développements demeurent pourtant toujours marqués au coin de la sensibilité et nous concluons sur cette simple petite phrase, recueillie dans les mille et une annotations de l'ouvrage, à la page 216 : « Il y a des choses d'enfant que nous devrions connaître. »

Henry GERMAIN-MARTIN.

*Paul Hymans*, Mémoires, publiés par Frans VAN KALKEN, Membre de l'Académie Royale de Belgique, avec la collaboration de John Bartier. Editions de l'Institut de Sociologie, 89, rue Belliard, Bruxelles 4. 1957, in-8°, 1079 pages. Deux volumes : 480 FB.

Au cours d'une existence remplie par de multiples devoirs et par des travaux d'importance majeure, Paul Hymans avait coutume de prendre, tous les soirs, des notes sur les événements de la journée. Elles lui servirent à l'accomplissement d'un grand dessein : la rédaction de ses Mémoires.

En 1939, le grand homme d'Etat légua ses Mémoires à l'Université Libre de Bruxelles. Il chargeait trois de ses amis de veiller à leur publication : MM. Max-Léo Gérard, ancien Ministre des Finances, François Ganshof et Frans van Kalken, respectivement professeurs d'histoire aux Universités de Gand et de Bruxelles. Ces trois commissaires accomplirent avec le soin le plus attentif la mission qui leur incombait. Ils désignèrent M. van Kalken comme éditeur scientifique, en l'autorisant à se faire assister par M. John Bartier, également professeur à l'Université de Bruxelles.

Paul Hymans possédait une âme généreuse et un esprit hautement cultivé. Les circonstances lui donnèrent l'occasion de jouer, pendant près d'un demi-siècle, un rôle de premier plan comme chef du parti libéral, comme diplomate, comme ministre et comme Premier Plénipotentiaire belge à la Conférence de la Paix, en 1919. Sur ce dernier théâtre, tout particulièrement, il allait donner la mesure de son talent, de son courage et de son patriotisme.

Paul Hymans estimait, à juste titre, qu'il était de son devoir d'assurer à l'Histoire le récit objectif de ses actes pendant les années où les plus lourdes responsabilités avaient pesé sur lui. Il n'est pas une question d'importance, soit dans le domaine intérieur, soit sur le plan international, au sujet de laquelle ses Mémoires n'apportent de nouvelles clartés et d'innombrables précisions. Ils feront époque dans notre littérature historique, politique et diplomatique.

L'ouvrage traite des activités de Paul Hymans depuis 1900. Une importance particulière s'attache à son rôle politico-diplomatique, de la Conférence de la Paix de 1919 aux traités de Locarno de 1925, ainsi qu'aux péripéties de la politique belge, de 1926 à 1938 (III<sup>e</sup>, IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> parties). Le second volume se termine par une série d'esquisses en marge des Mémoires, par 70 pièces annexes d'intérêt souvent capital et par un index onomastique détaillé.

\*\*\*

# L'art-religion de l'homme moderne

par **Léopold FLAM**,  
professeur à l'Université de Bruxelles

## 1

La Renaissance se caractérise par un phénomène unique et extraordinaire : l'avènement de l'art-religion et du culte du génie. Hegel a caractérisé la religion grecque comme religion artistique (*Kunstreligion*), c'est-à-dire comme union intime de l'idée avec le monde sensible, et il s'est refusé au romantisme allemand parce que celui-ci aurait fait de l'art même une religion, falsifiant ainsi la marche dialectique de l'Esprit, ayant dépassé l'art. En proclamant la fin de l'art, il visait surtout le romantisme, stade extrême de la subjectivité vide (*leere Subjectivität*) et malheureuse. Sa critique du culte du génie, réduisant celui-ci à la dialectique de l'universel concret, sapait en même temps la base humaine de l'art-religion. Or Hegel a méconnu ainsi un phénomène d'une importance fondamentale: l'art-religion n'est pas un caprice historique, ni un stade éphémère et romantique du devenir de l'Esprit : il caractérise la totalité de l'homme moderne depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Dans l'art-religion il faut englober la technique aussi bien que la science. Nous vidons ainsi le terme « art » de son contenu, mais nous lui restituons de cette façon son caractère propre à partir de la Renaissance. L'art englobe l'activité productrice humaine en général. L'artiste est un savant actif approchant, grâce à l'art, la nature. En dessinant les choses, il apprend à les connaître dans leur essence. N'importe quel art devient de ce fait la porte universelle qui s'ouvre au microcosme. Le musicien comme le peintre ou le poète se savent hommes de science, penseurs de la vérité secrète et cachée des

choses. Cette vérité miroite de différentes façons, elle se trouve aussi bien dans les formules abstraites du mathématicien que dans le monde coloré du peintre. L'art n'est pas un passe-temps pour des oisifs, un moyen de décorer sa vie ou de la rendre agréable, il devient l'essentiel même pour l'homme. C'est qu'il remplace, d'une façon implicite, le christianisme. Dieu devient un Beau-Dieu et les figures bibliques deviennent des êtres esthétiques, déjà dans la sculpture romane et gothique.

Ce changement correspond à l'avènement et au développement de la bourgeoisie, qui a développé la subjectivité moderne. La bourgeoisie est active, c'est-à-dire que sa foi se réalise dans et par la *praxis*. Déjà au xiv<sup>e</sup> siècle, ce fut Maître Eckhart qui formula la subjectivité bourgeoise par la mystique de l'action, et ce fut le cardinal Nicolas de Cuse qui développa la dialectique de cette action, reprise par Giordano Bruno. La transition du christianisme de la contemplation et de l'ordre transcendant du monde visible vers la conception de l'ordre du monde fondé en et pour soi-même, s'est réalisée par la dialectique de l'action et de l'amour, qui trouva différents représentants pendant la Renaissance, dont les plus connus sont Ficino, Léonard de Vinci et Giordano Bruno. C'est surtout le dernier qui a, pour la première fois, défini l'art-religion. La deuxième étape fut celle de Shaftesbury, Goethe et Schelling; la troisième étape va du milieu du xix<sup>e</sup> siècle jusqu'aux surréalistes, André Breton, et même Heidegger.

La dimension du moderne que nous découvrons ainsi, se caractérise dans toutes ses étapes par une subjectivité active et créatrice, par une religion de la volonté créatrice de l'homme, allant jusqu'à la création de soi-même par soi-même. Notons immédiatement que cette volonté créatrice est uniquement caractéristique pour l'art occidental, qui se distingue ainsi de tout autre art, entre autres par son culte de l'artiste ou du génie, du héros de l'art-religion. L'artiste est un être inspiré, divin, extraordinaire; même s'il appartient à un syndicat quelconque, il se distingue par sa subjectivité, par sa conscience réfléchie et sa biographie. Il est l'être de l'adoration <sup>(1)</sup>. En se posant

(1) Cf. Paul CLAUDEL, *Religion et poésie*, in *Œuvres*, XV (*Positions et Propositions*), Paris, Gallimard, 1959, p. 148. La religion aide la poésie à faire la louange qui « est peut-être le plus grand moteur de la poésie... ». Pour Heidegger, le poète pense (*denken*) en adoration (*danken*).

Alain ROBBE-GRILLET (*Pour un nouveau roman*, Paris, Editions de

ainsi comme existence qui trouve sa raison d'être en soi-même, il exprime la morale bourgeoise active ayant comme but la conquête du monde matériel. En même temps il sanctifie le travail en le rendant noble. Il y a, sans aucun doute, une distinction entre le travail brut de l'ouvrier et celui de l'artiste, mais lentement se développent les intermédiaires, l'ingénieur et l'ouvrier qualifié, inventeurs de méthodes de travail nouvelles, mais le travail lui-même devient activité religieuse, remplaçant la religiosité contemplative de la prière <sup>(2)</sup>.

L'art-religion trouva son fondement dans une nouvelle religiosité, la religiosité philosophique formulée par Spinoza, appelée plus tard par Karl Jaspers, la « foi philosophique » <sup>(3)</sup>. La religiosité philosophique se fonde sur la subjectivité, faisant appel à l'effort de la connaissance individuelle et refusant l'autorité. L'individu devient Centre de la pensée et de l'action et le *Credo* est remplacé par le *Cogito*. L'activité individuelle n'a, en outre, pas seulement une signification pour elle-même, mais également pour autrui. Les autres ont intérêt à ce que cette activité puisse s'accomplir. Le *cogito* n'est pas contemplatif, mais actif, la pensée est action; ainsi se pose le problème de la relation entre théorie et *praxis*. L'activité-pensée ou la pensée-activité est fondamentale pour la religiosité philosophique, elle fonde ainsi également l'art-religion et les grands artistes deviennent des génies, des dieux ou des archiprêtres de cette religion nouvelle. L'art lui-même devient ainsi religion universelle. Cette religion se dit réaliste, elle donne une signification au monde, elle est conciliatrice et consolatrice. Tout en étant réaliste, elle crée l'idéal et enfin elle est portée par l'individualité créatrice.

## 2

L'art aide continuellement à dévoiler la nature, qui paraît ainsi « comme au premier jour de sa création », toujours

Minuit, 1962, p. 10) en fait la critique en des termes ironiques, ayant dépassé l'art-religion.

<sup>(2)</sup> Quoique d'une façon très partisane et unilatérale, le théologien catholique Jakob Hommes parle de « l'éros technicien ». Cf. *Der technische Eros*, Freiburg, Herder, 1955.

<sup>(3)</sup> *La foi philosophique*, Paris, Plon, 1952 et *Der philosophische Glaube angesichts der Offenbarung*, München, Piper, 1962.

neuve. « Ainsi, nous dit Bergson (4), qu'il soit peinture, sculpture, poésie ou musique, l'art n'a d'autre objet que d'écarter les symboles pratiquement utiles, les généralités conventionnellement et socialement acceptées, enfin tout ce qui nous masque la réalité, pour nous mettre face à face avec la réalité même. C'est d'un malentendu sur ce point qu'est né le débat entre le réalisme et l'idéalisme dans l'art. L'art n'est sûrement qu'une vision plus directe de la réalité. » Bergson résume ainsi une caractéristique constante qu'on retrouvera aussi bien chez Léonard de Vinci ou Paul Klee que chez Messiaen faisant appel à la nature, comme chez Beethoven. Il s'agit toujours d'une découverte de la réalité et l'art appartient au dévoilement de la vérité. La poésie est le dire originel des dieux, écrit Heidegger (5). Mais la parole poétique reçoit seulement alors sa force de dire, quand les dieux eux-mêmes nous mettent en parole. Et comment parlent les dieux? La parole des dieux est depuis le temps le plus ancien un signe (*Und Winke sind von Alters her die Sprache der Götter*). Le dire du poète cueille ces signes pour les signifier plus loin à son peuple, il dévoile la vérité en la voilant et il la voile en la dévoilant. Le poète est celui qui s'approche de l'être, il est dans une réalité authentique, loin de la réalité utilitaire (*Um - zu*). Heidegger reste ainsi dans le mouvement de la tradition depuis la Renaissance, d'après laquelle l'art est la voie du dévoilement de la vérité, et de la conception grecque considérant le poète comme celui qui dit les signes des dieux. Léonard de Vinci insiste sur l'universalité de la peinture qui, dépassant tous les arts, est une véritable philosophie de la réalité et de la nature. « Si tu dédaignes la peinture, seule imitatrice des œuvres visibles de la nature, tu dédaignes assurément une subtile invention; sa spéculation philosophique et ingénieuse prend pour thème toutes les sortes de formes, apparences, scènes, végétaux, animaux, herbes et fleurs, baignées de lumière et d'ombre. En vérité, la peinture est une science et l'authentique fille de la nature, étant son rejeton. Pour m'exprimer plus exactement encore, nous l'appellerons la petite-fille de la nature par quoi furent enfantées toutes les choses visibles, d'où est issue la peinture. Nous pou-

(4) *Le rire*, Paris, Alcan, 1936, p. 160.

(5) *Erläuterungen zu Hölderlins Dichtung*, Frankfurt a./M, Klostermann, 1951, p. 42.

vons donc, à juste titre, la dire petite-fille de la nature et parente de Dieu lui-même <sup>(6)</sup>. » L'art nous apprend à voir, à penser la réalité profonde, cachée, secrète de vérité première.

« La peinture s'étend aux surfaces, couleurs et figures de tout ce qui est créé par la nature, et la philosophie pénètre à l'intérieur de ces corps, considérant en eux leurs vertus propres; mais elle n'a pas la récompense de cette vérité qu'atteint le peintre, qui saisit leur vérité première, car l'œil se trompe le moins <sup>(7)</sup>. L'art dépasse même les sciences, car il touche à la réalité cachée, il rétablit d'autre part le désordre du monde égal à la défection et à la décolorisation des choses. Il les fait luire à nouveau. Par l'art, l'homme rétablit l'ordre du monde, en découvrant la « vérité primordiale », mais cette « vérité primordiale » n'est pas transcendante : elle appartient au monde, auquel elle est immanente. L'art, en dévoilant la nature, devient ainsi une piété terrestre, une adoration directe de la Nature. Celui qui veut créer artistiquement doit suivre le conseil de Bacon, nous dit Cézanne : il a défini l'artiste comme un *homo additus naturae* <sup>(8)</sup>. Cette Nature ne peut pas être reproduite, elle est là, elle est l'inspiratrice secrète de l'œuvre d'art. Partant de la nature, l'œuvre d'art apparaît d'abord comme son imitation, puis comme son expression; enfin, elle devient nature elle-même, vérité absolue. Ces trois étapes correspondent à l'évolution de la technicité elle-même. Elle n'est d'abord qu'un prolongement, une imitation de la nature, pour devenir à partir de 1800 environ, son expression et, enfin, avec la cybernétique et l'automatisme, l'œuvre d'art est elle-même nature, réalité dévoilée, sans secret, abstraite, et à la portée de l'homme, c'est-à-dire qu'il se reconnaît lui-même par son art, qu'il est arrivé ainsi à se connaître, parce qu'il se fait. Nous arrivons ainsi au moment de la civilisation planétaire qui pose le problème de la fin de l'art, c'est-à-dire

<sup>(6)</sup> *Les carnets de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 1942, II, p. 191.

Et *ibidem*, II, p. 190 : « N'avons-nous pas vu des tableaux offrir une ressemblance frappante avec l'objet réel, au point de tromper hommes et bêtes ? »

<sup>(7)</sup> *Traité de la peinture*, Paris, Club des Librairies de France, 1960, p. 36.

<sup>(8)</sup> Cf. Ambroise VOLLARD, *En écoutant Cézanne, Degas, Renoir*, Paris, Grasset, 1938, p. 26.

de l'art-religion. Mais reprenons la deuxième caractéristique de l'art-religion.

## 3

Le monde peut se définir comme une complexité de significations grâce à l'art. En dehors de l'art, il n'y a pas de monde, mais l'insignifiant ou le chaos. « L'art est une harmonie parallèle à la nature, déclara Cézanne à Gasquet (\*). Que penser des imbéciles qui vous disent : le peintre est toujours inférieur à la nature! Il lui est parallèle. S'il n'intervient pas volontairement ... entendez-moi bien! Toute sa volonté doit être de silence. Il doit faire taire en lui toutes les voix des préjugés, oublier, oublier, faire silence, être un écho parfait. Alors, sur sa plaque sensible, tout le paysage s'inscrira. Pour le fixer sur la toile, l'extérioriser, le métier interviendra ensuite, mais le métier respectueux qui, lui aussi, n'est prêt qu'à obéir, à traduire inconsciemment, tant il sait bien sa langue, le texte qu'il déchiffre, les deux textes parallèles, la nature vue, la nature sentie, celle qui est là... (il montrait la plaine verte et bleue), celle qui est ici... (il se frappait le front) qui toutes deux doivent s'amalgamer pour durer, pour vivre d'une vie moitié humaine, moitié divine, la vie de l'art, écoutez un peu... la vie de Dieu. Le pays se reflète, s'humanise, se pense en moi. Je l'objective, le projette, le fixe sur ma toile... L'autre jour, vous me parliez de Kant. Je vais bafouiller, peut-être, mais il me semble que je serais la conscience subjective de ce paysage, comme ma toile en serait la conscience objective. Ma toile, le paysage, tous les deux hors de moi, mais l'un chaotique, fuyant, confus, sans vie logique, en dehors de toute raison : l'autre permanente, sensible, catégorisée, participant à la modalité, au drame des idées... à leur individualité »

L'artiste est un être signifiant : par son art, il découvre un ordre du monde qui est un ensemble de significations, un tout signifié. L'artiste totalise, tout en étant lui-même une totalité. Ainsi, le poète donne une signification à l'histoire et Pétrarque insiste sur le fait que, sans les poètes, la gloire de grands hommes passerait inaperçue. Ce n'est pas le langage

(\*) *Cézanne*, Paris, Bernheim Jeune, 1921, pp. 80-81.



seul qui donne une signification aux événements, mais toute l'activité artistique découvre les significations du monde. L'artiste doit se mettre entre parenthèses. Cézanne nous dit qu'il doit devenir silencieux, et son œuvre découvrira la raison du monde, elle mettra de l'ordre dans le chaos. L'activité subjective est d'autant plus grande qu'elle arrive à dépasser la subjectivité. La dévotion religieuse s'est déplacée vers les choses de ce monde et la subjectivité adoratrice des choses elles-mêmes devient en même temps divine et créatrice. L'activité créatrice étant signifiante, elle est par ce fait même divine et elle remplace la prière, mais elle ne se borne pas aux productions esthétiques pures. Tout travail est créateur de valeurs; c'est donc le travail qui doit être considéré comme la vraie prière de l'homme à son créateur. Mais qui est ce Créateur? Est-il autre que l'homme lui-même? Dieu n'est-il pas représenté par l'Artiste lui-même? N'est-il pas le grand Architecte de l'Univers ou la Raison et cette Raison ne se fait-elle pas dans et par l'homme? L'histoire est raisonnable, disait Hegel. Elle est raisonnable, corrigea Marx, parce qu'elle est faite par l'homme qui se fait lui-même par la dialectique de son travail créateur. Avec l'augmentation de moyens de productivité, l'homme arrive à donner plus de significations à la nature, à ce chaos amorphe qui échappait presque entièrement à l'homme primitif ne disposant que de quelques outils. L'art entre ainsi dans le grand mouvement de l'homme se faisant soi-même en augmentant ses moyens de signification. L'œuvre d'art « reflète » la réalité sociale dans un sens actif, en l'exprimant, et par l'expression elle lui donne une signification correspondant à l'être social du signifiant. Quelle que soit la tendance de l'œuvre d'art, elle est toujours à la dévotion de la réalité sociale <sup>(10)</sup>. Du point de vue marxiste, l'art peut donc

<sup>(10)</sup> André Malraux a été fortement influencé par ce point de vue marxiste. Cf. *Les voix du silence*, Paris, Gallimard, 1951, p. 119. ... Et la volonté d'annexion du monde prit la place immense qu'avait prise la volonté de transfiguration. Les formes éparses du monde qui avaient convergé vers la foi ou la beauté, convergèrent vers l'individu. Celui-ci allait reprendre à son compte l'inépuisable aventure, concevoir — sans équivoque cette fois — l'art comme la suite de créations d'un langage spécifique...

Cf. aussi *Psychologie de l'Art*, III, *La monnaie de l'absolu*, Paris, Skira, 1950. Malgré les incidences psychologiques, l'influence marxiste y est constante. Pour Malraux l'œuvre d'art exprime des significations.

avoir un sens didactique et il peut être employé pour la propagande politique, étant donné qu'il donne une signification aux événements, mais du point de vue de la propagande ces significations doivent être au niveau de ceux auxquels elles s'adressent. En l'employant dans la lutte révolutionnaire, les communistes n'abaissent donc pas l'art; ils se trouvent dans le même sens que ceux qui le considèrent comme sacré, car pour tous, l'art est ce qui donne une signification au monde. La propagande elle-même, telle que Lénine la conçoit, n'est pas une rhétorique creuse, composée de métaphores, elle correspond à l'être social même. Le film *Le Cuirassé Potemkine* ne veut être que de la propagande, mais une propagande efficace, donc vraie, nullement une tactique de réclame pour un produit quelconque.

## 4

L'homme moderne est réaliste et signifiant. Il a perdu la foi dans des êtres et dans un Etre tutélaire et consolateur. La consolation, il la cherche dans l'art-religion. Goethe aussi bien que Beethoven considèrent l'art comme une consolation des « souffrances de la vie ». Plus près de nous, Alain ne conçoit pas autrement l'art. « Le thème le plus riche de la vraie musique c'est la peine, mais non pas même agenouillée, relevée au contraire, et qui regarde au loin. Le premier signe de la consolation, c'est que les choses s'éloignent autour, et se reculent à leur place. La musique aussi veut de la place autour, et étend autour de nous comme un espace de silence... Cette piété est sans objet, j'en conviens; toutefois, par ce chemin, l'élégiacque nous conduit à pardonner à l'ordre des choses : et il n'y a peut-être pas autre chose dans le sentiment que l'on nomme amour de Dieu <sup>(11)</sup>. » Dans le monde créé par l'art, tout semble « déjà passé et dépassé, pardonné, repris enfin en meilleur ordre et en humain recueillement » <sup>(12)</sup>. L'idée de la consolation et du pardon est liée au dépassement, l'*Aufhebung* de la dialectique hégélienne, caractérisée profondément par Kierkegaard comme une dialectique esthétique-métaphy-

<sup>(11)</sup> ALAIN, *Système des Beaux-Arts*, in *Les Arts et les Dieux*, Paris, Pléiade, 1958, p. 309.

<sup>(12)</sup> In., *Ibid.*, p. 321.

sique (13). La dialectique de Hegel ayant comme moteur et fin la conciliation des contraires est caractéristique de l'art-religion de l'homme moderne. La dialectique est tout d'abord négativité, mais une négativité absolue, qui se nie elle-même et arrive ainsi à dépasser les contraintes en les totalisant. Cette totalisation est vérité approximative des antithèses, leur raison momentanée. La totalisation, grâce au mouvement dialectique et négatif, signifie donc progrès, mouvement en avant, par et dans lequel l'unité et la conciliation, la paix ou la raison, augmentent. Cette poussée vers plus de totalité n'est pas contemplative, elle est activité créatrice, art par et dans lequel l'homme arrive à se purifier, à se libérer de son être au dehors et à s'intérioriser tout en se conciliant avec l'extériorité. L'œuvre d'art porte la réalité humaine à un niveau plus haut dans le devenir de la Raison ou de l'Esprit dans l'histoire. L'œuvre d'art, pour Hegel, n'est pas un produit industriel, ni un produit de la nature, parce qu'elle représente l'idéal divin à un certain moment. L'homme se détourne ainsi de la nature et revient à soi-même, se reprend, s'intériorise, concilie son extériorité avec son intériorité en se totalisant. L'homme acquiert la conscience de soi par son activité productrice qui est en même temps sa réalisation de soi-même. Il se reconnaît dans ce qu'il a produit en s'extériorisant tout en se dépassant (14). Cette dialectique se retrouve chez Marx comme dialectique du travail. En produisant, l'homme se produit soi-même. « Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature. L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et mains, il les met en mouvement, afin de s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie. En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et modifie sa propre nature, il développe les facultés qui y sommeillent (15). » Ce mouvement dialectique de l'extériorisation intériorisant l'homme arrive à le libérer, selon Hegel, de son être naturel, de ses passions sensuelles et immé-

(13) Cf. *Postscriptum aux « Miettes philosophiques »*, Paris, Gallimard, 1941 (traduction Petit).

(14) On retrouvera ce point de vue chez beaucoup d'auteurs après Hegel, ainsi par exemple chez Max Raphaël, *Idee und Gestalt*, München, Delphin-Verlag, 1921, pp. 20-22.

(15) Cf. Karl MARX, *Œuvres*, I, Paris, Pléiade, 1963, pp. 727-728.

diates et, en les médiatisant, il se met en distance de sa bestialité. « Par la représentation (*Darstellung*) l'art libère, endéans la sphère sensuelle, de la puissance de la sensualité » <sup>(16)</sup> et arrive ainsi à concilier la sensualité avec la généralité. « La philosophie donne uniquement une connaissance pensée dans l'essence de la contradiction, pour autant qu'elle montre que ce qui est vrai n'est que la solution de cette (contradiction), notamment d'une telle façon, non pas en niant l'existence de cette contradiction et ses côtés, mais (en révélant) leur conciliation <sup>(17)</sup>. » L'art réalise la même chose, mais d'une façon immédiate, non réfléchie. La finalité de l'art est donc la conciliation du monde sensible avec l'idée ou la forme. Cette conciliation a pour conséquences :

- 1° Tout ne peut pas être représenté artistiquement;
- 2° Aucune idée belle et noble, ni aucune abstraction ne peut être objet d'une œuvre d'art;
- 3° Le contenu doit être individuel et concret.

« Si l'art a pour tâche de représenter l'idée par une intuition immédiate, dans une forme sensible et non pas dans une forme de la pensée et de la spiritualité dans sa totalité, et si cette représentation obtient sa valeur et sa dignité dans l'accord de deux côtés (notamment) de l'idée et de sa forme (sensible), alors la hauteur et la perfection de l'art dépendent du degré d'intimité et d'unité, dans lesquelles l'idée et la forme (sensible) ont réciproquement travaillé <sup>(18)</sup>. »

L'art acquiert ainsi un caractère hautement religieux. On retrouvera ce point de vue chez Arthur Schopenhauer et surtout chez Richard Wagner, influencé dans sa jeunesse par Ludwig Feuerbach, comme aussi chez Paul Klee <sup>(19)</sup>, qui se libère par l'art. En 1914, il écrit que cette guerre extérieure, il l'a longtemps portée en lui-même : « Je me trouve encore dans ce monde cassé en mémoire, comme on pense parfois en arrière.

<sup>(16)</sup> HEGEL, *Ästhetik*, I, *Werke* (éd. Glockner) XII, p. 88.

<sup>(17)</sup> *Id.*, *ibid.*, p. 89

<sup>(18)</sup> *Ästhetik*, I (*W.*, XII), p. 110.

<sup>(19)</sup> Cf. *Tagebücher*, Köln, Dumont Schauberg, 1957, p. 59, n° 137. « Im Frühjahr 1961 stellte ich folgendes Programm auf: Zuoberst die Kunst des Lebens; dann als idealer Beruf: Dichtkunst und Philosophie, als realer Beruf: die Plastik und zuletzt in Ermangelung einer Rente: die Zeichnungskunst. »

Ainsi suis-je, abstrait avec souvenirs <sup>(20)</sup>. » L'art appartient à un monde secret, « où les symboles consolent l'esprit, parce qu'il sait qu'il n'est pas enchaîné à la seule possibilité de ce qui est terrestre... L'art transcende l'objet (*Die Kunst geht über den Gegenstand hinaus*)... » <sup>(21)</sup>. Qu'on se rappelle Cézanne qui insistait sur son « manque d'esprit pratique », c'est-à-dire qu'il se savait étranger à la vie quotidienne, prosaïque. Il ne trouva la paix que dans son travail dans l'atelier ou sur le motif qui l'inspire. Il pouvait donc s'interroger sur le point de savoir si l'art ne serait pas « un sacerdoce, qui demande des purs qui lui appartiennent tout entiers » <sup>(22)</sup>. Déjà Hegel a distingué le monde prosaïque de la quotidienneté de celui de la poésie, mais cette distinction n'est pas absolue, comme dans la conception de l'art pour l'art et l'art loisir du désir et de la vie <sup>(23)</sup>, elle est unité dialectique, le poétique dépassant le prosaïque tout en s'y incarnant, ainsi Paul Valéry, distinguant l'émotion ordinaire et poétique. Celle-ci est une « sensation d'univers », par laquelle les objets et les êtres connus changent en quelque sorte de valeur. « Ils s'appellent les uns les autres, ils s'associent tout autrement que dans les conditions ordinaires. Ils se trouvent... musicalisés, devenus commensurables, résonnants l'un par l'autre. L'univers poétique ainsi défini présente de grandes analogies avec l'univers du rêve <sup>(24)</sup>. » Nous atteignons ainsi à la transfiguration du quotidien. Tous les arts ont pour but cette transfiguration, par laquelle le monde est régénéré. Nous avons rencontré la même idée chez Paul

<sup>(20)</sup> Cf. *Tagebücher*, pp. 323-324, n° 952.

<sup>(21)</sup> *Schöpferische Konfession*, in Felix KLEE, *Paul Klee*, Zürich, Diogenes Verlag, 1960, p. 215. « Wie ein Märchen klingend, sei die Kunst überall zu Haus, wirtschaftete sie mit Gut und Böse gleich der Allmacht. Und dem Menschen sei sie eine Villegiatur, einmal den Gesichtspunkt zu wechseln und sich in eine Welt versetzt zu sehen, die ablenkend nur Annehmlichkeiten bietet, und aus der er neu gestärkt zum Alltag zurückkehren kann. Noch mehr, sie ver helfe ihm dazu, die Hülle abzulegen, sich auf ein paar Momente Gott zu wähnen und die Wiederholungsmöglichkeit einer solchen Verwandlung eingedenk, sich auf den Feierabend zu freuen, an dem die Seele sich zu Tische setzt, ihre hungernden Nerven zu nähren, ihre erschlaffenden Gefässe mit neuem Saft zu erfrischen. Hier münde alle Kunst... »

<sup>(22)</sup> Cf. Ambroise VOLLARD, *En écoutant Cézanne*, Paris, Grasset, 1938, p. 82.

<sup>(23)</sup> Cf. Charles LALO, *L'art loin de la vie*, Paris, Vrin, 1939.

<sup>(24)</sup> *Propos sur la poésie, Variété III*.

Klee et, en un sens, elle se retrouve chez Jean-Paul Sartre, distinguant lui aussi entre la prose et la poésie <sup>25</sup>. Il a d'ailleurs eu une conception de l'écrivain égal au prophète, comme il le développe dans *Les Mots* paru en 1964, mais écrit dix ans auparavant (<sup>26</sup>).

Nous avons déjà rencontré l'idée de l'art comme un sacerdoce chez Cézanne. L'art-religion est basé sur la subjectivité créatrice et prométhéenne. Prométhée est le rebelle qui s'insurge contre l'ordre du monde de Zeus, pour un ordre authentique et plus humain. Cette idée va très loin, car elle signifie que c'est l'homme qui se fait, qui se fonde soi-même : il ne trouve pas son fondement derrière lui ou dans un ordre éternel, mais en se projetant, en se faisant. Prométhée n'est pas un sauveur supposant la passivité des hommes, mais il leur « donne » les moyens de se rendre de plus en plus autonomes.

L'activité par laquelle l'homme se fait lui-même soit comme individu, soit comme collectivité, est créatrice et divine. Par la dialectique, Hegel montre que l'homme est le produit de ses propres actes ; tout le monde est le forgeron de son existence. « Et ainsi l'homme ne reçoit que ce qu'il a lui-même semé. Le point de vue opposé consiste à rejeter sur d'autres, sur les circonstances défavorables et sur d'autres choses semblables, la faute de ce qui peut nous arriver de fâcheux. Mais ceci est le point de vue de la servitude et aussi la source du mécontentement. Au contraire, lorsque l'homme reconnaît que ce qui lui arrive n'est que l'évolution de lui-même, et que la faute n'est que sa propre faute, il se comporte en homme libre et, quoi qu'il arrive, il ne croit pas qu'on agisse injustement envers lui. ... Chez l'homme qui a la conscience de sa liberté, l'harmonie et la paix de l'âme ne sont pas troublées par les événements fâcheux qui peuvent lui arriver (<sup>27</sup>). » Il s'agit ici d'une subjectivité vraie, qui s'accomplit dialectiquement en se soumettant à la Raison de l'histoire, à la nécessité ou à l'universalité, contrairement à la subjectivité vide et égoïste « qui poursuit ses fins subjectives d'une façon égoïste, et qui, lors même

(<sup>25</sup>) Cf. *Situations II*, Paris, Gallimard, 1948, p. 65. Le poète est hors de langage, il voit des mots à l'envers comme s'il n'appartenait pas à la condition humaine et que, venant vers les hommes, il rencontrât d'abord la parole comme une barrière.

(<sup>26</sup>) Cf. déclaration de Sartre, dans *Le Monde* du 20 avril 1964.

(<sup>27</sup>) HEGEL, *Werke* (éd. Glockner), VIII, § 147, p. 335.

qu'elle se voit obligée de se sacrifier pour les atteindre, ne s'en console que par l'attente d'en recevoir une récompense »<sup>(28)</sup>. La subjectivité créatrice est entièrement responsable de son existence et de ses actes, et c'est ainsi qu'elle se sait nécessaire, tout en étant libre. C'est tout à fait dans ce sens que Victor Hugo s'écrie : « Génie! o tiare de l'ombre! Pontificat de l'infini... » tout comme Goethe qui fait dire à Prométhée qu'il a fait tout lui-même et qu'il ne doit aucun merci à Zeus; plus encore, il construit son existence sans tenir compte de lui. La subjectivité créatrice se sait elle-même un dieu.

Le culte du génie commence avec la Renaissance, et il remplace non seulement les saints chrétiens, mais Dieu lui-même. Le dieu des artistes est l'artiste lui-même : il est le poète universel inspiré, la subjectivité infinie<sup>(29)</sup>. Ce génie devient le héros chez Carlyle, et Romain Rolland lui consacre un culte dans la personne de Beethoven. Il s'agit ici d'un polythéisme nouveau et d'un culte de grands génies créateurs comme celui des dieux d'un Olympe esthétique. Chaque grand artiste appartient à un monde invisible, où vivent ses pairs. On retrouve l'écho de cette idée dans le polythéisme esthétique de William James<sup>(30)</sup> et même chez Henri Bergson qui a transposé le culte du génie dans la « personne inspiratrice », allant aussi jusqu'à l'idée de la communauté de « grandes figures morales qui ont marqué dans l'histoire » se donnent la main par-dessus les siècles, par-dessus nos cités humaines : ensemble elles composent une cité divine où elles nous invitent à entrer »<sup>(31)</sup>. Nous verrons plus loin ce que signifie cette cité idéale, le génie, un semi-dieu ou un dieu tout court; c'est dans tous les cas cette subjectivité bourgeoise et active qui se distingue de la masse par son originalité, en même temps que par son travail. Un homme génial sait travailler plus qu'un homme ordinaire. C'est Goethe qui l'exprima dans ses con-

<sup>(28)</sup> HEGEL, *Werke* (éd. Glockner), VIII, § 147, p. 335.

<sup>(29)</sup> Ce fut au xviii<sup>e</sup> siècle que Shaftesbury formula cette théorie du génie, reprise plus tard par Goethe, Fichte, Schelling et Hegel, ainsi que par d'autres comme Addison (*On Imagination, Spectator*, 1711-1712), E. Young (*Conjectures on Original Composition*, 1759) et Alexander Gerard (*An Essay on the Genius*, 1774).

<sup>(30)</sup> Cf. *L'expérience religieuse*, Paris, Alcan, 1906, pp. 408-437.

<sup>(31)</sup> Cf. Henri BERGSON, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, Alcan, 1932, p. 66.

versations avec Eckermann <sup>(32)</sup>; parfois il l'identifia à un être divin ou démoniaque <sup>(33)</sup>, tout en soulignant que l'homme génial puise dans l'inspiration collective <sup>(34)</sup> et qu'il témoigne d'une grande volonté, et même d'une grande persévérance dans le travail <sup>(35)</sup>. Ce fut Hegel qui développa cette idée de la génialité créatrice d'une façon dialectique et telle qu'on la retrouve dans la dernière œuvre de Sartre, *Les Mots*.

Pour Hegel, l'intériorité n'est pas statique; elle se déploie dans l'extériorité, ce qui fait supposer un mouvement unilatéral et le déchirement, c'est-à-dire que les dieux éternels, pour exister, doivent devenir des hommes et se soumettre à la souffrance humaine. Même le Dieu chrétien n'échappe pas à l'abaissement dans la souffrance et à l'insulte de la mort.

Il en est ainsi aussi de la condition humaine elle-même. La souffrance est le déchirement abyssal, mais en même temps la puissance, car la puissance consiste à se conserver dans la négativité et à s'affirmer dans la négation de soi-même. Chaque individualité se trouve ainsi dans une situation générale, face à l'ordre légal, l'Etat ou la Nécessité immuable. L'individu a à se soumettre à cette nécessité ou à la raison, à assumer la souffrance par laquelle il devient substantiel. La substantialité de l'individu n'est pas une propriété particulière d'un individu défini, car, face à la totalité, les individus ne sont que des exemples. Mais ces exemples peuvent être exemplaires ou contingents, vides. La différence est pour Hegel celle qui existe entre le héros antique et la subjectivité bourgeoise. Dans la société bourgeoise, l'individu ne se sait responsable que pour ce qu'il reconnaît vraiment fait par lui. Le héros, au contraire, est responsable pour la totalité de ses actes; il ne s'isole pas de la totalité, il est conscient de son unité substantielle avec le tout. L'individualité héroïque est donc plus idéaliste que la

<sup>(32)</sup> Cf. *Gespräche mit Eckermann*, Berlin, Tempel, 1932, I, pp. 70-71 (21 décembre 1831).

<sup>(33)</sup> *Ibid.*, I, p. 261; I, p. 347 (24 mars 1829); II, p. 349; I, p. 391; II, pp. 30-31, 58.

<sup>(34)</sup> *Ibid.*, II, pp. 354-355 : « Ich verdanke meine Werke keineswegs meiner eigenen Weisheit allein, sondern Tausenden von Dingen und Personen außer mir, die mir dazu das Material boten. »

<sup>(35)</sup> Cf. *Künstlers-Apotheose* (1788) :

*Dem glücklichsten Genie wird's kaum gelingen  
Sich durch Natur und durch Instinkt allein  
Zum Ungemeinen aufzuschwingen.*



subjectivité bourgeoise et romantique. Le héros ne se contente pas de sa liberté et de son infinité formelle; il veut être libre d'une façon substantielle, dans la réalité vivante, dans l'identification du sujet avec l'objectivité de la communauté. Le héros est l'exemple exemplaire du groupe. C'est ainsi que le pense Goethe, c'est ainsi que se voyait Beethoven et toute la suite des génies créateurs après lui. La pensée de la gauche hégélienne, surtout dans la personne de Max Stirner et de Bruno Bauer, poussa cette idée à son extrémité absolue : si l'individualité géniale est union avec la totalité universelle, alors l'unique est lui-même, en une fois, ce tout universel. Chez Ludwig Feuerbach et chez Thomas Carlyle, le culte du héros resta intimement lié à l'homme générique et à la totalité collective, abstraite chez Feuerbach, historique chez Marx et Engels. On retrouve ce même culte dans l'œuvre de Jean-Paul Sartre. L'Oreste des *Mouches* est le héros tel que le voyait Hegel : sa subjectivité est l'autonomie de la loi de la polis, l'ἀρετή même, tout comme la subjectivité du Romain n'était vraie que par la patria. Oreste n'aime pas l'isolement, l'abstraction, celle dans laquelle se perd Franz von Gerlach. Oreste est tout à fait dedans, dans ses actes; il prend toute la responsabilité humaine sur lui, il ne se sépare pas, avec ses intérêts personnels, de la communauté. Mais Sartre avait aussi le culte du génie, aussi dans le sens hégélien et il le révèle dans *Les Mots* : « Je refilai à l'écrivain les pouvoirs sacrés du héros <sup>(36)</sup>. » Or le héros hégélien est vrai et sacré parce qu'il vit du point de vue de l'avenir, il se dépasse dans l'actualité, pour laquelle il est mort. C'est ce que Hegel expose par la mort de Dieu. L'histoire de la mort et de la résurrection de Dieu est l'histoire de son devenir homme. Dieu meurt comme individu isolé, pour renaître comme personne, comme universalité concrète <sup>(37)</sup>. La mort de Dieu est donc la mort de l'individualité sensuelle, concrète et naturelle. Toute finitude a disparu et l'individu est transfiguré, il se regarde de très loin et est ainsi à même de considérer comme secondaire tout ce qui lui arrive de particulier. « Dans tous les cas, tout le monde meurt pour soi-même, et tout le monde doit être pour soi-même, à partir

<sup>(36)</sup> *Les Mots*, Paris, Gallimard, 1964, p. 139.

<sup>(37)</sup> *Philosophie der Religion*, W W (Lasson) XIV<sup>1</sup>, p. 167; *Glauben und Wissen*, W W (Glockner) I, p. 433.

de sa subjectivité et de sa culpabilité, ce qu'il a à être, à accomplir. On saisit le mérite du Christ quand on accomplit cette conversion (*Umkehrung*) en soi-même et ce renoncement à la volonté naturelle, à l'intérêt (naturel), qu'on se trouve dans l'amour infini : alors cette chose est en et pour soi. Sa certitude, son sentiment, sa conscience subjective est vérité, est la vérité <sup>(38)</sup>... » Non seulement la subjectivité naturelle est ainsi dépassée, mais aussi son être social. Par la mort sur la croix, la méconnaissance et le déshonneur bourgeois sont glorifiés. L'individualité héroïque se révolte contre tout ce qui est, contre l'opinion publique, mais en la bravant, elle s'impose, elle est nécessaire, elle est demandée. C'est tout à fait dans cet esprit que Sartre se fait son procès d'écrivain génial et unique. L'enfant de sept ou huit ans était mort et il vivait à partir de sa transfiguration d'écrivain nécessaire, attendu, demandé par l'humanité. « J'ai tenu longtemps l'œuvre d'art pour un événement métaphysique dont la naissance intéressait l'univers. Je déterrai cette religion féroce et je la fis mienne pour dorer ma terne vocation... Mes frères, décidai-je, me demandaient tout simplement de consacrer ma plume à leur rachat : ils souffraient d'une insuffisance d'être qui, sans l'intercession des Saints, les aurait voués en permanence à l'anéantissement <sup>(39)</sup>... » « Un contre tous : c'était ma règle... Héros, je luttais contre les tyrannies; démiurge, je me fis tyran moi-même, je connus toutes les tentations du pouvoir <sup>(40)</sup>. » « Dans mes jours maussades, je me voyais mourir sur un lit de fer, haï de tous, désespéré, à l'heure même où la gloire embouchait sa trompette <sup>(41)</sup>. » « Là était mon vertige parce que je n'aimais pas vivre, c'est ce qui explique la terreur qu'elle m'inspirait. En l'identifiant à la gloire, j'en fis ma destination... Le hasard m'avait fait homme, la générosité me ferait livre... être *autre* enfin, autre que moi, autre que les autres, autre que tout... A la considérer du haut de ma tombe, ma naissance m'apparut un mal nécessaire, comme une incarnation tout à fait provisoire qui préparait ma transfiguration <sup>(42)</sup>... » « ... Le Saint-Esprit m'avait commandé un ouvrage de longue haleine, il

<sup>(38)</sup> *Philosophie der Religion*, W W (Lasson) XIV<sup>1</sup>, p. 160.

<sup>(39)</sup> *Les Mots*, pp. 14-145.

<sup>(40)</sup> *Ibid.*, pp. 1-2.

<sup>(41)</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>(42)</sup> *Ibid.*, pp. 160-161.

fallait bien qu'il me laissât le temps de l'accomplir <sup>(43)</sup> ». « Je choisis pour avenir un passé de grand mort et j'essayai de vivre à l'envers. Entre neuf et dix ans, je devins tout à fait posthume <sup>(44)</sup>. » Il s'agit bien du héros génial hégélien, enfermé dans sa vocation, vivant comme un mort parmi les autres. C'est ainsi que Kierkegaard se caractérisait et Nietzsche s'appela un auteur posthume. Tandis que Sartre critique ainsi dans sa personne l'extrême aliénation du culte du génie, d'autres, comme Paul Klee, y croyaient avec ferveur, car il s'agit d'un phénomène religieux que Sartre a d'ailleurs bien décelé <sup>(45)</sup>. C'est Hegel qui a découvert la dialectique du passage de la mort de Dieu dans la transfiguration du semi-dieu génial. Les biographies de « la vie pathétique » des « héros de l'esprit », les « pages immortelles » de « grands penseurs » ont remplacé les hagiographies et un nouvel art-religion s'est développé aussi bien dans le monde socialiste, que dans le monde bourgeois. Même avec le développement de la société de masses le culte du génie ne s'est pas affaibli, il a donné naissance au pouvoir personifié, se déplaçant de l'art-religion vers l'Etat-religion.

## 6

L'art est le pays de l'idéal, de la cité radieuse, luxuriante comme le paradis retrouvé du bonheur ou du plaisir <sup>(46)</sup>.

Le paradis fut perdu dans la vie quotidienne sordide. Nous avons déjà vu que Paul Valéry insista sur le rêve, et l'œuvre de Gaston Bachelard s'applique à montrer les différents paradis que les artistes peuvent atteindre par ce rêve intérieur des matières palpables et par lequel l'homme retrouve son bonheur perdu. En un sens, l'œuvre de Gaston Bachelard ressemble à celle de Marcel Proust : chez tous les deux il y a refus de la

<sup>(43)</sup> *Les Mots*, p. 164.

<sup>(44)</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>(45)</sup> *Ibid.*, p. 207 « ... prélevé sur le catholicisme, le sacré se déposa dans les Belles-Lettres et l'homme de plume apparut *ersatz* du chrétien que je ne pouvais être : sa seule affaire était le salut... »

<sup>(46)</sup> Cf. l'article de notre regretté collègue Jean LAMEERE, *L'art ou la recherche du plaisir* (*Revue philosophique de la France et de l'étranger*, avril-septembre 1961, pp. 201-219).

L'auteur se veut areligieux, il a mis la religion dans la recherche du plaisir.

vie de tous les jours, ils se retournent, ils fuient vers les origines lointaines et ils les retrouvent dans ce rêve éveillé qui est l'art. Ainsi l'art n'est pas seulement le bonheur humain, il est l'homme lui-même, ce qu'il y a de plus vrai, donc de plus idéal en lui. La notion de la beauté n'a pas d'autre sens que celui de l'idéal ou du paradis retrouvé. De ce fait est exclu comme art toute œuvre qui se met en dehors de l'idéal ou du beau. L'art appartient au domaine du sacré, hors de la vie quotidienne; et si cette vie quotidienne est acceptée, elle appartient alors au passé, elle est morte. La vie quotidienne de Bachelard appartient à un monde révolu, sans grandes villes, sans industrie, elle est agreste et le travail qu'il décrit est celui de l'artisan. La poétique de la rêverie de Gaston Bachelard vit de souvenirs, de rêves, des anciens mots, des livres. Il fait ainsi appel à la lampe des anciens temps, à la flamme de la chandelle et la nostalgie du jadis ne se fait pas seulement entendre dans sa dernière œuvre <sup>(47)</sup>, mais elle est l'écho profond de toute sa pensée. « Si l'art n'était vraiment, s'interroge Marcel Proust <sup>(48)</sup>, qu'un prolongement de la vie, valait-il de lui rien sacrifier, n'était-il pas aussi irréal qu'elle-même? A mieux écouter ce septuor, je ne pouvais pas le penser... Et pourtant ces phrases si différentes étaient faites des mêmes éléments, car de même qu'il y avait un certain univers, perceptible pour nous en ces parcelles dispersées çà et là, dans telles demeures, dans tels musées, et qui était l'univers d'Elstir, celui qu'il voyait, celui où il vivait, de même la musique de Vinteuil étendait note par note, touche par touche, les colorations inconnues d'un univers inestimable, insoupçonné, fragmenté par des lacunes que laissaient entre elles les auditions de l'œuvre... » Le musée devient le monde de cet idéal, il réalise immédiatement le rêve lointain et devient ainsi le paradis retrouvé. L'économie des musées vise la création d'un univers intime où l'œuvre d'art puisse « respirer » tout comme le visiteur. A côté du musée se développe la salle du concert et le théâtre lyrique, qui devient transfiguration du monde idéal et rêvé. La musique wagnérienne voulut créer cette atmosphère

<sup>(47)</sup> *La flamme d'une chandelle*, Paris, P.U.F., 1961, p. 19. « Jadis, en un jadis par les rêves eux-mêmes oubliés, la flamme d'une chandelle faisait penser les sages; elle donnait mille songes au philosophe. »

<sup>(48)</sup> *A la recherche du temps perdu III*, Paris, La Pléiade, 1954, p. 255.

du rêve et de l'idéal dans une ambiance contemplative, loin du monde quotidien.

La recherche du paradis perdu <sup>(49)</sup> mène aussi à la découverte de l'enfance <sup>(50)</sup>, à laquelle R. M. Rilke conseille de retourner, et surtout de l'homme primitif, de la vie simple et des âmes simples. Gauguin à Tahiti et Claude Lévi-Strauss chez les Boréros, rendent à cette nostalgie vers l'homme primitif un accent dramatique, tandis que chez d'autres il s'agit beaucoup plus d'une fuite pure et simple en dehors de la vie quotidienne. « Chaque artiste semble ainsi comme le citoyen d'une patrie inconnue, oubliée de lui-même, différente de celle d'où viendra, appareillant pour la terre, un autre grand artiste... Cette patrie perdue, les musiciens ne se la rappellent pas, mais chacun d'eux reste toujours inconsciemment accordé en un certain unisson avec elle; il délire de joie quand il chante selon sa patrie, la trahit parfois par amour de la gloire, mais alors en cherchant la gloire il la fuit, et ce n'est qu'en la dédaignant qu'il la trouve quand il entonne, quel que soit le sujet

<sup>(49)</sup> La recherche du paradis perdu est une constante de l'homme moderne. Il est là chez Milton, chez Malcolm Lowry (*Under the Volcano*, 1949), chez René Char.

Cf. de ce dernier :

*O toi, âme qu'on voit à peine  
 Reflet du soleil, strict ami,  
 Nous sommes las de cette vie,  
 De ses montagnes, de ses plaines.  
 Ramène-nous à ta patrie.*

Même les soucoupes volantes participent à la recherche du paradis perdu, comme le dit André Dhôtel (*Jean Follain*, Paris, Seghers, 1956, p. 12) : « D'abord un grand rêve puéril. Si d'autres mondes étaient habités, si des voyageurs inespérés venaient apporter d'étonnantes nouvelles... » Qu'on songe au paradis artificiel de Baudelaire, à Henri Michaux également, à l'érotisme de Georges Bataille. Nous touchons ici à un trait de caractère essentiel de l'homme moderne, qu'Ersnt Bloch a étudié dans le phénomène de l'utopie (cf. *Das Prinzip Hoffnung*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1959, 2 vol.). La proposition que la nostalgie du paradis perdu est la religiosité de l'art-religion peut être suivie chez Heidegger dans ses méditations sur des poètes nostalgiques comme Hölderlin, Rilke, Trakl, Hebel, Stefan George.

<sup>(50)</sup> Cf. André BRETON, *Manifestes du Surréalisme*, Paris, Pauvert, 1962, pp. 15-16. « S'il garde quelque lucidité, il ne peut que se retourner alors vers son enfance qui, pour massacrée qu'elle ait été par le soin des dresseurs, ne lui en semble pas moins pleine de charmes. Là, comme l'absence de toute rigueur lui laisse la perspective de plusieurs vies menées à la fois, il s'enracine dans cette illusion; il ne veut plus connaître que la facilité momentanée, extrême, de toutes choses. »

qu'il traite, ce chant singulier dont la monotonie — car quel que soit le sujet traité, il reste identique à soi-même — prouve la fixité des éléments composants de son âme <sup>(51)</sup>. » Cet univers, ce paradis perdu ne peut pas être communiqué par un langage quotidien et direct. L'art le rend possible par la communication indirecte ou le secret <sup>(52)</sup>. Ce fut Kierkegaard qui, le premier, attira l'attention sur la communication indirecte ou secrète, contraire à la communication directe de la pensée objective, historique et spéculative. Heidegger oppose le penser signifiant (*sinngewandtes Denken*) au penser calculateur (*rechnendes Denken*). Le premier signifiant se constitue dans le secret et l'approche (*die Nähe*), l'intimité, ce que fait le poète dans un monde où les dieux ont fui, à minuit du temps du monde (*Mitternacht der Weltzeit*) <sup>(53)</sup>. « Le seul véritable voyage, le seul bain de Jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre, de cent autres, de voir les cent univers que chacun d'eux voit, que chacun d'eux est; et cela, nous le pouvons avec un Elstir, avec un Vinteuil; avec leurs pareils, nous volons d'étoile en étoile <sup>(54)</sup>... » Tout à fait dans le même sens, le marxiste Roger Garaudy écrit <sup>(55)</sup> : « L'œuvre d'art n'a pas pour mission de reproduire le monde, mais d'exprimer les aspirations de l'homme. Cette aspiration peut être d'échapper simplement au monde, de le fuir, ou, au contraire, de le transformer, suivant que le « sujet » c'est le moi individuel rageur et impuissant, ou au contraire, l'expression d'une grande force collective, historique et sociale, qui a pour mission de construire l'avenir. Art d'évasion ou art révolutionnaire. C'est la grande ambiguïté du mouvement créa-

<sup>(51)</sup> Marcel PROUST, *A la recherche du temps perdu*, III, p. 257.

<sup>(52)</sup> Cf. à ce propos Monique PÉRIGORD, *Valeur esthétique du secret* (*Revue d'Esthétique*, Paris, Vrin, XIV, II, avril-juin 1961, pp. 137-167), et M<sup>lle</sup> Anne SOURIAU, *Revue esthétique*, avril-juin 1955, pp. 210-216. Le problème a surtout été relevé et longuement traité par Kierkegaard dans *Crainte et Tremblement*, *Miettes philosophiques*, *Postscriptum*, il est essentiel chez lui comme communication indirecte et religieuse, non esthétique.

<sup>(53)</sup> Cf. Holzwege, Frankfurt a. M., Klostermann, 1950 (*Warum Dichter in dürftiger Zeit?*). Le problème revient pleinement dans *Gelassenheit* (Pfullingen, Neske, 1957); aussi dans *Nietzsche* (Pfullingen, Neske, 1961).

<sup>(54)</sup> M. PROUST, *A la recherche du temps perdu*, III, p. 258.

<sup>(55)</sup> *D'un réalisme sans rivages*, Paris, Plon, 1963, p. 58.

teur ». Le réalisme socialiste est lui-même idéaliste; même en montrant la réalité nue, l'artiste montre une issue, il est un éveilleur <sup>(56)</sup>. L'écrivain, aussi bien que le peintre, le musicien et le poète révolutionnaires tout en critiquant et attaquant la société capitaliste, sont des idéalistes moraux, montrant le « chemin de la vie » vers le socialisme. Il est en même temps engagé avec le peuple en lutte, et son instructeur. L'art fait croire à la vie, il est un revigorateur du peuple fatigué <sup>(57)</sup>, il ne peut donc être « pessimiste » ou désespéré. L'art n'est nullement méprisé ou rabaissé à une propagande dans le sens péjoratif. Au contraire, il est considéré avec un respect religieux par les communistes, de ce fait l'État soviétique ainsi que les partis communistes s'intéressent profondément à la dignité de l'art. La censure qu'ils exercent ne se veut pas anti-esthétique, car le communisme se considère comme la réalisation de l'art authentique et élevé, tout à fait libéré de toute aliénation sociale et politique. En un sens, l'art prend la place des anciennes religions chrétienne, islamique ou autre. Ainsi, le communisme semble accomplir d'une façon radicale l'art-religion commencé avec la Renaissance.

## 7

L'avènement de l'art-religion semble être la caractéristique essentielle de l'homme moderne, soit dans son stade bourgeois, soit dans son stade socialiste. Il est le phénomène fondamental comprenant en lui-même le tout de la civilisation occidentale. Les différents traits que nous avons relevés caractérisent cette culture aussi bien métaphysiquement que moralement. L'art-religion n'a pas seulement développé le Dieu des philosophes, mais il a renversé l'ancienne métaphysique, qui considérait le monde

<sup>(56)</sup> *Ibid.*, p. 158. « Kafka n'est pas un désespéré. C'est un témoin. Kafka n'est pas un révolutionnaire. C'est un éveilleur. »

<sup>(57)</sup> Cf. la parodie de ce point de vue par Eugène EYTOUCHENKO, *Autobiographie précoce*, Paris, Julliard, 1963, pp. 151-152. A un ouvrier qui demande à Pasternak de conduire le peuple, l'auteur du *Docteur Jivago* demande : « Où veux-tu que je te conduise ? » ... « Comment ça, où ? Mais conduis-nous vers la vérité », a-t-il dit très naturellement. Quelle drôle d'idée ! Je n'ai jamais eu l'intention de conduire quiconque où que ce soit. Le poète est comme un arbre dont les feuilles bruissent dans le vent, mais qui n'a le pouvoir de conduire personne...

comme fondé hors de lui-même. L'art-religion découvre la signification du monde par l'œuvre. Cette œuvre est d'abord sensible, mais significative, impliquant et révélant un ordre du monde. Elle est surtout d'abord un objet pour des spectateurs, une médiation entre l'ordre du monde fondé et la subjectivité. Lentement, à partir des impressionnistes, l'objet se change lui-même en un monde signifié et l'art-objet apparaît. Cet art-objet n'est plus médiateur; de ce fait il doit être compris en et par lui-même, il ne doit ou ne peut plus représenter autre chose, il devient signe et signifié, sujet et objet deviennent identiques. Du moment que l'art-objet ne représente plus quelque chose, il ne peut plus le refléter et l'art change de caractère. En peinture il devient d'abord non-figuratif pour changer lentement en art-objet. Le surréalisme est ainsi un phénomène d'une haute signification dans ce changement. La poésie qui était langage, devient un objet merveilleux d'une surréalité sacrée, elle est parole vive d'un monde ordonné et fondé. Ainsi, par le surréalisme le sacré est rétabli dans une société bourgeoise où l'homme est réifié et aliéné. La révolte surréaliste n'est pas accidentelle ou infantile, elle appartient au mouvement profond de la civilisation occidentale, remplaçant d'une façon implicite le monothéisme et tous les théismes, même l'athéisme, par l'art-religion. Le sacré surréaliste dépasse le monde d'utilité bourgeoise, l'infantilisme de la société européenne. L'art-religion, en rétablissant le sacré dans un monde utilitaire, change l'objet d'art en art-objet, en un monde lumineux palpable et existant, vénérable et merveilleux. L'art n'est plus en dehors ou au-dessus de la vie quotidienne, il est la réalité même, une réalité réelle ou une surréalité, le jour dans la nuit ou la nuit merveilleuse dans le jour. Le monde de l'art-objet et de l'art-religion ressemble à celui du primitif. Le fétiche est un point concentré de la force magique diffuse et se trouvant partout. L'art-objet rétablit ainsi un néo-fétichisme dans un monde réifié; n'importe quoi peut devenir objet esthétique et de ce fait, objet sacré de l'art-religion, aussi bien une boîte de sardines vide qu'un vase contenant une rose. Le monde sublime n'est plus ailleurs, il est partout, il s'agit de le découvrir, de le voir. Pour le surréalisme il n'y a qu'une seule religion : l'art, et les artistes du passé le savaient très bien, ce qu'André Breton ne fait que relever. L'art n'est pas en dehors



de la réalité, il est la réalité réelle, la surréalité, tandis que ce que nous nommons réalité, le monde bourgeois et réifié de l'utilité, est essentiellement irréel. Ainsi les rêves ne sont pas irréels, le contraire est vrai. En développant ainsi l'art-religion l'artiste créateur est un révolutionnaire qui aide à vaincre et à disloquer un monde aliéné et inhumain.

Le surréalisme est une pointe de ce mouvement, il y en a d'autres, ainsi le pop-art américain, qui détruit le tableau du spectateur, pour un objet esthétique en lui-même. On a parlé de la destruction de l'espace ou de la distance par le pop-art, mais il ne s'agit plus du tout d'une relation entre spectateur et spectacle représenté, mais entre un adorateur et un objet sacré. Antonin Artaud visait la même chose dans le « théâtre de la terreur », il voulait abolir le théâtre du spectateur pour le remplacer par le drame sacré ou l'unité du spectateur et de l'acteur. Les précurseurs du drame sacré se trouvent dans les manifestations de masses organisées par les bolcheviks, et plus tard par les fascistes et les nazis. On le trouve aussi dans le rituel de certaines religions. Mais le théâtre de la terreur visait autre chose et alla plus loin, il s'agissait chez lui de l'art-objet théâtral et poétique. Il en est de même dans la poésie : on n'a qu'à comparer Victor Hugo à Henri Michaux<sup>(58)</sup>. Le premier s'attache encore à une subjectivité prophétique ayant pour devoir de dire une communication sacrée et générale, tandis qu'il s'agit chez Michaux d'un poème-objet, auquel celui qui l'écrit aussi bien que celui qui le « lit » participent.

Ainsi l'art-religion rejoint une tendance essentielle de l'homme occidental, exprimée et formulée à maintes reprises par ses penseurs : la fondation de l'homme par lui-même, car l'homme lui-même devient un art-objet qu'il réalise en transformant sa cité, sa demeure, ses relations intersubjectives dans un sens qui dépasse le hasard, c'est-à-dire dans le sens de sa liberté ou de son autonomie grandissantes.

(58) Cf. Alain BOSQUET, *Verbe et vertige*, Paris, Hachette, 1961, p. 93. « Si, au lieu de se demander quelles sont les étapes de la création poétique, dans l'esprit et la sensibilité du poète, on s'interrogeait sur la vie du poème considéré comme un objet indépendant de son auteur. »

## Heidegger et le sens du chemin

par Jean PAUMEN,

Professeur à l'Université de Bruxelles

AUBERT. — [...] Asservir ? Je suis le maître. Voilà tout ce que tu sais dire.

MAÎTRE ANTOINE. — Ça dit beaucoup.

[...]

AUBERT. — Ça dit beaucoup, mais pas tout. Je te préviens, Maître Antoine, je vais défendre tout ça, tout ce qui peut être sauvé encore, tout ce qui mérite qu'on le défende contre toi.

MAÎTRE ANTOINE. — Avec quoi, petit ?

AUBERT. — Avec rien.

(J. GIONO, *Lanceurs de graines*, acte I, scène VIII.)

L'intime enseignement de l'éternel retour de l'identique est, selon Heidegger, l'enseignement fondamental de la philosophie de Nietzsche. Plus précisément : l'enseignement de l'éternel retour de l'identique est à la philosophie de Nietzsche ce que serait à un arbre la racine de cet arbre <sup>(1)</sup>. S'interroger sur la racine, c'est alors s'enquérir non seulement de ce qu'a pu être le tronc de l'arbre, mais encore et surtout de ce qu'ont dû être le lieu, les conditions et les conjonctures de l'enracinement. Le tronc de l'arbre ? Une ultime et rigoureuse médi-

(1) *Nietzsche*, Pfullingen, G. Neske, t. I, 1961, p. 256.

tation sur l'étant en tant que tel et en totalité, autrement dit, une ultime et rigoureuse réponse à la question directrice de la pensée occidentale. Le lieu de l'enracinement? L'indivise et prépondérante métaphysique d'un platonisme et d'un christianisme également vivaces. Quant à l'examen des conditions et des conjonctures de cet enracinement, il prélude assurément à quelque lucide discernement des étapes majeures de la pensée occidentale, à quelque vigilant repérage des diverses phases d'un seul et même processus de désaffection croissante à l'égard de l'être. Admettons. Il n'y a, en l'occurrence, pas de procès sans dossier. Il s'en faut de beaucoup que, dans le procès que Heidegger a intenté à Nietzsche, les pièces du dossier justifient sans cesse les termes de l'accusation. Inlassablement aux écoutes de Nietzsche, Heidegger n'a pas pu ne pas l'entendre. Soit, en effet, la pensée de l'éternel retour de l'identique. Cette pensée consacre un enseignement. Heidegger a su se montrer très attentif à la genèse d'un tel enseignement. Aussi bien l'impétueux accomplissement de la pensée ne se laisse-t-il jamais distinguer, chez Nietzsche, de quelque anxieuse réflexion sur cet accomplissement. Aucune vaine complaisance à soi, en l'espèce, mais un scrupuleux retour sur soi, une sévère réforme de soi, bref, l'équitable mesure que Nietzsche se propose constamment de prendre de l'être qu'il est en devenant ce qu'il est. « *Wie man wird, was man ist* » : tel est, par conséquent, le sous-titre d'*Ecce homo* (1888), c'est-à-dire, du livre dans lequel Nietzsche a évoqué une journée du mois d'août 1881, les forêts de la Haute-Engadine, le lac de Silvaplana, le rocher de Surlei, en somme, l'instant d'éclosion et les cadres d'avènement de la pensée de l'éternel retour de l'identique <sup>(2)</sup>. Qu'en est-il, dès lors, de cette pensée? Elle s'empare de celui-là même qui, sans s'en douter, l'a portée en lui et longuement mûrie dans l'épreuve. Désormais le penseur lui appartient, plutôt qu'elle n'appartient au penseur; ainsi ne s'avise-t-il déjà plus de lui-même que comme du champ d'épanouissement de la pensée dans la clarté de laquelle il vient d'entrer <sup>(3)</sup>. C'est maintenant dans cette clarté qu'il doit voir et décider tout ce qu'il peut voir ou décider. Rien, en tout ceci, qui soit susceptible d'être

(<sup>2</sup>) F. NIETZSCHE, *Werke* (hrsg. v. K. Schlechta), München, C. Hanser, t. II, 1955, p. 1128.

(<sup>3</sup>) *Nietzsche*, t. I, pp. 263 et 264.

immédiatement formulé ou aisément divulgué. Dans la lettre du 14 août 1881 à Peter Gast, Nietzsche se borne à reconnaître qu'il devra bien « vivre encore *quelques années* », avant de pouvoir souffler mot des « pensées qui ont surgi » à l'horizon qui est alors le sien (4). Au cours des années qui suivirent, il traitera néanmoins, dans les écrits qu'il publie, de la pensée de l'éternel retour de l'identique. De loin en loin. Tantôt de manière directe, — mais seulement dans de brèves indications. Tantôt de manière indirecte, — mais seulement par sous-entendus et dans des allégories. Heidegger est ainsi amené à faire état, chez Nietzsche, de quelque « silence sur ce qu'il y a de plus essentiel » (5). Amené, du même coup, pour rendre compte de ce silence, à citer une pensée de *Jenseits von Gut und Böse* (1886) : « On n'aime plus assez sa connaissance, aussitôt qu'on la communique » (6). Une pensée qui n'est peut-être pas moins *fondamentale* que la pensée de l'éternel retour de l'identique. Une pensée qui, de toute évidence, n'éclairerait pas moins le silence de Heidegger que celui de Nietzsche. Un certain silence *sur ce qu'il y a de plus essentiel*. Or, la pensée de l'éternel retour de l'identique apparaît, une première fois, dans *Die fröhliche Wissenschaft* (1882); une deuxième fois, dans trois tableaux d'*Also sprach Zarathustra* (1883-1885); une troisième fois, dans *Jenseits von Gut und Böse* (7). Toujours à la façon d'une hypothèse et sous la forme d'une interrogation, aux indicibles confins de la crainte, de l'espérance, de la résignation et de la ferveur. Garder le silence, ce n'est donc pas ne rien dire. Accéder au « véritable silence », respecter le silence que l'on s'est promis d'observer, c'est parler, comme a parlé Nietzsche : parcimonieusement, avec circonspection, et à mots couverts (8). Après quoi, Heidegger estime qu'on ne saurait se prononcer sur l'enseignement qui se trouve sanctionné par la pensée de l'éternel retour de l'identique, si l'on ne pouvait s'autoriser de ce que Nietzsche, en marge de ses propres publications, retenait délibérément par devers soi. Non

(4) F. NIETZSCHE, *Werke* (hrsg. v. K. Schlechta), München, C. Hanser, t. III, 1956, p. 1172.

(5) *Nietzsche*, t. I, p. 265.

(6) F. NIETZSCHE, *Werke*, t. II, p. 638.

(7) F. NIETZSCHE, *Werke*, t. II, pp. 202 et 203, 392 à 396, 406 à 410, 461 à 467, 617.

(8) *Nietzsche*, t. I, p. 266.

qu'il ne se défende volontiers de conclure, jusqu'à plus ample informé, à la prévalence de cela même qui ne fut pas publié par Nietzsche sur cela même qui le fut. Reste cependant que les esquisses du *Nachlass der Achtzigerjahre* conignent, à propos de la pensée de l'éternel retour de l'identique, ce que Nietzsche « *savait et préparait et ne cessait de méditer* » (9). Si nombreuses que puissent être alors les précautions et les garanties dont n'a certes pas manqué de s'entourer Heidegger, dans ses patients commentaires de la pensée de l'éternel retour de l'identique, — si grand que soit, par exemple, le soin qu'il a mis à traiter de cette enveloppante pensée, comme de l'enjeu privé et inexploitable d'une communication philosophique et non comme du lieu public et exploité de quelque démonstration scientifique, de quelque preuve logique ou de quelque doctrine révélée, — rien n'a pu faire qu'il ne se soit laissé progressivement subjugué par cela même qui n'avait point été destiné à la publication plutôt que par cela même qui le fut, bref, par le silence qui ne fut point gardé plutôt que par le silence qui l'avait été. Abrégeons. Le philosophe qui, à son tour et malgré qu'il en ait, n'allègue l'éternel retour de l'identique, — et aussi bien la volonté de puissance, — que pour déterminer, sans autre forme de procès, le mode d'être, — et aussi bien la constitution, — de l'étant comme tel et en totalité, est assurément le philosophe dont la philosophie boucle la boucle de la métaphysique, la boucle même de l'« interrogation sur l'étant comme tel et en totalité » (10). Qu'est-ce, au surplus, que l'étant? Ainsi posée et formulée, cette question ne fut autre, en effet, que la question directrice de la philosophie occidentale : une question qu'il importait de traiter (*behandeln*) plutôt que de développer (*entfalten*), et à laquelle il convenait seulement que l'on s'enquière aussitôt d'une réponse dont on puisse, dans l'exercice de la domination, tirer parti et profit (11). Mais s'agit-il encore de réponse, là où le fil de l'activité même de questionner se trouve simplement rompu? S'interroger sur l'étant comme tel et en totalité, c'est, sans conteste, poser une question. De ce qu'elle fut constamment traitée, il ne résulte pas qu'elle fut bien posée. Nul doute, aux yeux de Heidegger,

(9) Nietzsche, t. I, p. 266.

(10) Nietzsche, t. I, p. 464.

(11) Nietzsche, t. I, p. 457.

qu'elle ne sera bien posée que si elle a d'abord été développée. Développer la question *directrice*, — en inaugurer le plus rigoureux éclaircissement et en promouvoir ainsi la transmutation salvatrice, dans l'essor pleinement assumé de l'activité même de questionner, — c'est poser la question *fondamentale* <sup>(12)</sup>. En affirmant de l'étant comme tel et en totalité qu'il n'est, en fin de compte, volonté de puissance que parce qu'il est éternel retour de l'identique, le philosophe ne pose pas la question fondamentale (*Grundfrage*). Tout au plus traite-t-il la question directrice (*Leitfrage*) et y répond-il, comme à une question qui fut traitée plutôt qu'elle ne fut développée; tout au plus sa réponse institue-t-elle, — sur nouveaux frais, et à la manière d'un coup de force, — quelque ultime compromis entre la réponse de Parménide et la réponse d'Héraclite <sup>(13)</sup>. Un compromis d'inspiration radicalement platonicienne, si, par ailleurs, un platonisme retourné n'est ni le platonisme dépassé, ni la métaphysique surmontée, ni le nihilisme déjoué, ni davantage l'apatridité conjurée <sup>(14)</sup>. Si Nietzsche a pu être le philosophe d'un pareil compromis, il a dû être le penseur qui, n'aimant plus assez sa connaissance, ne préserve plus le secret sur ce qu'il y a de plus essentiel. Par suite, Heidegger, dans l'accusation qu'il porte contre Nietzsche, ne serait pas récusé, parce qu'il serait le penseur qui, aimant encore assez sa connaissance, préserve encore le silence sur ce qu'il y a de plus essentiel. Nietzsche n'aurait-il ainsi répondu à la question directrice (*qu'est-ce que l'étant?*) de la métaphysique occidentale que pour renoncer à un certain silence sur ce qu'il y a de plus essentiel? Heidegger ne consentirait, dès lors, à ce silence que pour poser résolument la question fondamentale (*qu'est-ce que l'être?*). Au demeurant, qu'est-ce qui se trouve tu et donc tenu secret, si ce n'est ce qui se trouve alors sauvé et expressément conservé? En somme, ce qu'il y a de plus proche et de

<sup>(12)</sup> Nietzsche, t. I, p. 458.

<sup>(13)</sup> Nietzsche, t. I, p. 465.

<sup>(14)</sup> *Platons Lehre von der Wahrheit. Mit einem Brief über den „Humanismus“*, Bern, A. Francke, 1947, p. 85; *Holzwege*, Frankfurt am Main, V. Klostermann, 1950, pp. 213 et 214, 233, 238 et 239, 243; *Vorträge und Aufsätze*, Pfullingen, G. Neske, 1954, pp. 79, 90 et 91, 122; Nietzsche, t. I, pp. 12 et 13, 26 à 28, 80 et 81, 469, 492 et 493; Nietzsche, Pfullingen, G. Neske, t. II, 1961, pp. 13 à 17, 35 à 38, 49 à 55, 254 à 256, 260, 359 à 361, 373 à 376.

plus réel. Ne s'en étonneront que ceux qui se sont étonnés que l'être, — et rien d'autre que l'être, — puisse se situer au centre ainsi qu'au cœur vivant d'une méditation sur le néant et sur la mort <sup>(15)</sup>. Il y a là, de la part de Heidegger, — au terme d'une mise en question, singulièrement intrépide, de la pensée nietzschéenne de l'éternel retour de l'identique, — une discrète invitation à quelque lecture plus vigilante de *Sein und Zeit* (1927). Nul ne revient néanmoins sur ses pas, si, en effet, chacun ne peut jamais que devenir celui qu'il est. Accepter de poser la question fondamentale, c'est accepter que le « dire » soit porté à son plus haut période, au période propre du plus haut « penser », c'est accepter que cela même qui est intrinsèquement à dire ne soit dit que pour être nommé dans le « non-dire » <sup>(16)</sup>. Voilà pourquoi le dire, au période propre du plus haut penser, culmine dans un certain silence sur ce qu'il y a de plus essentiel. Un silence auquel il s'agit maintenant de remonter et de faire retour, — comme on remonte au fondement de la métaphysique et fait retour à l'origine du langage, — ou dans lequel il s'agirait désormais d'entrer, — comme on entrerait dans la poésie. Justement, parce qu'il garde un certain silence sur ce qu'il y a de plus essentiel, le penseur s'avance aux côtés du poète, aux côtés de celui-là même dont il « demeure pourtant éternellement séparé » <sup>(17)</sup>. Aussi bien, pour sa part, Heidegger s'avancera-t-il toujours plus avant, aux côtés de Hölderlin, sur le chemin d'un questionnement toujours plus austère et d'un silence toujours plus secourable. Chemin rural (propice au cheminement du penseur) ou chemin forestier (propice à l'acheminement d'une pensée) : en tout état de cause, le chemin sur lequel ne s'avance que le penseur de qui la seule pensée n'exige rien d'autre que de « s'avancer vers une étoile » <sup>(18)</sup>. Le sens, après cela, d'un tel chemin ? C'est le sens comme sentiment de devoir cheminer indéfiniment pour pouvoir indéfiniment s'acheminer, et ce n'est pas moins le sens comme direction du cheminement que le sens comme signification de l'acheminement.

<sup>(15)</sup> Nietzsche, t. I, p. 471.

<sup>(16)</sup> Nietzsche, t. I, p. 471.

<sup>(17)</sup> Nietzsche, t. I, pp. 471 et 472.

<sup>(18)</sup> *Aus der Erfahrung des Denkens*, Pfullingen, G. Neske, 1954, p. 7.

Or, la philosophie est achevée : Nietzsche, — le Nietzsche de Heidegger, — l'a conduite jusqu'au bout d'elle-même, jusqu'à un épilogue dans lequel la métaphysique n'a épuisé toutes ses ressources que pour s'épuiser toute <sup>(19)</sup>. Dès à présent accomplie, la métaphysique se renonce autant qu'elle se survit, dans quelque art d'argumenter à l'échelle de la planète autant que dans quelque art d'organiser à l'échelle de la terre. Au crépuscule du philosophe des philosophies de l'étant, serions-nous toutefois à l'aube du penser de la pensée de l'être? Un nouveau point de départ annoncerait, sur le chemin du penser, le point d'un autre jour. Penser serait donc s'acheminer vers un autre point de départ. Laisser être cela même qui est dans le champ du questionnement, y consentir et y acquiescer, c'est, — pour l'homme d'un autre point de départ, — méditer et, par conséquent, se recueillir; se recueillir, c'est alors s'acheminer vers un lieu de séjour, comme vers le pays natal <sup>(20)</sup>. L'être sera-t-il aussitôt pensé et veillé? Ce ne sera pas à la manière d'un objet que se représenterait un sujet, non plus qu'à la façon d'un trésor que protégerait un gardien. Mais bien plutôt pensé seulement dans la réponse aux sourds retentissements d'une certaine interpellation, et seulement veillé dans l'attention aux consignes silencieuses d'un certain langage. Ne répond à une interpellation, en effet, que l'homme qui, — aux aguets de l'être qui n'a pu se donner et ne pourra se donner que dans le don du langage, — entre dans le langage même de cette interpellation. Le penser, en tant que tel, « est un chemin » <sup>(21)</sup>. Un chemin qui « ne veut pas être un chemin de salut et n'apporte aucune sagesse nouvelle » <sup>(22)</sup>. L'avertissement ne laisse pas de surprendre. Heidegger s'apprêterait-il, une fois encore, à nier l'indéniable? Déjà, dans *Sein und Zeit*, — après s'être constamment flatté de fixer et d'utiliser, dans les cadres analytiques d'une stricte investigation de nature ontologique, des notions et des expressions qu'il entendait ainsi purger de toute évaluation ou estimation de nature ontique, — il avait été amené à reconnaître qu'« une certaine conception ontique de l'existence authentique, un idéal factuel de l'être-

<sup>(19)</sup> *Vorträge und Aufsätze*, p. 83.

<sup>(20)</sup> *Vorträge und Aufsätze*, pp. 68 et 69.

<sup>(21)</sup> *Was heißt Denken?*, Tübingen, M. Niemeyer, 1954, p. 164.

<sup>(22)</sup> *Vorträge und Aufsätze*, pp. 183 et 184.



là » se trouvait, en l'occurrence, effectivement à la base de l' « interprétation ontologique de l'existence de l'être-là » (23). En cours de route, ne devait-il point, par ailleurs, préciser toujours davantage cet idéal, l'amender et le réformer, sans complaisance ni répit ? Un idéal dont nous parvenons, de mieux en mieux, à repérer les objectifs majeurs : surmonter la métaphysique, déjouer le nihilisme, conjurer l'apatridité, bref, réussir là où Nietzsche a échoué. Aussi convient-il de ne pas s'abuser sur la portée de l'avertissement. Or, le penser, auquel en appelle à présent Heidegger, « ne peut jamais se démontrer comme le savoir mathématique » (24). Si ce penser est un chemin, et même un indispensable chemin, ce chemin est toujours menacé de n'être bientôt peut-être qu'un chemin de fourvoiement. A supposer néanmoins que l'appel de l'être soit entendu, — et que le cheminement ne se réduise pas à un quelconque fourvoiement, — le chemin du penser demeure, selon Heidegger, le chemin d'un renoncement délibéré. Le renoncement de l'homme qui aura su se dépouiller de la séculaire aspiration à un enseignement contraignant. Sur le chemin du penser de l'être, — comme sur le chemin de la réponse à l'appel d'une interpellation, — l'homme chemine, démuné et errant, sans carte topographique ni passeport. Attentif à la réparation d'un tenace oubli de l'être, il ne doute pas qu'une pareille réparation s'esquisse seulement dans le destin même de l'être dont le propre est de ne se dispenser à nous que pour se dérober à nous. Sa marche sera incertaine et son avance sera une retraite; sa démarche sera périlleuse et ce sera principalement une démarche de retour. Dans son attention pensive, s'il se retire du penser de la représentation de l'étant, c'est pour retourner au fondement même de la métaphysique et s'avancer ainsi dans le penser de la pensée de l'être. Voilà qui n'ira pas sans exercice ni entraînement. A un jeune étudiant Heidegger ne peut donc donner, en 1950, d'autre conseil que le suivant : cheminer inébranlablement, dans un intrépide consentement au plus haut dénuement et à l'errance, et, en cheminant, apprendre le « métier du penser » (25).

Il n'y a rien qui ne dépende, par conséquent, du chemin;

(23) *Sein und Zeit*, Tübingen, M. Niemeyer, 9<sup>e</sup> édit., 1960, p. 310

(24) *Vorträge und Aufsätze*, p. 183.

(25) *Vorträge und Aufsätze*, p. 185.

rien qui ne s'attache, dès lors, à la décision de persévérer dans le cheminement <sup>(26)</sup>. Encore importera-t-il, au préalable, de s'initier au cheminement, de s'appliquer à « faire les pas par lesquels seulement le chemin devient un chemin » <sup>(27)</sup>. Or, chemin de nulle part, le chemin du penser ne conduit pas de quelque endroit déterminé à quelque autre endroit déterminé. Ne se laissant emprunter et frayer que dans un indéfectible cheminement, il ne s'ouvre qu'à l'homme qui ne s'y engage qu'en s'engageant dans le penser, comme dans un questionnement. Qu'est-ce, en effet, que penser ? Répondre à cette question, c'est toujours être en chemin, dès l'instant où la pensée, dans la démarche constitutive du questionnement, se constitue son chemin. Ainsi l'être propre du penser s'annonce-t-il à nous dans un questionnement au niveau duquel se laisse assumer le cheminement <sup>(28)</sup>. Apprendre le métier de penser, c'est, somme toute, apprendre à cheminer, — pas à pas et de lieu en lieu, — jusqu'au lieu même du penser, autrement dit, jusqu'à un lieu auquel nous ne saurons accéder qu'au prix d'un « saut » <sup>(29)</sup>. Certes, le saut, tel que l'allègue ici Heidegger, n'est, très précisément, ni le saut entendu à la manière de Kierkegaard, ni le saut entendu à la façon de Jaspers. Kierkegaard et Jaspers, à des titres divers, sont censés illustrer, en l'occurrence, — l'un et l'autre, et après tant d'autres, — l'« achèvement de la métaphysique », l'achèvement d'une métaphysique qu'ils ne seraient, ni l'un ni l'autre, parvenus à surmonter <sup>(30)</sup>. Admettons <sup>(31)</sup>. Qu'en est-il, en ce cas, du saut auquel nous convie, pour sa part, Heidegger ? Entre les sciences et le penser s'est creusé un gouffre sur lequel ne peut plus être jeté de pont; des

<sup>(26)</sup> *Der Satz vom Grund*, Pfullingen, G. Neske, 1957, p. 106.

<sup>(27)</sup> *Was heißt Denken ?*, p. 164.

<sup>(28)</sup> *Was heißt Denken ?*, pp. 60 et 61.

<sup>(29)</sup> *Was heißt Denken ?*, p. 48.

<sup>(30)</sup> *Nietzsche*, t. II, pp. 471 à 480.

<sup>(31)</sup> Reste que le recours au mot *saut* est, chez Heidegger, d'autant plus inattendu, sinon déconcertant, qu'il est plus récent et qu'il va s'intensifiant. Au vrai, les lecteurs de Kierkegaard et surtout de Jaspers pourraient, non sans quelque pertinence, faire observer que rien de décisif, — dans un contexte dont ils ne nieraient point, par ailleurs, l'originalité foncière, — n'a cependant été apporté par Heidegger, qui leur permet de découvrir désormais à ce mot une acception radicalement incompatible avec les acceptions que lui assignèrent successivement Kierkegaard et Jaspers.

sciences au penser le passage est le passage d'un saut <sup>(32)</sup>. Soit. Mais Heidegger sait ne pas se contenter de fortes paroles. Entre les sciences et le penser il n'y a d'autre gouffre que celui qui existe entre le penser de la représentation de l'étant et le penser de la pensée de l'être. Il s'agit, dans ces conditions, de se porter, au prix d'un saut, jusqu'au lieu même d'une mutuelle appartenance de l'homme à l'être. Là où l'homme et l'être ne s'atteignent l'un l'autre que pour s'atteindre, l'un et l'autre, dans leur essence respective, s'effectue, entre l'homme et l'être, une intime transappropriation d'être <sup>(33)</sup>. Faute de se préparer au saut, l'homme se condamne d'emblée, dans l'apatridité insurmontée, à camper en marge du seul lieu de séjour qui soit susceptible de le révéler et de le rendre à lui-même. En se refusant à réduire l'être à quelque raison suffisante de l'étant comme tel, l'homme du cheminement (et, aussi bien, du penser et du questionnement) ne s'abîme pas dans l'abîme; du moins, en se portant, au prix d'un saut, jusqu'à l'indéterminable et imprévisible lieu où aucune raison suffisante ne peut plus être déterminée ou prévue, il entre dans la complicité de l'être, comme dans la complicité que scelle *cela* même qui ne paraît que pour faire apparaître, et qui, à la manière d'un avènement, d'une instauration ou d'une aube, ne vient que pour faire survenir <sup>(34)</sup>. En somme, le saut médiatise l'intronisation du penser dans la correspondance à la vérité propre de l'être qui n'est qu'être <sup>(35)</sup>. En s'assurant, par exemple, du saut au prix duquel, — nous élançant du principe de raison au principe d'être, — nous nous élançons d'un premier énoncé sur l'étant comme tel au dire premier de l'être qui n'est qu'être, Heidegger s'est méthodiquement assuré du saut du penser <sup>(36)</sup>. Reste maintenant à suggérer comment et combien le cheminement culmine dans le saut. De fait, il n'y aurait plus de cheminement et il n'y aurait plus même de chemin du penser, si le saut était rupture brutale avec ce qui survint jadis et naguère, oubli sommaire du cours singulier de la pensée occidentale. Mais,

<sup>(32)</sup> *Vorträge und Aufsätze*, p. 134.

<sup>(33)</sup> *Identität und Differenz*, Pfullingen, G. Neske, 1957, pp. 24 et 25.

<sup>(34)</sup> *Identität und Differenz*, p. 32.

<sup>(35)</sup> *Der Satz vom Grund*, p. 185.

<sup>(36)</sup> *Der Satz vom Grund*, pp. 95 et 96, 119, 134.

dans le saut, le penser n'aurait pu se faire prospectif, s'il n'avait dû se faire rétrospectif. Certes, le saut est « franchissement d'un fossé », passage d'un fossé « plus large et plus profond » que ne le serait encore un écart de quelque vingt-cinq siècles <sup>(37)</sup>. Justement, la peine que nous éprouvons à le franchir vient de ce que nous nous tenons si près du bord que nous ne disposons pas des ressources qui nous permettraient de prendre notre élan. Le saut sera à la mesure de l'élan; et l'élan, à la mesure du fossé. Dans le saut, le domaine propre de l'élan ne cesse de requérir, sur nouveaux frais, l'attention pensive de l'homme. C'est pourquoi, le penser du saut est souvenir attentif, patiente commémoration de tout cela même qui, de loin en loin et à la façon de l'éclair, n'a pas pu ne pas se faire jour <sup>(38)</sup>. Or, le cours de la pensée occidentale est au saut ce que le domaine de l'élan est à cet élan : au vif du saut, le cours de la pensée occidentale se manifeste désormais dans la manifestation du destin de l'être <sup>(39)</sup>. Ainsi n'y a-t-il de saut que sous le signe du souvenir et de la commémoration; d'autre saut que celui d'une rigoureuse prise en considération de cela même qui, — dans ce qui a été pensé, — ne fut pas pensé; d'autre cheminement que celui qui nous fait nous acheminer jusqu'à cela même qui, — n'ayant pas pu ne pas se faire jour, — demeure ce qui doit être dorénavant pensé. Le saut, dans lequel culmine donc le cheminement, ne connaît point d'achèvement; penser d'une rétrospective autant que d'une prospective, penser de la pensée de l'être, le penser du saut s'accomplit indéfiniment, du sein même de la vérité de l'être, « dans un dire autre » <sup>(40)</sup>. Seul importe, dès lors, l'aménagement du chemin sur lequel l'homme ne s'avance que pour retourner au lieu natal où il pourra revenir de la métaphysique; pouvant revenir de la métaphysique, — jusqu'au fondement de laquelle il aura dû parvenir, — il saura réprimer l'oubli de l'irréductibilité de l'être à l'étant, entrer dans cela même qui a lieu à l'instar d'un avènement, d'une instauration ou d'une aube, et déjouer le nihilisme <sup>(41)</sup>.

<sup>(37)</sup> *Holzwege*, p. 303.

<sup>(38)</sup> *Der Satz vom Grund*, pp. 107, 129, 150.

<sup>(39)</sup> *Der Satz vom Grund*, p. 157.

<sup>(40)</sup> *Der Satz vom Grund*, p. 159.

<sup>(41)</sup> *Zur Seinsfrage*, Frankfurt am Main, V. Klostermann, 1956, p. 42; *Identität und Differenz*, pp. 29 et 30, 71.

Heidegger se défend, par conséquent, de distinguer encore entre ces deux maux : l'infidélité au chemin et l'indifférence au penser <sup>(42)</sup>. Le chemin d'un penser qui n'est ainsi que chemin est le chemin d'un retour à cela même qui, — ne s'étant, de tout temps, fait illumination que pour s'occulter dans cette illumination, — est, à jamais, digne d'être pensé <sup>(43)</sup>. L'homme, sur le chemin du penser, ne chemine pas sans appréhension; une appréhension méditative, faite de longanimité, de respect et d'hésitation. L'appréhension dans laquelle l'homme se rappelle que sa plus haute destinée ne peut être que la destinée d'un cheminement; l'appréhension dont va jusqu'à se fortifier son assurance intérieure, lorsqu'il s'est promis de faire retour à l'origine, à la source, bref, à cela même qui ne se laisse pas directement surprendre ou rencontrer <sup>(44)</sup>. Pareille appréhension devait promptement disposer Heidegger à ne plus guère donner seulement de nom au chemin de sa propre pensée. Si l'homme qui nous fait cet aveu, au cours d'un entretien sur le langage, accepte néanmoins de décliner son identité, — l'identité d'un homme cheminant sur un chemin qui cessa bientôt d'être encore nommé, — cette identité est, très exactement, celle d'un « questionneur » <sup>(45)</sup>. Heidegger : un questionneur sur un chemin sans nom. Un homme pieux : pour autant que le « questionnement est la piété du penser », et à la condition de préciser qu'il n'y a pas plus de philosophie chrétienne que de « pensée d'un cercle carré » <sup>(46)</sup>. L'homme d'un questionnement qui, pour les hommes de la « foi chrétienne primitive », ne sera jamais qu'une « folie » <sup>(47)</sup>. Au vrai, le chemin de l'homme du questionnement est un chemin sur lequel n'a point cours la monnaie des preuves logiques et des démonstrations expérimentales. En fin de compte, l'existence de Dieu ne se laisse pas plus *prouver* logiquement que ne se laisse *démontrer* expérimen-

<sup>(42)</sup> *Gelassenheit*, Pfullingen, G. Neske, 1959, p. 37.

<sup>(43)</sup> *Der Satz vom Grund*, p. 210.

<sup>(44)</sup> *Erläuterungen zu Hölderlins Dichtung*, Frankfurt am Main, V. Klostermann, 2<sup>e</sup> édit., 1951, pp. 124 et 125.

<sup>(45)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, Pfullingen, G. Neske, 1959, pp. 121, 123.

<sup>(46)</sup> *Vorträge und Aufsätze*, p. 44; *Nietzsche*, t. II, p. 132.

<sup>(47)</sup> *Einführung in die Metaphysik*, Tübingen, M. Niemeyer, 1953, p. 6.

talement le principe de causalité <sup>(48)</sup>. L'homme du questionnement ne se lasse pas de s'interroger pour interroger, et le sous-titre de maint écrit de Heidegger ne formule, de la sorte, qu'une interrogation. Dès 1927, toutefois, nous n'ignorions plus que l'homme, en tant qu'être-là, est toujours « en chemin » <sup>(49)</sup>. En chemin sur le chemin des questions et des problèmes plutôt que des réponses et des solutions; en chemin sur le chemin d'une métaphysique surmontée. De la doctrine platonicienne des idées à la doctrine nietzschéenne de l'éternel retour de l'identique, les réponses et les solutions de la pensée occidentale seront méthodiquement récusées. Mais du Socrate de Platon au Zarathoustra de Nietzsche, des questions et des problèmes furent posés, que Heidegger se propose seulement de toujours mieux poser. A la suite de Kant, par exemple, se demande-t-il principalement ce qu'est l'homme? C'est pour découvrir, logée au cœur de cette question, la « tâche prochaine de l'Europe dans ce siècle-ci et dans le siècle à venir » <sup>(50)</sup>. Semblable mission ne sera pourtant découverte que si la question retentit sur le chemin même du langage, sur le chemin même d'un « *retentissement originel de la vérité d'un monde* » <sup>(51)</sup>. Pas de titres plus ambigus que ceux que réserve Heidegger à certains de ses écrits : *Einführung in die Metaphysik* (1953); *Was ist das — die Philosophie?* (1956). S'il n'introduit à la métaphysique que pour en conjurer la fatalité, la pensée à partir de laquelle il introduit à la métaphysique *n'est plus* la métaphysique; s'il ne s'interroge sur la philosophie que pour en remonter le cours, la pensée à partir de laquelle il s'interroge sur la philosophie *n'est pas encore* la philosophie. A une philosophie, — dont ne se laisserait dire que ce qu'elle ne peut ni être ni produire, — Heidegger demeure, somme toute, fidèle, sur le chemin d'un inflexible questionnement <sup>(52)</sup>. Impossible d'entreprendre quoi que ce soit, directement, avec le penser propre d'une telle philosophie, sur le chemin propre d'un tel questionnement <sup>(53)</sup>. Sans doute. Mais pourquoi faudrait-il que l'on ne sût rien entreprendre

<sup>(48)</sup> Nietzsche, t. I, p. 366.

<sup>(49)</sup> *Sein und Zeit*, p. 79.

<sup>(50)</sup> Nietzsche, t. I, p. 361.

<sup>(51)</sup> Nietzsche, t. I, p. 364.

<sup>(52)</sup> *Einführung in die Metaphysik*, p. 7.

<sup>(53)</sup> *Einführung in die Metaphysik*, p. 9.

autrement que d'une manière directe? Ce qu'il y a « de plus haut et de plus profond » est ce que l'on entreprend « d'une manière indirecte » (54). Une résignation attentive, résolue et lucide incline et prédispose l'homme du penser à un questionnement « très minutieux et de très longue haleine » (55). Telle est, en conséquence, la grave et difficile mission qui incombe à l'homme qui chemine sur le chemin du penser : remettre en branle ce qui s'est immobilisé, réveiller ce qui s'est assoupi, remonter de la question directrice à la question fondamentale, ne rien omettre des réponses et des solutions du passé, retourner aux origines de toute question et de tout problème, bref, ménager un avenir qui ne soit pas une survie d'exploitation, d'aveuglement, de bavardage, d'oubli et d'aliénation (56). Mission grave et difficile, si nous nous rappelons que le cheminement culmine, en effet, dans le saut. Ce qui est à penser est le non-pensé sous-jacent au déjà-pensé. Dans le saut, — qui est toujours saut vers ce qui est à penser, — le penser se fait refus de rendre compte de l'être à partir d'un étant suprême, refus de convenir que l'être puisse seulement être fondé, consentement à une démarche de retour, acquiescement à un « pas en arrière » (57). A un pas en arrière sur ce chemin de détresse qu'est le chemin de la métaphysique. Aussi bien, dans le saut, — comme dans un pas en arrière, — renonce-t-on d'emblée à vouloir assigner à l'être une raison suffisante, un fondement. L'être est sans raison suffisante, parce qu'il n'y a pas de fondement assignable à cela même qui n'est qu'en tant que fonder. L'être auquel serait assignée une raison suffisante ne serait encore qu'un étant possible parmi d'autres étants possibles. L'être n'est toutefois l'être que s'il est sans fondement assignable (58). Qu'est-ce, néanmoins, que l'être qui n'est être que s'il est sans raison suffisante? Un abîme sans fond, dans lequel nous serions condamnés à nous abîmer, — mais pour autant que nous nous condamnions au philosopher des philosophies de l'étant. Cela même qui n'est qu'en tant que fonder, et vers quoi nous nous

(54) Nietzsche, t. I, p. 366; *Die Frage nach dem Ding*, Tübingen, M. Niemeyer, 1962, p. 31.

(55) *Die Frage nach dem Ding*, p. 32.

(56) *Die Frage nach dem Ding*, pp. 36, 37, 40, 41.

(57) *Vorträge und Aufsätze*, p. 180; *Identität und Differenz*, pp. 45 à 48, 61 et 62, 65 et 66, 71 et 72; Nietzsche, t. II, pp. 389 et 390.

(58) *Der Satz vom Grund*, p. 185.

disposons à faire retour, — mais pour autant que nous nous disposions au penser de la pensée de l'être. S'aviser de l'être, comme de cela même qui n'est présent que dans l'absence de tout fondement assignable, c'est, par conséquent, se retrancher méthodiquement de la métaphysique. Non certes pour la nier <sup>(59)</sup>. Il ne s'agit pas de nier la détresse; il s'agit d'en revenir. Conjuré l'apatridité, déjouer le nihilisme? A cette occasion, Heidegger souhaite uniquement que la charrue ne soit pas mise devant les bœufs. Pour pouvoir dépasser la métaphysique, nous devons d'abord la surmonter, — comme nous surmonterions un mal, — en revenir, — comme nous reviendrions d'une maladie.

Signalant le nihilisme « devant la porte », Nietzsche se demande « d'où nous vient cet hôte, le plus inquiétant de tous les hôtes » <sup>(60)</sup>. Nietzsche s'est promis de démasquer cet hôte et, après l'avoir promptement démasqué, de le congédier sur-le-champ. Mais, — aux yeux de Heidegger, — l'hôte ne fut ni démasqué ni congédié, et Nietzsche n'a pas tenu sa promesse. Anxieux et pressé seulement de congédier l'hôte, Nietzsche ne l'a seulement pas démasqué. Congédier l'hôte? Voire. Le nihilisme est-il, en effet, de ces hôtes que l'on peut congédier sans délai, et ne serait-il pas, au contraire, de ceux que l'on doit inlassablement démasquer? En ce cas, le nihilisme déjoué serait non pas un nihilisme dont on se serait borné à décrire et à dénoncer les manifestations les plus extérieures à son essence et les moins révélatrices de cette essence, mais bien un nihilisme que l'on s'efforcerait, en revanche, d'atteindre pleinement dans son essence. Question : là où la vie est trahie, là où la terre est reniée, là où se sont taries les sources de toute noblesse, là où ne dominant plus guère que les idéaux illusoire et maléfiques du ressentiment, — qu'en est-il de l'étant comme tel? Réponse : il n'en est plus rien. Question et réponse sont de Nietzsche ou, si l'on préfère, du Nietzsche de Heidegger. Le nihilisme est-il, de cette façon, pleinement atteint dans son essence? Heidegger n'est pas près d'en convenir, qui estime, par contre, ne pouvoir le démasquer que sur un autre plan, — le plan de son essence, — et, par suite, au niveau d'une autre

<sup>(59)</sup> *Was ist Metaphysik?*, Frankfurt am Main, V. Klostermann, 5<sup>e</sup> édit., 1949, p. 9; *Unterwegs zur Sprache*, p. 109; *Nietzsche*, t. II, p. 390.

<sup>(60)</sup> F. NIETZSCHE, *Werke*, t. III, p. 881.



question, sinon même d'une autre réponse. Question : là où seule importe une détermination précise de l'étantité de l'étant, là où pareille détermination s'épuise toute dans la double allégation de l'éternel retour de l'identique et de la volonté de puissance, — qu'en est-il, aussi bien, de l'être comme tel? Réponse : il n'en est plus rien. Question et réponse sont, cette fois, de Heidegger. Le nihilisme serait-il, dès à présent, cerné? Du moins se donnerait-il enfin pour ce qu'il est, vainqueur et non vaincu, dans une métaphysique de l'éternel retour de l'identique et de la volonté de puissance, autrement dit, dans une métaphysique en fonction de laquelle l'être en tant qu'être, se trouvant réduit à la valeur, se trouve, du fait même de cette réduction, méconnu et, comme tel, réduit à rien <sup>(61)</sup>. Si Heidegger démasque l'hôte, c'est donc pour le découvrir installé, incognito mais triomphalement, à la table de celui-là même qui se vantait de le congédier. Nietzsche se serait-il ainsi mépris sur la nature intrinsèque de la profonde détresse qui est la sienne? Cette détresse, cependant, la partagerait-il avec toute une tradition de pensée dont il n'aurait été, à son insu et contre toute attente, que le dernier législateur? Avec Nietzsche, en effet, nous sommes, — s'il faut continuer d'en croire Heidegger, — au point d'arrivée. Au point d'arrivée de la métaphysique occidentale qui, pour autant qu'elle est métaphysique, ne se laisse plus discerner du « véritable nihilisme »; à telles enseignes que, — toujours selon Heidegger, — « la métaphysique de Platon n'est pas moins nihiliste que la métaphysique de Nietzsche » <sup>(62)</sup>.

Or, ce n'est pas au point d'arrivée d'un chemin sans issue que l'on réussira à entrevoir un nouveau point de départ. Un nouveau point de départ est un autre point de départ, un point de départ autre que le point de départ d'un chemin sans issue. Si l'on ne peut néanmoins s'enquérir d'un autre point de départ qu'au point de départ de la métaphysique, c'est au point de départ de la métaphysique qu'il sied de retourner, dans le pas en arrière, — comme dans le saut, — sur le chemin du cheminement <sup>(63)</sup>. N'est-ce pourtant pas sous le rapport de l'être que la métaphysique n'a cessé de penser l'étant? Autre chose est

<sup>(61)</sup> Nietzsche, t. II, p. 340.

<sup>(62)</sup> Nietzsche, t. II, pp. 343, 350.

<sup>(63)</sup> *Identität und Differenz*, pp. 46 et 47, 71.

toutefois de penser l'étant, sous le rapport de l'être; autre chose est alors de penser l'être en tant qu'être. Autre chose, de se préoccuper, avec Nietzsche, de ce qu'il en est de l'étant comme tel; autre chose, de se soucier, avec Heidegger, de ce qu'il en est de l'être comme tel. Sous le signe de la métaphysique, l'être comme tel ne fut pas pensé, parce que seul l'étant comme tel fut interrogé<sup>(64)</sup>. Peu importe que la métaphysique reconnaisse qu'il n'y a pas d'étant sans qu'il y ait de l'être, dès l'instant où, se bornant le plus souvent à traiter de l'être, comme de quelque étant suprême, elle ne traite pas l'être autrement qu'elle ne traite l'étant. Lorsque Leibniz, dans ses *Principes de la nature et de la grâce* (1714), se demande « pourquoi il y a plutôt quelque chose que rien », il s'inquiète (et déjà s'enquiert) de l'ultime fondement de toute chose<sup>(65)</sup>. La métaphysique s'est, de tout temps, inquiétée et enquis d'un pareil fondement. Pareil fondement, — cause première, raison suffisante, principe souverain, Dieu, — s'il se situe au sommet de la hiérarchie des étants, appartient à l'ordre même de l'étant. De son point de départ à son point d'arrivée, de Platon à Nietzsche, la métaphysique est, à la fois, ontologie et théologie. Elle n'est théologie que dans la mesure où elle est ontologie<sup>(66)</sup>. Elle ne s'impose d'énoncer (λέγειν) l'étant suprême (θεῖον) que parce qu'elle se propose d'énoncer l'étant en tant qu'étant (ὄν ἢ ὄν). Dans les cadres onto-théologiques de la métaphysique, l'être, avant que d'avoir pu être pensé, se trouve négligé et, selon toute apparence, aboli au sein de la représentation de l'étant. Ne s'interrogeant pas sur la vérité dans laquelle elle pense l'étant en tant qu'étant, la métaphysique ne s'interroge pas sur le ἢ du ὄν ἢ ὄν, sur le *qua* du *ens qua ens*, sur le *comme* de l'*étant comme étant*, bref, sur le « non-voilement de l'étant dans son être »<sup>(67)</sup>. Le non-voilement (vérité, ἀ-λήθεια) de l'étant comme tel n'a pas été pensé, pour autant que l'être comme tel ne le fut pas. Aux yeux de Heidegger, qu'en est-il maintenant de l'être en tant qu'être? Il en est de l'être, comme du non-voilement (ou de la présence) dans lequel se dévoile (ou se fait présent) l'étant en tant

(64) *Was ist Metaphysik?*, p. 8; *Nietzsche*, t. II, pp. 345 et 346.

(65) *Nietzsche*, t. II, pp. 347, 446.

(66) *Was ist Metaphysik?*, pp. 17 et 18; *Nietzsche*, t. II, pp. 347 et 348.

(67) *Nietzsche*, t. II, pp. 351 et 352.

qu'étant. S'il n'en est plus rien, — dans les cadres ontothéologiques de la métaphysique, — ce n'est pas parce que le non-voilement demeure, quant à son exercice, voilé, c'est parce qu'aucune attention ne fut prêtée au voilement constitutif de l'exercice du non-voilement. Aussi bien l'être en tant qu'être ne peut-il être cela même qu'il est qu'à la manière de cela même qui, pour pouvoir être, doit faire défaut <sup>(68)</sup>. La détresse de la métaphysique n'est pas de ne point avoir pu prévenir ou interrompre le faire-défaut de l'être; elle est de ne point avoir su prendre garde à ce faire-défaut et d'avoir ainsi méconnu l'être, en camouflant ou en élidant le faire-défaut sur le mode duquel l'être est cela même qu'il est <sup>(69)</sup>. La plus lourde absence pèse donc sur la métaphysique : l'absence de la pensée du faire-défaut de l'être. Le faire-défaut (sur le mode duquel l'être est être-présent de l'étant présent) se dissimule, en effet, dès le moment où le *non-* du *non-voilement* même de l'étant cesse d'être pris en considération, autrement dit, dès le moment où s'est instaurée la métaphysique <sup>(70)</sup>. Dans la promotion du langage qui est le sien, la métaphysique, — se tenant et s'en tenant à l'étant, — transpose d'emblée l'être sur le plan de l'étant. Tout au plus la réduction de l'être à la valeur exacerbée l'absence de la pensée du faire-défaut de l'être <sup>(71)</sup>. Dans l'allégation de la valeur, l'être, — décisoirement conclu de l'étant qu'il est cependant censé conditionner, — a été, au prix d'une dernière dissimulation de son faire-défaut, escamoté et omis <sup>(72)</sup>. Si Nietzsche n'a pu traiter qu'en nihiliste le nihilisme, c'est parce qu'il ne l'a guère atteint jusqu'en son essence. L'eût-il, d'aventure, atteint jusqu'en son essence qu'il ne se fût assurément insurgé que contre l'« omission du faire-défaut de l'être en son non-voilement » <sup>(73)</sup>. Certes, le nihilisme est essentiellement, dans l'oubli de l'être, quête de l'étant <sup>(74)</sup>. Mais, au comble de l'attachement à l'étant, au comble de l'omission du faire-défaut de l'être, l'être se confond avec le néant, et Nietzsche n'a pas manqué d'identifier l'être

<sup>(68)</sup> Nietzsche, t. II, p. 354.

<sup>(69)</sup> Nietzsche, t. II, p. 359.

<sup>(70)</sup> *Was ist Metaphysik?*, p. 11; Nietzsche, t. II, p. 354.

<sup>(71)</sup> Nietzsche, t. II, pp. 360, 373 à 375.

<sup>(72)</sup> Nietzsche, t. II, p. 361.

<sup>(73)</sup> Nietzsche, t. II, p. 374.

<sup>(74)</sup> *Einführung in die Metaphysik*, p. 155.

avec quelque « ultime exhalaison de la réalité qui s'évapore », avec quelque « erreur » <sup>(75)</sup>. A l'homme de la métaphysique, — qui se préoccupe exclusivement de l'étant, — l'être n'est plus rien. L'homme de la métaphysique omet donc ce rien et oublie qu'il l'a omis, ayant perdu le sens de l'être, comme le sens de ce qui, — au niveau exclusif de l'étant, — « demeure introuvable » et ne peut être qu'à l'instar de ce rien <sup>(76)</sup>. Maintenant que le nihilisme est démasqué, — sous le double rapport d'une certaine authenticité dont l'investit le faire-défaut même de l'être, et d'une non moins certaine inauthenticité dont le marque l'omission même de ce faire-défaut, — n'est-il pas, en tout état de cause, déjoué? Ce serait démesure ou aberration que de prétendre avoir raison d'un « nihilisme pensé dans son essence » <sup>(77)</sup>. Les hommes n'en viendraient à bout, en effet, que si, se rebellant contre le faire-défaut constitutif de l'être, ils s'en prenaient à l'être même <sup>(78)</sup>. Vouloir l'emporter sur l'être même : le vain défi des hommes qui, dans la démesure ou dans l'aberration, se laisseraient aussitôt emporter et déporter hors d'eux-mêmes. Quand les hommes en viennent à prendre des bravades pour des remèdes, tout espoir est perdu de les aider à se rétablir. Aux hommes du nihilisme Heidegger ne réserve d'autre occasion de le déjouer que celle qui consiste à le démasquer; aux hommes de la détresse, du mal ou de la maladie, d'autre chance de rétablissement que celle du penser de l'être; aux hommes de la métaphysique, d'autre attente que celle de la méditation du faire-défaut de l'être, d'autre tâche que celle d'une réparation de l'oubli de ce faire-défaut. Historique de la vérité de l'étant comme tel, la métaphysique est l'historique de l'« omission de l'être même dans la pensée de l'étant comme tel » <sup>(79)</sup>. Qu'en est-il, une fois encore, de l'être? Il n'en est rien, — du moins pour une pensée qui omet le faire-défaut de l'être. C'est précisément à ce faire-défaut, — au faire-défaut de l'illatence (*Unverborgenheit*) de l'être dans l'illatent (*im Unverborgenem*) de l'étant comme tel, — que se rend attentive la pensée qui se rend à la rencontre de l'être <sup>(80)</sup>.

<sup>(75)</sup> F. NIETZSCHE, *Werke*, t. II, pp. 958, 960.

<sup>(76)</sup> *Einführung in die Metaphysik*, p. 27.

<sup>(77)</sup> *Nietzsche*, t. II, pp. 365 et 366.

<sup>(78)</sup> *Nietzsche*, t. II, pp. 367 et 368.

<sup>(79)</sup> *Nietzsche*, t. II, p. 370.

<sup>(80)</sup> *Nietzsche*, t. II, pp. 377 et 378.

Dans le pas en arrière, — en arrière de l'omission (ou de l'oubli) de l'être, — l'homme du penser s'engage sur le chemin de la pensée du faire-défaut de l'être <sup>(81)</sup>. S'il s'inscrit en faux, ce n'est pas contre le faire-défaut de l'être même, c'est seulement contre l'omission de ce faire-défaut <sup>(82)</sup>. L'être ne sera honoré que dans la considération de son faire-défaut, — et à la condition que nous comprenions que ce serait le délaisser que de ne pas le laisser être sur le mode du faire-défaut <sup>(83)</sup>. Dans le saut, ainsi que dans un pas en arrière, le penser de l'être se porte au-devant de l'être, comme au-devant de cela même dont le retrait consacre la venue <sup>(84)</sup>. L'être, — au faire-défaut duquel se propose de répondre et de se faire présent, accueillant et hospitalier, le penser de l'être, — est tel que le lieu de sa venue est le lieu où trouve à s'abriter son faire-défaut <sup>(85)</sup>. Le penser de l'être s'avise de l'être, comme de cela même qui, faisant défaut, se retire; et de cela même qui se retire, comme de cela même qui, pour pouvoir requérir l'abri de sa venue, ne peut que requérir l'être propre de l'homme <sup>(86)</sup>. Là où l'être trouve à s'abriter dans sa venue, là trouve d'emblée à advenir le non-voilement (comme tel) de l'étant dans son être, là se trouve d'ores et déjà jeté le dévolu de l'être sur l'être de l'homme <sup>(87)</sup>. Dans le pas en arrière, — en arrière du philosophe des philosophies de la représentation, — le penser de l'être est un penser qui se laisse adresser à l'être. A l'être, comme à cela même qui, se retirant, advient dans ce retrait <sup>(88)</sup>. A l'être qui advient, comme au jour qui se lève et

<sup>(81)</sup> *Nietzsche*, t. II, pp. 368, 370 et 371.

<sup>(82)</sup> *Nietzsche*, t. II, p. 367.

<sup>(83)</sup> *Nietzsche*, t. II, p. 366.

<sup>(84)</sup> *Nietzsche*, t. II, pp. 370 et 371, 392.

<sup>(85)</sup> *Nietzsche*, t. II, p. 358.

<sup>(86)</sup> *Nietzsche*, t. II, p. 368.

<sup>(87)</sup> *Nietzsche*, t. II, pp. 365 et 366, 368 et 369.

<sup>(88)</sup> Le retrait n'est pas absence d'être, mais présence de l'être qui n'est être-présent (de l'étant présent) que sur le mode de l'étant absent. Comment l'être, en effet, se dévoile-t-il ? En se faisant dévoilement (de l'étant). Mais il ne peut se dévoiler dans l'étant, — en se faisant dévoilement de l'étant, — qu'en se voilant lui-même; en se voilant lui-même, il se retire (*Holzwege*, p. 310; *Zur Seinsfrage*, p. 35; *Nietzsche*, t. II, p. 359). Le non-voilement de l'étant comme tel, en se consommant, consomme le retrait de l'être comme tel. Ce retrait est la façon propre à l'être de se laisser simultanément préserver et dispenser (*Der Satz vom Grund*, p. 122).

dont l'homme interrogerait enfin la lumière; cette lumière dans laquelle les hommes de la métaphysique (ou des sciences) purent se préoccuper de l'étant, mais à laquelle ils ne surent point se montrer sensibles <sup>(89)</sup>. La sagesse intrinsèque d'une certaine circonspection et d'une certaine parcimonie se noue dans l'esprit de la démarche de l'homme qui, *nolens volens*, chemine sur le chemin de la dérobadie ou du retrait de l'être. La mauvaise démarche? Celle de l'homme qui juge qu'une telle dérobadie ne le concerne ni ne le sollicite, qu'un tel retrait ne lui est pas plus présent ni davantage précieux que tout ce que les hommes de la métaphysique (ou des sciences) tiennent pour actuel et important. La bonne démarche? Celle de l'homme qui, dans l'apprentissage de la vigilance et dans l'exercice du souvenir, accepte d'être stricte attention au trait du retrait et de se laisser résolument attirer par cela même qui ne se soustrait à lui que pour l'attirer <sup>(90)</sup>. A l'horizon du philosophe des philosophies de la représentation, rien ne peut jamais être interrogé, qui ne doive être, à quelque titre et à quelque degré, l'étant; à un tel horizon, cela même qui ne peut être considéré, à aucun titre et à aucun degré, comme un étant, doit être, sans autre forme de procès, tenu pour rien, allégué comme néant. Qu'est-ce nonobstant que l'être, si ce n'est le non-étant par excellence, et, à l'horizon du philosophe des philosophies de la représentation, ce rien ou ce néant? L'être, — en tant qu'il est l'autre-que-tout-étant, — n'est plus justiciable d'aucune représentation objective; l'être, — en tant qu'il n'est, par rapport à l'étant, que le non-étant, — n'est plus justiciable que de l'expérience à laquelle, dans l'angoisse, accède l'homme qui, en s'instituant le mandataire du néant, se voue à l'aménagement et à la sauvegarde de l'aire d'avènement de l'être <sup>(91)</sup>. Cette aire d'avènement est le lieu du « quadriatique », le lieu de l'unité originelle de la terre et du ciel, des divins et des mortels <sup>(92)</sup>. Tracer une croix sur le mot *être*, — ainsi que s'y est occasionnellement décidé Heidegger, — ce n'est point s'offrir le caprice de raturer un mot, c'est d'abord se dégager de la

<sup>(89)</sup> *Was ist Metaphysik?*, p. 7.

<sup>(90)</sup> *Vorträge und Aufsätze*, pp. 135, 180.

<sup>(91)</sup> *Was ist Metaphysik?*, pp. 32, 34, 41 et 42; *Zur Seinsfrage*, pp. 37 et 38.

<sup>(92)</sup> *Vorträge und Aufsätze*, pp. 149 et 150.

tentation d'assimiler l'être à quelque étant représentable, c'est ensuite s'engager à déceler, sous le creux d'une rature en forme de croix, le plein du plus intime ralliement <sup>(93)</sup>. Le ralliement

<sup>(93)</sup> Ce qui fait de la chose (le pont ou la cruche) une chose (un pont ou une cruche) ne peut se révéler que dans la révélation du quadriatique (*Geviert*), ne peut se manifester que dans la manifestation d'une luisante connivence de la terre et du ciel, des divins et des mortels (*Vorträge und Aufsätze*, pp. 152 à 158, 164 à 172). Pour autant que les choses ne s'ouvrent, comme choses, que dans l'indivise ouverture dévoilante de la terre et du ciel, des divins et des mortels, elles manifestent l'être et ne sauraient être assez épargnées. A l'homme d'assumer sa finitude, d'accepter, en conséquence, de n'être plus guère que disponibilité et offrande : le disponible lieu d'éclaircie de l'être, le champ de jeu offert aux miroitements dans la circularité finie desquels l'être est tenu, pour se dispenser, de se réfléchir. Le jeu (*Spiel*) est cela même en quoi se tient l'être (*Der Satz vom Grund*, p. 186). En séjournant auprès des choses, l'homme entre dans le jeu de l'être, honore sa propre appartenance à l'être et apporte ainsi son concours à la percée de l'être. Pourquoi auprès des choses ? Ne nous suffirait-il pas de séjourner sur la terre et sous le ciel, en présence des divins et dans la compagnie des mortels ? Assurément. Voilà qui présuppose toutefois que le quadriatique aura dû être ménagé, et qu'il ne pourra être veillé que s'il a été mis à l'abri. Or, appelé à séjourner sur la terre et sous le ciel, en présence des divins et dans la compagnie des mortels, l'homme est appelé à habiter. Qu'est-ce, pourtant, qu'habiter, si ce n'est ménager le quadriatique, le préserver et séjourner auprès des choses, comme auprès de cela même en quoi le quadriatique peut alors être préservé ? Aussi bien le séjour dans le quadriatique culmine-t-il dans un séjour auprès des choses (*Vorträge und Aufsätze*, pp. 151 et 152). Reste seulement que les choses n'abriteront le quadriatique que pour (et par) l'homme qui, — les laissant être ce qu'elles sont dans leur être même, — ne séjourne auprès d'elles qu'à la condition de les épargner. Mais l'homme des derniers développements de la métaphysique et de la technique est l'homme « en fuite devant le penser » (*Gelassenheit*, p. 14). Les choses ne sont pour lui que des objets pour le sujet qu'il est ; des objets d'investigation, de planification et d'exploitation, pour un sujet qui se borne à investiguer, à planifier et à exploiter. Nous ne cesserons donc pas plus d'apprendre à habiter que nous ne cesserons d'apprendre à penser (*Vorträge und Aufsätze*, p. 162). Apprendre à penser, c'est en appeler de la « pensée calculatrice » à la « pensée méditative » (*Gelassenheit*, pp. 14 et 15). Le propre de la pensée calculatrice est de ne point épargner les choses, de ne les point laisser être ce qu'elles sont dans leur être même. Le propre de la pensée méditative est, au contraire, de respecter l'être même des choses. La résignation aux choses, chez l'homme de la pensée méditative, est une résignation confiante, accueillante, sereine et résolue ; ce n'est pas l'abandon de l'homme qui ne se soumettrait que pour se démettre ; c'est la résignation de l'homme qui, — ne se laissant aller aux choses que pour les laisser être ce qu'elles sont, — leur est bienveillant, veillant sur le quadriatique qu'elles abritent (*Gelassenheit*, pp. 23 à 28).

de la terre et du ciel, des divins et des mortels, dans le lieu d'une rature en forme de croix, dans un lieu sans nom <sup>(94)</sup>.

La démarche de retour n'est pas la démarche d'un renégat. Quelque chose s'est passé, qui a donc eu lieu : l'indifférence à l'être-présent de l'étant présent, dans l'oubli de la différence pensée de l'être-présent et de l'étant présent <sup>(95)</sup>. L'âge de la métaphysique est un âge de l'être : l'âge où l'être s'est fait oublier des hommes, toujours davantage, jusque dans l'oubli de cet oubli. Ainsi l'histoire de cet oubli s'intègre-t-elle à l'historique de l'être <sup>(96)</sup>. Dans la démarche de retour, — dans le saut ou dans le pas en arrière, — une réforme ne cesse de s'opérer, sur un chemin qui ne cesse de s'ouvrir, aussi longtemps que nous nous acheminons du lieu de la métaphysique à un lieu « sans nom » <sup>(97)</sup>. Le lieu de la métaphysique? Le lieu où l'être ne fut pas pensé, parce que ne fut pas pensée la différence (en tant que telle) de l'être et de l'étant. Le lieu sans nom? Le lieu où, parce que sera pensé l'oubli de la différence (en tant que telle) de l'être et de l'étant, l'être sera pensé dans la pensée de la différence. La mise en question, à laquelle procède Heidegger, dans *Was ist Metaphysik?* (1929), s'achève, on le sait, sur une question : « Warum ist überhaupt Seiendes und nicht vielmehr Nichts? » <sup>(98)</sup>. C'est au « développement », — et non pas au simple « traitement », — de cette question que sont, par ailleurs, consacrées les quelque quarante premières pages de l'*Einführung in die Metaphysik*. La question même du questionnement, sur le chemin même du cheminement. Dans l'*Einleitung*, dont se trouve assortie la cinquième édition (1949) de *Was ist Metaphysik?*, que nous dit cependant Heidegger? Que, dans la leçon inaugurale de 1929, la question sur laquelle s'achève la mise en question, fut posée, sans qu'ait été prononcé, à cette occasion, le nom de Leibniz <sup>(99)</sup>. Leibniz, on s'en souvient, s'était demandé « pourquoi il y a plutôt quelque chose que rien ». Et Schelling devait, pour sa part et sur nouveaux frais, poser la question de Leibniz : « Warum ist über-

<sup>(94)</sup> *Zur Seinsfrage*, pp. 30 et 31.

<sup>(95)</sup> *Was ist Metaphysik?*, pp. 11, 39 et 40; *Holzwege*, p. 336; *Nietzsche*, t. II, p. 370.

<sup>(96)</sup> *Nietzsche*, t. II, p. 379.

<sup>(97)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 138.

<sup>(98)</sup> *Was ist Metaphysik?*, p. 38.

<sup>(99)</sup> *Was ist Metaphysik?*, pp. 20 et 21.



haupt etwas, warum ist nicht nichts? » (100). Heidegger ne l'ignore pas, qui, en l'occurrence, n'a pourtant pas davantage cité Schelling. Si, dans la leçon inaugurale de 1929, le nom de Leibniz a été délibérément passé sous silence, c'est parce que la question que posait alors Heidegger ne s'apparente nullement à la question qu'avait posée Leibniz. Au « rien » de Leibniz, — au « nichts » de Schelling, — s'oppose le « Nichts » de Heidegger. Ne s'agirait-il que de substituer, dans l'écriture d'un mot, une majuscule à une minuscule? Mais le « rien » de Leibniz est au « Nichts » de Heidegger ce que le non avvenu est à l'advenir (101). Il s'agit surtout, — après avoir renoncé à fonder l'étant sur l'étant, à le pourvoir de quelque fondement (raison suffisante ou cause première) qui relèverait encore de la juridiction propre de l'étant, — de se demander pourquoi l'étant demeure l'unique objet de toutes les préoccupations, pourquoi cela même qui n'est pas l'étant n'est jamais considéré et est toujours oublié (102). Dans le voisinage de l'être, l'homme du cheminement « doit, au préalable, apprendre à exister dans cela même qui est sans nom »; peut-être n'aura-t-il pas souvent quelque chose à dire, et ce qu'il aura à dire sera-t-il peu de chose; du moins, avant de parler, se sera-t-il patiemment préparé à l'épreuve de l'interpellation de l'être (103). Les choses et les dieux ne seront, en effet, prodigués au jour et libéralement mis au monde que s'ils ont été nommés et, dans cette nomination, authentiquement promus à leur dignité respective de choses et de dieux; le penseur, — afin de dire l'être, — et le

(100) Sans doute conviendrait-il ici de rappeler que le contexte dans lequel se trouve formulée la question de Schelling est fort différent du contexte dans lequel se trouve formulée la question de Leibniz. Voir : K. JASPERS, *Schelling*, München, R. Piper, 1955, pp. 124 à 130; *Der philosophische Glaube angesichts der Offenbarung*, München, R. Piper, 1962, pp. 406 à 416.

(101) On s'est, paraît-il, étonné, au Japon, des interprétations nihilistes, que n'aurait pas laissé de susciter, en Europe, le thème du néant, tel qu'il fut explicité dans *Was ist Metaphysik?* Les Japonais n'allèguent-ils pas le vide, à la façon dont Heidegger allègue alors l'être? C'est-à-dire, comme le néant que nous trouvons à penser, quand, — nous efforçant de penser le pur et radical incommensurable avec tout ce qui peut être soit présent, soit absent, — nous cherchons à penser l'être (*Unterwegs zur Sprache*, pp. 108 et 109).

(102) *Zur Seinsfrage*, p. 39.

(103) *Platons Lehre von der Wahrheit. Mit einem Brief über den „Humanismus“*, p. 60.

poète, — afin de nommer le sacré, — concourant, l'un et l'autre, à un même service, se vouent et se dévouent au langage <sup>(104)</sup>. A un langage qui est la « demeure de l'être », dans la mesure où, n'étant plus qu'un dire qui a donné son assentiment au non-dit, il n'est plus que la manière même dont a lieu et survient cela même qui a lieu et survient <sup>(105)</sup>. A un langage dans l'être duquel serait susceptible de s'abriter l'être en tant qu'être <sup>(106)</sup>. Un imprescriptible dessein sous-tend, d'outre en outre, le dialogue de Heidegger avec Hölderlin : dans ce qui est dit, entendre enfin ce qui ne fut jamais encore exprimé <sup>(107)</sup>. Le plan de la mutuelle appartenance de la pensée et de la poésie est le plan du même <sup>(108)</sup>. Le plan du même, aux antipodes du plan de l'identique, est un plan de connivence dispensatrice et non de confusion banale, le plan d'une commune proximité à ce qui a lieu et survient. C'est le plan de la complicité souveraine de deux incomparables commémorations de l'être, le plan d'une double accession au singulier langage grâce auquel l'homme ne donne d'autre réponse à la voix de l'être que celle qui l'établit de plain-pied dans la correspondance avec ce qui a lieu et survient <sup>(109)</sup>.

Si l'homme était en mesure de s'aviser de ce qu'il est, il ne se trouverait pas dans l'obligation de devenir ce qu'il est <sup>(110)</sup>. Par suite, à chaque homme ne s'offre jamais qu'un unique chemin, — le chemin sur lequel personne d'autre que lui ne peut cheminer. Ainsi Nietzsche dissuade-t-il chaque homme de se demander où mène ce chemin, et le presse-t-il seulement de l'emprunter <sup>(111)</sup>. S'interrogeant, par après, sur le chemin qu'il devait, à son tour, emprunter, au cours des années qui suivirent la composition et la publication de *Die Kategorien-*

<sup>(104)</sup> *Was ist Metaphysik?*, p. 46; *Erläuterungen zu Hölderlins Dichtung*, pp. 38 et 39; *Was ist das — die Philosophie?*, Pfullingen, G. Neske, 1956, p. 45.

<sup>(105)</sup> *Platons Lehre von der Wahrheit. Mit einem Brief über den „Humanismus“*, p. 79; *Identität und Differenz*, p. 32; *Unterwegs zur Sprache*, pp. 90, 267.

<sup>(106)</sup> *Vorträge und Aufsätze*, p. 228.

<sup>(107)</sup> *Holzwege*, p. 252.

<sup>(108)</sup> *Was heißt Denken?*, pp. 8 et 9; *Vorträge und Aufsätze*, p. 193.

<sup>(109)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, pp. 173, 179, 181, 184 à 186, 188 et 189, 195 et 196, 202, 238.

<sup>(110)</sup> F. NIETZSCHE, *Werke*, t. II, p. 1095.

<sup>(111)</sup> F. NIETZSCHE, *Werke* (hrsg. v. K. Schlechta), München, C. Hanser, t. I, 1954, p. 289.

*und Bedeutungslehre des Duns Scotus* (1916), Heidegger en parle, pour sa part, comme d'un chemin dont rien ne lui permettait alors de savoir « dans quelle direction il allait conduire » <sup>(112)</sup>. C'est, à vrai dire, pour citer aussitôt le Hölderlin de la *Rheinhymne* : « ...Denn/Wie du anfiengst, wirst du bleiben, » <sup>(113)</sup>. Non point toutefois avec l'intention d'insinuer qu'il « aurait, en ce temps-là, tout su déjà de cela même dont il s'inquiète encore aujourd'hui »; mais, en l'occurrence, avec le simple propos de rappeler que la pensée en chemin s'est, pour ce qui le concerne, très tôt infléchie dans le sens d'une indéfectible « méditation sur langage et être » <sup>(114)</sup>. Seule, en fin de compte, aura donc été publiée la « première moitié » de *Sein und Zeit*. En 1953, dans un avertissement rédigé à l'occasion de la septième édition de l'ouvrage de 1927, Heidegger en convient : après quelque vingt-cinq années, il n'y aurait pu y avoir de seconde moitié que pour autant que la première moitié eût été, sur nouveaux frais, présentée et exposée. Dans le même avertissement, — tel qu'il se trouve reproduit, sans changement notable, au seuil de la neuvième édition, — que lisons-nous néanmoins? Que le chemin qui fut parcouru, dans la première moitié, demeure un « indispensable » chemin, si, par ailleurs, « la question de l'être doit animer notre existence » <sup>(115)</sup>. Un indispensable chemin? Le chemin qu'a pris la pensée, chez Heidegger, est assurément unique; unique, cependant, de la seule unicité que lui confère alors le cheminement de cette pensée. Et voilà évoqué le virage; un virage sur la légitimité, sur la nature et sur l'ampleur duquel il sied maintenant que nous réfléchissions. Or, de toute grande création il n'est pas inutile de rappeler que, secrète à nos propres yeux de contemplateurs (ou de commentateurs), elle ne l'est sans doute guère moins aux yeux mêmes du créateur. Rien de commun entre le chemin perdu sur lequel s'aventurent le penseur et le poète, et la voie axiale sur laquelle s'avancent les savants. Ne nous méprenons pas sur l'inlassable application de Heidegger à se réclamer ultérieurement de l'esprit de maintes thèses sous-jacentes aux investigations et

<sup>(112)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 91.

<sup>(113)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 93.

<sup>(114)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 93.

<sup>(115)</sup> *Sein und Zeit*, p. V.

aux prospections de *Sein und Zeit*. Aussi bien sommes-nous, chaque fois, incités à mieux lire le livre de 1927, encouragés à ne pas cesser de le relire, quant à nous, comme ne cesse pas de le relire, quant à lui, Heidegger. N'empêche que pareil encouragement à une lecture constamment renouvelée s'accompagne d'élucidations toujours plus nombreuses et toujours plus précises. Elucidations à tout le moins révélatrices du virage qu'elles attestent dans le cheminement du penseur. Aucune « modification du point de vue », pourtant, dans un virage qui, — si nous nous reportons à la missive de Heidegger à Jean Beaufret, — semble s'être situé aux alentours de 1930 <sup>(116)</sup>. La troisième section de la première partie de *Sein und Zeit* ne fut pas publiée, parce que le passage d'une méditation sur « être et temps » à une méditation sur « temps et être » devait constituer, à l'horizon du penser, le signal d'une inversion, d'un renversement de marche, bref, d'un tournant. Le penser, — faute d'avoir pu jusqu'ici s'élever au niveau d'un « dire suffisant de ce tournant », — aurait alors échoué, et, — la langue de la métaphysique cessant d'être encore de quelque assistance, — se serait, en somme, entravé; il n'allait pouvoir se désentraver, — dans le dire du tournant, — qu'en accédant au lieu même d'une dimension en fonction de laquelle l'enseignement que n'ont pas manqué de sanctionner les démarches de *Sein und Zeit* trouve à s'accomplir dans l'« expérience fondamentale de l'oubli de l'être » <sup>(117)</sup>. Tout ceci reste peu clair, aussi longtemps que l'on n'accepte pas de voir, dans le passage d'une méditation sur « être et temps » à une méditation sur « temps et être », la transition d'une certaine prévalence pensée de la temporalité sur l'être (ou, du moins, de l'être de l'homme sur l'être comme tel) à une certaine prévalence pensée de l'être sur la temporalité (ou, du moins, de l'être comme tel sur l'être de l'homme). En l'occurrence, les confidences au Professeur Tezuka éclairent d'un jour nouveau les confidences à Jean Beaufret. Heidegger se défend, toujours aussi énergiquement, d'avoir troqué, en chemin, un point de vue contre un autre point de vue. Si, s'inquiétant derechef du point de vue qui

<sup>(116)</sup> *Platons Lehre von der Wahrheit. Mit einem Brief über den „Humanismus“*, p. 72.

<sup>(117)</sup> *Platons Lehre von der Wahrheit. Mit einem Brief über den „Humanismus“*, p. 72.

fut le sien, au temps de l'élaboration de *Sein und Zeit*, il s'en inquiète maintenant comme d'une « halte dans un cheminement », c'est, somme toute, pour s'enquérir du « chemin » et pour s'en enquérir principalement comme de « cela même qui subsiste dans le penser » <sup>(118)</sup>. Précisément, la phénoménologie ouvrait jadis les « possibilités d'un chemin », et voilà qui suffirait d'ores et déjà à nous faire mesurer la portée de la fameuse dédicace de *Sein und Zeit* <sup>(119)</sup>. Assistant auprès de Husserl, Heidegger ne choisissait-il pas néanmoins d'introduire des lettrés japonais, venus fréquenter l'Université de Fribourg-en-Brisgau, à la phénoménologie des *Logische Untersuchungen* (1900-1901), et ce choix n'était-il pas, en effet, de nature à déconcerter un maître qui, pour lors, n'était pas loin de se détacher de l'œuvre à laquelle s'attachait ainsi son assistant ? Il y a plus. S'entretenant, avec le Professeur Tezuka, de *Sein und Zeit*, Heidegger ne redoute pas, à présent, de dénoncer le « défaut majeur » d'un livre à propos duquel il avoue s'être autrefois avancé non seulement « trop tôt », mais aussi « trop loin » <sup>(120)</sup>. L'aveu est insolite, comme est insolite le cheminement qu'il sanctionne. Il existe donc un art plus difficile que l'art de répondre, et cet art est justement l'art de questionner. Heidegger a, en cours de route, « quelque peu appris », et cela même qu'il a, par conséquent, appris lui permet aujourd'hui, — à la différence de naguère, — de « mieux questionner » <sup>(121)</sup>. Par exemple, il eût hésité, en 1927, à admettre de la perspective spécifique d'un certain penser qui s'efforce de répondre, en lui faisant face, à l'être même du langage, qu'elle « reste, dans toute son ampleur, encore voilée » <sup>(122)</sup>. Veillons à ne pas laisser, pour autant, s'accréditer insidieusement l'idée d'une quelconque déchirure des tissus de la pensée heideggerienne. Déjà le dessein d'une « phénoménologie herméneutique » était révélateur d'un intrépide souci de « penser, de manière plus originelle, l'essence de la phénoménologie » <sup>(123)</sup>. Or, considérer ainsi la phénoménologie, c'était, tout compte fait, la dépasser. La dépasser, — non pas pour en précipiter ou en

<sup>(118)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, pp. 98 et 99.

<sup>(119)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 92.

<sup>(120)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 93.

<sup>(121)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 94.

<sup>(122)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 93.

<sup>(123)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 95.

prolonger le cours, mais bien pour le remonter et, du même coup, pour remonter le cours de la philosophie occidentale. Une comparaison? La philosophie occidentale : un de ces fleuves que l'on pourrait également remonter jusqu'à leur source vive ou descendre jusqu'à leur estuaire ensablé. Ce n'est certes pas revenir sur ses pas que de revenir décidément sur les pas d'une pensée qui, au gré des siècles, ne paraît, en effet, s'être creusé son lit que pour s'ensabler. Dans ces conditions, le « chemin de retour, seulement, nous conduit en avant » ; en avant, vers le lieu même de tout commencement, c'est-à-dire, vers un lieu auquel il nous incombe, à présent, de retourner <sup>(124)</sup>. Un tel retour exige de nous que nous nous défendions contre les sollicitations de quelque exclusif « vouloir-savoir », et que, — cessant de ne nous montrer avides que d'explications, — nous nous entraîinions méthodiquement à un « questionnement pensif » <sup>(125)</sup>. Semblable retour aux sources d'une interrogation sur « langage et être » est d'autant plus légitime que les sources sont plus lointaines, et l'interrogation, plus prochaine. Mais si, à cette occasion, survint un virage, celui-ci peut-il être aussi aisément daté que nous le donne à supposer le Heidegger de la missive à Jean Beaufret? En d'autres termes : le cheminement n'est-il pas, constitutivement, inversion, renversement de marche, tournant, donc virage? On n'en voudrait déjà pour indice que l'insistance avec laquelle Heidegger (s'entretenant, par la suite, avec le Professeur Tezuka) nous prie, cette fois, de traiter, — avec grande discrétion, sinon avec quelque réticence, — du langage, comme de la « demeure de l'être ». Sans doute l'être dont il est question, dans *Über den « Humanismus »* (1947), — l'être, dont le langage est justement la demeure, — n'est-il plus seulement l'être en tant qu'être de l'étant, et est-il principalement l'être en tant qu'être; sans doute l'être est-il, dès lors, allégué sous l'intime rapport du sens qui lui est propre, et ce sens ne se laisse-t-il plus guère discerner de la vérité, comme de quelque éclaircie. L'éclaircie, aussi bien, dans laquelle se tient l'homme, quand, — se trouvant exposé à la vérité de l'être, dans laquelle il se trouve exporté, — il se tient dans la vérité de l'être <sup>(126)</sup>. L'homme

<sup>(124)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 99.

<sup>(125)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 100.

<sup>(126)</sup> *Platons Lehre von der Wahrheit. Mit einem Brief über den „Humanismus“*, pp. 66 et 67, 70, 115.

n'est-il point, par excellence, être-là? Etre-là, en effet, dont le là ne cesse de s'épuiser dans l'éclaircie, et dont l'être ne cesse de s'épuiser dans l'existence; ek-sistant, par conséquent, dont l'incomparable destin est de camper à l'extérieur, auprès des étants qui, d'emblée, le sollicitent <sup>(127)</sup>. A l'extérieur? Pour mieux dire : à l'intérieur même de la vérité de l'être, à l'intérieur même de la clarté dans laquelle se manifestent les étants, — étants non-humains, étants humains, — dont l'homme s'occupe ou se préoccupe, et auprès desquels ou dans la compagnie desquels il séjourne. Rien, dans ce qui précède, à quoi Heidegger ne souscrirait aujourd'hui. Ainsi continuerait-il de se montrer également sévère, à l'égard de la philosophie, — dans la mesure où elle est devenue une « technique de l'explication par les causes suprêmes », — et à l'égard de la métaphysique, — dans la mesure où, soucieuse exclusivement de l'être de l'étant, et ne s'avisant plus de la différence entre l'être et l'étant, elle ne s'interroge point sur la « vérité de l'être même » <sup>(128)</sup>. Il en appellerait, plus fermement que jamais, à quelque penser grâce auquel l'« être accède au langage », à telles enseignes que le langage a pu alors passer pour la « demeure de l'être » ou, comme on voudra, pour la « demeure de la vérité de l'être » <sup>(129)</sup>. A un penser qui consent, afin d'en dire la vérité, à se laisser requérir par l'être <sup>(130)</sup>. Le penseur et, par ailleurs, le poète persisteraient, de nos jours, dans leur veille; veilleurs, selon Heidegger, d'une veille qui tient toute dans l'« accomplissement de la manifestation de l'être, pour autant que, par leur dire, ils portent cette manifestation jusqu'au langage et que, dans le langage, ils la préservent » <sup>(131)</sup>. Fort bien. Ne se dissimule-t-il cependant pas, dans pareil emploi du mot *être*, un ferment de confusion, un germe d'embarras, sinon de désarroi? N'eût-il pas été préférable, par exemple, de se déprendre du mot *être*, dès l'instant où l'on se déprenait de la

<sup>(127)</sup> Platons *Lehre von der Wahrheit. Mit einem Brief über den „Humanismus“*, pp. 68 et 69.

<sup>(128)</sup> Platons *Lehre von der Wahrheit. Mit einem Brief über den „Humanismus“*, pp. 58, 65.

<sup>(129)</sup> Platons *Lehre von der Wahrheit. Mit einem Brief über den „Humanismus“*, pp. 53, 60.

<sup>(130)</sup> Platons *Lehre von der Wahrheit. Mit einem Brief über den „Humanismus“*, pp. 53 et 54.

<sup>(131)</sup> Platons *Lehre von der Wahrheit. Mit einem Brief über den „Humanismus“*, p. 53.

langue de la métaphysique? Ainsi questionne, du moins, le Professeur Iezuka, qui sait, à l'occasion, aller au-devant des pressentiments et des scrupules de son interlocuteur. Soit. Mais comment nommer cela même que l'on est seulement attentif à encore chercher? Heidegger n'aurait su mieux répondre : sa réponse est bien plus qu'une autre question; c'est, si l'on ose dire, toute la question, et ce l'est, par le fait, toujours davantage devenu. Dans *Sein und Zeit*, le discours est le « *fondement existential-ontologique* » du langage <sup>(132)</sup>. En s'ouvrant à lui-même, dans le là de l'être-là, l'homme se révèle à lui-même, comme à un être qui, au niveau du langage discursif, est toujours déjà affecté (ou disposé) et toujours déjà interprétant (ou comprenant). Ainsi le discours n'est-il ni plus ni moins original que ne le sont la compréhension et la disposition <sup>(133)</sup>. Disposition (*Befindlichkeit*), compréhension (*Verstehen*) et discours (*Rede*) sont, dans leur surgissement synchronique, constitutifs de la structure du là de l'être-là (*Da-sein*), autrement dit, constitutifs de la révélation (*Erschlossenheit*) de l'être-dans-le-monde (*In-der-Welt-sein*). Voilà qui était net et, — de prime abord, — tranchant. Dans *Über den « Humanismus »*, le langage est la « demeure de l'être »; et l'homme, dans la veille du dire, est le « berger de l'être » <sup>(134)</sup>. Voilà qui est déjà moins tranchant, et qui, pourtant, — à la réflexion, — reste peut-être encore trop net. Quelques années plus tard, en effet, nous sommes engagés à ne plus rien chercher, dans l'expression *demeure de l'être*, qui soit susceptible de nous fournir un « concept de l'essence du langage » <sup>(135)</sup>. Si l'essence du langage ne peut, à aucun titre, être quoi que ce soit, qui continuerait de relever du langage, l'expression *demeure de l'être* n'est, au bout du compte, qu'une expression <sup>(136)</sup>. Non qu'il faille, après cela, confondre cette expression avec une tournure de style ou avec un tour de langage. Il faut, en revanche, éviter de la laisser également se dégrader tantôt au niveau d'un « slogan », tantôt au niveau de quelque « image inconsistante », superficielle et fugitive, à

<sup>(132)</sup> *Sein und Zeit*, p. 160.

<sup>(133)</sup> *Sein und Zeit*, pp. 133, 161 à 163, 165.

<sup>(134)</sup> *Platons Lehre von der Wahrheit. Mit einem Brief über den „Humanismus“*, pp. 53, 75.

<sup>(135)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 112.

<sup>(136)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 114.



la faveur de laquelle on aurait licence et loisir de s'imaginer n'importe quoi <sup>(137)</sup>. Précieuse, à coup sûr, mais à la seule condition de n'attendre d'elle qu'une « allusion à l'essence du langage » <sup>(138)</sup>. Une allusion ? Tout au plus : un geste significatif, un avertissement, une indication, voire une invitation <sup>(139)</sup>. Il en va, dès lors, du mot dont s'accommode le penseur, non pas comme du signe caractéristique d'une pure et simple désignation, mais, au contraire, comme de cela même dont le « geste significatif » est le « trait fondamental » <sup>(140)</sup>. Le penseur se doit, en conséquence, de multiplier les précautions et les réserves à l'égard du mot qui reste « à dire » ; non certes pour le garder par-devers soi, mais seulement pour le mieux éprouver à la rencontre et au-devant de ce qui reste « digne d'être pensé » <sup>(141)</sup>. Un tel mot ne saurait être monnayé ; pas plus que ne pourraient l'être, en effet, les gestes significatifs. Enigmatiques et mystérieux, ceux-ci nous font signe, ainsi que des clins d'œil. Le signe qu'ils nous font, ils nous l'adressent, à l'improviste, du lieu même auquel ils nous font signe de nous adresser. En conclusion de quoi, le Professeur Tezuka, — complaisamment approuvé par Heidegger, dont il se borne d'ailleurs, une fois de plus, à se réclamer, — souhaite que l'on n'en vienne surtout pas à identifier les gestes significatifs (*Winke*) aux signes (*Zeichen*), et aux chiffres (*Chiffren*) typiquement spécifiques de la métaphysique <sup>(142)</sup>. Passons sur ce propos obscur et, très probablement, perfide <sup>(143)</sup>.

<sup>(137)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, pp. 117 et 118.

<sup>(138)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 114.

<sup>(139)</sup> *Der Satz vom Grund*, pp. 209 et 210 ; *Unterwegs zur Sprache*, pp. 201 à 203.

<sup>(140)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, pp. 114, 119.

<sup>(141)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 117.

<sup>(142)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 117.

<sup>(143)</sup> Non sans apporter toutefois, pour mémoire, quelques élémentaires (et salutaires) précisions. Première précision : le thème de l'irréductibilité foncière du mot (*Wort*) au signe (*Zeichen*) est, dans la *logique philosophique* de Jaspers, le thème directeur de la thématique du langage (K. JASPERS, *Von der Wahrheit*, München, R. Piper, 1947, pp. 401 à 409). L'entendement (la conscience en général) n'a de cesse qu'il n'ait systématiquement substitué des signes aux mots, un langage de signes univoques au langage des mots équivoques, une connaissance par signes à quelque connaissance que ce soit. Mais la logique philosophique ne se résorbe point dans une logique de l'entendement. Le concept, auquel le mot ne se réduirait que pour se perdre dans un signe, ne pourrait être qu'un concept pur et parfaitement défini. D'aucun mot (en tant que

Retenons, par contre, que le « discours sur un geste significatif se permet déjà trop » <sup>(144)</sup>. Autre coup de patte à Jaspers. Qui, cette fois, l'aurait assez mérité <sup>(145)</sup>. Heidegger, quant à lui, se défend d'oublier que, si méticuleux et si sévères que nous puis-

tel) nous ne sommes donc autorisés à dire qu'il soit seulement concept; de tout mot (en tant que tel) nous dirons, en revanche, qu'il est plus qu'un signe, même et surtout lorsque, nous décidant à en user comme d'un signe, nous décidons de l'affecter au service d'un concept. Deuxième précision : ni représentable, ni connaissable, ni productible, l'existence n'est jamais que possible; les indicatifs (*signa*), au moyen desquels nous tentons néanmoins de l'éclaircir, ne sauraient, de toute évidence, s'abriter que dans des mots (*communication, historicité, liberté, choix, décision, résolution, fidélité, destin, etc.*), dont le propre est alors de pouvoir retentir, en chacun de nous, comme des appels. Dès 1932, Jaspers a, sans hésitation, opposé les indicatifs qui régissent l'indirectement communicable aux catégories qui régissent le directement transmissible; si le rôle de celles-ci est de garantir l'authenticité de tout savoir objectif, le rôle de ceux-là est de médiatiser l'instauration d'un authentique non-savoir et de promouvoir ainsi l'avènement d'une liberté par ailleurs insondable (K. JASPERS, *Philosophie*, Berlin-Göttingen-Heidelberg, Springer, 2<sup>e</sup> édit., 1948, pp. 21 à 23, 307 à 314, 518 à 520). Troisième précision : l'existence, dans l'imprévisibilité même de son épanouissement, demeure le creuset de l'ultime expérience qu'il nous serait accordé de faire de l'indéterminable transparence de l'objet. Les chiffres (*Chiffren* ou, selon une graphie plus récente, *Chiffren*), — grâce auxquels nous parvenons, du sein de l'existence possible, à penser l'être en soi (*Ansichsein*), au-delà de l'être-objet (*Objektsein*) et de l'être-moi (*Ichsein*), — véhiculent le langage de la Transcendance (K. JASPERS, *Philosophie*, pp. 4 à 21, 786 à 804; *Von der Wahrheit*, pp. 1022 à 1045; *Der philosophische Glaube angesichts der Offenbarung*, pp. 153 à 163). La multiplicité des chiffres est infinie, comme est infinie la diversité des lectures qui peuvent en être faites, comme est indéfini le processus en fonction duquel toute lecture de quelque chiffre que ce soit est susceptible de se dépouiller, à son tour, dans quelque chiffre. Pas plus que le recours aux indicatifs n'est générateur d'un savoir de l'être-moi, la lecture des chiffres n'est constitutive d'un savoir de l'être en soi. Si, au vif d'une indéfectible activité de transcender, nous réussissons encore à éveiller dans l'éclaircissement et à évoquer dans l'incantation, c'est aussi bien à la condition de renoncer à produire la démonstration de ce que chacun de nous se sera efforcé, à sa manière, d'indiquer, qu'à la condition de renoncer à avancer les preuves de ce que chacun de nous se sera évertué, pour sa part, à déchiffrer.

<sup>(144)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 117.

<sup>(145)</sup> Aisance, brillant, ingéniosité, abondance : autant de qualités qui, chez Jaspers, compromettent et, d'un livre à l'autre, menacent de ruiner le dire de l'indicible. Le discours sur les chiffres n'est bientôt plus, dans ces conditions, qu'un discours de philosophe disert et prolixe. Il n'est pas jusqu'au mot *chiffre*, qui, en fin de compte, ne risque fort de devenir parfois un mot passe-partout ou, comme l'a déclaré Rudolf Bultmann, un « mot magique » (K. JASPERS et R. BULTMANN, *Die Frage der Entmythologisierung*, München, R. Piper, 1954, p. 63).

sions nous montrer, nous courons toujours le danger de « glisser par-dessus des choses essentielles » <sup>(146)</sup>. S'avancer au-devant de l'essentiel, ce n'est pas cesser de s'interroger sur l'être de l'étant, c'est seulement cesser de ne s'en aviser que comme de quelque objet de représentation. L'être de l'étant doit donc bien être mis au jour; mais il ne sera mis au jour que pour autant que l'« être même », dans l'éclat qui lui est propre, trouve ainsi à se manifester <sup>(147)</sup>. Résultat : l'expression *demeure de l'être* ne peut être sauvée et maintenue que si l'être (dont le langage est la demeure) est pensé comme l'être même (*Sein selbst*). L'être même : la présence du présent (*Anwesen des Anwesenden*), l'être-présent de l'étant présent; le jeu de l'être et de l'étant, dans l'être-présent de l'étant présent, — comme le jeu intime d'une certaine simplicité de dépliement et d'une certaine duplicité de plis; le pli en deux (*Zwiefalt*) de l'être-présent et de l'étant présent, — comme le pli de deux épaisseurs qui ne sauraient être épaisseurs que par et dans l'unité du pli qui les fait être épaisseurs; la commissure de la présence et du présent, — comme la commissure de deux lèvres qui ne sauraient être ce qu'elles sont que par et dans l'unité de la commissure qui les fait être ce qu'elles sont <sup>(148)</sup>. Présence et présent ne seront discernés, d'une manière appropriée, que dans le dépliement lumineux du pli de l'être-présent et de l'étant présent; encore ne le seront-ils que pour l'homme qui s'accomplit dans le service (ainsi que dans une fructifiante préservation) du pli de l'être-présent et de l'étant présent <sup>(149)</sup>. Quoi de plus fondamentalement caractéristique, par ailleurs, de l'être-présent de l'étant présent que le fait nu d'apparaître? En nous interrogeant sur l'« être-présent même », nous nous interrogeons sur l'« apparaître » <sup>(150)</sup>. Or, la vérité n'est-elle pas non-voilement, et le non-voilement ne survient-il pas dans le dévoilement, comme dans le dépliement lumineux du pli, bref, comme dans une trouée de lumière? C'est cette trouée de lumière, qui, en tant que trouée, ne fut jamais méditée <sup>(151)</sup>. Justement, le pli de l'être-

<sup>(146)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 124.

<sup>(147)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 122.

<sup>(148)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, pp. 118, 122.

<sup>(149)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 126.

<sup>(150)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 134.

<sup>(151)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 134.

présent et de l'étant présent s'abrite dans cela même qui, — aux sources vives de l'apparaître, — vient à l'homme et lui échoit en partage. Le pli de l'être et de l'étant (si voilé qu'en soit le statut) s'est donc déjà, de quelque façon, annoncé à l'homme <sup>(152)</sup>. Cette annonce est comme un message, que l'homme se doit à lui-même d'entendre, et auquel il doit, aussi bien, répondre <sup>(153)</sup>. En conséquence, il n'y a rien, — dans toute réponse à l'appel du pli de l'être et de l'étant, dans tout témoignage rendu au pli, dans toute attestation du message propre au pli, — qui ne soit d'emblée régi et constamment porté par le langage <sup>(154)</sup>. Tel est alors l'homme, berger de l'être dont le langage est la demeure : « messenger du message du dévoilement du pli en deux », et, à ce titre, chargé de mission, dont la mission consiste à entendre et à répondre; préposé bénévole à la sauvegarde des confins, et, en cette qualité, appelé à cheminer sur le chemin frontalier du lieu sans frontières <sup>(155)</sup>. A ces confins, sur ce chemin, les « mots directeurs » de la langue des métaphysiciens compromettent la sauvegarde et entravent le cheminement <sup>(156)</sup>. Traitant jadis de l'être, comme d'un concept, Heidegger en traitait comme du concept « le plus obscur » <sup>(157)</sup>. Considérant l'être, — à l'occasion d'un examen souvent périlleux des thèses kantienne, — comme l'horizon de tout étant, il devait bientôt rappeler que l'être n'est pas un étant, se demander si l'être ne serait pas « quelque chose comme le néant », et admettre, du même coup, qu'« avec la question de l'être en tant que tel nous nous hasardons au bord de l'obscurité complète » <sup>(158)</sup>. Restait donc à saluer dans l'être le non-étant grâce auquel l'étant « devient et demeure observable »; à saluer dans le néant l'« être même » ou le « voile de l'être » <sup>(159)</sup>. Parvenus maintenant au seuil de la question fondamentale (*qu'est-ce que l'être?*), nous nous présentons, munis du seul secours de mots fondamentaux. Mots

<sup>(152)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 135.

<sup>(153)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, pp. 122, 135.

<sup>(154)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 122.

<sup>(155)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, pp. 136 et 137.

<sup>(156)</sup> *Identität und Differenz*, pp. 69 et 70.

<sup>(157)</sup> *Sein und Zeit*, p. 3.

<sup>(158)</sup> *Kant und das Problem der Metaphysik*, Frankfurt am Main, V. Klostermann, 2<sup>e</sup> édit., 1951, p. 204.

<sup>(159)</sup> *Was ist Metaphysik?*, p. 46; *Holzwege*, p. 104; *Einführung in die Metaphysik*, p. 11.

fondamentaux : l'origine, le sacré, l'ouvert, la lumière, la proximité, le quadriatique, le jeu, la différence, l'avènement, etc. Soit, par exemple, l'avènement (*Ereignis*) : Heidegger nous prie de ne point y trouver le concept de quelque « possible détermination métaphysique de l'être », de ne rien y chercher d'autre que le geste significatif de cela même à partir de quoi l'« être se laisse, quant à son ultime provenance, penser » (160). Mais s'il en est ainsi de l'être dont le langage est la demeure, qu'en est-il du langage que l'être élit pour demeure ? Dans sa propension croissante à s'interroger sur l'essence du langage, Heidegger allègue, de plus en plus volontiers, le « dire » (161). Le dire (*Sage*) est, — dans cela même qui est dit et jusque dans cela même qui est à dire, — activité de dire (*Sagen*). En quoi consiste cette activité ? Dire, c'est montrer, — laisser apparaître, laisser être dans tout son éclat, donner à voir, donner à entendre, — comme en indiquant ou en avertissant, comme en faisant signe ou en faisant allusion (162). Attentif à ce qu'est essentiellement le dire, l'homme du penser est attentif aux gestes significatifs d'un message dont il saurait alors se reconnaître le messager, et qui est le message même du dévoilement du pli (163). Dire est, sans conteste, bien plus (et bien autre chose) que parler (164). Il ne subsisterait du langage que ses fantômes ou ses falsifications, si, — au lieu de n'entendre et de ne répondre que du sein de cela même qu'il est, — je me bornais à parler à son sujet, comme au sujet d'un objet (165). Le dialogue, dans l'instauration duquel les hommes ne diraient rien qui ne fût dit du sein même du langage, aurait toujours à être instauré ; encore un tel dialogue, — en engageant ceux qui l'engagent, pour l'être dont le langage est la demeure, — les engagerait-il à se taire plutôt qu'à discourir. Pas de pire bavardage, nonobstant, que celui des paroles que l'on préférerait ou des mots que l'on écrirait au sujet du silence, comme au sujet d'un objet. Il importait de ne parler que du sein même du langage ; il convient de se taire du sein même du silence. Se taire du sein même du

(160) *Unterwegs zur Sprache*, p. 260.

(161) *Unterwegs zur Sprache*, p. 145.

(162) *Unterwegs zur Sprache*, pp. 145, 252.

(163) *Unterwegs zur Sprache*, pp. 145, 146, 148.

(164) *Unterwegs zur Sprache*, p. 252.

(165) *Unterwegs zur Sprache*, pp. 149 et 150.

silence : voilà qui doit être l' « authentique dire », voilà qui, en guise de prélude constant à l' « authentique dialogue », ne peut que nous disposer indéfiniment à dialoguer du sein même du langage <sup>(166)</sup>. Nous sommes invités à choisir : parler beaucoup et cependant ne rien dire, ou nous taire et cependant beaucoup dire <sup>(167)</sup>. Aussi bien le dire ne souffre-t-il point d'être capté dans une énonciation. Il n'y a rien (de dicible) qui ne soit à partir de lui ; à partir de lui qui n'est à partir de rien (de dicible). Comment répondre et, dès lors, s'accorder aux sourdes sonorités du dire, si ce n'est au prix de quelque silence plus lourd que les paroles et les mots ? Le dire est le mode le plus intime du survenir, la façon même dont s'exprime ce qui a lieu, la manière même dont l'aube se dessine et, en se dessinant, dessine les contours des êtres et des choses, le ton sur lequel parle l'événement, le *fiat* de la *lux* de tout *fiat lux* ; il fait éclore à leur être propre les êtres et les choses qu'il fait éclore <sup>(168)</sup>. Si le langage ne cesse donc pas d'être la « demeure de l'être », c'est pour autant que l'être-présent de l'étant présent ne cesse pas d'être, dans son apparaître même, confié au dire, comme à cela même qui ne cesse pas de faire apparaître <sup>(169)</sup>. Nous sommes, d'emblée et à jamais, engagés dans le langage. Notre impuissance à faire de l'essence du langage un objet de représentation, de connaissance ou de savoir, est l'impuissance à nous dégager du langage. Ne nous méprenons pas sur cette impuissance : elle n'est pas moins garante de notre dignité de messagers du message du dévoilement du pli que de notre statut d'étants mortels ; en l'honorant et en la défendant, nous honorons et défendons notre patrie. La patrie sera menacée aussi longtemps que l'impuissance à nous dégager du langage ne sera pas considérée comme le sceau, le privilège ou la prérogative d'une incomparable et exceptionnelle finitude. De fait, messagères d'aucun message, gardiennes d'aucun poste de garde, les bêtes ne savent pas plus parler ou se taire qu'elles ne savent exister ou mourir <sup>(170)</sup>. Or, pour la part qui est la sienne, — et qui est la part des étants humains, — l' « ek-sistence habite pensivement dans la demeure de

<sup>(166)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 152.

<sup>(167)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 252.

<sup>(168)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, pp. 262, 266.

<sup>(169)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 267.

<sup>(170)</sup> *Unterwegs zur Sprache*, p. 215.

l'être » (171). Pensivement? Donc : en pensant, en s'initiant au penser comme au dire, en s'exerçant au silence comme au plus haut dire, en s'accordant au plus haut dire comme au ton ou comme à la voix de l'être.

Nous n'allons pas, après cela, démentir Heidegger : il y eut virage. Ni nous dédire : il y eut des virages plutôt qu'un virage. Nous en avons, plus haut, reconnu la légitimité intrinsèque; achever d'en apprécier l'ampleur, c'est commencer d'en scruter la nature. Reste précisément que, dès 1927, Heidegger a conclu à la souveraineté tutélaire du silence. Entendre et se taire : les plus hautes possibilités de l'instauration structurale du langage discursif (172). L'homme ne sait-il ni entendre ni se taire? Fermé à l'être qui lui est propre, aliéné à lui-même, il parle comme « on » parle; sur le plan de l'inauthenticité, il est sur le plan d'un aveugle abandon au « on »; la manière dont il se manifeste, dans le bavardage, — mais aussi dans la curiosité et dans quelque louche équivoque des desseins et des propos, — n'est autre que la manière dont se révèle le « on » (173). Le silence auquel en appelle Heidegger, dans *Sein und Zeit*, ne sera donc pas plus le silence de l'homme taciturne que le silence de l'homme muet. L'homme qui ne dit rien parce qu'il ne sait rien dire et l'homme qui ne dit rien parce qu'il n'a rien à dire ont au moins ceci de commun que le pouvoir de se taire leur est refusé. Ainsi l'authentique silence s'accomplit-il dans les cadres du discours authentique (174). Tel est alors le discours de l'homme qui, pour s'être ouvert à l'être qui lui est propre, vit le silence de l'homme qui a quelque chose à dire. Le silence (indissociable de l'écoute) est aux antipodes du bavardage. Comme l'angoisse, — annonciatrice, également, de l'estompement du réseau familial des occupations et des préoccupations, et du surgissement dépaysant et insolite du monde en tant que monde, — est aux antipodes de la peur. Comme l'anticipation constante de la mort et l'inflexible prise en charge de la culpabilité sont aux antipodes des assoupissantes attitudes de dissimulation et de travestissement, respectivement médiatrices tantôt de la fuite devant la mort d'emblée immi-

(171) *Platons Lehre von der Wahrheit. Mit einem Brief über den „Humanismus“*, p. 116.

(172) *Sein und Zeit*, p. 161.

(173) *Sein und Zeit*, p. 169.

(174) *Sein und Zeit*, p. 165.

nente, tantôt du recul devant la culpabilité d'emblée inéludable. Or, le silence est au *discours* ce que l'angoisse est à la *disposition*, ce que l'anticipation de la mort et la reconnaissance de la culpabilité sont à la *compréhension* : l'un des trois inséparables moments de la plus nette *révélation* que l'homme puisse avoir de sa condition d'*être-dans-le-monde* <sup>(175)</sup>. Pareille révélation ne va pas de soi; attestée par la conscience morale, elle mûrit dans la résolution (*Entschlossenheit*). Justement, l'appel de la conscience morale est un appel silencieux, que le « on » (sensible seulement aux vibrations et aux ondes du bavardage) n'entend point <sup>(176)</sup>. Entendre le silencieux appel de la conscience morale, c'est, dans la résolution, se reconquérir sur le « on ». Reconquête sans fin, si, par ailleurs, la déchéance (*Verfallensein*) n'est pas moins constitutive de l'être de l'étant humain que ne le sont la facticité (*Faktizität*) et l'existentialité (*Existenzialität*). Rien ne peut faire que la temporalité, — être-à-venir (caractéristique de l'existentialité), être-été (caractéristique de la facticité), être-auprès (caractéristique de la déchéance), — ne tisse la trame serrée de la condition humaine, ni que l'être-dans-le-monde ne s'épuise dans le souci (*Sorge*). Du moins suis-je en mesure, à la faveur de la résolution, de m'aviser de la « situation » qui est la mienne <sup>(177)</sup>. La résolution est un épanouissement : l'épanouissement d'une certaine marche à l'angoisse; l'épanouissement dans l'anticipation désenchantée de la mort et dans la reconnaissance lucide de la faute; l'épanouissement d'une certaine marche au silence. Ainsi, dans *Sein und Zeit*, le silence authentique est-il celui de l'homme qui accède, dans la résolution, à la révélation authentique de l'être de l'étant qu'il est. Par après, Heidegger ne s'est plus guère servi du mot *résolution* que de loin en loin, et seulement pour le rappeler et en justifier, par quelques précisions, le sens et la portée. Précisions qui sont autant d'indications sur la nature du virage (ou des virages) du cheminement heideggerien. La résolution tient toute dans le dévoilement de l'être-là, dans le ferme secret de nous exposer « à l'éclaircie de l'être », dans un intime consentement de l'homme à s'ouvrir « à l'ouvert » <sup>(178)</sup>. En chacun de nous, c'est du sein même de

<sup>(175)</sup> *Sein und Zeit*, pp. 296 et 297.

<sup>(176)</sup> *Sein und Zeit*, pp. 273, 277, 296.

<sup>(177)</sup> *Sein und Zeit*, pp. 299 et 300.

<sup>(178)</sup> *Einführung in die Metaphysik*, p. 16; *Gelassenheit*, p. 61.



la résolution de l'être-là que, — ne se dégageant de l'embarrassante tutelle de l'étant que pour s'engager « dans l'ouverture de l'être », — l'homme « ne peut devenir berger de l'être que pour autant qu'il demeure le mandataire du néant » <sup>(179)</sup>.

L'esprit de la résolution ne s'est pas perdu en chemin. Non plus que la prédilection pour le silence. Non plus que l'assentiment à la mort <sup>(180)</sup>. Non plus que la reconnaissance de la finitude <sup>(181)</sup>. Une même question n'a cessé de hanter Heidegger : la question du plus intime lien qui soit, la question du lien de l'être à l'homme. Interdisons-nous d'estimer, en l'occurrence, que l'homme fut de moins en moins pensé, au fur et à mesure que l'être fut de plus en plus pensé. L'homme (dans son lien à l'être) et l'être (dans son lien à l'homme) ont toujours été plus scrupuleusement pensés dans la pensée toujours plus scrupuleuse du lien. Le propre d'une pensée toujours plus scrupuleuse est de se châtier et de se réformer sans trêve, de ne pouvoir toujours s'attacher à ce qu'elle doit être qu'en devant toujours se détacher de ce qu'elle a pu être. Le cheminement de la fidélité à soi est, chez l'homme du plus haut penser, le

<sup>(179)</sup> *Holzwege*, pp. 55, 321.

<sup>(180)</sup> Champ d'éclaircie de l'être, l'homme ne peut l'être que jusque dans la mort qu'il porte en lui, comme son inaliénable possibilité ultime, comme la possibilité sous-jacente à chacune de ses possibilités. Si cette possibilité est l'« écrin du néant », le néant dont elle est l'écrin est le néant de tout étant, et la mort est, par conséquent, l'« abri de l'être » (*Vorträge und Aufsätze*, p. 177).

<sup>(181)</sup> Disponible à l'indisponible, l'homme est au service de l'être, et la mise en route de l'être lui tient lieu de route. Certes, l'être « n'est jamais un étant » (*Erläuterungen zu Hölderlins Dichtung*, p. 38). S'il ne peut cependant être allégué qu'en sa propre finitude, c'est dans la mesure où, pour être, l'être n'a pas moins besoin de l'homme que l'homme n'a besoin de l'être. L'étant qui se tient à la disposition de l'être est l'homme qui, — se faisant le veilleur de la venue de l'être dans l'étant, — se fait « brèche » pour l'être, sert l'être en lui servant de brèche d'ouverture ou d'irruption dans l'étant (*Einführung in die Metaphysik*, p. 125). Mais l'homme qui concourt, de la sorte, au surgissement de l'être, est, dans son être, temporalité; par suite, le surgissement de l'être ne peut être qu'historique, et il n'y a d'autre histoire que l'historique de l'être. Pas plus qu'il n'aurait à sortir de lui pour entrer dans le monde, l'homme n'a à sortir du monde pour rentrer en lui : il est d'emblée là, — du sein même de son être-à-venir, de son être-été et de son être-auprès, — dans l'ouverture (comme dans une éclaircie) de l'être. Dans cette ouverture (comme dans quelque éclaircie), il s'accomplit d'un accomplissement aventureux; d'entrée de jeu, il est un être historique, à telles enseignes que son histoire ne saurait être distraite de l'historique de l'être.

cheminement des scrupules; et le chemin sur lequel a cheminé Heidegger est le chemin d'une pensée qui s'est châtiée et réformée jusque dans l'aménagement des positions de repli. Cette pensée est la pensée d'un lien. La pensée du lien de l'être à l'homme s'est mûrie dans le dépouillement et dans la décantation; les scrupules qui l'ont portée sur le chemin de la circonspection et de la parcimonie l'ont aguerrie et enrichie. La nature du virage (ou des virages) réside toute dans un certain accroissement de circonspection et de parcimonie. L'intensité de l'accent, la hauteur et la solennité du ton, la gravité initiatique des appels et des exhortations, les archaïsmes et les régionalismes du discours, les allitérations frémissantes de l'élocution, les images et les métaphores évocatrices de la paysannerie et de l'artisanat de la Forêt-Noire, les variations envoûtantes sur quelques sentences énigmatiques et oraculaires d'Anaximandre, d'Héraclite ou de Parménide, la splendeur navrée des confrontations avec Rainer Maria Rilke, la ferveur des rencontres avec Hölderlin, les références vibrantes à la poésie de Georg Trakl ou à un poème de Stefan George : tout cela ne démentirait-il pas plutôt, chez le dernier Heidegger, n'importe quel surcroît de circonspection et de parcimonie? Nous ne voulons alors songer ici qu'à ce qui fut abandonné en chemin (le dessein d'un alignement systématique de l'ontologie sur la phénoménologie, le programme d'une « ontologie fondamentale », la constitution d'un inventaire analytique des existentiels de l'étant humain), surmonté dans le cheminement (la savante intransigeance de l'amertume et de la désolation, une indifférence méprisante à l'égard des étants non-humains), et conquis dans l'acheminement (l'honneur de pouvoir questionner sans devoir répondre, le secret d'une sérénité confiante autant que vigilante, le sens d'une apaisante complicité de la terre et du ciel, des divins et des mortels). En chemin, une mission fut exécutée. Mais la mission qui fut exécutée déborde, jusqu'à l'infirmier, le péremptoire propos d'une « destruction phénoménologique de l'histoire de l'ontologie » (182). La phénoménologie ne pouvait être d'aucun secours, dans l'austère exécution d'une mission qui, tout bien pesé, ne devait pas être une mission de destruction. Si, du moins, ce n'est pas détruire que de penser, — à la manière de

(182) *Sein und Zeit*, p. 39.

ces penseurs, dont Paul Valéry nous dit, en effet, qu'ils « sont gens qui re-pensent, et qui pensent que ce qui fut pensé ne fut jamais assez pensé » <sup>(183)</sup>.

<sup>(183)</sup> P. VALÉRY, *Œuvres* (édit. établie et annotée par J. Hytier). Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, t. II, 1960, p. 767.

## BIBLIOGRAPHIE

Deux comptes-rendus nous sont parvenus, consacrés tous deux au même ouvrage :

*Les Antinomies en Droit. Travaux du Centre national de Recherches de Logique.* Etudes publiées par Ch. PERELMAN, Bruxelles, Bruylant, 1965.

Etant donné le caractère fort différent de ces recensions, nous avons cru bon de les publier toutes les deux.

### I

Dans son avant-propos, M. Perelman constate que, tandis que dans un système formel, l'incohérence est irrémédiable et qu'il donc nécessaire de lui substituer une structure formelle différente, dans un système juridique, le juge est obligé de résorber les antinomies, sous peine de déni de justice. Et le système de résorption est l'interprétation de la règle de droit.

Je ne suis pas sûr de l'exactitude de cette constatation. De même que l'aiguilleur ne lancera jamais délibérément deux trains, en sens opposé, sur la même voie, de même l'esprit humain ne supporte pas le choc de deux idées, il cherche à éviter la rencontre, fût-ce au prix d'un détour. Les méandres de nos rivières autour de rocs résistants sont le symbole géographique de cette exigence de l'esprit.

Tout cet ouvrage de plus de 400 pages, fruit des analyses et des réflexions de quinze juristes et de M. Perelman, aussi juriste que logicien, le montrera.

Que des hommes aient des idées qui s'opposent et se heurtent est une vérité que l'expérience a enseignée très tôt à chacun de nous. C'est notre destin de n'être pas d'accord et de tenter de convaincre. Mais, assez curieusement, si nous acceptons la contradiction de nos sentiments et de nos idées, nous n'admettons pas que nos règles de vie s'opposent. Tel est le sujet de ces études.

M. le Président Malgaud approuve l'étude de G. Gavazzi : l'antinomie, c'est le conflit de deux textes des lois. Encore n'y a-t-il plus d'antinomie, si le protocole a réglé la prééminence d'une loi sur l'autre.

Les cas d'antinomie sont exceptionnels et ne tiennent qu'à un défaut de la loi. Cette loi fournit généralement le moyen de les résoudre. Les magistrats sont sages : ils donnent une solution aux conflits.

M. Forières adhère, somme toute, dictionnaire en mains, à la définition de l'antinomie de M. Malgaud, approuvant M. Gavazzi. Mais il croit les antinomies plus nombreuses que M. Malgaud. Et il en cite des exem-

ples tirés de la jurisprudence qui ont suscité l'ingéniosité de magistrats de rangs divers.

L'un d'eux est le problème de l'antinomie entre traité et loi, qui impose des choix rationnels ou irrationnels, historiques, sociologiques, moraux, logiques ou philosophiques; empruntés à la technique du droit ou à son esprit, un système du droit ou hors du système. M. Foriers fait confiance à l'ingéniosité des hommes, et au temps aussi, qui assure le triomphe du bon choix.

Alimentant le débat, M. Morgenthal relève les antinomies en droit social. N'est-il pas naturel que ces règles neuves, surgies de situations changeantes, réglant des conflits dont les combattants mesurent mal les incidences, contiennent des antinomies? Et n'est-ce pas l'érosion du temps qui les dissipera?

M. Silance, reprenant des exemples d'antinomies, s'est efforcé de les classer. A-t-il réussi? Je ne crois pas que le classement qu'il indique (et qui est acceptable) nous approche de la solution du problème. Au moins son analyse pénétrante et claire de cas d'antinomies nous conduit-elle à la conclusion, qu'il exprime, que la solution qui ne se trouve pas dans la loi naît d'un élément extérieur, philosophique ou moral, appelé suivant les circonstances droit naturel, intérêt social, intérêt prépondérant, autrement dit, des noms divers exprimant la prééminence de la règle morale dans le droit. N'est-ce point proclamer une vérité élémentaire : la règle veut le bien?

Ce bien se trouve, dit M. Silance, dans le droit naturel qui, respectueux de la personnalité humaine, est individualiste dans son essence. M. Silance ne s'est-il pas trouvé, en disant cela, en présence d'une antinomie? La loi est faite pour tous, ce qu'elle donne à l'un, elle le prend à l'autre ou lui en interdit l'accès. Peut-on dire dès lors que le droit naturel, qui contient la règle des règles, la loi du bien, la décision de la justice, est respectueux de la personnalité humaine? Alors qu'il dépose, qu'il brime, qu'il contraint, au profit d'une autre personnalité humaine, en vertu de principes éthiques qui, dans le moment où ils sont appliqués, sont les meilleurs, par principe, et qui pourtant varient dans le temps et dans l'espace, nous dit M. Silance.

Ne sommes-nous pas là en présence de la grande antinomie que le philosophe, s'il quitte les rêves de la Sagesse, n'aperçoit pas et que le juge, plus modeste et plus raisonnable, résout tous les jours?

Avec M. Vander Elst et les antinomies en droit international privé, le débat s'élargit.

C'est que « la loi » et la « loi écrite » ne sont pas des expressions qui se confondent. Chacun sait que c'est particulièrement vrai en droit international privé, dont plusieurs auteurs ont déjà évoqué les difficultés.

Comme le dit M. Vander Elst, les antinomies y sont innombrables. Aucun tribunal n'a, en vertu d'une loi positive, claire et précise, compétence pour trancher les conflits de lois faites par des souverainetés différentes. La règle a été déduite par les auteurs et la jurisprudence. Faut-il s'étonner qu'un pouvoir législatif national, jaloux de sa souveraineté, rejette la consécration d'une interprétation dont il ne veut pas, qui lèse sa conception du bien?

Les politiques savent bien que toute leur volonté, même concordante sur les principes, ne suffit pas à réaliser des communautés; pourquoi des juges ou des auteurs auraient-ils des pouvoirs que les gouvernements et les parlements n'arrivent pas à exercer?

Il est bon de rappeler aux juristes de droit international privé cette notion élémentaire de droit public, interne et international.

M. Hoessler nous éclaire sur les antinomies en droit public. Dans les domaines de l'organisation institutionnelle, d'une part, de l'équilibre entre les prérogatives du pouvoir et les droits de l'individu, d'autre part, il doit y avoir des antinomies. Elles se résolvent à la lumière du principe de l'égalité devant les charges de la vie en société.

Principe utile, mais dont les conceptions peuvent varier, dans le temps et dans l'espace.

Après M. Boland qui rapporte des antinomies en droit administratif, dont certaines font sourire, M. Huberland, sans quitter le même domaine, examine la solution qui leur est donnée par le recours aux principes généraux. Antinomie, dit-il, entre la soumission à la loi et le pouvoir créateur du juge, basé sur les principes généraux du droit.

Fondant sur eux ce pouvoir, le juge donne aux cas non prévus par la Constitution (ou la loi) « la solution la plus conforme aux exigences implicites, de l'ensemble des dispositions de celle-ci », M. Huberland nous assure que cette opération résout des antinomies. J'hésite à lui donner une approbation totale. Au moins peut-on dire que, dans l'ensemble, nos juges, pouvoir judiciaire, contentieux administratif, jugent bien en remplissant un rôle difficile.

M. Bobbio nous donne des critères, d'une part pour constater une antinomie, d'autre part, pour la résoudre. Son raisonnement va des principes de logique et de choix de l'homme de la rue au principe suprême de la justice. Son analyse des faits a une subtilité pleine de ressource et d'éclat.

M. Miedzianagora donne des définitions différentes de l'antinomie. Il en examine divers exemples et conclut en recherchant la règle de solution.

Transportant la question sur un autre terrain, M. Salmon examine l'antinomie en droit international public. La définition change : il y a antinomie entre des règles de droit incompatibles dans un système juridique déterminé. Dès lors se pose la question d'une part des règles du droit international, d'autre part de leur hiérarchie.

L'enseignement de M. Salmon est précis et méthodique, malgré la difficulté du problème. Ses conclusions sont nettes, malgré une réserve reprise de M. le professeur Ch. De Visscher : « L'aménagement de telles situations, malgré ses aspects juridiques, est presque toujours sous la dépendance de facteurs politiques. » Une fois de plus, M. De Visscher est sage et sait reconnaître des limites.

M. Foriers consacre un nouveau chapitre à l'étude des antinomies entre des positions de droit communautaire et des positions de droit interne. La politique y joue aussi un rôle : les Etats se sont engagés à obéir à une autorité distincte de la leur. Le pouvoir s'exprime dans des conventions et non plus dans des lois. Cette transformation du pouvoir doit être rodée. Et cela ne va pas sans résistances et sans controverses. Elles sont analysées avec maîtrise dans leurs causes et dans leurs solutions.

M. Tammelo, écrivant des tensions et des ténèbres de l'interprétation des traités, champ de bataille des antinomies, exprime d'abord son découragement en présence des difficultés du problème. Et puis, il l'aborde en définissant les cas d'antinomies; elles se résolvent en recourant à un principe supérieur, spécialement à un principe d'équité.

M. Szabo élargit le débat en étudiant les contradictions entre le droit des différents systèmes sociaux.

Y a-t-il, dans ces cas, une antinomie juridique, entre des normes qui ne sont pas situées dans le même système ?

M. Buch commence par poser la question de l'existence des antinomies juridiques : après avoir rappelé les philosophies kantienne et hégélienne, il constate qu'il y a antinomie dans un système juridique donné, lorsque deux règles juridiques à portée générale sont d'une manière constante en opposition non réductible. Il précise sa pensée en proposant avec Montesquieu « d'examiner si les lois qui paraissent se contredire sont du même ordre ».

Il n'y a pas, dit-il, d'antinomie entre deux systèmes juridiques différents, étrangers l'un à l'autre et entre lesquels ne s'opère aucune intégration.

Une telle hypothèse se présente-t-elle ? C'est, nous dit M. Buch, la dialectique qui résout les problèmes d'antinomie.

Après quoi, M. Perelman conclut : Pour le faire, nous serions tentés de reprendre une citation d'Ibsen dans l'étude de M. Buch : « Avez-vous déjà pensé une idée jusqu'à son terme sans vous heurter à une contradiction ? »

Était-il utile de préciser la notion d'antinomie en droit ?

Cet ouvrage l'a-t-il fait ?

A ces deux questions, je serais tenté de répondre non. Car suivant le domaine du droit considéré, la définition de l'antinomie a varié. Elle est toujours un choc entre deux idées, deux règles qui s'opposent ou paraissent s'opposer. Elle varie suivant le système juridique, suivant le domaine du droit où elle naît; suivant aussi l'existence ou non d'un pouvoir pour la résoudre.

Quels sont ces pouvoirs : les juges, nationaux ou internationaux, les hommes d'Etat ou les diplomates ? Les premiers suivant la logique et le droit avec quelque imagination. Les seconds suivant la logique, le droit, la politique, la force, la dialectique et l'imagination.

Emile JANSON.

## II

La section juridique du Centre national belge de Recherches de logique a consacré ses travaux des dernières années (1961-1964) à l'étude de la vaste et attachante question des *antinomies en droit*. Tout récemment, le professeur Chaïm Perelman vient de publier un important recueil comprenant les communications présentées et discutées au cours des séances de travail. Une synthèse magistrale termine l'ouvrage, en mettant en relief les conclusions qui se dégagent de l'examen des divers exposés.

Le problème des antinomies en droit n'est pas seulement intéressant parce qu'il suscite bien des controverses auprès des juristes qui se pré-occupent de philosophie du droit. Nombre d'entre eux, en effet, peuvent difficilement admettre qu'à l'intérieur d'un système juridique moniste des contradictions puissent subsister, voire des lacunes.

Mais indépendamment des querelles théoriques, ce problème est surtout attachant parce qu'il débouche de plain-pied dans la vie sociale, sur laquelle il a des incidences pratiques qui peuvent être profondément graves. Non seulement des antinomies existent dans notre droit, mais il en apparaît constamment de nouvelles. Et cependant, de par la loi, le

juge *devra* trancher le litige qui lui est soumis et à propos duquel une antinomie se fait jour. Mais il ne peut se substituer au législateur. Quelles seront dès lors les issues ?

La solution des antinomies, qui est donc nécessaire, place le juge exactement en face de ses responsabilités. Bien sûr, il aura à sa disposition tout l'arsenal des moyens techniques d'interprétation, qui lui seront d'un grand secours pour sa motivation, mais en toute dernière analyse, la décision qu'il prendra sera la résultante de ses propres convictions quant au social, quant à l'humain. Partant elle sera la mesure de ses convictions et de sa profondeur personnelle.

Les travaux publiés circonscrivent admirablement le problème dans la plupart des branches du droit où les antinomies sont décelables. Non seulement dans des domaines neufs, ou bien à développements récents, tels le droit social, le droit public, le droit international et le droit communautaire, mais également dans des matières plus traditionnelles, où des siècles d'expérience juridique permettraient de préjuger que les antinomies ont disparu.

Peut-être pourrait-on regretter l'absence d'une contribution consacrée à l'ancien droit belge et français ? L'extrême disparité des sources du droit à cette époque permet de croire que les antinomies ont dû être nombreuses et fréquentes ; et il aurait été intéressant, à notre avis, non point de dresser un inventaire, mais bien de rechercher les modes de raisonnement qui ont permis de les résoudre.

S'il est bien dans la tâche du philosophe de pénétrer l'essence profonde des disciplines auxquelles les hommes s'intéressent, nous devons certes reconnaître que l'ensemble de ces travaux, au-delà de leur caractère technique, nous ouvrent de larges perspectives sur les questions les plus délicates que l'on se pose quant au fond des systèmes juridiques.

Pierre GOFFIN.

Université Libre de Bruxelles — Institut de Sociologie — Centre d'Histoire économique et sociale. *Contributions à l'Histoire économique et sociale*, t. I (1962), II (1963), III (1964-1965).

Les *Contributions à l'Histoire économique et sociale* ne sont pas, à proprement parler, un périodique. M. G. Jacquemyns, directeur du Centre d'Histoire économique et sociale, l'explique clairement en tête du premier tome : « Quand quelques études seront prêtes, elles paraîtront réunies en un volume », et plus loin : « Dans les *Contributions* paraîtront des études émanant non seulement d'historiens chevronnés mais encore de jeunes licenciés et docteurs. » Voilà défini le caractère de cette publication dont nous entreprenons aujourd'hui l'analyse des trois premiers numéros.

Le tome I (1962) comprend trois études, diverses tant par les sujets traités que par les périodes considérées.

Premier article : *La genèse d'une entreprise maritime : les pêcheurs de Wenduine au xv<sup>e</sup> siècle*, par M<sup>me</sup> R. Doehaerd. À l'origine de ce travail, un document : *Informacion touchant l'ostelage des pescheurs a Wendunes*. Il s'agit d'une enquête confiée, en 1467, par la Chambre des Comptes de Lille à Pierre Lambert, contrôleur des Offices de Flandre.

Qu'était-ce, au juste, que ce « mijn et hostelage » détenu par un personnage choisi par les pêcheurs ? Telle était la question posée. L'opé-



ration se déroulait comme suit : le détenteur du « mijn et hostelage », riche bourgeois de la région, aidait financièrement, sous forme d'avances de fonds, les pêcheurs réunis en « équipage », formant en quelque sorte un embryon d'entreprise maritime. En contrepartie, les pêcheurs lui accordaient une commission de 5 % sur le produit de la pêche. En bref, la grosse bourgeoisie commanditant la petite industrie.

En second lieu, voici étudiée *L'incidence de l'impôt sur les finances d'un village à l'époque bourguignonne — Boussoit-sur-Haine. 1400-1555*. Problème que M. Arnould aborde en s'appuyant sur vingt-huit comptes communaux découverts, fort heureusement, dans les archives paroissiales de Boussoit. En quoi l'histoire financière de ce petit village hennuyer se distingue-t-elle d'une autre ? Plutôt que de prélever des impôts (directs ou indirects) d'un rapport minime ou incertain, le village tirait l'essentiel de ses revenus de la location des prairies communales. Cette ressource lui permit de faire face, tant bien que mal, aux charges financières, y compris l'impôt princier.

L'existence de finances autonomes n'offrit au village qu'une seule consolation, celle d'échapper à la collecte des contributions individuelles puisque aussi bien la cotisation globale du village était prélevée sur les revenus communaux. Mais Boussoit-sur-Haine succomba petit à petit sous le poids des levées fiscales du prince. L'instauration des impôts de quotité, sous le règne de Charles-Quint, constitua un puissant moyen de centralisation dissociant la gestion de l'impôt de celle des finances locales et provoquant par là une sujétion de plus en plus étroite du village au pouvoir central.

Troisième volet de ce premier tome : une *Contribution à l'histoire des assignats en Belgique, 1794-1795*, par M. R. Devleeshouwer. L'auteur recherche les conséquences de l'introduction massive d'assignats en Belgique au début de la seconde occupation française. Le problème est envisagé sous deux aspects particuliers : 1° une évaluation quantitative des phénomènes monétaires ; 2° le commerce frauduleux qui a entraîné d'importants mouvements de numéraire.

Nous voyons la population du pays conquis rester fermement attachée au numéraire et n'accepter l'usage des assignats que contrainte et forcée. De dévaluation en dévaluation (cf. le tableau de dépréciation des assignats, p. 168), l'administration française se vit acculée à des concessions de plus en plus nombreuses. Les traitements de certains fonctionnaires « intéressants » furent fixés en florins au lieu de livres ; le salaire des ouvriers de Bruxelles travaillant pour l'armée fut payé en numéraire. Ces mesures ne supprimèrent pas pour autant la fraude du numéraire introduit en Belgique soit par des agents de la République, soit par des spéculateurs du pays ou de l'étranger, dont la plupart était des marchands trafiquant leurs produits tant vers la France que vers la Hollande ou l'Empire.

Conclusion : 35 millions de livres de numéraire prélevés en Belgique en échange d'une quantité considérable d'assignats. Déséquilibre monétaire, puisque aussi bien le paiement des contributions ordinaires en assignats « n'atteignit même pas, quoique compté au pair, le montant payé en temps ordinaire par les contribuables ».

Le tome II (1963) débute par un article de M. A. Vanrie, traitant des *Croix banales aux Abbayes en Belgique au Moyen Age*. Il s'agit d'un plaidoyer pour une recherche générale sur les croix banales en Europe, qui seule apporterait des explications dépassant les particularités locales que

l'auteur découvre à Saint-Trond, Lobbes et Saint-Hubert. Phénomène social, les croix banales rassemblaient des gens venus de localités différentes; phénomène économique, elles fournissaient une aide aux abbayes en difficulté.

Le deuxième article, de M<sup>me</sup> M.-J. Tits-Dieuaide, concerne tout particulièrement le spécialiste d'histoire économique. En effet, c'est un problème délicat et fréquent que celui de la *Conversion des mesures anciennes en mesures métriques* (1). Pour sa démonstration, l'auteur a choisi deux exemples : les mesures à blé et les mesures d'avoine. Le problème sera résolu par la confrontation de deux types de sources : celles de la fin du moyen âge et de l'époque moderne (établissement des comparaisons entre des mesures contemporaines) et celles du xix<sup>e</sup> siècle (tables de conversion des mesures anciennes en mesures métriques dressées sous le régime français). Il semble, après l'examen de ces divers types de documents, que les mesures étudiées aient subi fort peu de fluctuations, et ce depuis le xv<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Révolution française.

M. J. Dhondt est l'auteur du dernier article du deuxième volume : *Un militant gantois de la Première Internationale*. Voici un apport supplémentaire à l'histoire du mouvement ouvrier en Belgique. M. Dhondt aborde son sujet par une véritable profession de foi : contre une histoire du socialisme et pour une histoire des socialistes. Le militant, voilà le point de départ. Les hommes ou les organisations qui ont réussi ne sont pas tout le socialisme. Celui-ci est fait de réussites et d'échecs. L'histoire du mouvement ouvrier ne peut s'enrichir que si l'on tient compte de ces derniers. Les défaillances de certains militants s'expliquent par les difficultés quasi insurmontables des années 1870. Le grand « bluff » de la Première Internationale entraînait les meneurs dans un cercle vicieux où, comme l'illustre parfaitement le cas de De Boos, ils se débattaient désespérément. Ils n'en sortaient que par l'oubli ou la trahison. « Les années d'héroïsme n'excusent pas les années de trahison, mais les années de trahison n'abolissent pas les années d'héroïsme. » Voilà qui justifiait ce travail.

Le tome III (1964-1965) comprend quatre articles. Le premier, de M<sup>me</sup> R. Doehaerd, définit *Une politique conjoncturelle à Athènes au iv<sup>e</sup> siècle avant J.-C.* à partir du précis sur les *Revenus de Xénophon*.

Retenons, parmi les nombreux principes énoncés dans ce recueil, l'importance que Xénophon accorde aux échanges commerciaux dont l'élément moteur est l'argent, seule valeur exempte de dévaluation selon lui. Sont corollaires de cet énoncé d'autres faits d'ordre social (encouragement de l'immigration — les métèques sont très souvent fortunés) ou économique (stimulation de l'initiative privée par une concurrence de l'Etat).

M. J. Dhondt se propose, dans un deuxième article, d'approcher davantage l'univers si peu connu de la femme du moyen âge dont nous nous faisons, bien souvent, une idée trop théorique : *Sept femmes et un trio de rois*.

Il s'agit des trois rois capétiens qui se sont succédés de 990 à 1092 : Robert, Henri et Philippe. Robert se marie deux fois; Henri s'en est allé chercher sa troisième femme à Kiev; quant à Philippe, il répudia, dans

(1) Titre complet : *La conversion des mesures anciennes en mesures métriques. Note sur les mesures à grain d'Anvers, Bruges, Bruxelles, Gand, Louvain, Malines et Ypres du xv<sup>e</sup> au xix<sup>e</sup> siècle.*

des circonstances plutôt rocambolesques, Berthe de Hollande, trop grasse à son goût, au profit de Bertrade d'Anjou. L'auteur s'est efforcé, comme il le dit lui-même, de mettre un peu de chair sur ces squelettes de femmes que nous livrent les sources oh ! combien misogynes du moyen âge. A bien y penser, ces reines du XI<sup>e</sup> siècle, telles qu'elles apparaissent au travers de cette étude, incarnent des types de femmes qui sont éternels.

P. Bauwens examine ensuite *La structure de la population de la ville de Chièvres en 1798* en se fondant sur un tableau de la population datant de l'an VII (1798). L'auteur expose ses conclusions après une introduction géographique et historique. Le document examiné s'avère d'une grande richesse dont témoignent les nombreux tableaux illustrant l'article : répartition de la population suivant l'âge et le sexe; répartition de la population de plus de douze ans selon le sexe, l'âge et la situation matrimoniale; statistique des professions; répartition géographique des différentes sphères d'activités, etc. Plus que les résultats eux-mêmes, le document valait d'être signalé pour son originalité.

Enfin, pour clôturer ce troisième volume des *Contributions*, M. R. Devleeshouwer nous présente un sujet d'actualité : *Evolution des villes, évolution de l'urbanisme*. L'auteur y met en évidence les problèmes d'urbanisme posés à l'heure actuelle par la croissance inquiétante des villes. Le développement des grandes cités commença il y a plus d'un siècle, mais notre société s'est souciée fort tard des conséquences désastreuses de cet envahissement anarchique de la ville. L'urbanisme est partagé entre deux tendances le plus souvent contradictoires : celle de l'architecte, tourné vers l'esthétique, et celle de l'ingénieur, plus préoccupé de technique. Ceci nous vaut, dans la pratique, des aberrations dont nous sommes à la fois les témoins et les victimes.

L'auteur invite à méditer sur les ambiguïtés de cette discipline de coordination qui promet en théorie les plus belles perspectives et nous confronte trop souvent à de décevantes réalités.

A. Claude DERUELLE.

Fernand HOUTAT, *Les tâches après la classe dans l'enseignement moyen et normal*, Editions de l'Institut de Sociologie, 1965, Bruxelles.

A l'égard de ce problème très controversé, l'auteur s'est efforcé de dépasser les stériles polémiques partisans et de dresser un constat objectif de la situation actuelle.

La recherche à laquelle il s'est livré a porté sur un échantillon final de 2 031 dossiers d'étudiants, comprenant dans chaque classe un nombre équivalent de sujets forts, moyens et faibles.

Les réponses d'élèves de lycée ou d'athénée furent fournies par 414 sujets de sixième, 534 de quatrième, 538 de troisième et 338 de première; en outre, on rassembla 207 dossiers de normaliens de dernière année.

Quatre sources d'informations furent utilisées :

1° Les élèves furent invités à noter chaque jour le nombre de minutes consacrées aux tâches scolaires au cours d'une semaine de référence d'allure régulière, en dehors des périodes de préparation intensive;

2° Pour la même semaine, les professeurs enseignant à ces étudiants fournirent leur estimation du temps nécessaire à l'accomplissement de ces tâches;

3° Un questionnaire de 34 items fut posé en vue de se rendre compte de l'attitude des étudiants devant les tâches, de connaître l'organisation du travail à domicile et les conditions dans lesquelles il s'effectue;

4° Pour 143 élèves des classes terminales, un entretien individuel a permis de nuancer les réponses tranchées que fournissaient les questionnaires standardisés; au cours de ces interviews d'un quart d'heure, menés tous par l'auteur, les étudiants ont pu fournir une vue plus précise et plus engagée de ce que représentaient pour eux les tâches à domicile et de la méthode qu'ils utilisaient pour les mener à bonne fin.

Les premiers tableaux et graphiques présentent les distributions et les moyennes des temps totaux par niveau d'étude, par sexe, en fonction des résultats scolaires.

Ensuite vient une analyse des temps réservés à chaque branche pour chaque niveau d'étude. Successivement sont déterminées les durées des tâches qu'exigent le latin, le grec, le français, la seconde langue, les mathématiques, les sciences, l'histoire et la géographie, ainsi que des matières diverses (religion ou morale, musique, travail manuel, dessin, commerce ou économie politique).

Viennent ensuite les estimations des professeurs, leur comparaison avec les relevés des élèves et les prescriptions officielles, l'étude de la variabilité entre les diverses classes à un même niveau et de la dispersion du temps au sein d'une même classe.

Un chapitre spécial est réservé aux études à l'école normale.

Un bilan des 34 items du questionnaire est ensuite présenté ainsi qu'une analyse des éléments les plus intéressants qu'a pu fournir l'entretien individuel avec les rhétoriciens ou normaliens de dernière année.

*Un bref aperçu des conclusions :*

1. On ne peut envisager la suppression des tâches à domicile dans l'enseignement moyen. Convenablement graduées et dosées, elles constituent par excellence le moyen d'amener les élèves à développer et tonifier leur personnalité intellectuelle.

2. Le « poids » des tâches à domicile apparaît comme très variable, que ce soit d'une classe à une autre de même niveau ou entre les élèves d'une même classe. La même tâche exige des durées très diverses selon les sujets et, dans l'ensemble, 38 % estiment être trop chargés.

3. Les rhétoriciens ajoutent, en moyenne, 15 heures de travail après la classe, aux 36 leçons de 50 minutes que leur réservent les prescriptions officielles modérées.

4. Les variations interclasses et intraclasses sont surtout élevées en sixième et en troisième, qui sont en fait des niveaux critiques sévères exigeant des apprentissages nouveaux.

5. Le professeur aurait intérêt à contrôler l'apport de son enseignement à la fin des leçons, spécialement chez les sujets moyens ou faibles, ou venant des milieux familiaux les moins instruits.

6. Le professeur chef de classe qui veillerait à équilibrer et régulariser les tâches à domicile imposées par ses collègues rendrait un grand service à ses élèves et à son école.

Les chefs d'établissement devraient exiger la modération des tâches proposées par certains professeurs qui, trop souvent, dépassent exagérément les normes prévues.

7. Le but des tâches à domicile n'est pas de coter ni de classer les élèves; ce serait trop injuste en raison de l'inégalité du niveau d'instruction des parents ou de leur fortune. Devoirs et leçons doivent donner l'occasion de s'exercer, de fixer la matière, de surmonter des faiblesses, de combler des lacunes. Ne faudrait-il pas repenser la forme et les objectifs poursuivis par le travail à domicile ?

8. Un souci plus vif de la santé physique et mentale des élèves devrait aboutir à une organisation plus rationnelle des tâches après la classe des étudiants d'enseignement moyen.

J. BURION.

F.-P. Doms, *Essais sur les réussites et les échecs aux examens*, Editions de l'Institut de Sociologie, 1964, in-8°, 76 pages, 120 FB.

La question des examens, de leur validité et de la gravité des décisions qu'ils entraînent pour les élèves préoccupe non seulement le monde pédagogique, mais aussi et de plus en plus le grand public. A mesure que la démocratisation des études s'étend et qu'un nombre sans cesse croissant de jeunes fréquentent de plus en plus longtemps l'école, le nombre d'échecs augmente.

On accuse les examens traditionnels de manquer d'objectivité et par suite d'être injustes. On critique le choix arbitraire des questions, simples coups de sonde choisis par les examinateurs sans règles bien précises. On se plaint des techniques de quantification des résultats, dont dépendent les décisions à prendre.

L'auteur du présent travail a consacré à tout cela trois études docimologiques.

Dans la première, il passe en revue tout ce qui a été reproché aux examens traditionnels et fait la critique des solutions qui ont été proposées jusqu'ici.

La deuxième étude est une recherche originale. L'auteur a voulu savoir si les examens tels que nous les connaissons sont nécessaires et s'ils ne pourraient être remplacés par une appréciation des professeurs, basée sur la connaissance humaine qu'ils ont de leurs disciples. La réponse à cette question est non. Il n'est pas possible de se fier au seul jugement des professeurs pour apprécier correctement les élèves. Leur expérience personnelle, basée sur le contact direct et prolongé avec leur classe, n'empêche pas leur jugement d'être trop souvent et trop gravement en défaut. Les examens sont donc indispensables.

La troisième étude est consacrée à un point très particulier où, d'après l'auteur, se situe le nœud du problème. Utilisant des méthodes statistiques et probabilistes, il propose de remplacer le point de césure traditionnel et fixe au-delà duquel un élève réussit et en deçà duquel il échoue, par un point de césure variable, calculé pour chaque examen et qui tient compte à la fois de la difficulté des questions posées, du coefficient personnel du correcteur, de ce que l'on peut raisonnablement attendre des élèves, etc.

Cette technique s'appuie sur l'idée — fort valable — de l'existence autour du seuil brutal de décision représenté par la cote fatidique de

50 % des points, d'une certaine marge d'indétermination dans l'appréciation. Par des méthodes statistiques, l'auteur développe un procédé de calcul objectif, visant à déterminer l'importance de cette marge d'incertitude, en fonction du nombre d'élèves et de la dispersion des cotes autour de leur valeur moyenne. Il aboutit ainsi à proposer une estimation qui réunit deux mérites : l'objectivité dans le calcul de sa valeur, la quasi-certitude (selon un seuil de tolérance d'erreur que l'on peut se fixer comme admissible) de ne pas porter de jugement erroné quant à l'exclusion ou la non-exclusion d'un élève.

Il faut espérer que l'auteur ne s'arrête pas en si bon chemin et qu'il s'attachera à étudier à l'aide des mêmes techniques d'autres aspects de la question des examens.

G. LABEAU.

A. WILLOT, *Le Désarmement général et complet. Une Approche*, Editions de l'Institut de Sociologie, 1965, 140 pages, 180 FB.

Le désarmement général et complet est chose trop complexe et trop importante pour qu'on puisse l'entamer avant de s'être accordé sur un plan détaillé et précis. Il faut donc commencer par élaborer un plan. Mais encore ce plan doit-il pouvoir être accepté par tous les Etats, du moins par les plus puissants d'entre eux et une majorité des autres. Qui plus est, il faut que cette majorité soit suffisamment diversifiée, c'est-à-dire qu'elle comprenne des Etats appartenant aux principaux espaces géographiques, arrivés à des stades variables de développement économique et ressortissant aux diverses tendances politiques qui se partagent la planète. C'est là que gît la difficulté, car il faudrait, pour atteindre ce but, concilier des intérêts par nature divergents, situés dans une multitude de domaines, notamment politiques et militaires. Une telle entreprise ne se conçoit guère sans un considérable effort d'imagination, qui allie l'audace au réalisme. D'où l'apparent paradoxe qu'un plan de désarmement véritablement valable revêt nécessairement, lorsqu'il est proposé pour la première fois, l'apparence de l'utopie.

Le plan de désarmement qui nous est proposé ici découle tout d'abord d'un choix, brièvement mais concrètement raisonné, en faveur de la création d'une autorité supranationale, distincte de l'O.N.U., et chargée d'administrer le désarmement, c'est-à-dire d'assurer la vérification du respect des engagements de désarmement et, surtout, de s'interposer en pacificateur entre des Etats sur le point ou en train de se faire la guerre. « L'Organisation mondiale du Désarmement » ne prononcerait aucun jugement politique, elle ne participerait en aucune manière à la solution des différends internationaux, elle se bornerait à empêcher la guerre en jetant le poids de sa puissance militaire entre des armées hostiles.

Toutefois les corollaires de ce choix sont de taille. Pour remplir sa double mission, l'Organisation en cause doit jouir d'une très grande indépendance par rapport aux Etats, — puisqu'elle doit pouvoir éventuellement s'opposer aux desseins de l'un ou l'autre d'entre eux, — et elle doit disposer d'une puissance militaire propre qui surpasse nettement les moyens militaires minimaux laissés aux mains des Etats individuels.

Mais un tel « super-Etat » ne constituerait-il pas à son tour un danger pire que les maux auxquels il était supposé apporter un remède ? L'auteur n'évite nullement le problème; au contraire, la majeure partie

de son ouvrage s'attache précisément à déceler la forme d'organisation qui, sans diminuer l'efficacité du remède, obvie à ses inconvénients. Au fil de la démonstration, on voit naître une structure équilibrée et cohérente, où rien ne semble avoir été laissé au hasard. Puis l'auteur reprend ses conclusions, en les synthétisant sous la forme d'un projet de traité de désarmement général et complet.

Dans son élégante préface à l'ouvrage, M. de Staercke, délégué de la Belgique à l'O.T.A.N., dit notamment de ce plan qu'il existe, qu'il est concret, qu'il est discutable, et il dit aussi tout le bien qu'il en pense. C'est une caution qu'on ne peut sous-estimer.

Tient-on dès lors la solution tant recherchée? La prétendre serait aller vite en besogne, car en fait les Etats, principalement les grandes puissances, sont encore trop attachés, pour l'instant, à leurs conceptions nationalistes pour déjà s'en remettre à une instance supranationale dans un domaine aussi délicat et important que leur sécurité. Mais ils ne peuvent manquer d'y venir un jour, tout simplement parce qu'il n'y a pas d'autre solution, hormis le suicide militaire mutuel. Le plan de désarmement qui nous est proposé ici deviendra alors aussi réaliste qu'il pourrait paraître utopique à présent.

Entre-temps, l'ouvrage qui nous occupe n'aura pas été sans utilité pratique. Il démontre qu'une solution supranationale du désarmement est possible et, en ce sens, il vise à en préparer concrètement les voies en ouvrant les esprits. Or c'est sans doute bien par là qu'il faut commencer.

Robert GUBBELS.

*Nature, ressources naturelles et société.* XXX<sup>e</sup> Semaine sociale universitaire, Editions de l'Institut de Sociologie, Université Libre de Bruxelles, 1965, 1 vol. 24×15,5 cm, de 493 pages.

C'est à l'initiative du professeur J.-P. Harroy que l'on doit l'organisation de cette XXX<sup>e</sup> semaine sociale universitaire. C'est lui aussi qui en présida les travaux, et l'on ne saurait trop souligner les titres qu'il possède pour diriger l'examen et la discussion des problèmes si complexes auxquels il a consacré une grande partie d'une déjà riche carrière. On se souviendra en effet de son activité dans l'organisation et l'administration des Parcs Nationaux au Congo, et des services qu'il a rendus à la cause de la conservation de la nature en représentant notre pays dans maintes réunions internationales placées sous le signe de cette urgente préoccupation.

Qu'il soit urgent de se préoccuper de l'incidence de la vie moderne sur les équilibres naturels de l'habitat humain, c'est là une chose dont on commence un peu partout à se rendre compte. Il suffira de lire les discours qui introduisent l'ouvrage dont il est ici question. Le professeur Doucy, le ministre Janne et le professeur Bourlière soulignent, chacun à sa manière, mais avec une insistance égale, l'importance grandissante d'une prise de conscience en face de ces problèmes et la nécessité d'une réaction propre à faciliter leur solution. Nous semblons être encore loin d'une réaction réellement efficace, mais l'exposé des problèmes se poursuit avec une précision de plus en plus grande, et l'on peut croire que les travaux présidés par M. Harroy auront apporté dans ce domaine leur part non négligeable de lumière.

Le professeur A. Abel, spécialiste du monde arabe, expose les méfaits que le nomadisme a infligés aux ressources naturelles des régions qui sont amenées à subir ses influences. Le professeur R. Tavernier étudie les effets sociaux de la présence humaine sur la constitution des sols et les modifications pédologiques résultant de cette présence. En rapport étroit avec ces questions, un botaniste, le professeur A. Noïrfalise, examine les altérations de l'environnement végétal et leurs conséquences sociales.

Après la botanique, la zoologie a aussi son mot à dire dans l'examen de la rupture des équilibres biologiques. C'est le rôle du professeur M. Poll, qui constate une altération parallèle de la faune et en tire d'intéressantes conclusions.

Mais, quittant le domaine de la biologie pure pour en arriver à des questions plus utilitaires, voici qu'on en revient aux ressources et aux dangers qu'elles courent du fait d'une exploitation anarchique. C'est un géographe, le professeur R.-E. De Smet, qui nous rappelle qu'il est des ressources non renouvelables. C'est l'occasion pour M. le recteur R. Mayné, agronome, et pour le professeur E. Leclerc, hydrologue, d'étudier, le premier le problème de la réduction des ressources en eau et de la diminution des nappes aquifères; et le deuxième les effets de la pollution des eaux douces. Ce dernier phénomène n'affecte pas seulement les eaux douces, M. G. Tendron, du Museum de Paris, signale que la mer, elle aussi, subit les effets de la pollution. Bien entendu, la pollution de l'air n'est pas moins inquiétante, comme nous le montre le Dr S. Halter. C'est aussi un médecin, le recteur honoraire E. J. Bigwood, qui se soucie de l'avenir de notre alimentation et du déséquilibre entre l'approvisionnement et les besoins : il fait l'inventaire des remèdes envisagés et en souligne les défauts aussi bien que les avantages.

Pour en terminer avec l'incidence pratique des techniques modernes sur le milieu naturel, M. F. Van Hoeck, de l'Euratom, étudie les conséquences sociales de la radioactivité et le professeur I. Lhoste constate les effets sur la vie sociale de la généralisation de l'usage des insecticides.

On passe alors à des considérations plus générales ayant trait à des aspects moins immédiatement matériels de la conservation de la nature. C'est un botaniste, le professeur A. Galoux, qui définit les ruptures d'équilibre de l'environnement humain. Un géographe, le professeur P. Gourou, décrit le paysage rural comme trait caractéristique de certains types de civilisations. Un urbaniste, le professeur V. Bure, expose les principes et les moyens qui doivent assurer un aménagement satisfaisant du territoire, et M. le Directeur provincial J. Colard montre l'application de ces principes dans un cas particulier qui a été l'objet d'études approfondies et d'un début de réalisation très encourageant : il s'agit du plan de secteur Hautes-Fagnes-Eifel. M. le professeur J.-P. Harroy s'attache à dissiper les équivoques qui tendent à faire confondre dans le public les notions de Réserves naturelles et de Parcs nationaux : il définit les différents aspects qui caractérisent ces notions ainsi que la finalité propre qui leur est spécifique. Se rattachant aux trois exposés précédents, celui de notre Commissaire général au Tourisme, M. A. Haulot, se préoccupe sous le titre *Nature et Tourisme* d'un aspect particulier et non négligeable — surtout dans le cadre d'études sociales — du problème général assigné à la réunion.

M. le professeur C. Donis rencontre alors une série de questions déjà soulevées, mais il les traite dans la perspective toute différente et très particulière qu'elles prennent dans les régions intertropicales.



Il semble que tous ces exposés appellent finalement des interventions effectives ayant pour but de remédier aux maux signalés et de combattre leurs causes. Ce n'est point là une chose simple, et les réalisations doivent tenir compte d'un ensemble de conditions indispensables et d'obstacles parfois difficiles à franchir. M. le professeur J. Lebrun insiste sur le fait que la recherche scientifique est le préalable indispensable de toute préservation des équilibres naturels, M. F. Darimont, Directeur général de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique, souligne l'importance de l'éducation et de l'information des citoyens pour mobiliser le concours de la nation au service de la conservation de la nature et de ses ressources. On songe tout de suite à l'intervention de l'Etat et à l'institution de mesures nationales propres à résoudre les problèmes dont l'urgence se présente avec une telle évidence. Mais M. L. Rombaut, Chef de cabinet au Ministère de la Justice, montre quels sont les obstacles — sérieux — entravant la prise et l'application d'une législation efficace en matière de conservation des ressources naturelles; et l'on ne peut pas dire que ce soit là l'aspect le plus simple des questions soulevées au cours de cette XXX<sup>e</sup> Semaine Universitaire.

Enfin, c'est de nouveau un botaniste, le professeur P. Duvigneaud, qui fait la synthèse de tout ce qui s'est présenté à l'attention des participants dont une liste nous est donnée en fin de volume. Cet excellent raccourci fait une revue des différentes perspectives dans lesquelles se sont placés les orateurs, en extrait les points principaux et arrive à un bref ensemble de conclusions qu'on fera bien de lire avant de consulter les contributions plus spécialisées. La Semaine s'est terminée par la visite du Parc National de Lesse et Lomme où les participants furent accueillis par M. le Recteur honoraire R. Mayné, Président de l'Association « Ardenne et Gaume », et par un exposé sur un récent plan de secteur présenté par le baron van Zuylen et M. J. Colard au cours d'une réception offerte à Argenteau par M. le baron van Zuylen.

Nous ne saurions nous dispenser de recommander à nos lecteurs cet ouvrage collectif qui constitue une des meilleures mises au point d'un ensemble de problèmes qui comptent parmi les plus préoccupants et les plus urgents de notre époque.

Em. JANSSENS.

*Rapport annuel de statistiques universitaires*, Bruxelles, Fondation Universitaire, 1 vol. 24×15,5 cm de 374 pages.

Au moment où l'évolution rapide de nos populations universitaires nous place devant des questions d'adaptation et d'organisation à la fois urgentes et complexes, on ne saurait trop se réjouir de voir paraître cet ouvrage rédigé dans les deux langues nationales, et où l'on trouve, sous des rubriques diverses, tous les renseignements statistiques dont il est souhaitable de disposer lorsque l'on se penche sur les problèmes auxquels l'enseignement supérieur se doit de faire face. On ne peut que recommander à nos autorités académiques, à notre Administration, à nos chefs d'écoles, à nos parlementaires et à l'équipe ministérielle de l'Education nationale de recourir à cette source précieuse de renseignements statistiques qui aidera ceux qui l'utilisent à appliquer ce principe indispensable à toute délibération : « savoir de quoi l'on parle ».

E. J.

G. SERANE, *Mathématiques de la Physique appliquée*, Paris, Dunod, 1965, 330 pages, 114 figures, broché, 34 NF.

De nombreux ouvrages ont déjà été basés sur l'enseignement des mathématiques en tant qu'instrument appliqué aux techniques modernes.

Le texte de G. Serane présente toutefois un intérêt tout particulier. L'exposé très clair englobe un programme suffisamment étendu pour être utile à deux points de vue.

Le futur physicien y trouvera la manière d'aborder l'étude des techniques actuelles. Pour l'ingénieur, ce livre constituera, comme nous le dit l'auteur dans son avant-propos, un « soutien concis » dans lequel il retrouvera rapidement les principes fondamentaux des mathématiques modernes.

C'est autour de ces idées fondamentales, de ces bases indispensables que l'auteur a construit les différents chapitres. Ceux-ci sont développés selon un caractère de progressivité élémentaire, les bases des mathématiques générales étant supposées connues. L'auteur a toujours veillé à faire ressortir les liaisons étroites existant entre le monde physique et ses diverses représentations mathématiques. L'élève-ingénieur ne sera pas désorienté par une succession trop rapide de concepts mathématiques, à première vue austères. Ceux-ci seront naturellement introduits par des exemples choisis dans le domaine physique. On ressentira ainsi de façon très féconde tout l'intérêt des mathématiques justiciables d'applications physiques. L'ouvrage incite, tant par la matière exposée que par la résolution des exercices proposés, à poursuivre les études dans une voie plus approfondie, pour aborder les techniques modernes tels l'analyse vectorielle, le calcul matriciel, le calcul opérationnel, etc.

Par son principe même, ce livre s'écarte fort d'un ouvrage encyclopédique. L'ingénieur l'utilisera dès lors souvent pour revoir ses connaissances théoriques ou retrouver les valeurs numériques de certaines fonctions.

L'intérêt du fond, la clarté de l'exposé rendent l'ouvrage d'une lecture très agréable. Les nombreux exemples, applications et figures contribuent à en rendre la présentation encore plus attrayante.

G. THEYS.

E. KOEBERLEIN, *Caligula und die ägyptischen Kulte*, Meinsenheim am Glan, Anton Hain, 1962, 87 pages in-8°.

C'est une contribution importante à l'étude de la religion égyptienne dans l'empire romain que nous donne M. E. Köberlein avec ses recherches sur l'impulsion donnée à ce culte sous le règne de Caligula. Le volume se présente comme un recueil de témoignages, très consciencieusement classés, discutés et interprétés mais dont toute conclusion générale est absente; on le regrettera un peu, bien que le but de l'auteur ait été seulement de retrouver toutes les allusions possibles dans tout ce que nous savons de cette époque aux pratiques qui l'intéressaient et que le total des onze points particuliers au moins abordés dans son livre suffise à montrer à l'évidence la préoccupation constante du prince d'agir à l'image des pharaons ou des monarques ptolémaïques, dans les cultes

qu'il rendait comme dans ses mœurs ou certains aspects de son règne, voire d'adopter pour lui-même et les siens une iconographie spéciale où les attributs sont puisés dans les figurations isiaques ou osiriaques.

La vénération et l'imitation de son arrière-grand-père Marc Antoine, dans ses penchants à s'égaliser ou s'assimiler à Hercule, Dionysos ou Alexandre, est déjà un premier indice des tendances du jeune empereur. Mais tant d'éléments s'y ajoutent encore, tous plus suggestifs les uns que les autres. L'abondant dossier livré par M. E. Köberlein emporte assurément l'adhésion. Ce sont la liaison, du début et de la fin du règne de Caligula, à des faits ou des particularités égyptiennes (mythe du phénix par exemple) et les nombreuses manifestations égyptisantes ou pro-égyptiennes (choix de serviteurs égyptiens, préparation d'un voyage à Alexandrie, érection d'obélisques à Rome, construction de vaisseaux d'apparat et de plaisance — Nèmi —, construction d'un phare à Boulogne, etc.), l'existence de mystères liés au culte impérial, l'adoption de mesures et d'habitudes d'origine égyptienne comme l'amnistie à l'avènement, accompagnant une réforme de calendrier, le culte quotidien rendu à son propre *numen* et l'offrande faite à la statue de culte du dieu-roi d'un vêtement chaque jour renouvelé et d'hécatombes d'oiseaux bien déterminés, sortes de phénix assurant quotidiennement aussi par leur mort le renouveau de la vie de l'empereur; l'inceste pratiqué avec ses sœurs et plus spécialement avec Drusilla, véritable sœur et épouse du prince tout à la fois, l'*hieros gamos* avec la Lune, le décalque du rituel de naissance de Iulia Drusilla sa fille sur celui des pharaons, de celui des funérailles de Drusilla sa sœur sur le rituel osiriaque. Mais la présence au Palatin d'une *aula isiaca* attribuable précisément à cette époque et l'importance prise sous ce règne par le sanctuaire de la Fortune Primitiva à Palestrina, dont les aspects égyptiens sont nombreux, s'ajoutent encore à cet ensemble de faits déjà impressionnant.

L'information de l'auteur est abondante et variée, puisée aux textes anciens comme aux documents archéologiques, toujours avec le même bonheur. Comment, dans ce dernier domaine, ne point mentionner ici la séduisante hypothèse formulée par M. E. Köberlein à propos de la Vénus de l'Esquilin. Trouvée parmi les décombres d'une salle souterraine dans une zone de Rome qui fit autrefois partie des jardins impériaux, l'œuvre figurerait, pastiche d'époque julio-claudienne d'un original plus ancien, une Aphrodite d'un caractère tout particulier, à la fois Isis et Aphrodite mais sous les traits de Drusilla dont nous savons par Drion que son frère la fit représenter en Vénus. Je serais plus sceptique peut-être quant à l'identification du portrait des réserves du Vatican, n° 621, avec Caligula enfant; mais l'iconographie du jeune prince doit encore être reprise sur des bases stables, malgré la tentative récente de V. Poulsen, *Claudische Prinzen. Studien zur Ikonographie des ersten römischen Kaiserhauses*, Baden-Baden, 1960, pp. 31-34; à la bibliographie de la n. 3, p. 26, on ajoutera encore V. PoulSEN, *Portraits of Caligula*, dans *Acta Arch.*, XXIX (1958), pp. 175-190.

Un index très complet ainsi qu'une liste des auteurs anciens utilisés accompagnent ce travail dont on louera la clarté et la sûreté. Qu'il me soit permis cependant d'attirer l'attention sur quelques détails : De façon générale, la figure de Caligula comme sectateur des cultes égyptiens avait été étudiée déjà, mais bien moins en profondeur, par P. Lambrechts, *Caligula dictateur* dans *Bull. Inst. hist. belge Rome*, XXVIII (1953), pp. 226-232 et surtout n. 2, pp. 226-228, où certains points

auraient pu retenir l'attention de M. E. Köberlein; notamment le texte de Suétone, *Cal.* 52, cité p. 36 (n. 19 à p. 35) et relatif à l'assimilation de l'empereur à Vénus, rapproché par M. P. Lambrechts d'un fait analogue attesté pour Ptolémée IV Philopator; l'importance de la salle isiaque du Palatin y est bien mise en lumière aussi, pp. 228-232 toujours et pll. I-II; l'influence de Marc Antoine et d'Antonia sur le jeune prince, du point de vue de son « égyptophilie » est mentionnée pp. 224-225. Il est dommage que M. E. Köberlein n'ait point eu connaissance de ce travail. M. P. Lambrechts ne manquait pas de signaler également d'ailleurs, n. 2, p. 226, la valeur des remarques de D. M. Pippidi, *Recherches sur le culte impérial*, Paris-Bucarest, s. d. [1946], pp. 102 et suiv., touchant la politique religieuse de Caligula. Ce dernier ouvrage ne figure pas non plus dans la bibliographie cependant abondante de M. E. Köberlein; p. 24, à plusieurs reprises, on lira *Isiaca* et non *Isaica*; p. 25, et n. 9, pour le culte des Dioscures et d'Hélène en Egypte, on s'étonne de ne point trouver cité F. Chapouthier, *Les Dioscures au service d'une déesse*, Paris, 1935, pp. 144-147, 248-262 et *passim* encore.

Jean Ch. BALTZ.

*Bibliotheca Belgica*. Bibliographie générale des Pays-Bas, fondée par Ferdinand van der Haeghen, publiée par la Bibliothèque Royale de Belgique sous la direction de Marie-Thérèse Lenger, 231<sup>e</sup> livraison, 1964.

*Petrus Pantinus*, p. J. FABRI.

Ce fascicule contient une étude extrêmement fouillée sur un grand humaniste belge, Pierre Pantin, doyen du chapitre de Sainte-Gudule à Bruxelles, né à Tielt en 1555, décédé à Bruxelles en 1611.

L'auteur retrace dans les détails la vie de Pantin, personnage remarquable par ses travaux et ses connaissances et intimement lié à tous les événements de la vie politique, militaire et intellectuelle de son époque. Professeur de grec à l'Université de Tolède (1583-1595), ami et correspondant des grands imprimeurs anversoises Christophe Plantin et Jean Moretus, ami de Juste-Lipse et de Nicolas Oudart, Pierre Pantin fut également chapelain de Philippe II, aumônier de l'Archiduc Albert, vicaire général des armées d'Espagne (1601) et enfin, doyen de Sainte-Gudule de 1592 à sa mort en 1611, mais il fut surtout un remarquable érudit.

Après avoir édité ses propres œuvres : poèmes, reconstitutions historiques, homélies, etc., il joua un rôle important de philologue, éditant pour la première fois le texte grec de plusieurs pères de l'Eglise (e. a. saint Jean Chrysostome) avec, en regard, la traduction latine (cf. l'article d'A. Roersch dans la *Biographie Nationale*, vol. 16, col. 567 et suiv.).

L'auteur, en présentant une description bibliographique très détaillée des travaux de Pantin, donne aux chercheurs et aux historiens un outil de grande valeur pour l'étude de cette période fort troublée de l'histoire de notre pays.

Comme les précédentes, cette livraison comprend tous les éléments nécessaires à l'identification des ouvrages mentionnés : description com-

plète du livre, fac-similé de la page de titre, étude historique, etc. <sup>(1)</sup>.

Signalons, enfin, que les éditions « Culture et Civilisations » (115, avenue Gabriel Lebon, Bruxelles 16) entreprennent actuellement une réédition complète de la *Bibliotheca Belgica*, sous une forme nouvelle : 6 volumes reliés (5 vol. de notices, 1 vol d'index), textes sur deux colonnes et regroupés dans un classement unique.

Cette nouvelle présentation évitera le désagrément des feuillets volants et des index incomplets, elle permettra surtout un gain de place considérable et une consultation aisée.

René FAYT.

<sup>(1)</sup> Pour le but recherché par la collection et pour une description plus complète, voir notre article dans la *Revue de l'Université*, 16<sup>e</sup> année, août-septembre 1964, n<sup>o</sup> 5, pp. 483-484; dans le même article, signalons une légère coquille : remplacer la ligne 11, par : « Comme les précédents, ce fascicule de la *Bibliotheca Belgica* se présente... »

## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires publiées par l'Université libre de Bruxelles et mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », publiées par l'Université Libre de Bruxelles, ci-après ULB, et mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires publiées par l'ULB : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.